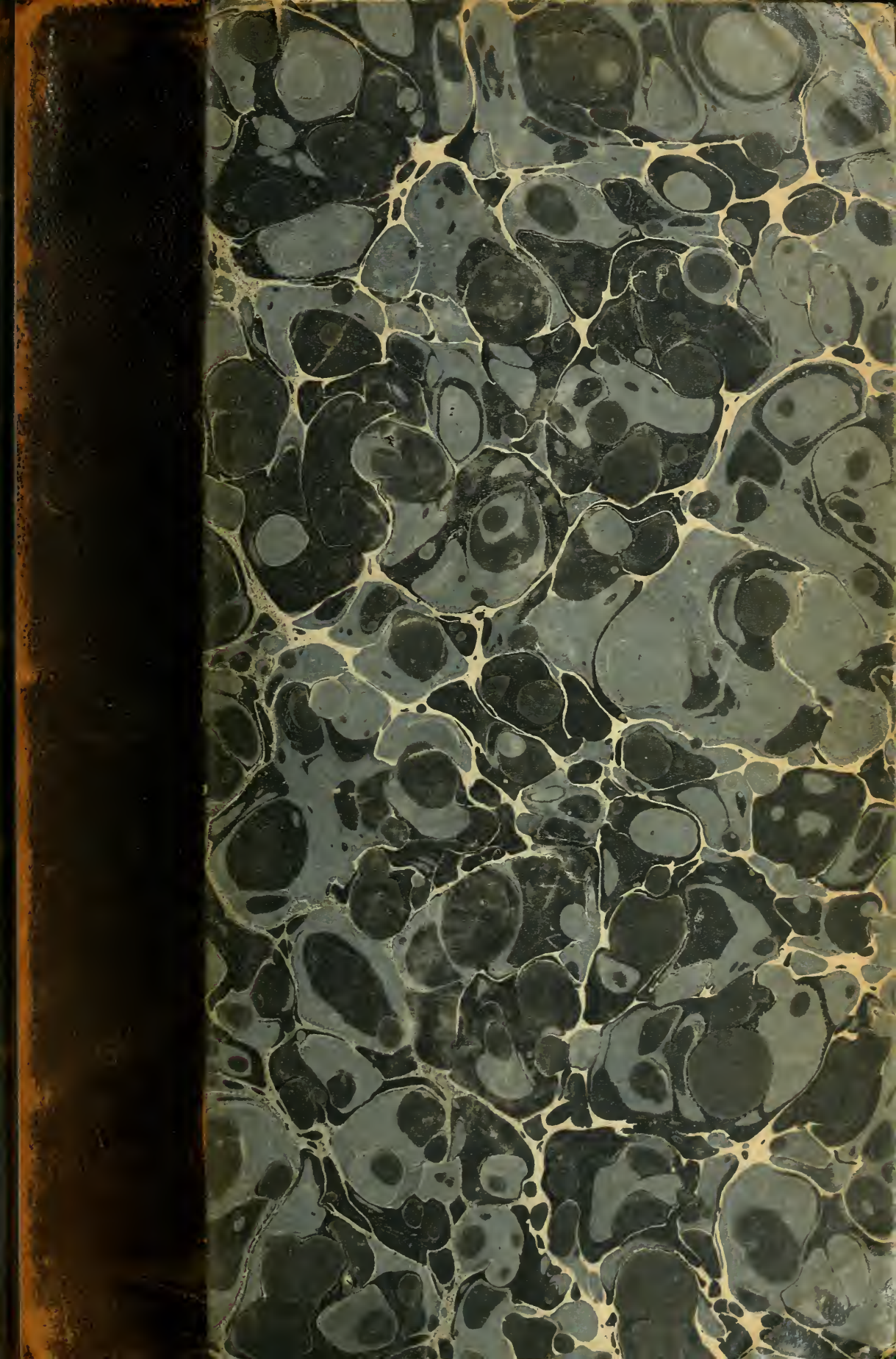


Pamph
4Celt
M

UAILL

ANN AN

CRANN-CEUSAIDH CHRIOSD.

LEIS AN URRAMH IAIN MACLABHRAINN.

GLORYING IN THE CROSS OF CHRIST.

BY THE

REV. JOHN MACLAURIN.

TRANSLATED BY DUGALD MACPHAIL.

EDINBURGH:
MACLACHLAN & STEWART, SOUTH BRIDGE.
1877.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

P
La
S

MÉMOIRES

(DE LA)

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

t. 9 (1896-1897)

TOME NEUVIÈME

191167
30 9.24

PARIS
ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1896

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresling09soci

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 20 DÉCEMBRE 1896

MEMBRES DONATEURS

MM. ASCOLI, PRINCE ALEXANDRE BIBESCO, † JAMES JACKSON.

LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. ASCOLI.
BARBELENET.
BAUDOUIN DE COURTENAY.
BERGER.
BIBESCO (le prince).
BONNARDOT.
BRÉAL.
COLINET.
COUSIN.
DELAIRE.
DERENBOURG.
DURAND-GRÉVILLE.
ERNAULT.
GONNET.
GUIMET.
HAVERFIELD.
HAVET.
HENRY.
HÉRIOT-BUNOUST (l'abbé).
JORET.
KIRSTE.
LABORDE (le marquis de).
LARAY.
LECOCQ.
LEGER.
MEILLET.
MM. MELON.
MEYER (Paul).
OLTRAMARE.
PARIS.
PARMENTIER (le général).
PASSY.
PEÑAFIEL.
RHYS.
ROGER.
ROLLAND.
ROSAPELLY.
SACLEUX (le R. P.).
SAYCE.
SCHLUMBERGER.
SÉBILLOT.
SENART.
SÉNÉCHAL.
STORM.
SUDRE.
TEGNER.
THOLOZAN.
THOMSEN.
VOGÜÉ (le marquis de).
WILBOIS.
WIMMER.
Le *British Museum*.

LISTE GÉNÉRALE.

MM.

ABBADIE (Antoine-*Thomson* D'), membre de l'Institut (Académie des Sciences), 120, rue du Bac, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président.

ABEILLE (Dr Lucien), Casilla del Correo, 1162, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1891.

ADAM (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.

Alexandrowski (Alexandre), licencié ès lettres, 94, boulevard de Port-Royal, Paris. — Élu membre de la Société le 28 mai 1892.

Aniart (Jules), agrégé de l'Université, professeur de rhétorique au lycée, 48, rue du Petit-Versailles, Saint-Pierre (Martinique). — Élu membre de la Société le 7 mars 1885.

Arbois de Jubainville (*Marie*-Henry d'), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France, directeur de la *Revue celtique*, 84, boulevard Montparnasse, Paris.— Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1881 et 1882 ; président en 1883.

Arrò (Alessandro), professeur, 7, via Baille, Cagliari (Sardaigne). — Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.

Ascoli (Graziadio *I.*), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). — Élu membre de la Société le 22 juillet 1876 ; membre perpétuel.

Audouin (E.), maître de conférences à la Faculté des lettres, 14, rue Saint-Cybard, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 23 février 1889.

10. Aymonier (Le commandant Étienne-*François*), directeur de l'École Coloniale, 46, rue du Général Foy, Paris. — Élu membre de la Société le 4 février 1882 ; vice-président de 1892 à 1895.

Badareŭ (Le Prof. Alexandre), ancien élève de l'École pratique des hautes études, 36, strada Pecurarĭ, Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 avril 1884.

Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1868.

Baize (Louis), professeur au lycée Condorcet, 28, rue du Luxembourg, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881 ; bibliothécaire de 1882 à 1888.

Barbelenet (Daniel), agrégé de l'Université, professeur au Lycée, Laon (Aisne). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire en 1893 ; membre perpétuel.

Barbier de Meynard, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 18, boulevard de Magenta, Paris. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884.

Baron (Charles), maître de conférences à la Faculté des lettres, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1887.

Barth (Auguste), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 6, rue du Vieux-Colombier, Paris. — Élu membre de la Société le 10 mars 1873.

Barthélemy (Adrien), drogman-chancelier du Consulat général de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

Basset (René), directeur de l'École supérieure des Lettres, l'Agha 49, rue Michelet, Alger-Mustapha (Algérie). — Élu membre de la Société le 2 juin 1888.

20. Baudisch (Julius), docteur en philosophie, III, 2, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (J.), membre de l'Académie des Sciences, 13, rue

Radziwill, Cracovie (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris. — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.

Baunack (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 26 juin 1880.

Beljame (Alexandre), professeur-adjoint de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres, 29, rue de Condé, Paris. — Membre de la Société en 1867.

Benloew (Louis), ancien doyen de faculté, 48, rue Copernic, Paris. — Membre de la Société depuis 1868.

Berger (Philippe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris. — Élu membre de la Société le 1er juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; vice-président en 1890 et en 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université, Kharkov (Russie). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1878.

Bianu (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135, calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

Bibesco (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris. — Élu membre de la Société le 6 juin 1874 ; vice-président en 1893, président en 1894 ; membre perpétuel.

30. Bijvanck (W. G. C.), docteur ès lettres, 37a Laarderweg, Hilversum, près Amsterdam (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

Bikélas (D.), 4, rue de Babylone, Paris. — Élu membre de la Société le 5 juillet 1884.

Blanc (Alphonse), professeur au collège, Narbonne (Aude). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.

Blochet (Edgard-*Gabriel-Joseph*), élève diplômé de l'École des langues orientales, attaché à la Bibliothèque Nationale, 35, rue de l'Arbalète, Paris. — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

Blonay (Godefroy de), élève de l'École pratique des hautes études, 23, rue Cassette, Paris. — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

Boisacq (Émile), chargé de cours à l'Université, 40, rue du Bourgmestre, Bruxelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 13 février 1892.

Boissier (*Marie-Louis-Antoine*-Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de littérature latine au Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, 23, quai Conti, Paris. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.

Bonnardot (François), archiviste paléographe, sous-inspecteur du service des travaux historiques de la ville de Paris, 1, rue des Tournelles, Arcueil (Seine). — Admis dans la Société en 1868 ; vice-président de 1887 à 1889 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

Bossert (A.), inspecteur général de l'Instruction publique, 51, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1882.

Boucherie (Adhémar), chef de bataillon en retraite, 16, place Saint-Pierre, Angoulême (Charente). — Élu membre de la Société le 12 mai 1883.

40. Boutroue (Alexandre), 241, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Élu membre de la Société le 30 juin 1894 ; vice-président en 1896.

Bovier-Lapierre, professeur honoraire de l'Université, 8, rue Garancière, Paris. — Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871 ; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1er janvier 1879.

Boyer (Paul), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 86, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 8 décembre 1888 ; trésorier de 1892 à 1894.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général de l'enseignement supérieur, professeur de grammaire comparée au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 70, rue d'Assas, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; secrétaire depuis 1868 ; membre perpétuel.

Brun (Charles), agrégé de l'Université, 9, rue Blainville, Paris. — Élu membre de la Société le 16 décembre 1893.

Bugge (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878.

Calloianu (Michel *B. C.*), docteur ès lettres, professeur au lycée, 30, maneu Brutaru, strada Fantanei, 14, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 8 mars 1879.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

Carrière (Auguste), directeur d'études pour les langues hébraïque, chaldaïque et syriaque à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 35, rue de Lille, Paris. — Élu membre de la Société le 10 février 1873 ; vice-président en 1875 et 1876.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris. — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire depuis le 1er janvier 1894.

50. Chabaneau (Camille), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.

Chabot (l'abbé J.-B.), 47, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1895.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 25, rue Barbet-de-Jouy, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire ; bibliothécaire de 1868 à 1873 ; vice-président en 1874, 1883 et 1884 ; président en 1885.

Cuilot (Narcisse), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études et de l'École des langues orientales vivantes, 24, rue de Paris, Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.

Colinet (Ph.), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892 ; membre perpétuel.

Comte (Charles), professeur au lycée Condercet, 83, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

Conrotte (*Joseph*-Edmond), docteur en philosophie et lettres, professeur au séminaire, Bastogne (Belgique). — Élu membre de la Société le 5 déc. 1896.

Cornu (Jules), professeur à l'Université. 9, Salmgasse, Prague (Bohême) — Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.

Cousin (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 59, boulevard Stanislas, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 8 février 1890 ; membre perpétuel.

60. Cuny (Albert), licencié ès lettres, chez M^me^ Legrand, Saint-Calais (Sarthe). — Élu membre de la Société le 9 mai 1891.

David (René), ingénieur, 60, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882.

David-Beguiantz (Sergius), élève de l'École pratique des hautes études, 51, rue Gay-Lussac, Paris. — Élu membre de la Société le 7 décembre 1895.

Delaire (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris. — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876 ; membre perpétuel.

Delaplane (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris.— Admis dans la Société en 1868.

Delondre (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris. — Membre de la Société en 1867.

Delphin (Gaëtan), directeur de la Médersa, Alger (Algérie). — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

Derenbourg (Hartwig), professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur adjoint pour la langue arabe, l'islamisme et les religions de l'Arabie à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 56, rue de la Victoire, Paris. — Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868 ; membre perpétuel.

Dianu (Jean N.), licencié ès lettres, professeur au séminaire central, Bucarest. — Élu membre de la Société le 7 février 1891.

Dihigo (D^r^ Juan M.), professeur de littérature grecque à l'Université, La Havane (Cuba). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.

70. Donner (O.), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 19 juin 1869.

Dottin (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 6, rue de Belair, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884 ; bibliothécaire de 1888 à 1891.

Durand-Gréville (Émile-*Aux*), 174, rue de Grenelle, Paris [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu membre de la Société le 1^er^ avril 1882 ; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris. — Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.

Duval (*Paul*-Rubens), professeur de langue et de littérature araméennes au Collège de France, 11, rue de Sontay, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882 ; vice-président en 1885 ; président en 1886.

Duval (Louis), maître de conférences de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, 22, quai de Béthune, Paris. — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; administrateur depuis le 1^er^ janvier 1892.

Édon, professeur au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 29 mai 1880.

Elliott (Richard-*T.*), professeur à Trinity college, Melbourne (Australie). — Élu membre de la Société le 24 novembre 1888.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à la Faculté des lettres, 2, rue Saint-Maixent, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

Estlander (Karl-*G.*), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.

80. Étienne (E.), professeur au lycée, chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy, 79, faubourg Saint-Sébastien, Maxeville, par Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.

Fay (Dr Edwin W.), professeur à Washington and Lee University, Lexington (Virginie, États-Unis). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.

Fécamp (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire, 44, rue Pitot, Montpellier (Hérault).— Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.

Finot (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, maître de conférences de langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, 49, rue Claude-Bernard, Paris.— Élu membre de la Société le 25 juin 1892; trésorier depuis le 1er janvier 1895.

Fournier (Albert), professeur à l'École supérieure des Lettres, 9, rue de Tanger, Alger. — Élu membre de la Société le 5 mai 1894.

Gaidoz (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, 22, rue Servandoni, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; vice-président en 1879 et 1880; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée Faidherbe, 5, square Jussieu, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 9 mars 1889.

Gilliéron (Jules), directeur adjoint pour les langues romanes à l'École pratique des hautes études, 2, place de la République, Levallois-Perret (Seine). — Élu membre de la Société le 28 avril 1877.

Godefroy (Frédéric), 20, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris. — Élu membre de la Société le 24 mai 1879.

Gohin (Ferdinand), professeur agrégé de l'Université, 8, rue de Carentan, Coutances (Manche). — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

90. Gonnet (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.

Graffin (L'abbé R.), professeur à l'Institut catholique, 47, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.

Grammont (Maurice), maître de conférences à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles), professeur à l'Université de Harvard, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.

Granges (Ch. M. des), agrégé des lettres, professeur au Collège Stanislas, 13, rue Le Verrier, Paris. — Élu membre de la Société le 22 novembre 1890.

Grasserie (Raoul de la), juge au Tribunal, correspondant du Ministère de

l'instruction publique, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.

Gréard (O.), membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne. — Membre de la Société depuis le 14 décembre 1889.

Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, 40, rue des Wallons, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 15 février 1896.

Guimet (Émile), place de la Miséricorde, Lyon (Rhône), et au Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

Gustafsson (Docteur Fridolf-*Vladimir*), professeur de littérature latine à l'Université, 1, Andreeg, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur adjoint pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 26, rue Aumaire, Paris.— Élu membre de la Société le 13 janvier 1872; vice-président en 1886 et 1887; président en 1888.

Harlez (C. de), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876.

Hasdeŭ (Bogdan-*Petriceicŭ*), membre de l'Académie roumaine, de la Société littéraire serbe, etc., professeur de philologie comparée à l'Université de Bucarest, directeur général des Archives royales, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de la revue *Columna lui Traïanŭ*, rue Mihaïuvodă, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, 7, rue de l'Odéon, Paris.— Élu membre de la Société le 1er février 1873.

Hauvion, 40, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

Haverfield (F.), professeur à Christ-Church, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.

Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie latine au Collège de France, professeur de philologie latine à la Faculté des lettres, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 5, avenue de l'Opéra, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.

Henry (Victor), professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres, 42, rue de Paris, Orsay (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

Hériot-Bunoust (L'abbé *Étienne-Eugène*-Louis), 27, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.

Hermann (Eduard), 25, Spitalgasse, Cobourg (Allemagne). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.

Holban (Michel G.), vice-consul de Roumanie, 2, rue Saint-Léger, Genève Suisse). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Holleaux (Maurice), professeur à la Faculté des lettres, 9, quai de la Guillotière, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 avril 1892.

Huszar (Dr Guillaume), professeur, chez M. B. Fisch, Ungvár (Hongrie). — Élu membre de la Société le 2 mai 1896.

Imbert, receveur de l'enregistrement et des domaines, Couiza (Aude). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

Jedlička (Jaromir), candid. prof., Vavrova tř., č. 25, I, Vinohrady, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

Job (Léon), docteur es lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885.

Joret (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 5, rue Saint-Michel, Aix (Bouches-du-Rhône).— Élu membre de la Société le 10 janvier 1874 ; membre perpétuel.

Keller (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.

Kern, professeur de sanscrit à l'Université, 41, Noordeinde, Leyde (Pays-Bas).— Élu membre de la Société le 15 mars 1873.

Kirste (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Hafnerplatz, Graz (Styrie). — Élu membre de la Société le 7 janvier 1872 ; membre perpétuel.

120. Kugener (M.-A.), docteur en philosophie et lettres, 5, rue des Carmes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1896.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 8, rue d'Anjou, Paris. — Élu membre de la Société le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

Lambert (Charles), maître de conférences à la Faculté des lettres, 7, rue de l'École de Droit, Dijon (Côte d'Or). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890.

Lamouche (Le capitaine du génie), de l'état-major général, 18, rue Las-Cases, Paris. — Élu membre de la Société le 29 février 1896.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 14 avril 1883.

Lecocq (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord).—Élu membre de la Société le 3 mai 1890 ; membre perpétuel.

Le Foyer (Henri), 252, rue de Rivoli, Paris. — Élu membre de la Société le 14 mai 1892.

Leger (Louis-*Paul*), professeur honoraire à l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur de langues et littératures slaves au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris. —Membre de la Société depuis l'origine, administrateur vice-président de 1866 à 1869, vice-président en 1880 et en 1881 ; président en 1882 ; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mai 1890 ; vice président en 1896.

130. Le Nestour (Paul), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études, 4, rue Flatters, Paris. — Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.

Lévi (Sylvain), professeur de sanscrit au Collège de France, directeur adjoint pour la langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, 9,

rue Guy-de-Labrosse, Paris. — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885; vice-président en 1891 et en 1892; président en 1893.

Liétard (Le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine, Plombières (Vosges). — Membre de la Société en 1867.

Lindsay (W.-M.), fellow of Jesus college, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), doyen de la Faculté des lettres, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 25 mai 1878.

Mallet (Dominique), agrégé de l'Université, membre de la mission française, Le Caire (Égypte). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Marissiaux (Paul), agrégé de l'Université, professeur au lycée, Châteauroux (Indre). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, 24, avenue de l'Observatoire, Paris. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1877 et 1879; président en 1880.

Massieu de Clerval, 113, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Membre de la Société depuis 1867.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider, 126, route de Conches, au Creusot (Saône-et-Loire). — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.

140. Meillet (Antoine), maître de conférences de grammaire comparée et de langue zende à l'École pratique des hautes études, 24, boulevard Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1889; membre perpétuel.

Mélèse (Albert), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

Merwart (K.), docteur en philosophie, professeur à l'Académie Marie-Thérèse et au collège du IIe arrondissement, II, Taborstrasse, 28, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 21 juin 1884.

Meyer (Alphonse), professeur au lycée, 43, rue des Facultés, Bordeaux (Gironde). — Élu membre de la Société le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, l'un des directeurs de la *Romania*, 16, avenue de Labourdonnais, Paris. — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

Michel (Charles), professeur à l'Université, 110, avenue d'Avroy, Liège (Belgique).— Élu membre de la Société le 16 février 1878.

Mohl (B.-Jiří), lecteur à l'Université, professeur à la Česko-slovanská Akademie obchodní, I, konvitská ulice, č. 24 a, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885; administrateur en 1890 et 1891.

Monseur, professeur à l'Université, Bruxelles (Belgique).— Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.

Montague, professeur à Amherst College, Amherst (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

Montmitonnet. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1893.

Morteveille (Stanislas), 15, rue Vineuse, Paris. — Élu membre de la Société le 11 janvier 1879.

Mowat (Robert), chef d'escadrons d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris.— Membre de la Société depuis l'origine ; président en 1878.

Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

Osthoff (Hermann), professeur à l'Université, 25, Mönchhofstrasse, Heidelberg (Grand-Duché de Bade). — Élu membre de la Société le 8 juin 1895.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Romania*, Collège de France, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872 ; président en 1873 ; membre perpétuel.

Parmentier (Léon), professeur à l'Université, 47, rue Souverain-Pont, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1885.

Parmentier (Le général de division *Joseph-Charles*-Théodore), président de l'Alliance française, 5, rue du Cirque, Paris ; et Malzeville (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883; membre perpétuel.

Pascal (Ch.), professeur au lycée, Versailles (Seine-et-Oise). — Admis dans la Société en 1886.

Passy (Paul), docteur ès lettres, maître de conférences de phonétique générale à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenai, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; membre perpétuel.

Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, 94, viale Carlo Cattaneo, Casa Monti, Lugano (Suisse). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

Peñafiel (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu membre de la Société le 11 mai 1889; membre perpétuel.

Pernot (Hubert), licencié ès lettres, répétiteur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 151 bis, rue Saint-Jacques, Paris. — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Pierret, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Pognon (H.), consul de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

Polívka (Jiří), professeur à l'Université, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892.

Psichari (Jean), directeur adjoint pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, 77, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 15 février 1884 ; administrateur de 1885 à 1889 ; président en 1896.

Querry (Amédée), consul général de France en retraite, Ferry-keuï, Constantinople (Turquie). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Raillard (Raoul), professeur au lycée Janson de Sailly, 37, rue de la Tour, Paris. — Élu membre de la Société le 22 juin 1895.

Rambaud (le capitaine Jean-Baptiste-*Antoine*), professeur à l'École militaire de l'artillerie et du génie, 40, avenue de Saint-Cloud, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 7 décembre 1895.

170. Reinach (Salomon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur-adjoint des musées nationaux, 38, rue de Lisbonne, Paris. — Élu membre de la Société le 21 février 1880.

Rhys (John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, 87, Banbury road, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875; membre perpétuel.

Riabinin (Michel), Nadezhdinskaya, 12, Odessa (Russie). — Élu membre de la Société le 24 juin 1893.

Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris. — Élu membre de la Société le 20 mars 1886; membre perpétuel.

Rolland (Eugène), château de Grantmont, à Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), et à Paris, 2, rue des Chantiers. — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.

Rosapelly (Le docteur), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris. — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.

Rousselot (L'abbé Pierre-*Jean*), docteur ès lettres, 11, rue Littré, Paris. — Élu membre de la Société le 17 avril 1886; vice-président en 1894, président en 1895.

Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

Sacleux (Le R. P.), missionnaire apostolique à Zanzibar (Côte orientale d'Afrique, viâ Marseille). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

Saint-Didier (Le baron de), 12, avenue de l'Alma, Paris. — Élu membre de la Société le 7 mars 1891.

180. Sanchez Moguel (Antonio), membre de l'Académie royale d'histoire, professeur à l'Université, Madrid (Espagne).— Élu membre de la Société le 5 février 1887.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université de Genève, Malagny-Versoix, près Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 2 mai 1885.

Schils (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu membre de la Société le 8 juin 1889.

Schlemmer de Banyavölgy (Le chevalier Charles), directeur de la Chancellerie des finances, consul de Perse, via Sant' Andrea, 573, Fiume (Hongrie). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 27, avenue d'Antin, Paris.— Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Schrijnen (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

Schwob (Marcel), 26, rue Vaneau, Paris. — Élu membre de la Société le 9 février 1889; bibliothécaire en 1892.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 4, rue de l'Odéon, Paris. — Élu membre de la Société le 28 avril 1883; membre perpétuel.

190. Senart (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe), et à Paris, 18, rue François Ier — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.

Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 7, rue Cochin, Paris. — Élu membre de la Société le 16 mai 1885; membre perpétuel.

Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Specht (Edouard), 195, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis 1867.

Speijer (J.-S.), professeur de philologie latine à l'Université, Groningue (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 2 février 1878.

Spiegelberg, docteur en philosophie, 2, Kurze strasse, Hannover (Allemagne). — Élu membre de la Société le 26 mars 1892.

Stokes (Whitley), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien membre du Governor's Council à Calcutta, 15, Grenville Place, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

Sturm (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.

Sudre (Léopold-*Maurice-Pierre-Timothée*), docteur ès lettres, professeur au collège Stanislas, 42, boulevard Montparnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 2 avril 1887; membre perpétuel.

200. Svrljuga (*Ivan* Kr.), Osiek (Croatie). — Élu membre de la Société le 17 avril 1880.

Taverney (Adrien), villa Espérance, Chauderon, Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883.

Tchernitzky (Mlle Antoinette de), 9, rue Le Goff, Paris. — Élue membre de la Société le 27 avril 1895.

Tegnér, professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu membre de la Société le 17 avril 1875; membre perpétuel.

Tholozan (Dr), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Académie de médecine, premier médecin de S. M. le Châh, Téhéran (Perse), via Vienne-Tiflis. — Élu membre de la Société le 18 avril 1896; membre perpétuel.

Thomsen (Wilh.), professeur à l'Université, 150, Gamle Kongevei, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 21 mai 1870; membre perpétuel.

Tournier (Édouard), directeur d'études pour la philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure, 16, rue de Tournon, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872.

Tourtoulon (Le baron Charles de), château de Valergues, par Lansargues (Hérault). — Élu membre de la Société le 25 avril 1869.

Van der Vliet (J.), professeur à l'Université, Utrecht (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 11 mars 1893.

Verrier (Paul), professeur au Lycée Carnot, Paris. — Élu membre de la Société le 12 mars 1892.

210. Vogüé (Le marquis *Charles-Jean*-Melchior de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien ambassadeur de France à Vienne, 2, rue Fabert, Paris.— Membre de la Société depuis le 27 mars 1879 ; membre perpétuel.

Wackernagel (Jakob), professeur à l'Université, Niederschönthal, près Bâle (Suisse). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

Watel, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.

Webster (M^lle^ Hélène), 37, Nahont Street, Lynn (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élue membre de la Société le 28 décembre 1889.

Wilbois, colonel de gendarmerie, 5, rue Stanislas, Paris. — Élu membre de la Société le 15 avril 1876 ; membre perpétuel.

Wimmer (Ludvig-*F.-A.*), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 29 mars 1873 ; membre perpétuel.

Winkler (Docteur Henri), Gartenhaus 34, Neudorfstrasse, Breslau (Silésie Prussienne). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

Wotke (Karl), docteur en philosophie, VII, Kirchberggasse, 35, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887.

Zubatý (Joseph), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Smichov, Husova třída, 539, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

Zvetaiev (Jean), professeur à l'Université, Moscou (Russie).— Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

220. Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, à Rome. — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

British Museum. — Admis dans la Société le 22 novembre 1890 ; membre perpétuel. Adresser à M. Borrani, 9, rue des Saints-Pères, Paris.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS 1864.

	MM.
1864-65.	D'ABBADIE.
1866.	† EGGER.
1867.	† RENAN.
1868.	† BRUNET DE PRESLE.
1869.	† BAUDRY.
1870-71.	† EGGER.
1872.	† THUROT.
1873.	Gaston PARIS.
1874.	† PLOIX.
1875.	† VAÏSSE.
1876.	† EGGER.
1877.	† BENOIST.
1878.	MOWAT.
1879.	† BERGAIGNE.
1880.	MASPERO.
1881.	GAIDOZ.
1882.	LEGER.
1883.	D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1884.	† GUYARD.
1885.	DE CHARENCEY.
1886.	Rubens DUVAL.
1887.	† James DARMESTETER.
1888.	HALÉVY.
1889.	† PLOIX.
1890.	BONNARDOT.
1891.	† DE ROCHEMONTEIX.
1892.	Philippe BERGER
1893.	Sylvain LÉVI.
1894.	Prince Alexandre BIBESCO.
1895.	Abbé ROUSSELOT.
1896.	PSICHARI.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

Backer (Louis de), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu membre de la Société le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

Baissac (Charles), professeur de rhétorique au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu membre de la Société le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

Baudry (Frédéric), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur de la bibliothèque Mazarine.— Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1868 ; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

Benoist (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris.— Membre de la Société depuis le 7 mai 1870 ; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

Bergaigne (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864 ; secrétaire adjoint en 1868 et 1869 ; vice-président de 1873 à 1878 ; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

Boucherie (A.), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.

Brunet de Presle, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

Chasles (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

Chassang (A.), inspecteur général de l'Université. — Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

Chodzko (Alexandre), ancien chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

Darmesteter (Arsène), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'École normale de jeunes filles de Sèvres. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

Darmesteter (James), professeur de langues et littératures de la Perse au Collège de France, directeur d'études pour la langue zende à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de Paris*. — Élu membre de la Société le 20 décembre 1873; vice-président en 1884, 1885 et 1886; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

De la Berge, employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

Derenbourg (Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale, directeur d'études pour l'hébreu talmudique et rabbinique à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

Devic (Marcel), chargé du cours de langue et de littérature arabes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

Deville (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

Didion (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, délégué général de la Compagnie d'Orléans.—Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

Didot (Ambroise-Firmin).—Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

Dosson (S.), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu membre de la Société le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

Egger (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris.— Président de la Société en 1866, en 1870-71, en 1876. Décédé le 31 août 1885.

Eichthal (Gustave d'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

Fleury (Jean), lecteur à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. — Élu membre de la Société le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

Florent-Lefèvre. — Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

Fournier (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles.— Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

Georgian (Professeur Dr C.-D.) — Élu membre de la Société le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

Goldschmidt (Siegfried), professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg.— Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

Goullet.— Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

Grandgagnage (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu membre de la Société le 24 avril 1869.

Graux (Charles-*Henri*), maître de conférences de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Université, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littér-*

rature et d'histoire anciennes. — Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur de langue arabe au Collège de France, maître de conférences de langues arabe et persane à l'École pratique des hautes études, correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale. — Élu membre de la Société le 13 avril 1878, vice-président en 1882 et 1883 ; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Halléguen (Le docteur).— Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu membre de la Société le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu membre de la Société le 22 juin 1879; membre donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur de philologie indo-chinoise à l'University College de Londres, directeur du *Babylonian and Oriental Record.* — Élu membre de la Société le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale.— Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Le Saint (François), ancien officier. — Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu membre de la Société le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Loeb (Isidore), professeur au Séminaire israélite, professeur libre à l'École pratique des hautes études (section des sciences religieuses). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutosławski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1867; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire et morale au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1867; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien suppléant au Collège de France, ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Moisy (Henry).— Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décès notifié à la Société le 18 décembre 1886.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).—Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale.— Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonski (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets, à Varsovie (Pologne russe). — Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Pedro II (S. M. dom), membre de l'Institut de France. — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1873 et en 1888; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut (Académie des

inscriptions et belles-lettres), professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Admis dans la Société le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu membre de la Société le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873; vice-président en 1889 et 1890 ; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Ronel (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite.— Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France.—Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Schœbel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Thurot (*François*-Charles), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), maître de conférences à l'École normale supérieure, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Admis dans la Société en 1868 ; vice-président en 1870-71 ; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow of Trinity College, professeur d'hébreu à Trinity College (Dublin), et conservateur de la bibliothèque. — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

Wharton (Edward-Ross), Fellow and Lecturer of Jesus College, Oxford. — Élu membre de la Société le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

Chartres. — Imprimerie Durand, rue Fulbert.

LE DIALECTE GUERROUCI.

La tribu des Guerroucis, branche de la grande famille kurde, occupe, de temps immémorial, le district de Guerrous, entre la province de Hamadan et le district de Soltanié en Irak persan. Plusieurs hommes remarquables dans l'armée comme dans l'administration en sont issus. De nos jours, on a connu à Paris le général Hassan Ali Khân qui de, 1859 à 1864, y a résidé en qualité de ministre plénipotentiaire de Perse, et qui, par ses brillantes qualités aussi bien que par l'affabilité de ses manières, s'est concilié la sympathie générale; après avoir rempli avec distinction de hauts emplois dans son pays, il est aujourd'hui gouverneur de Guerrous, fonction héréditaire dans sa famille.

Un des rameaux de la tribu des Guerroucis, celui des Khodjâvends, a émigré, il y a un peu plus d'un siècle, et a été établi par Agha Mohammed Khân, le fondateur de la dynastie actuellement régnante, sur les territoires de Koudjour et de Kilardesht, non loin des bords de la Caspienne, en Mâzendéràn.

Les Guerroucis, comme les Khodjâvends, parlent un dialecte particulier composé du pehlvi, du persan et du kurde avec l'adjonction de vocables turks et arabes plus ou moins modifiés. Cette peuplade prétend posséder des documents écrits dans son dialecte et qui remonteraient à une époque reculée. Cette assertion est fort douteuse; en tous cas, l'un de ceux qui l'émettent termine sa notice par la formule habituelle : « *Dieu seul possède la véritable connaissance.* »

Il y a quelques années, mon éminent ami, M. le Dr Tholozan, premier médecin de S. M. Nasr ed-dîn Châh, a eu, à la suite de ce souverain, l'occasion de parcourir le Mâzendéràn et de visiter les territoires habités par les Khodjâvends. Ce savant et infatigable médecin ne se borne pas aux travaux spéciaux à sa profession, il sait mettre à profit les avantages de sa haute situation pour étudier, sous ses divers aspects, le pays qu'il habite depuis de longues années; je ne parlerai ici que des notes qu'il a recueillies sur le dialecte guerrouci et qui lui ont été fournies par deux personnages éclairés et intelligents: le colonel Mirzà Moussa Khân et le général Issa Khân, ancien élève de Saint-Cyr, tous deux neveux

IMPRIMERIE NATIONALE.

du général Hassan Ali Khân et, par conséquent, membres de la même tribu. M. le Dr Tholozan a bien voulu mettre ces notes à ma disposition et me confier le soin de les coordonner, d'en établir la transcription et d'en publier les résultats.

Ces notes sont contenues dans deux cahiers, l'un : de soixante-seize pages; le second, de douze feuillets. Le premier se compose d'un petit vocabulaire et de nombreuses phrases détachées sans liaison entre elles; l'autre d'un vocabulaire restreint et du paradigme de deux temps du verbe *vétin*. En parcourant ces pages, on s'aperçoit que l'ordre de rédaction et l'esprit d'analyse sont assez étrangers aux Orientaux; aussi m'a-t-il fallu m'armer de patience pour copier chaque phrase sur une fiche particulière, l'analyser pour y retrouver sous différentes formes les parties du discours, les cas, les temps et les conjugaisons; puis, enfin, classer le tout par ordre alphabétique. J'espère avoir réussi, du moins en partie, car il est, par exemple, tel verbe dont je n'ai trouvé qu'une seule personne d'un seul temps et il ne m'a pas toujours été possible d'en reconstituer les temps primitifs.

Le texte occupe trois colonnes : la première contient le mot persan; la seconde, le mot équivalent guerrouci, et la troisième la transcription en caractères latins.

Malgré des imperfections inévitables, cette transcription m'a été d'une certaine utilité, car par suite d'une longue résidence dans les États du Schah et de mes fréquents voyages en Kurdistân, je crois pouvoir être en mesure d'apprécier la reproduction plus ou moins exacte des vocables de ce langage et de la corriger à l'occasion. On sait que, autant de transcripteurs, autant de transcriptions différentes, par exemple, la transcription d'une phrase persane faite par un Anglais est à peu près incompréhensible pour une oreille française. Or, sans la transcription dont je parle et mes longs rapports avec des individus des diverses provinces de l'Irân, il m'eût été difficile de représenter la prononciation la plus approximative. Si, selon mon humble avis, l'alphabet arabe est impropre aux langues turke et persane, il l'est encore davantage quant aux dialectes kurdes. Il est certaines émissions de voix, et elles sont nombreuses, qu'on ne saurait représenter, d'une manière satisfaisante, au moyen de cet alphabet; et le guerrouci ne s'écrivant plus, il en résulte que le même mot est transcrit en caractères persans avec une orthographe arbitraire et capricieuse. Cette difficulté se fait particulièrement sentir à l'égard du *vâv* qui représente les sons *o*, *ou*, *âô*, *âou*, *vé*, *và*, etc. Comment transcrire par un seul et même signe des émissions de voix aussi différentes ?

Je n'ai, à ma disposition, dans un pays où n'existe aucune bibliothèque publique, aucun des ouvrages relatifs à la langue

kurde, tels que le *Dictionnaire de Jaba*, une étude sur le dialecte de Takhté Soleymân par M. Schindler et d'autres plus importants et plus récents; je n'ai donc pu confronter les deux dialectes qui diffèrent sensiblement.

Ce travail m'ayant paru n'offrir quelque intérêt qu'aux orientalistes et les rapprochements d'origine des mots équivalents me paraissant évidents, j'avais d'abord jugé inutile d'en signaler la confrontation; mais d'après le conseil du regretté J. Darmesteter dont la compétence en cette matière était si grande, je n'ai plus hésité et j'ai refondu mon travail en ce sens. Je m'estimerai heureux si, en quelque mesure, j'ai pu contribuer à fournir quelques éléments d'une langue, d'un dialecte si l'on veut, qui ont, je le crois, le mérite de la nouveauté et qui, ajoutés aux documents peu nombreux que l'on possède sur ce sujet, ne seront peut-être pas sans utilité pour l'étude de la linguistique iranienne [1].

Amédée Querry,

Consul général de France en retraite.

VOCABULAIRE.

اِتر, اِت, اِتّ *it, iti, itir*, autre. — اِت چە دُیشِیتّ *iti tshé doyishit*, qu'as-tu donc à dire? — اِتر وَلای مِن مَو *itir vélâyi min méo*, ne parais plus devant moi. Persan دیگر.

آرا *ârâ*, pourquoi? آرا أو قَد خاصِیتّ *ârâ âô kad khâcit*, pourquoi es-tu si beau? P. چرا.

أرای *arâyi*, pour. — أرای أو بیارە *arâyi èvè béyârè*, apporte-le pour lui. P. برای.

أسپە *aspé*, cheval. P. أسپ.

أسرگ *écirig*, rasoir. P. تیغ.

آگر *âguer*, feu. P. آخگر, charbon incandescent.

أَلَت *élét*, poivre.

أَلجورانِن *éldjôrânin*, pincer. P. نِشگون, pincement.

[1] L'abréviation Ar. indique l'origine arabe, la lettre T l'origine turke et le signe arch., = archaïque, c'est-à-dire hors d'usage dans le langage actuel.

اَلدِرِن *éldirin*, fendre.

اَلِسیان *éliciân*, se lever. اَلِس *élis*, lève-toi. — لخوُ اَلِسیام *lé khâô éliciam*, je me suis levé du sommeil (éveillé).

اَلِشتِن *élishtin*, quitter, laisser. P. گذاشتن.

اَلغِلِقانِن *élfilikânin*, presser avec les mains des fruits tels que le raisin; tordre du linge mouillé pour en exprimer l'eau. P. چلاندن.

اَلکِشانِن *élkishânin*, soulever, élever. P. کشیدن (بالا).

اَلکِرتِن *élkirtin*. — اَلوِرِین *élvirin* (même signification).

اِمرُوژ *imrouj*, aujourd'hui. P. امروز.

اَنگُویِر *éngouyir*, raisin. P. انگور.

اَوَ *évè*, il, lui, celui-là. — اَوَ خاص *evè khâs*, celui-là est bon. P. او, آن.

آو *âô*, cela. P. آن.

آو *âô*, eau. P. آب. — آو دَم *âô dèm*, salive. P. آب دهان.

آو *âô*, action d'ouvrir. آو کِرِی *âô kiri*, ouvre. P. باز et وا.

آوان *àvân*, ils, eux, ceux-là. P. آنان.

اَی *éyi*, ce, celui-ci, ceci. — تِوا اَی کارِه بِکِرِی *téva éyi kârè bikiri*, il faut que tu fasses ce travail-ci. — اَی بُوین *éyi bovîn*, regarde celui-ci. — اَی پیاك *éyi piâk*, cet homme-ci. — اَویکِه *évikè*. P. این یکی, cet autre-ci.

ایش *ish*, mal, douleur. — سِرِم هاتِی وَ ایش *sirim hâti vé ish*, ma tête est allée au mal (j'ai mal à la tête).

اِیشتِن *ishtin*, laisser, abandonner. P. گذاشتن.

اِیم, اِیمِن *im*, *imin*, nous, pron. pers.

اِیوَه, اِیوَن *ivè*, *ivèn*, vous, *id.*

بان *bân*, toit, terrasse. P. بام.

بایدِه *bâyidé*, grand vase de métal. P. بادیه.

باوك *bâouk*, père. — باوك باوك *bâouk bâouk*, grand-père.

بیج *bidj*, sauf, excepté. — بیجه لِمَن کَسی نات *bidjè lè mîn kéci nât*, excepté moi, personne n'est venu.

بِرا *birâ*, frère. P. برادر.

بِردِن *birdìn*, porter. — وِرد *vird*, il a porté. P. بُرد. — دِوِی *devi*, il porte. — کُوَیت کَی *kéyi dovéit*, que portes-tu ? — نوِردِن *névirdin*, infinitif négatif. — نوِرد *névird*, il n'a pas porté.

بِرژانگ *birjang*, cils. P. مژگان, sing. مِژَه.

بِریه *biriyé*, sourcil. P. ابرو.

بِزِن *bizin*, chèvre. P. بُز.

بِن *bin*, tronc d'arbre. P. بُن.

بَنَوش *bènèvsh*, violette. P. بنفشه.

بَوَه *bèvè*, près, auprès.

بُویچیك *boyitshik*, petit.

بِی *bi*, coing. P. بَه.

بیاوان *biyavân*, désert, plaine inculte. P. بیابان.

بُوی *bouyi*, odeur. — بُوی زانستِم *bouyi zanistìm*, j'ai reconnu une odeur (j'ai flairé, soupçonné). P. بو.

بیل *bil*, bêche. P. *id.*

پارو *pârou*, pelle en bois. P. پاروب.

پای *pâyi*, pied. P. پا.

پَتَی *pètèyi*, nu. — پای پَتَی *pâyi pètéyi*, pieds nus.

پخچه *pèkhtchè*, mouche. P. پشه, moustique, moucheron.

پژمه *péjmè*, étonnement.

پَس *pès*, mouton.

پِشِك *pishik*, chat, en persan ce mot équivaut à l'anglais *pussy* et au français *minet*.

پمیغ *pèmîgh*, coton. P. پنبه. — Turk پنبوق.

پوس *pous*, peau. P. پوست.

پُوشتِن *poushtìn*, couvrir quelque chose. — پُوشتَی *poushtéyi*, il a couvert. — داپوشی *dapoushi*, il couvre. P. پوشیدن.

پِیَن *piyèn*, large. — پِیَنَا *piyènâ*, largeur. P. پهن. پهنائ.

پِکیَوَ *pikèyèo*, propre. P. پاك.

پِیاك *piâk*, homme.

تُو, تُن, تِ *ti, toun, tou,* toi, pron. P. تو.

تال *tâl,* fil de coton. T. تَل. — P. تَخ.

تاشِن *tâshîn,* tailler, raser. P. تراشیدن.

تانه *tânè,* blâme, reproche. — تانه دِدِی *tânè didi,* il frappe un blâme (il blâme).

تپه *tèpè,* bouse de vache séchée servant de combustible, argol. P. تپاله.

تایچه *tayitshè,* sac.

تِر affixe comparatif. — خاصتِر *khastìr,* meilleur. P. تَر.

تِرِك *tirik,* obscur. P. تاریك.

تِس *tiss,* vesse. P. چُس. arch. تَش

تِسِنَك *ticinek,* punaise.

تکان *tékân,* secouer. — بِتَکَنِی *bitèkèni,* secoue. P. تکاندن.

تَنُوبِر *ténouyir,* four de terre et brasero de même matière. P. تَنُور.

تَوَا *tévâ,* particule nécessitative. — تَوا چِکِنْ وَ باغ *tévâ tshikîn vè bâgh,* il faut aller au jardin.

تول *toûl,* chien de petite taille. P. توله, chien d'arrêt.

تُون *toûn,* vite, promptement, vif. P. تُند.

تُوَیت *touvéyit,* mûre (fruit). P. توت.

تیکَی *tikéyi,* pièce, morceau. P. تِکه.

تیوَل *tivel,* front.

جِگا *djigâ,* séparation. — جِگایا تو بِکه *djighâyâ tou bikè,* sépare-les! P. جدا.

جُور *djôour,* injustice, violence. Archaïque جَبر.

جُوبِراو *djôyirâô,* bas (chaussure). P. جوراب.

جِی *dji,* lieu, endroit. P. جا et جاه.

جیران *djéyirân,* antilope, gazelle. Turk.

چارشو *tsharshéô,* drap de lit. P. جادرشب.

چَپ *tshèp,* gauche (côté). P. *id.*

چِرِین *tshirîn,* chanter. — چِرِی *tshiri,* il a chanté. — دِچِرِی *ditshiri,* il chante. P. چرنگیدن, tinter, résonner?

چَرمِگو *tshermigou*, étamage (blanc?). — طاسکه چرمگو بِکَه *tasikè tshermigou bikè*, étame le bol. P. طاسرا سفید کُن.

چشت *tshisht*, chose. P. چیز.

چِگِن *tshiguin*, aller, partir. — چِگ *tshig*, il est allé. — دِچی *ditshi*, il va. — چُوی *tshovi*, il était allé.

چمچِك *tshèmtshik*, cuiller. P. کمشه *kemshè*, cuiller à pot.

چِنَو *tshinèô*, ainsi, de cette manière. P. چنین.

چُو *tshou*, couverture de cheval. P. جُل.

چُو *tshou*, bâton. P. چوب.

چُو *tshôou*, devant. — وَچُو *vè tshôou*, au devant de ... P. پیش.

چَو *tshéô*, œil. P. چشم.

چُونر *tshouner*, betterave. P. چغندر.

خاص, bon, bien. Ar. خاصّ.

خای *khâyi*, œuf. P. *id.* (archaïque).

خِراو *khirâo*, mal, mauvais. Ar. خراب.

خِراوی *khiravi*, destruction. *Id.*

خَرِیگ *khèrig*, bouc.

خِستِن, خِشتِن *khistin*, *khishtin*, jeter. — خِست *khist*, il a jeté. — دِخَی *dikhèyi*, il jette. — بِخَه *bikhè*, jette. P. انداختن.

خِفتِن *khiftin*, dormir. P. خفتن.

خَلتیا *khèltiyâ*, il a glissé, trébuché. — پام خلتیا *pâm khèltiyâ*, mon pied a glissé. P. غلتیدن.

خُمَه *khoumè*, jarre. Ar. خمرة.

خَو *khaô*, sommeil. P. خواب.

خُوا *khovâ*, sel.

خُوار *khovâr*, bas (partie inférieure). — وَ خوَار *vè khovâr*, en bas. P. خوار, avec le sens de vil, abject.

خُواردِن *khovârdin*, manger. — خواردی *khovârdi*, il a mangé. — دخُوِی *dikhovi*, il mange. P. خوردن.

خُواستِن *khovàstin*, vouloir. — خُواست *khovast*, il a voulu. — دِخازی *dikhâzi*, il veut; auxiliaire du futur. P. خواستَن.

خُوارو *khovárâo*, éveillé. — خوارو بین *khovarao bîn*, apparaître.

خَوَر *khèvèr*, nouvelle. — خَور نِیرِم *khèvèr niyirim*, je n'ai pas de nouvelles, j'ignore. Ar. خبر.

خُوَر *khôver*, soleil. — خُور الات *khovèr élât*, l'Est (soleil levant) v. اِلسیان. — خُوَر نِشین *khover nishîn*, l'Ouest (soleil couchant). P. خور arch.

خُولهگور *khoulègour*, cendre. P. خاکستر.

خُوم, خوت, خُوی et خُوَش, خُومان, خُوبان *khovîm*, *khovit*, *khovi* et *khovesh*, *khomân*, *khoyân*, pron. refléchis. P. خود et ses dérivés.

خُون *khovèn*, il a lu. — خُونِکِم *khovinèkim*, j'ai lu. P. خواندن.

خُوَیشِك *khovéyishik*, sœur. P. خویش, parent.

خَیلی *khèyili*, beaucoup, très. P. *id.*

دُ, دِ, دَ *dè*, *di dou*, préfixe de l'indicatif absolu, équivaut au p. می.

دآآن *dâân*, bouche. P. دهان.

دار *dâr*, arbre. P. arch. ne s'emploie aujourd'hui qu'avec le sens de potence; comme l'on dit: *crucis arbor*.

داشتِن *dâshtin*, avoir. — دِری *diri*, il a. — داشت *dâsht*, il avait. P. داشتَن.

دالِك *dâlik*, mère. — دالِك دالِك *dâlik dâlik*, grand'mère.

دان *dân*, donner. — دا *dâ*, il a donné. — دِم *dîm*, je donne. — بِدَه *bidè*, donne! — دام *dâm*, j'ai donné. P. دادن.

دان *dân*, grain, semence. P. دانه.

داغِن *daghîn*, dispersé. Turk.

داوان *dâvân*, pan de vêtement. P. دامن.

دانِمِن *dânimin*, se courber. — دانِم *dânîm*, courbe-toi. — دانِمی *dânîmî*, il se courbe.

دِدِم *dîdîm*, j'ai frappé. — بِدَه *bîdè*, frappe, — چِنُو دان بِی *tshinou dân bi*, ils l'ont tellement frappé! Il me semble que ce verbe n'est

autre que دان, donner; la deuxième phrase équivaut à celle-ci : *Ils lui en ont tant donné que . . .*

دَر *dèr,* dans, et parfois le sens contraire, de même qu'en persan; ex.: پخکان در کە *pakhtshèkân der kè,* fais les mouches dehors (chasse les mouches). P. *id.*

درانە *dérâné,* porte de ville. P. دروازە.

دَرزِن *derzîn,* aiguille. P. درز arch.

دُرُس *dourous,* droit. — دُرُسِی دِکِم *dourouci dikim,* je fais droit (j'arrange). P. دُرُست.

دُرُو *dourou,* mensonge. P. دروغ.

دِرَوش *dirèouch,* alêne. P. درفش.

دِرِژ *dirij,* long. — دِرِژیا *dirijia,* longueur. P. دراز, درازی.

دِژمِین *dijmîn,* injure. P. دشنام.

دَس *dèss,* main. P. دست.

دِقِر *dikir,* vexation. — دِقِر چِنِی *dikir tshini,* il a été vexé.

دَم *dèm,* bouche. P. arch. v. دآ آن.

دَم چَو *dèm tshéô,* face, visage. P. دم et دیم arch. et چهره.

دُو *dou,* lait de beurre. P. دوغ.

دُوس *douss,* ami. — دُوسِ *douci,* amitié. P. دوست. دوستی.

دوشاو *dousháô,* sirop de raisin. P. دوشاب.

دومَە *doumè,* bouton de vêtement. P. دگمه.

دُوَگَل *douvèguèl,* hier. P. دیروز.

دُوبت *douvéyit,* fille, jeune fille. P. دختر.

دُویر *douyir,* loin. P. دور.

دِیزی *dizi,* pot de terre. P. *id.*

دَیشت *dèyisht,* dehors. — وَدیشت مَجو *vé déyisht médjô,* ne va pas dehors! — ne sors pas!

دَیشی *déyishi,* il souffre. — سِرِم دِیشی *sirîm dishi,* ma tête souffre (j'ai mal à la tête). Voir ایش.

دِیت *dît*, tu as vu. — دُویت *douvît*, tu vois. — بُوِین *bovîn*, vois! — دوبِنم *douvinim*, je vois. P. دیدن, میبینم.

ذات *dzât*, courage, virilité. Ar.

راست *râst*, droit, juste. P. *id.*

رِسن *ricîn*, corde, ficelle. P. رسمان.

رِشنِن *rishnîn*, verser. P. ریختن.

رَو *râôu*, face. — وَرَو رَویو بِکه *vé râoû rouyiaou bikè*, fais face à face (mets-toi vis-à-vis).

روژ *rouj*, jour. P. روز.

رُوژه *roujè*, jeûne. P. روزه.

رَوشناس *râoushinâs*, éclairé, lumineux. P. روشن.

رُوِین *rouyîn*, huile, beurre salé, graisse. P. روغن.

رُوَین *rouvéyin*, s'acheminer. — رُوَی *rovéyi*, il s'achemina. — دِوُری *diouri*, il s'achemine. — رُوم *roûm*, je m'achemine. — بِرُو *biraô*, achemine-toi! — اِیه رُوانِ بِکهَ *iyè rovâni bikè*, fais celui-ci acheminé (mets-le en chemin). P. رفتن, روانه.

رُمانِن *roumânîn*, démolir, détruire. P.? رمانیدن, effrayer.

رِیان *riyân*, aller à la selle. P. ریدن.

ریخ *rikh*, gravier, H. ریك.

رِیشَگ *rishèg*, barbe. P. ریش.

ریشِك *rishig*, racine. P. رِیشَه.

رِیَه *riyè*, voie, chemin. P. راه.

زارو *zârou*, enfant.

زانستِن *zânistin*, savoir. — زانستی *zânisti*, il a su. — دِزانی *dizâni*, il sait. — بُوی دِزانم *bouyi dizânim*, je sais une odeur (je flaire quelque chose, je soupçonne). P. دانستَن.

زِلف *zilf*, feuilles de betterave, poirée.

زُوان *zouvân*, langue. — اِیه چَه زُوانِکَه *iyè tshé zouvanikè*? quelle est cette langue? P. زبان.

زُوی *zouyi*, vite, promptement. P. زود.

زِینگُو *zinèguéo*, vivant. P. زنده.

ژان *jân*, colique.

ژخم *jakhm*, blessure. P. زخم.

ژن *jèn*, femme. P. زن.

اَژنِفتِن *èjniftin*, entendre. — اژنِفت *èjnift*, il a entendu. — دِژنِوی *dijnivi*, il entend. — چشتگله دژنوم *tshishtguèlè dijnévim*, que de choses entends-je ? P. شنفتن.

ژُویَر *jovéyir*, haut. — ژویرا *jovéyirâ*, hauteur. P. grand (arch.).

ژیر *jîr*, sous, dessous. P. زیر.

ژین *jîn*, selle. P. زین.

ساوِن *savîn*, savon. Ar. صابون.

سائِن *sayin*, frotter, porphyriser. P. سائیدن.

سِپِردِن *sipirdîn*, confier, recommander. P. سُپُردَن.

سَپِیَهٔ *sèpiyè*, pou. P. شپش *shèpish*.

سِرِنجِك *sirindjik*, jujube. P. سَنجِد.

سِر وَ خُوار *sir vè khovâr*, du haut en bas, aval. P. سرازیر.

سِرفَه *sirfè*, nappe. Ar. سُفرة.

سِن *sîn*, prends? reçois; dans le sens de l'allemand *erhalten*. — طَشت خاص بِسِن *tesht khâs bicîn*, reçois (achète) un bon bol. P. ستاندن.

سوزیا *souziâ*, brûlé. — رختگانِت سوزیا *rékhtéganit souzia*, tes vêtements ont brûlé.

سُواغ *sovâg*, pisé (peut-être du T. صواج, enduit).

سَوُر *séoûr*, patience. Ar. صبر.

سوز *séouz*, vert. P. سَبز.

سَیّد *séyyid*, hirondelle.

سیف *sif*, pomme. P. سیب.

شامی *shâmi*, pastèque, *nom d'origine = syrien*.

شان *shân*, peigne. P. شانه.

شان *shân*, épaule. P. شانه.

شِت *shît*, lait. P. شیر.

شَلَم *shèlèm*, rave. P. شلغم.

شِلوه *shilvè*, ébranlé. P. شُل.

شمشمه کوره *shèmshèmè kouré*, chauve-souris; composé de deux mots. P. کور; j'ignore le sens absolu du premier.

شَو *shéo*, nuit. P. شب.

شُوال *shouâl*, culottes. P. شلوار.

شَوسَو *shéoséou*, demain.

شوی *shouyi*, époux, mari. P. arch.

شی *shî*, fou.

شویشه *shoyishé*, flacon, fiole. P. شیشه.

شیکیا *shikia*, brisé. P. شکسته.

شوشتِن *shoushtin*, laver. — بِشُویر *bishouyîr*, lave! P. شستن.

فِریه *firiyê*, hâblerie. P. arch., signifie aussi en abondance, فریه زان *firiyè zân*, qui parle ou qui sait beaucoup (ironiquement).

قیچ *kitsh*, jambe, tibia.

قده *kèdè*, quantité. Ar. قد.

قُرِك *korik*, gorge, gosier.

قُرسَه‌قُل *korsèkoul*, crottes d'âne. P. پِشگل *pishguil*, crottes de mouton.

قُرص *kours*, dur, ferme, compact. Peut-être ar. قَرَسٌ, raide.

قرمز *kermiz*, rouge. P.

قُروان *kourvân*, sacrifice. — گیانِم وَ قُروانِی *guiyânim vè kourvâni*, mon âme à ton sacrifice (puissè-je donner ma vie pour toi!). P. قربان.

قُیتی *koyiti*, action de porter en bas, de descendre. — قُیتِی دا *koyiti dâ*, il a avalé. P. فرو *pour le sens.*

قِری *kiri*, beaucoup. Peut-être corruption du P. خیلی.

قَریو *kèriv*, étranger, pauvre. Ar. غریب.

قِریوی *kèrivi*, l'état d'être étranger, de pauvreté. Ar. غربی.

قزان *kazân*, casserole, marmite. T. قزغان, chaudron.

قصیه *kèciyè*, parole. — مِفت قصیه مَکَه *mift kéciyè mèkè*, ne dis pas de paroles inutiles. Ar. قصّة.

کَلا *kèlâ*, corbeau. P. کلاغ.

قُلپی *koulpèyi*, cou-de-pied. P. پا بند.

قنگ *kèng*, podex.

قُول *kol*, manche de vêtement. T. même sens et bras.

قُیل *koyil*, profond. — قُیلی *koyili*, profondeur. P. گود, گودی.

قَیوه *kèyivè*, robe d'homme. P. قبا.

کَ *kè*, affixe accusatif. — یابوکَ ژین بکه *yaboukè jin bikè*, selle la rosse! چراغَکَ بِکوشنَوَه *tshèraghèkè bikoushnèvè*, tue (éteins) la lampe.

کار خانه *kar khânè*, cuisine. P. atelier.

کاز *kâz*, dent. P. گزیدن, mordre; کاز, ciseaux.

کاسِوی *kacivi*, métier. gagne-pain. Ar. کاسب; A. P. کاسبی.

کالِك *kalik*, melon, P. melon non mûr, de mauvaise qualité.

کان *kân*, affixe pluriel. — دارکانگُل کِردِیه *darèkân gol kirdiyè*, les arbres ont fleuri. Cette forme est généralement, sinon absolument, employée au nominatif; l'affixe گُل *guèl* l'est plutôt à l'accusatif. Voir ce mot.

کَر *kèr*, âne. P. خر.

کَرَو *kèrâou*, baudet.

کِردِن *kirdin*, faire. — کِرد *kird*, il a fait. — دِکَی *dikéyi*, il fait. P. کَردَن.

کَرَگَرِگ *ker guèrig*, ânon. — P. کُرّه خر, poulain d'âne.

کُرواس *korvâs*, chemise. P. کرپاس; toile de coton.

کژنیژ *kéjnij*, coriandre. P. کشنیز.

کُشتِن *koushtin*, tuer. P. کُشتَن.

کوبن *kouvin*, piler, battre. P. کوبیدن.

کیشتِن *kishtîn*, tirer au propre et au figuré, comme en persan: کیشایه قربوی, il a tiré (souffert) la misère. P. کشیدن.

کیشتی *kishti*, la totalité; *whole* angl., *ganz* allem. — کِیشتیان هاتن

kishtiyan hâtîn, tous sont venus (la totalité d'eux); on dit aussi : گیشتی *guishti*.

کفتن *kiftin*, tomber. — کفت *kift*, il est tombé. — دِکفی *dikifi*, il tombe. — لَبان مال کِفت *lé bân è mâl kift*, il est tombé de la terrasse de la maison. P. افتادن.

کِلاو *kilâo*, bonnet, chapeau. P. کُلاه.

کِلیك *kilik*, doigt. P. le doigt auriculaire.

کُلّه *koullé*, sauterelle. P. مَلَخ.

کَلهشیر *kèlèshir*, coq.

کُلُو *koulou*, motte de terre. P. کلوخ.

کُنا *kounâ*, trou.

کُنارِگ *konârig*, coude. P. ارنج arch.

کَنِی *kèni*, le rire.

کنین *kènîn*, rire. P. خندیدن.

کُو *koû*, où? adv. interrog. — کو چیت *kou tshit?* où es-tu allé. P. *id.*

کَو *kèoû*, perdrix. کبك.

کَو *kèoû*, bleu. P. کبود.

کَوتر *kèoûter*, pigeon. P. کبوتر.

کودی *koudi*, courge. P. کدو.

کور *kour*, jeune garçon (kurde).

کُورك *kourk*, duvet de chèvre, mohair. P. کُلك.

کَوش *kèoush*, soulier. P. کفش.

کُومك *koumèk*, aide, assistance. P. *id.*

کَوه *kèvè*, tête. P. کلّه.

کُویزه *koyizè*, pot de terre. P. کُوزه.

کَوِنین *kèvinîn*, gratter, démanger. P. خاریدن.

کَی *kèyi*, quand? interrog. — کی دِچی *kèyi ditshi*, quand part-il? P. *id.*

کُیجك *koyidjik*, pierre.

کیه *kiyè*, paille. P. کاه.

گا *gâ*, bœuf. P. گاو.

گافاره *gâfâvè*, berceau. P. گهواره.

گامیش *gâmish*, buffle. P. گاومیش.

گچ *guètsh*, courbé, de travers. P. کج.

گِردِکان *guirdikân*, noix. P., pluriel de گردو.

گردِن *guirdin*, prendre. P. گرفتن.

گِردیو *guirdiyou*, action de rassembler. P. گِرد, arch.

گِرستِن *guiristîn*, pleurer. P. گریستن.

گِرِك *guèrik*, balai.

گزر *guèzèr*, carotte. P. arch.

گِزِك *guièzek*, estomac des ruminants.

گل *guèl*, affixe pluriel généralement accusatif et que parfois, ainsi que کان, on trouve au nominatif. — بنده‌گل نوازشیان بکه *bèndèguèl nèvâzishiân bikè*, aie soin des serviteurs. Voir کان.

گُلاوی *goulâvi*, poire. P. گلابی.

گلو *guèlèo*, retour. — لَسفر گلو خوارد *lè sèfer guèlèo khovard*, il a ordonné le retour du voyage (il est de retour). P. از سفر مراجعة فرمود.

گمال *guèmâl*, chien de forte taille, dogue, mâtin.

گور *gour*, veau. P. onagre.

گوره *guèourè*, grand.

گویچه *gouyitshè*, prune noire. P. کوجه.

گیان *guiyân*, âme. P. جان.

گِرفان *guirfân*, poche. P. جیب.

گیك *guèyik*, chevreau. T. كيك, cerf.

گیتِن *guitin*, parvenir à, arriver à. — میوه گییَی *mivè guiyèyi*, les fruits sont parvenus (à maturité). — وَمال نِگییَی *vè mâl niguiyèyi*, il n'est pas arrivé à la maison. P. رسیدن.

لَ *lè*, préposition; de, pour, à, dans, à cause de. — لَمال کسی نیه *lè mâl kèci niyè*, il n'y a personne à la maison. — رِضام لَیَس *rizâm lè*

yés, j'en suis satisfait. — لَسفر هاتی *lé sefer hâti*, il est venu de voyage, — لَدر مال *lé dir e mâl*, à la porte de la maison. — نالہ تو *nâlé tou lè tshiss*, quel est le sujet de tes plaintes? (de quoi te plains-tu?) بچہ لَمن *bitshe lé min*, excepté (de) moi. — ایوہ لدُیر *ivè lé dôyir dovinim*, je le vois de loin. — لَیرہ *léirè*, ici, en ce lieu. — خوری لَتِ نِگی *khévèri lè t niguiyi*, aucune nouvelle de toi n'est parvenue. — لَنو *lé naô*, de nouveau.

لانچین *lantshin*, grande jatte de terre. P. *id.*, dérivé du P. لکن cuvette de métal.

لَتک *létek*, ensemble, avec. — مِ لَتک تو نیام *mi létek tou niyâm*, je ne viens pas avec toi.

لَگہ *lèké*, ruade, coup de pied. P. لکد.

لَنو *lé nâo*, de nouveau. P. از نو.

لوت, لویت *loût*, *louyit*, nez. P. لُنج arch., joue, partie inférieure du visage.

لیخہرو *likhéron*, intestins. P. روده.

لیو *liv*, lèvre. P. لب.

مَ *mé*, particule prohibitive de l'impératif. P. *id.*

مِ *mi*, pron. pers. première pers. sing. P. مَن.

مال *mâl*, maison; probabl. Ar. propriété, bien.

مارملک *marmilek*, lézard, du P. مار, serpent; peut-être diminutif.

مانگا *manga*, vache.

مِر *mir*, oiseau, poule. P. arch.

مِردِن *mirdin*, mourir. P. مُردَن.

مِژمایہ *mijmâyè*, plateau de métal. Ar. مجمعة.

مِشت *misht*, poing, poignée. P. مُشت.

ملویجک *méloyidjik*, passereau.

مَمَک *mémek*, mamelle. P. مَمَّه, *enfantin*.

مِن *mîn*, moi, pron. pos. et mon adj. pos. P. من.

مِنِش *minish*, le mien, pron. pos.

موز *môouz*, mouche, guêpe, toute espèce d'insectes de cette famille. P. مگس. — موز عسل *moûz accl*, mouche à miel.

موی *mouyi*, cheveu, poil. P. مو.

میز *mîz*, urine. P. arch.

میش *mish*, rat, souris. P. موش.

میغت *mift*, vain, inutile, gratis. P. مُغت.

مِیو *miyoou*, vigne. P. مُو.

میه *miyè*, brebis. P. میش.

نِ *ni*, préfixe négatif; ne ... pas. — نیه *niyiè*, il n'est pas.

ناخُوَش *nâkhovesh*, malade. P. ناخُوش.

نال *nâl*, fer à cheval. Ar. نعل.

ناو *nâo*, nom. P. نام.

ناوراس *nâorâs*, milieu. — وَناوراس *vé nâorâs*, au milieu; on dit aussi وَ ناوی *vé nâvi*.

ناوك *nâouk*, noyau, nombril. P. ناف, nombril.

ناوکلانه *naokalânè*, rue, voie publique.

نخوه *nokhouvè*, pois chiche. P. نخود.

نِردِوان *nirvidân*, échelle. P. نردبان.

نوژوی *nojouyi*, lentille.

نِشتِن *nishtîn*, s'asseoir. P. نشستن.

نوات *névât*, sucre candi. P. نبات.

نیان *niyiân*, poser, placer. P. نهادن.

وَ *vé*, à, vers; prépos. de tendance. P. بَ. — بو وَ مال *bou vé mâl*, va à la maison. — وَ مِن چه *vé min tshé*, que m'importe! (à moi quoi?).

وا *vâ*, vent. P. باد.

واجو *vâdjâo*, urgent, obligatoire. Ar. واجب.

وارِن *vârin*, pleuvoir. P. باریدن.

وتِن *vétin*, dire, parler. — وُت *vot*, il a dit. — ڈیشي *doyishi*, il dit. Voir ce verbe à la suite du vocabulaire. P. گفتن.

وَجاغ *védjâgh*, cheminée. T. اوجاق.

IMPRIMERIE NATIONALE

وخت *vèkht*, temps. Ar. وقت.

وَر *ver;* avec, préposition.

ورشگ *virishg*, affamé, état d'avoir faim; l'anglais *hungry*.

وژنگ *vijéng*, genou.

وِسیان *viciân*, se tenir, (*stare*, *stand*, *stehen*). — لدر مال وسیایه *lé dir e mâl viciayè*, il s'est tenu à la porte de la maison. P. ایستادن.

وستِن *vestìn*, lier, attacher, fermer. — وَسیَی *vècèyi*, il a attaché. — دِوَسَیِ *divècèyi*, il attache. P. بستن.

وشاردِن *vishârdin*, presser, exprimer le jus. P. فُشُردن.

وِشتر *vishtir*, chameau. P. اُشتُر.

وشن *vèshèn*, pluie.

وفِر *véfir*, neige. P. برف.

وَلای *vélà*, devant, préposition. — یا بو ولای مِن *yâ bou vélayi min*, Eh! viens devant moi!

ولك *vélek*, feuille d'arbre. P. برگ.

ویریه *viriyè*, au devant de.

ه *é*, affixe du datif et de l'accusatif = P. را.

هاتِن *hâtin*, venir. — هات *hât*, il est venu. — دِیای *diyâyi*, il vient. — بَو *béô*, viens! — بیاتا *biyata*, s'il fût venu.

هرچِن *her tshîn*, quoique, malgré. P. هرچند.

ی *yi*, affixe de la 3e pers. sing.

یان *yân*, maintenant, à présent. — لَیان *lé yân*, autrefois. — همّت تو لیان زیاتِر بو *himmèt é tou lé yân ziadtir bou*, ton zèle autrefois (de maintenant) était plus (vif).

یکی *yèki*, un. — یکی تِر *yèki tir*, un autre. P. یکی دیگر, یکی.

یمَه *yémè*, à présent.

ایورغان *éyourghân*, couverture de lit, courtepointe. T. یورغان.

Verbes dont je n'ai qu'un exemple et phrases détachées.

مشت بوشن *misht bivéshin*, donne un coup de poing.

لقّه بِلَی *lékkè bilèyi*, donne un coup de pied.

بِوری *bivori*, qu'il coupe. — ریشگت خدا بوری *rishiguit khodâ bivori*. Que Dieu te coupe la barbe !

سزای وِدسی بِدِه *sézâyi vé dèci bidè*, donne-lui ce qu'il mérite.

بِنورِه *binourè*, cherche.

بِخورِن *bikhôrîn*, rogne tes ongles.

نویسی *névici*, il a écrit. P. نوشتن.

دیپسنت *dipècènit*, tu approuves. P, پسندیدن.

ریِکه نیشان بِه *riyèkè nishân bé*, montre-lui le chemin.

زوردیه *zourdiyè*, il a reçu des coups. P. A. زور.

ظلم کِردِن حراو *zolm kirdin kharao*, exercer l'oppression est mal.

سِرِم گژ دخوی *sirim guij dikhovéyi*, la tête me tourne.

دَسگلی شکیا *dèsguèli shékiâ*, ses bras sont cassés.

ای کلاوِکَ زیاد گورس *èyi kilâvèkè ziad guéourès*, ces bonnets sont trop grands.

بخوه et بنوه دِرِکَ *dirèkè binèvè* et *bikhèvè*, ferme la porte.

بیاتا خاص بی *biyata khâs bi*, s'il fût venu, c'eût été bien. Il eût bien fait de venir.

ریِه بِچو *riyè bitsho*, passe ton chemin.

هر چی دیشن نژنوی *her tshi doyishin nijnèvi*, quoi qu'on lui dise, il n'écoute pas.

سوار دوم *sovar doum*, j'ai *ou* je suis monté à cheval. P. سوار شدم.

تو توا بکوشریت *tou tévâ bikoushirit*, il faut te tuer.

REMARQUES SUR LE VERBE.

De même que les verbes persans, les verbes guerroucis ont pour lettre finale de l'infinitif un ن quiescent, avec cette différence que, dans les premiers, la pénultième est affectée d'un *fatha*, tandis que, dans les derniers, elle l'est d'un *kesra*, sauf dans quelques verbes terminés en اَن. — V. le vocabulaire.

Les affixes pronominaux du verbe sont : pour les trois personnes du

singulier : م, ت, ی ; et pour celles du pluriel : یم. ین. Ce dernier est commun la seconde et à la troisième personne, cependant pour les déterminer on fait précéder le verbe du pronom personnel اِیوَ *yvè*, vous, ou de اَوَانَه, *avânè*, eux, selon le cas.

L'aoriste, en général, n'est autre que le prétérit précédé de la lettre د affectée de l'une des trois voyelles équivalent au می du présent absolu du verbe persan.

Le négatif se forme par la suppression à l'aoriste du préfixe د qu'on remplace par نِ : نِجِی *nitshi*, il ne vient pas. — Au prohibitif, le د est remplacé par un م : مَکَه *mékè*, ne fais pas.

Verbe *exister*. P. هستن.

هِم *hîm*, j'existe. P. هستم.	هیم *hyim*, nous sommes. P. هستیم.
هیت *hit*, tu existes. P. هستی.	هِن *hin*, vous êtes. P. هستید.
هَس *hès*, il existe. P. هست.	» ils sont. P. هستند.

Verbe *être*. P. بودن.

Prétérit ou imparfait.

بِم *bîm*, j'étais. P. بودم.	بویم *bouyim*, nous étions. P. بودیم.
بیت *bit*, tu étais. P. بودی.	بِین *bin*, vous étiez. P. بودید.
بِی *bi*, il était. P. بود.	» ils étaient. P. بودند.

Impératif.

بو, بویت *bon* et *bouyit*, sois. P. باش.

بویم *bouyim*, soyons. P. باشیم.

بون *boûn*, soyez. P. باشید.

بوون *bovôn*, qu'ils soient. P. باشند.

Dans les phrases détachées de mon recueil, je vois la seconde personne du singulier du prétérit employée dans le sens de devenir : ex. : خَوراو بیت *khovéraô bit*, P. بیدار شدی, tu es devenu éveillé ; ceci indiquerait qu'à ce temps ce verbe a le sens du persan شدن.

Dans les mêmes pages, je trouve aussi quelques exemples de l'aoriste

du verbe devenir, dont l'infinitif (peut-être بین) lui serait commun avec le verbe être.

دوم *doum*, je deviens. P. میشوم.

دُویت *dôyit*, tu deviens. P. میشوی.

دو *doû*, il devient. P. میشود.

دُویم *douyîm*, nous devenons. P. میشویم.

دون *dôun*, vous devenez; ils deviennent. P. میشوید. میشوند.

EXEMPLE D'UN FUTUR.

خوازم بوم *khovâzim boum*, je serai ou deviendrai. P, خواهم بود.

خوازیت بویت *khovâzît bouyit*, tu seras.

خوازی بو *khovâzi bou*, il sera.

خوازیم بویم *khovâzim bouyim*, nous serons.

خوازین بین *khovâzin bin*, vous serez.

خوازون بوون *khovâzoun bovoun*, ils seront.

Le conditionnel semble être formé par l'interposition ou l'adjonction de یاتا *yâtâ*; ex.:

بویاتام *bouyâtâm*, si j'eusse été.

بویاتایت *bouyâtâyit*, si tu eusses été.

بویاتا *bouyâtâ*, s'il eût été.

Négatif. P. نستم.

نم *nîm*, je ne suis pas.	نیم *niyim*, nous ne sommes pas.
نیت *nît*, tu n'es pas.	نین *niyîn*, vous n'êtes pas.
نیه *niyé*, il n'est pas.	// ils ne sont pas.

Prétérit et *imparfait*. P. نبودم

نوم *nivim*, je ne fus pas.	نویم *nivîm*, nous ne fûmes pas.
نویت *nivît*, tu ne fus pas.	نوین *nivin*, vous ne fûtes pas.
نوی *nivi*, il ne fut pas.	// ils ne furent pas.

Impératif.

نو *nâo*, ne sois pas.

بنويم *bénévîm*, ne soyons pas.

نوين *nevîn*, ne soyez pas.

نوون *névôn*, qu'ils ne soient pas.

CONJUGAISON DU VERBE وتن *vêtin*, dire, parler. P. كفتن.

Aoriste.

دُيشم *doyishim*, je dis.

دُيشيت *doyishit*, tu dis.

دُيشى *doyishi*, il dit.

دُيشيم *doyishyim*, nous disons.

اِوَه دُيشِن *ivè doyishin*, vous dites.

اَوانه دُيشِن *avânè doyshin*, ils disent.

Prétérit et *imparfait.*

وتم *votim*, je disais ou dis.

وتيت *votit*, tu disais ou dis.

وت *vôt*, il disait ou dit.

وتيم *votîm*, nous disions ou disons.

اِوه وتن *votin* (*ivè*), vous disiez ou dites.

اَوانه وتن *votin* (*avânè*) ils disaient ou disent.

Impératif.

بُويش *boyish*, dis.

بُويشى *boyishi*, qu'il dise.

بويشيم *boyishim*, disons.

بويشن *boyishîn*, dites.

Négatif (aoriste).

نُیشم *noyishim*, je ne dis pas.

نُیشیت *noyishit*, tu ne dis pas.

نُیشی *noyishi*, il ne dit pas.

نُیشیم *noyishim*, nous ne disons pas.

اِوَه نیشن *ivè noyishin*, vous ne dites pas

اَوانه نیشن *avânè noyishin*, ils ne disent pas.

Pronoms personnels.

Sing. : 1re pers. مِن. م, *mi*, *min*.

2e pers. تو, ت, *t*, *tou*.

3e pers. اَوَ *ivè*.

Plur. : 1re pers. اِیم *yim*.

2e pers. اِیوَه, اِیوَون, *yvè*, *yvoun*.

3e pers. اوان, اَوانه, *évân*, *avânè*.

Pronoms réfléchis.

خُوِم *khovim*; خُوِت *khovit*; خُوی, خُوش *khovéyi*, *khovesh*; خومان *khomân*, خوتان *khoutân*; خویان *khouyân*.

P. خود, خودت, خودم et خودش; خودمان; خودتان; خودشان.

ÉTYMOLOGIES.

Εἷς, μία, ἕν.

On sait combien ce mot a exercé depuis cinquante ans la sagacité des linguistes. La forme étrange du féminin, qui n'a, à ce qu'il semble, aucune ressemblance avec le masculin et le neutre, ni avec les noms de nombre des autres langues, déroute, à première vue, les recherches. L'explication communément adoptée est de considérer *μία* comme étant pour *σμία* et de le rapporter au thème pronominal *sem*, le même que nous avons en latin dans *sim-plex*. Mais cette explication peut laisser quelques doutes : on s'attendrait à trouver dans les composés quelque souvenir de la double consonne *σμ*. On voudrait avoir quelque chose comme *οὐδεμμία*. Or, nous n'en avons aucune trace. D'autre part, la forme homérique et lesbienne *ἴα* n'est pas expliquée.

Je vais proposer une autre étymologie, qui aura le mérite de rattacher étroitement le féminin au masculin et d'expliquer l'origine de la forme homérique.

Je crois que nous avons ici un exemple de l'influence exercée par la locution négative, *οὐδείς*, *μηδείς*, sur la locution positive. Le féminin a dû être d'abord *οὐδενία*, *μηδενία*. Il y a eu changement de *ν* en *μ*, ce qui a donné *οὐδεμία*, *μηδεμία*. De là a été extrait le simple *μία*.

On objectera sans doute que *οὐδενία*, selon les habitudes de la langue grecque, serait devenu *οὐδεῖνα*. Mais cette habitude de la langue grecque n'est pas très ancienne. Si le changement de *ν* en *μ* a précédé, l'épenthèse de l'*i* devenait impossible.

Le changement d'un *ν* intervocalique en *μ* est un fait qui n'est encore constaté pour le grec dans aucun livre de phonétique. Il a cependant pu exister dans certaines circonstances données, comme nous l'avons en français pour *venimeux*. Je vais montrer un peu plus loin par un exemple que, non seulement ce changement a *pu* exister, mais qu'il a existé réellement.

Mais nous devons d'abord dire un mot du féminin *ἴα*, si fréquemment employé dans Homère, et à côté duquel on trouve, mais seulement une fois (*Il.*, VI, 422), le masculin *ἰός*. Je crois que là aussi il faut partir de l'expression négative : on trouve en

lesbien *οὐδ' ἴαν, μηδὲ ἴα* (Ahrens, I, 127). Un masculin *οὐδείς* a produit, dans le parler populaire, un féminin **οὐδεῖα*, dont est sorti, grâce à la logique instinctive du peuple, un féminin *ἴα* signifiant « une ». Il n'y a pas lieu de s'étonner si ces mots, étant employés à toute heure du jour dans les nombreux dialectes de la Grèce, ont donné naissance à des formations diverses.

Je viens maintenant à l'exemple que j'ai annoncé d'un *ν* intervocalique changé en *μ*. Il m'est fourni par le dialecte crétois.

Dans l'inscription de Gortyne, on lit plusieurs fois le datif OTIMI :

VI, 51 : *αἰ δ' ἐπιβάλλων μὴ εἴη, τᾶς ϖυλᾶς τῶν αἰτιόντων ὅτιμί κα λῆι ὀπυιέθαι.* « S'il n'y a pas de parent, elle pourra épouser parmi ceux de la tribu qui la demandent celui qu'elle voudra. »

La même formule *ὅτιμί κα λῆι*, avec la variante *ὅτιμί κα νυνάται* (pour *δυνάται*), revient encore en quatre autres endroits (VIII, 7, 12, 19, 32).

Les explications n'ont pas manqué pour ce *ὅτιμι*. On a encore eu recours au pronom sanscrit *sma*, et l'on a dit qu'il fallait supposer des formes *ὅ-τι-σμι*, puis *ὅ-τι-μμι*. Mais il est beaucoup plus simple et plus conforme au grec de penser que nous avons ici le pronom *ϕῶτινι*. La première partie est devenue indéclinable, comme cela est arrivé fréquemment pour les composés de cette sorte. On peut comparer ce qui s'est passé en latin pour *alteruter*[1]. La locution *ὅτιμί κα λῆι, ὅτιμί κα νυνάται* était devenue une sorte de formule toute faite, qui n'empêche pas le pronom *ὅσ|ις* de faire, dans la même inscription, au nominatif pluriel, OI-TINEΣ[2].

Si maintenant l'on demande quelle est la cause particulière qui a pu amener dans ces deux exemples la mutation de *ν* en *μ*, je ferai remarquer que, dans l'un et l'autre, la nasale est suivie d'un *i*, et que c'est peut-être là ce qui a produit le changement. Mais il y a encore une autre observation à faire relativement à *οὐδεμία*.

Nous avons cité plus haut l'exemple français *venimeux*. Ce mot vient de *venin*, où la nasale finale tient le milieu entre *n* et *m*. C'est précisément ce qui avait lieu en grec pour *οὐδέν*. L'*n* final était une articulation assez faible, qui pouvait aboutir à une sorte d'anousvâra. On ne s'expliquerait pas autrement la facilité avec laquelle un *ν* final se laissait assimiler par la consonne suivante : *τὸρ Ῥόδιον, ὦλ λέγουσι, ἐσ σ|ήλει, ἐλ Λυρισσῶι, τῶμ*

[1] Le datif OTINI se trouve en dialecte tégéate. V. Cauer, *Delectus*, n° 457, l. 28.

[2] Il est peut-être à propos de rappeler que l'alphabet de Gortyne n'emploie pas l'esprit rude, comme il ignore aussi l'ω.

ϖοιητῶν, οὐθεμ ϖῆμα, ἐγ γυναιξί, etc. M. Blass cite très à propos le passage suivant de Marius Victorinus, qui s'applique également au latin et au grec (VI, 16 Keil) : « Clari in studiis viri, qui aliquid de orthographia scripserunt, omnes fere aiunt inter *m* et *n* litteras mediam vocem, quæ non abhorreat ab utraque littera, sed neutram proprie exprimat, tam nobis deesse quam Græcis (il parle de l'alphabet écrit) : nam cum illi *Sambyx* scribant, nec *m* exprimere nec *n*. » Cette observation n'est pas vraie seulement pour le milieu des mots, mais encore pour les nasales finales. Le neutre *οὐδέν* était donc avec *οὐδεμία* dans un rapport analogue à celui de *venin* avec *venimeux*.

Πᾶς, ϖᾶσα, ϖᾶν.

S'il est un mot d'origine pronominale, c'est bien celui-là. On le fait ordinairement venir d'une racine *ϙvā* « se gonfler », la même qui a donné en grec *κυέω*, en latin *inciens* pour *incuens*. Mais ni la forme ni le sens ne conviennent.

Le ϖ de ϖᾶς nous indique une provenance de même sorte que ϖοῦ, ϖοῖ, ϖόθεν, ϖότερος, ϖόσος, ϖοῖος, etc. Il suppose un corrélatif *τᾶς* qui manque, mais que, dans toutes les constructions où l'on a ϖᾶς, l'esprit doit suppléer. C'est ainsi qu'en vieux français *quant* s'emploie souvent avec la même valeur que *tout*. Le corrélatif sous-entendu est *tant* :

Et le roy me dit que je me teusse et il leur donrroit *quant* que je li avois demandé.

Joinville.

N'est pas or *quant* qe reluist.

Leroux de Lincy, *Prov.*, II, 479.

La volenté de Dieu a fait *quanque* elle a volu.

J. de Salisb.[1]

La même suppression s'est produite en latin pour *totus*, lequel suppose un inusité *quotus*. Cette absence n'est pas fortuite : le langage gagne en vitesse et en agilité à ces ellipses.

Dans ϖαντάπασι nous avons un redoublement de même espèce que dans *quoquo modo*, *quotquot*.

Quant à la voyelle initiale de ἅπας, elle est de même nature que la voyelle initiale de ὁποῖος, ὁπόσος.

Il resterait à déterminer au juste quelle était la forme primitive de ces pronoms ϖᾶς, *τᾶς. Je suppose qu'ils représentent un ancien ϖντς, τντς.

[1] Voir le Dictionnaire de Godefroy, au mot *quant*.

Il est possible qu'une certaine emphase de la prononciation ait contribué à l'allongement de l'α. Comparez ce qui s'est passé en allemand pour *ein* et *eín*, en français pour *notre* et *nôtre*[1].

Ἀρνέομαι, ἀναίνομαι.

Au lieu du grec classique *μάρτυς*, *μάρτυρος* «témoin», l'inscription de Gortyne a constamment *μαῖτυς*, *μαίτυρος*. Le mot ne revient pas moins de vingt et une fois. Ce changement remet en mémoire une étymologie donnée autrefois par l'*Etymologicum magnum*, et que les linguistes avaient unanimement repoussée.

Ἀρνέομαι signifie «nier» et «refuser» :

Ἥ δ' οὔτ' ἀρνεῖται σὸν γεροὸν γάμον.
Od., I, 249.

Ἑκὼν ἥμαρτον· οὐκ ἀρνήσομαι.
Esch., *Prom.*, 266.

D'autre part, nous avons le verbe ἀναίνομαι, qui veut dire «refuser» et «nier» :

Αἰδεσθεν μὲν ἀνήνασθαι, δεῖσαν δ' ὑποδέχθαι.
Il., VII, 93.

Σὲ δ' ἀναίνεται ἠδὲ σὰ δῶρα.
Il., IX, 679.

Εἰ δὲ πρὸς γένους δόξαν ἀναίνει Φορμίωνα κηδεστήν, ὁρα μὴ γελοῖον ᾖ σὲ ταῦτα λέγειν.
Démosth., p. 954, 7.

Il est difficile de ne pas reconnaître la parenté de ces deux verbes : ἀναίνομαι contient un redoublement, comme *γαργαίρω*, *βαμβαίνω*, *παμφαίνω*, *παπταίνω*. Ἀρνέομαι, de son côté, a passé dans la classe des verbes contractes. Mais l'identité du sens, ainsi que la ressemblance de certaines formes, comme ἀρνήσομαι et ἀναινήσομαι, comme ἠνηνάμην et ἠρνησάμην, décèlent la communauté d'origine.

Entre ἀναίνομαι et ἀρνέομαι l'inscription de Gortyne présente une forme intermédiaire. On y trouve (I, 11) l'optatif ἀννίοιτο et (III, 6) l'aoriste du subjonctif ἐκσαννεσέται. Le ρ a été assimilé. Sous cette orthographe je suppose qu'il se cache, à peu de chose près, la même prononciation que nous avons dans ἀναίνο-

[1] Dans un récent mémoire intitulé *Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität* (Leipzig, 1894), M. Brugmann reproduit son étymologie de πᾶς, dérivé de κνέω. Nous regrettons de ne pouvoir partager sur ce point l'avis du savant linguiste, non plus que pour *totus* et *omnis*, dont il traite dans le même travail.

μαι. C'est ainsi que κτέννω, ὀφέλλω, formes éoliennes, n'étaient probablement séparés que par une légère nuance de κτείνω, ὀφείλω.

Comment l'ι s'est-il introduit dans μαῖτυς et ἀναίνομαι? C'est probablement, ainsi que le suppose Brugmann, un ι parasite qui s'est développé d'abord devant le ρ. On a dit μαῖρτυς, αἰρνέομαι; puis il y a eu affaiblissement et extinction de l'*r*. Meyer-Lübke cite le même fait pour l'andalous[1] et donne les exemples *poiquero*, *laigo*, *seipenton*, *apaitate* (pour *porquero*, *largo*, *serpenton*, *apartate*).

Ὑπερώϊον.

Aux adverbes de lieu ἄνω, κάτω, ἔξω, ἔσω, πρόσω, ὀπίσω, l'on peut joindre un ancien *ὑπέρω, qui s'est conservé dans le dérivé ὑπερώϊον « l'étage supérieur d'une maison ».

Nous avons ici le suffixe -ιο employé comme suffixe secondaire, comme dans χθόνιος, ἀέριος. Il s'est joint à l'adverbe ὑπέρω, comme il s'est joint à l'adverbe ἴφι « avec force » pour former l'adjectif ἴφιος « fort », à l'ancien locatif ὁμοῖ pour faire ὁμοίϊος.

Pott et Curtius croient devoir rapporter la dernière partie de ὑπερώϊον à la racine *vas* « habiter ». Mais, en ce cas, la seconde syllabe serait longue à cause du *v* initial.

Ἱπποπόταμος.

On a quelquefois cité ce mot grec comme un exemple de renversement des deux termes. Mais je crois qu'il est plus simple d'y voir un exemple de l'effacement du *j* après une nasale : Ἵππος ποτάμιος.

À PROPOS DE L'ADVERBE αὖτως.

Notre confrère, M. Meillet, a récemment proposé une étymologie ingénieuse de l'adverbe grec αὖτως, quand il est pris dans le sens du latin *frustra*. Mais, pour couper ainsi le mot en deux, pour séparer αὖτως « frustra » de αὖτως « ita », il faudrait quelque nécessité extrême, telle que l'impossibilité absolue de ramener l'un des deux sens à l'autre. Ce n'est point, à ce qu'il semble, le cas. On oublie trop souvent le fidèle compagnon du langage, surtout aux époques primitives : je veux dire le geste. C'est le geste qui donnait chaque fois à αὖτως sa signification spéciale. Remarquons, à ce sujet, que les exemples qu'on cite sont pour la plupart empruntés, non au récit même du poète, mais au discours d'un personnage mis en scène.

[1] *Phonétique romane*, § 475.

Comme transition d'une acception à l'autre, on peut prendre ce vers de l'*Odyssée* (XIV, 151) :

ἀλλ' ἐγὼ οὐκ αὔτως μυθήσομαι, ἀλλὰ σὺν ὅρκῳ,
ὡς νεῖται Ὀδυσεύς.

« Je n'affirmerai pas au hasard, mais avec serment, qu'Ulysse reviendra. »

Ou cet autre (*Odyssée*, XVII, 309) :

Il est question du chien d'Ulysse qui reconnaît son maître déguisé. Ulysse, feignant de ne pas le connaître, demande : « Est-ce un chien de chasse, *ou simplement* un de ces chiens qu'on élève pour le plaisir? »

Ἦ αὔτως οἷοί τε τραπεζῆες κύνες ἀνδρῶν
Γίγνοντ'...

L'analogue de ce *αὔτως* se trouve dans certaines locutions françaises familières : « Je lui ai dit ça comme ça » (c'est-à-dire « au hasard »). « Vous le supposez comme ça » (c'est-à-dire « sans preuve »).

Une autre nuance se trouve *Il.*, X, 50. Agamemnon parle des pertes qu'Hector a fait subir aux Grecs, comme cela, sans secours des dieux ni des déesses :

αὔτως, οὔτε θεᾶς υἱὸς φίλος οὔτε θεοῖο.

Le sens est commenté par l'adjectif dans le vers de l'*Iliade*, XXI, 474 :

νηπύτιε, τί νυ τόξον ἔχεις ἀνεμώλιον αὔτως;

« Insensé, pourquoi portes-tu comme cela un arc inutile? »

Od., XX, 379, il est question d'un mendiant, sans force, sans savoir, mais comme cela une charge pour la terre :

οὐδέ τι ἔργων
ἔμπαιον οὐδὲ βίης, ἀλλ' αὔτως ἄχθος ἀρούρης.

C'est ce passage et quelques autres semblables qui ont fait attribuer à notre adverbe le sens de *μάτην*. Mais nous dirons une fois de plus qu'il ne faut pas toujours chercher dans les mots ce que la signification générale de la phrase y fait entrer : sans compter que *μάτην* serait singulièrement déplacé dans quelques-uns de ces exemples. Que signifierait-il dans ce vers (*Il.*, VI. 400) :

παῖδ' ἐπὶ κόλπῳ ἔχουσ' ἀταλάφρονα, νήπιον αὔτως.

Ernesti traduit *infantem adeo*, et c'est en effet quelque adverbe à sens vague comme *adeo* qu'il faut chercher ici.

LA VOYELLE DU PARTICIPE PRÉSENT EN LATIN.

Un point par où le latin s'écarte visiblement du grec, c'est en ce qui concerne la voyelle du participe présent : *ferent-* en latin, φεροντ- en grec. Les seules exceptions sont les cas indirects de *iens* et *quiens*, qui font *euntis* et *queuntis*.

On a cherché à grossir le nombres des survivants de la forme en *ont*. On cite ordinairement le substantif *voluntas*, qu'on fait dériver de *volunt-i-tas*. Mais il y a à cela plusieurs objections. D'abord, la forme *volens* est la seule employée, la seule connue. Ensuite, un participe *volens* ou *voluns* aurait fait, sans voyelle de liaison, *volestas* ou *volustas*, comme on a *egestas* (pour *egent-tas*) et *potes-tas* (pour *potent-tas*). Enfin, le suffixe *tas*, qui se joint ordinairement à des substantifs (*tempes-tas*, *civi-tas*) ou à des adjectifs (*liber-tas*, *nobili-tas*), ne vient s'ajouter à un participe que si ce participe a pris la valeur d'un adjectif : c'est précisément le cas pour *potens* et *egens*[1]. J'ai expliqué autrefois *voluntas* comme dérivé du substantif *volo* (génitif *volōnis*) et je crois devoir persévérer dans cette explication.

Quant à *voluntarius*, c'est un dérivé de *voluntas*, inventé pour faire pendant à *necessarius*.

Un autre prétendu survivant serait, s'il fallait en croire quelques linguistes, l'adjectif *sons* « coupable ». *Sons* ne serait autre chose que le participe présent du verbe « être ». Il y faudrait donc voir un doublet de *sens*, que nous avons dans *ab-sens*, *præ-sens*, (*Dii*) *consentes*. Le coupable serait désigné comme étant « celui qui l'est ». Il faut avouer que l'ellipse est forte : la traduction exacte serait d'ailleurs « celui qui est ». Nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à cette fantaisie.

Les deux derniers exemples qu'on donne sont *lucuns* « sorte de gâteau » et *flexuntes*, l'ancien nom donné, selon Varron cité par Servius[2], aux cavaliers romains.

Il est difficile de rien dire de certain sur l'origine de *lucuns*. Curtius le rapproche de *luxus* (grec λοξός), *luxare*, *licinus;* mais c'est une pure hypothèse, qui ne prouverait encore rien pour l'existence d'un verbe. On peut aussi bien le faire venir du grec λευκός, à cause de la couleur de la farine, ou mieux encore de γλυκύς, γλυκόεις.

Quant à *flexuntes*, il n'y a aucune raison de révoquer en

[1] Avec les participes, le latin emploie ordinairement le suffixe secondaire *-ia* : *benevolentia*, *reverentia*, *negligentia*, *scientia*, *ignorantia*, *tolerantia*, etc. D'après ce modèle, *volens* aurait fait *volentia*, et non *voluntas*.

[2] Servius, *ad Æn.*, IX, 606 : « Equites apud veteres *flexuntes* vocabantur, sicut ait Varro. » Cf. Bechstein, dans les *Studien* de Curtius, VIII, p. 349.

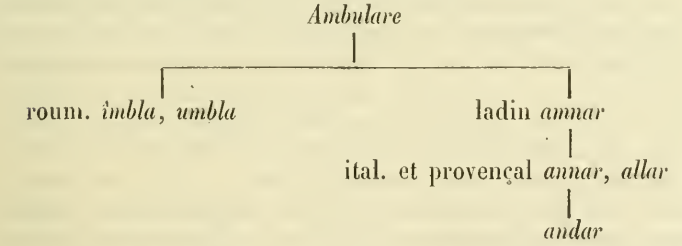
doute le témoignage de l'historien Granius Licinianus, qui dit : « *Flexuntes* a genere pensilium corrigiarum vocabant veteres, quos Homeri Nestor *βοείους ἱμάντας* dicit. » Ce n'est donc pas le participe présent de quelque verbe primitif, mais le dérivé d'un terme d'équipement. Cette explication est confirmée par la glose d'Hésychius : Φλεξεντιής· *ἱππικὴ τάξις παρὰ* Ρωμαίοις. Joignons-y aussi le témoignage de Pline (XXXIII, 9), qui dit que les cavaliers à Rome s'appelaient d'abord *celeres*, plus tard *flexumines*[1].

Tels sont les seuls exemples qu'on a pu réunir. Comme on le voit, après examen ils se réduisent à deux, *eunt-* et *queunt-*, où l'*u* a sa raison d'être dans la voyelle dont il est précédé.

Je n'en veux pas conclure que le participe présent ne fût pas primitivement terminé en *ont*. Je crois seulement que de bonne heure, en latin et dans les autres langues italiques, la voyelle, en cette position, est devenue indistincte. C'est ainsi que *ferundus*, *repetundus* sont devenus *ferendus*, *repetendus*. C'est ainsi qu'à *sunt*, troisième personne du pluriel, correspond *sent* en osque.

Nn changé en *nd*.

Pendant qu'on cherche dans les dialectes italiques et dans les langues germaniques des exemples de *mn* ou *nn* changé en *nd*, on oublie de mentionner l'italien *andar*, dérivé de *annar*, *amnar*. La genèse des différentes formes de ce verbe, que le fréquent emploi a singulièrement altéré, se trouve fort bien indiquée par M. Paul Marchot, dans l'un des derniers numéros de la *Revue des langues romanes* (1893, p. 146). Je transcris ici ce tableau en supprimant les formes purement supposées :



Le latin *operandum* est avec l'osque *upsannum* dans le même rapport que *andar* avec *annar*.

[1] Dans ce dernier mot, qui est probablement altéré, je soupçonne une forme analogue à *Picumnus*, *Pilumnus*.

Manifestus.

Parmi les juxtaposés ayant pris de bonne heure en latin l'apparence d'un composé, il faut placer *manifestus*, qui fait si bien l'impression d'un ensemble inséparable qu'il a donné, dès l'époque classique, un adverbe *manifesto* et un verbe *manifestare*.

La forme ancienne est *manufestus*, lequel contient un ablatif *manu* et un participe *festus* (du verbe *fendo*) « saisi à la main ». *Fur manifestus* est le voleur pris la main sur le fait.

On a des juxtaposés analogues dans *manufactus*, *manumissus*, et avec suppression de la voyelle, *manceps*, *mansuetus*. C'est dans la langue du droit que *manufestus* a manifestement pris naissance.

Versicolor, fluxipedus.

Les composés latins comme *versicolor*, *versiformis*, *versipellis*, ou comme *flexipes*, *flexanimus*, ou encore comme *fluxipedus* ont l'air de contenir pour premier membre un participe passé. Mais je crois que ces mots, qui sont évidemment d'origine savante, représentent un effort fait par les poètes et les écrivains pour traduire les composés grecs tels que ἀμειψίχροος, κρυψίνοος, φιλησίμολπος, ἑλκεσίπεπλος, ἐρειψίτοιχος, ἀλεξίκακος, λυσιτελής, φθισίμβροτος, c'est-à-dire des composés où le premier terme est un nom abstrait en σις.

On sait que ces composés grecs ont beaucoup embarrassé les linguistes. Tour à tour on a voulu y voir un verbe au présent, un participe ou encore un nom d'agent. Mais c'est méconnaître l'évidence que de ne pas voir dans des mots comme τερψίχορος, φθισίμβροτος, les substantifs abstraits τέρψις, φθίσις. L'explication de ces mots doit, selon moi, être cherchée dans une disposition particulière de l'esprit populaire. Le peuple aime à employer les grands mots, les mots abstraits, car ils ont quelque chose qui, par son étendue, plaît à l'imagination et amplifie l'idée. Un lutteur s'appellera « la Terreur de Marseille »; une espèce particulière de rose « le Triomphe de Dijon ». De même chez les Grecs, une statue placée dans le cirque d'Olympie s'appelait ταραξίππος, c'est-à-dire « l'épouvante des chevaux ». Le sauveur d'une ville était σωσίπολις « le Salut de la cité ».

Versicolor est donc une imitation littérale de ἀμειψίχροος *flexipes* traduit καμψίπους, *fluxipedus* rappelle de loin ἑλκεσίπεπλος.

Mais il y a cette différence qu'en grec ces sortes de composés

sont d'un emploi ancien, qu'ils sont toujours restés en usage, grâce surtout aux noms propres comme Ἀγησίλαος, Ἀλέξανδρος, Δαμάσιππος, Πραξιτέλης, Πεισίστρατος, au lieu que les mots latins précités sont demeurés à l'état d'essais isolés et mal compris.

SUBSTANTIFS DEVENUS ADJECTIFS. — *Rudis.*

« Il est un peu *fruste* de manières. — Ce style *fruste*, signe d'une haute antiquité. » Ainsi parlons-nous aujourd'hui, ayant fait du substantif *fruste* « débris » (latin *frustum* « morceau ») un adjectif. C'est des antiquaires et des numismates, probablement par l'Italie, que l'expression nous est arrivée[1]. « Diognète, dit La Bruyère, sait d'une médaille le fruste, le feloux et la fleur de coin. »

L'idée exprimée par notre français *fruste* est une de celles qu'on indique volontiers au moyen d'une métaphore. Toutes les langues possèdent leurs objets de comparaison pour exprimer les différents défauts de l'intelligence et du caractère. Si ces objets sont fréquemment cités, de substantifs ils deviennent adjectifs.

Rudis a été un substantif à l'origine. Il désignait la baguette non dépouillée de son écorce. De là *ruditas* « l'état brut du bois », *erudire* « dégrossir ». Du substantif est sorti l'adjectif *rudis* « brut, inculte ». Lorsque nous disons familièrement d'un homme : « C'est une bûche, c'est une souche », nous parlons comme les Latins.

Quand la sémantique occupera dans nos études la place qu'elle mérite, on pourra faire un travail intéressant en assemblant les substantifs devenus adjectifs. Dans les ordres d'idées les plus divers, ces substantifs nous révèlent les objets qui ont servi de type pour dénommer une manière d'être ou une qualité. Nulle part on ne verra mieux où va puiser de préférence l'esprit populaire.

L'ombrien *arvia* « les entrailles ».

En relisant, à vingt ans de distance, un texte qui vous a occupé autrefois, plus d'un détail peut vous apparaître sous un jour différent. C'est ce qui m'arrive en ce moment pour les Tables Eugubines.

Un mot dont je demande à reviser la traduction est le mot

[1] Le mot doit donc être classé parmi les termes d'origine savante. Mais il y avait déjà en vieux français un adjectif *frost* ou *froust*, qui signifiait « ruiné ». Ex. « Une petite maison frouste et gaste. » — « Moulin frost. » — « Item une vigne... laquelle est à présent frouste. » De là *froutis* dans le sens de « décombres, ruines ». (Voir le Dictionnaire de Godefroy, *s. v.*)

IMPRIMERIE NATIONALE

arvia, mot important, car il revient quarante-quatre fois dans ce rituel. Voici ce que j'écrivais en 1875 :

« Rien ne semble plus naturel que de rapprocher le latin *haru*... Mais il y a un passage qui s'oppose *d'une façon invincible* à cette traduction. C'est II *a* 18, où il est question des fournitures à faire pour le sacrifice annuel d'un chien... Or les deux premiers objets mentionnés sont : *Katlu* (catulum), *arvia*... Ce passage (ajoutais-je) est décisif... » Devant cet obstacle, j'ai cru devoir me tourner d'un autre côté, et proposer pour *arvia* une autre interprétation.

L'obstacle a paru invincible aussi à M. Bücheler, qui, faisant de *arvia* un dérivé de *arvum*, y a vu les productions des champs, *frumenta*[1]. Il applique en passant l'adjectif *ineptus* à ceux qui pourraient être tentés de penser aux entrailles de la victime.

J'en courrai le risque. Ce qui me paraissait impossible autrefois, ce qui paraît encore impossible à M. Bücheler, s'explique d'une façon très simple.

La Table II énumère les objets à fournir par l'adfertor ou procurateur du sacrifice. Au lieu de dire qu'il a à fournir les entrailles d'un chien, ce qui ne laisserait pas que d'être assez bizarre, le texte emploie la construction paratactique. En français nous mettrions une parenthèse :

« Un chien (les entrailles). »

Ces sortes de constructions ne sont pas sans exemple en latin. En voici un spécimen tiré de Tite-Live : « Quod senatus juratus maxima pars censeat... »

Cette difficulté une fois écartée, le sens en question est celui qui convient le mieux dans les quarante-quatre passages. L'ablatif *arves* est ordinairement associé à *adepes* = *adipibus* « la graisse ». Nous savons que la part offerte à la divinité dans les sacrifices antiques, c'est la graisse et ce sont les entrailles de la victime. D'autre part, la forme grammaticale ne s'explique pas moins naturellement : il y faut voir le pluriel de *haru* ou plutôt de *harve*. L'*h* est tombée comme dans *arvina*, *arvilla*, *aruspex*.

Il est juste d'ajouter qu'autrefois Otfried Müller et Huschke n'avaient pas eu les mêmes scrupules et, guidés par le sens, avaient traduit sans hésiter par « exta ». Aufrecht et Kirchhoff, selon leur méthode prudente, laissent le mot en blanc[2].

Nous venons de parler de construction paratactique. Une construction toute semblable se présente III, 32. Nous y lisons : *Uvem pedaem pelsanu feitu*. Il n'est pas nécessaire de faire rapporter *pel-*

[1] *Umbrica*, p. 62.
[2] II, p. 175.

sanu à *uvem*, ce qui obligeait à considérer ce dernier comme un masculin. C'est la même construction, c'est-à-dire le pluriel neutre *pelsanu* (les parties de la victime destinées à être cuites) en apposition avec *uvem pedaem*.

L'étrusque *vacl*.

Sur un miroir étrusque souvent publié (Gerhard, III, 22, tab. XXXVII; Fabretti, 2484) se trouvent deux figures mythologiques accompagnées de deux noms. L'une des deux figures porte le nom de , *Menrva*, c'est-à-dire Minerve. L'autre légende a été lue , *Lasa Vecu*.

Je crois que la dernière lettre n'est pas un , mais un , en sorte qu'il faut lire *Lasa Vecl*.

Si cette lecture est la vraie, il y aura lieu de rapprocher le mot *vacl*, qui revient dix-neuf fois dans le manuscrit d'Agram. Ainsi le caractère religieux de ce texte recevra une importante confirmation.

Le nom de *Lasa* est connu par différents monuments étrusques, où il sert à désigner des êtres mythiques : *Lasa Racuneta* (Gerhard, t. CLXXXI), *Lasa Sitmica* (*ibid.*, CXV), *Lasa Thimrae* (*ibid.*, CLXXXI). Il semble que ce soient des génies d'ordre inférieur, placés sous les ordres des grands dieux, comme les ANCVLI chez les Romains : ils portent à la main des objets de toilette, ou un style pour écrire, ou, comme ici, une branche fleurie. La plupart du temps, ils sont ailés, d'aspect tenant le milieu entre le jeune homme et la jeune fille.

Le personnage appelé, selon nous, *Lasa Vecl* est une figure ailée, vêtue jusqu'à mi-jambe, ayant l'apparence d'un génie. A la main il tient une fleur, un épi ou une branche de feuillage qu'il a l'air de présenter à Minerve.

Quand, dans le texte d'Agram, on examine les dix-neuf passages où *vacl* est employé, on voit qu'il est surtout accompagné des mots suivants :

θezi vacl (III, 15);
vacl θeznin (V, 16);
θezin fler vacl (VIII, 16);
vacl ar flereri (VIII, 10);
θezi vacl an (III, 15);
vacl nunθen θesan (V, 19).

Le même mot *vakl* a été reconnu par Deecke dans une inscription funéraire. (Fabretti, 2033 *bis*, 8 *a*, ligne 5.)

Comme *fler*, *flereri* exprime une idée de consécration (c'est un des rares mots dont nous sachions le sens), l'hypothèse que

vacl est un mot de la langue religieuse gagne encore en vraisemblance.

Quant à *θezan*, *θesan*, c'est un nom de divinité féminine connu depuis longtemps[1]. (Fabretti, 2097, 2477, 2513 *bis*.)

Διώκω « poursuivre ».

Le rapport du verbe grec *διώκω* « poursuivre » et de l'homérique *δίεμαι* (même sens) n'a pas été expliqué jusqu'à présent. Cependant il n'est pas douteux qu'ils soient apparentés.

Je crois qu'il n'est pas impossible d'en établir la filiation. Parmi les diverses variétés du parfait grec en *κα*, il s'en trouve une, peu nombreuse, mais comprenant des verbes importants, qui fait précéder la syllabe *κα* d'un *ω*. Nous avons :

ἀφίημι	dorien	*ἀφέωκα*
ἁλίσκομαι		*ἑάλωκα*
ἐθίζω	lesbien	*εὐέθωκα*
ϖίπλω		*ϖέπλωκα*
φθείρω	chez Sophron	*ἀλιφθερώκει*

Or on sait que certains aoristes ou parfaits en *κα* ont produit, par une sorte de bouture, toute une conjugaison nouvelle. C'est ainsi qu'on a

de *ἔδωκα*	*δώκω*[2]
ἔσληκα	*σλήκω*
δέδοικα	*δεδοίκω*, etc.

Ceci nous explique le rapport entre le verbe *διεμαι* et *διώκω*. L'intermédiaire a été un aoriste **ἐδίωκα* ou un parfait **δεδίωκα*, formé comme *ἀφέωκα*, *ἑάλωκα*.

UN EMPLOI PARTICULIER DU COMPARATIF.

Un effet assez extraordinaire que peut produire en grec le suffixe du comparatif, c'est de changer un substantif en adjectif.

Ainsi le mot *ἀγρός* « champ » donne un adjectif *ἀγρότερος* « agreste, sauvage ». C'est l'épithète donnée dans Homère à divers animaux :

ἀγροτέρας ἐλάφους,
ἀγρότεροι σύες,
αἶγας ἀγροτέρας,
ἡμιόνων ἀγροτεράων.

[1] Malgré la différence de *s* et de *z*, nous croyons que *θesan* est le même mot que *θeznin*, *θezi*.

[2] Cypriote *δώκοισε*.

De même, θεός « dieu » a fait θεώτερος « divin » : dans l'*Odyssée* (XIII, 111), la grotte des Nymphes, à Ithaque, est décrite comme ayant deux portes. L'une est pour les hommes, l'autre est la porte des dieux :

> Αἱ μὲν πρὸς Βορέαο καταίβαταί ἀνθρώποισιν,
> Αἱ δ' αὖ πρὸς Νότου εἰσὶ θεώτεραι.

Ὄρος « montagne » a donné ὀρέστερος « monticola ». *Od.*, X, 212 : Ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἠδὲ λεόντες. *Il.*, XXII, 93 : Δράκων ὀρέστερος.

Ὅπλον « arme » a donné ὁπλότερος « en état de porter les armes », et par suite « jeune ». *Il.*, III, 108 : Αἰεὶ δ' ὁπλοτέρων ἀνδρῶν φρένες ἠερέθονται. La valeur du comparatif est encore sentie quelquefois : *Il.*, IV, 325. Αἰχμὰς δ' αἰχμάσσουσι νεώτεροι, οἵπερ ἐμεῖο Ὁπλότεροι γεγάασι, πεποίθασίν γε βίηφιν. Au sens de « jeune », l'adjectif peut aussi se rapporter à une femme. *Od.*, III, 465 : Νέστορος ὁπλοτάτη θυγάτηρ.

Δῆμος « peuple » a fait δημότερος « publicus ». *Anthol. Pal.*, IX, 693 : Ἐδείματο, οὔτε πόλησς, Οὔτε τι δημοτέροις χρήμασιν, ἀλλ' ἰδίοις.

Ἔαρ « printemps » a donné ἐάρτερος « printanier ». Nicand. *Ther.*, 380 : Πρόσθε βοῆς τέτλιγος ἐαρτέρου.

Buttmann (§ 69, rem. 8) ne croit pas que ce soit le suffixe du comparatif. Mais il n'y a aucune raison d'admettre deux suffixes τερος. Le comparatif est à sa place toutes les fois qu'il y a une idée de comparaison ou de dualité, soit exprimée, soit simplement sous-entendue dans l'esprit. Mais aussitôt qu'il y a comparaison, le substantif prend quelque chose de la nature adjective. Nous disons de même en français : *Ce chapeau est plus campagne. — Ce vêtement est plus cérémonie.*

C'est d'après un principe analogue qu'ont été formés ἡμέτερος, ὑμέτερος, σφέτερος, et en latin *noster, vester;* car, à prendre les choses dans leur rigueur, les mots signifiant « nous, vous » ne sont pas susceptibles de comparatif.

Il s'est passé quelque chose de pareil pour le suffixe ιων.

Κέρδος « gain » a donné l'adjectif neutre κέρδιον, qui signifie « plus utile ». Le superlatif κέρδιστος a pris le sens de « callidissimus ». *Il.*, VI, 153 : Ἔνθα δὲ Σίσυφος ἔσκεν, ὁ κέρδιστος γένετ' ἀνδρῶν.

De même κῆδος « soin, souci » a fait κήδιστος « cher ». Ἔλεγχος « opprobre » a donné ἐλέγχιστος « le plus digne d'opprobre ». Pour expliquer ces comparatifs et superlatifs, on a supposé des positifs sortis de l'usage. Pour expliquer αἰσχίων, αἴσχιστος, l'on admet que l'adjectif αἰσχρός a perdu son ρ. C'est faire trop peu de cas de la force imaginative qui, chez tous les peuples et à tous les

âges, continue de renouveler et d'enrichir le langage. Ne lisons-nous pas chez Racine :

Un exécrable Juif, l'opprobre des humains.

L'onidistique ou langue des injures invente tous les jours des métaphores où le substantif devient adjectif.

Ἀμαξιτός.

Deux mots grecs qu'il n'est guère possible de séparer sont les deux mots *ἁμαξιτός* « route de chars » et *ἀταρπιτός* « route de piéton, sentier ». Quelle que soit l'étymologie adoptée, il faut que l'analyse grammaticale donnée pour l'un convienne pour l'autre. Or, s'il est possible à la rigueur d'expliquer le premier de ces mots par *ἅμαξα* « char » et *ἰτός*, participe du verbe *εἶμι* « aller », comme le fait Brugmann, cela ne se peut pour l'autre. On doit donc renoncer à voir un composé dans *ἁμαξιτός*.

Des deux côtés nous devons voir des dérivés. On a d'ailleurs *ἁμαξαῖος*, *ἁμαξιαῖος*, qui ont le même sens, et où il est impossible de chercher un verbe signifiant « aller ».

Ægrotus.

On s'est demandé souvent d'où venait l'*ō* de l'adjectif latin *ægrotus* : car la langue latine n'a pas de verbes en *oo*. Curtius a, comme on sait, réuni les formes qui pourraient mettre sur la piste d'une conjugaison de cette sorte; mais les traces qu'il a relevées sont peu nombreuses et incertaines. On sera sans doute plus près de la vérité si on se rappelle que la langue de la médecine, chez les Romains, est pleine de termes d'origine grecque, soit arrivés directement à Rome, soit transmis de proche en proche par divers intermédiaires. Or la médecine grecque fait grand usage de mots où l'*ω* est la voyelle figurative. Je mentionnerai, à titre de spécimens :

ἀγκύλωσις « ankylose »,
ἕλκωσις « ulcération »,
νέκρωσις « mortification »,
κολόβωσις « mutilation »,
ϖήρωσις « privation d'un membre »,
νάρκωσις « torpeur »,
ϖύρωσις « inflammation »,
σ|ρέβλωσις « distorsion »,
τύφλωσις « cécité ».

Il y faut joindre les substantifs comme *σ|ρέβλωμα* « foulure »,

ἕλκωμα « ulcère »; les adjectifs comme ναρκώδης « engourdi », πυρώδης, πυρετώδης « fiévreux ».

C'est à l'imitation de cette nombreuse famille qu'a été forgé, à ce que je crois, le latin *ægrōtus*. Les malades, à Rome, avaient donc cette consolation, dont jouissent encore nos *névropathes* et nos *hydarthriques*, d'être désignés d'un nom quelque peu coloré de grec. Peut-être y avait-il aussi, dans la langue des médecins, un *ægroma* ou une *ægrotio* pour désigner la maladie.

La transmission savante ne s'est pas arrêtée là, car notre médecine moderne s'est gardée de laisser éteindre cette formation. Au contraire! à côté de la *chlorose*, de la *névrose* et d'autres noms grecs plus ou moins authentiques, elle a créé la *scrofulose* et la *tuberculose*. C'est l'analogie qui continue son action.

Strāges.

La parenté de *stringere* et de *strāges* me paraît chose évidente. *Strāgem dare*, c'est « faire un abatis ». *Stringo* est l'expression technique pour tailler et couper les arbres.

Rego, ἄρχω.

Sénèque, dans son traité de la Colère[1], cite un proverbe grec dont le sens est que nul ne sait commander s'il n'a pas appris à obéir :

Nemo regere potest, nisi qui et regi.

La forme grecque de la même maxime est :

Οὐκ ἔστιν εὖ ἄρχειν τὸν μὴ ἀρχθέντα.

Les deux verbes *rego* et ἄρχω se sont, dans les deux langues, beaucoup écartés l'un de l'autre, tant pour les significations que pour la forme. Mais ici le génie populaire les a employés dans le même sens, de sorte qu'ils se retrouvent en présence, fidèles représentants d'une même idée, comme ils sont fils d'une même racine[2].

Clandestinus.

Cet adjectif est évidemment un produit de l'analogie. Mais encore faut-il reconnaître sur quel modèle il a été fait.

Corssen rapproche *vespertinus* et *matutinus* : mais, outre que l'*s* n'est pas bien expliqué, le mot en question exprime une idée de qualité, et non une idée de temps.

[1] II, 15.

[2] Voir ces *Mémoires*, VI, 136.

Je crois que la formation est un peu autre. Il a été fait sur le modèle de *intestinus*[1], dont le sens est fort proche. Des troubles intestins et des menées clandestines, cela n'est pas loin l'un de l'autre. Le primitif est probablement un adverbe **clam-dum* (comme *inter-dum*) ou **clam-dem* (comme *iti-dem*).

Volvendus.

Le participe *volvendus* paraît avoir conservé plus longtemps que les autres participes en *dus* une signification exempte de toute idée d'obligation :

> Glans etiam longo cursu volvenda liquescit.
>
> Lucr., VI, 179.

> Quo volvenda micant æterni sidera mundi.
>
> *Ib.*, V, 516.

> Turne, quod optanti Divum promittere nemo
> Auderet, volvenda dies en attulit ultro.
>
> *Æn.*, IX, 6.

Et même, en prose :

> Ventus volvendo pulvere aciem ademit. (Liv.)

Si nous nous demandons quelle peut être la cause de cet archaïsme (car on sait que l'idée d'obligation est venue seulement plus tard), nous sommes amenés à supposer qu'il y a eu en ancien latin un verbe déponent *volvor*. Ce sont, en effet, les verbes déponents qui ont gardé le plus longtemps le participe en *dus* exempt de la nuance accessoire d'obligation ou de nécessité. C'est ainsi qu'on a *oriundus*, *secundus*, et avec la rallonge du *b* ou du *c*, *populabundus*, *verecundus*.

Du même coup, ceci nous explique certains emplois de *volvens*.

Volvens est le participe présent de *volvor* (et non de *volvo*), comme *patiens*, *oriens* sont les participes présents de *patior*, *orior*.

Lucrèce dit *volventia lustra* (περιπλομένων ἐνιαυτῶν) et Virgile *annus volvens*.

> Certe hinc Romanos olim, volventibus annis,
> Hinc fore ductores revocato a sanguine Teucri.
>
> *Æn.*, I, 234.

> Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra.
>
> *Georg.*, I, 163.

[1] Au sujet de l'*e* de *intestinus*, qui représente l'*u* de *intus*, cf. *scelus* et *scelestus*, *tempus* et *tempestas*.

Cette particularité s'est étendue au fréquentatif *volutans* :

. . . . . Genibusque volutans
Hærebat.

Æn., III, 607.

ANCIENS VERBES DÉPONENTS LATINS.

Gignens.

Ceci peut nous amener à chercher la trace d'autres déponents en latin. En premier lieu, *gignor* « naître ».

Le participe *gignens* se trouve employé dans le sens de « naître, devenir ». Il est alors le pendant exact du grec γίγνομαι.

Pars gignentium, alia adulescentium, cetera occidentium vices sustinent.

Ap., *De mundo*, 23.

Quelquefois il est employé au sens d'un substantif, et il signifie alors « un être ».

Ilex . . . aucta in altitudinem, quo cuncta gignentium natura fert.

Sall. *Jug.*, 93, 4.

Loca nuda gignentium.

Ibid., 81.

Animans.

Nous pouvons tout de suite y joindre un autre mot signifiant « l'être ».

Du verbe *animo* il a subsisté l'actif qui signifie « animer, exciter ». Mais un déponent *animor* « vivre, respirer » pouvait seul donner *animans*. C'est ainsi qu'en grec, à côté de πνέων, nous avons le participe moyen πεπνυμένος.

Prægnans.

Ce mot n'est pas, comme on l'explique d'ordinaire, un synonyme de *inciens*. Son véritable sens est « imprégné ». Aussi le voyons-nous employé en parlant des gencives. Le médecin Scribonius Largus, qui vivait au temps de l'empereur Claude, dit dans son livre des *Compositiones medicamentorum* (61) :

Solent gingivæ quorumdam fluore infestari : quas prægnantes vocant.

Il n'y a pas ici métaphore, mais terme technique conservant le souvenir d'un archaïsme.

Si *prægnans* avait d'abord été employé pour désigner une femme enceinte ou une femelle grosse, on ne comprendrait pas la valeur

de *præ*. Cette particule a ici exactement le sens et le même emploi que dans *prædītus*. Il faut donc supposer un verbe déponent *prægnor*, *prægnari*, signifiant « imprégner ». Par une restriction dont le langage offre d'innombrables exemples, le mot s'est ensuite employé pour désigner la femme imprégnée d'un germe.

La parenté avec *genus* et *gigno* ne fait d'ailleurs pas de doute.

Ingens.

En parlant de ce mot, j'ai dit dans mon *Dictionnaire* :

« La parenté avec *gignere* est probable. Mais le sens de *in* n'est pas clair : peut-être correspond-il ici, non à ἐν, ni à εἰς, ni à l'α privatif, mais à ἀνά « en haut ».

Laissant la question du préfixe incertaine, je crois que nous avons ici le participe présent d'une très ancienne forme du verbe déponent correspondant à γίγνομαι. Je rappelle que la même racine a donné en latin une forme encore plus courte : *indi-ges* (*Dīi indigetes*).

Evidens.

Un dernier exemple de déponent perdu, c'est *evidens*, qui suppose un composé, non de *video*, mais de *videor*.

La particule latine *cum*.

La préposition latine *cum* « avec » n'a pas toujours été préposition et elle n'a pas toujours signifié « avec ».

Elle a commencé par être postposition, ce qu'elle est restée, comme on sait, dans les locutions *mecum*, *nobiscum*, *quicum* et quelques autres. Un souvenir de la postposition s'est longtemps maintenu chez les écrivains; quand il y a deux mots, ils placent volontiers la préposition entre les deux ablatifs coordonnés : *summa cum laude*, *maximo cum clamore*.

En ombrien, *cum* est toujours postposition : *verisco Treblanir* « à la porte Trébulane », *testruku pedi* « au pied droit ».

D'autre part, ce mot a commencé par exprimer d'une façon générale une idée de relation. C'est le sens qu'il a en ombrien, ainsi qu'on le voit par les exemples précédents. Les philologues, qui, à l'exemple de Hand, ont étudié l'emploi des particules latines, ont constaté ce sens de *cum* chez les écrivains romains. Mais ils l'ont expliqué par une déviation de l'acception originaire, au lieu que c'est au contraire le sens primitif. Il peut donc être intéressant d'en assembler ici quelques exemples; ceux-ci se trou-

vent surtout, comme on pouvait s'y attendre, dans la langue de la conversation, ainsi que dans les locutions toutes faites.

Quo magis cogito ego cum meo animo.

Plaut. *Most.*, III, 2, 13.

Atque hæc ipse suo tristi cum corde volutat.

Virg., *Æn.*, VI, 185.

Illud hercle cum malo fecit suo.

Pl., *Bacch.*, III, 4, 4.

« . . . . . pour son malheur. »

Quo factum est ut... Miltiades... Athenas magna cum offensione civium suorum rediret.

Corn. Nep., *Milt.*, 7.

« . . . . . au grand scandale de ses concitoyens. »

Athenienses cum silentio auditi sunt.

Liv. XXXVIII, 10, 4.

« . . . . . furent écoutés en silence. »

Effundit voces proprio cum pectore sancto.

Enn. ap. Serv., *Georg.*, II, 424.

Exiit cum nuntio Crassus.

César, *B. Gall.*, V, 46.

Il faut traduire : « A cette nouvelle, Crassus partit », et non, comme on le fait : « Crassus partit avec le messager ».

Edicta prætorum fuerunt ejusmodi, ut ne quis cum telo servus esset.

Cic., *in Verr.*, V, 3, 7.

« . . . . . qu'il n'y ait pas d'esclave en armes. »

Ni gens crudelis madida cum veste gravatum...
Ferro invasisset.

Virg. *Æn.*, VI, 359.

« . . . . . alourdi en ses vêtements mouillés. »

Nemine cum imperio aut magistratu tendente quoquam, quin deverteret Rhodum.

Suet., *Tib.*, 12.

« Pas de fonctionnaire ni de magistrat qui ne s'arrêtât à Rhodes. »

Pessuma,
Egon' quidquam cum istis factis tibi respondeam?

Tér., *Eun.*, I, 2, 73.

« Perfide! et que voulez-vous que je vous réponde, en présence de tels procédés? »

C'est aussi avec une idée purement locale, et sans qu'il signifie « avec », que le préfixe *cum* figure en tête de quantité de verbes : *consistere*, *collocare*, *convertere*, *commovere*, *confirmare*, *condere*, etc.

La même signification explique le sens de *contra*, où l'idée de dualité ou d'opposition vient du suffixe.

Septentrionalia ejus, nullis contra terris, vasto atque aperto mari pulsantur.

Tac. *Agric.*, 10.

« . . . . . aucune terre ne se trouvant en face. »

L'idée sociative est probablement entrée dans la préposition *cum* par l'influence de l'ablatif. On sait que parfois l'ablatif à lui seul a le sens d'un sociatif sans le secours d'aucune préposition :

Egressus omnibus copiis.

Liv. I, 14.

Decem navibus Romam rediit.

Id. XXVIII, 38.

Tum demum præceps saltu sese omnibus armis
In fluvium dedit. Ille suo cum gurgite flavo
Accepit venientem[1].

Virg., *Æn.*, IX, 816.

Juppiter esse pium statuit quodcunque juvaret :
Et fas omne facit fratre marita soror.

Ovide, *Hér.*, IV, 134.

Sur le congénère de *cum* en grec, voir ces *Mémoires*, t. VIII, p. 475.

INSCRIPTION PÉLIGNIENNE.

Les *Notizie degli scavi* (mai 1894) nous apportent le texte d'une nouvelle inscription dialectale trouvée sur le territoire des Péligniens, à Pettorano sul Gizio. C'est une pierre grossièrement travaillée et portant les lignes suivantes :

SALVTA + MVSESA + PA
ANACETA + CERIA
ET + AISIS + SATO /

Le mot AISIS montre que nous avons affaire à une inscription votive. Dans *aisis*, comme dans les mots qui précèdent, il faut

[1] Remarquez encore l'emploi de *cum* dans cet exemple.

voir des datifs. Au singulier, la désinence *i* est tombée; c'est ainsi qu'en latin on a (C. I. L. I, n° 177) : *Matre Matuta dono dedro.*

Nous avons donc une déesse *Saluta*, qui, comme le fait remarquer M. le professeur A. de Nino, est déjà connue par d'autres inscriptions. Puis vient la déesse *Musesa*, dont le nom paraît pour la première fois. Il est difficile de rien dire de certain sur ce nom : on pourrait penser à une finale *-essa*, comme dans *Sinuessa*. Mais l'inscription étant d'époque assez moderne, ainsi qu'on le verra plus loin, je préfère supposer une forme *Musentia*, devenue *Musesa*, par la même assimilation qui, du nom osque *Bantia*, a fait *Bansa*. Quant à la première partie, différentes conjectures se présentent à l'esprit. Mais aucune n'est assez certaine pour que nous nous y arrêtions.

Du mot suivant il ne subsiste que les deux premières lettres. Je passe donc tout de suite à *Anaceta Ceria*. On a ici une appellation intéressante, en ce qu'elle rappelle les noms de divinités donnés par la table d'Agnone, lesquels sont généralement suivis de l'épithète *Kerria*. Il faut aussi rapprocher la *Prestota Çerfia*, la *Tursa Çerfia* et le *Hondus Çerfius* des tables Eugubines. Cet adjectif *ceria* ou *cerfia* a l'air de jouer le même rôle que l'adjectif *saint* en français, quand on dit *sainte Geneviève*, *saint François*. Mais je crois que cette ressemblance est purement superficielle : entre les êtres appelés *cerii* et le dieu *Cerus* ou *Cerfus* je suis porté à croire qu'il y a un lien de subordination et de dépendance. Ce sont des êtres inférieurs, consacrés au service d'un grand dieu, ce que les Romains appelaient *anci* ou *anculi*.

Dans *Anaceta* il faut, avec M. de Nino, reconnaître l'*Anceta Cerri* déjà connue par une inscription de Corfinium. On a chez les Romains une déesse *Angitia*, dont Virgile a inséré le nom dans son poème (VII, 759) :

> Te nemus Angitiæ, vitrea te Fucinus unda,
> Te liquidi flevere lacus.

Différentes inscriptions ont conservé son nom, qu'on trouve aussi au pluriel. La forme osque *Anaceta* nous présente dans la seconde syllabe cet *a* euphonique que nous avons reconnu aussi dans *anasaket* [1].

Il est intéressant de trouver dans cette inscription la conjonction *et* : on y peut voir la preuve d'une époque récente et peut-être une trace d'influence latine.

Aisis, pour *Aisois*, est également une forme relativement moderne. Quant à SATO, il faut peut-être le compléter en SATO-

[1] Voir ces *Mémoires*, VI, p. 51.

REIS, datif pluriel d'un adjectif *satorius;* cf. *sororius*, *messorius*, « Les divinités des semailles ».

Cette pierre paraît donc avoir été un autel élevé à des dieux champêtres. On en peut rapprocher, quant au contenu et à la destination, le monument de Scoppito.

Michel BRÉAL.

Quotiens, quoties.

Dans un ancien travail de notre regretté confrère James Darmesteter, travail composé pendant qu'il était élève à l'École des hautes études, je retrouve une explication de *quotiens*, *quoties*, dont je crois devoir faire part à la Société. Après vingt ans, elle a, si je ne me trompe, tout le mérite de la nouveauté. Au lecteur de choisir entre cette étymologie et celle que nous avons proposée récemment (t. VIII, p. 474). M. B.

« Le latin forme ses sous-multiples en prenant le participe de dénominatifs issus des ordinaux; ex. : *sextans* « un sixième », de *sextus*. Il est naturel de chercher un procédé analogue dans les multiples. Pour dire « combien de fois? » on employa adverbialement le participe neutre d'un dénominatif de *quoti* (cf. sanscrit *kati*, zend *caiti*), **quotīre*, d'où *quoti-ens* « en faisant combien de fois? » Pour l'emploi adverbial du participe neutre, cf. *rec-ens*. De même *toti-* donna *toti-ens* « en faisant autant de fois ». C'est là un procédé synthétique, mais absolument identique, pour le sens, au procédé sanscrit et lituanien. De *totiens*, *toties* une fausse abstraction tira un suffixe abusif *iens*, qui, transporté dans le reste de la numération, donna *decies*, *sexies*, etc.

« Cette hypothèse rendrait compte du suffixe ordinal *ēsimus*. *Vicesimus* est formé par le suffixe ordinal *-imus* de *viciens*, *vicies* (*viciens-imus*). L'*i* est tombé comme l'*i* de *ior* dans *miu-or*, comme l'*i* de *bis* et de *tri* dans *bessis*, *tressis*. La chute était facilitée par l'accent de la voyelle suivante et par la présence de l'*i* suivant. »

James DARMESTETER.

UN CALEMBOUR INTÉRESSANT

POUR

L'HISTOIRE DE LA PRONONCIATION DU GREC.

(Callimaque, épigramme 29;
XII, 43 dans l'Anthologie Palatine.)

Cette épigramme a passé longtemps pour inintelligible, au moins au dernier distique, que personne, jusqu'à O. Schneider, n'avait, à ma connaissance, essayé de corriger.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter le texte des quatre premiers vers. Je me bornerai à dire que si, en deux endroits, la leçon en est ou m'en paraît douteuse, l'ensemble est certainement digne de Callimaque, et rappelle parfaitement son humeur, ses idées, sa manière.

« J'abhorre la poésie à l'usage de tout le monde, comme les chemins qu'encombre le va-et-vient de la foule. Je hais de même l'amour banal. Je ne bois pas aux fontaines; tout ce qui est public me dégoûte. »

Quant au distique final, tout le monde a vu qu'il contenait, ou, pour mieux dire, avait contenu un calembour. Il s'agit seulement de ramener à la lumière ce jeu de mots avéré, mais introuvable.

Voici la vulgate : Le commentaire de Dübner sur l'Anthologie (collection Didot), pas plus que l'édition de Callimaque due à O. Schneider, ne signale aucune variante de manuscrit :

Λυσανίη, σὺ δὲ ναίχι καλὸς, καλός· ἀλλὰ πρὶν εἰπεῖν
Τοῦτο σαφῶς, ἠχὼ φησί τις· ἄλλος ἔχει.

C'est-à-dire : « Mais toi, Lysanias, oui, tu es beau, beau; mais avant que j'aie nettement prononcé ces mots, un écho dit : « Un « autre l'a. »

Comment, à une partie des mots *σὺ δὲ ναίχι καλὸς, καλός*, un écho peut-il répondre *ἄλλος ἔχει*? C'est ce qui a dérouté jusqu'à ces derniers temps tous les critiques.

En écrivant au dernier vers *ἠχὼ φησί τις ἄλλον ἔχειν*, autrement dit, en substituant au style direct, qui exigerait la répétition exacte des mots prononcés, le style indirect, qui en reproduit seulement le sens sous une forme nécessairement modifiée, O. Schneider a résolu la principale difficulté de la restitution.

Je dis la principale, et non la seule. En effet, tout d'abord αἴχι (= ἔχει) καλός (= κἄλλος) du premier vers ferait attendre au second κἄλλον (= καὶ ἄλλον, plutôt que ἄλλον) ἔχειν. Rien n'empêche d'écrire :

Ἠχὼ φησὶ τὸ Κἄλλον ἔχειν.

« Écho proclame ceci, qu'un autre aussi te possède. »

En effet, K et IC (= ισ) étant presque pareils dans l'écriture onciale, un copiste a pu lire, au lieu de τὸ κἄλλον, τοῖς ἄλλον, et remplacer conjecturalement par τις ἄλλον cette leçon, qui détruisait à la fois le mètre et le sens.

Mais le calembour est loin encore de la perfection. Car, au premier vers, à côté de ἔχει κἄλλος, on attendrait le nom de Lysanias à l'accusatif. Je propose :

Λυσανίη, ναίχι καλὸς, εἶ καλός.

Ce qui, si l'on fait abstraction de l'accent du premier καλός, équivaut, dans la prononciation des Grecs modernes, à :

Λυσανίην ἔχει κἄλλος· εἶ καλός.

La différence d'accentuation signalée peut être considérée comme une licence imputable aux difficultés du genre. Quant à l'intrusion, supposée par ma restitution, de σὺ δέ, et à la suppression de εἶ, on peut en voir la cause dans l'allongement, à la césure, de la dernière syllabe de ναίχι : licence encore, que Callimaque ne paraît s'être permise que devant une liquide, sauf en un passage (Hymne IV à Déméter, vers 22), mais excusée ici, comme la précédente, par le jeu de mots. Un reviseur peu intelligent a cru devoir modifier le vers pour améliorer le mètre, sans s'apercevoir qu'il détruisait le sens.

J'écris donc :

Λυσανίη, ναίχι καλὸς, εἶ καλός· ἀλλὰ πρὶν εἰπεῖν
τοῦτο σαφῶς, Ἠχὼ φησὶ τὸ Κἄλλον ἔχειν.

Par τοῦτο, entendez : « Cette dernière phrase (εἶ καλός). »

Je ne vois maintenant aucune raison de contester l'authenticité de l'épigramme, ni d'en retrancher (avec Saumaise, Haupt, Dübner) le dernier distique. Du calembour qu'elle renferme, je crois donc pouvoir conclure que, dans la première moitié du IIIe siècle avant notre ère, les Grecs d'Alexandrie prononçaient, à peu près ou tout à fait, αι comme ε, ει comme ι, deux λ comme un seul. La quantité était facilement négligée (preuve : αιχι = εχει); et, d'autre part, rencontre qui peut surprendre, l'accentuation (preuve : κἄλλος = καλός).

Éd. Tournier.

ÉTYMOLOGIES SLAVES.

I. — *sŭ*.

Pour rendre compte de v. sl. *sŭ(n)*, préfixe verbal dans *sŭnĭmati*, *sŭ-bĭrati* et préposition dans *sŭ-n̂-jimĭ*, *sŭ tobojǫ*, Kretschmer a cru devoir en rapprocher gr. *ξύν*, *σύν* et séparer le préfixe nominal *sǫ- : sǫ-logŭ*, *sǫ-sědŭ* (cf. skr. *saṃ-sád-*), *sǫ-dŭ* (cf. *συν-θήκη*); K. Z. XXXI, p. 416 et suiv. Mais on ne peut songer à rien de pareil pour *kŭ(n)* (cf. skr. *kám*) dans *kŭ-n̂-jemu*, *kŭ tebě*, ni pour *vŭ(n)* (cf. i.-e. **an*, supposé par v. sl. *ǫtrĭ*, ombr. *ander?* Le v. pruss. *an-* à côté de *en-* ne prouve pas plus en faveur d'un ancien *a* que *ganna*, *sammai* à côté de *genna*, *semmai*) dans *vŭniti*, *vŭ-dati*, *vŭn-ǫtrĭ*, *vŭ-n̂-jemĭ*, *vŭ tebě; ǫ-* se trouve dans *ǫ-sobica*, *ǫ-dolĭ*, *ǫ-tŭkŭ*, etc. et *on-* dans *on-ušta* (cf. lat. *ind-uō*). Le parallélisme de *sŭ(n)* : *sǫ-*, *kŭ(n)* : skr. *kám* (i.-e. **k̥om*), *vŭ(n)* : *ǫ-*, *on-* est évident.

Si les formes slaves étaient seules à expliquer, on pourrait partir dans tous les cas d'anciens : **som* (cf. skr. *sam-*, avec *a* issu de *o* ou *e*, et v. pruss. *sen*), **k̥om*, **an*. Les composés nominaux étaient dès le principe inséparables : de là *sǫ-logŭ*, *on-ušta* avec le traitement de l'intérieur des mots; la préposition et le préfixe verbal pouvaient au contraire être séparés en indo-européen du mot qu'ils déterminaient; aussi, alors même que la particule ne forme avec le substantif ou le verbe suivant qu'un seul mot phonétique, le traitement est-il parfois autre qu'à l'intérieur, sans pour cela être entièrement identique à celui des finales. Ainsi en grec le *τ* final de *κὰτ* ne tombe pas, mais il subit des assimilations d'ailleurs sans exemple : *κατ̓ἰάδε*, *κάτθανε*, *κὰδ δὲ*, *κακκῆαι*, *καγγόνυ*, *καπ-πεδίον*, *κἀββαλε*, *καρρέξαι* (la forme grecque de la racine est *ῥεγ-* et non *Fρεγ-*), *κἀλλιπε*, *καννεύσας*, *κὰμ μὲν*, *καυFάξαις* (*τ* s'assimile à *F*, puis, devant consonne, forme diphtongue avec la voyelle précédente). En slave même, la consonne finale de **jĭs*, *vŭs* subsiste, mais avec un traitement *-z* devant voyelle, semblable à celui de *-s* en indo-iranien dans la même situation. Il serait donc permis de voir dans l'*ŭ* de *sŭ(n)*, *kŭ(n)*, *vŭ(n)* un traitement régulier de *o* en syllabe finale et dans *-n*, qui subsiste partiellement, l'anomalie propre aux particules. — Cette explication a contre

IMPRIMERIE NATIONALE.

elle le fait que les préfixes verbaux sont inséparables en slave, à de très rares exceptions près (par exemple *jiznemoga*); de plus elle ne peut s'appliquer au lituanien.

Les préfixes slaves, suivant qu'ils sont employés en composition nominale ou verbale, ont souvent un vocalisme différent : v. sl. *po-mĭnĕti : pa-mętĭ; po-gubiti : pa-guba; po-žiti : pa-žitĭ* (rapproché par étymologie populaire de *pasti* « faire paître »); polon. *po-toczić : pa-toka;* — v. sl. *pra-dědŭ, pra-baba : pro-dati*, etc. Or le sanskrit a tout ensemble *sam-* : *sáṃ-kṣeti* et *sa-* : *sa-kṣít;* le grec ne possède que les formes sans *e*, ἀ-, ἀμ- : ἄ-λοχος, ἄ-πας (d'où σύμ-πας), ἄμ-αξα; v. sl. *sę-* de *sę-logŭ* rappelle skr. *sam-*; *sŭ-* de *sŭ-bĭrati* répond à skr. *sa-*, gr. ἀ- avec le même traitement de *ṃ*, *ṇ* que l'on trouve dans *sŭto, vŭtorŭ* (cf. gr. ἄτερος), *chŭtĕti; sŭn-* répond à gr. ἀμ-: cf. *dŭmą* (itératif *na-dymati*), *gŭnati* (v. pruss. *gunnimai*), v. russe *tŭnŭkŭ* (mais polon. *cienki*), où °*m*, °*n* sont aussi rendus par *ŭm*, *ŭn*. L'usage pour **som-* et **sṃ-* est inverse en slave de ce qu'il est en indo-iranien; mais on sait que l'emploi comme préfixes nominaux et verbaux ou comme prépositions et le vocalisme des particules de ce genre varient d'un dialecte indo-européen à l'autre. Parallèlement à *sŭ : sŭn*, les formes *kŭ : kŭn* et *vŭ : vŭn* reposent sur **k*$_2$*ṃ* : *k*$_2$°*m* et **ṇ* : °*n*. — En lituanien, *san-* répond à v. sl. *sę-* et s'emploie dans quelques composés nominaux : *są-noβai, są-žinė; su* (ancien **sų* de **sṃ*) est préposition et préfixe verbal comme v. sl. *sŭ(u)* : *sù-neβu, su-si-žinaũ*. La forme lit. *į* (de i.-e. **ṇ*) s'oppose à v. sl. *vŭ* exactement comme *βiũtas* à *sŭto*, v. sl. *tŭma* à lette *tumst*, v. sl. *grŭmĕti* (russe *gremĕt'*, polon. *grzmieć*) à lit. *grumẽna*, v. pruss. *grumins*. — Le gr. ξύν, σὺν reste isolé; sans doute faut-il penser à quelque contamination de **k*$_2$*ṃ* et **sṃ;* le premier devait donner κυ(ν)-, déjà signalé par Ahrens (K. Z. III, 164) dans κυνάγχη : συνάγχη, et qui se trouve peut-être dans κυνηγός (avec une interprétation populaire); cf. d'autre part ὑμεν- chez Fick-Bechtel, *Gr. personennamen*, p. 463. L'italo-celtique **kom*, **kon* « avec » rappelle skr. *kám* pour la forme, mais pour le sens skr. *sam-*, cf. lat. *contiō, conuentus* et skr. *sáṃgamas, sáṃgatis*, zd *hañjamanem;* il faut mettre à part les cas où *con-* est à rapprocher de κατα-(Bréal, dans ces *Mémoires*, VIII, 475). — L'arm. *(h)am-* dans *am-owsin* « époux, épouse », cf. lat. *uxor*, peut être soit **som-*, soit **s*°*m-*; dans la plupart des cas, arm. *han-* est un emprunt iranien.

La particule *sŭ* a un sens tout différent du précédent quand, employée comme préposition, elle est suivie du génitif (ancien ablatif) : *sŭ nebese* a le sens exact de « κατ οὐρανοῦ »; le préfixe verbal *sŭ* a de même très souvent la valeur de l'indo-iranien *ni-*, gr. κατα-, κατ- : *sŭchoditi* « καταβῆναι »; *sŭžešti* « κατακαῦσαι, lat. *combūrere* »; *sŭdĕlati* « καταπρᾶξαι, lat. *conficere* »; *sŭkryti* « κατα-

κρύψαι»; *sŭpasti* «sauver», cf. skr. *ní-pāti*, zd *ni-pāiti* (*s* de *pasti* représente k_1, cf. ἔθηκα, *faciō*, ou plutôt *s*, cf. skr. *çróṣati*, v. sl. *slyšati*); *sŭbljusti*, cf. skr. *ní-bodhati*, etc. Delbrück essaye de tirer le sens de «du haut de» de celui de «avec» (*Vergl. synt.*, I, p. 733); c'est un développement peu vraisemblable et l'analogie invoquée de zd *haca* ne prouve pas à cause de lat. *secus* (*sequester*), v. irl. *sech*, v. gall. *hep*. — D'autre part, dans quelques composés nominaux, la forme du préfixe est *sŭ-; sŭ-* n'a rien que de très explicable quand il y a un verbe voisin : *sŭmĭnĕnĭje* est dû à *sŭmĭnĕti* comme *samĭnĕti*, *usamĭnĕti* à *samĭnĕnĭje*, mais les noms suivants ne sont accompagnés d'aucun verbe : *sŭ-mrŭtĭ* (cf. κατα-θνήσκω), *sŭ-sądŭ* «σκεῦος» (cf. κατα-σκευή), *sŭ-dravŭ* (cf. skr. *ní-dhruvis*); *sŭ-* y vaut *ni-* et κατα-; il y a donc pour séparer *sŭ-* «skr. *sam-*» de *sŭ-* «gr. κατ-», outre le sens, une raison phonétique. Or, phonétiquement, *sŭ* répond bien à κὰτ: *s*=κ; *ŭ*=α (i.-e. *u*, cf. v. irl. *cét-buid*, v. gall. *can-fod*); la dentale finale tombe. La forme κατ n'est ni moins répandue dans les dialectes ni moins ancienne dans la langue que κατὰ: cf. zd *maṭ* : gr. μετὰ; gr. ἂν : ἀνὰ; ϖὰρ : ϖαρὰ; ἀ- : ἅμα; -κας dans ἀνδρακάς (v. en dernier lieu Bréal, dans ces *Mémoires*, VIII, p. 51 et suiv.) repose sur *-κατς; cf. lat. *dis-* et gr. διὰ; **pṛs* (dans ϖόρσ-ω, ϖρόσ-ω «loin[1]», cf. ἔξ-ω, εἴσ-ω, ἄν-ω, κάτ-ω, ϖρόσσ-ω «en avant») et ϖαρὰ, etc. — On est ainsi conduit à reconnaître que v. sl. *sŭ-*, gr. κατ-, v. irl. *cét-*, got. *hand-* (dans *hand-ugs?*, cf. *bi-uhts*), lat. *con-* s'opposent ensemble à indo-iranien *ni-* : gr. καθεύδω, καταδαρθάνω, lat. *consōpiō*, *condormiscō* en face de skr. *ní-ṣvap-*; gr. κατέπεφνον (κατακτείνω, lat. *concīdō*) en face de skr. *ní-hanti*, zd *ni-jainti*; gr. καθίζω, lat. *consīdō* en face de skr. *ní-ṣīdati*, zd *ni-šan'hasti*, v. pers. *niyašādayam*, pehlvi *n(i)-šastan;* dans ce dernier exemple l'antiquité plus grande de *ni-*, qui se retrouve dans arm. *nist* «siège», *ustim* «je m'assieds», est attestée par lat. *nīdus*, v. h. a. *nëst*. En slave **ni-* n'a subsisté que dans les dérivés : *nicĭ*, cf. skr. *nīcát*, et *nizŭ;* cf. v.h.a. *nidar* et skr. *nitarām*.

Le rapprochement de *sŭ* et κὰτ est appuyé par la similitude d'emploi de ces deux prépositions avec l'accusatif. On trouve : 1° serbe *s onu stranu*, russe *s onu storonu*, polon. *z onę stronę* (avec *z* devant voyelle au lieu de *s* par suite de la confusion phonétique de *sŭ* et **jĭs*), cf. gr. κατ ἐναντίον, κατ ἐνῶπα. — 2° *sŭ tri smokvi* «environ trois figues» (*Suprasl.*, p. 220, 17); cf. Hérodote, VI, 117. Ἐν ταύτῃ τῇ ἐν Μαραθῶνι μάχῃ ἀπέθανον τῶν βαρβαρῶν κατὰ ἑξακισχιλίους καὶ τετρακοσίους ἄνδρας, Ἀθηναίων δὲ ἑκατὸν ἐνενή-

[1] Pour le traitement panhellénique de *ṛ* après labiale, quand la syllabe suivante contient une voyelle de timbre *o*, cf. ces *Mémoires*, VII, p. 92, n. et VIII, p. 290. On notera de plus Φρόδον, persan *gul* (de **vṛda-*, cf. l'emprunt arm. *vard*).

κοντα καὶ δύο. Le gr. κατὰ possède donc les deux sens que reconnaît Miklosich au slave *sŭ* suivi de l'accusatif (*Vergl. gr.*, IV, p. 443).

L'*n* de *sŭ-n-iti* « καταβῆναι », *sŭ-n-ĕsti* « καταφαγεῖν », etc. est analogique de *sŭn-ĭmati sę* « συνελθεῖν » et s'explique aisément par l'identité phonétique de *sŭ-* « skr. *sam-* » et de *sŭ-* « gr. κατ- » devant consonne. Du reste plusieurs verbes ont le préfixe *sŭ* avec ses deux valeurs : *sŭdrŭžati* traduit également « συσχεῖν » et « κατασχεῖν »; *sŭložiti* « συνθεῖναι » et « καταβαλεῖν »; *sŭnęti* « συλλαβεῖν » et « καθελεῖν », etc.

L'emploi cypriote de κὰς comme conjonction ne semble pas avoir de parallèle en slave.

II. — *uže.*

A l'adverbe lituanien *jaũ* « déjà » (cf. got. *ju*) répond régulièrement v. sl. *ju*, *ju-že*, serbe *ju-r*, polon. *ju-ż*; mais il y a un doublet : v. sl. *u*, *u-že*; les deux formes coexistent dans les mêmes textes; d'ailleurs il ne se produit de chute de *j-* initial devant *u* dans aucun autre mot vieux-slave : cf. *junŭ*, lit. *jáunas*; *junĭcĭ*, lat. *iuuencus*; *jucha*, lat. *iūs*; *jugŭ*; il en est tout autrement devant *a*; dans cette position *j-* initial panslave tombe en vieux slave, qu'il soit ancien, comme dans *aky* : *jaky*, ou développé phonétiquement devant *a-* (c.-à.-d. *ā*), issu de i.-e. *ā* ou *ō*, comme dans *azŭ* : *jazŭ*; *avĕ* : *javĕ*, etc.; au contraire le *j-* de v. sl. *ja-*, issu de panslave *ĕ-*, subsiste dans tous les cas. Une contamination de *jutro*, dérivé de *ju*, et de *ustro* (*za ustra*, *Psalterium*, édit. Geitler, p. 124), cf. lit. *aubrà*, gr. αὔριος, skr. *usrá*, rend compte en partie du phénomène pour *utro* : *jutro*. De plus, à côté de *u-bo*, *u-to*, il n'existe pas de **ju-bo*, **ju-to*; *u-* a donc ici une autre origine que dans *ju* et représente la même particule indo-européenne que gr. αὖ, lat. *au-t*, got. *au-k*, cf. skr. *ŭ*, Miklosich, *Vergl. gr.*, IV, 95; *u-že*, formé comme *u-bo*, a été rapproché de *ju-že* dont il est devenu un simple doublet.

III. — *za.*

La préposition *z-*, la plus usitée de toutes en arménien, est employée : 1° Avec l'instrumental, au sens de « autour, près » : *z-iwrew* « περὶ αὐτόν », Math., VIII, 18; *šowrj z-nokhawkh* « περὶ αὐτούς », Marc, IX, 13, et de « au delà » : *anc̣anen z-awandow-theamb* « παραβαίνουσι τὴν παράδοσιν », Math., XV, 2. — 2° Avec l'ablatif au sens de « au sujet de » : *z-Iovhannē* « περὶ Ἰωάννου », Math., XI, 7; *z-mē* (**z-imē*, cf. *arʻ imē*) « pourquoi? ». On trouve aussi : *kaxel z-xaçē* « suspendre à une croix »; *kalaw z-jeṙanē nora*

« ἐκράτησεν τῆς χειρὸς αὐτῆς », Math., IX, 25. — 3° Avec l'accusatif pour indiquer la durée : *z-khaŕasown tiw* « pendant 40 jours », Math., IX, 24 ; et après *khan* et *ibrew* : *law ēkh khan z-bazowm čnčłowks* « πολλῶν σἱρουθίων διαφέρετε ὑμεῖς », Math., X, 31 ; *ibrew z-oč-xars* « ὡσεὶ πρόβατα », Math., IX, 36 ; le sens littéral semble être « comme par rapport à » ; la valeur prépositionnelle de *z-* est bien visible dans ces emplois, comme aussi dans : *or z-phaphowks z-geçeal en* « οἱ τὰ μαλακὰ φοροῦντες », Math., XI, 8. Au reste, le plus souvent, *z-* est un préfixe qui se place devant tout accusatif déterminé et ne manque par suite jamais devant les démonstratifs et les pronoms personnels ; il n'est pas probable que cet usage ait été panarménien, car il est tout à fait inconnu à la plupart des dialectes modernes, et en particulier à ceux de la plaine de l'Ararat et du Karabagh, qui ont conservé les anciennes formes *anowm*, *lizow*, au lieu des altérations de l'ancien arménien *anown*, *lezow*. Peut-être y a-t-il ici une simple imitation de l'emploi de *z-* dans les locutions composées d'un verbe et d'un substantif, où la préposition signifiait « au sujet de » : *calr aŕnein* (orthographe des plus anciens manuscrits) *z-na*, Math., IX, 24 ; *thoyl towkh z-nosa*, Math., XV, 14 (cf. avec le datif : *thoyl towkh mank-twoyd*, Math., XIX, 14) ; *zi ašxat aŕnēkh z-kind*, Math., XXVI, 10, etc. ; les locutions de ce genre sont fréquentes en arménien et ont pu fournir un point de départ à l'analogie, mais on n'y trouve pas l'explication du fait singulier que *z-* est préfixé seulement à un accusatif déterminé.

L'accusatif du pronom interrogatif *i-* « quoi ? » (cf. skr. *cit*, gr. *τί*, lat. *quid*, v. sl. *čĭ-to*) est toujours précédé de *z-* ; quand la préposition a sa pleine valeur, *z-i* signifie « pourquoi ? » ; si elle est le simple préfixe de l'accusatif déterminé, le sens est « quoi ? ». Sous cette forme, *zi* a même passé au nominatif : *zi ē khez zi las* « qu'as-tu à pleurer ? », *Rois*, I, 1, 8. Quant à *zi* signifiant « car » et « que », c'est *i* employé comme relatif et précédé de *z-* ; cf. le relatif *or* où *-r* répond à *ῥα* (cf. homér. *ὅς ῥα*, et arm. *ibr* « comme » de **ibi-r* en face de *iw*, *iwikh*[1]) et où *o-* ne diffère pas de l'interrogatif *o*, *ov* « qui ? » (cf. skr. *kás*, v. sl. *kŭ-to*).

Comme préfixe verbal, *z-* ne modifie guère le sens du simple (*hatanel* : *z-atanel* « couper ») et sert surtout à tirer un verbe dérivé d'un nom : *z-angitel* « craindre » de *an-gēt*, *z-etełil* « se placer » de *etełʻ* ; *z-ovanal* « se rafraîchir » de *hov* (cf. zd *aotō* « froid », lit. *v-ėšùs*), *z-arthnowl* « s'éveiller » de *arthown*, etc.

Une particule qui joue dans la langue un aussi grand rôle

[1] En dehors de l'impératif présent (toujours prohibitif) *mi berer* « ne porte pas », d'où elle a passé à la seconde personne de l'imparfait et de l'aoriste (Bugge, *Beiträge*, p. 44 et suiv.), cette particule se retrouve peut-être dans les génitifs : *oy-r* « de qui ? », *ē-r*, « de quoi ? », *iw-r* « de soi » (de **sewe-r* ou **sewo-r*), etc.

doit y être ancienne. Tous les mots commençant par *z-* dont l'étymologie est connue sont, il est vrai, des emprunts soit à l'iranien (*zawr, zēn*, etc.), soit à l'araméen (*zan, zoyg*, etc.), et aucune consonne indo-européenne ne donne arm. *z-* initial; i. e. *-g_1h-* devient *-z-* entre voyelles : *lezow, mez, bazowm, dēz*, mais *j-* à l'initiale : *jiown* (χιών), *jmeṙn, jeṙn, jowkn, ji, jir* « don, faveur » (de **$g_1hēri$-*, cf. gr. χάρις; arm. *jri* « lat. *gratis* »), *jayn* « voix » (cf. skr. *hvā-*), *joyl* « fondu » et *jew* « forme » (cf. χέϝω, χόϝανος), *jig* « action de tirer » et *jgel* « tirer, lancer, attirer » (got. *gageigan?*). Le traitement *z* au lieu de *j* s'expliquerait cependant devant certaines consonnes : cf. *geresẹs* de **gereaç(i)ẹs* « tu prendras »; même à l'intérieur du mot, *j* est devenu *z* devant *n* dans *ozni* « hérisson » (cf. ἐχῖνος, lit. *ežỹs*, v. h. a. *igil*), où la voyelle *o* n'a conservé son timbre que parce qu'elle était, dès le principe, en syllabe fermée. La forme *z-*, ainsi produite devant les consonnes, s'est étendue à tous les cas : cf. *es, is*, au lieu de **ec* (ἐγώ), **ic* (ἐμέγε).

Le *z* de arm. *z-* ayant toutes chances de représenter i.-e. *g_1h-*, le rapprochement avec v. sl. *za* s'impose. Comme arm. *z-*, la préposition *za* peut être suivie de l'accusatif, du génitif (ablatif) ou de l'instrumental. La locution *za nǐje* « διὰ τό » est formée comme *z-i;* la phrase arm. *kalaw z-jeṙanē nora* est en v. slave *jętŭ ją za rąką*. Avec le génitif, v. sl. *za* indique le temps : *za utra* « le matin », et ce pour quoi une chose est faite; cf. arm. *z-mē* « pourquoi? » (v. Miklosich, *Vergl. gr.*, IV, p. 527 et suiv.). Sur *za* suivi de l'accusatif indiquant la durée de l'action, v. Miklosich, *ib.*, p. 410 et suiv. Avec l'instrumental, *za* signifie « derrière »; or en arménien on trouve *z-kni* « derrière », qui semble formé avec *z-* comme *n-kown* « abaissé, vaincu » avec *ni-;* cf. *z-het* « sur la trace de, derrière » (*het* répond à skr. *padám* « trace »); gr. μετὰ et ϖέδα cumulent de même les sens de « avec, près de » et « après ». Les emplois de v. sl. *za* et arm. *z-* sont aussi voisins que peuvent l'être ceux d'une même préposition dans deux langues connues à date relativement basse et déjà très altérées.

Le got. *ga-*, qu'on rapproche d'ordinaire de lat. *cum*, bien qu'on n'y trouve trace ni de la nasale finale ni de *h-* dont *g-* serait — on ne sait pourquoi — le doublet syntactique, est à rapprocher de v. sl. *za-*, arm. *z-*. Là où *ga-* a un sens propre, c'est celui de « près de » qui est au fond des emplois variés du slave et de l'arménien; le plus souvent, *ga-* n'a d'autre usage que de rendre perfectif un verbe imperfectif comme parfois *za-* en slave; de même en arménien, le préfixe verbal *z-* n'a guère qu'une valeur grammaticale, naturellement différente, puisque l'arménien ne connaît pas la distinction letto-slave, germanique, celtique et italique des verbes perfectifs et imperfectifs.

En lituanien occidental, *už* doit être tenu pour la contamination de deux mots distincts : l'un **uz* = v. sl. *vŭz(ŭ)* « sur » de **ŭbz* (resp. **ups*), cf. gr. *ὕψος*, v. irl. *uasal* et v. sl. *vysokŭ* (cf. v. h.-a. *ūf*, got. *iup*, etc.), l'autre *ažu*, qui a subsisté en lituanien oriental et dont le sens répond à celui de v. sl. *za*, arm. *z-*. Le lette distingue *uz* = v. sl. *vŭz(ŭ)* « sur » et *aiz* « derrière, à cause de, au delà de », qui traduit exactement v. sl. *za*. — Le lit. *ažu* ne saurait être séparé de v. sl. *za;* mais l'*a-* initial fait difficulté, et la diphtongue *ai-* du lette est plus obscure encore.

Le sanskrit et le grec ne possèdent pas de forme correspondante; en latin on pourrait citer à la rigueur l'*h-* inexpliquée de *haurīre*, cf. v. isl. *ausa*, de *hālāre*, cf. v. sl. *gchati*, et de *hauēre* en face de *auēre*.

A. Meillet.

LATIN *VĒNĀRĪ*.

La formation de *cēlāre*, cf. v. irl. *celim*, v. h.-a. *hëlan*, lat. *occulō*, a été reconnue par Rozwadowski, *Idg. forsch.*, IV, 411, pour comparable à celle des itératifs tels que v. sl. *mětati*, lette *mētāt*, cf. v. sl. *metą*, lette *metu*. Le latin semble posséder un autre verbe de ce type, très rare hors du domaine letto-slave : *uēnārī* « chasser » est en effet à skr. *vánate* « il désire, il accepte volontiers, il cherche à acquérir » ce que *mětati* est à *metą;* le développement de sens rappelle skr. *lubdhakas* « chasseur » et russe *ochóta* « chasse »; l'*ē* se retrouve dans got. *wens*, *wenjan*. De même que *cēlāre*, *uēnārī* est rarement employé avec un préfixe; l'itératif destiné à suppléer au sens imperfectif qui manque naturellement à *occulere* est *occultāre;* cette nouvelle formation (*inceptāre*, *ēdictāre*, *compulsāre*, etc.) fournit des dérivés en nombre illimité, tandis que celle à voyelle longue radicale ne subsiste que là où tout lien avec le primitif est rompu.

L'*ī* des substantifs *suspīciō*, *conūcium* ne peut reposer que sur un ancien *ē* devenu *ī en syllabe intérieure* sous l'influence d'un *i* suivant, cf. *subtīlis*, *mantīle*, *dēlīniō*, *consīuius*. La conservation de l'*ē* des adjectifs en *-ēlis*, tels que *fidēlis*, est due en partie à l'*ē* du primitif, ici *fidēs*, en partie aux cas où l'*ē* subsistait phonétiquement, ainsi *fidēlēs*. Ces formes rendent probable l'existence d'anciens thèmes d'itératifs **connēcā-* et **suspēcā-;* cf. *indĭcāre : indĭcium* et *suffrāgārī : suffrāgium*. Le thème **suspēcā-* aurait été remplacé par **suspĕcā-*, *suspicā-* d'après *speciō* sur le modèle de *consternere : consternāre;* cf. *dicere : indĭcāre; dūcere : ēdūcāre; lābī : lābāre*, où la voyelle

brève du déverbatif en *-ā-* en face de la longue du primitif fait songer à la forme des verbes en *-ā-* à racine sans *e* : *calāre*, *hiāre*, *parāre*, *cubāre* et de ceux en *ŏ* (*nocāre*, *uotāre*, *rogāre*, etc.) ou en *ĕ* (*necāre*, *precārī*). — Le mot *opīniō* « attente, croyance » peut représenter phonétiquement **op-uēniō;* cf. *operiō* de **opueriō* ou **opuariō*[1]. La racine serait la même que dans *uēnārī*, le sens celui de got. *wens*, ags. *wén*, v. h.-a. *wān;* mais il faut alors considérer l'*ī* de *opīnor* et *necopīnus* comme emprunté à *opīniō*, cf. *consīua* d'après *consīuia;* l'étroite spécialisation de sens du simple *uēnārī* rend cette action aisément intelligible; **-uēniō* en face de germ. **wēniz* rappelle *-tiō* en face de **-þiz*, par exemple : *contiō* : got. *gaqumþs*.

Le composé *ind-āgāre* (cf. *amb-āgēs*, dérivé d'un verbe disparu) montre l'allongement de l'*ă* de *agō* en *ā*. Le verbe *suf-frāgārī* doit être aussi un itératif à voyelle longue radicale; mais, comme l'*ă* de *frangō* représente i.-e. *ə* (cf. skr. *bhíkṣate*, gr. *φαγεῖν* ?), cet *ā* est proprement latin, de même que l'*ī* de v. sl. *naricati* en face de v. sl. *rĭci*, tch. *řku*, où *ř* est également issu de *ə;* cf. lat. *flăg-* dans *flagrāre* et lit. *blizgù*, v. sl. *blĭsnąti* à côté de gr. *φλέγω*; gr. *ἐλάχεια* « petite », v. sl. *lĭgŭkŭ* (formes sans *e*, en ablaut avec lat. *leuis*, et qu'il convient de séparer de *ἐλαφρός* « rapide », v. h.-a. *lungar*, skr. *raghúṣ*, racine **leng*$_2$*h-*). Les itératifs en *-ā-* à voyelle longue radicale ont donc constitué en latin — ou du moins en italique commun — une classe assez importante pour provoquer des formations analogiques. — Malgré son sens causatif, *plācāre* en face de *placēre* (rac. **plek-* « plier », attestée par *plectō*, *im-plicāre*, *duplex*, ombr. *tuplak*) paraît être formé comme *suffrāgārī;* c'est ainsi que *sēdāre* et *lēgāre*, qui ont la forme d'itératifs, ont le sens de causatifs; cf. *līquī* : *liquāre*. — Il faut citer encore *pālārī* (itératif de **păle-*, ancien **p°le-*) en face de gr. *πλανάω*, *πλάνης* et *πάλνης* et peut-être aussi *propāgāre*, dont l'*ā* est plutôt un allongement latin de l'*ă* de *pangō* que l'*ā* ancien de la racine **pāg*$_1$*-*.

L'*ā* de *contāgium*, *contāgiō* en face de l'*ă* de *tangō* rappelle l'*ă* de *suffrāgium* en face de *ă* de *frangō* et suppose un itératif **contāgā-*. Le sens de *contāgiō* est nettement itératif et distinct de celui de *contactus*, qui indique le fait de toucher une fois; du reste, les abstraits en *-ium*, *-iō* sont en principe d'origine verbale. — La valeur propre du suffixe des adjectifs en *-āc-*, tels que *dicāx*, *suspicāx*, est empruntée aux itératifs d'où quelques-uns sont tirés; on attendrait donc **tāgāx* plutôt que *tăgāx*, qui est attesté chez Lucilius; cet *ă* est dû à *tangō*, *tagam*.

Si l'on rapproche *sōlārī* de *solēre*, on obtient un exemple de

[1] *Oportēre* est peut-être un ancien **op-uortē-si*, cf. v. sl. *vrĭtĕti;* on aurait ainsi *-uortēre* en face de *uortĕre* comme *pendēre* en face de *pendĕre*.

l'allongement de *ŏ*. On peut songer aussi à *praestōlārī* (rac. **stel-* « placer » ?).

L'identité de ces formations latines et letto-slaves est particulièrement remarquable, parce que l'itératif supplée dans les mêmes langues à l'imperfectif manquant des verbes précédés de particule; ainsi *assentārī*, *ēducāre*, *indicāre*, *conspicārī*, *occupāre*, **surpāre* (d'où *āsūrpāre* par étymologie populaire), *compellāre* tiennent lieu d'imperfectifs à *assentīre*, *ēdūcere*, *indīcere*, *conspicere*, *occipere*, *surripere*, *compellere*, bien loin que ce soient des perfectifs comme le prétend à tort Brugmann, *Grundriss*, II, p. 957; si même ces formes en *-ā-* sont toutes des aoristes indo-européens, il ne résulte pas de là qu'elles doivent avoir en latin la valeur perfective qu'elles auraient en sanskrit, en arménien ou en grec; en revanche l'addition d'un préfixe n'entraîne pas la valeur perfective en grec, comme elle le fait en slave, en germanique et, en latin, au moins chez les auteurs les plus anciens.

A. Meillet.

LES NOMS
DES MÉTAUX ET DES COULEURS
EN BERBÈRE.

Un des points les plus obscurs de la grammaire berbère, c'est la catégorie de verbes connus sous le nom de *verbes d'état* (ou plus exactement *verbes qualificatifs*) dont la conjugaison, sans particule, diffère de celle qui est seule employée dans les autres verbes[1].

	Schéma du verbe ordinaire conjugué sans particule (zouaoua).	Schéma du verbe d'état, conjugué sans particule (zouaoua).
Sing. 1re pers. com.	*r'*	*r'*
2e pers. com.	*th* .... *dh*	*dh*
3e pers. masc.	*i*	.....
3e pers. fém.	*th*	..... *th*
Plur. 1re pers. com.	*n*	
2e pers. masc.	*th* .... *m*	
2e pers. fém.	*th* .... *mth*	.... *ith*
3e pers. masc.	..... *n*	
3e pers. fém.	..... *nt*	

Employé avec une particule, le verbe d'état suit la conjugaison générale :

Sing. 1re pers. com.	*ad'*	*r'*
2e pers. com.	*ats*	*dh*
3e pers. masc.	*ad' i*	
3e pers. fém.	*ats*	
Plur. 1re pers. com.	*an*	
2e pers. masc.	*ats*	*m*
2e pers. fém.	*ats*	*mth*
3e pers. masc.	*ad'*	*n*
3e pers. fém.	*ad'*	*nt*

[1] Pour les renseignements grammaticaux qu'il serait trop long de développer ici, ainsi que pour les dialectes qui sont mentionnés, je me contenterai de renvoyer à mon *Manuel de langue kabyle*, Paris, 1887, in-12, et à mes *Études sur les dialectes berbères*, Paris, 1894, in-8°, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions.

C'est à cette catégorie qu'appartiennent, entre autres, les verbes exprimant les idées de couleur. Tout d'abord, il est à remarquer qu'en général ce qu'on donne comme état simple de ces verbes n'est en réalité qu'une forme dérivée. Ex. : *berrik* بريك, être noir (Zouaoua), est une sixième forme (redoublement d'une lettre radicale), d'une forme simple *ebrek* ابرك, qui s'est conservée à Bougie, et même en Zouaoua dans la première forme (factitive) *seberek* سبرك, noircir.

D'un autre côté les adjectifs exprimant les couleurs se présentent : 1° avec la terminaison *an;* 2° la terminaison *ou;* 3° sans aucune de ces terminaisons. En rapprochant du touareg la déclinaison du participe considéré comme invariable dans les dialectes kabyles du Nord, on est amené aux conclusions suivantes :

1° Les adjectifs indiquant les couleurs sont des participes (ou adjectifs verbaux) de la forme simple des verbes d'état ou qualificatifs [1];

2° Ils sont formés suivant la règle analogue employée pour les adjectifs verbaux en général [2] :

a. Préfixation de *am*, suffixation de *ou*, ex. : $\sqrt{\text{ZOUR}} = \sqrt{\text{ZGR}}$, A. Khalfoun *amezgarou* امزگارو, ancien [3].

b. Préfixation de *a*, suffixation de *ou* $\sqrt{\text{GN}}$, Dj. Nefousa *agnaou* أگناو, noir.

c. Préfixation de *a*, suffixation de *an* $\sqrt{\text{RZG}}$, Zouaoua : *arzagan* ارزگان, amer.

d. Le suffixe est tombé dans ces diverses formations : Zouaoua : *amerzagou* امرزاگو, amer; Bougie : *amerzag* امرزاگ; Bougie : *azaian* ازايان, lourd; Syouah : *azai* ازای; Zouaoua : *aneggarou* انگارو, dernier; Bougie : *aneggar* انگار, dernier.

[1] Cf. Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle*, Alger, in-8°, s. d., p. 91, note. Ainsi s'expliquent des anomalies apparentes, comme en Zouaoua : *berrik* بريك être noir, *aberkan* ابركان, noir.

[2] Le classement que je donne ici ne saurait passer pour absolument complet. Une connaissance plus approfondie des dialectes et du mécanisme grammatical fournira l'occasion de constater de nouvelles catégories, comme on peut le voir déjà par la note suivante.

[3] Des formes comme *amousni* اموسنی, savant, (Zouaoua et Mzab), dérivé de la racine $\sqrt{\text{SN}}$ (*isin* يسين et *essen* اسن, savoir) semblent indiquer l'existence d'une catégorie où l'*ou* final est remplacé par *i* avec préfixation de *am*. Cf. en Ahaggar *amesoni* ⵎⴰⵙⵙⵓⵏⵉ buveur, du verbe *sou* ⵙⵓ, boire. On peut de même reconnaître dans le mot *aneggarou* انگارو dernier, du verbe *gerou* گرو, être en arrière $\sqrt{\text{GR}}$, un exemple d'une formation par *an* préfixe.

e. La formation du participe actuel (préfixation de *i*, suffixation de *en*) déclinable en touareg, invariable dans les dialectes kabyles du Nord est postérieure, au moins en ce qui concerne les verbes d'état.

f. Les formes dérivées des verbes d'état ont donné naissance à des adjectifs verbaux, dans lesquels la préformante *a* ou *i* est tombée fréquemment. Ex.: Zouaoua: *berriken* بريكن, noir; *mellou-len* ملولن, blanc. Taroudant: *ourar'en* وراغن, jaune.

I

OR (JAUNE).

Les mots indigènes qui désignent dans les dialectes berbères l'or et la couleur jaune dérivent de la racine √RR', brûler, qui présente les développements suivants[1]:

§ 1. √RR': Zénaga *err'* ارغ a. *iourr'a* يورغا être chaud. Chelh'a, K'çour, Mzab, Zouaoua, Ouargla, Chaouia: *err'* ارغ, brûler, a. *ier-r'a* يرغا; Taïtoq, *err'* ⵔⵔⵖ, brûler. Bougie *err'* رغ, brûler. A. Khal-foun, Mzabi, 1re forme *sirr'* سيرغ, faire brûler, allumer; Taïtoq, *serer'* ⵙⵔⵔⵖ; K'çour, Ouargla, Chelh'a *serr'* سـرغ; Bougie *esrer'* اسرغ; Chaouia I-VII f. *serar'* سراغ; Touat, I-VIII f. *serir'* سريغ Bougie I VII f. *serr'ai* سرغاى. Mzab *tirr'it* ترغيت braise. Zouaoua: *thimerr'iouth* ثمرغيوث pl. *thimerr'iouin* ثمرغيوين incendie, brûlure; Bougie et Bot'ioua du Rif *thirr'i* ثـرغي chaleur, brûlure. Zénaga *tarr'ath* ترغاث et *tarr'ad'* ترغاذ, chaleur; Bot'ioua: *thiarr'et* ثيارغت chaleur; Bougie *aserr'i* اسرغي incendie.

Le R est tombé dans les mots suivants[2]: Gourara: *sar'* ساغ, allumer; Zouaoua, B. Menacer et Mzab: *sir'* سيغ, allumer; Zoua-oua, I-X forme *sir'i* سيغي. Taïtoq: *our'oud* ⵓⵔⵖⵓⴷ, brûlure.

§ 2. √RK' (par renforcement du R')[3]: Zouaoua, *rek'* رق, brûler habituellement; Mzab *rak'* راق et *tarek'* تارق.

§ 3. √RG[4]: Bougie, *thirgith* ثرگيث, braise, pl. *thirgin* ثرگين; Zouaoua: *thirgin* ثرگين, charbons; Zénaga, *tirgin* et *tirgéin* ترگين.

§ 4. √RJ[5]: Zouaoua *irrij* يريژ braise, pl. *irrijen.* يريژن O. Rir' *terjin* ترژين, braises. B. Menacer, *thirjin* ثرژين, braises, charbons.

[1] Cf. Broussais, *Recherches sur les transformations du berber. Bulletin de Correspondance africaine*, 1884, p. 432.
[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 71-78.
[3] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 47-48.
[4] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 42-43.
[5] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 42 et 46.

Cette racine se rencontre encore en touareg; Ahaggar : *arer'* ⵔⵔ f. *tarer'et* ⵜⵔⵔⵜ, jaune. Taïtoq : *arar'* ⵔⵔ être jaune; *ierar'en* ⵉⵔⵔⵏ pl. *ierar'enen* ⵉⵔⵔⵏⵏ jaune. Le nom indigène du troisième mois de l'année, correspondant à rabiᶜ premier, est en Ahaggar *tallilt tarer'et* ⵜⵜⵍⵍⵜⵜⵔⵔⵜ (le mois jaune)[1] qui s'est altéré chez les Taïtoq en *tallit err'at* ⵜⵜⵍⵍⵉⵜⵔⵔⵜ.

Cette forme existait dans d'autres dialectes, car au xiᵉ siècle de notre ère, le géographe El-Bekri mentionnait à Achir, près de l'Isser (dans le département actuel d'Alger) deux sources, dont l'une se nommait *Tala n tiragh*, la source de la couleur jaune[2]. On peut rattacher à la même racine le mot *Targhin* (Tarr'in تارغين) qui désigne, suivant le même auteur[3], de hautes montagnes entre Aouderf et Tamerma, sur la route du Djebel Nefousa dans le Fezzân. Tarr'in peut être considéré comme le pluriel de Tarr'ah, nom d'une ville située à deux journées de marche de Sidjilmâsa et dépeuplée lors de la construction de sa rivale[4].

Il n'est pas hors de propos de rapprocher de ce mot *ierar'en* l'arabe يرقان qui désigne entre autres choses, la jaunisse[5], comme on le voit par un passage d'Ech Cherichi, dans le commentaire des *Séances* de Hariri[6]. Zamakhchâri, qui cite ce mot, le rattache à une racine ارق qui aurait donné aussi يارق ou يارج, bracelet d'or[7]. Cependant El Djaouâliqi prétend que ce mot, dans le sens de bracelet, vient du persan يارة[8].

[1] Hanoteau, *Essai de grammaire de la langue tamachek'*. Paris, 1860, in-8°, p. 225.

[2] تالا نتيراغ. *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. de Slane, Alger, 1857, in-8°, p. 60.

[3] *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 10.

[4] ترغة. El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 148.

[5] On appelle *ourrar'* وراغ en zouaoua, une maladie qui attaque les fèves (Hanoteau, *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura*, Paris, 1867, in-8°, p. 298, note 3). Cf. ce que dit Zamakhchâri de la maladie nommée en arabe *iarek'an*, et s'attaquant aux céréales (*Asâs elbelâghah*, Le Caire, 1299 hég., 2 vol. in-8°, t. II, p. 367).

[6] Boulaq, 1300 hég., 2 vol. in-4°, t. I, p. 41 قال واى صفرة فى العين الا ان يكون بصاحبها علة اليرقان.

[7] *Asâs el belâghah*, t. II, p. 367 اصاب الرجل والزرع اليرقان والارقان ويرق وارق فهو مبروق ومأروق ونخلة مارونة ورايت فى يديها يارقين

A l'appui de son dire, il cite ce vers du poète antéislamique El 'Acha.

اذا قلدت معصما يارقان وفصل بالدر فصلا نضيرا

[8] *Al Mu'arrab*, éd. Sachau, Leipzig, 1867, in-8°, p. 167. اليارق فارسى معرب واصله يارة وهو السوار قد تكلمت به العرب قال شبرمة بن طفيل

لعرى لظبى عند باب ابن بحرز اغن عليه اليارقان مشوف

Cette même racine a fourni le nom du cuivre aux dialectes suivants : Ghat : *erar'* ⵉⵔⴰⵔ; Kel-Oui : *iarer'* ⵉⵔⵄⵔ.

L'addition d'un *ou*, soit au commencement, soit au milieu de la racine, a donné naissance à un nouveau thème, dont les dérivés ont le sens de jaune et d'or.

√OURR' : Zouaoua *ourir'* وريغ être jaune, IV^e^ f. *tsiourir'* توريغ. Bougie et Zouaoua : *saourar'* سورأغ jaunisse.

En général, l'adjectif verbal a perdu sa terminaison. B. Menacer, A. Khalfoun, Mzab, B. Halima, B. Iznacen, Temsaman, Touat, Tementit, Timimoun, Haraoua, Ouargla, Bot'ioua du Rif, Zouaoua, Chaouia, Bot'ioua d'Arzeu. Bougie *aourar'* أورأغ jaune. Syouah : *aourar'* أورأغ, vert[1].

Taroudant *ourar'en* ورأغن jaune.

Bougie : *thiourer'th* ثيورغث couleur jaune.

Peut-être faut-il rattacher à cette racine un certain nombre de noms propres : Aourir', fils de Bernes, père de Hoouar, ancêtre des Hoouârah[2]; une fraction de cette dernière tribu s'appelait Ouerghah (ورغة)[3]. Un fleuve du Rif, sur le territoire de Nokour, qui avait donné son nom au pays et formait la limite des domaines de l'Idrisite Yahya, fils d'Idris II[4], avait le même nom, porté également par une ville[5]. Un fils de Mohammed ibn Ourziz, aïeul des B. Merin, se nommait Ourar' (ورأغ)[6]. De nos jours, une tribu du département d'Oran, sur le territoire de laquelle est bâti 'Ammi-Mousa, porte le nom des B. Ouràgh (B. Ourar')[7].

[1] De même en grec χλωρός a le double sens de *jaunâtre* et de *verdâtre*. Cf. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig, 1879, in-8°, p. 202.

[2] Cf. Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, Boulaq, 1284 hég., 7 vol., in-8°, t. VI, p. 139, Cet Aourir', d'après les généalogistes berbères, était aussi appelé Rir'. قالوا ولد المثنى بن المسور خبوز وولد خبوز بن المثنى ريغ الذى يقال فيه أوريغ بن يونس ومنه عرفت قبائل هوارة Sur la langue des Hoouârah marocains, qui est encore fortement mélangée de berbère, cf. Socin et Stumme, *Der arabische Dialekt der Houwara des Wad Sus in Marokko*, Leipzig, 1894, grand in-8°.

[3] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 140.

[4] El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 90. Dans sa traduction de ce dernier ouvrage (Paris, 1859, in-8°), de Slane explique Ouerghah par *or* (p. 210, note 2); cf. aussi El Bekri, p. 111-114; Ibn Khaldoun, *Kitâb el Iber*, t. VI, p. 185; t. VII, p. 171, 314; t. VI, p. 212. Une tribu berbère du Maroc, les Ourighah (وريغة) est citée dans l'ouvrage d'Ahmed ez Ziâni. Cf. Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812*, texte arabe, p. 103.

[5] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 356.

[6] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 167.

[7] Cf. mes *Dictons satiriques attribués à Sidi Ahmed ben Yousof*, Paris, 1890, in-8°, p. 26.

Enfin une tribu zouaoua, faisant partie de la confédération des Aïth Menguellet, s'appelle Aïth Itsourar'.

On peut rappeler en outre que le dialecte parlé par les Touareg Kel-Oui qui habitent le massif de l'Aïr se nomme *Aouraghié* (Aourar'ié)[1]; et une très puissante fraction touareg des Azger est appelée *Iourar'en* (pluriel de *Aourar'*)[2].

Cette même racine a fourni le nom de l'or dans presque tous les dialectes :

Ahaggar : *ourer'* ⵓⵔⵗ or. Djerba *ourer'* ورغ. Taroudant, B. Menacer, B. Ouriar'en, K'çour, B. Halima, Bol'ioua d'Arzeu, Chelh'a, Temsaman, Ghdamès, Gourara, Touat, Mzab, Ouarsenis, Chaouia : *ourar'* وراغ. Ghat, *ourar'* ⵓⵔⵗ. Aouelimmiden, Sergou *aourar'* ⵓⵔⵗ; Djerid, *aourar'* اوراغ; Taïtoq : *ouror'* ⵓⵔⵗ[3].

Le renforcement du *r'* en *K'* a donné la racine OURK' : Zouaoua *iourak'en* يوراقن brillant[4]; forme intensive : *itserrik'en* يترقن étincelant[5].

Tementit, Timimoun : *ourak'* وراق or.

Dans plusieurs dialectes, le *r'* est tombé[6]. Aoudjila et Ouargla : *oura* ورا, or. Zénaga *eurou* ارو et *ouri* وري[7].

En Chelh'a, le *r* est tombé dans le mot *ouir'* ويغ, poudre d'or.

Le son *ou* a été ajouté au milieu, et non au commencement du mot en Taïtoq : *arouer'* ⵄⵔⵗ jaunir, être jaune; 1re f. *serouer'*

[1] Cf. mes *Notes de lexicographie berbère*, 1re série, Paris, 1883, in-8°, p. 51.

[2] Cf. Krause. *Proben der Sprache von Ghat*, Leipzig, 1884, in-8°, p. 71-82.

[3] On a songé à faire dériver le latin *aurum* du mot *ourar'*, mais, outre que cette dérivation n'est pas justifiée au point de vue historique, on est généralement d'accord pour rattacher le mot *aurum* à une racine *us*, comme celui d'aurore. Déjà Pompéius Festus (*De significatione verborum*, abrégé par Paul Diacre, p. 9 M., s. v° *aurum*) avait fait ce rapprochement : « Quidam ad similitudinem auroræ coloris nomen traxisse existimant », à côté d'autres étymologies fantastiques. Les Sabins (*loc. laud.*) le nommaient *ausum*.

[4] Cf. ce vers d'une chanson populaire :

لعلم اجديذ يرقن

L'âlam ajdid' 'iourak'en

« La bannière neuve est brillante ». (Hanoteau, *Poésies populaires de la Kaoylie du Jurjura*, p. 367.)

[5] Cf. ce vers (Hanoteau, *loc. laud.*) :

ايث اركاب يترقن

Aïth erkab itserrik'en

« Gens aux éperons étincelants ».

[6] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 46.

[7] C'est au Zénaga qu'est emprunté le mot diolof : *vourom va*, l'or.

ⵗⵔⵔ jaunir, rendre jaune. Il est devenu un *o* dans le Taïtoq *daror'* ⵗⵔⵎ cuivre.

Quoique le Zouaoua ait conservé l'adjectif *aourar'*, jaune, il a perdu *ourar'* وراغ, or, et l'a remplacé par *d'eheb* (arabe ذهب). Cependant le mot berbère s'est conservé dans le nom du village d'*Agouni bourar'* (plateau d'or) chez les Aith Oumalou, tribu de la confédération des Aithen Irat. On donne en Zouaoua le nom de *d'eheb leçafeur* (الذهب الاصفر, or jaune) au sulfure d'arsenic (orpiment) dont on se sert pour faire la pommade épilatoire[1].

En Guélâia, on emploie aussi le mot *d'eheb* (ذهب) pour l'or.

Le nom berbère de la sauterelle paraît devoir appartenir à la racine RR'. B. Menacer et Taroudant, *temourr'i* تمورغى pl. *temour·r'in* تمورغين; Mzab *tmourr'* تمورغ (collectif); Ouargla et Dj. Nefousa *tmourr'i* تمورغى, bande de sauterelles. K'çour : *tmourr'in* تمورغين (plur.). Touat : *tmourr'etch* تمورغچ pl. *tmourr'atin* تمورغاتين.

En Zénaga le *r* est tombé : *taoumrith* تومريت pl. *taoumri* تومرى.

Les autres dialectes de l'Algérie ont emprunté le mot arabe جراد. En touareg, on trouve les noms suivants qui s'appliquent à des espèces différentes. Azger : *tahoualt* ⵜⵀⵡⴰⵍⵜ; Aouelimmiden : *ajoual* ⴰⵊⵡⴰⵍ. Pour ce dernier dialecte, Barth[2] donne *magédar* (ⵎⴰⴳⴰⴷⴰⵔ) pl. *imgidaren* (ⵉⵎⴳⵉⴷⴰⵔⴻⵏ) et *agaraian* (ⴰⴳⴰⵔⴰⵢⴰⵏ), petite sauterelle noire.

II

ARGENT.

Le nom de l'argent est dérivé en berbère de deux racines différentes, dont l'une est certainement empruntée à l'arabe.

La première est la racine ZRF.

Zénaga : *azrouf* ازروف, argent. Ghat, *azrouf* ⴰⵣⵔⵓⴼ. C'est cette forme qui a passé en haoussa : *azouroufa*.

Zénaga : *azerfi* ازرفى.

B. Menacer, K'çour, Haraoua, Ouarsenis : *azerf* ازرف. Il est à remarquer que le cours supérieur d'un des principaux affluents du Chélif, appelé Oued Fodhdha (وادى الفضة, rivière d'argent), traverse la partie orientale de l'Ouarsenis, il se trouve, du reste, dans cette région des gisements de plomb argentifère.

Chaouia : *azerf* ازرف. Suivant El Bekri[3], il existait à Medjânah (مجانة المعدن), près de la Meskianah, dans le département actuel

[1] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, t. I, p. 507.

[2] *Reisen und Entdeckungen in Nord-und Central-Africa*, t. V, Gotha, 1858, p. 686.

[3] *Description de l'Afrique*, p. 145.

de Constantine, un grand nombre de mines, dont l'une appelée El Ouritçi appartenait à des Loouâta et fournissait de l'argent. Aouelimmiden *azeref* ⴼⵔⵣ.

On doit rattacher à cette racine le mot *azarif* ازريف qui signifie « alun » en zouaoua[1]. Azger : *azarif* ⴼⵔⵣ; Ouargla, *zarif* زريف.

Toutefois, il a le sens d'argent dans le vers suivant :

السك امكّرغ ثقشيشث
امثكسمث ثشب ازريف

Ass agi emmougerer' thak'chichth
Em thaksoumth thacheba azarif.

Aujourd'hui, j'ai rencontré une jeune fille
A la chair blanche comme de l'argent[2].

Le *f* est tombé en Kel Oui : *azer* ⵔⵣ argent.

Le *z* s'est adouci en *z'* : Taitoq *az'ref* ⴼⵔⵥ. Ghat, *az'rouf* ⴼⵔⵥ.

Cette racine ZRF n'est pas sans analogie avec l'arabe ظرف, et surtout avec صرف[3] qui, d'après le *Chems el ʿOloum*, signifiait argent en himyarite et se trouvait mentionné dans une inscription du tombeau de Dzou Dounyan[4]. Le changement du ص arabe en ز dans les mots berbères est un phénomène très fréquent : j'en citerai quelques exemples :

Zouaoua *ezdich'* ازديج, tapage = arabe صدح.
Zouaoua *thazallith* ثزليث, prière = arabe صلاة.
Zouaoua *ouzoum* ووزوم, jeûner; Aouelimmiden et Ahaggar : *azoum* ⵎⵣ, jeûne = arabe صوم.

On rencontre quelquefois ce changement dans le même dialecte :

Zouaoua *ezzel* ازل et *ezçel* ازصل étendre.
Zouaoua *ezzou* ازو et *ezçou* ازصو planter.

Il existe aussi en arabe : بزق et بصق, cracher. Ech Cherichi, dans son Commentaire des *Maqâmât* de Hariri, dit que le peuple

[1] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 507.

[2] Hanoteau (*Poésies populaires de la Kabylie*, p. 320-321) traduit « comme de l'alun ». Cette méprise s'explique, quand on considère qu'actuellement, *azarif* a perdu le sens d'argent, pour ne conserver que celui d'alun. Le Zouaoua a emprunté le mot arabe *elfet't'a* (الفضة); à Bougie et au Touat, *fodhdha;* chez les Berbères de Madjoura, *fet't'et* فطت; à Ghdamès *fodda*. On appelle en zouaoua *chenadjer el fet't'a* (شناجر الفطة) le chlorhydrate d'ammoniaque dont on se sert comme remède. (Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 507.)

[3] Cf. صرفان, plomb, cuivre.

[4] Cf. D. H. Müller, *Süd-arabische Studien*, Vienne, 1877, in-8°, p. 17.

IMPRIMERIE NATIONALE.

prononçait الخبيز la pâte de dattes et de beurre qu'on appelle الخبيصة [1].

Mais le rapport entre le sémitique (himyarite et arabe) صرف [2] et le berbère ZRF une fois admis, y a-t-il lieu de supposer un emprunt ou une communauté d'origine? Contre la première opinion, on peut faire valoir que dans l'arabe parlé dans l'ouest, on ne rencontre pas le mot صرف ou ظرف, employé dans le sens d'argent, et il est difficile de supposer que les tribus berbères qui ont conservé *azrouf* (et *azerf*) l'aient emprunté à la langue écrite. Il faut en outre observer que l'emprunt n'explique pas la vocalisation *azrouf* et *azerfi*.

§ 2. Chez les Berbères du Maroc, au contraire, l'origine arabe du mot qui désigne l'argent n'est pas douteuse. A Tementit et dans le Gourara, nous trouvons *nouk'ort* نوقرت; en Guélâia : *amouk'ord* اموقرد, *annouk'arth* انوقرث et *nouk'ar* نوقر; chez les B. Ouriar'en *annoukord* انوقرد; à Taroudant *anouk'k'ord* انوقرد; en Chelh'a *nok'k'ort* نقرت; chez les Bot'ioua d'Arzeu (dont le dialecte se rattache à ceux du Rif) et en Temsaman *anouk'orth* انوقرث.

Dans la liste de mots, assez mal orthographiés que Mouette a mise à la suite de son livre, il traduit *argent* par *mecora* (= *amouk'ord* اموقرد des Guélâia [3]).

L'exploitation des mines d'argent au Maroc est signalée au moyen âge par les auteurs arabes. Abd el Ouahid el Marrâkochi [4] cite, à trois étapes de Mekinès, à l'endroit appelé la forteresse de Ouarkannâs, une mine d'argent et une autre à Zodjondar, dans le Sous. El Bakoui mentionne la ville de Rakandour, dans le pays des Berbères, à six journées de Maroc où l'exploitation d'une mine d'argent était permise à qui voulait l'entreprendre [5].

Ce mot *anouk'orth* est évidemment emprunté à l'arabe نقرة qui

[1] T. I, p. 29 الخبيصة نوع من الحلواء وتسميه عامتنا الخبيز بالزاء. Par le mot عامتنا, Ech Cherichi, qui était Espagnol, désignait probablement les Arabes de l'Ouest. C'est peut-être par l'analogie qu'on doit expliquer le changement du س en ز dans le mot سعيف devenu زعيف, dans le dialecte arabe de la Tunisie et de la Tripolitaine, plutôt que par une action lénitive du ن final (Stumme, *Tripolitanisch-Tunisische Beduinenlieder*, Leipzig, 1894, in-8°, p. 2, note 4) ou par une action de contact du ع (Clermont-Ganneau, dans la *Revue critique*, 1894, n° 51, p. 465-466).

[2] Il est bien entendu que je considère dans صرف le mot himyarite, et non l'arabe صرف qui sert à désigner dans le Maghreb la *monnaie*, mais jamais le *métal*.

[3] *Histoire des conquestes de Mouley Archy*, Paris, 1683, in-12.

[4] *History of the Almohades*, éd. Dozy, Leiden, 1847, in-8°, p. 264.

[5] *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, Paris, t. II, 1789, in-4°, p. 439.

désigne quelquefois, mais rarement, un lingot d'or et presque toujours un lingot d'argent ou le métal lui-même[1].

III

FER.

La racine ZL a fourni le nom du fer dans tous les dialectes.

Dj. Nefousa : *zel* ⵣⵍ, *zil* ⵣⵉⵍ fer. B. Menacer, K'çour, Gourara, Ouargla, Ouarsenis, Chelh'a : *ouzzal* ⵓⵣⵣⴰⵍ. Sergou, Aouelimmiden : *ouzzel* ⵓⵣⵣⴻⵍ.

Aït Khalfoun, Djerid, Bougie[2], Zouaoua, Chaouia, Mzab, Touat, Haraoua : *ouzzal* ⵓⵣⵣⴰⵍ.

Chelh'a : *azzal* ⴰⵣⵣⴰⵍ[3].

Ghdamès : *ouazal* ⵡⴰⵣⴰⵍ.

Dans les dialectes touaregs[4], ce mot affecte la forme du féminin : Ghat et Ahaggar : *tazouli* ⵜⴰⵣⵓⵍⵉ; Azger *tazholi* ⵜⴰⵣⵀⵓⵍⵉ[5].

Kel Oui : *tazali* ⵜⴰⵣⴰⵍⵉ fer.

Le *z* s'est adouci en *z'* en Taïtoq : *taz'oli* ⵜⴰⵥⵓⵍⵉ fer.

En vertu de règles phonétiques connues[6], le *l* est devenu un *r* dans les dialectes du Rif :

Temsaman[7], B. Ouriar'en, Guélàia et Bot'ioua : *ouzzer* ⵓⵣⵣⴻⵔ.

En Zénaga, il est devenu *dj*[8] : *izzedj* ⵉⵣⵣⴻⴷⵊ.

En Bot'ioua du Vieil Arzeu[9], il s'est transformé en *j* : *ouzzaj* ⵓⵣⵣⴰⵊ fer.

[1] Cf. ce qu'en dit Ech Cherichi النقرة القطعة المبسوكة من الذهب والفضة قبل ان يطبع منها الدراهم..... والنقرة انما تستعمل من الفضة واستعملها الحريرى في الذهب لقرب ما بينهما (Commentaire des *Séances* de Hariri, t. I, p. 56).

[2] Au temps d'El Edrisi, on exploitait encore aux environs de Bougie des mines de fer qui donnaient à bas prix de très bon minerai (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. Dozy et de Goeje, Leiden, 1866, in-8°, p. 91 du texte).

[3] Abd el Ouâhid el Marrâkochi mentionne entre Salé et Maroc, à une journée ou deux de l'Atlantique, mais à l'écart de la route suivie, une mine de fer à l'endroit appelé Isentar (*History of the Almohades*, éd. Dozy, Leiden, 1847, in-8°, p. 264).

[4] Sur les gisements de fer en pays touareg, cf. Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, Paris, 1864, in-8°, p. 142.

[5] Sur cette addition du *ha* (ⵀ), cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 68.

[6] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 24.

[7] Abd el Ouâhid el Marrâkochi cite la mine de fer qui existait chez les Temsaman, dans le Rif, entre Oran et Ceuta (*History of the Almohades*, p. 264).

[8] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 25.

[9] El Bekri signale une mine de mercure et une de fer, dans la colline près du Vieil Arzeu où s'élevait un château formant un *ribat'* (*Description de l'Afrique*, p. 70).

Ce mot était entré dans la composition de divers noms propres. Ainsi, entre l'O. Draâ et le désert, El Bekri place la montagne d'*Oudrar en Ouzzal*, qui, dit-il, signifie en berbère la montagne de fer[1].

Les noms d'objets en fer sont empruntés à cette racine. Ainsi, au Mzab et à Ouargla : *ouzzal* وزّال anneaux, surtout anneaux de jambe; en Zouaoua, *ouzal* وزّل pl. *ouzlan* وزلان éperon, et *aiazil* ايازيل qui désigne un peigne de fer dont on se sert dans le tissage des étoffes de laine[2]; à Taroudant, *touzlan* توزلان, ciseaux.

C'est encore à cette racine qu'il faut rattacher le nom du sulfure d'antimoine dont on fabrique le *koh'eul* :

Beni Menacer : *thazoult* ⵜⵣⵓⵍⵜ.

Azger : *tazolt* +II#+[3].

Le zouaoua le désigne par حديدة *h'adidah*, emprunté à l'arabe حديد. Il est à remarquer que le mot *toutia* توتيا antimoine (en arabe d'Algérie : couperose) est employé chez les Taïtoqs (*taoutia* ·ⵜ+:+) pour désigner le fer de mauvaise qualité.

En Taïtoq, le fer-blanc est appelé *lk'echmoun* ⵍⵅⵛ...ⵍ.

Le dialecte de Taroudant a seul conservé, pour désigner le forgeron, un mot dérivé de la racine ZL *amzil* امزيل. En Taïtoq : *inidh* ⵉⵏⵉⴹ, pl. *inadhan* ⵉⵏⵉⴹⴰⵏ. Les dialectes du Nord se servent du mot arabe *h'addad* حداد.

Il est peu probable qu'on doive rapprocher *ouzzal* du phénicien ברזל. Quant au « vieux mot phénicien *ouzzal* » signalé par M. Masqueray[4], il ne s'est jamais, à ma connaissance, rencontré dans aucun texte phénicien ou punique.

IV

CUIVRE.

Le cuivre n'a pas de nom spécial en berbère[5]. On le désigne :

1° Par un dérivé de la racine RR' : Ghat *erar'* ⵄⵔⵔ. Kel Oui,

[1] منها الى الجبل يسمى بالبربرية أدرار نوزال تفسيره جبل الحديد (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 163-164).

[2] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 480.

[3] Cf. Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, p. 142.

[4] *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga avec les vocabulaires correspondants des dialectes des Chawia et des B. Mzab* (*Archives des Missions scientifiques*, 3e série, t. V, 1879, p. 511).

[5] Abd el Ouâhid el Marrâkochi rapporte qu'il existait dans le Sous deux mines de cuivre (*History of the Almohades*, p. 264). El Edrisi (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 74) ajoute qu'elles étaient à Daï, à quatre journées d'Aghmat, vers le N. E., au pied d'une montagne qui fait partie de la chaîne de Daran. «Le cuivre est très pur, de qualité supérieure et de couleur

iarer' ⵉⵔⵗ. Touat : *ourar'* وراغ. Ahaggar et Aouelimmiden : *darour'* ⴷⴰⵔⵓⵔ. Azger et Taïtoq : *daror'* ⴷⴰⵔⵓⵔ;

2° Par un emprunt au mot arabe نحاس:

Syouah, K'çour, *nah'as* نحاس. Bougie et Zouaoua *neh'as* نحاس. Zénaga *nh'as* نحاس. Le ح est tombé dans d'autres dialectes :

Taroudant et Chelh'a *anas* اناس.

Ghdamès *ounas* وناس.

Gourara *amennas* امـنـاس. En Aouelimmiden *temannas* ⵜⵎⵏⵏⴰⵙ désigne une tasse en cuivre. L's est devenu *ch* à Aoudjila : *anich* انيش. L'acétate de cuivre, *azendjar* ازنجار (de l'arabe *zendjar* زنجار, vert de gris) et le sulfate de cuivre (*toutia* توتيا) sont employés chez les Zouaouas dans la composition d'un remède contre l'ophtalmie[1].

V

ÉTAIN.

Le nom de l'étain est emprunté à l'arabe dans les dialectes où on le rencontre :

Syouah, Bougie, Zouaoua : *lk'ezdir* لقزدير. Une des portes de Mekinès porte le nom de Bâb el Qazdir (porte de l'étain), d'après Ez Ziâni[2].

VI

PLOMB.

Le nom berbère du plomb est dérivé de la racine LDN. Zouaoua, Touat, K'çour, Aït Khalfoun, Haraoua, Ouarsenis, Zénaga : *Aldoun* الدون. Chaouia, Djerid : *bouldoun* بولدون.

Par assimilation du *d* au *l* on a en Azger *alloun* ⵍⵍⵓⵏ. Un des torrents descendant du plateau de Tasili porte le nom de Ouadi Alloun[3]. C'est un des mots employés en Aouelimmiden pour désigner le plomb : *ahelloum* ⵀⵍⵍⵓⵎ.

blanchâtre; il s'allie facilement à d'autres métaux, et on l'emploie dans la fabrication des monnaies d'argent. Lorsqu'on le bat, sa qualité s'améliore, et il n'est pas sujet à se fendre comme les autres cuivres. Plusieurs personnes supposent que les mines de cuivre dont il s'agit ne dépendent pas du Sous.» Sous le règne de l'Almohade El Manṣour, il y avait à Fas, dit l'auteur du *Roudh el Qartas* (trad. Beaumier, Paris, 1880, in-8°, p. 58), douze établissements où l'on travaillait le cuivre.

[1] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 365.

[2] Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812*, Paris, 1886, in-8°, p. 60 du texte. Ce nom n'est pas donné par Mohammed ibn el Ghâzi El 'Othmâni, dans sa *Monographie de Meqinez*, trad. Houdas, Paris, 1885, in-8°, p. 33.

[3] Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, p. 142. Le nom arabe du plomb entre

La plupart des autres dialectes ont emprunté le mot arabe : Bougie, Chelh'a, Ghdamès, Syouah : *reçaç* رصاص. Chelh'a, *terçaçt* ترصاصت.

A côté de ces noms, on trouve dans le dialecte de Syouah *igeri* يگرى, en Chelh'a *ikiri* يكيرى, dans celui des Bot'ioua du Vieil Arzeu : *ikhfif* يخفيف et en Aouelimmiden : *tesaouaten* ⵜⵙⴰⵡⴰⵜⴻⵏ.

Les chevrotines de plomb sont appelées en zouaoua et dans le dialecte de l'O. Sahel *Bout'aleb* بوطالب, du nom d'une montagne au sud de Sétif qui renferme des mines de plomb autrefois exploitées par les indigènes[1].

Au Mzab on emploie *azizao* ازيزاو, bleu (voir plus loin)[2].

VII

BLANC.

La racine MLL existe dans tous les dialectes berbères pour exprimer l'idée de blanc.

Bougie, Aït Khalfoun et Zouaoua : *melloul* ملول, être blanc, pl. *melloulith* ملوليث; 1re f. *semellel* سملل, blanchir; 1-VIIIe f. *simelloul* سملول; Chelh'a *meloul* ملول, devenir blanc.

Un chef des Touaregs Mochcharen, qui fit aux Melli (Malinkhés) une guerre acharnée et en 837 hég. (1433-1434) leur enleva Tonbouktou, se nommait Akil ag *Melloul*[3].

Le son *ou* est remplacé par le son *i*. B. Menacer *mlil* مليل, être blanc; Chelh'a *melil* مليل. Il n'existe pas à la première forme : B. Menacer : *semlal* سملال, blanchir. On trouve cependant au Dj. Nefousa *semlil* سمليل.

Le nom de Semlil était porté par un des ancêtres des Telkata, tribu sanhadja[4].

Dj. Nefousa *mellel* ملل; Tementit *mellal* ملال, devenir blanc.

Dans les dialectes suivants, l'*i* et l'*ou* sont remplacés par un *e*. Taitoq : *emlel* ⵎⵎⵍ blanchir, être blanc; 1re f. *simelel* ⵙⵎⵎⵍ blanchir, rendre blanc. Mzab, 1re f. *smell* سمل, blanchir; Djerîd, *amell* أمل, devenir blanc.

fréquemment dans la nomenclature géographique du Maghreb : ainsi le Djebel Ressas (جبل الرصاص) près de Tunis ; l'Oued er Ressas (وادى الرصاص) qui traverse le massif de l'Ouarsenis.

[1] Cf. Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 365, note 2.

[2] Masqueray, *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga*, p. 524.

[3] Cf. mon *Essai sur le royaume et la langue de Tonbouktou*, Louvain, 1888, in-8°, p. 26.

[4] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 153.

Noms verbaux : Ahaggar et Taïtoq, *timelli* ⵜⵎⵍⵍⵉ, blancheur; Zouaoua, *themlel* تملل. Bougie. *thimlelth* تملالث. Dj. Nefousa, *tesmelelli* تسملالي, action de blanchir. Mzab, *asmelli* اسملي, *id.*

La vocalisation intérieure de l'adjectif verbal varie entre *a*, *i* et *e*.

Taroudant : *oumellil* ومليل et *oumlil* ومليل, blanc, fém. *toumellilt* تومليلت.

Un chef berbère, originaire de la tribu des Berghouata, se nommait Ḥammâd (ou Ḥammou) ben *Melil;* il prit Sfax en 1059 (451 hég.) et en 1108 se retira à Gabès[1]. Un hameau des Aïth Chebla, tribu de la confédération des Aïth Sedka en Kabylie, est appelé *Thoumelilt* (terre blanche).

Bien que la vocalisation *ou* paraisse avoir disparu aujourd'hui, elle existait très fréquemment autrefois comme le montre un certain nombre de noms de lieu. Ainsi, au Maroc, *Aman imelloulin* امان يملولين, les Eaux-blanches, théâtre d'une expédition du Khalife almohade El Mortadha en 649 hég. (1251-1252) contre les Benou Merin[2]. El Bekri cite, également au Maroc, un endroit appelé Faḥs *Imelellou* (فحص يمللو) «la plaine blanche»[3], sur la route d'Aghmat à Fas. De même El Edrisi fait mention d'un Dar *Melloul*[4], «la maison blanche», à l'est de Tobna, entre cette ville et Mgaous, dans le département actuel de Constantine.

Le mot *amelloul* املول, pl. *imellalen* يمللن, s'est d'ailleurs conservé à Ouargla pour désigner une sorte de melon blanchâtre, et à Tementit, pour une pastèque.

La forme la plus répandue est *amellal* املل, blanc; on la trouve dans les dialectes suivants : Chaouia, Djerid, B. Halima, Gourara, Ouargla, Kibdana, Haraoua, Ouarsenis, Dj. Nefousa, Mzab, K'çour, B. Iznacen, B. Menacer, A. Khalfoun, Zouaoua, Syouah, Bougie, Djerba, Chelh'a. — A Syouah : *amillal* املل; Ghat et Kel Ouï ont *imellal* ⵉⵎⵍⵍⴰⵍ; Ghdamès *mallel* ملل.

Cet adjectif entre dans la formation de plusieurs noms. En Zouaoua : *abakour amellal* اباكور املل (figue précoce blanche) sorte de figue; *thamellalt* تملالت (la blanche), *id.; asr'ar amellal* أسغار املل (bois blanc) peuplier blanc; *thaferrant thamellalt el 'Ammâli* تڤرارنت تملالت العمالي, raisin blanc d'el'Ammâli; *azberboar amellal* ازبربور املل, vigne vierge blanche; *aberk'ouk' amellal* ابرقوق املل (prune blanche), sorte de prune; *t'ir amellal* طير املل (oiseau blanc), garde-bœuf (*bubulcus ibis*).

[1] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 159.
[2] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 176.
[3] *Description de l'Afrique*, p. 114.
[4] *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 93 du texte.

C'est sans doute à cette racine qu'appartient le mot *amelal* املال, en Zouaoua, chrysanthème. Il faut cependant observer que cette fleur est aussi appelée *Chemlal* شملال[1], d'où vient le nom d'un village des ʿAbid près de Tizi Ouzou.

Par analogie avec l'arabe (cf. بيضة, œuf, de la racine ب ى ض, être blanc), le féminin de ce mot a servi à désigner l'œuf[2].

Beni Menacer, Haraoua, Ouarsenis, Zouaoua, Bougie[3] *thamellalt* ثملالت, œuf, pl. *thimellalin* ثملالين; Berâber du S. E. du Maroc[4], Chaouia et Djerid, *tamellalt* تملالت, pl. *timellalin* تملالين; Harakta, *amellalt* املالت avec la chute du *th* initial[5].

On retrouve ce mot dans la composition d'un grand nombre de noms propres : en Kabylie : *Aït Melal* village des Imezdourar, fraction de la tribu des Aït Yahya; *Ad'r'ar' amellal* (أذغاغ املال, pierre blanche), village des Iouadhien, tribu de la confédération des Aït Sedka; *Thizi-Mellal* (ثيزى ملال col de la terre blanche) hameau des Aït Cheblâ, tribu de la même confédération; *Thala Mellal* (ثلا ملال, source de la terre blanche) hameau du village d'Ir'il embil, tribu des Aït Mendes, de la confédération des Igouchdal; *Thizi en temellalt* village des Aïth Zerara, confédération des Iflissen el Bah'ar. Un village près de Tétouan porte aussi le nom de Bou Semlal (بو سملال). A une étape de Ouargla, sur la route du Mzab, on trouve Mellala, forme arabisée de *thamellalt*. Quand le Mahdi Ibn Toumert, fondateur de l'empire des Almohades, dut quitter Bougie en 512 (1118-1119), il se réfugia à Melalla (ملالة), chez les B. Ouriagol, tribu Sanhadja de la vallée de Bougie[6]. Un des bourgs du pays de Massat, dans le Soua, se nomme encore *Imellalen* يملالن[7].

C'est encore à cette racine que se rattache le nom d'une fraction du Hasan ben Ali, tribu de la subdivision de Médéah, établie entre cette dernière ville et Boghar[8]. Une légende populaire

[1] Cf. Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 440, note 2; sur l'addition du *ch* à une racine, cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 65. Chemlal est aussi employé comme nom d'homme.

[2] Le nom berbère s'est conservé en Taïtoq : *tasedalt*, ⵜⵙⴻⴷⴰⵍⵜ œuf, pl. *tisedalin*, ⵜⵉⵙⴻⴷⴰⵍⵉⵏ; Aouelimmiden : *tesadalt*, ⵜⴻⵙⴰⴷⴰⵍⵜ, pl. *tesedalen*, ⵜⵉⵙⴻⴷⴰⵍⴻⵏ. Cf. au Touat *tanzelt*, تنزلت, œuf.

[3] A Bougie, ce mot a aussi le sens de testicule.

[4] Quedenfeldt, *Eintheilung und Verbreitung der Berberbevölkerung in Marokko*, t. VII, Berlin, 1889, in-8°, p. 189.

[5] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 11.

[6] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 172, 227.

[7] Cf. ma traduction de la *Relation de Sidi Brahim*, Paris, 1883, in-8°, p. 29.

[8] Fl. Pharaon, *Notes sur les tribus de la subdivision de Médéah, les Hassan ben Ali*, *Revue africaine*, t. II, 1857-1858, p. 47-48. Les Oulâd Melal étaient frères des Oulâd Mendil, qui donnèrent des rois berbères à Alger.

s'est formée pour expliquer ce nom par une étymologie populaire arabe. « On raconte qu'Ibn Zekour, chef des Oulad Amer du Titeri (depuis nommés Oulàd *Melàl*), s'étant fâché avec son frère, rassembla ses tentes et se mit en route pour le territoire des Ḥasan ben Ali où il devait s'établir. Comme il passait devant la tente de son frère, celui-ci lui dit pour le retenir : O Ben Zekour, maudis Satan! — Non, répondit-il, je suis dégoûté (راني مليت, mot à mot : je suis saturé) de vivre avec toi. Le frère aîné cria alors : Allez vous-en, enfants du dégoûté (أولاد ملال) et le nom leur resta. »

C'est d'une tribu des B. Amellal qu'était originaire un des cheikhs vénérés par les Abadhites du Dj. Nefousa, Abou Mohammed ben El Mat'a en Nefousi el *Amellali*[1], ainsi qu'Abou Ḥassàn Khiàr el Fortàsi des B. *Mellal* (من بنى ملال)[2]; on peut y joindre Oudjedlich Abou Yousof el Amellali[3], et Abou Isma'il el Basir ibn *Mellal* el Mazati.

L'endroit le plus célèbre qui tira son nom de la racine M L L est *Tin-melel* (تينملل, le puits blanc), appelé aussi Tanmalelt, situé dans l'Atlas, sur le territoire de la tribu de ce nom[4] au sommet d'une montagne. Le sentier qui y donnait accès était si ardu que quatre hommes pouvaient suffire à le défendre. Il devint le quartier général du Mahdi Ibn Toumert, le fondateur de l'empire almohade, qui s'y établit après avoir massacré les habitants[5]. Après la prise d'Oran[6], il fit transporter à Tinmelel les trésors enlevés dans cette ville. Après sa mort, à Djebel el Kaouàkib, son corps fut porté à Tinmelel et son tombeau devint un lieu de pèlerinage[7]. La prospérité de cette ville disparut avec la dynastie almohade. Lors de l'apparition des Mérinides, le sultan almohade Abou Debbous ayant été tué sur les bords de l'Aghfou (666 hég.), ses partisans se retirèrent à Tinmelel, où ils proclamèrent Ishaq, frère d'El Mortedha[8] et lui prêtèrent serment en 669 hég. (1270-1271). En 674 (octobre 1275), Mohammed ben 'Ali, gouverneur mérinide de Maroc, s'empara de cette forteresse, fit prisonnier le fantôme de Khalife qui eut la tête tran-

[1] Ech Chemâkhi, *Kitâb es-Siar*, le Qaire, s. d., in-8°, p. 300.

[2] Ech Chemâkhi, *Kitâb es-Siar*, p. 542.

[3] Ech Chemâkhi, *Kitâb es-Siar*, p. 403. Sa biographie existe aussi dans le *Kitâb Tabaqât el Mechaikh* d'Abou'l 'Abbàs Aḥmed ed-Derdjini. Cf. A. de Calassanti-Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, Alger, 1885, in-8°, p. 32.

[4] Les Tinmelel d'Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 267.

[5] El Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 56.

[6] Cf. mes *Fastes chronologiques de la ville d'Oran*, Paris et Oran, 1892, in-8°, p. 15.

[7] El Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 64.

[8] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 183. Il faut corriger dans le texte تيغلل en تيغلل.

chée. On ouvrit les tombeaux des souverains almohades et on décapita les cadavres de Yousof et de Ya'qoub el Mansour[1].

En Taïtoq et en Ahaggar, c'est la forme participiale qui sert d'adjectif verbal : Ahaggar, *imellen* ⵉⵎⵍⵍⴻⵏ, blanc, f. *timellet* ⵜⵎⵍⵍⴻⵜ; Taïtoq, *imellen* ⵉⵎⵍⵍⴻⵏ et *amellan*, fém. *mellat* ⵜⵎⵍⵍⴰⵜ, pl. *mellalenin* ⵎⵍⵍⴰⵍⴻⵏ.

Le nom de la tourterelle paraît devoir se rattacher aussi à la même racine. Zouaoua, *thamilla* تمالا, pl. *thimillouin* تمليوين; Ouarsenis et Haraoua, *thmalla* تمالا, pl. *thimillouin* تمليوين; Ouargla, *tmalla* تمالا, pl. *timallouin* تملوين; K'çour, *tmallat* تمالات, pl. *timellioun* تمليون; Gourara, *ṯimalla* تمالا, pl. *ṯimallouin* تملوين; Syouah, *tamelli* تملى. Le Zénaga a renforcé la lettre *a* du préfixe : *tàmellith* تعليث, colombe[2].

On trouve en Taïtoq les mots *ilelli* ⵄⵍⵍⵉ, homme de race blanche, homme libre, pl. *ilellan* ⵉⵍⵍⴰⵏ, f. *tilellit* ⵜⵍⵍⵉⵜ, pl. *tilellatin* ⵜⵍⵍⴰⵜⵉⵏ[3]. Ils appartiennent, non à la racine M L L, mais à la racine L L qui a donné en Zouaoua *lal* لال, naître[4]. Taïtoq : *ilellou* ⵉⵍⵍⵓ, liberté, condition libre; *siellel* ⵙⵍⵍⵍ, mettre en liberté; *alloul* ⵍⵍⵓⵍ, être libre.

Le L de la racine est devenu D en Guélâia : *ameddad* امداد, blanc.

Le L non redoublé est devenu DJ en Zénaga : *mollidj* ملیج, être blanc; IVe f. *tmellidj* تمليج. On trouve aussi la forme *tmelli* تملى.

Chez les Bot'ioua d'Arzeu, les deux L sont devenus J, par l'intermédiaire de D, Dⁱ, DJ[5] : *amejjid* امزيد, blanc.

Les Temsaman et les Bot'ioua expriment le mot blanc par *achemrar* اشمرار. Si l'on considère qu'en rifain[6], le changement d'L en R est constant, on sera naturellement tenté de ramener *achemrar* à une racine $\sqrt{\text{MRR}} = \sqrt{\text{MLL}}$, avec l'addition d'un *ch*. Cette addition a déjà été constatée en Zouaoua pour le mot *achemlal* اشملال, synonyme de *amelal* املال, chrysanthème.

[1] Ibn Khaldoun. *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 194. Le texte porte encore par erreur تيجمال au lieu de تيمثل.

[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 55-56.

[3] Masqueray, *Dictionnaire français-touareg, dialecte des Taïtoqs*, fasc. 1, Paris, 1893, in-8°, p. 37-38.

[4] Cf. en latin la formation du mot *ingenuus*.

[5] C'est sans doute ce *dj* qu'on rencontre au pluriel en Guélâia et en Temsaman : *thimdjarin*, ثمجارين œufs, provenant d'une racine $\sqrt{\text{M DJ R}} = \sqrt{\text{M D R}}$. Cf. en Bot'ioua *thimdirin*, ثمديرين œuf.

[6] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 24-25.

VIII

JAUNE.

On a vu plus haut (ch. I) que le jaune est désigné en berbère par un dérivé de la racine RR'.

Dans le dialecte d'Aoudjila, on trouve *kamzar* كمزار, jaunir, être jaune, qui ne se rattache à aucune racine connue.

En Chelh'a et à Syouah, le mot indigène s'est perdu et a été remplacé par l'arabe *aṣfar* أصفر. Le ص est devenu س à Djerbah : *ilesfer* يلسفر. (L'*l* est le ل de l'article arabe) : ainsi dans un vers d'une chanson populaire :

شم لخديم دياسفر

Chem el kheddim dilesfer.

Toi, ta joue est jaune[1].

IX

ROUGE.

La racine des mots exprimant l'idée de rouge se présente à nous sous deux formes principales : Z OU R' et Z OU R : c'est un des rares cas où le R' s'échange avec le R[2].

La racine Z OU R' se trouve dans les mots suivants : Bougie, *ezouer'* أزوغ, être rouge; Bougie et Zouaoua, *sezouer'* سزوغ, rendre rouge, rougir; Zouaoua, I-VIII^e^ f. *sezouir'* سزويغ, rendre très rouge; IV-VIII^e^ f. *tsizouir'* تزويغ, être habituellement rouge; Bougie, IV-VIII^e^ f. *tsezouir'* تزويغ; Aoudjilah, *ezouar'* أزواغ, adj. verb. rouge; Zouaoua, *thezouer'* ثزوغ, n. d'act., rougeur; Bougie, *thazouer'th* ثزوغث.

C'est à cette racine que l'on doit sans doute rattacher le nom de la grande tribu berbère des Zouagha (cf. زواغة, cf. chez les Arabes le nom des Benou 'l Ahmar (بنو الاحمر), correspondant aux Zauèkes (Ζαύηκες) des anciens[3]; de même celui d'Imezouer' (يمزوغ, le terrain rouge), hameau du village de Thaourirt n Aïth Ali, des Imezdourar, fraction des Aïth Itsourar', confédération des Aïth Menguellat.

En Zénaga, l'*ou* redoublé s'est contracté en *b*[4], le *r'* final est

[1] A. de Calassanti-Motylinski, *Chanson berbère de Djerba*, *Bulletin de Correspondance africaine*, t. III, 1885, fasc. V-VI.

[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 45.

[3] Hécatée fr. 207 (éd. Muller); Hérodote, l. IV, ch. 193.

[4] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 5; Broussais, *Recherches sur les transformations du berbère*. *Bulletin de Correspondance africaine*, 1884, p. 423-424.

tombé[1] et le *z* initial est devenu *j*[2] : *jobba* ⵊⴱⴰ rouge, pl. *jobban* ⵊⴱⴰⵏ; fém. *jobbath* ⵊⴱⴰⵜ, pl. *jobbanath* ⵊⴱⴰⵏⴰⵜ.

On s'attendrait à retrouver cette contraction de deux *ou* en *b* en Zouaoua où elle est régulière; par exception, elle a lieu en *g*[3] : Zouaoua *zouggouar'* ⵣⵓⴳⴳⵡⴰⵖ. être rouge. Taroudant : *azouggar'en* ⴰⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵖⵏ, rouge. Touat, Bougie : *azeggar'* ⴰⵣⴻⴳⴳⴰⵔⵖ, pl. *izeggar'en* ⵉⵣⴻⴳⴳⴰⵔⵖⵏ[4]. B. Iznacen, Djerid, Zouaoua, Mzab, A. Khalfoun, Djerba, Bot'ioua du Vieil Arzeu, *azouggar'* ⴰⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵖ rouge, rougeâtre; Djerba, *azougger'* ⴰⵣⵓⴳⴳⵔ; Dj. Nefousa, *azeggouar'* ⴰⵣⴻⴳⴳⵡⴰⵖ; Zouaoua, *azouggouar'* ⴰⵣⵓⴳⴳⵡⴰⵖ, pl. *izouggouar'en* ⵉⵣⵓⴳⴳⵡⴰⵖⵏ.

En Zouaoua *akelkoul âzouggar'* ⴰⴽⵍⴽⵓⵍ ⴰⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵖ linotte; *thizouggar'in* ⵜⵉⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵖⵉⵏ (les rouges) est une espèce de raisin[5]; *Bou-Zouggar'* ⴱⵓⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵖ, sorte de parasite qui attaque la vigne[6]; *abouzouggar'*, ⴰⴱⵓⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵖ espèce de figue[7]. Il en est de même de plusieurs noms propres : *Tagemmoumt Zouggar'en* (ⵜⴰⴳⵎⵎⵓⵎⵜ ⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵖⵏ, le petit melon rouge), hameau du village de Tir'zert, tribu des Iferdiouen, confédération des Aïth Aïssi; *Izouggar'en* (ⵉⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵖⵏ, les rouges), village des Aïth el Aziz; *Ir'il Izouggar'en* (ⵉⵖⵉⵍ ⵉⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵖⵏ, la crête rouge), hameau du village des Cheurfa, tribu et confédération des Ma'atka.

C'est d'une formation analogue à celle de *bou-zouggar'* que sont dérivés les féminins : *thabouzeggar'th* ⵜⵜⴱⵓⵣⴻⴳⴳⴰⵔⵖⵜ à Bougie, et *thabouzzouggouar'th* ⵜⵜⴱⵓⵣⵣⵓⴳⴳⵡⴰⵖⵜ en Zouaoua, désignant la rougeole.

En Ahaggar, le *z* est devenu *ch*[8] et le *g* s'est adouci en *g'* : *acheg'g''ar* ⵄⴰⵛⴻⴳ'ⴳ''ⴰⵔ rouge, pl. *icheg'g'ar'en* ⵉⵛⴻⴳ'ⴳ'ⴰⵔⵖⵏ.

Chez les Azgers, on trouve une forme *Ahaggar'* ⵄⴰⵀⴰⴳⴳⴰⵔⵖ, par permutation du *z* et du *h* dans le nom d'une des tribus vassales : les *Oui ihaggar'enin* ⵡⵉ ⵉⵀⴰⴳⴳⴰⵔⵖⵏⵉⵏ (les rouges)[9].

On peut rattacher à cette racine le mot *azeggâbour* ⴰⵣⴻⴳⴳⴰⴱⵓⵔ, pl. *izeggâbar* ⵉⵣⴻⴳⴳⴰⴱⴰⵔ, rouge-gorge (Zouaoua et Bougie). Le غ est

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 46.
[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 34, 36.
[3] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 5.
[4] A Badrian (Gourara) et chez les Guélâia, *azeggar'* a aussi le sens de jaune.
[5] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 444.
[6] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 445.
[7] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 434.
[8] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 34.
[9] Hanoteau, *Essai de grammaire de la langue tamachek*, Paris, 1860, in-8°, p. 17.

devenu ع[1]; quant à la syllabe *bour*, *bar*, c'est sans doute la même que nous rencontrons dans un nom d'oiseau formé, comme celui-ci, d'un adjectif indiquant la couleur (voir plus loin, chap. XI, *aberzigzaou*[2]).

Le *r'* a été remplacé par un *h* dans le dialecte guanche de Palma, autant qu'on en peut juger par la transcription : *azuqahé* : brun = *azouk'ahé* ⵣⵓⵇⴰⵀⴰ; le *k'* (ou *q*) représentant le *g* provenant de la contraction de deux *ou*. Il est devenu un *g* dans le Bot'ioua : *azzouag* ⵣⵣⵓⴰⴳ rouge.

De même qu'en Zénaga, il a disparu dans le dialecte de Syouah : *azgua* ⵣⴳⵡⴰ, rouge.

§ 2. La racine ZGR se rencontre dans la plupart des dialectes dont il vient d'être question :

Ouargla : *azeggar* ⵣⴳⴳⴰⵔ, rouge.

B. Iznacen, K'çour, B. H'alima, Zouaoua, Guélâia, B. Menacer, Ouarsenis, Ouargla, Chelh'a : *azouggar* ⵣⵓⴳⴳⴰⵔ, rouge.

C'est de ce mot qu'est dérivé le nom d'une plante bien connue : *thazouggarth* ⵜⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵜ, zizyphus lotus (arabe سدرة), jujubier sauvage (Zouaoua[3], B. Menacer, Guélâia, Temsaman, Haraoua); *thazouggorth* ⵜⵣⵓⴳⴳⵓⵔⵜ (Ouarsenis); *tazouggart* ⵜⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵜ pl. *tizouggarin* ⵜⵉⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵉⵏ (K'çour). Haraoua, Chaouia, Guélâia, Kibdana : *azouggouar* ⵣⵓⴳⴳⵡⴰⵔ; Mzab, *tazouggouart* ⵜⵣⵓⴳⴳⵡⴰⵔⵜ. En Zouaoua, *thazouggarth boulr'oum* ⵜⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵜ ⴱⵓⵍⵖⵓⵎ, jujubier de chameau, désigne le *genista tricuspidata*[4].

On a déjà remarqué la ressemblance qui existe entre un des noms du bœuf : *azger* ⵣⴳⴳⵔ ou *azgar* ⵣⴳⴰⵔ ($\sqrt{\text{ZGR}}$) dans quelques dialectes berbères et la racine secondaire $\sqrt{\text{ZGR}}$; *azger* signifierait le rouge ou le roux : ce serait un qualificatif qui aurait remplacé le nom réel[5]. Du reste, si ce nom du bœuf se rapporte à une

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 55-56.

[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 66.

[3] Les femmes zouaouas font entrer le jujubier sauvage dans la composition des filtres et des sortilèges. Cf. dans Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 310, une pièce de Moh'and Ou Masâoud de Thak'erbouzt des Aïth Kani.

[4] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 82-83.

[5] Les noms du bœuf en berbère sont tirés des racines suivantes :

1° $\sqrt{\text{S}}$: Abaggar *ésou* ⵉⵙⵓ, bœuf, zébu, pl. *ésouan* ⵉⵙⵓⴰⵏ; *tes* ⵜⴰⵙ et *tesout* ⵜⴰⵙⵓⵜ vache, pl. *tisita* ⵜⵉⵙⵉⵜⴰ; Ghat, *iésou* ⵉⵙⵓⵣ, bœuf, *tïsout* ⵜⴰⵙⵓⵣⵜ. vache; Aouelimmiden, *tas* ⵜⴰⵙ vache; Ghdames, *isi* يسى bœuf; Zouaoua, *thistan* ⵜⵙⵙⵜⴰⵏ et *thisitha* ⵜⵙⵉⵙⵉⵜⵉ, vaches; Zénaga : *tichi* تشى, vache, pl. *chitan*

racine signifiant rouge, on peut s'en tenir à la racine berbère sans recourir au mot arabe *achk'er* اشقر[1] qui ne désigne jamais le bœuf en arabe vulgaire du Maghreb. D'ailleurs, il n'est pas impossible que la racine arabe ش ق ر soit à rapprocher de la racine berbère (forme secondaire) CHGR.

Dans quelques dialectes touaregs, le Z est remplacé par H[2] : Ghat et Kel Oui, *ahaggar* ⵄⵃⴰⴳⴳⴰⵔ pl. *ihaggaren* ⵉⵄⵃⴰⴳⴳⴰⵔⵏ, rouge.

Comme dans la racine ZGR', le Z de la racine ZGR peut devenir un CH (CHGR). C'était sans doute une des particularités du dialecte berbère parlé au moyen âge aux environs de Constantine, car El Bekri, en décrivant la rivière qui passe près de cette ville (le Roumel), dit qu'elle sortait d'un endroit appelé *ʿOyoun achek'k'ar* (= *acheggar*)[3]. Il en était de même du dialecte parlé à Tétouan, car le même auteur nous rapporte que la montagne sur le flanc de laquelle est bâtie cette ville se nomme *Icheggar* (la rouge)[4].

En Zénaga, *achgar* اشكّار désigne encore un chameau roux, mais comme le nom signifiant rouge est *jobba* dans ce dialecte, il est probable que *achgar* اشكّار est un emprunt fait à اشقر. En arabe شقر et à la IXe forme اشقر signifient être roux (en parlant des hommes) et alezan, pour les chevaux. Zamakhchâri[5] le donne comme synonyme de احمر. La forme شَقِر (pl. شقرات, شقار, شُقارَى, شِقّران) désignait l'anémone (شقيق النعمان)[6] et aussi le cinabre[7].

شتان. On remarquera qu'à l'exception du Zouaoua, tous ces dialectes sont parlés dans le Sahara.

2° √F N S : Mzab, Doubdou, Bot'ioua d'Arzeu, B. Menacer, Guelâia, K'çour, B. Iznacen, B. Halima, Aoudjila, Dj. Nefousa, Djerid, Kibdana, Temsaman, Bot'ioua, B. Ouriar'en : *afounas* افوناس pl. *ifounasen* يفوناسن, bœuf; Kel Oui, *afounas* ⵄⵎⵓⵏⴰⵙ; Syouah, *founas* فوناس; Djerid, Mzab, Syouah, *tafounast* تفوناست, vache, pl. *tifounasen* تفوناسن; Bougie, Aïth Khalfoun, Zouaoua, *thafounasth*, تفوناست pl. (Bougie et A. Khalfoun) *thifounasin* تفوناسين. A part le Sergou, on doit considérer que le mot *afounas* est employé dans les dialectes berbères du Nord.

[1] Belkassem ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, Alger, 1887, in-12, p. 87, note 2.

[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 33.

[3] *Description de l'Afrique*, texte arabe, p. 63 : تخرج من عيون تعرف بعيون اشقار. Il est vrai qu'il explique *acheggar* par *noir* (تفسيره سوء), mais c'est une erreur qui a été relevée déjà par M. de Slane (trad. franç., p. 151, note 1).

[4] *Description de l'Afrique*, p. 106. جبل ايشقار

[5] *Asâs elbelâgha*, t. I, p. 326. احمر كالشقر, cf. aussi Hommel, *Die Namen der Säugethiere bei den südsemitischen Völkern*, Leipzig, 1879, in-8°, p. 83-84.

[6] Cf. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, Leipzig, 1881, in-8°, p. 200 et suiv.

[7] Ainsi dans ce vers :

وتساقى القوم كاسا مـرة وعلا الخيل دماء كالشقر

En Ahaggar, le *g* s'est adouci et on a, à côté de √CHG'R', la racine secondaire √CHG'R *acheg'g'ar* ⵄⵅⴶ, rouge, pl. *icheg'g'eren* ⵉⵄⵅⴶ; fém. *ticheg'g'eret* ⵜⵄⵅⴶⵜ pl. *ticheg'g'ernin* ⵜⵉⵄⵅⴶⵜ.

Le mot arabe احمر a du reste pénétré en Zouaoua. Ainsi *elh'amra* الحمرا (la rouge) désigne : 1° le sulfure de mercure ou cinabre, employé dans la fabrication des charmes pour les incantations[1]; 2° une variété de froment plus estimée que les autres, comme on le voit dans une comparaison d'une chanson populaire kabyle : *elh'amra n tiderth* الحمرا نتدرث[2]; 3° la couleur rouge; ainsi dans ce vers

نـتخـلـك ابـرش حـمـر

Netskhilek abou errich h'amra

Je t'en prie, (oiseau) aux plumes rouges[3].

On rencontre aussi le verbe حمّر *h'ammer* être très rouge : ثوجيثس ثحمر *thaoujaithis theh'ammer*, sa joue est vermeille[4].

Les guerriers s'abreuvent mutuellement d'une coupe amère, et les chevaux vomissent le sang pareil au cinabre.

On connaît encore l'expression اشام من الشقراء, «plus fatal que le rouge», et la parole de Laqît ben Zorârah à son cheval, le jour de la bataille de Chi'b Djabala, parole devenue proverbe sous cette forme : كالاشقر ان تقدم نحـر وان تاخر عقر «Comme le cheval alezan : quand il va en avant, il est blessé au cou, quand il recule, il est blessé au jarret.»

(Meidâni, *Proverbes*, t. II, p. 73, Boulaq, 1284, hég.). Il en est de même de la comparaison du poète Aous :

حتى يلف نخيلهم وزروعهم لهب كنامية الحصان الاشقر

«Jusqu'à ce qu'autour de leurs palmiers et de leurs moissons s'enroule une flamme comme le toupet d'un cheval alezan.» (Meidâni, *Proverbes*, t. II, p. 153.) — On rencontre déjà ce mot chez les poètes arabes antéislamiques; ainsi dans Imrou'l Qaïs :

ونشرب حتى تحسب النخل حولنا نقادا وحتى تحسب الجون اشقرا

«Et nous buvons jusqu'à croire qu'autour de nous les palmiers sont des moutons, et à prendre un cheval noir pour un alezan.»

(Ahlwardt, *Six Diwans*, Londres, 1870, in-8°, p. 198. — Dans l'édition de Slane, p. 28, il faut corriger اشقرا en اشقرا.)

[1] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 508.

[2] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 340. Cf. aussi le vers :

الحمرا يكرز وشرق

El h'amra ikerrez oucherk'i

«Le bœuf de l'Est laboure le froment» (Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 345).

[3] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 324.

[4] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 357.

Chez les Zénaga, *h'immireh* (حميرة) désigne une sorte de poudre rouge qui s'emploie pour les lèvres en guise de fard.

Le mot *bek'em* بقم, qui est le nom du vermillon dans la Kabylie du Jurjura, est emprunté à l'arabe.

Quant à *tharonbia* ثروبيا, garance (*rubia peregrina*), c'est probablement le mot latin *rubia*.

X

BRUN.

Les mots signifiant « brun » se rattachent à des racines différentes, pour la plupart empruntées à l'arabe :

1° √RS Zouaoua : *aras* ارس, pl. *arasen* ارسن. Ainsi dans ce vers

افطم امزور ارس

A Fat'ma emm amezour aras

Ô Fatima aux bandeaux bruns

et dans celui-ci

ای اقشیش ارس

Aï ak'chich aras

Ô enfant brun [1].

En Taïtoq et en Ahaggar, *haras* ⊙⊙⁞ [2] signifie « gris » en parlant des animaux ;

2° √MZI : Zouaoua : *amzi* امزى, brunir, devenir brun ;

3° On rencontre aussi dans ce même dialecte *lemmâ* de l'arabe لمع, brunir, IV-VIII^e^ f. *tselemmiâ* تلميع ;

4° En Zouaoua *azerdekhani* ازردخانى pl. *izerdekhanïin* يزردخانين ;

5° A Syouah *asmar* اسمر de l'arabe سمر.

XI

VIOLET.

Il est difficile de rattacher à deux racines connues les deux mots employés pour désigner le violet dans les dialectes [3] :

Zouaoua *ademdam* ادمدام ;

B. Menacer *achlemb* اشلمب.

[1] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 387.

[2] Sur cette addition du *h* dans les dialectes touaregs, cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 69.

[3] En arabe vulgaire d'Algérie, violet se dit *mour* مور et *didi* ديدى ; ce dernier mot a aussi le sens d'amaranthe.

XII

BLEU, VERT.

Les dialectes berbères, en général, confondent le bleu et le vert et ne possèdent qu'une seule racine pour désigner ces deux couleurs[1].

√ZGZ Zouaoua *zigzou* زيگزو, être bleu, vert; IV-VIII° f. *tsezigziou* تزيگزيو.

Zouaoua, A. Khalfoun, Bot'ioua : *azigzaou* ازيگزاو bleu, vert, f. *thazigzaouth* تزيگزاوث. En Zouaoua, le pluriel *thizigzaouin* تزيگزاوين désigne une espèce de raisin blanc[2]. Ce mot entre aussi dans la composition du nom de plusieurs oiseaux : *akelkoul azigzaou* اكلكول ازيگزاو, bruant; *t'ir azigzaou* طيرازيگزاو, martin-pêcheur.

Par une dérivation du sens de vert, le mot *azigzaou* ازيگزاو a fini par signifier *frais;* Zouaoua : *aksoum azigzaou* اكسوم ازيگزاو, viande fraîche.

A Bougie, une différence a été établie entre le double sens de ce mot : *zigzou* زيگزو signifie seulement être vert; Bougie et Chelh'a : *azegzaou* ازگزاو pl. *izegzaoun* يزگزاون et *izegzoun* يزگزون vert. Zouaoua : *thizigzouth* تزيگزوث, verdure; Bougie : *thizegzouth* تزگزوث, verdure.

Comme on l'a vu pour la racine ZGR', la racine ZGZ peut se combiner avec la particule *aber* pour former un nom d'oiseau et de fruit; en Zouaoua, *aberzigzaou* ابرزيگزاو désigne la verdure[3] et une espèce de figue[4].

L'*ou* final est tombé dans plusieurs dialectes : Bougie, *azegza* ازگزا plur. *izegzoua* يزگزوا à côté de la forme *azegzaou*, vert, non mûr. Aux environs d'Alger, une montagne porte le nom de *Bou Zegza* بو زگزا (le père du vert).

Cette forme abrégée existe aussi en Zouaoua, dans l'expression

[1] Cf. une observation très juste de Pompéius Festus : « Les anciens ne connaissaient que deux couleurs naturelles, le blanc et le noir; entre les deux se plaçait pourtant celle qui ne ressemble ni à l'une ni à l'autre, de telle sorte néanmoins qu'elle tire sa propriété de l'une et de l'autre; ils ont donc, de préférence, tiré sa dénomination (*aquilus*) de l'eau (*aqua*), dont la couleur est incertaine. (*De significatione verborum*, I, 139, s. v° *aquilus.*)

[2] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 244.

[3] Idem., *ibid.*, p. 148.

[4] Idem., *ibid.*, p. 434.

IMPRIMERIE NATIONALE

biâ ouzigza بيع وزگزا (vente du vert), vente des céréales avant la récolte.

Les formes dérivées de √ZIZ existent dans les dialectes de la Zenatia : B. Iznacen, Touat, Mzab, Ouargla, Kibdana, Guélàia, Gourara : *azizaou* ازيزاو bleu, vert. C'est à cette racine que se rattache le mot *tizizout* تـزيـزوت, chou (Ouargla). O. Rir' *azizaou* ازايزو, vert.

L'*ou* final est tombé : B. Menacer, B. H'alima, K'çour, Haraoua, Ouarsenis, Chaouia, Bot'ioua d'Arzeu : *aziza* ازيــزا bleu, vert; pl. *izizaoun* يزيزاونا.

Un passage d'El Bekri nous montre que les tribus berbères qui habitaient les environs d'Oran parlaient un dialecte apparenté à ceux-ci. Entre Oran et Qaṣr ibn Sinân (Aïn Temouchent), il mentionne un marché du nom de *Djeraouat lâzizou*[1].

§ 2. On a vu qu'en Chelh'a et dans le dialecte de Bougie, les dérivés de la racine ZGZ ont le sens de *vert;* celui de *bleu* a été emprunté à l'arabe : Chelh'a *azrak'* ازرق, bleu. Bougie, *azerk'ak'* ازرقاق pl. *izerk'ak'en* يزرقاقن; fém. *tsazerk'ak'ts* تزرقاقت pl. *tsizerk'ak'tsin* تزرقاقتين.

On trouve quelquefois cette dernière forme en Zouaoua :

اطــر ازرقــاق   انــذان لــســوق

A t'ir azerk'ak'
Inoud'an lesouak'

Ô oiseau bleu,
Qui parcours les marchés[2].

§ 3. A l'Oued Rir', le mot emprunté à l'arabe pour signifier *bleu* est *asmaoui* اسماوى (céleste, de l'arabe سما).

§ 4. Bien que la racine ZGZ (ZIZ) paraisse être berbère, elle ne se rencontre pas dans les dialectes sahariens :

√DNK Aouelimmiden, *dennek* ⵙ:ⵏⵏ, bleu.

§ 5. √RR' Kel Oui, *arr'an* ⵏ:ⵔ vert; Ghat *erar'en* ⵏ:ⵔ, bleu[3]

[1] ومنها الى جراوة لعزيزة (*Description de l'Afrique*, p. 70). On remarquera le ع de *âzizou*. Si ce mot n'est pas une altération de l'arabe عزيز, et si El Bekri a noté exactement la prononciation, nous avons un exemple du renforcement de ا en ع (cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 55-56). «Les ruines de cet endroit portent maintenant le nom de Medinet Aroun. Elles se voient sur la rive gauche du Rio Salado, à 3 kilomètres au-dessus du pont que l'on traverse en se rendant d'Oran à Tlemcen». (El Bekri, trad. de Slane, p. 168, note 2.)

[2] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 422.

[3] Peut-être est-ce la même racine (R R') qui a donné *err'* et *ourar'* اوراغ, et qui signifie vert.

§ 6. $\sqrt{DHL}$ Taroudant : *odhlai* اضلاى, f. *todhlait* تضلايت, noir[1].

$\sqrt{DL}$ Ahaggar et Taitoq : *idalin* ⵏⵍⵍⴷ, bleu, pl. *idalatnin* ⵏⵏⵜⵍⵍⴷ; Aheggar *tadalit* ⵜⵍⵍⴷⵜ couleur bleue; *sedel* ⵍⵍⴷⵙ rendre bleu; *asdel* ⵍⵍⴷⵙ action de rendre bleu. Djerid, *idal* يدال, vert; Mzab, *adali* ادالى, vert; *taddalet* تدالت, sorte de datte[2].

§ 7. En Zénaga : *beïd'ek* بيدك, vert; pl. *beid'ega* بيدكا[3].

§ 8. Zénaga : *modjich* مجيش, bleu; a aussi le sens de brun.

§ 9. Zénaga : *barboth* بربث, bleu.

§ 10. Bot'ioua : *asouar'* اسواغ, bleu.

§ 11. Le mot arabe علجى a fourni en Chelh'a le mot *âoldj* علجى, bleu de ciel[4].

XIII

GRIS.

§ 1. Le Zouaoua, pour désigner la couleur grise, a emprunté l'arabe *chib* شيب, *achiban* اشيبان. Ainsi, dans ce vers d'une chanson

امغر ذشبان يسومث اغليم

Amr'ar d'achiban
Isoumeth ir'ilim

Un vieillard grisonnant
Repose sur ton bras[5].

§ 2. $\sqrt{BHOU}$. En taïtoq, on trouve *ibahaouen* ⵏ:ⵀⴱ, pl. *ibahounin* ⵏⵏ:ⵀⴱ, fém. *tibahouet* ⵜ:ⵀⴱⵜ, pl. *tibahounin* ⵏⵏ:ⵀⴱⵜ. En Ahaggar *abehaou* :ⵀⴱ signifie bleu et gris; *tibehouit* ⵜ:ⵀⴱⵜ couleur blonde.

[1] C'est ainsi qu'à Syouah, *bleu* est rendu par *azot't'af* ازطاف (Caillaud, *Voyage à Méroé*, Paris, 4 vol., in-8°, 1826, t. I, p. 410, donne *azelaf* par faute d'impression).

[2] C'est peut-être à cette racine qu'il faut rattacher le mot taïtoq *ederi* ⵉⵔⴷ, gris pommelé.

[3] En Taïtoq, *beidedjen*, ⵏⵊⴷⵉⴱ signifie gris-blanc, en parlant de la couleur particulière à certains chameaux.

[4] Cf. un passage du *Kitâb ech chelh'a* (mss. de la Bibl. Nat., fonds berbère n° 4, fol. 64 : تسغاذ امراو امثقالن لحرير ازڭاغ سلزان اد سموس امثقالن اڭان املبل لحرير يفلكين اد سموس امثقالن لحرير اڭان اوراغ اذ سموس امثقالن لحرير ايڭان ازكزا ادسموس امثقالن لحرير اكان اعلجى

[5] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 388-389.

2° √BNZ'R; Taïtoq : *ibanz'aren* ⵉⴱⴰⵏⵣⵄⴰⵔⵏ, gris (en parlant des animaux).

Pour *haras* et *ederi*, voir s. v^is brun et vert.

XIV

NOIR.

Les racines qui ont fourni les dérivés ayant le sens de *noir* et de *nègre* sont les suivantes :

1° √BRK. En Zouaoua, *berrik* بريك, être noir : 1^re f. *seberek* سبرك, noircir; I-VIII^e f. *seberik* سبريك; IV^e f. *tseberrik* تبريك. Dans l'argot des colporteurs zouaouas, l'expression *itsberrik thit'* يتبريك ثيط (l'œil devient noir) signifie s'endormir. Nom d'action, *theberek* ثبرك noirceur; *Bou berrek* بو برك, cauchemar. Bougie : *ebrek* ابرك, être noir; 1^re f. *esberrek* اسبرك, noircir; I-VII^e f. *sberrak* سبراك; VI^e f. *berrek* برك. Zouaoua, Bougie, A. Khalfoun, Chaouia, Guelàia, *aberkan* ابركان, noir.

Sous cette dernière forme, la racine BRK a formé de nombreux noms propres d'hommes et de familles. Ainsi à Cherchel, les *Berkani* chefs de la faction hostile à la France; sur les bords du Sénégal, la tribu des Braknas. Un des maîtres du célèbre Es Senousi, El Hasan b. Makhlouf b. Mas'oud b. Sa'îd el Mozbili er Ràchidi, mort en 857 hég., était surnommé Abou *Berkân* ou Aberkàn[1]. En Kabylie, un hameau du village d'Ahora, tribu des Imezdourar, confédération des Aïth Idjar, est appelé Aïth *Berkath*, et un autre chez les Aïth 'Arif, tribu de la confédération des Iflissen Oumm el Lil, se nomme *Iberkanen* « les noirs ».

Cet adjectif sert aussi à désigner diverses variétés de figues et de raisins chez les Zouaouas. Ainsi *abakour aberkan*, figue précoce noire; *ar'anim aberkan* اغانيم ابركان (*roseau noir*) figue noire *thaberkant* تبركانت (la noire) *id; thadoukkarth thaberkant* تدوكارث تبركانت, caprifiguier noir[2]; *thaferrant thaberkant* تفرانت تبركانت (vigne noire), sorte de raisin noir; *azberbour aberkan* ازبربور ابركان (verjus noir), vigne vierge noire; *aberk'ouk' aberkan* ابرقوق ابركان (prune noire), variété de prune[3].

[1] Ahmed Baba de Tonbouktou, كفاية المحتاج لمعرفة من ليس في الديباج (Mss. de la Bibliothèque — Musée d'Alger, 156 A, fol. 30) dit dans l'article consacré à ce personnage : ومعناه بالبربرية الاسود عرف باني بركان « Il était connu sous le nom d'Abou *Berkân*, mot qui en berbère signifie *noir* ».

[2] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, I, 345.

[3] Idem, *ibid.*, 136.

B. Menacer, *iberkan* يبركان être noir.

Le K est devenu χ[1] : B. Menacer : *aberχen* ابركن être noir; 1re f. *sberraχen* سبركن, noircir. Ce verbe est évidemment formé de l'adjectif verbal *aberχan* ابركان qui existe aussi en Haraoua, Ouarsenis, B. Iznacen et Bot'ioua.

Le CH remplace le K[2]; Mzab, Kibdana, B. Ḥalima, Bot'ioua d'Arzeu : *aberchan* ابرشان f. *taberchant* تبرشانت. A cette racine se rattache sans doute le mot mzabite : *aberchi* ابرشي, carré de boue, pl. *ibercha* يبرشا. K'çour *berchen* برشن être noir. Nous avons ici une formation analogue à celle de *aberχen* chez les Beni Menacer.

En Mzabite, le CH et le TCH permutent souvent[3]; aussi nous trouvons les formes suivantes : 1e f. fact. *sbertch* شبرچ noircir; adj. verbal *abertchan* ابرچان, noir, f. *tabertchant* تبرچانت à côté de *aberchan* et *taberchant;* n. d'action de la 1re forme : *asebertchan* اسبرچان, action de noircir, provenant d'un verbe *sbertchen* سبرچن pour *sbertch* سبرچ (cf. *berchen* pour *berch*); Ouargla, *abertchan* ابرچان, f. *tabertchant* تبرچانت.

Dans le dialecte du Gourara, l'*r* suivi d'une dentale est remplacé par le *h'*[4] : *abeh'kan* ابحكان, noir.

§ 2. On vient de voir que la racine BRK et ses dérivées sont employées dans les dialectes berbères de l'Algérie, du Maroc et du Sahara du Nord, à l'exclusion du touareg. A côté de cette racine, il en existe une autre qui, pour ne se rencontrer aujourd'hui que dans le Sahara, a dû cependant être employée dans une région plus étendue, comme on le reconnaît par l'onomastique géographique.

La forme la plus simple $\sqrt{\text{SDHF}}$ n'existe plus que dans le mot *asedhif* اسضيف, employé très rarement en Zouaoua. Ainsi dans un vers d'une chanson populaire

غس املوجه الـنى اسضيف

R'as em el oujah enni ousedif

Sinon celle au visage noir[5].

Dans plusieurs dialectes, la présence du DH a entraîné le changement du S en Z.

Djerba : *zedhdhof* زضف être noir; 1re f. *zezdhof* زززضف, noircir; nom d'action : *tazodhfi* تزضفي noirceur, couleur noire; Dj. Nefousa, *zodhfi* زضفي, couleur noire.

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 32.
[2] *Ibid.*, p. 31-51.
[3] *Ibid.*, p. 14.
[4] *Ibid.*, p. 57.
[5] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 221.

Le DH s'est transformé en T'[1] : Ahaggar *aset't'af* ⵉⵟⵙ, noir f. *taset't'efet* ⵜⵉⵟⵙⵜ ; Djerbah : *aset't'af* اسطّاف noir.

Cette forme doit avoir aussi existé en Kabylie comme le montre le mot *bouset't'af* بوسطّاف désignant en Zouaoua une sorte de parasite qui attaque la vigne[2]. On doit y rattacher aussi le nom de Sétif, écrit سطيف (*Set'if*) par les Arabes; il remonte à une haute antiquité, puisque nous le trouvons déjà chez les Romains sous la forme *Sitifis*, d'où vient le nom de la Maurétanie sitifienne[3]. Elle devait aussi être en usage chez les Benou Mozab, dans le pays desquels vinrent s'établir les Abadhites chassés de Ouargla et qui prirent le nom plus ou moins correct de Mzabites. Dans le dialecte de ces derniers, comme nous l'avons vu, le mot « noir » s'exprime par un dérivé de la racine $\sqrt{\text{BRK}}$ ($\sqrt{\text{BRCH}}$, $\sqrt{\text{BRTCH}}$); mais la racine $\sqrt{\text{ST'F}}$ s'est conservée dans le nom de l'*Oued Set't'afah* وادى سطّافة (la rivière noire) à une étape de Berryân, entre cette ville et Laghouat.

A Aoudjila, la sifflante S est devenue CH : *acht'af* اشطّاف, noir.

Les deux dialectes de Ghat et des Kel Oui adoucissent la lettre emphatique *t'* en *t* : *isettafen* ⵏⵉⵜⵙ, noir.

De même qu'à côté de la forme *asedhif* ($\sqrt{\text{SDHF}}$ on a *aset't'af* (ST'F), de même on a $\sqrt{\text{ZT'F}}$ à côté de $\sqrt{\text{ZDHF}}$.

Dj. Nefousa : *azet't'af* ازطّاف et par aphérèse, *zet't'af* زطّاف, noir, nègre, pl. *izet't'afen* يزطّافن.

A Syouah, *azot't'af* ازطّاف a le sens de bleu[4], toutefois Cailliaud[5] donne *azottafen* (= *azet't'afen*) avec le sens de nègre.

§ 2. $\sqrt{\text{GN}}$. Pour désigner le mot « noir », les Zénagas emploient *ed'egen* اذكن, noir, nègre; *ted'gen* تذكن noircir. On serait tenté de rapprocher ce mot de l'arabe ادكن, noir, brun foncé, couleur intermédiaire entre le rouge et le noir[6], qu'on rencontre déjà dans Lebid :

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 22.

[2] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, I, 445.

[3] Cf., sur les vicissitudes de Sétif, Féraud, *Histoire de Sétif*, Constantine, 1872, in-8°.

[4] C'est ainsi que dans le dialecte chamitique du Khamir, en Abyssinie, le bleu et le noir se rendent par un seul mot : *niçir* (Reinisch, *Die Chamirsprache*, Vienne, 1884, in-8°, 2e partie, p. 117-131); de même en afar ou dankali, *dat* signifie à la fois bleu foncé et noir (Reinisch, *Die Afarsprache*, 3e fasc., in-8°, Vienne, 1885-1887, p. 8, 31).

[5] *Voyage à Méroé*, t. I, p. 415.

[6] Zamakhchâri, *Asâs el belâghah*, t. I p. 180, وهو لون بين سواد وحمرة.

اغلى السباء بكل ادكن عاتق اوجونة قدحت وفض ختامها[1]

J'achetais à haut prix le vin apporté dans une outre brune, ancienne, ou dans une jarre qu'on vidait après en avoir brisé le cachet;

dans El Ḥadirah[2]

فسمى ما يدريك ان رب فتية باكرت لذتهم بادكن مترع

Qui te fera savoir, Somaya, le plaisir que m'a maintes fois fait goûter le matin, avec des amis, une outre brune remplie (de vin),

et dans un vers anonyme cité par Ibn ʿAchour[3]

نظرت الى راسى فقالت مالة قد ضم فوديه قناع ادكن

Elle a regardé ma tête et m'a dit : Comment se fait-il qu'un voile brun enveloppe les mèches de chaque côté?

Mais cette dérivation d'*ed'egen* n'est qu'apparente, car la racine primitive paraît avoir été GN, comme on le voit par les expressions suivantes :

Dj. Nefousa : *agnaou* أگناو, nègre, noir.

Egenoui أگنوى pl. *ignaonn* يگناون, nègre, est le nom donné aux Wolofs par les Trarzas. En Algérie, on appelle *Guennaonyah*, les langues nègres en général, et spécialement le Kanouri. Peut-être est-ce à cette racine qu'il faut rattacher le nom de Guinée, déjà cité dans El Edrisi.

Ce qui montre que le *d'* est adventice dans le mot *ed'egen* et que ce mot n'a qu'une ressemblance extérieure avec أدكن, c'est que le *d'* est remplacé quelquefois par un *s* également adventice; ainsi on trouve en Chelh'a *aseggan* اسگان, noir.

On peut rattacher à cette racine le nom d'une espèce de dattes, la plus renommée du Djebel Nefousa, cultivée à Tin-T'emzin, dans le moudirieh de Lafout : *Tagnanaït*[4].

§ 4. Dans le Sahara du Nord et au Maroc, on emploie les dérivés de la racine $\sqrt{\text{SMG}}$.

Chelh'a et Taroudant : *ismeg* يسمگ, nègre, noir, pl. *isemgan* يسمگان.

[1] *Mo'allaqah*, v. 59. Le commentaire de Zaouzeni (Alexandrie, 1292, hég., p. 91) explique ainsi ce mot : ادكن الذى فيه دكنة كالخز الادسن اراد بكل زق الادكن الزق الذى يضرب لونه السواد.

[2] *Diwân*, éd. Engelmann, Leyde, 1858, in-8°, II, v. 15, p. ٨.

[3] *Commentaire de la Bordah* d'El Bousiri, Boulaq, 1292, hég.

[4] A. de Calassanti-Motylinski, *Relation du Djebel Nefousa*, Alger, 1886, pet. in-4°, p. 33 : تين انس تگنايت.

Le G est devenu R'[1] √SMR' : Guélâia *ismer'* يسمغ, nègre.

Il s'est adouci en J[2] √SMJ Djerid, *ismej* يسمژ nègre; O. Rir' *ismej* يسمژ pl. *isemjan* يسمژان.

Le S est devenu CH : √CHMJ : Mzab et Ouargla *ichemj* يشمژ nègre, pl. *ichemjan* يشمژان; Dj. Nefousa : *achemji* اشمژى nègre, pl. *ichemjan* يشمژان.

Le J permute avec le DJ[3] √CHMDJ : Mzab, *ichemdj* يشمج nègre, pl. *ichemdjan* يشمجان; Dj. Nefousa : *achemdji* اشمجى nègre, pl. *ichemdjan* يشمجان.

Le CH est remplacé par un J, √JMJ : Tementit, *ijmej* يژمژ noir, nègre.

Le J est devenu un DJ, √DJMDJ : Syouah : *adjmidj* اجميج esclave.

Peut-être faut-il rattacher à cette racine la forme *imouchchan* يموشان qui existe en Chelh'a.

§ 5. La racine SKI désigne plutôt le nègre que la couleur noire en général. B. Menacer : *askiou* اسكيو pl. *iskouan* يسكوان nègre; Ouarsenis : *asekkiou* اسكيو. Ahaggar *askiou* :·:⊙ pl. *iskiouen* I:·:⊙; f. *taskiout* +:·:⊙+ pl. *tiskiouin* I:·:⊙+.

Sous l'influence de l'*i*, le *k* est devenu *tch* et l'*s* est tombé : Djerba : *atchiou* اچيو nègre.

§ 6. La racine RGL paraît avoir disparu de presque tous les dialectes : Djerid : *arougal* اروڨال noir; O. Rir' *arouggal* اروڨال. A Ouargla, *areggal* a le sens de brun. On en rencontre une trace dans le Zouaoua. Ainsi dans ce vers :

افك فطم امركلن الغان

Efki Fat'ima
Emm ergalen r'eman

Donne-moi Fatima
Aux sourcils noirs[4].

§ 7. En Zouaoua, à Bougie et en Touareg, le nom des nègres est dérivé de la racine KL.

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 42-43.

[2] *Ibid.*, p. 41.

[3] Sur la permutation du DJ et du J dans le même dialecte, cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 37.

[4] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 377. Ces exemples montrent que c'est par erreur qu'on lit *r'eggel* (IIꞮ:) pour *reggel* IIꞮ⊙, brun, dans le *Dictionnaire français-tamaheq* de M. Cidkaoui (Alger, 1894, in-4°, p. 143).

Ahaggar, Aouelimmiden, Taïtoq, Ghat : *akli* ⵑⵍⵉ nègre, esclave, pl. *iklan* ⵉⴽⵍⴰⵏ ; Zouaoua, Bougie : *akli* اكلي, pl. *aklan* اكلان.

Ce mot entre dans la formation d'un certain nombre de noms propres de Kabylie : *Agouni bouaklan* أكوني بواكلان (plateau des nègres), village de la tribu d'Atouch ; *Thala bouaklan* ثلا بواكلان (fontaine des nègres), village des Beni Thour ; ces deux endroits sont situés dans la confédération des Aïth Ouagennoun. L'origine de cette appellation est ainsi racontée par le général Hanoteau : « Les Kabyles donnent le nom d'*Aklan* aux descendants de colonies de noirs établies par les Turks près de Dra'el Mizân et de Tizi Ouzou. Nous les appelons 'Abid (عبيد) comme les Arabes[1]. »

En Kel Oui, l'L a été redoublé : *akll* ⵑⵍⵍ esclave.

Ahaggar, Taïtoq : *taklit* ⵜⴰⴽⵍⵉⵜ négresse, pl. *tiklatin* ⵜⵉⴽⵍⴰⵜⵉⵏ ; Zouaoua, Bougie : *thaklith* ثكليث négresse, pl. *thiklathin* ثكلاثين.

Chez les Aïth Ouagennoun, on trouve dans la fraction des Isser ed Djedian *Azib en Taklits* عزيب نتكليت (ferme de la négresse) ; c'est peut-être la même racine que nous trouvons dans Tiklat, à 28 kilomètres de Bougie, bâtie sur les ruines de l'ancienne Tubusuctus, sur la rive gauche de la Soummam.

Les dérivés suivants peuvent être rattachés à la même racine : Ahaggar, *ikaouelen* ⵉⴽⴰⵡⴰⵍⵏ noir, noirâtre ; Taitoq : *ikoualen* ⵉⴽⵡⴰⵍⵏ ; plur. *ikaoualnin* ⵉⴽⴰⵡⴰⵍⵏⵉⵏ ; *takkaoult* ⵜⴰⴽⴽⴰⵡⵍⵜ noirceur ; *sekkoul* ⵙⴽⴽⵡⵍ noircir.

Il n'y a aucune vraisemblance que $\sqrt{\text{KL}}$ (ou KOUL) soit dérivé de l'arabe اكحل, foncé, étant donnée la présence de ces racines en touareg.

§ 8. A Syouah, au Dj. Nefousa et au Mzab, on emploie le mot *taia* تيا ($\sqrt{\text{I}}$) pour signifier négresse. Taroudant *touaia* تويا pl. *touiouin* تويوين. Ce mot s'est conservé dans le nom d'un village des environs d'Alger Aïn-Taya (عين تيا) « la source de la négresse ».

[1] *Poésies populaires kabyles*, p. 412, note 1. Le mot arabe-algérien *ouçif* وصيف pl. *ouçfan* وصفان s'emploie aussi en kabyle :

ستلمسان ار امعسكر
يود تريول لوصيف

Si Tlemsen ar Màsker
Iououid taraioul louçif

« De Tlemsen à Mascara
Il a amené des tirailleurs noirs ».
(Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 44.)

APPENDICE.

Ce mémoire était terminé quand j'ai reçu les deux travaux de feu M. G. von der Gabelentz sur les rapports du basque et du berbère : *Baskisch und Berberisch*[1] et *Die Verwandtschaft des Baskischen mit der Berbersprachen Nord-Africa's*[2]. Ce dernier titre est exagéré, car, entre tous les dialectes berbères, les recherches de M. von der Gabelentz portent uniquement sur le kabyle (Zouaoua), le touareg (Ahaggar), le chelh'a et le Ghdamsi : encore, pour ces deux derniers, n'a-t-il consulté que le lexique absolument incomplet et souvent fautif de Newmann[3]. Mais même pour ce qui concerne ces dialectes, une connaissance approfondie manquait à l'auteur; aussi fait-il porter sa comparaison du basque, non pas seulement sur des mots *arabes* (!), mais même sur des mots *français* (!!) passés en Kabyle; c'est ainsi que le basque *burdi*, voiture, est comparé au kabyle *θabruedt* (forme inexacte pour *θabruet* = *thabrouet'*, du français *brouette!*)[4]. C'est sur une série d'exemples de ce genre que reposent les règles de phonétique déduites par M. von der Gabelentz et appliquées par lui au basque et au berbère en général. Il est, je crois, inutile d'insister sur la valeur des résultats ainsi obtenus; mais comme, dans son second ouvrage, l'auteur a consacré deux sections aux métaux et aux couleurs, je crois devoir reprendre et rectifier ici ses comparaisons sur ce sujet.

(*Die Verwandtschaft*, p. 116-117, n° 98) : Fer, kabyle *wezzal* (*ouzzal*), touareg *azal*, chelh'a *wezzil;* seuls cités, rapprochés du basque *burni* et *burdin* (!).

Argent : touareg *azref* (seul cité) = basque *zillar* et *zilhar!*

Cuivre : touareg *temanast* coupe, Ghdamès *wanâs* (*ouanas*) = basque *menast*, métal. On a vu plus haut que le mot berbère est emprunté à l'arabe نحاس.

Plomb : touareg *tablelt* (?) = basque *berun* (!).

Étain : touareg *tikeroast* (?), coupe; Chelh'a *ikiri*, plomb = basque *zirraida*, étain! (*Die Verwandtschaft*, p. 208-211.)

396. Kabyle *tšulleγ* être pâle (forme fautive pour *tšulleχ* = *tchoullekh*) = basque *zuri* blanc (!). En revanche le mot basque signifiant pâle, *ubel* est comparé au kabyle *amellal* et au touareg *mel, amilel* (*sic*), seuls cités.

397. Kabyle *berrih* (faute pour *berrik* être noir), seul cité = basque *bel(t)z, baleh, baltz* (!).

[1] *Sitzungsberichte der königlich-preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, t. XXXI, 1893, p. 591-613.

[2] Braunschweig, 1894, in-8°.

[3] *Libyan Vocabulary*, Londres, 1882, in-12.

[4] *Baskisch und Berberisch*, p. 595.

398 *a*. Kabyle *iluγ* (*ilour'*) trouble = basque *illun, illun*. Le mot kabyle paraît un emprunt à l'arabe لاع ; يلوع, hâler.

Kabyle *ilfaṭ*, sale (faute pour *ilfāḍ, ilfāḍh*) = basque *lik(h)itz*. La racine kabyle L F DH est un emprunt à l'arabe لغظ, لغيط, vomi; لغاظة déjections, etc.

400. Le basque *urdiñ* bleu, est rapproché du touareg *irtai* (?!) sale, et *idālen*.

401. Kabyle *auraγ* (*aourar'*) jaune = basque *hori* et *ori*. La ressemblance peut n'être qu'extérieure comme on l'a vu pour *ourar'* et *aurum*.

403 *b*. Basque *zohardi* ciel clair = kabyle *azerqaq* (*azerk'ak'*) et touareg *segeni* (!) indigo. On a vu qu'*azerk'ak'* est une forme redoublée empruntée à l'arabe ازرق.

403 *d*. Basque *arre* gris = kabyle *aras* brun, et touareg *neggor* (?) brun. Pour ce dernier mot, l'auteur aurait pu citer la forme *haras*. L'*s* faisant partie de la racine devrait se retrouver en basque.

On voit combien sont inexactes et incomplètes les comparaisons de M. von der Gabelentz. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de combattre la théorie qui fait du basque une langue parente du berbère; elle a déjà été exposée par deux linguistes que n'a pas connus M. von der Gabelentz, peu au courant de la question [1]; mais j'estime, au moins en ce qui concerne le berbère, que de telles tentatives sont prématurées. Un jour viendra où la grammaire et la lexicologie berbères étant dégagées de tout élément étranger et connues dans leurs moindres détails, par l'étude complète et la comparaison de tous les dialectes existant encore aujourd'hui, nous aurons une base sérieuse pour procéder à une comparaison générale. D'ici là, l'on doit se contenter d'amasser des matériaux en procédant de temps à autre à une synthèse des résultats acquis.

René Basset.

Addition au chapitre 1. — Sur les racines OU R K' et R K' dans les langues sémitiques, cf. Goldziher, *Der Mythos bei den Hebräern*, Leipzig, 1876, in-8°, p. 166-169.

[1] *De quelques rapports entre les langues berbère et basque*, Toulouse, 1883, in-4°; De Charencey, *Des affinités de la langue basque avec divers idiomes des deux continents*, Paris, 1892, in-8°.

TABLE

DES VERBES D'ÉTAT ET ADJECTIFS MARQUANT LA COULEUR.

Pages.

I. Or 60
II. Argent 64
III. Fer 67
IV. Cuivre 68
V. Étain 69
VI. Plomb 69
VII. Blanc 70
VIII. Jaune 75
IX. Rouge 75
X. Brun 80
XI. Violet 80
XII. Bleu, vert 81
XIII. Gris 83
XIV. Noir 84

Appendice 90

VARIA.

L'allemand *schlieszen* = latin *excludere*.

En feuilletant l'autre jour le *Bulletin* de notre Société, j'y ai trouvé, à la date de l'année 1871, le souvenir des discussions soutenues alors parmi nous au sujet du verbe allemand *schlieszen*, que je rapprochais du latin *excludere*, non pas pour y voir deux congénères, mais pour y voir un emprunt des langues germaniques. Le progrès de la science, depuis vingt ans, n'a fait que me confirmer dans cette opinion. L'objection qui m'était opposée alors, que *schlieszen*, en sa qualité de verbe fort, faisant au parfait *schlosz* et au supin *geschloszen*, ne pouvait être emprunté, ne me serait sans doute plus faite aujourd'hui. Ni pour le verbe allemand *schreiben*, ni pour *preisen*, personne ne fait difficulté aujourd'hui d'admettre l'emprunt, quoique l'un et l'autre suivent la conjugaison forte.

En ce qui concerne *schlieszen*, vieux haut-allemand *sliozan*, néerlandais *sluiten*, ancien frison *slûta*, Kluge fait remarquer que ni l'anglais, ni l'ancien norrois, ni le gothique ne connaissent ce verbe, non plus que ses dérivés. Cela n'empêche pas Kluge de poser une «racine germanique *slût*, prégermanique *sklûd*».

Au lieu du prégermanique *sklûd*, il faut, je crois, mettre le verbe latin *excludo*, devenu dans la prononciation populaire *scludo*. C'est ainsi que le latin *expendere* a produit l'allemand *spenden* «donner». A une époque plus récente, le substantif féminin *exclusa*, *sclusa* a donné pareillement *Schleuse*.

Le substantif *Schlüssel* «clef», vieux haut-allemand *sluzzil*, est un dérivé du verbe, formé d'après le même principe que *Flügel* de *fliegen* ou *Deckel* de *decken*.

Le substantif *Schlosz* «serrure» et «enceinte fermée, château», vieux haut-allemand *Slôz*, a été fait sur le même modèle que *Flosz* venant de *flieszen* ou *Schosz* «pousse, rejeton», de *schieszen*.

Pour ceux qui seraient, au point de vue du sens, inquiétés par la préposition *ex*, je transcris, d'après Ducange, les passages suivants, où *excludere* signifie «fermer, barrer» et où *exclusor* est exactement l'allemand *Schlosser* «serrurier»:

Quæro ut novos muros Divionis (dux) destruat, quia abbatias nostras excludunt. (Jugement de l'année 1153. Voir Ducange, *s. v.*)

In arte argentaria Exclusores vocantur qui de confusione massæ noverunt formam vasis exprimere. (S. Augustinus, *Enarr. in Psalm.* 67.)

Et cum conflandi ferrum locus esset aptissimus, et fabris, et ferri exclusoribus maxime repleretur. (*Vita S. Egwini Episc. Wigorn.* cap. 3.)

Je ferai remarquer, en finissant, que cette étymologie n'a absolument rien de désobligeant pour la langue allemande, en admettant que l'amour-propre national ait quelque chose à voir à ces questions, ce qui m'a toujours paru enfantin. Au contraire, rien n'empêche de supposer que les anciens Germains n'avaient point besoin pour se garder de serrures, ni de verrous, ainsi que les Suisses de Schiller :

Bald thät es Noth,
Wir hätten Schlosz und Riegel an den Thüren.

P. S. Cet article était rédigé, lu à la société et imprimé, quand l'idée m'est venue d'en envoyer une épreuve à M. Moriz Heyne, professeur de littérature germanique à l'Université de Göttingue.

M. le professeur Heyne, germaniste éminent, est l'un des continuateurs du Dictionnaire de Grimm : je pensais qu'il devait, sur cette question, avoir son opinion faite, puisqu'il est précisément occupé de la lettre SCHL. Voici la réponse qu'il m'a faite :

Très honoré collègue,

Par l'extrait ci-joint d'une épreuve du Dictionnaire de Grimm, vous verrez que notre opinion sur le verbe *schlieszen* est allée à mi-chemin à la rencontre de la vôtre. La démonstration que vous m'avez fait lire a achevé de me convaincre, et je regrette de ne l'avoir pas connue plus tôt : notre article eût été absolument affirmatif, au lieu qu'à présent il laisse encore place à quelques doutes...

Le cahier du Dictionnaire de Grimm qui contient l'article *schlieszen* doit paraître sous peu...

Moriz Heyne.

Göttingue, 11 mai 1895.

Allemand *schürzen* = latin *excurtiare*.

Je profite de cette occasion pour ramener aussi à sa vraie origine le mot allemand *schürzen* « trousser (une jupe, une robe) », d'où le substantif *die Schürze* « le tablier ».

Nous avons ici un dérivé du bas latin *excurtiare* (de *curtus*), italien *scorciare*, français *escorcier* « raccourcir ».

Il existe dans notre vieille langue un substantif *escorsure* que Godefroy traduit par « retroussis, partie retroussée ».

L'accusatif du gérondif en français.

On sait qu'en latin le gérondif avait sa déclinaison complète. De cette déclinaison, il n'a guère survécu en français moderne que l'ablatif.

Il s'en alla courant (*currendo*).
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon (*vendendo*).
Chemin faisant (*iter faciendo*).
Humainement parlant (*parabolando*).

Cependant, il existe une ou deux expressions qui nous ont conservé l'accusatif : c'est d'abord la locution *à son corps défendant*. Par exemple dans cette phrase : « Il a tué son adversaire à son corps défendant ». Il faut, par la pensée, rétablir la locution latine : *ad defendendum* (pour défendre).

Cette tournure était, comme on sait, fréquente en ancien français :

Ces qu'il laissa a la porte gardant (pour garder la porte)...
Servi vos ai par mes armes portant (*per portandum*)[1].

Une autre expression de même sorte est la locution *carême-prenant*, qui était courante autrefois et qu'on trouve encore sur quelques calendriers ecclésiastiques. On a dû commencer par dire : « Nous touchons à carême prenant... Nous nous préparons à carême prenant... » En latin : *ad prendendum quadragesimam.*

UN PRODUIT DE L'ANALOGIE.

Le mot anglais *Colinderies.*

M. Maurice Bloomfield, dans une communication à l'*American Philological Association*[2], cite le fait suivant, qui est un trop curieux exemple de formation analogique pour ne pas mériter d'être reproduit. Il s'agit du suffixe *-eries* (le pluriel seulement), pour désigner des objets d'exhibitions publiques.

Comme on avait eu d'abord à Londres (ou à New-York) la *fisheries exhibition*, le mot *the fisheries* tout court servit à désigner les objets ayant rapport à la pêche. Puis vint une exposition de fleurs qui suggéra tout naturellement *the floweries*. Une exposition d'hygiène — *health exhibition* — donna *the healtheries*. Enfin la *Colonial and Indian exhibition* s'étant, pour simplifier, appelée *the Co-*

[1] E. Étienne, *Grammaire de l'ancien français*, p. 251.
[2] Juillet 1893.

lind, il en sortit *the Colinderies*, un terme, dit M. Bloomfield, qui d'indignation ferait tourner au rouge l'encre d'un puriste.

Pour montrer à notre confrère de race anglo-saxonne que nous ne sommes pas en reste, il suffit que nous rappelions qu'à côté des magasins d'*orfèvrerie* ou de *mercerie*, nous avons à Paris des marchands de *bondieuserie*, qui tiennent dignement leur place auprès des *colinderies* anglaises.

Michel Bréal.

VEDICA.

1. *Púraṃdhi.*

Le nom et l'interprétation de cette énigmatique entité divine a déjà piqué tant de curiosités, inspiré tant de savantes et ingénieuses recherches, qu'il peut sembler oiseux et quelque peu ridicule d'y consacrer une nouvelle étude : les résultats obtenus jusqu'à présent sont entre les mains de tous les védisants, et d'excellents juges s'en déclarent satisfaits [1]; si l'on ne partage point leur avis, reste-t-il du moins l'espérance de trouver une solution meilleure et de les en convaincre? Je le crois, pour ma part, mais à condition de sortir si résolument des voies battues, qu'on encoure le reproche de paradoxe et de bizarrerie. Je ne compte pas y échapper; je demande seulement à mes confrères de suivre ma longue argumentation, sinon avec le désir d'être persuadés, du moins avec la sympathie que mérite toute tentative sincère.

Au double point de vue étymologique et naturaliste, la seule explication aujourd'hui admise se heurte à quatre objections fondamentales : 1° en fait d'autorités anciennes, elle n'invoque que l'autorité du texte pada, qui coupe *púraṃ-dhi*, et l'on conviendra que c'est peu pour nous éclairer; 2° cette analyse exigerait impérieusement l'accentuation **puraṃdhí*, dont il n'y a point de trace; 3° elle n'aboutit qu'assez péniblement au sens de « plénitude, abondance, générosité, bénédiction », que l'on y attache; 4° ce sens lui-même enfin, admissible en tant que résultat d'une évolution postérieure, offre le grave inconvénient de transporter une entité morale et vague dans la période du naturalisme primitif. Cette dernière raison, je le sais, ne touchera guère qu'une minorité, puisque l'école mythique est en défaveur; mais peut-être la suite montrera-t-elle qu'on aurait tort de la dédaigner dans le cas présent.

Ce qui demeure acquis, en tout cas, c'est qu'une recherche dirigée dans ce sens peut braver les critiques mêmes des traditio-

[1] Bloomfield, *Contrib.*, V, p. 19; Oldenberg, *Die Religion des Veda*, p. 63 et 180.

IMPRIMERIE NATIONALE.

nalistes, même de ceux qui pensent qu'il faut expliquer tout le passé de l'Inde par son présent, et professent, ou peu s'en faut, qu'un sectateur des Védas ne se trouverait pas déplacé dans une pagode contemporaine; car ici la tradition n'a rien à nous apprendre, par l'unique et bonne raison qu'elle ne sait rien de plus que nous, rien que ne nous apprenne la simple lecture des textes védiques. La Puraṃdhi est une puissance bienfaisante: c'est probablement tout ce qu'en ont su les poètes et les prêtres qui l'ont nommée, invoquée et célébrée, et nous en serions réduits à la même ignorance s'ils ne nous avaient conservé quelques fragments de formules antiques dont il faut essayer de pénétrer le sens incompris d'eux.

Je débute par une constatation générale: le nom de *púraṃdhi* revient quarante-sept fois dans le R. V., pas une dans l'A. V., sauf en deux passages empruntés au R. V. Le contraste est trop frappant pour n'être pas significatif: la fréquence du mot dans la langue du livre qui est le rituel du sôma, son absence complète dans un recueil védique étranger à ce culte, doivent faire soupçonner une indubitable connexion entre la Déesse Puraṃdhi et le Dieu Sôma. Disons tout de suite quel est ce rapport, oublié des rédacteurs mêmes du Véda: la *púraṃdhi* est primitivement la prison et le réservoir du sôma céleste, le réceptacle de la pluie, bref «la citadelle aveugle» (*pŭr andhă*), la nuée noire qui tour à tour dérobe et épanche à l'homme ses trésors.

On verra plus loin que, de toute la phraséologie incolore où se noie la personnalité de Puraṃdhi, les seuls passages caractéristiques qui surnagent sont précisément ceux qui la mettent en relation avec ce fameux rapt de Sôma où récemment M. Bloomfield a dégagé, avec une si rigoureuse netteté, le mythe de l'éclair apportant la pluie. Étayons tout d'abord la base chancelante de notre édifice étymologique.

*
* *

La locution *pŭr andhă* est hautement possible, mais elle n'est que possible, on ne la lit nulle part, et sûrement les Indous, s'ils ont jamais pensé que *púraṃdhi* fût la nuée, auront interprété son nom par «le réservoir de la plénitude». Cette ressource, encore une fois, nous échappe: il n'y a pas de mot *púr* «plénitude»; y en eût-il un, le composé serait **pūr-dhí*, car la formation par le premier terme à l'accusatif est sans exemple avec *-dhí*, et le mot serait oxyton; sans compter ce qu'aurait de flottant et d'abstrait cette désignation d'un objet concret. Mais, que cette fausse étymologie ait pu influer d'une manière indirecte sur les altérations qui ont atteint le mot, c'est ce que je

suis loin de nier; bien au contraire, je pense qu'il ne faut négliger aucun des adjuvants qui sont susceptibles d'expliquer une transformation à première vue aussi étrange : de *pŭr andhá* ou *pŭr andhí* «forteresse obscure», les Indous ont tiré d'autant plus aisément *púraṃdhi* qu'ils ont vu dans ce dernier terme «le réservoir de la plénitude».

On s'est défait en théorie, mais on ne se départ point aussi facilement dans la pratique, de l'illusion ancestrale qui voyait dans le sanscrit une sorte d'algèbre dérivative, rigoureuse et impeccable, et qui le traitait en conséquence, ramenant chaque mot à une racine suivant une norme fixée une fois pour toutes. Il faut s'habituer à penser que, si le védique — je ne dis pas le classique — a été incontestablement une langue vivante, s'il a été parlé par des lèvres humaines et pensé par des cerveaux humains, il ne saurait plus qu'aucun autre idiome avoir échappé aux confusions, aux lapsus, aux erreurs d'étymologie populaire et de fausse analogie, aux formules toutes faites, qui partout ont sévi.

Je pars donc d'une formule *pŭr andhá*, où, bien entendu, l'*n* n'a pas d'autre valeur phonétique ni même, dans certains systèmes, d'autre expression graphique que l'*ṃ* de *púraṃdhi*. C'est là sans doute la moindre des difficultés; car l'écriture est toute récente, et, du jour où le mot fut analysé *púraṃ-dhi*, la graphie par l'anusvâra s'imposa. Quant à l'expression «citadelle sombre», si le Véda ne nous en offre pas la lettre, au moins fourmille-t-il de métaphores analogues pour désigner le séjour mystérieux, «caverne close, cachette recluse, gouffre sans fond, citadelles crues(?), citadelles noires» (R. V., IV, 16, 13), etc. : la juxtaposition est d'excellent sanscrit; l'adjectif, étant de détermination et non de simple ornement, devait suivre le substantif, tout comme dans *áhir budhnyàḥ* ou *populus Romanus;* et enfin une formule semblable, pour désigner le réservoir du sôma céleste, se conçoit d'autant mieux qu'elle prêtait au raffinement par calembour et pouvait à la rigueur s'entendre comme *pŭr ándhasaḥ* «la citadelle de la plante» ou «du suc végétal».

Je ne pense donc pas que mon postulat ait rien d'excessif : si le mot *púraṃdhi* n'est tombé du ciel avec l'objet qu'il représente, il est aussi légitime d'en chercher l'origine dans la liaison de deux mots que dans la composition mal venue d'un thème avec un cas.

*
* *

Toute la question se réduit à savoir s'il y a une voie pour passer de l'un des termes à l'autre : de *pŭr andhá*, locution à deux accents, où l'*ú* est long, où la finale est *á*, dont enfin le

génitif serait *puró andhāyāḥ*, et ainsi de suite, à *púraṃdhi*, mot à un seul accent invariable, où l'*ú* est bref, la finale *í*, et dont le génitif enfin est *púraṃdheḥ* ou *púraṃdhyāḥ*. Au premier abord, rien ne semble plus forcé; et pourtant, si l'on considère que le vocatif primitif de la locution *pūr andhā* ne peut être que **pūr andhe*, avec *ú* bref et un seul accent, tout s'aplanit d'un seul coup; car *púrandhe*, à son tour, prononcé d'ensemble et envisagé désormais comme un mot dont l'accent unique constitue l'unité, sera pris fort légitimement pour le vocatif d'un mot dont le nominatif est *púraṃdhiḥ*, et il n'en faut pas davantage pour appeler à la vie ce nominatif et subsidiairement toute la flexion qu'il commande.

En grec, le type μητίετα a eu la vertu, on le sait, non pas seulement de développer une flexion, mais de la remplacer tout entière, et ce n'est là qu'un exemple entre cent de l'influence exercée sur les noms ou les épithètes des êtres divins par l'habitude où l'on était de les prononcer au vocatif beaucoup plus souvent qu'aux autres cas. Ce point n'est pas contesté; et, bien qu'on ne lise pas, que je sache [1], la locution εὐρύοπα Ζεῦ au vocatif, nul presque ne doute que le nominatif εὐρύοπα Ζεύς n'en procède. On ne voit donc pas pourquoi il serait nécessaire de lire le vocatif *púraṃdhe* dans un texte védique, avant d'oser affirmer qu'il existât et fût usité : fort antérieures aux chants sacrés furent les simples invocations, aux hymnes composés les litanies rudimentaires, et l'on a pu, dans une de ces litanies pour la pluie, prononcer à satiété le vocatif **púr andhe*, tout comme tels autres, *áhe budhnya*, *ájaikapāt*, etc., dont les textes n'offrent pas la moindre trace. On verra plus loin une application différente de la même prémisse, et il n'est que licite de faire remonter l'emploi d'aussi simples et courtes formules jusqu'à la phase linguistique et religieuse de l'indo-éranisme.

Nombre de ces mots factices, figés dans leur immobilité vocative, ont pu cesser d'être pleinement entendus [2] : en proférant le cri *púrandhe*, on ne savait plus au juste de quoi l'on parlait; mais on se souvenait vaguement qu'il était question d'un réservoir de trésors. De là le sens général d'abondance qu'on attribua à l'entité divine née d'une confusion grammaticale. Quant à la forme de son nom, l'analogie eût pu tout aussi bien amener **púrandhā*. Mais il faut songer qu'un autre nominatif de la forme correcte et complète était *pūr andhiḥ*, non moins régulier que *pūr*

[1] Sauf seulement Π 241 (contre vingt-deux emplois au nominatif ou à l'accusatif); car *Hymn.* XXIII, 4, ne saurait compter.

[2] Quel est, par exemple, le sens du vocatif *adhrigo* dans la formule Ait. Br. II, 7, 11, où il ne se construit pas même grammaticalement avec le verbe qu'il semble commander?

audhâ, et que dès lors le thème altéré *púraṃdhi-* apparaît comme une sorte de compromis entre les deux nominatifs normaux. Et surtout il faut faire la part très large à l'influence de la fausse étymologie *púraṃ-dhi*, qui a naturellement amené à la finale le vocalisme de *ni-dhí*, *pari-dhí*, *garbha-dhí*, etc., tous mots dont l'accentuation oxytonique révèle à première vue l'origine différente.

Il reste à voir si les textes ne s'opposent pas à l'admission du sens de «forteresse sombre, prison», ou si même tel ou tel d'entre eux n'en aurait point gardé quelque précieux vestige.

*
* *

Dans toute discussion d'un mot aussi commun et devenu aussi banal que *púraṃdhi*, il y a nécessairement une énorme majorité de passages à éliminer comme ne décidant ni pour ni contre. En saine statistique ces cas sont à déduire de l'ensemble; mais encore en faut-il faire le décompte. Je présenterai donc ainsi qu'il suit, et par ordre d'importance, le classement brut des emplois de *púraṃdhi*.

I. Le mot est au pluriel et il est impossible d'y voir rien de plus précis que le sens «abondances, prospérités, bénédictions», ce dernier se rapprochant, si l'on veut, mais par un détour, de celui de Bergaigne, qui voyait dans Puraṃdhi une incarnation de la prière céleste[1] : I, 123, 6; 158, 2; IV, 22, 10; 50, 11; VII, 64, 5; 67, 5; 97, 9, — en tout sept emplois aussi peu caractérisés que possible.

II. Le mot est au singulier, et l'on peut hésiter entre le sens de «abondance», en général et celui de la divinité Puraṃdhi, mais naturellement nous n'en apprenons pas davantage sur la nature intime de celle-ci : I, 5, 3; 134, 3; III, 62, 11; V, 35, 8; VII, 32, 20; VIII, 92, 15; X, 65, 13 et 14, — en tout huit cas, dans plusieurs desquels Puraṃdhi, en tant que divinité au moins vaguement conçue, semble plutôt probable, mais mieux vaut ne pas insister.

III. Puraṃdhi est sûrement nom propre, ainsi qu'il appert de son intervention au milieu d'une énumération d'autres divinités (Bhaga, Aṃça, Indra, Agni, Savitar, etc.), mais il n'en ressort aucune lumière sur sa personnalité : II, 1, 3; 38, 10;

[1] Interprétation que je ne crois pas avoir à discuter : si je parviens à établir mon sens de «caverne céleste», j'aurai par là même fait le départ de ce que les vues de Bergaigne avaient soit d'exact, soit de préconçu.

V, 42, 5; VI, 21, 9; 49, 14[1]; VII, 35, 2; 36, 8; X, 64, 7; 85, 36, — neuf cas.

IV. Il y faut joindre ceux où *púraṃdhi* a pu être pris pour une épithète du Dieu qu'elle accompagne (spécialement Pûṣan), mais où un examen plus attentif y doit faire reconnaître un nom propre et une divinité distincte[2]: I, 181, 9; II, 31, 4, — deux cas absolument similaires, dans l'un desquels les Açvins sont comparés à Pûṣan et Puraṃdhi, tandis que dans l'autre ils sont énumérés tous ensemble.

V. Il conviendrait peut-être de compter à l'actif de notre hypothèse les emplois de la *púraṃdhi* en tant qu'associée au Dieu Sòma : VIII, 69, 1; IX, 97, 36; 110, 3; X, 112, 5. Mais, comme ici elle ne paraît pas avoir avec lui un lien plus étroit qu'avec les autres divinités ci-dessus mentionnées, il sera plus prudent et plus loyal de ranger ces quatre cas parmi les passages incolores, qui ressortent ainsi au total de trente et un sur quarante-sept emplois dans le R. V.[3].

*
* *

Reste à seize passages plus ou moins significatifs et utilisables.

VI. Une fois, mais une seule fois (III, 61, 1), Puraṃdhi est visiblement l'Aurore. Je n'en tirerai point argument en ma faveur, mais je pense qu'on ne s'en prévaudra pas contre moi: la « forteresse » peut aussi bien épancher la lumière que tout autre trésor; et, au pis aller, on conçoit fort bien que le nom d'une divinité féminine et dispensatrice ait été transporté par métaphore à l'Aurore.

VII. Le caractère de « forteresse » commence à se dessiner. Les *púraṃdhīs* ont des carquois (*iṣudhyávaḥ*, V, 41, 6): pourquoi cette épithète, évidemment traditionnelle et incomprise du poète, sinon parce qu'elles sont pourvues d'armes de jet, qui ne sont autres, on va le voir, que la flèche de Kṛçánu ou l'éclair? Je sais bien qu'on traduit cet ἅπαξ par « zélées, désireuses », et le malheur veut que ce faux sens s'appuie sur le voisinage de *pátnīs*. Mais, en admettant que le rédacteur même l'ait entendu ainsi, c'est une étrange façon de comprendre le Véda que de s'appliquer à ef-

[1] A noter qu'ici elle est associée à Ahi Budhnya.

[2] Il va de soi que mon interprétation n'admet, pas plus que celle de Bergaigne, la supposition, arbitraire, inutile et contredite par l'immense majorité des emplois, d'un *púraṃdhi* adjectif.

[3] Je dis 31, en y joignant X, 39, 2, également sans valeur; bien que figurant dans le même morceau que X, 39, 7 *infra*.

facer et à éteindre tout ce qui peut encore émerger d'images et de représentations vivantes dans son inerte formulaire. Ailleurs, quand nous voyons les Açvins « lâcher la Puraṃdhi » (I, 180, 6), nous pourrions, sans doute, la prendre pour la prisonnière; mais, lorsqu'ils la brisent (I, 116, 7), et malgré la métonymie védique connue « fendre les vaches hors du rocher », il y a beaucoup de chances pour qu'elle soit la prison, une prison bénigne au surplus et qui ne demande qu'à s'ouvrir.

VIII. Ce dernier vers, en effet, va nous permettre d'en interpréter trois autres, où il est également question des exploits des Açvins. Que ceux-ci aient pressuré le sôma pour Puraṃdhi (X, 39, 7), c'est un renseignement unique et par conséquent suspect; mais *yuvâṃ súṣutiṃ cakrathuḥ púraṃdhaye* peut parfaitement s'interpréter par « à Puraṃdhi » en ce sens que ce serait elle qui aurait fourni les éléments du pressurage, et dès lors s'accorde sans peine, soit avec ce que nous savons des Açvins, déités pluvieuses, soit avec ce que nous supposons de Puraṃdhi. Cette *súṣuti*, elle l'a fournie de son plein gré, car elle a appelé les Açvins au passage (I, 116, 13; 117, 19), apparemment comme la vache appelle son veau pour qu'il la débarrasse du lait qui lui pèse (I, 164, 28). Ces concepts, encore une fois, étaient perdus pour le rédacteur des hymnes, qui semble simplement confondre Puraṃdhi dans la foule anonyme et bigarrée des protégés des Açvins; ce n'est que par le rapprochement patient des débris conservés qu'on peut reconstituer la mosaïque ignorée de lui-même dont il a utilisé çà et là un fragment dépareillé.

IX. La liaison entre la Puraṃdhi et le Sôma est évidente, mais le rapport qui les unit manque de clarté. Il est tout à fait indirect: VII, 9, 6; 39, 4; X, 80, 1; encore le dernier passage est-il le seul d'où l'on puisse nettement inférer qu'Agni a procuré aux hommes la Puraṃdhi, comme l'aigle qui est Agni leur a apporté le sôma. Il se précise un peu : IV, 34, 2, où Puraṃdhi accompagne les sucs enivrants; IX, 93, 4, où, à propos de Pavamâna, on invite Puraṃdhi à « se laisser charrier de bon gré »; et surtout IX, 90, 3, où l'on prie Sôma de se clarifier « vers les deux puraṃdhis contiguës »; quoi que dissimule cette métaphore isolée, — peut-être simplement les deux cuves ou les pierres du pressoir, — il est impossible de ne pas la rapporter à une antique conception de la puraṃdhi comme réservoir à sôma. Je ne dis pas, encore une fois, que le poète se comprît parfaitement.

X. Restent enfin trois passages décisifs : non que le vieil auteur, sans doute, les entendît davantage; mais le personnage de Puraṃdhi lui était fourni par la tradition comme figurant dans

le récit de l'enlèvement de Sôma; il l'y a donc fait entrer, mais à l'état d'accessoire si vague que son intervention a jusqu'à présent exercé, lassé ou mis en défaut la patience de tous les commentateurs indigènes ou orientaux. Tout s'explique au mieux si la Puraṃdhi[1] est la prison du Sôma : en forçant l'une, l'aigle enlève l'autre; ou bien, dans une variante du conte, il les enlève tous deux à la fois. IV, 26, 7 : « L'aigle prit et emporta Sôma... et alors Puraṃdhi quitta » (ou « trahit) les démons avares [qui la gardaient]... ». De même IV, 27, 2 : « ..... Là-haut[2] Puraṃdhi quitta les démons avares, et [l'aigle] traversa les vents avec vigueur. » Et enfin, ib. 3 : « ... ou quand ils eurent emporté de là Puraṃdhi... ». On peut spéculer à l'infini sur ces trois passages corroborés par les trois précédents, je ne crois pas qu'on trouve rien de plus clair : la Puraṃdhi est la *pûr andhâ*, qui emprisonnait le Sôma; puissance sombre à l'origine, elle est devenue de ce jour puissance bienfaisante et tutélaire, d'autant qu'elle est souvent censée s'être prêtée au rapt, ou même, dans une certaine version, avoir invité les Açvins à ouvrir ses flancs.

En récapitulant, je trouve, sur les seize passages significatifs, un seul qui semblerait contredire mon hypothèse, neuf qui, plus ou moins sollicités, y rentrent sans difficulté et en tout cas ne s'y opposent point, trois qui la confirment, et trois enfin qui, avec tout le bon vouloir et le talent du monde, ne semblent pas pouvoir s'expliquer autrement[3].

*
* *

J'ai prévu au début l'objection sous laquelle on pensera m'écraser, j'y reviens avant de conclure; elle saute si bien aux yeux qu'elle est constante et inévitable — combien de fois ne l'ai-je pas déjà essuyée! — mais recèle en même temps une si flagrante antinomie qu'on s'étonne de la voir acceptée par d'autres que les adorateurs serviles du sacrosaint « document » : c'est qu'on ne lit nulle part ni **pûr andhe*, ni surtout *pûr andhâ*, Hé sans doute!

[1] Car, d'inventer pour ce cas unique un Puraṃdhi masculin, c'est, je pense, un caprice d'exégète qui a fait son temps.

[2] Le sens de *ūrmâ* n'est pas sûr, mais ce n'est qu'un adverbe.

[3] Peut-être cette certitude ne ressort-elle pas assez de mon argumentation parce que j'ai cru devoir m'abstenir d'analyser par le menu un hymne déjà si souvent traduit et interprété. Mais je prie le lecteur de s'y reporter, et de juger lui-même si la façon dont Puraṃdhi est mentionnée au milieu de détails précis, topiques, éblouissants de folk-lore, s'accorde avec la traduction par une vague entité d'abondance. Qu'il considère aussi que les citadelles (*púras*) qui enferment Sôma sont expressément nommées, et tout juste dans les deux morceaux qui contiennent les trois passages caractéristiques : IV, 26, 3 : IV, 27, 1.

Mais si on les lisait, le problème serait résolu depuis longtemps, ou plutôt il n'y aurait jamais eu de problème.

Je conclus donc : le mot *púraṇdhi* est une altération — j'ai expliqué par quelle filière — d'une locution plus ancienne et perdue *pûr andhá* « citadelle aveugle, prison obscure », qui désignait la cachette du sôma, ou le nuage enfermant la pluie.

2. *Nâsatyā.*

On sait que ce terme, aussi obscur que connu, est susceptible de deux emplois distincts : au duel, dans les Védas, il désigne les Açvins; le singulier, dans la littérature postérieure, est le nom propre du second, tandis que le premier s'appelle Dasra. Encore que les Védas n'offrent aucune trace du singulier, il existait sûrement aux temps védiques dans la littérature populaire sous-jacente, tout au moins dans le folk-lore d'où plus tard sont sortis les Purâṇas; il n'en faut pour preuve que le nom du démon avestique Naoŋhaityo, qui reporte cette individualité ambiguë jusqu'à la phase indo-éranienne.

Après examen de toutes les étymologies proposées pour ce mot, — *ná asatyá* « non menteurs » (Grassmann), — *nâsa-tyā* « nasuti » (Bergaigne), — *ná-satyā* « véridiques » formé comme *ná-vedas* « instruit de » (Colinet), — je pense qu'il faut en revenir résolument à la première [1], mais en la modifiant suivant les exigences de la morphologie sanscrite ou même indo-éranienne. Il est bien clair, en effet, qu'il ne saurait s'agir d'un véritable composé **ná-asatyā*, puisque *ná* est une particule négative et jamais un élément de composition. Il ne l'est pas moins qu'une simple juxtaposition *ná asatyá* aurait pu se contracter, mais eût gardé deux accents. C'est donc à la phraséologie primitive qu'il nous faut demander compte, soit de l'accent unique, soit de la création du nom propre Nâsatya au singulier.

Toute difficulté disparaît, si l'on admet, comme plus haut, une invocation sanscrite ou présanscrite adressée aux Açvins, *dásrā ná asatyā* « ô miraculeux et non trompeurs » [2], parce qu'ici, de même que l'accent de *dasrá* remonte, la locution vocative totale *ná asatyā* se prononce sous un seul accent, suivant une loi constante et familière. De cette formule une fois fixée, les Indiens

[1] Elle n'avait d'ailleurs jamais cessé de se recommander, à raison de la scansion tétrasyllabique *náasatyā*, moins fréquente peut-être que ne le croit Grassmann, mais du moins incontestable.

[2] Cette invocation n'est pas pure phraséologie; elle a un sens clair pour tout védisant : elle signifie que les Açvins font des miracles, et que leurs miracles ne sont pas de vains prestiges, comme ceux des sorciers inspirés par les démons.

et les Éraniens, ou même les Indo-Éraniens tirèrent, par deux voies différentes, les noms propres qui nous occupent.

1° Étant donné l'ensemble *dásrā nâsatyā*, dont le premier terme *dásrā* restait toujours significatif et intelligible, on en isola le second terme *nâsatyā*, qui, avec son accentuation vocative, fut transféré de toutes pièces en fonction de nominatif[1]. Ainsi les Açvins furent dénommés au duel *nâsatyā*.

2° D'autre part, le juxtaposé *dásrā nâsatyā*, étant faussement analysé comme *mítrā-váruṇā* ou tout autre copulatif, donna l'illusion de deux personnages distincts dont l'un se serait nommé Dasra et l'autre Nâsatya. Ainsi s'opéra le dédoublement en deux noms propres de deux épithètes autrefois communes. Que subsidiairement un dieu tutélaire des Védas soit un démon de l'Avesta, c'est un fait trop banal pour s'y arrêter.

3. *kanīnakéva* (R. V., IV, 32, 23).

Dans cette stance qui appartient à un hymne de facture visiblement moderne, les deux chevaux bruns d'Indra — en tant que bondissant au devant de son char — paraissent être comparés à deux cariatides qui font saillie sur une poutre, une imposte ou un chambranle (*drupadé*). Mais cette interprétation, qui encore n'aboutit qu'à une comparaison irrégulière, — deux mâles assimilés à deux femmes, — ne va point sans une violente torture infligée au texte : il faut, d'abord, lire *kanīnaké iva*, qui fausserait le vers, à moins d'y substituer la très douteuse scansion *kanīnaké va* (Grassmann), au lieu de la lecture irréprochable du texte pada *kanīnaká-iva* « comme une jeune fille »; puis il faut supposer que *vidradhé* (Grassmann) ou *arbhaké* (Ludwig) ou tous deux sont des épithètes de ce *kanīnaké* restitué, et conséquemment les mettre au nominatif féminin duel, alors que le texte pada, qui épelle avec scrupule *babhrū íti* et *çobhete íti*, reste muet sur *vidradhé* et *arbhaké*, impliquant par là que ce sont des locatifs (msc.-nt.) du singulier au même titre que *drupadé*. Et, au prix de tant d'efforts, on n'obtient enfin qu'une image où la bizarrerie le dispute à la platitude, « comme deux jeunes filles nues sur un petit poteau neuf », ou « comme deux petites poupées sur une grosse poutre neuve, les deux chevaux bais resplendissent dans leurs courses[2] ».

Je reprends un à un les termes de la comparaison, avant de passer à *kanīnakéva*. L'expression *náve drupadé arbhaké*, exactement

[1] Il va de soi qu'il n'en pouvait être de même pour *dásrā*, puisque les autres cas de *dasrá* assuraient l'oxyton.

[2] La stance n'est pas visée, que je sache, dans la *Syntaxe des Comparaisons Védiques* de Bergaigne; je ne sais donc ce qu'il en pensait.

« sur une petite pièce de bois neuve », ne me semble pas devoir faire difficulté ; nous ne sommes pas assez au courant des procédés d'ornementation de l'Inde védique pour pouvoir affirmer, avec M. Ludwig, qu'elle exécutait ses motifs sur de grosses poutres plutôt que sur de simples poutrelles; et, au surplus, de « petites » cariatides sur une grosse poutre feraient beaucoup plus mauvais effet que « des figures » sans épithète sur une petite. Ainsi *arbhaké* reste locatif. Quant à *vidradhé*, il est beaucoup moins clair, et l'honnête Sāyaṇa n'y sait soupçonner qu'un * *vidraḍhe* « affermi » qui lui-même serait un barbarisme pour *vidṛḍhe*. Je croirais volontiers que Grassmann a touché juste dans sa divination, *vidraḍhá* « sans vêtement », par le rapprochement de *drádhas* nt. à défaut d'un * *dradhá* jusqu'ici introuvable. Peut-être même, autant qu'il est licite en traitant d'un ἅπαξ, réussirait-on à serrer de plus près le sens de ce mot : dans le seul passage où il figure (T. S., III, 2, 2, 2), il est question des « deux *drádhas* réunis par un cordon » — c'est du moins le sens le plus probable de *sa-tátī* = * *sa-tántī*, autrement inintelligible; — et cette description ne saurait mieux convenir qu'à la pièce de devant et à la pièce de dos d'un vêtement dont les deux parties se rattacheraient le long du cou ou des épaules. Bref, le *drádhas* serait une sorte de pectoral, et le composé *vi-dradhá* équivaudrait à « la poitrine nue »; comme, d'autre part, nous répugnons à en faire un duel féminin contrairement à l'autorité du texte pada, rien ne nous empêche d'y voir un adjectif neutre pris substantivement et de le traduire par le locatif singulier, soit « en état de nudité de poitrine ».

A ceux qu'intimiderait cette dernière série de conjectures un peu en l'air, il suffit de faire observer qu'elle n'est qu'accessoire et que notre déduction ultérieure peut s'en passer : on n'a qu'à suivre la tradition, qui fait manifestement de *vidradhé* une épithète de *drupadé*, entendre cette épithète conformément à la tradition, ou même ne point l'entendre du tout si on le préfère [1]. Il n'importe. L'essentiel et ce qui demeure, c'est qu'on n'a ni le droit ni aucun motif de supposer un duel féminin dans *vidradhé*, et que dès lors disparaît tout prétexte à en chercher un dans *kanīnakéva*.

Revenus à ce terme, traduisons-le, lui aussi, en conformité rigoureuse du texte pada, et nous obtenons : « Comme une statue de femme, la poitrine nue, sur une petite poutre neuve, les deux bruns resplendissent... » A la terne rédaction de tout à l'heure

[1] Et, en effet, il peut être impliqué, sans que le poète ait besoin de le préciser, que la statue d'une femme a les seins nus; le tableau suggéré plus bas devient moins net, mais ne change pas.

se substitue une image pittoresque doublée d'une réticence piquante : on voit saillir des veines du bois « les deux bruns resplendissants »; en un mot, les deux chevaux bais d'Indra sont comparés, non pas à deux statues, mais implicitement aux deux seins que la statue découvre et semble projeter d'un élan fougueux, et enfin — car la grammaire ne perd jamais ses droits — peut-être n'est-il pas indifférent de mettre ainsi mentalement en parallèle avec un objet comparé masculin un terme de comparaison masculin (*stánau*).

4. *saptáçīrṣāṇam* (R. V., III, 5, 5).

Le temps est passé d'exagérer la valeur littéraire des Védas; mais on tombe dans l'excès contraire : la platitude, on vient de le voir, ne gît souvent que dans notre indigence de compréhension; le verbiage aussi, et j'espère le montrer. Là où semble couler un flux pâteux de métaphores traditionnelles et incohérentes, se succédant sans aucun lien de pensée ni de composition, on découvrira la marque de l'œuvre d'art, souvent sobre et distinguée, si l'on ne se laisse pas tromper à l'apparence jusqu'à prendre pour un ornement banal le détail précis, topique et même pittoresque. Bergaigne nous en a donné un curieux exemple, dans sa traduction antithétique de R. V., II, 35, 4 c d, où il relève et oppose l'une à l'autre les deux expressions *asmé* et *apsú*[1]; j'en voudrais indiquer un autre, moins remarquable, quoique sans doute plus sûr, qui lui a échappé.

On lit, R. V., III, 5, 5 c d :

páti nábhā saptáçīrṣāṇam agníḥ
páti devánām upamádam ṛṣváḥ ‖

Traduits littéralement, mais sans qu'aucun d'eux soit mis en relief, ces mots ne laissent pas de fournir un sens : « Agni garde sur son nombril celui qui a sept têtes; le haut garde le festin des Dieux. » On aura beau toutefois s'ingénier : ce ne sont que des mots, moins encore, un cliquetis de sons; on n'en tirera jamais une conception, je ne dis pas positive, mais seulement quelque peu intelligible[2].

Considérons-les avec plus d'attention : voici que se détachent en vigueur, sur ce fond de phraséologie conventionnelle, les deux expressions *nábhā* et *ṛṣváḥ*, en tant que formant un contraste voulu et significatif, l'une synonyme de « sur terre », l'autre de

[1] Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 97; *Quarante hymnes du Rig-Véda*, p. 66-67 = *Mém. Soc. ling.*, VIII, p. 356-357.

[2] Cf. Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 60; *Quarante hymnes du Rig-Véda*, p. 8 = *Mém. Soc. ling.*, VIII, p. 8.

« au ciel ». Et alors tout s'éclaire : nous obtenons, par voie d'allégorie ou, si l'on veut, d'énigme antithétique, la glorification des deux principes lumineux qui constituent les deux grandes incarnations d'Agni.

c. Sur le « nombril », c'est-à-dire plus précisément dans la cavité de l'autel où l'on allume le feu, — dans l'*uttaravedināhi*, c'est le terme technique, — Agni garde « celui qui a sept têtes », et qui n'est autre que le feu terrestre lui-même, avec ses « sept » pointes de flammes, nombre hiératique et d'usage courant, quelle que soit d'ailleurs la métaphore dont il s'accompagne [1]. En tel autre passage, par exemple (R. V. I, 164, 1 d = A. V. IX, 9, 1 d), Agni est un chef de clan qui a « sept » fils, et ainsi de suite.

d. Lorsqu'il est « sublime », au ciel par conséquent, Agni garde « le festin des Dieux », le plat d'or où on le leur sert, le calice d'or du sacrifice divin, — se rappeler le saint Graal [2], — tout ce qui enfin peut symboliser, dans la conception primitive, la splendeur du disque solaire. Il est clair, que, dans la conception plus spécialement indoue, le festin des Dieux serait bien plutôt la lune assimilée au Sôma; mais, justement, rien ne nous oblige à croire que le Véda ne renferme que des concepts indous [3], ni non plus, malgré l'autorité de M. Hillebrandt, que Whitney et M. Oldenberg ont déjà déclinée sur ce point, de reporter aux temps védiques l'identification absolue du Dieu-Lune et du Dieu-Sôma.

Ainsi notre verset revient à exprimer, pour la millième fois, mais sous une forme à la fois poétique et élégamment concise, une vérité qui nous est familière : Agni, sur terre, c'est le feu; au ciel, le soleil.

Paris, 15 avril 1895.

V. Henry.

[1] Les deux autres emplois du *saptâçīrṣan* (R. V. VIII, 51, 4; X, 67, 1) sont la banalité même et ne décident rien.

[2] A. V. X, 8 (hymne tout entier en énigmes solaires), le soleil est voilé sous l'allégorie de l'urne (14) et de la coupe renversée (9).

[3] Quoi qu'en pensent MM. Pischel et Geldner, *Ved. Stud.*, I, p. XXIX; cf. *Rev. crit.*, XXIX (1890), p. 81.

LE
DIALECTE PERSAN DE NÂYÎN.

La présente étude a pour base de nouvelles notes sur le langage nâyînî que mon ami, M. le Dr Tholozan, a bien voulu mettre à ma disposition. Sur son invitation, un de ses élèves, Mirzâ Gholâm Ali, fils de Hosséin Kouli bey, a recueilli de Mirzâ abd ol Hosséin de Nâyîn, qui se trouvait récemment de passage à Téhérân, un certain nombre de mots et de phrases dont la transcription en caractères *shékèstè* est accompagnée d'une traduction persane ainsi que d'un exposé sommaire du pays.

Le territoire de Nâyîn fait partie du Kouhistán et de la province de Yèzd; il relevait naguère de celle d'Isfahân dont il a été détaché depuis quelques années. Il comprend un gros bourg du même nom qui compte cinq ou six mille habitants, quatre bourgades avec environ cinq cents âmes chacune, et deux ou trois cents villages et hameaux habités chacun par cinq ou dix familles. En raison des nombreux et gras pâturages de la contrée, les Nâyînîs se livrent principalement à l'élevage des chameaux et des moutons, aussi jouissent-ils, pour la plupart, d'une certaine aisance, mais ils ont la réputation d'être d'un caractère indépendant et querelleur. Ils parlent un dialecte particulier dont les principaux éléments appartiennent au langage que les Persans nomment فرس قدیم, *Fours è kadîm* et que je traduis littéralement par *persan archaïque*. Le dictionnaire de ce langage, publié par feu Rizà Kouli Khân, dit Hédâyet, sous le titre de *Endjoumèn ârâyî*, quoique incomplet, m'a été fort utile pour l'identification de certains mots obsolètes.

Ces notes ont été prises au hasard et sans ordre; j'ai donc dû les coordonner, en extraire un vocabulaire par ordre alphabétique, une série de phrases usuelles et le paradigme de la conjugaison de quelques verbes. Suivant le conseil de M. J. Darmesteter, en regard de la transcription en caractères latins du texte nayînî, j'ai placé les équivalents persans modernes. Je n'ai pas eu la prétention de tenter ici une analyse de ce dialecte, je me suis borné à publier ces notes à simple titre de documents qui, par leur nouveauté et leur rareté, apporteront peut-être un faible concours aux études de grammaire comparée.

Amédée Querry.

Nota. P. = persan; P. arch. = persan archaïque; Ar. = arabe; T. = turc.

VOCABULAIRE.

اَر *èr*, moulin. P. اَس, meule.

اَر آو *èr âô*, moulin à eau. P. اَسیاب.

اَردَس *èrdès*, manivelle du moulin à bras. P. دستاَس.

اَروُون *èrvoūn*, meunier. P. اَسیابان.

اَروُونه *èrvounè*, chamelle. P. arch.

اَروُو *èrôoû*, aujourd'hui. P. امروز.

اُسمی *osmi*, maintenant.

اُشتر *oūshtoūr*, chameau; nom générique. P. شتر.

اِمشُو *imshōoū*, cette nuit; ce soir. P. اِمشب.

اِنجو *indjou*, femme. P. زن.

آو *āō*, eau. P. آب.

اُوضو *ozou*, ablution avant la prière. Ar. وضو.

اِی *y*, préfixe de l'impératif. P. *injonction.*

اَیون, اَیین *âyoun*, *âyīn*, bouche.

بَر *bèr*. porte. P. arch.

بِرگ *birg*, vermicelle.

بَرمَبَه *bèrmèbè*, pleur.

بریخ *bérikh*, aiguière. Ar. اِبریق.

بَنَه *bènè*, arbre. P. arch.

بَهره *bèhrè*, écumoire.

پالاش *pâlâsh*, passoire.

پَرنه, پِرُونه *pèrnè*, *pèrounè*, chemise. P. پیراهن.

پروای *pèrvâyi*, envie de; goût pour. P. پروا.

پُور, پُورَه *pour, pourè*, fils. P. پَسَر.

پی *pi, péyi*, père. P. پدر.

تاپه *tâpè*, bouse de vache séchée; argol. P. تپاله.

تاخُونَه *tàkhounè*, chambre. P., T. اُطاق.

تِل *til*, cœur; ventre. P. دل.

تُم *toum*, graine; œuf. P. تخم.

تُووُش *touvoush*, action d'échauffer. P. تاب.

تُوی *touyi*, mûre, *fruit*. P. توت.

تُویرَه *touyirè*, chacal. P. *id.*

جمخو *djèmkhōou*, couverture de lit; literie. Ar., P. جمع خواب.

جُو *djōou*, canal d'irrigation. P. *id.*

چُفت *tshouft*, morceau de métal percé d'un trou par lequel passe un piton qui retient un cadenas. P. چفت.

چَمچَه *tshèmtshè*, cuiller à pot. P. کچه.

چُورك *tshorok*, moineau.

چِناردُونَه *tshinârdoūnè*, gésier. P. چینه دان.

چُو *tshéou*, bois; bâton. P. چوب.

چُورا *tshourâ*, lampe. P. چراغ.

چُوری *tshouri* poulet. P. جوجه.

چیل *tshil*, grande jarre de terre cuite enfouie qui sert de four.

حَسُو *héçô*, Hassan, n. pr. Ar. حسن.

حَوِیج *hèvidj*, herbes potagères. P. arch.

خاز *khâz*, bon; bien. Ar. خاصّ.

خالُو *khâloū*, oncle maternel. P. *id.*

خایَه چال *khâyiè tshâl*, testicules. P. خایه œuf; testicules; peut-être چال est un suffixe pluriel?

خَر *khèr*, gosier.

خُل *khol*, cendre. P. de *Chirâz*.

خُو *khôou*, sœur. P. خواهر.

خوُوك *khôouk*, perdrix. P. كبك.

خُوی *khouyi*, pr. réfl. lui-même. P. خود.

خِین *khin*, sang. P. خون.

دُوت, دُوتو *dout*, *doutou*, fille. P. دختر.

دَس *dès*, main. P. دست.

دَس نُما *dès nomâ*, ablution avant la prière. P. دست نماز.

دِشوار *dishvâr*, difficile. P. دُشوار.

دَلِیج *délidj*, vestibule. P. دهلیز.

دُو, تُو *dou*, *tou*, pr. pers., tu, toi. P. تو.

دَوات *dévât*, encrier. Ar.

دُوشَو *doushão*, sirop de raisin. P. دوشاب.

دُولاغ *doulâgh*, fumée. P. دود.

دِیم, دِیم *dim*, *dèyim*, visage. P. arch.

رَحمُو *rahmo*, n. pr., Rahîm. Ar. رحیم.

رُوجَه *roudjè*, jeune. P. روزه.

زَرُو *zâro*, n. pr., Zohrâ. Ar. زهراء.

زُما *zomâ*, gendre. P. داماد.

زُوان *zōvân*, langue. P. زبان.

زِیر یَمُو *zir yémōu*, caleçon. P. زیر جامه.

سِبی *sèbi*, blanc. P. سفید.

سِر *sir*, tête. P. سَر.

سَگَه *séguè*, ainsi, de cette manière. P. همچنین.

سِو *si-ou*, pomme. P. سیب.

سِو خاکی *si-ou-khâki*, pomme de terre. P. خاك terre.

سَوُز *sèoūz*, vert. P. سبز.

شَبه *shèbè*, anis. P. شویت.

شُرُو *shôroōu*, vin. Ar. شراب.

شِفتالُو *shiftalou*, pêche. P. *id.*

شَلِم *shélîm*, rave. P. شلغم.

شُو *shôou*, mari, époux. P. arch. P. mod. شوهر.

شَو *shéou*, nuit. P. شب.

شَهرُو *Shèhrōou*, n. pr. P. شهر بانو.

عامُو *àmou*, oncle paternel. Ar. عمّ.

عامَه *âmè*, tante paternelle. Ar. عمّة.

عارُس *ârous*, jeune mariée, bru. Ar. عروس.

صَبا *sabâ*, demain. Ar. صباح.

فاتُو *Fàtou*, n. pr., Fatmè. Ar. فاطمة.

فِلّهَ *fillè*, colostrum. P. arch. aujourd'hui آغوز.

قَزغان *kāzghân*, chaudron. T.

قُلا *koulâ*, corbeau. P. کلاغ.

قَوارَه *kavārè*, quantité. Ar. قد, قدر.

قُوبا, قُوَه *koubâ*, *kouvè*, robe d'homme. P. قبا.

قَ *kèyi*, clameur. P. جیق.

کِچَه *kètschè*, menton. P. چانه.

کُر *kour*, membre viril. P. کیر.

کَرت *kert*, poussière. P. گرد.

کُری *Kouri*, Koulçoum; n. pr. Ar. کلثوم.

کَرك *kèrk*, poule. P. arch.

کَس *kès*, petit. P. arch. کَه.

کَفتین *kèftin*, bêche. P. arch. کفتن creuser.

کَلك, کَلی *kélik*, *kéli*, âtre, foyer. P. arch.

کُلُوزَه *koulouzé*, baie du coton. P. کَلوز.

کُلِیدُون *koulidoūn*, serrure de porte. P. کلید clef.

کُلُوش *kouloush*, réponse.

کِم *kim*, peu. P. کَم.

کُوتُو *koutou*, livre. Ar. کتاب.

کُوفتَر *koufter*, pigeon. P. کبوتر.

کُویَه *kouyè*, chien.

کَه *kèh*, paille. P. کاه.

کَهرَه *kèhrè*, chevreau. P. arch.

کَی *kéyi*, laitue romaine. P. کاهو.

کِیَه *kiyè*, maison.

کَپ *kèp*, parole. P. arch. bouche.

گَزَر *guezer*, carotte. P. arch.

گُندُو *goūndô*, blé. P. گندم.

گُندِنا *guendina*, oignons en vert. P. arch. aujourd'hui تره.

گَو *gâōu*, vache. P. گاو.

گوردَه *gourdè*, rognon. P. arch. aujourd'hui کلیه.

گُیزَه *guéyizè*, chambre crépie.

لُنج *loundj*, nez. P. arch. joue; partie inférieure du visage.

لُوپ *loupe*, bouchée. P. لَپ.

لِیُو *liyou*, lèvre. P. لَب.

لُوك *louk*, chameau (mâle). P. arch. chameau de somme.

ما, ماما, مای *mâ*, *mâmâ*, *mâyi*, mère. P. مادر.

مالُو *Mâlo*, n. pr. Ismaël. Ar. اسماعیل.

مالِی *mâli*, beaucoup, abondant. P. arch.

مَدُو *Médo*, n. pr. Méhémméd. Ar. محمد.

مِرَه *mirè*, homme, mari. P. arch. میره chef de famille.

من *mès*, grand. P. arch. مَه.

مسگه *mèsguè*, beurre frais. P. arch. crème.

مِشتُه *mishtô*, il est plein; se dit d'un vase quelconque.

مَلَو *mélaô*, chat.

مَمری *Mèmri*, n. pr. Mariâm. Ar. مريم.

مُوجَه *moudjè*, soulier. P. موزه botte.

می *mî*, pr. pers.; je, moi. P. مَن.

نار *nâr*, grenade. P. انار.

نای *nâyi*, gosier. P. arch. gorge, tuyau, conduit.

نَخُوست *nékhoust*, premier. P. *id.* Les Nâynis n'emploient pas fréquemment le mot arabe اوّل.

نَخُوی *nékhoūyi*, pois chiche. P. نخود.

نُوو *nôou*, pain. P. نان.

نُوم *noūm*, nom. P. نام.

نُما *nomâ*, prière de précepte. P. نماز.

نَهالِی *néhâli*, coussin, oreiller. P. بالين. P. arch. نهالين.

وآرون *vâroūn*, pluie. P. باران.

وآیوم *vâyoum*, amande. P. بادام.

وَچَه *vètshè*, enfant. P. بچه.

وَچَه گَو *vètshè gâō*, veau. P. بچه گاو.

وَرف *vèrf*, neige. P. برف.

وِرَه *virè*, agneau. P. برّه.

وَشَه *vèshè*, affamé = angl. *hungry*.

وِینُوك, وِینِیك *vinouk*, *vinîk*, lentille.

هِش شَو *hish-shèoū*, hier soir, la nuit dernière. P. ديشب.

هُلُوجِی, هِلِی *houloudji*, *hili*, pêche, abricot. P. هُلو.

هِشکَنبَه *hishkembè*, tripes. P. شكنبه.

هِندو *hindou*, pastèque. P. هندوانه.

هِیمَه *himè*, broussailles qui servent de combustible pour les bains. P. هیزُم bois à brûler.

یانَه *yânè*, mortier. — دَس یانه *dès yânè*, pilon. P. arch.

یُورت *yourt*, chambre basse. (P. arch.?).

یُوز *youz*, noix. P. arch. کوز. Ar. جوز.

یُومُو *youmou*, vêtements, lingerie.

اِئیَه *iyiè*, orge.

EXEMPLES DE QUELQUES VERBES ET PHRASES DÉTACHÉES.

بو *bou* P. *bash*, sois!

نُومِییِن *noumiyīn*, P. آمدن venir. — یُور *your*, viens! — می ااِی *mi éyi*, je viens. — یُورِید *yourid*, venez.

تو کی گیومی *tou kèyi guèyoumi*, quand es-tu venu? — اَرُو یومی *éro youmi*, je suis venu aujourd'hui.

ایشین *yshîn*. P. رفتن, aller, partir. — ایشی *yshi*, va! — ایشیم *yshim*, allons! — بیشیم *bishim*, que nous allions. — می ایشی *mi yshi*, je vais. — ایشی یِ *yshiyi*, je suis parti. — ایش *yshi*, il est parti. — ایشُویم *yshoyîm*, nous sommes partis.

مِی رَس *mi rès*. P. دوست دارم, j'aime.

کِرد *kird*. P. کَرد, il a fait. — میکه *mîkè*, j'ai fait. — کردید *kirdid*, vous avez fait. — مِکه *mikè*, ne fais pas.

خدا زیادت کِره *Khodâ ziâdèt kirè!* que Dieu te le rende avec usure!

می تُموم اکری *mi tomoum ykiri*, j'ai achevé. — می تموم خواهی که *mi tomoum khâhi kè*, j'achèverai. Ar. تمام.

هش گرفت *hish guirift*. P. گرفتن prendre. — می هم کرفت *mi him guirift*, j'ai pris.

می پم دا *mi pèm dâ*. P. پَس دادم, j'ai rendu. — تو پس دا *tou pès dâ*, tu as rendu.

هنگاشتِن *hingâshtin*. P. حرف زدن, parler. — تو ای هنگار *tou èyi hingâr*, parle! — می هنگاشت *mi hingâsht*, j'ai parlé. — شی هنگاشت *shi hingâsht*, il a parlé.

اُوخُور *oukhour*. P. بخور mange! — اُوخورِه *oukhourè*, il mangeait. — مُوخورته *moukhourtè*, j'ai mangé. — خوارتیم *khovârtim*. P. خوردیم. nous avons mangé. — خوارتید *khovârtid*, vous avez mangé. — ناخورِه *nâkhourè*, il ne mangeait pas. — شوخا *shoukhâ*, il a mangé. — اوخا *oukhâ*, j'ai mangé. — کُتکُم اوخا *koutékoum oukhâ*. P. کُتك خوردم, j'ai mangé des coups (reçu des coups).

می مُخُند *mi mokhound*. P. خواندم, j'ai lu.

ایوس *éyous*. P. بدو, cours! — ایوسِی *éyouci*, j'ai couru.

وَپوشنه *vépoushnè*. P. probablement پُوش نهادن, couvre. Le texte porte پپوشان de پوشانیدن causatif de پوشیدن. — اوپوشنه *oupoushnè*, il couvre.

دی‌هکر *dihèkèr*. P. نگاه کُن, regarde! دی مَکر *di-makèr*, ne regarde pas!

هنیگشتِن *héniguishtin*. P. نشستن *nishesten*, s'asseoir. — هنیگ *hénig*, assieds-toi! — هنیگشت *héniguisht*, il s'est assis. — هنیگشتیم *héniguishtim*, nous nous sommes assis.

وِرُو *virô*. P. برخیز, lève-toi! — وِرُست *virost*, qu'il se lève. — وِرُسا *viroçâ*, il s'est levé. — وِرُسائیم *viroçayim*, nous nous sommes levés. (Il est probable que وَرُست est l'équivalent du P. راست شدن ou راست استادن.)

حَوُوس *hèvous*. P. بخواب, dors. — حوُوسائِی *hevouçâyi*, je suis endormi. — حوُوسایه *hevouçâyè*, il est endormi. — حوُوفت *hévoft*, il a dormi. — حوُوفتند *hévoftènd*, ils ont dormi.

ایلیس *iylīs*. P. بلیس, lèche. — وَملیسا *vèmliçâ*, que je lèche. — وشلیشت *vèshlisht*, il a léché. — شلشتند *shilishtend*, ils ont léché. P. arch. لیسیستن.

اُودوز *oūdoūz*. P. بدوز, couds!

هِمنا *himnâ*. P. نهادم, j'ai posé. — هِمنه *himnè* pose! (Le texte porte

گذاردم qui a le même sens, mais la similitude avec نهادم ne me paraît pas douteuse.)

ور گرفت *ver guirift*. P. برگیر, enlève. — ورُم گرفت *véroum guirift*, j'ai enlevé. — ورُش گرفت *véroush guirift*, il a enlevé.

مُودا *moudà*, P. دادم, j'ai donné. — دآیه *dâyè*, il a donné. — تیم *tim*, que nous donnions. — تید *tid*, que vous donniez. — وَشم دا *vèshoum dâ*. P. به اش من دادم, à lui moi (j'ai) donné.

یور تا ایشیم *your tâ īshîm*. P. بیا تا برویم, viens, que nous allions (et partons).

سِرُش اوُون *siroush ouvoun*, coupe sa tête. P. سَرَش ببُر.

اُواج *ouvâdj*. P. بگو, dis! — مواج *mèvâdj*, ne dis pas!

شوات *shovât*. P. گفت, il dit (prétérit). — شواته *shovâtè*, il a dit. — موات *movât*, j'ai dit. — مُوات گه سِگ کِر, j'ai dit : fais de cette manière. P. گفتم که همچین کن.

هِمِه یومیم *himi youmîm*, tous, nous sommes venus.

ای‌وین *yvin*, vois! P. به بین. — اِی‌وین چه طور باجوه چسپایه *yvin tshé toour bé ândjoué tshèspayiè*. P. چسپیده است, vois de quelle manière il s'est attaché à cette femme!

سندلیه می ده *sendéliyiè mi dè*, donne-moi une chaise.

خِس کر *khis kir*. P. خس کُن, humecte (ceci)!

خِسِش خارقه *khicish kharikè*. P. خس خورده است, il a pris (mangé) l'humidité.

ما مضا یور بشیم شا وا درا بِکِریم *mâ Mâzâ your bishim Shâ Âvâ dirâ bikirim*. P. مادر رمضان بیا تا برویم شاه آباد درو بکنیم, Ô mère de Ramazân, viens, allons à Shâh-Abâd faire la moisson!

شِکوشت *shikousht*. P. کُشت, il a tué.

ای‌بند *eybend*. P. ببند, ferme (la porte).

بر تا کِه *bir tâ ki*, ferme la porte. (Du P. تا کردن, plier : la porte a généralement deux vantaux.)

سفره ور چین *sofrè vèr tshin.* P. بر چین, plie (enlève) la nappe.

ارو یمو اوشور *éro youmou oushour.* P. امروز رختمرا بشور, aujourd'hui, lave mon linge!

وِشُم *vishoum.* P. گرسنهم هست, j'ai faim = angl. *I am hungry.* — وِشُت *vishout*, tu as faim.

ورپیچ *verpitsh.* P. برپیچ, tresse (une corde).

توُوش دایه *touvoush dâyè.* P. تابش داده است, il a fait chauffer, briller. — یوریـد تا تـووش تـیم *yourid tâ touvoush tim.* P. بیاءید تا تابش بدهیم, venez que nous le fassions (faisons-le) chauffer.

ای کِـش *èykish*, P. بکـش, tire (verbe auxiliaire). — شی کِـشِـش *shi kishish*, tire celui-là.

وِرسنج *vīrsèndj.* P. arch. بسنج, pèse (à la balance).

ای زِن *éyi zin.* P. بزن, frappe. — درشش بَس *dirishoush bès*, il a frappé celui-là.

می خارش داری *mi kharish dâri.* P. خارش دارم, j'ai une démangeaison.

یور تا ایشیم حـووسـیم *your tâ ishîm hévocim.* P. بیا تا برویم بخوابیم, viens afin que nous allions (allons) dormir (nous coucher).

می خوُوم اِیه *mi khovoum yiè.* P. خوابم میاید, le sommeil me vient. (J'ai envie de dormir.)

می مَوا حوُوسی *mi méva hévoci.* P. بخواهم بخوابم, je veux (j'ai envie de) dormir.

Le mot مَوا que je n'ai trouvé dans le dialecte guerrouci que sous la forme توا, avec le sens du nécessitatif *il faut*, semble indiquer une conjugaison, ce que je n'ose affirmer en absence de formes, autres que ces deux : موا je veux, توا tu veux; c'est ainsi du moins que le porte la traduction persane. Peut-être faut-il l'exprimer par : il me faut, il te faut...?

می اَمشَوُ پـروای کـپ زیـوم نـه *mi imshéou pervâyi kèp zioum nè.* P. من امشب دماغ حرف زدن ندارم, ce soir, je n'ai pas envie de parler.

چه وات *tshi vât*. P. چه گفتی, qu'as-tu dit?

چه ورو تشنفت *tshi viro téshnouft*. P. چه شنیدی, qu'as-tu entendu?

نازونی *nâzouni*. P. نمیدانی, tu ne sais pas.

ناشی *nâshi*. P. نمیروی, tu ne pars pas!

نا کِری *nā kiri*. P. نمیکنی, tu ne fais pas.

نا خوری *nā khouri*. P. نمیخوری, tu ne manges pas.

نَتوات *nétévât*. P. نمیگوئی, tu ne dis pas.

نت به *nèt bè*. P. نبُردی, tu n'as pas porté.

هنکاشتش ایوین *hingâshtish yvîn*. P. حرف زدنش تماشا کن, vois donc comme il parle!

چه قدر مالی اهنگاری *tshi kèdr máli éhingâri*. P. چه قدر حرف زیاد میزنی, combien (beaucoup) parles-tu? (Que de paroles!)

دو قدر مه هنگاری *dou kèdr mè hingari*. P. این قدر حرف مزن, ne parle pas tant (cette quantité)! Ar. قدر.

دی چچه اِیبِر تو کنزه هنه *di tshemtshè ybir tou kinzè hénè*. P. این قاشق ببر توی اوطاق بگذار, enlève cette cuiller et place-la dans la chambre. (کَنزه peut-être de خزنه qui est sans doute le persan گنج arabisé.)

یوموی‌می ایشور *youmouyimi ishour*. P. رختمرا بشور, lave mon linge!

اِیبیر *ybīr*. P. ببر, porte (verbe).

ارو یور تا هم ایوینیم اگر نائی مِی نوم تو نابیری *éro your tâ hèm yvīnīm éger nâyi, mi noùm tou nàbiri*. P. امروز بیا تا یکدیکررا به بینیم اگر نمیائی من نام تورا دیکر نمیبرم, aujourd'hui viens, afin que nous nous voyions; si tu ne viens pas, je ne prononcerai plus ton nom. (Je ne veux plus entendre parler de toi.)

نازونیت گُه ارو دی مِره چه آسایش چاق که بورا *nâzounit gō éro di mirè tshé ÂÇÁYISH TSHÂK ké bourâ*. P. نمیدانید که امروز این مرد چه کار بسَر ما آورد, vous ne savez pas ce que aujourd'hui cet homme nous a amené d'affaires (ce qu'il nous a causé de tracas).

Peut-être آسایش, qui signifie repos, tranquillité, est-il au lieu de

l'arabe اذيّة avec le sens de trouble, tourment, et employé en persan dans le même cas. (J'ignore la valeur aussi bien que la nature du mot چاق.)

می هر چه خوایشم اهنگاشت کلوش نکه مال ماش یاخا *mi her tshe khovâyishoūm éhingâsht, kouloush nèkè, mâl mâsh yâkhâ.* P. من هر چه با خودش حرف زدم جواب نکرد مال مارا خورد, à tout ce dont j'ai parlé avec lui, il n'a pas fait de réponse; il a mangé (dissipé) tout notre bien.

تو کی گیومی *tou kéi guiyoumi.* P. کی آمدی, quand es-tu venu?

اِرو یومی *éro youmi.* P. امروز آمدم, je suis venu (arrivé) aujourd'hui.

بِر هکر *bir hèkèr.* P. در پیش کن, ferme la porte!

VERBE وَات *VÂT*, DIRE. P. گُفتن.

Impératif.

اُواج *ovâdj*, dis.
اُواجیم *ovâdjim*, disons.
اُواجید *ovâdjîd*, dites.

Aoriste.

مِی اُواجی *mi ovâdji*, je dis.
تو اُواجی *tou ovâdji*, tu dis.
آن اُواجَه *âu ovâdjè*, il dit.
ما اُواجیم *mâ ovâdjim*, nous disons.
شما اُواجید *shomâ ovâdjid*, vous dites.
ایها اُواجِن *èyhâ ovâdjin*, ils disent.

Imparfait.

مِی مُوات *mi movât*, je disais.
تو تُوات *tou tovât*, tu disais.
آن شیوات *âu shivât*, il disait.

ما میوات *mâ mīvât*, nous disions.

شما تیوات *shomâ tivât*, vous disiez.

ایها شیوات *èyhâ shivât*, ils disaient.

ÉQUIVALENT DU VERBE PERSAN هستن *HÈSTÈN*, EXISTER.

Présent.

می هی *mi hi*, je suis.

تو هی *tou hi*, tu es.

آن هو *ân hou*, il est.

ما هیم *mâ him*, nous sommes.

شما هید *shomâ hîd*, vous êtes.

ایها هِن *èyâ hin*, ils sont.

VERBE بی *bi*, ÉQUIVALENT DU VERBE PERSAN بودن, ÊTRE.

Impératif.

بو *bou*, sois.

بیم *bîm*, soyons.

بید *bid*, soyez.

Imparfait.

می بویی *mi bouyi*, j'étais.

تو بوئی *tou bouyi*, tu étais.

آن بی *ân bi*, il était.

ما بوئیم *ma bouyim*, nous étions.

شما بوئید *shomâ bouyîd*, vous étiez.

ایها بوین *èyha bouyīn*, ils étaient.

VERBE گِرتای *GUITARYI*, DEVENIR, ÉQUIVALENT DU PERSAN شُدن.

Impératif.

گِرت *guirt*, deviens.

گِرتیم *guirtim*, devenons.

گرتید *guirtid*, devenez.

Aoriste.

می گِرتی *mi guirti*, je deviens.
تو اِگرتی *tou yguirti*, tu deviens.
آن اِگرته *ân yguirtè*, il devient.
ما اِگرتیم *mâ yguirtim*, nous devenons.
شما اِگرتید *shomâ yguirtîd*, vous devenez.
اَیها اَگِرتِن *èyhâ yguirtin*, ils deviennent.

Imparfait.

می گِرتای *mi guirtâyi*, je devenais.
تو گِرتای *tou guirtâyi*, tu devenais.
آن گِرتا *ân guirtâ*, il devenait.
ما گِرتائیم *mâ guirtâyîm*, nous devenions.
شما گِرتائید *shomâ guirtâyîd*, vous deveniez.
اَیها گِرتائین *èyhâ guirtâyin*, ils devenaient.

La prononciation emphatique du groupe nasal *oūn* pour *ân* qu'on remarque dans le langage nâyini est en usage chez les habitants du Fars, principalement à Schirâz et dans les villages environnants; ainsi : *noūn* pour *nân*, pain; *kâlioūn* pour *kaliân*, pipe à eau; *noŭm* pour *nâm*, nom, etc.

NOTICE

SUR

LES DIALECTES NÉO-ARAMÉENS.

La connaissance des dialectes néo-araméens ne date que de la seconde moitié de notre siècle; mais l'importance de ces dialectes pour l'histoire des langues sémitiques s'est manifestée d'une manière si évidente, que des travaux d'érudition se sont succédé rapidement dans cette nouvelle branche de l'orientalisme. Nous voudrions, par quelques exemples, montrer que l'intérêt linguistique de ces dialectes n'est pas moindre. Cet article n'a aucune prétention à l'originalité; il n'a d'autre objet que d'appeler sur ces idiomes vulgaires l'attention des savants qui s'occupent spécialement de l'étude des lois de la phonétique.

Les dialectes néo-araméens se divisent en trois groupes principaux : le néo-araméen occidental, le néo-araméen mésopotamien et le néo-araméen oriental.

Le néo-araméen occidental, l'ancienne langue vulgaire de la Syrie, n'est plus parlé que dans l'Anti-Liban, à Maʿloula et dans deux villages voisins de Maʿloula. M. Nœldeke a soumis à un examen critique et grammatical, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, t. XXI, p. 183-200, le peu de mots et de phrases que le missionnaire anglais Ferrette avait publiés dans ce dialecte, en 1863, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*. J'ai, de mon côté, fait un travail analogue dans le *Journal asiatique*, 7ᵉ série, t. XIII, p. 456-475, sur les notes que M. Clément Huart avait prises à Maʿloula et qu'il avait insérées dans le volume précédent du *Journal asiatique*. MM. Prym et Socin ont recueilli, pendant leur voyage en Syrie, une certaine quantité de textes dans cet idiome; malheureusement ces textes, qui auraient complété notre connaissance imparfaite de la langue vulgaire de la Syrie, n'ont pas vu le jour.

Le néo-araméen mésopotamien, ou syriaque de la Mésopotamie, est parlé par les Jacobites qui habitent le plateau du Tour-Abdin, au nord de Mardin et de Nisibe. MM. Prym et Socin ont fait connaître ce dialecte par de nombreux textes, édités suivant les prin-

cipes philologiques, voir *Der neu-aramæische Dialekt des Tur-ʿAbdîn*, Gœttingen, 1881; comparer Nœldeke, *Z. D. M. G.*, XXXV, 218-235.

Le néo-araméen oriental, qui est en usage dans le Kurdistan turc et persan depuis le Tigre jusqu'au lac Ourmia, comprend une assez grande variété de dialectes parlés par les Nestoriens et les Juifs de cette région. Grâce aux publications dont ces dialectes ont été l'objet dans ces derniers temps, il nous est facile de les connaître et de les comparer dans leurs traits principaux.

Le premier dont l'existence nous ait été révélée est le dialecte des chrétiens d'Ourmia, auquel le missionnaire américain Stoddard consacra la grammaire qui parut en 1855 dans le tome V de l'*American oriental Society* sous le titre de *Grammar of the modern syriac language as spoken in Oroomiah, Persia and in Koordistan*. Comme le titre l'indique, cette grammaire fournit, en dehors de l'idiome d'Ourmia, des notices sur les dialectes voisins, que le long séjour de l'auteur dans le pays lui avait permis de recueillir.

M. Nœldeke reprit l'étude du rameau araméen oriental en utilisant la grammaire de Stoddard et quelques livres que les missionnaires avaient fait imprimer pour les besoins de leurs prosélytes. Il publia en 1868 sa *Grammatik der neusyrischen Sprache am Urmia See und in Kurdistan*, qui donna une nouvelle impulsion aux recherches dirigées de ce côté-là.

En 1882, M. Socin faisait paraître de nouveaux textes rédigés suivant la méthode qu'il avait adoptée pour le Tour Abdin. La majeure partie de ces textes sont dans le dialecte des chrétiens d'Ourmia; mais quelques-uns d'entre eux sont dans le dialecte de Djélu au centre du Kurdistan turc, dans le dialecte *Felliḥi* parlé au nord de Mossoul, et dans le dialecte juif de Zacho auprès du Chabor; voir *Die neu-aramæischen Dialekte von Urmia bis Mosul*; comparer Nœldeke dans la *Z. D. M. G.*, XXXVI, p. 669-682.

En 1883, un missionnaire catholique originaire de Salamas au nord d'Ourmia me fournissait des textes de la langue parlée par les chrétiens de son pays. Par un heureux concours de circonstances, j'entrais en relations, à la même époque, avec un Israélite de Salamas, de passage à Paris, qui me dictait des contes dans son dialecte sensiblement différent de l'idiome chrétien; voir *Les dialectes néo-araméens de Salamas*, Paris, 1883; comparer Nœldeke dans la *Z. D. M. G.*, XXXVII, p. 598-609.

La même année, M. Guidi étudiait, dans la *Z. D. M. G.*, XXXVII, p. 293-318, le dialecte *Felliḥi* et ajoutait de nouveaux textes à ceux publiés par M. Socin.

M. Albert Lœwy a donné un petit conte dans le dialecte juif de Basch Kala, t. VI des *Transactions of the Society of biblical ar-*

chæology, p. 601. Ce dialecte ne diffère en rien, à en juger par l'échantillon édité par Lœwy, du dialecte juif de Salamas.

M. Richard Gottheil a apporté quelques contributions au dialecte *Fellihi* et au dialecte du Tour Abdin dans le *Journal of the American oriental Society*, 1893, t. XV, p. 297-300.

Enfin M. Lidzbarski a consacré une étude aux dialectes du kurdistan turc et principalement au dialecte de Tiàri dans la *Zeitschr. für Assyriologie*, t. IX, p. 224-263.

Nous avons rappelé ces diverses publications non seulement pour montrer quel intérêt les orientalistes avaient pris à l'étude de ces dialectes, mais aussi pour faciliter l'intelligence des références que nous ferons dans le cours de cet article. Nous désignerons par PS les textes du Tour Abdin publiés par MM. Prym et Socin; par S les textes d'Ourmia, de Djélu et de Zacho, ainsi que les textes Fellihi publiés par M. Socin; par D les textes de Salamas, chrétiens et juifs, publiés par moi; par G l'étude de M. Guidi sur le Fellihi; par RG le travail de M. Richard Gottheil; et par L l'article de M. Litzbarski.

I

REMARQUES SUR QUELQUES CONSONNES.

On sait qu'il est de règle en hébreu et en araméen que les muettes *b g d k p t*, ת פ כ ד ג ב, deviennent aspirées sous l'influence d'une voyelle qui précède (voyelle pleine ou demi-voyelle répondant à notre *e* ouvert), quand elles ne sont pas redoublées. Dans ce cas ב = *bh* ou *v*; ג = *gh* (غ arabe); ד = *dh* (ذ arabe, *th* doux anglais); כ = *kh* (خ arabe, *ch* dur allemand); פ = *f*; ת = *th* (ث arabe, θ grec, *th* dur anglais).

Cette règle n'a plus qu'une application très restreinte dans les dialectes néo-araméens; mais elle a occasionné, dans de nombreux cas, des altérations et des modifications de ces consonnes qu'il importe de connaître au point de vue de la phonétique. L'examen de tous ces cas nous entraînerait trop loin et dépasserait le but que nous nous sommes proposé. Un tableau complet de la phonétique des dialectes néo-araméens fait partie de la grammaire comparée. Le temps est venu d'écrire la grammaire critique et comparée de ces dialectes, qui mettrait à la disposition des linguistes d'utiles éléments épars dans les diverses publications que nous avons citées plus haut. Nous nous bornerons ici au *tav* aspiré, *th*.

Dans le dialecte mésopotamien du Tour Abdin, l'aspiration de cette lettre s'est conservée d'une manière régulière. Nous laisserons donc ce dialecte en dehors de notre étude. Dans le dialecte

syrien de Maʿloula, le *tav* est encore aspiré, *th*, ou devient chuintant, *ch* ou *tch*, sans qu'il soit possible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'établir aucune règle à ce sujet. Nous laisserons donc aussi de côté ce dialecte.

Dans le groupe oriental, la prononciation du *tav* aspiré varie. En Felliḥi, l'aspiration subsiste, *th;* à Ourmia, l'aspiration disparaît et l'on prononce *t;* à Salamas chrétien et à Djélu, *th* est élidé souvent; mais, dans certains mots, il se prononce dur, *t;* à Salamas juif (et aussi à Basch-Kala), il se change en *l*, sauf exceptions; à Zacho juif, il passe en *s;* à Tiâri chrétien, il a un son chuintant, *š* (*ch* français).

Quelques exemples, pris dans chacun de ces dialectes, rendront sensibles ces diverses prononciations.

Felliḥi : *beïtha*[1] (G 302, 5), בֵּיתָא « maison »; *pātha* (S 133, 3), פאתא « face »; *bathœr* (G 303, 26; S 128, 9), בָּתַר « après »; *haimanoutha* (G 307, 8), הַיְמָנוּתָא « foi », *ṣlotha* (G 307, 13), צְלוֹתָא « prière »; *malkoutha* (G 309, 22; S 148, 9), מַלְכוּתָא « royaume ».

Ourmia : *bēta* (S 25, 7), בֵּיתָא « maison »; *pāta* (S 11, 20), פאתא « face »; *māta* (S 17, 18), מָתָא « village »; *bar* (avec élision du *th*, S 7, 5, etc.), בָּתַר « après »; *haimanouta* (S 53, 19), הַיְמָנוּתָא « foi »; *ṣlouta* (S 17, 5), צְלוּתָא « prière »; *makiḥouta* (S 19, 19), מַכִּיכוּתָא « humilité ».

Salamas chrétien : *biya* (D 3, 9), בַּיְתָא « maison »; *pā* (D 29, 5), פאתא « face »; *mā* (D 71, 15), מָתָא « village »; *bar* (D 31, 21), בָּתַר « après »; *marouva* (D 28, 12), מָרוּתָא « propriété »; *ṣlouva* (D 44, 3), צְלוּתָא « prière »; *malkouva* (D 26, 18), מַלְכוּתָא « royaume »; mais *mōta* (D 86, 20), מוֹתָא « la mort »; *māt* (D 63, 2), מָאֵת « il meurt »; *œutra* (D 29, 6), אַתְרָא « lieu »; *taudita* (D 79, 10), תַּוְדִיתָא « foi »; *ptāḥa* (D 41, 18), פְּתָחָא « ouvrir »; *ktāva* (D 14, 19), כְּתָבָא « écrire »; *pāṯḥa* (D 67, 17), פָּתְחָא « elle ouvre »; *katviḥ* (D 68, 20), כָּתְבִין « ils écrivent ».

Djélu : *biya* (S 124, 13-14), בַּיְתָא « maison »; *pāha* (S 123, 18), פָּאתָא « face »; *māha* (S 125, 18), מָתָא « village »; *slāva* (S 123, 16), צְלוֹתָא « prière »; *īvā* (S 122, 18), אִית הָוָה « il y

[1] Dans le Tour Abdin, on prononce *baito* (PS 1, 3, etc.) avec *t* dur, comme dans le syriaque ancien, à cause de la diphtongue *ai*. Dans le rameau oriental, la diphtongue n'a plus que la valeur d'une voyelle et le *tav* subit l'aspiration.

avait»; mais *mepātat* (S 124, 10), מִן פָּאתָא דְ «depuis la face de»; *bnitha* (S 125, 15). בְּנִיתָא «construite».

Salamas juif: *bēla* (D 96, 14), בֵּיתָא «maison»; *māla* (D 109, 1), מָתָא «village»; *bara* ou *bahra* (D 111, 1; 142, 21), בָּתְרָא «après»; *qamṣanoula* (D 107, 10), קַמְצָנוּתָא «avarice»; *peṣḥanoula* (D 99, 2), פַּצְחָנוּתָא «joie»; *ḥerivoula* (D 130, 9), חֲרִיבוּתָא «tort»; *špiroula* (D 130, 9), שַׁפִּירוּתָא «bonté»; *višoula* (D 126, 10), יְבִישׁוּתָא «continent»; *belāné* (D 105, 10) pour *benālé*, בְּנָתָא «filles»; *mēlen* (D 126, 3), מָאֵת אֲנָא «je meurs»; *mellé* (D 120, 14), מִית לֵהּ «il mourut»; *pelouḥ* (D 116, 5, פָּתוּח «ouvre»; *peleḥla* (D 111, 13), פְּתִיח לָהּ «elle ouvrit»; *kelouv* (D 102, 6), כְּתוּב «écris»; *kelevlé* (D 102, 9), כְּתִיב לֵהּ «il écrivit»; *qema'el* (D 104, 2), קֳדָמָאִית «auparavant».

Zacho juif: *bēsa* (S 159, 15) ou *bētha* (S 159, 22), בַּיְתָא «maison»; *pāsa* (S 164, 20), פאתא «face»; *bæser* (S 164, 5), בָּתַר «après»; *bæsra* (S 165, 4), בַּתְרָא «après, derrière»; *sousavāsa* (S 162, 18), סוּסָוָתָא «chevaux»; *bnāsa* (S 164, 1), בְּנָתָא «filles»; *qorāsa* (S 159, 22), קַבְרָתָא «tombeaux»; *isva* (S 159, 9), אִית הָוָה «il y avait»; *āsé* (S 160, 19), אָתֵא «il vient»; *psiḥlé* (S 161, 11), פְּתִיח לֵהּ «il ouvrit»; mais *kthāva* (S 166, 4), כְּתָבָא «livre»; *šintha* (S 166, 12), שְׁנָתָא «sommeil»; *lēlavātha* (S 160, 3), לֵילָוָתָא «nuits».

Tiâri[1]: *bēša*, בַּיְתָא «maison»; *māša*, מָתָא «village»; *ašra*, אתרא «lieu»; *kšāva*, כְּתָבָא «livre»; *ḫešna*, חֲתָנָא «fiancé»; *ešva*, אִית הָוָה «il y avait»; *leš* ou *lāš*, לָא אִית «il n'y a pas»; *šenša*, שְׁנָתָא «sommeil»; *malkouša*, מַלְכוּתָא «royaume»; *qamēša*, קַדְמָיְתָא «première»; *āšé* et *yāšé*, אָתֵא «il vient»; *šā*, תָא «viens».

Ces exemples suffisent pour indiquer la prononciation ordinaire du *tav* aspiré dans chacun de ces dialectes. La cause des différentes altérations de cette lettre n'apparaît pas d'une manière évidente; quelques observations à ce sujet ne seront pas hors de propos.

[1] Les mots du dialecte de Tiâri sont empruntés au travail de M. Lidzbarski, p. 236, 237 et 247. Dans l'original, ces mots sont écrits en caractères syriaques; pour faciliter la comparaison avec les autres dialectes, nous les transcrivons en caractères latins. L'inconvénient de ce procédé n'est pas grand ici, puisqu'il ne s'agit pour nous que du *th*, dont la prononciation chuintante dans ce dialecte est confirmée par la grammaire de Stoddard, p. 74.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le dialecte Fellihi a conservé intacte, on le voit, l'ancienne prononciation du *tav* aspiré.

C'est sans doute par réaction contre la tendance à élider cette lettre et pour éviter la confusion qui serait résultée de cette élision que, dans le dialecte d'Ourmia, le *tav* a été prononcé dur. Le mot très usité *bar* pour *bathar* «après» est un indice de la faiblesse de cette consonne; nous en verrons plus loin d'autres exemples.

Dans les dialectes chrétiens de Salamas et de Djélu, l'élision s'est produite dans les mots où elle a pu s'effectuer sans que le langage devînt inintelligible. Elle a été vraisemblablement l'effet d'un mouillement analogue au mouillement de *l* double en français, dans le mot *famille*, par exemple. Ce phénomène linguistique est encore sensible dans *biya* (de *bētha*) et *malkouva* (de *malkoutha*), où *y* et *v* se sont produits sous l'influence des voyelles précédentes, *i* et *ou*. Entre deux voyelles de même nature, l'élision est complète et les deux voyelles se contractent à Salamas : *mā* (de *māthā*), *pā* (de *pāthā*); mais à Djélu les deux voyelles sont maintenues au moyen d'une légère aspiration : *māha*, *pāha*. Un mouillement se fait souvent sentir en néo-araméen après les palatales *g* ou *k*, qui, dans ce cas, se prononcent *gui*, *ki*; ex. : *g*[ni]*āna* (S 3, 5; D 10, 7), גָאנָא «âme, personne»; *palg*[ni]*ou* (S 31, 9), פַּלְגוּ «à moitié»; *k*[i]*oumi* (S 5, 2; D 41, 1), כוּמִא, syr. ܐܘܟܡܐ «noirs»; *douk*[i]*āni* (D 14, 4), דוּכָנָא «lieux»; *k*[i]*ema* (D 47, 19), כְּמָא «comme»; *tik*[i]*a* (S 17, 8; D 34, 8), תִכָא «morceau». M. Merx a déjà observé ce mouillement des consonnes dans les dialectes araméens vulgaires, et même dans le syriaque ancien, comparer ܕܘܟܝܬܐ, pluriel de ܕܘܟܬܐ; voir *Z. D. M. G.*, XXII, p. 273 et suiv.

N'est-ce pas aussi par suite d'un mouillement que *th* est devenu *l* dans le dialecte juif de Salamas? On peut admettre une double mutation : *th* aura d'abord passé en *dh*, la dentale aspirée la plus proche, et ensuite en *l*. Le changement de *th* en *d* se produit dans ce dialecte dans toute la conjugaison du verbe אתא «venir», comme nous le verrons plus loin, et dans le mot *šenda* (D 112, 7) de שֶׁנְתָא «sommeil». Cependant *dh* lui-même n'y devient que très rarement *l*, cette consonne étant généralement élidée. Voici les quelques exemples de cette mutation que nous ayons constatés : *kiel* (D 119, 8), כִא יָדַע «il sait»; *kielva* (D 97, 4), כִא יָדַע הְוָה «il savait»; *yellé* (D 126, 16), יְדִיע לֵה «il sut» (comparer *mellé*, D 120, 14, מִית לֵה «il mourut»); *élāvē* (RG 209, 18), עֵדָוָתָא «fêtes».

Dans le dialecte juif de Zacho, *tav* aspiré se prononce *s*, mais quelquefois encore *th*. Cette double prononciation montre avec quelle facilité *th* peut devenir *s*. On sait, du reste, que les Juifs polonais prononcent *s* le *tav* hébreu aspiré. Dans ce dialecte, *dh* se prononce *z;* c'est une permutation qui correspond à celle de *th* en *s*.

Enfin, dans le dialecte de Tiâri, *tav* aspiré devient chuintant, *ch*. Nous avons dit plus haut que le dialecte de Maʿloula offrait des exemples de cette prononciation chuintante, qui d'ailleurs n'était pas inconnue des anciens Sémites. Un groupe assez important de mots ont en hébreu un *schin*, שׁ, auquel correspond en araméen un *tav*, ת, et en arabe un *tha*, ث; ex. : hébr. שָׁלוֹשׁ « trois », aram. תְּלָת, arabe ثلاث. Le *tav* araméen représentait, dans ce cas, un *t* chuintant.

La règle ordinaire étant établie pour le *tav* aspiré dans chacun de ces dialectes, il y a lieu de voir les exceptions que cette règle comporte dans quelques-uns d'entre eux. Ces exceptions se rencontrent dans les désinences du pluriel féminin des noms et dans le verbe אתא « venir ».

On sait qu'en araméen la désinence du pluriel féminin emphatique est *āthā*, quelquefois *avāthā* et *yāthā;* ainsi *malkāthā*, מַלְכָתָא, pl. de *malkethā*, מַלְכָתָא « reine »; *athravāthā*, אַתְרָוָתָא, pl. de *athrā*, אַתְרָא « lieu »; *doukyāthā*, דוּכְיָתָא, pl. de *douk*ethā « endroit ».

A Ourmia, cette désinence est *āti*, *avāti*, *yāti*; quelquefois, par élision du *t* primitivement aspiré, *ā'i*, *avā'i*, *yā'i*, ex. : *batvāti* (S 11, 6), pl. de בֵּיתָא « maison »; *sousavāti* (S 15, 11) ou *sousavā'i* (S 87, 3 et 4), pl. de סוּסָא « cheval »; *natyāti* (S 11, 1), pl. de נָתָא « oreille »; *šišilyāti* (S 11, 3), pl. de שִׁשְׁלְתָא « chaînette »; *gᵘ'ānāti* (S 5, 19), pl. de גְּאנָא « personne »; *māvā'i* (S 79, 6), pl. de מָתָא « village »; *baḥtā'i* (S 83, 19), pl. de בַּחְתָא « femme »; *šaravā'i* (S 77, 19), pl. de שַׁחְרָא « fête ».

A Salamas chrétien, la contraction est constante et conforme à la règle de l'élision du *tav* aspiré dans ce dialecte : *souḥsavaiḥ* (D 54, 17) « chevaux »; *māvaiḥ* (D 36, 7) « villages »; *baḥtaiḥ* (D 50, 4) « femmes », etc. Sur l'aspiration finale *ḥ* voir plus loin.

Les courts textes du dialecte de Djélu ne fournissent pas d'exemples pour ce cas.

A Salamas juif, le *tav* est élidé et ne se change pas en *l : youmāvé* (D 105, 3), pl. de יוֹמָא « jour »; *lélāvé* (RG 299, 18), pl. de לֵילָא « nuit »; *sousāvé* (D 114, 15), pl. de סוּסָא « cheval »; *garmāvé* (D 124, 12), pl. de גַּרְמָא « os »; *yammāvé* (RG 299, 10),

pl. de יַמָּא « mer »; mais avec *t* : *ḥaivanāté* (D 124, 10), pl. de חַיְוָן « animal ».

Les autres dialectes ne donnent lieu à aucune exception.

Le verbe אתא « venir » présente une anomalie dans les deux dialectes de Salamas.

Dans le dialecte chrétien, *th* devient *t* dur après *ā* dans une syllabe ouverte; dans les autres cas, il se change en une aspiration semblable au *ch* doux allemand dans *ich*. Nous transcrivons cette aspiration par *ḥ*. Les exemples ci-après sont tirés de nos *Dialectes néo-araméens de Salamas*.

kiāté (35, 6; 87, 3), כָּא אָתֵא « il vient ».
ātē (38, 7; 52, 8), אָתֵי « ils viennent ».
kiatēvā (53, 2), כָּא אָתֵי הְוָא « ils venaient ».
aḥya (36, 21) ou *aiḥa* (5, 9; 77, 8), אָתְיָא « elle vient ».
aḥyāna (7, 8), אָתְיָנָא « un arrivant ».
ḥilouḥ (5, 15), אַתֵי לָךְ « tu es venu ».
ḥilē (88, 8), אַתֵי לִי « ils sont venus ».
ḥilēla (80, 3), אַתְיָא לָהּ « elle est venue ».
iḥiva (13, 4), אַתֵי הְוָה « ils étaient venus ».
ḥyā (25, 9; 30, 12), אֶתְיָא « venir ».

Dans le dialecte juif, le *th*, dans ce cas, se change constamment en *d* :

adé (102, 14), אָתֵא « il vient ».
adet (102, 16), אָתֵא אנת « tu viens ».
aden (139, 18) ou *adyen* (109, 20, avec mouillement du *d*), אָתֵא אנא « je viens ».
ida (102, 15), אֵתָא, syr. ܐܬܐ « viens », etc.

Le verbe יתב « s'asseoir » conserve le *tav* qui n'est plus aspiré, *t*, aussi bien dans ces dialectes que dans les autres.

Le mot תְּלָתָא « trois » est prononcé *tlātha* seulement dans le dialecte Felliḥi. Ailleurs il devient *ṭla* (*ṭla'a*[1] à Salamas juif, D 107, 20; 132, 17; 138, 7, etc.; *ṭlaha* à Zacho, S 168, 22), avec un *ṭ* emphatique analogue au *têt*.

Il serait intéressant de poursuivre cette étude et de rechercher les différentes altérations que subissent dans chacun de ces dia-

[1] La forme *talḥa*, que donne RG 299, 16, est certainement erronée, et l'on doit lire *ṭlaha*.

lectes les autres muettes, lorsqu'elles s'aspirent sous l'influence de la voyelle précédente. Les consonnes *b p d* sont aussi faibles que *t* et présentent des phénomènes dignes d'être signalés. Mais un tel travail nous conduirait trop loin; nous terminerons par quelques remarques sur les voyelles.

II

REMARQUES SUR QUELQUES VOYELLES.

Le dialecte d'Ourmia et le dialecte chrétien de Salamas font suivre *i* long et naturel, à la fin d'un mot, d'une aspiration semblable au *ch* doux allemand, que nous transcrivons par *ḥ* et que nous avons déjà constatée plus haut dans certaines formes du verbe אתא à Salamas. On prononce : *ōdiḥ* (S 3, 4; D 19, 19), עָבְדִין « ils font »; *tliḥ* (D 83, 1), תְּלָתִין « trente »; *mindiḥ* (S 47, 9) ou *mendiḥ*[1] (D 19, 16), מְנְדִי « quelque chose », targ. מִידִי, syr. ܡܶܕ̰ܺܝ; *doqiliḥ* (S 49, 5), דָּבְקִין לִי « ils me saisissent »; *aḫouniḥ* (D 9, 3), אַחוּנִי « mon frère »; *brouniḥ* (D 9, 3), בְּרוּנִי « mon fils », etc. Cette aspiration est également sensible après la diphtongue *ai*, à la fin des mots, voir les exemples du pluriel féminin en *aiḥ* cités plus haut pour le dialecte de Salamas. A Ourmia, elle se fait également entendre, mais d'une manière moins constante : *mavaiḥ* (S 79, 10) et *mavā'i* (S 79, 6), pl. de מָתָא « village », etc.

Une aspiration de même nature, mais plus forte, *ḫ*, correspondant au *ch* dur allemand et au خ arabe, est sensible après la voyelle *ou* dans le dialecte chrétien de Salamas. Elle se rencontre non seulement à la fin des mots, mais aussi dans l'intérieur après une syllabe ouverte. Dans ce dernier cas, la gutturale peut être moins forte que *ḫ* et correspondre au son de *ġ* (غ arabe) sous l'influence de la consonne suivante. Voici quelques exemples tirés de mes *Dialectes néo-araméens de Salamas : poušouḫ* (5, 5), פּוּשׁוּ « demeurez »; *mouttouḫ* (42, 21) « établissez », du verbe מַתֵּב; *mē-mouḫ* (87, 15) « apportez », du verbe מַיְתָא; *voudouḫ* (79, 3), עבוּדוּ « faites »; *aḫtouḫ* (79, 2), אַחְתוּ « vous »; *ḫlouġla* (3, 3), חְלוּלָא « noce »; *youġla* (8, 20), יְבֻלָא « chiendent »; *touġman* (13, 18) « toman » (nom d'une monnaie); *nouġna* (12, 6), נוּנָא « poisson »;

[1] A Salamas juif, *medih* avec *ḥ* = *ch* dur allemand et خ arabe (D 127, 15; 129, 14; 149, 9). C'est le seul exemple de ce genre que nous ayons constaté dans le dialecte juif de Salamas.

tougna (15, 2), תֶּבְנָא « paille hachée »; *tyoḫta* (10, 3), יְתָבְתָא « action de s'asseoir »; *ktouḫta* (59, 4), כְּתִיבְתָא « écrite »; *yoḫta* (44, 11), יְהָבְתָא « action de donner »; *touḫti* (14, 9), חוּתָא « mûres (fruits) », etc.

Est-ce aussi un prolongement de la voyelle qui a occasionné la forme singulière des suffixes pronominaux singuliers dans le dialecte juif de Salamas? Ces suffixes sont, pour le masculin des noms et pour les prépositions, *ev* ou *ef;* pour le féminin, *av*. Les exemples suivants sont empruntés au même livre : *aġa'ev* (93, 15) et *aġa'ef* (128, 3) « son maître (à lui) »; *berounef* (118, 20) « son fils (à lui) »; *berounav* (98, 13) « son fils (à elle) »; *bābef* (118, 17) « son père (à lui) »; *bābav* (141, 21) « son père (à elle) »; avec une préposition : *alev* (115, 6) et *alef* (92, 10) « à lui »; *alav* (115, 2) « à elle »; *ba'ev* (143, 6) et *ba'ef* (95, 16) « chez lui »; *ba'av* (120, 2) « chez elle »; *didef* (97, 7) « de lui-même »; *didav* (142, 9) « d'elle-même ».

Les suffixes correspondants des autres dialectes ont les formes suivantes : le dialecte Felliḥi et les dialectes de Tiâri et de Zacho, *é* pour le masculin, *a* pour le féminin, comme dans l'araméen ancien; le dialecte d'Ourmia et le dialecte chrétien de Salamas, *ou* pour le masculin, *o* pour le féminin; le dialecte de Djélu, *i* pour le masculin, *o* pour le féminin.

La comparaison de ces différentes formes ne semble pas confirmer l'hypothèse, admise jusqu'ici, que les suffixes *ou* et *o* d'Ourmia et de Salamas chrétien seraient venus de l'ancien suffixe *au* du pluriel des noms (ܡܠܟ̈ܘܗܝ). Cette hypothèse est fondée sur ce fait que, dans ces dialectes, le singulier et le pluriel des noms avec les suffixes ne se distinguent plus, *malkou* signifiant « son roi » ou « ses rois ». Nous rapprocherions plutôt les suffixes *ou* et *o* des suffixes *ev* et *av* de Salamas juif. Dans ces dialectes, *ev* ou *iv* devient généralement *ou* par l'intermédiaire de *eu;* comparer parmi les exemples cités plus haut, p. 133-134, *tougna* de תֶּבְנָא « paille », *yougla* de יְבְלָא « chiendent », etc.; *av* passe en *o* par l'intermédiaire de *au : gora* (*passim*) de גַּבְרָא « homme »; *ōdiḥ* (voir ci-dessus) de עָבְדִין « ils font », etc. Les suffixes *i* et *o* de Djélu peuvent s'expliquer de la même manière.

Doit-on voir dans le *v* (ou *f*) des suffixes de Salamas juif une altération du *hé* qui, dans l'ancien araméen, était écrit à la fin du suffixe singulier ה֗, ה֣ (avec *mappiq* dans l'araméen biblique, ה֗, ה֣)? Une raison qui porte à le penser, c'est que, dans le Felliḥi, le *hé* est quelquefois encore articulé. Ce suffixe, en effet, est *é* ou *éh* pour le masculin singulier, *a* ou *ah* pour le féminin sin-

gulier (G, p. 299). Il n'y a pas, il est vrai, d'exemple en sémitique du changement de *h* en *v* ou *f*; mais une telle permutation n'aurait rien d'insolite en soi, à en juger par le digamma grec et d'autres phénomènes analogues.

Ces quelques remarques suffiront, je l'espère, à faire ressortir l'intérêt linguistique qu'offrent les dialectes néo-araméens.

Rubens Duval.

VARIA.

I. — Ἵππος.

M. de Saussure considère *ἵππος* comme un traitement phonétique de l'ancien **ék₁wos* (skr. *áçvas*, zd *aspō*, lit. *ašvà*, ags. *eoh*, v. irl. *ech*, lat. *equos*), mais ne justifie pas en détail cette explication (dans ces *Mémoires*, VII, 79). Le cas de *εἰπεῖν* qu'il rapproche est différent, et aussi celui de *λοιγός* (cf. *ibid.*, VII, 60, et VIII, 281). Néanmoins le principe est juste, ainsi que le montre la discussion de l'histoire phonétique du mot.

Comme l'indiquait déjà M. L. Havet (*Mém. Soc. ling.*, IV, 25), dans **ék₁wos* le k_1 et le *w* appartiennent à deux syllabes différentes. En grec le point d'articulation de k_1 devant *w* a été reporté à la place de k_2 et le traitement hellénique est le même au point de vue de l'articulation que celui des vélaires; pour préciser, on peut dire que **ék₁wos* se prononçait *ék₁-ᵏwos* en indo-européen et qu'il est devenu **éq-ᵘwos* en grec. Mais, devant *-q-* fermant la syllabe, *-e-* et *-o-* deviennent en grec *-υ-* : *νύξ*, *Fόρτυξ* (skr. *vartákas*), *ὄνυξ*[1], *κύκλος*, *κύκνος*, **νυγνός* = skr. *nagnás* (d'où *γυμνός* pour une raison inconnue); **éq-ᵘwos* devait donc donner **úq-ᵘwos* ou plutôt **húq-ᵘwos*, puisque tout *υ-* initial est précédé de l'esprit rude. Dans les exemples cités plus haut, la transformation de *e* et de *o* en *u* entraîne la perte de l'élément vélo-labial de la gutturale suivante; mais le *w* de **húq-ᵘwos*, qui était un ancien *-w-* et non pas seulement une partie d'un autre phonème comme l'élément ^{w} de q^{w} issu de i.-e. k_2, a subsisté; l'*u* de **húq-ᵘwos* a donc été dissimilé en *-i-* comme celui de *αἰπύς* (**αὐπύς*, cf. *ὑψηλός*), de *Ἐλείθυια* cf. *Ἐλευθώ* (J. Schmidt, *K. Z.*, XXXII, 350 et G. Schulze, *Quaest. epicae*, p. 259 sqq.) et de *εἰπεῖν*; de là **húqᵘwos*, *ἵππος*. Un *-υ-* intérieur ne reçoit pas d'aspiration; c'est ce qui explique le *τ* et le *κ* dans les noms propres connus *Ἀρίστιππος*, *Πάτριππος*, *Λεύκιππος*, formés suivant un type ancien fixé;

[1] La fin de *κάλυξ* « gaine de la fleur ou de la semence » semble reposer sur **-ek₂s* ou **-ok₂s*; la racine **k₁ºl-* est la même que celle de *καλ-ύπ-τω* (avec *-υπ-* sans doute d'après *κρύπτω*); cf. v. h.-a. *hulsa* : *hëlan*. Le sens et la forme phonétique obligent à séparer *κάλυξ* de *κυλίξ* (ancien **k₂ºlik-*), *κύλη*, cf. skr. *kaláças* (rac. **k₂el-* au degré *o*), comme l'a bien vu Darbishire, *Cambr. phil. transact.* III, 196.

au contraire, dans les composés où *ἵππος* était senti nettement, on trouve l'aspiration : *τέθριππος*, et de même dans ceux où le premier terme est une préposition : *Ἔφιππος*, *Ἀνθιππος* (d'après *ἐφ' ἵππῳ*, *ἀνθ' ἵππου*). L'esprit rude de *ἵππος*, qui semblait une énigme, fournit un témoignage précieux du passage de l'ancien *e-* par *ὑ-* pour aboutir à *i-*. La forme *Ἵκκος*, attestée à Tarente et Epidaure, présente deux différences avec *ἵππος* : chute de *w* après *k* et absence de l'esprit rude (cf. Thumb, *Spiritus asper*, p. 13), sur lesquelles il est difficile de se prononcer.

On doit conclure de ce qui précède que la prothèse panhellénique de *h-* devant *υ-* initial en grec est antérieure à la dissimilation de *-υ-* en *-ι-;* par suite le rapprochement de att. *ἰπνός* et got. *auhns*, qui a le grave défaut de supposer la conservation d'une vélaire après un ancien *u-* en grec sans aucune intervention possible de l'analogie, est définitivement écarté : en effet, si l'interprétation qu'a donnée M. Brugmann, *K. Z.*, XXV, 306 et suiv., était exacte, l'exemple de att. *ἵππος* montre que l'esprit rude de l'*ὑ-* initial aurait subsisté. Got. *auhns* ne doit du reste pas être séparé de skr. *ukhā́*, ce qui exclut tout rapprochement avec *ἰπνός*, puisque i.-e. *kh* est représenté en grec par *χ*.

II. — V. sl. *zě̆jǫ*.

Le rapprochement établi par M. Zubatý, *Archiv* XIII, 623, entre v. sl. *zě̆jǫ* et lit. *žiáju*, cf. lat. *hiāre*, est si frappant qu'il ne peut être nié; mais il semble au premier abord impossible, car *zj-* donne en slave *žj-*, et l'on ne connaît pas de loi phonétique en vertu de laquelle *-ā-* soit devenu *-ě-*. Les observations qui suivent ont pour but d'en fournir la justification phonétique.

En slave, les voyelles brèves et les longues non issues de diphtongues se classent naturellement en deux séries parallèles, suivant qu'elles sont prononcées vers la partie antérieure du palais et précédées des consonnes dites molles, c'est-à-dire jodisées (mais non mouillées), ou prononcées plus en arrière et précédées des consonnes dites dures :

1. *ě e i ĭ*
2. *a o y ŭ*

Toutes les consonnes sont capables des deux prononciations, molle et dure, suivant la voyelle qu'elles introduisent, sauf : 1° *k*, *g*, *ch* remplacés par *č*, *dž*, *š* devant toute voyelle palatale ancienne et par *c*, *dz*, *s* devant *ě* et *i* secondaires (issus de *-oi-*); 2° *j* qui ne peut perdre son caractère palatal sans cesser d'être *j* et qui par suite, au

lieu de se modifier lui-même, altère la voyelle suivante : après *j* les voyelles *o*, *y*, *ŭ* n'existent pas en slave; elles sont remplacées par *e*, *i*, *ĭ;* au contraire, *jĕ-* ne se trouve nulle part, mais seulement *ja-*. Comme toute rupture du parallélisme des changements phonétiques, cet emploi de *ja-* appelle une explication; il y a ici deux problèmes : 1° Pourquoi l'ancien *jĕ-* devient-il *ja-?* — 2° Pourquoi **jā-* ne devient-il pas *jĕ-*? Le second disparaît si l'on admet qu'un ancien **jā-* est devenu **jĕ-*, et que la loi de transformation de **jĕ-* en *ja-* est postérieure à la palatalisation de **jā-* en **jĕ-*, de même que la transformation de *čĕ-* en *ča-* est postérieure à l'altération de *k* en *č* devant *ĕ*. Or, en effet, le passage de **jĕ-* à **ja-* rappelle celui de *je-* (ou *ʲe-*) en *jo-* (*ʲo-*), qui peut n'être pas panslave, mais dont les traces, différentes les unes des autres, se retrouvent du moins dans la plupart des dialectes russes et occidentaux (voir Jagić, *Archiv*, V, 537 et suiv., et Šakhmatov, Изслѣдованія въ области русской фонетики, p. 3 et suiv.); il est donc probable que ce passage est récent. On voit en même temps qu'il fait partie d'une nouvelle série de faits parallèles, et, pour résoudre la première question, on doit seulement trouver pourquoi il est panslave et général, tandis que celui de *-je-* en *-jo-* est dialectal et limité à des cas définis. La raison de cette particularité ne peut être cherchée que dans une prononciation très ouverte de *ĕ*. En effet *ĕ* est en panslave un *ē* plus ouvert que *ĕ* de la même langue et, par suite, plus voisin de *ā* que *e* ne l'est de *o*. Plusieurs faits dénotent cette prononciation :

1° La graphie glagolitique indique par le même signe *ĕ* (c'est-à-dire *ʲĕ*) et *ja*, confondant ainsi la voyelle palatale, essentiellement précédée en slave d'une jodisation, et *j* + *a;* pour *e*, où le même signe sert à noter *ʲe* et *je*, les timbres des voyelles étaient identiques; dans le cas de *ĕ* ils ne pouvaient qu'être très voisins, et, par suite, *ĕ* était *ʲe* long très ouvert.

2° Le passage de *ĕ* (c.-à-d. *ʲĕ*) initial à *ja* dans le vieux slave des manuscrits cyrilliques.

3° Le parallélisme suivant : l'ancien *ō* devient *ā*, c'est-à-dire une voyelle plus ouverte que *ŏ;* l'ancien *ē* doit donc donner aussi une voyelle plus ouverte que *ĕ*.

4° L'emploi de *ĕ* pour α grec dans des mots empruntés : *alavĕstrŭ*, ἀλάβαστρος (Zographensis) — *skandĕlŭ*, σκάνδαλον (Psalterium).

La prononciation très ouverte de *ĕ* panslave[1] n'exclut pas un

[1] Notre confrère M. P. Boyer me signale à ce propos que M. Mikkola reconnaît le caractère ouvert à l'ancien *ĕ* du russe dans ses *Slavische lehnwörter in den west-finnischen sprachen.*

changement ultérieur en *ē* fermé qui s'est réalisé dialectalement (Miklosich, *Vergl. gr.*, I², p. 47).

Une fois le fait posé que **jā-* s'est changé en **jě-*, on voit qu'un thème ancien **zjāje-* est devenu **zjěje-;* postérieurement à la palatalisation des voyelles précédées de *j*, le *j* combiné de **zjě-* a été dissimilé par le *-j-* intervocalique de *-je-* (cf. Grammont, *La dissimilation consonantique*) et a disparu; il n'est donc resté que *zěje-* où *z* et *ě* ont nécessairement subsisté puisque le *j* qui est la cause du passage de *ě* à *a* n'existait plus. De même *rěją*, *lěją*, *směją* s'expliquent par des thèmes **r(j)ěje-*, **l(j)ěje-*, **sm(j)ěje-*, issus de **rjāje-*, **ljāje-*, **smjāje-;* cf. peut-être aussi *čaje-* de **čěje-*, **čjāje-*. Ces formations ne se trouvant que dans les racines terminées en *i*, il semble que ce soit l'impossibilité de distinguer autrement le type simple *lĭj-ą* du type à suffixe *-je-lĭ-ją* qui aura conduit à étendre le *ā* de l'infinitif **ljā-* au présent, d'où **ljāje-*, *lěje-*. — L'*s* du démonstratif *sĭ*, très naturelle dans *sĭ* = lit. *ßis*, *si* = lit. *ßì*, *si* (nominatif pluriel neutre) = ags. *hí*, mais qui semble anomale partout ailleurs, est justifiée dans *seję*, *seji*, *seją*, *seju* si l'on part d'anciens **s(j)ej-*, issus de **sjoj-*, avec la même dissimilation que dans *zěją*, etc. Le *j* qui subsiste dans *šjujĭ* (Math., XXVIII, 38, texte du Zographensis) n'est pas un véritable *j*, ce n'est que la trace de la jodisation qui précédait l'*e* de la diphtongue *-eu-* comme tout *e* panslave et qui a subsisté après même que cet *e* fut passé à *o* et se fut confondu avec le second élément de la diphtongue; l'opposition de *šujĭ* «gauche» (cf. skr. *savyás*, i.-e. **sewyos*) et de *sujĭ* «vide» (cf. lat. *cauos* de **k₁owos*) répond à celle de *bljudetŭ* (cf. *θεύθεται*) : *buditŭ*. Le *j* de la première syllabe de *pljują*, *šjują* peut donc provenir de l'*e* de la diphtongue (cf. lit. *spiáuju*) et n'avoir rien de commun avec le *y* indo-européen de la racine de ces mots.

L'hypothèse qui rend compte de *zěją* permet d'expliquer aussi le comparatif *novějĭ*. M. Streitberg a proposé de voir dans le suffixe *-ějĭš-* d'une partie des comparatifs slaves la forme forte de skr. *-īyas-*, gr. *-īo(h)-* (*Zur germ. sprachgeschichte*, p. 22); mais cette supposition est inconciliable avec le fait que *-ějĭš-* est propre aux comparatifs tirés à date récente des adjectifs munis de leur suffixe (ainsi *dobrějĭ*, *silĭnějĭ*, *mękŭčajĭ*) et que tous les comparatifs de forme sûrement archaïque et tirés directement de la racine ont *-jĭš-* : *vyšijĭ*, *gląbljijĭ*, etc. Le nominatif neutre en *-je* = skr. *-yas*, lat. *-ius* suppose un nominatif masculin en **-jōs;* mais en fait on trouve d'une part *nově-jĭ*, de l'autre *slaždĭ-jĭ;* le *-jĭ* final de ces deux formes est récent et rappelle celui de *rata-jĭ*, *prijatel-jĭ*, *mytar-jĭ*, etc.; le premier *-jĭ* de *slaždijĭ* ne fournit aucun traitement de nominatif et ne peut qu'être emprunté à d'autres formes; mais un ancien **novjā-jĭ*, sorti de **novyōs*, devait donner

novějĭ après transformation de *ā* en *ě* et chute du *j* par dissimilation. On est ainsi amené à reconnaître qu'une flexion *novějĭ*, **novjĭša* et **sladějĭ*, *slaždiša* a été normalisée en *novějĭ*, *novějĭša* et *slaždĭjĭ*, *slaždiša*, les types en *-ějĭ* dominant dans les cas où une différence profonde sépare le positif du comparatif et *-jĭjĭ* là où les deux formes sont restées voisines.

On peut citer une autre trace de la prononciation **jě-* de l'ancien **jā-* :

Le **jā* attesté par lit. *jóti*, skr. *yāti* apparaît en slave sous deux formes contradictoires : *ě-* dans **ěda* (v. sl. *vŭzědi*, Luc, V, *h*; russe *jědu*, etc.), **ězdītī* (serbe *jezditi*) et *ja-* dans *jachati* (serbe *jahati*). On ne peut s'étonner que le *j-* initial de *jachati* ait subsisté, puisque rien ne tendait à l'altérer. Au contraire, la jodisation développée devant le *ĭ-* initial de **ĭda* « je vais » a conduit à remplacer le *j-* initial de **jěda* (ancien thème **jāde-*) par la simple jodisation qui précède tout *ě*, d'où **jědą*; le *ě* de *jědą*, n'étant plus précédé de *j*, n'est pas devenu *a*, comme celui de **jěchati* (ancien **jāchātī*). Le ^{j} développé devant *a*, *ě*, *e*, *i*, *ĭ* différait à l'origine de l'ancien *j*, comme le ^{w} développé devant *o*, *y*, *ŭ* différait de *v* (cf. *Idg. forsch.*, V, 322).

Il y a donc eu une altération de l'ancien **jā-* en **jě-*, effacée par une loi postérieure, et le parallélisme de **jě*, *je*, *ji*, *jĭ* au lieu de **jā*, **jo*, **jy*, **jŭ* est parfait. La conservation de *ju* et *ją* n'a rien de surprenant; il s'agit ici d'anciennes diphtongues, et c'est un cas tout différent. Le passage de **joi-* à *ji-* ne contredit pas la loi générale de conservation, même après *j*, du timbre *o* dans les diphtongues. En effet, de même que l'*e* de *eu* a été changé en *o* sous l'influence du second élément *u*, l'*o* de *oi* a été changé en *e* sous l'influence de *i*; cette nouvelle diphtongue prend d'ordinaire la forme *ě* en slave; mais la succession *j* + *e* + *i* a a été réduite à *ji*. Ici encore il n'y a pas rupture du parallélisme phonétique. Quant à l'influence de *j* sur la diphtongue finale dans *konję*, *zemlję*, *znaję*, elle tient à la nature toute particulière de cette diphtongue, qui apparaît comme voyelle simple *-e* en polonais et en russe (Fortunatov, *Archiv*, XI, 574).

Remarque. — Certains adjectifs ont les deux formes du comparatif, par exemple : *unje* et *uněje* (les deux dans le Marianus et ailleurs) d'un simple **uno-*, ancien **ausno-* (cf. *Idg. forsch.* V, 66), dérivé d'un substantif répondant à skr. *ávas*, zd *avō* (cf. skr. *téjas* : *tikṣṇás*; zend *raocō* : *raoχšnō*; gr. *φάος* : *φαεινός*). De même on trouve *suljĭjĭ* et *suljĭ* tirés d'un simple **sulo-* (cf. skr. *çávīras*, pol. *sowity*). Les formes *unějĭ*, *suljĭ* sont conformes à la règle, puisque ces comparatifs sont tirés non de la racine, mais d'adjectifs comprenant un suffixe; *unjĭjĭ* et *suljĭjĭ* sont par suite très

remarquables, et l'existence de la double forme est une intéressante confirmation de l'hypothèse qui a été proposée plus haut, puisqu'on peut trouver ici à la fois les nominatifs *unějĭ*, *suljĭ* et les accusatifs *unjĭšĭ*, *suljĭšĭ*.

III. — Lat. *auonculus*.

Le latin *mātertera* « sœur du père » renferme visiblement le suffixe *-tero-*; mais l'interprétation « like a mother », donnée par M. Lindsay (*The latin language*, p. 405) sans doute d'après Ascoli, *Arch. glott. it.*, *suppl.* I, p. 58 et suiv., ne semble pas rendre exactement compte du sens.

En effet, le suffixe secondaire **-tero-* sert en principe à marquer l'opposition de deux notions : *dexter* et *sinister*, *noster* et *uester*, etc., mais d'une manière telle que *dexter* soit « ce qui est à droite et non à gauche », *noster*, « ce qui est à nous et non à vous », ὀρέστερος « ce qui est de la montagne et non de la plaine » (Bréal, dans ces *Mémoires*, IX, 36 et suiv.). Au contraire, dans quelques mots sanskrits bien connus, le suffixe *-tara-* indique l'opposition précisément inverse : *vatsatarás* « veau sevré », c'est-à-dire ce qui n'est plus un veau, s'oppose au veau qui tette encore, *vatsás*, et *açvatarás* « mulet » (persan *astar*), c'est-à-dire ce qui n'est pas un cheval, s'oppose au cheval *áçvas;* la raison de cet emploi divergent du suffixe **-tero-* est qu'il n'y a lieu de marquer une opposition dans ces deux cas qu'autant qu'il est question du « veau sevré » et du « mulet ». Le latin *mātertera* se distingue de *māter*, comme skr. *açvatarás* de *áçvas;* cf. P. Persson, *Stud. etym.*, p. 114.

Le nom de l'« oncle maternel » ne saurait être tiré de celui de la mère par le même procédé, mais bien plutôt de celui de l'aïeul maternel; cf. *patruos* « frère du père » et *amita* « sœur du père », v. isl. *amma* « grand'mère »; le double sens connu de i.-e. **nepot-* « petit-fils » et « neveu » prouve que les deux formes de parenté non immédiate étaient aisément rapprochées. Or, en effet, le latin *auonculus* est dérivé de **auon-*, cf. v. isl. *áe*. La finale *-culus* est celle des diminutifs, et l'on ne peut, au point de vue latin, interpréter autrement que « le petit aïeul » (V. Henry, *Gramm. comp. du gr. et du lat.*, § 157). Mais *mātertera* engage à rechercher dans *auonculus* le suffixe secondaire marquant opposition : **-tero-;* ce suffixe a une forme **-tro-* : lit. *katràs*, lat. *uter, utra; dexter, dextra* (avec syncope de *i* intérieur, cf. δεξιτερός); *sinister, sinistra;* cf. aussi lat. *sē-mes-tr-is* et gr. ἀλλό-τρ-ιος avec un second suffixe. On conçoit aisément que **awontros* soit devenu **awontlos* (*auonculus*) sous l'influence du suffixe des diminutifs

que le latin s'est créés. Or le mot correspondant des langues brittoniques renferme un suffixe en *-r-* et non en *-l-*, et, d'après une communication de notre confrère M. Dottin, rien ne semble s'opposer à ce que l'on considère **awontros* comme le primitif de bret. *euontr*, gall. *ewythr;* cf. d'Arbois de Jubainville, *Mém.Soc. ling.* IV, 308. On est donc bien autorisé à poser un italo-celtique **awontro-*.

Cette conclusion est confirmée par la formation analogue du nom de l'« oncle maternel » en letto-slave : v. pruss. *awis*, v. sl. *ujĭ;* ce mot est tiré de **awo-* (lat. *auos*, cf. arm. *haw*) au moyen du suffixe secondaire **-yo-*, qui comme **-tero-* marque une opposition, mais sans indiquer qu'il s'agit de deux choses : cf. *alius* et *alter*, skr. *pūrvyás* et gr. πρότερος, etc. (v. Brugmann, *Grundriss* II, p. 125 où il est un peu improprement parlé de « comparaison »); en sanskrit *návya-* est le contraire de *sányas-*. Ce même suffixe se trouve dans skr. *pítṛvyas*, et sans doute dans v. sl. *stryjĭ;* on en peut même supposer l'existence à date ancienne dans lat. *patruos*, cf. pour le traitement phonétique de *-owy-* en syllabe intérieure latine *bīduom* en face de *binoctium*, *biennium;* *induō* en face de ombr. *anovihimu*. — Le lit. *avýnas* rappelle la finale *-yn* de *jaunyn eĩti* (J. Schmidt, *K. Z.*, XXVI, 400).

IV. — Le traitement de i.-e. *o* en indo-iranien.

L'hypothèse de M. Brugmann que i.-e. *ŏ*, ablaut de *e*, donnerait *ā* en syllabe intérieure ouverte indo-iranienne, qui a été récemment encore critiquée par M. Bechtel (*Hauptprobleme*, p. 46 et suiv.) et qui est absolument repoussée par M. Bartholomae (*Grundriss der iran. phil.* I, p. 27), a été défendue par M. Streitberg (*Idg. forsch.* III, p. 366 et suiv.) et n'est pas abandonnée par son auteur. Il n'est donc pas inutile de la discuter à nouveau; il n'y a pas à revenir sur les difficultés que soulève *a priori* la thèse de M. Brugmann : la substitution d'une différence de quantité à une différence de timbre et la nécessité où l'on se trouve de poser une prononciation tout autre de *o* ablaut de *e* et de l'*o* de πόσις, skr. *pátiṣ* et des exemples analogues, alors que rien n'indique par ailleurs cette distinction. M. Collitz, M. Schmidt et M. Bechtel ont aussi montré suffisamment que beaucoup d'étymologies irréprochables contredisent la loi de M. Brugmann : *dámas* = gr. δόμος; *rasā* = v. sl. *rosa*; *vratám*, cf. v. sl. *rota* [1]; *dharú-ṇas*, cf. v. sl. *dravŭ* (russe *-dorov*); skr. *bhágas* v. perse *baga*=v. sl. *bogŭ* (cf. arm. *be-*

[1] Pour v. sl. *r-* en regard de skr. *vr-*, cf. *rĕžą*, pol. *rznę* (de **rĭzną*) en face de Ϝρήγνῡμι, Ϝρήσσω, ἐῤῥάγην; *-razŭ* en face de Ϝρώξ.

kanel «briser»; l'α de gr. φαγεῖν sort de i.-e. ə); *vámiti* = lat. *uomit;* skr. *sarvátāt-* zd *haurvatāt-* = gr. ὁλότητ-; *dīrghatā* = v. sl. *dlĭgota;* skr. *sáhu-riṣ*, gr. ὀχυ-ρός, ὀχ' (en face de ὀχυ- comme τάχα en face de ταχύς); etc. Les exemples où le timbre *o* est attesté en indo-iranien par la forme de la gutturale sont particulièrement intéressants (*K. Z.*, XXV, 95), ainsi :

skr. *katarás*, gr. πότερος, got. *hwaþar*
skr. *-karas*, zd *-karō*[1], cf. v. perse *cartanaiy*, gâth. *cōrəṭ*
skr. *kalā* «fragment» (vocalisme *o* de la racine comme v. sl. *rąka*, got. *staiga*, lat. *toga*), cf. lit. *skalà*, *skelià*
skr.-*kásati*, lit. *kasù*, v. sl. aor. *kose*, cf. v. sl. *češą*
skr. *galati*, présent en *o* en regard de arc. δέλλω
skr. *maghávan-* = zd *mayavan-* (peu probant).

Mais cette critique négative n'entraînera la conviction complète que si toutes les longues indo-iraniennes admettent une explication.

M. Bechtel a déjà rendu compte de la longue des causatifs en rapprochant skr. *plāvayati* de v. sl. *plaviti* et *svāpáyati* de lat. *sōpīre*, cf. aussi v. suéd. *söva* (d'après Noreen, *Abriss*, p. 42); M. Streitberg (*Idg. forsch.*, III, 386) fait au rapprochement de *svāpáyati*, *sōpīre* l'objection que les causatifs latins ont une autre forme; mais en réalité *monēre*, *docēre*, *fouēre*, *nocēre*, etc. sont des itératifs, et d'autre part le sens des dénominatifs tels que *ūnīre*, *impedīre*, *saepīre* s'explique seulement par l'existence de ces causatifs en *-ī-* dont *sōpīre* est le reste le plus clair. — Le germanique fournit aussi des traces de l'existence des causatifs en *ō :* v. h.-a. *fuoren*, skr. *pūráyati* en face de *faran* présent en *o*. — M. Delbrück a signalé un fait d'une importance décisive (*Idg. forsch.* IV, 132 et suiv.) : les itératifs indo-iraniens ont *ă* à la racine : skr. *patáyati*, mais les causatifs ont *ā :* skr. *pātáyati*. Ceci posé, il suffit de comparer le slave pour reconnaître que l'*ă* de *patáyati* est un *o* bref indo-européen et l'*ā* de *pātáyati* un *ō* long. En regard des itératifs *voditi*, *voziti*, *voliti*, *goniti*, *choditi*, *nositi*, *oriti*, *prositi*, on trouve en effet les causatifs :

gasiti, cf. lit. *gesù;* il est tout à fait arbitraire d'attribuer l'*a* de *gasiti* à l'itératif *-gasati;*

grabiti, cf. skr. *grāhayati;*

paliti, cf. *polĕti*, *planąti*, *pepelŭ* et lit. *pelenaĩ;*

[1] Le *k-* de *-kara-* est peu probant, parce que la racine indo-iranienne *kar-* «faire» tend à généraliser *k-* par opposition à *čar-* «se mouvoir» qui tend à généraliser *č-* : cf. skr. *anucarás* et gr. ἀμφίπολος, lat. *anculus*.

jiz-baviti, cf. skr. *bhāváyati;* il n'y a pas de raison de voir ici un dénominatif de *jizbava;*

slaviti, cf. skr. *çrāváyati*, zd *srāvayeiti;* la longue du substantif *slava*, comme celle de *jizbava*, n'a peut-être été conservée que par l'influence du causatif;

plaviti, cf. skr. *plāvayati;* le sens « faire couler » du verbe slave ne permet pas d'y voir un dénominatif de *plavĭ* « bateau »;

valiti, cf. skr. *vāráyati* et arm. *glel* « tourner » (de **gowlel*, issu de **wōleye-*); *valiti* ne peut être tiré de *valŭ* « vague »;

traviti, cf. *trovą;* peut-être de *trava;* mais cf. ce qui a été dit de *slava slaviti;*

kaziti, cf. *-čezną;* peut-être dénominatif de *kaza;*

daviti, cf. got. *diwan.*

D'autres exemples tels que *vabiti*, *vaditi*, *variti*, *kaditi*, *kaniti*, *staviti* sont plus douteux; *saditi* répond bien à skr. *sādáyati*, mais le slave a généralisé dans cette racine le degré long *sĕd-; sad-* est donc la forme de degré long attendue en face de *sĕd-;* cf. *rĕžą, -razŭ; lĕzą, -lazŭ*, etc. Les prétendus causatifs slaves à *o* radical sont des dénominatifs et ont par suite l'accent sur le suffixe au présent, tandis que les itératifs et causatifs ont plutôt l'accent sur la présuffixale : serbe *vȍdī* = russe *vódit, gȃsī* = russe *gásit;* mais *moriti* est tiré de *morŭ* (serbe *mòrī* = russe *morít*), *točiti* de *tokŭ* (serbe *tòčī*), *ložiti* de *-logŭ* (serbe *lòžī*), *pojiti* de *-pojĭ* (serbe *pòjī* = russe *pojít*), *topiti* de *toplŭ* (serbe *tòpī*) cf. *vysiti* de *vysokŭ*. L'accentuation sur *-i-* dans les infinitifs tels que serbe *nòsiti* = russe *nosít'* en face du présent *nȏsī* = *nósit* résulte du déplacement du ton de *ŏ* sur *ī* d'intonation rude[1] (serbe *-ĭti*, cf. lit. *-ýti*); c'est ce que prouve l'opposition de serbe *gásiti, gȃsī; páliti, pȃlī; dáviti, dȃvī* où *a* a l'intonation douce, et de *grȃbiti, grȁbī; bȃviti; slȃviti; plȃviti; vȃliti; vȁditi* où *a* a l'intonation rude. L'hésitation du russe entre l'ancien *gásit* et *gasút* provient de l'influence de la première personne *gašú* et de l'infinitif *gasít'* = serbe *gásiti; palít* en face de serbe *pȃlī* est sans doute d'après *paljú* et *palít'* = serbe *páliti*. Le lituanien n'a pas de causatifs correspondants, mais les thèmes d'itératifs sont aussi paroxytons, sauf déplacement résultant de la loi de M. de Saussure : *láužyti, láužo; darýti, dãro;* leurs participes présents ont l'accent sur la racine : *dãrgs, sãkąs, įmãnąs*, etc. Les thèmes d'itératifs et sans doute aussi ceux de causatifs primaires étaient donc paroxytonés en letto-slave.

[1] Voir P. Boyer, *De l'accentuation du verbe russe, Centenaire de l'École des Langues orientales*, 1895, p. 456. — Note de correction.

La confusion des itératifs et des causatifs qui s'est produite en germanique par élimination du vocalisme *ō* provient de l'identité des deux types dans les racines terminées par une sonante suivie de consonne : skr. *vartayati*, v. sl. *vratiti*, got. *-wardjan;* la longue n'a guère subsisté que dans quelques cas exceptionnels où le présent non causatif avait le vocalisme *o* de la racine :

v. h.-a. *fuoren*	*faran* (prét. *fuor*)
got. *goljan*	v. isl. *gala* (prét. *gól*)

et encore l'*ō* ne tient-il pas essentiellement au sens causatif et se retrouve-t-il dans un verbe sûrement itératif, v. h.-a. *fuolen* « tâter, sentir », cf. lat. *pellō*. — En grec aussi, les causatifs ont disparu; l'exemple *ὠθέω* en face du présent *ὤθομαι* à vocalisme *o* est douteux: mais le vocalisme *ω* a subsisté dans deux itératifs : *ϖωλέομαι* et *ϖλωίζω*; pour le suffixe *-ίζε-* cf. *κομέω* et *κομίζω*, tous deux itératifs de la racine **k₁emə-*, cf. skr. *çamāyáte*.

Les noms indo-iraniens en *-a-* qui ont le degré *-ā-* de la racine ne peuvent être invoqués en faveur de la loi de M. Brugmann, parce qu'ils s'opposent souvent à des mots tirés de la même racine au degré *-ă-*, présentent la plupart du temps un sens particulier et sont oxytonés alors même qu'ils sont abstraits (*dāvás*, *nādás*, *nāvás*, *vākás*, *vāsás*, *sādás*, *sāvás*, etc.); on trouve en sanskrit :

bháras (v. perse *-bara-*) « action de porter » (cf. *Φόρος*)	*bhārás* (pers. *bār*) « fardeau »
grábhas « action de saisir » (cf. lette *grabas*)	*grābhás* « poignée, celui qui saisit » (cf. lit. *grobė*)
táras « action de passer » (cf. *τόρος*)	*tārás* « ce qui passe » (cf. *τορός* au lieu de **τωρός*)
bhágas « fait d'avoir une bonne part, » (cf. v. sl. *u-bogŭ*)	*bhâgas* « part » (accent d'après *bhágas;* pour la longue cf. v. h.-a. *bruoh*, ags. *brók*)
náyas « conduite »	*nāyás* « conducteur »
sáhas « action de vaincre » (cf. *ὄχος*)	*sāhás* « vainqueur »
váhas « ce qui sert à tirer le char » (cf. *ὄχος*, v. sl. *vozŭ*)	*vāhás* « animal de trait » (cf. lit. *pravoža*)
svanás « son » (cf. v. sl. *zvonŭ*)	*svānás* « bruyant » (cf. lat. *persōna*)
suçákas	*çākás* « fort »
dharúṇahvaras, *hvalá*	*hvārás* « serpent »
-çraya-	*çrāyás* « pourvu de »
prabhavás	*bhāvás* « état » (cf. v. sl. *jizbava*)
gamas « marche », *saṃgamás*	zd *gāmō* « pas » (cf. gr. *βωμός*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

amáras, pehlvi *mar* (cf. v. sl. *morŭ*, lit. *māras*)	*Māras*, pehlvi pers. *mār* « serpent »
praghasas	*ghāsás* « pâture, fourrage ».

Les mots de la colonne de gauche répondent pour la forme, pour le sens et pour l'accent au type grec λόγος, πλόκος, τόκος, etc.; ceux de la seconde rappellent plutôt v. sl. *nagŭ* (féminin serbe *nága* = russe *nagá*, neutre serbe *nágo;* russe *nágo* avec déplacement d'accent) = lit. *nūgas*, v. sl. *malŭ* (cf. gr. μῶλυς), lit. *romùs* (cf. skr. *rāmás*), gr. κωφός (cf. lat. *hebes*), χωλός, σκῶλος, κῶμος « banquet religieux » (cf. skr. *çámī*), χῶρος χώρᾱ (cf. skr. *hárati* « il prend », *hāras* « collier de perles », lit. *žeřti* « scharren »), c'est-à-dire des adjectifs et des noms d'objets ou d'agents; cf. du reste :

v. sl. *godŭ* « moment convenable » (génit. russe *góda*)	got. *gods* « bon »
v. h.-a. *grab*	v. h.-a. *gruoba*
v. sl. *-vorŭ* (cf. lette *atwars* « tournant d'eau »)	russe *var* « eau bouillante », *povar* « cuisinier », lette *wārs* « soupe »
skr. *çrávas* « action d'entendre »	v. sl. *slava* « gloire » (collectif de **k$_1$lōwó-*)
lat. *modus* (cf. gâth. *mada-*)	v. isl. *mót* « forme, manière »
gr. *βόλος βολή*	gr. *βῶλος* « motte de terre »
gr. λόχος	v. h.-a. *luog* « tanière »
v. sl. *stogŭ*, v. isl. *þak*	lit. *stógas* « toit »
gr. σορός	gr. σωρός « amas »
zd *hunara-*	lit. *nóras* « volonté »
gr. ϖόθος	lit. *gōdas* « désir »
v. h.-a. *lam*	lette *lāms*, lit. *lomà*
gr. φρουρός, φρουρά, got. *wars*, v. h.-a. *wara*	gr. *βῶροι* · ὀφθαλμοί, ὥρᾱ, zd *hārō* « maître »;

D'autres longues indo-iraniennes peuvent rentrer dans la série des longues de deuxièmes termes de composés signalées par M. F. de Saussure (*Mém. Soc. ling.*, VII, 80, n.) : skr. *supārás*, cf. ταλαίπωρος — *dūṇáças*, cf. lit. *sąnoßai* — *nidāghás* (pers. *dāγ*), cf. v. sl. *jizgaga* — *vivāhás*, cf. lit. *įvoda*. — La longue de skr. *dvâram* « porte » est empruntée à *dvár-*, et c'est zd *dvara-*, v. pers. *duvara-* qui répondent à v. sl. *dvorŭ*, lat. *forum*. — La longue de certains thèmes en *-i-* skr. *grâhiṣ*, *dhrâjiṣ*, *rājiṣ*, v. pers. *bājiš* répond à celle de v. sl. *tvarĭ*, *udarĭ*, *rvčĭ*, *žalĭ*, non à l'*ŏ* de τρόχις, τρόπις, lat. *scobis;* cf. aussi gr. κρηπίς, δῆρις. — L'*ā* de skr. *chāyâ*, pehlvi *sāyak* est un ancien *ē*, comme l'attestent skr. *ch-*, iran. *s-;* cf. v. sl. *vĕja* en face de skr. *vayâ* « branche ». — D'une manière

générale l'indo-iranien, qui a perdu la distinction des timbres *e* et *o*, si importante dans la flexion indo-européenne, a conservé et développé les oppositions quantitatives, loin de tendre à les éliminer comme le grec.

M. Streitberg attribue une grande valeur à *jắnu*, γόνυ et *dắru*, δόρυ. Mais l'arm. *cownr* « genou » suppose *ō* et non *ŏ;* de plus, les neutres anomaux de ce genre ont possédé au nominatif une voyelle longue dont il reste de nombreuses traces tantôt dans une langue, tantôt dans une autre : l'*ē* de ἦπαρ, εἶαρ ne se retrouve pas dans skr. *yákṛt*, *ásṛk;* l'*ō* de skr. *nắma*, lat. *nōmen*, arm. *anown* s'oppose à l'*ŏ* de got. *namo*, gr. ὄνομα; mais le grec connaît δῶμα; il y a hésitation à l'intérieur même de l'indo-iranien : skr. *vắri*, mais zd *vairi-*; skr. *yákṛt*, mais zd *yākarə*. La longue de *jắnu*, *dắru*, *sắnu*, etc. est donc dénuée de toute valeur probante (cf. *K. Z.*, XXV, 23).

L'*ā* de skr. *bhárāmas(i)* représente une ancienne brève, cf. φέρομες; mais le fait n'est pas phonétique comme le montre la comparaison de *bháramāṇas*, gr. φερόμενος, v. sl. *nesomŭ*, lat. *Vertumnus*. On notera que l'*ā* du suffixe skr. *-māna-* est imité de celui de *-āna-* (= arm. *-own*) des verbes athématiques. L'analogie de la première personne *bhárāmi* en face de *bhárasi* a pu conduire à opposer *bhárāmas* à *bháratha*. Le succès de cette formule analogique a été déterminé par le fait que, l'indo-iranien distinguant *ʸa*, issu de i.-e. *e*, et *a*, issu de i.-e. *o* (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 286), on avait : **-āmi*, **-ʸasi*, **-ʸati*, **-amas*, **-ʸathʸa*, **-anti :* les formes où *a* non précédé de *ʸ* se trouvait en syllabe ouverte ont été rapprochées. Ce n'est donc pas par hasard que l'indo-iranien a un *ā* répondant à i.-e. *o*. La même raison phonétique a provoqué l'extension de *ā* dans les temps secondaires et au moyen, grâce peut-être à l'identité de l'injonctif et du subjonctif *bhárāma*. Il y faut joindre une raison rythmique : à en juger par la métrique védique, le rythme de l'indo-iranien était iambique; or **bhărămắsi*, **bhărămắdhai* et **(ă)bhărăma*, **(ă)bhărămắdhi* présentaient des successions de brèves que l'introduction de la longue de **bharắmi* avait l'avantage d'éliminer; cf. *ájījanat*, *ábūbudhat* en face de *áçiçvitat*, *acucyavīt;* voir Oldenberg, *Die hymnen*, p. 393 et suiv. Mais un point de départ analogique est indispensable, et, là où il fait défaut, c'est *ă* qui répond à i.-e. *ŏ*, ainsi à l'optatif zend 3e pers. plur. act. *-ayən*, 1e sing. moy. *-aya*.

La même différence de *a* et *ʸa* explique l'extension de l'*ā* de *svásā* (cf. lat. *soror*, arm. *khoyr*, lit. *sesū*) à l'accusatif *svásāram* (ancien **swésorn̥*), par opposition au *ʸa* de *svásari* (ancien **sweseri*, cf. lit. *seseryjè*); *çvắnam* doit son *ā* à *çvắ* (cf. lit. *šū*, gr. κύων, arm. *šown*); *uṣắsam* à *uṣắs* (cf. gr. ἠώς, lat. *aurōra*), etc. Cette raison phonétique de l'extension de la longue du nominatif manquait là où

le vocalisme est *e* : *pitáram* (ϖατέρα), *vṛ̥ṣaṇam* (ἄρσενα), *-çravasam* (-κλεϝέα), etc. ont donc conservé leur *ă* et la brève du génitif zd *vacō* (cf. ὀπός) en face de *vāχš* = lat. *uōx* suppose un thème **wek₂-*, de tout point comparable à lat. *ped-* en regard de gr. ποδ-. La répartition des longues et des brèves en sanskrit dépend ici du timbre des voyelles indo-européennes, comme l'a bien montré M. Streitberg, *Idg. forsch.* III, 361 et suiv., mais ne favorise pas néanmoins l'hypothèse de M. Brugmann. Car on ne trouve que *ă* pour représenter i.-e. *ŏ* là où aucune action analogique n'est intervenue : génit. duel skr. *táyoṣ* = v. sl. *toju;* skr. *kadă*, gâth. *kadā*, cf. lit. *kadà*, got. *hwan*, gr. ϖότε.

Il reste à résoudre une grosse difficulté : skr. *jajăna*, gr. γέγονε. Après les observations qui précèdent, on ne saurait y voir une identité phonétique. La quantité étant le seul élément qui distingue *jajána* γέγονα de *jajăna* γέγονε, il eût suffi au sanskrit d'un point de départ très étroit pour généraliser une différence qui permettait de caractériser les deux personnes; mais ce point de départ n'est pas connu. Toutefois le grec fournit quelques exemples de *ō* : γέγωνε, εἴωθε (cf. ἔθων, ἔθος; skr. *svadhă*, got. *sidus*). D'autre part, la brève de γέγονε ne prouve pas que la longue de *jajăna* ne soit pas ancienne (cf. ces *Mémoires*, VIII, 245); car cette brève peut être due à l'influence de γέγονα, d'après l'identité du vocalisme de λέλοιπα, λέλοιπε et de ἔῤῥωγα, ἔῤῥωγε; et, en vertu de la constance des actions analogiques, si la substitution de *o* à *ω* à la 3ᵉ personne s'est produite dans un cas uniquement en vertu de causes générales, elle s'est produite dans tous, sauf circonstances particulières : opposition de γέγωνε et γέγονε, isolément de εἴωθε. D'ailleurs, le grec tend en général à éliminer le degré long des racines : si le slave manquait pour l'aoriste sigmatique comme il manque pour le parfait, la longue de *avāṭ* (cf. v. sl. *věsŭ*) ne serait pas moins isolée que ne l'est celle de *uvāha*. L'opposition de la brève et de la longue de la 1ʳᵉ et de la 3ᵉ personne du parfait est si peu stable que, même en sanskrit et en zend, elle n'est régulièrement conservée que dans les textes védiques et gâthiques. Il n'y a donc pas de chance d'en trouver de traces dans des langues où tout le système des formes a été transformé, comme le germanique ou l'irlandais; le latin est hors de cause, puisqu'il n'a conservé au parfait que les formes moyennes à vocalisme radical sans *e* ni *o*. Quoi qu'il en soit, *jajăna* γέγονε ne prouve pas plus en faveur du traitement *ā* que *jájana* γέγονα en faveur du traitement *ă;* en effet, si la seconde supposition oblige à admettre une 3ᵉ personne indo-européenne **g_1eg_1ōne* (ou **g_1e-g_1ēne?*) qui n'est pas démontrée par ailleurs, l'hypothèse de *ā* oblige à poser une première personne à vocalisme radical *e* qui est au moins aussi gratuite. Une méthode rigoureuse ne permet

d'utiliser ces formes en aucun sens et l'on doit conclure qu'aucune des preuves alléguées en faveur du traitement *ā* de i.-e. *ŏ* ne résiste à une critique exacte.

V. — Position dialectale de l'arménien.

La conservation ou le changement des articulations et des associations grammaticales que la grammaire historique étudie et exprime par les lois phonétiques et les formules analogiques s'opèrent dans le village d'une manière indépendante chez chacun des enfants qui apprend à parler, et, à l'intérieur d'un groupe linguistique étendu, dans chacun des dialectes isolément. Il résulte de là deux conséquences bien connues : 1° les limites d'action de deux lois ou de deux formules ne coïncident pas; 2° un même changement se fait à des dates différentes suivant les dialectes. Il y a donc lieu de rechercher dans quelle mesure les particularités phonétiques ou morphologiques des diverses langues indo-européennes coïncident avec celles des langues voisines pour déterminer ce qui peut remonter à des tendances dialectales indo-européennes, et par là même quelles sont les affinités de chacune avec celles qui sont géographiquement le plus rapprochées.

Cette détermination est spécialement difficile dans les langues qui ont subi des altérations profondes, comme l'arménien, parce qu'on court le risque de reporter à la période indo-européenne ou du moins à des tendances anciennes des faits récents. Si la transformation de arm. *y-* initial en *h-* était un peu plus ancienne qu'elle ne l'est, on serait tenté par exemple de la rapprocher du fait correspondant du grec. Il importe donc de s'en tenir aux divergences communes à plusieurs langues indo-européennes, et l'on en trouve assez pour établir avec précision que la situation dialectale de l'arménien est intermédiaire entre l'indo-iranien, le letto-slave et le grec.

On négligera en général les coïncidences de vocabulaire comme ne fournissant pas de preuves certaines; on ne saurait rien conclure, par exemple, de la répartition de skr. *práti*, v. sl. *protivŭ*, ion. προτι et προς (de *προτς) et iran. *pati*, lit. *pas* (de **pats;* à séparer de *pāskui*), dor. ποτι et arc. πος (de *ποτς). Il convient néanmoins de rappeler que l'arménien possède certains termes importants qui ne sont pas ou ne sont plus connus de l'indo-iranien : *arawr* = lat. *arātrum; aλ*, cf. v. sl. *solĭ; aλt* « sel, saline », cf. got. *salt*. D'autre part, si les rapprochements avec le letto-slave étaient recherchés aussi méthodiquement que l'ont été ceux avec le grec et l'indo-iranien, leur nombre serait aisémen

accru, ainsi arm. *bowth* «émoussé», cf. lit. *bukùs;* arm. *deṙ* «encore», cf. lit. *dár; kornčim* «je péris», cf. v. sl. *gorjĭjĭ* (?); *ən-klnowm* «je m'enfonce», aor. *ən-klay*, cf. lit. *gilùs, gelmẽ; erk-ayn, erk-ar* «long», cf. peut-être lit. *er̃dvas; gaλt* «en secret», *goλ* «voleur, κλέπτης» (cf. indo-iran. *tāyu-*, v. sl. *tatĭ;* λῃστής est traduit par *awazak*), cf. lette *wilt* «tromper»; *art* «dehors» locatif de *art* «champ» (avec *t* énigmatique au lieu de *c*, cf. ἀγρός) comme lit. *laukè* locatif de *laũkas; kardam* «je crie», cf. v. pruss. *gerdaut* «dire»; le thème *gorti-* «grenouille» (instr. *gortiw* psaume 77, 45) répond à lette *warde* même pour l'*ē* final; il est donc légitime de conclure que le vocabulaire ne fournit pas de raisons de rapprocher l'arménien de l'indo-iranien et du grec plutôt que du letto-slave.

Le traitement des gutturales est trop connu pour devoir être rappelé (*Mém. Soc. ling.* VIII, 293). La voyelle *o*, qui tend à devenir plus ouverte et à se confondre avec *a* en indo-iranien, letto-slave et germanique et qui subsiste bien distincte en grec et en italo-celtique, garde son timbre *o* en arménien dans certains cas définis et devient *a* dans les autres, tandis que *ō* reste toujours différent de *ā;* la confusion de *o* et *a*, qui résulte d'une tendance ancienne, n'est arrivée à son terme que dans le développement particulier de chaque langue; elle n'a pu aboutir pour *ō* et *ā*, parce que les voyelles longues avaient pris en arménien une prononciation fermée qui a transformé *ē* en *i* et *ō* en *u;* en lituanien *ō* n'est resté distinct de *ā* qu'autant qu'il n'est pas en ablaut avec *e, ė, a :* on a donc *stógas, stègiu* avec *o* comme *jóti*, mais *dǘti;* une trace de la distinction de *o* et *a* en lituanien paraît se trouver dans *vẽnas* (cf. οἴνη) avec *v-* (cf. déjà à ce sujet G. Mahlow, *Die langen vocale* ā ē ō, p. 9) en face de *ẽβkau* (cf. arm. *ayç*) et *ẽβmas* (cf. gr. αἰχμή); cf. *vą̃βas* (lat. *uncus*) en face de *ąsà* (lat. *ansa*). L'opposition letto-slave, germanique et italo-celtique du perfectif et de l'imperfectif ne semble pas apparaître en arménien, où les préfixes verbaux sont rares, presque exceptionnels; mais on y trouve en revanche une opposition du présent et de l'aoriste qui rappelle beaucoup celle de l'indo-iranien et du grec (cf. l'impératif présent *mi berer* «μὴ φέρε» et l'impératif aoriste *ber* «ἔνεγκε»). L'augment a en arménien un rôle déterminé par une circonstance phonétique, ce qui permet de conclure à l'existence antérieure d'un emploi libre comparable à celui du même préfixe en indo-iranien et en grec homérique. Le parfait est remplacé comme en slave par un participe en *-lo-* avec le verbe «être»; les noms d'agents ont une forme en *-l-* (*cnawλkh* «parentes», où *-awλ-* repose sur *-ātl-*), cf. v. sl. *-tel-* en face de **-ter-* supposé par le grec et le latin, l'indo-iranien ne permettant pas de

décision [1]. Un i.-e. *ə* en première syllabe devient *a* (*hayr*) comme en grec, italo-celtique et germanique, tandis qu'il devient *i* en indo-iranien et letto-slave; mais la même voyelle tombe en seconde syllabe comme en iranien, en letto-slave et en germanique (arm. *dowstr*, gâth. *dugədā*, v. sl. *dŭšti*, lit. *duktẽ*, got. *dauhtar*), tandis qu'elle subsiste en sanskrit, en grec et en italo-celtique (skr. *duhitā*, gr. Θυγάτηρ).

Le traitement de *s* présente un intérêt tout particulier. Au commencement de la syllabe, *s* devient *h* en arménien de même qu'en iranien et en grec (le même passage en celtique fait partie d'un ensemble de phénomènes proprement celtiques et ne doit pas être cité ici, comme l'a fait M. Hirt, *Idg. forsch.*, IV, 44); le passage de *s* à *š*, qui a lieu en indo-iranien et en slave après *r* et aussi après *k*, *i* et *u*, ne se trouve en arménien qu'après *r;* on a donc *now* comme *vvós* en face de skr. *snuṣā*, v. sl. *snŭcha; lowaγ*, cf. lit. *klausaū; nist*, skr. *nīlás;* mais après *r* on a *š* (cf. de même *š* dans lit. *virβùs*, v. sl. *vrŭchŭ*) : *garšel* (cf. lit. *garβus* [?]), *kharšel* (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 280). Cette loi phonétique de l'arménien ne permet pas de maintenir le rapprochement de arm. *ayr* « uir » et zd *aršan-* « mâle »; rien n'empêche du reste d'identifier *ayr* à ἀνήρ comme *hayr* à πατήρ et *awr* « jour » à **āmōr*; le génitif *aṙn* peut sortir de **anr$^{e}/_{o}$s* (gr. ἀνδρός) comme *khirtn* de **swidr-*; de même le datif-locatif *aṙn* de **anrai* ou **anri*, etc.; l'instrumental *aramb*, le génitif-datif pluriel *aranc* sont simplement imités du type à nasale *gaṙn* « agneau »; l'accusatif pluriel *ars* reproduit **anr̥ns*, et le nominatif pluriel *arkh* en est tiré : cf. *harkh*, *hars; khorkh*, *khors*. — Au point de vue des parentés dialectales, il n'est pas sans intérêt de noter que l'arménien a le même mot que le grec et sous la même forme (avec la prothèse *a-*), tandis que le lituanien, le germanique et le celtique expriment la même idée par un autre terme, lit. *výras*, got. *wairs*, v. irl. *fer*, et que le sanskrit a les deux : *nár-* et *vīrá-*, de même que l'italique. Pour l'idée générale de « homme », l'arménien s'accorde aussi avec le grec et l'indo-iranien : l'homme est le « mortel » par opposition aux dieux « immortels » : skr. *mártas*, pers. *mard*, arm. *mard* (serait **mart*, s'il était emprunté), gr. βροτός; les autres langues généralisent au contraire l'épithète de « terrestre » par opposition aux dieux « célestes » : lit. *žmogùs*, got. *guma*, lat. *homo*. — Pour l'*a-* prothétique de *ayr*, cf. *ayçanem* d'accord avec v. sl. *jiską*, lit. *ẽβkau*, v. h.-a. *eiskōn* contre skr. *icháti*, zd *isaiti*.

Le traitement du groupe intérieur i.-e. *-wy-* est remarquable; dans une partie des langues le *w* devient le second élément d'une

[1] On sait que les noms d'instruments en **-tlo-* qui sont sûrement indo-européens mettent hors de doute le caractère ancien du suffixe *-tel-*.

diphtongue, tandis que dans les autres *w* reste consonne explosive; cf. skr. *návyas*, gaul. *novio-*, mais lit. *naũjas*, got. *niujis* et skr. *savyás*, mais zd *haoya-*, v. sl. *sujĭ;* l'arménien est ici d'accord avec le sanskrit et le grec : *kogi* « beurre » repose sur *$g_2$owyo- avec *w* consonne, comme skr. *gávya-* et gr. *-βοιο-* (c'est-à-dire *-βοϝyo-); *ogi* (et *hogi*) « souffle, esprit » sort sans doute de *owyo-, cf. gr. αὔρᾱ, οὖρος, ἄϝελλα. — Cette différence dialectale repose au fond sur un détail d'articulation très mince; on sait qu'à l'intérieur du mot, après un élément bref, une consonne placée devant une sonante se prononçait double en indo-européen; on avait donc *-ow-^{w}yo- et non *-ow-yo-; le sanskrit *divyá-* était *div^{w}ya-* et donne pâli *dibba-*. Le groupe *-ow^{w}yo- posait un problème; en effet un *w* terminant une syllabe forme en principe diphtongue avec la voyelle précédente, mais alors, le *w* implosif disparaissant en tant que *w* consonne, le *w* explosif tombait par là même : de là *-ouyo- en iranien, letto-slave et germanique; les autres dialectes ont conservé la valeur *w* au *w* implosif final de syllabe, et l'explosion suivante a pu subsister : c'est ce qui s'est passé en indien, arménien, grec et italo-celtique.

Il existe en arménien moderne un accent secondaire sur l'initiale, en dehors de l'accent principal sur la syllabe finale du mot. Cet accent est fort ancien; en effet : 1° Dans les dialectes modernes toute voyelle en syllabe intérieure est tombée : arm. mod. *tesnel* de *tesanel*, etc.; cette loi est commune à tous les dialectes. Une preuve curieuse de son caractère ancien ressort du fait suivant : le mot *Astowac* « Dieu » fait au génitif singulier *Astowcoy*, contre la règle générale, puisque seuls *i* et *u* tombent en arménien ancien dans les syllabes qui précèdent l'accent, mais non *e*, *o*, *a;* en fait, *Astowac* et *Astowcoy* sont toujours écrits en abrégé dans les anciens manuscrits : ա՚ծ, ա՚ծոյ; le génitif *Astowacoy n'étant pas protégé par l'orthographe a subi l'action de la loi phonétique récente; au contraire, le génitif pluriel *astowacoç* désignant les « faux dieux » est écrit en toutes lettres; aussi son *a* intérieur n'est-il pas tombé. — 2° A l'initiale, *i* et *ow* terminant la syllabe subsistent, comme l'a montré M. Bartholomae : *imē*, *owtem;* cette particularité semble indiquer l'existence de l'accent sur l'initiale déjà en ancien arménien; mais, comme la chute de *i* ou *ow* et l'altération de *ē*, *oy*, *ea* se produisent du reste même en première syllabe, il est clair que cet accent secondaire n'avait pas encore en ancien arménien l'importance qu'il a acquise plus tard; il est en voie de développement; et par suite on n'a pas le droit de le rapprocher de l'accent d'intensité sur l'initiale du germanique, de l'irlandais et de l'italique.

Une *s* initiale a été assimilée au k_1 intérieur devenu une sifflante dans arm. *skesowr*, cf. skr. *çvaçrūṣ* et lit. *βeβuras;* la même

assimilation paraît s'être produite dans *sksanim* (**skisanim*) « je commence », *skizbn* « commencement », qui doit être rapproché de gr. *ἵκω*, *ἱκάνω*, *ἱκνέομαι* (sans *F*), v. irl. *rosíacht* « il a atteint » et skr. *viçáti*, qui supposent la racine **sweik*$_1$-, attestée par arm. **skis-*. Le zd *hvasura-*montre que le passage de **sv-* à *hv-* est antérieur à l'action de cette loi, qui se trouve par suite n'être pas représentée en iranien.

Les masculins en *-ā-* du slave (*sluga*), du grec (*παιδοτρίβης*, *ὀρνιθοθήρᾱς*) et du latin (*indigena*, *incola*, *aurīga*) reproduisent sans doute un type indo-européen éliminé d'ailleurs parce que la forme en *-ā-* était spécifiquement féminine; le type des masculins en *-ī-* ne s'est conservé en dehors du slave (*sądiji*) qu'en sanskrit d'une manière isolée : *rathíṣ*. La conservation de ce type en *-ā-* en arménien n'a donc rien de bien probant au point de vue des affinités de dialectes; encore convient-il de noter que son emploi pour former des noms d'agents est remarquablement pareil aux emplois grecs et latins : *ənker* « compagnon », gén. *ənkeri*, instr. *ənkeraw* — *thag-a-wor* « porteur de couronne, roi », gén. *-wori*, instr. *-woraw* (*-wor* n'est donc pas identique à *-φόρος*) — *angēt* « ignorant », gén. *an-giti*, instr. *an-gitaw*, etc. Ces mots sont pour la plupart de création récente, et même beaucoup ont été formés sur l'aoriste en *-aç-* des verbes en *-a-;* d'après *ənd-hat*, cf. l'aoriste *ehat* — *srt-a-bek*, cf. *ebek* — *amen-a-kal*, cf. *kalaw* — *inkhn-a-boys*, cf. *bowsaw* (cf. gr. *πέφυκα*?) — etc. on a formé *inkhn-a-kaç* sur *ekaç* aoriste de *kal* — *an-moṙaç* sur *moṙaçaw* aoriste de *moṙanal* — *kam-a-gnaç* sur *gnaç* aoriste de *gnal* — etc. Ces mêmes verbes tirent leur participe passé de l'aoriste en *ç* : *kaçeal*, *moṙaçeal*, *gnaçeal*, à la différence de ceux en *e*, par exemple *gorcel*, *gorceaç*, participe *gorceal*.

La sourde aspirée i.-e. *kh* est en arménien une spirante comme en slave : arm. *x* et v. sl. *ch* sont deux transcriptions différentes du même phonème. Le v. sl. *chošta*, *chŭtěti* « vouloir », et le pol. *chęć* « désir » rappellent arm. *xind* « joie », *xndal* « se réjouir », *xndir* « question », *xand* « sentiment vif et violent » (cf. Pedersen, *Idg. forsch.* V, 50).

En somme, l'arménien est fort éloigné du germanique presque à tous les points de vue indiqués; il faut encore ajouter que son instrumental repose sur une forme en *-bh-* comme celui de l'indo-iranien et du grec et non sur une forme en *-m-*, comme celui du letto-slave et du germanique — et de plus que les dizaines sont exprimées par *-sown* qui répond au gr. *-κοντα* et non par le nom de nombre « dix » lui-même comme en letto-slave et en germanique. Le parallélisme de la *lautverschiebung* germanique et de celle de l'arménien est fortuit; car, si la confusion des sonores et des « sonores aspirées » ne s'est pas produite en arménien et en

germanique comme en iranien, en letto-slave et en celtique, c'est que les sonores simples avaient perdu leur sonorité : *kin* « femme », v. sl. *žena* — *tew* « durée », cf. dor. *δοάν*, lat. *dūdum*, *dūrāre*, v. sl. *davě* (Meillet, *Revue bourguignonne*, 1895, p. 233 et Osthoff, *Idg. forsch.* V, 280) — *stēp* « presse, hâte », cf. *σλείβω* (pour le développement du sens, voir Bugge, *K. Z.*, XXXII, 61). Ces sourdes nouvelles se seraient confondues avec les anciennes, si celles-ci n'étaient devenues en germanique des spirantes, en arménien des aspirées : *p* est représenté par arm. *ph* et *h*, *k* par *kh* et *h* et *t* par *th*[1]. Toute la ressemblance du germanique et de l'arménien à ce point de vue se réduit ainsi au seul fait de la perte de la sonorité de *b*, *d*, g_1, g_2; car la persistance de la distinction de *g* et de *gh*, etc. est une simple conséquence du traitement des sonores, l'altération de *k*, *t*, etc. n'est pas exactement la même dans les deux langues, et la quantité de souffle plus grande employée à la prononciation de la spirante *χ* ou de l'aspirée *kh* a pour effet de mieux marquer l'opposition de la sourde forte ancienne *k* et de la sourde douce récente issue de *g*; la même cause a produit des phénomènes semblables dans les deux langues; les observations de M. Hirt (*Idg. forsch.* IV, 45) ne sont donc pas

[1] En dehors des exemples connus, *thekhem*, *thanjr*, *tharšam*, le traitement *th* de i.-e. *t* initial en arménien est établi par les rapprochements suivants :

Arm. *the* (ancienne orthographe) « que, si », cf. v. sax. *the*, ags. *þē* (accentué) et *þe* (atone), lit. *te* et *-t* dans *be-t*, *už-io-t*; noter Math., XXII, 17 *part ē harks tal kayser the oč* « ἔξεστιν δοῦναι κῆνσον Καίσαρι ἢ οὔ », cf. Heliand, 3614, *is it reht the nis?* — Math., II, 4, *harçanēr i noçanē the owr cnaniçi Khristosn* « ἐπυνθάνετο παρ' αὐτῶν ποῦ ὁ χριστὸς γεννᾶται »; cf. l'emploi principal de *þe* en anglo-saxon et en vieux saxon — arm. *oč the* « non seulement », cf. lit. *te* chez Kurβat, *Gramm.* § 460. Le slave *te* dans serbe *ter*, pol. *też* signifie plutôt « aussi ». — La différence de *the* et *ethe* rappelle celle de *κεῖνος*, *ἐκεῖνος*; *ethe* aurait conservé son *e* final et son *th* grâce à l'influence de *the*.

Arm. *thoyl* « mou, sans énergie », *thoyl tal* « donner permission », cf. pol. *tulić* « apaiser », serbe *tuliti* « éteindre », skr. *tūṣṇīm* « en silence », v. pruss. *tusnan* « stille », v. sl. *tunje* « en vain, gratis », skr. *tuchyás*, v. sl. *tušti*.

Arm. *tholowl* « laisser », dont le *λ* est dû à l'impératif très employé *thol* « laisse », cf. v. sl. *u-toliti* « apaiser », lit. *tilti* « être silencieux », v. irl. *tuilim* « je dors »; l'étymologie proposée dans ces *Mémoires*, VIII, 163 est fausse.

Arm. *thanal* « mouiller », cf. v. sl. *tajati* « τήκεσθαι », *talŭ* « liquide », dor. *τάκω* « je fonds ». Ce verbe est à séparer de *thathawel* « tremper » que M. Fr. Müller a rapproché avec raison de v. sl. *topiti*. (*Armeniaca*, VI, p. 2, volume CXXII des *Sitzber.* de l'Académie de Vienne, *Phil. hist. cl.*)

Arm. *thndal* « palpiter », *thndel* « sauter, trembler », *thndowmn* « pulsus, strepitus »; ces mots ne sauraient être séparés de la grande famille de lat. *tundere*, *studēre*, skr. *tudáti*, got. *stautan* — gr. *τύπτω*, lat. *stupēre* — skr. *tuñjati*, lit. *tuzgiù* (de **tuzgu*, **tug-skō*, cf. *blizgù* de **bhlǝg-skō*); mais le *d* (issu de *t*) fait difficulté; cf. *phoyth* « diligence », en regard de *σπουδή*. — Arm. *thmbir* « boisson stupéfiante » rappelle aussi lat. *stupēre*; noter le dénominatif *thmbrel* « obstupefieri ».

Les exemples du traitement *t-*, proposés par M. Bugge, *K. Z.* XXXII, 67 et suiv., sont tous à écarter pour diverses raisons.

convaincantes. C'est en indo-iranien (et spécialement en iranien), en letto-slave et en grec que les anciens phénomènes phonétiques de l'arménien ont leurs analogues, sans que rien permette de rattacher l'arménien d'une manière particulièrement étroite à l'un de ces trois dialectes.

VI. — Arm. *ənd*.

Le rapprochement de arm. *ənd* et gr. *ἐντός*, signalé comme possible *Mém. Soc. ling.* VII, 165, n'est pas appuyé par le sens; il convient plutôt de comparer skr. *ádhi*, got. *and* et *und*, ags. *óð*, v. h.-a. *unt*, lit. *añt* (cf. de Lagarde, *Arm. st.* nos 826 et 829), comme le montre l'analyse suivante des emplois de *ənd* :

1° Avec le locatif, sens de « avec » : *ənd nma* « avec lui », *ənd nosa* « avec eux », *ənd is* « avec moi », etc.; cf. skr. *ádhi* « sur », mais aussi « près de », (*Ṛ V*, I, 47, 7 chez Delbrück, *Ved. synt.*, p. 442). Ce même sens de « avec » est celui de la particule *ənd* dans *ən-ker* « compagnon » (qui mange avec, cf. got. *gahlaiba*, fr. *compain*, *compagnon*, v. Duvau, *Mém. Soc. ling.* VIII, 192), *ən-tani* « familier » (de la maison), etc.

2° Avec le génitif : Math., V, 38, *atamn ənd ataman*, cf. got. *tunþu und tunþau* pour le sens, et grec « *ὀδόντα ἀντὶ ὀδόντος* » au point de vue du cas; de même Rois, III, 8, 43, *thagaworeaç... ənd nora* « *ἐβασίλευσε... ἀντὶ αὐτοῦ* ». L'emploi du génitif dans les cas suivants est plus isolé : Luc, V, 36, *ənd hnoyn ċmiabani or i noroyn* « *τῷ παλαιῷ οὐ συμφωνήσει τὸ ἐπίβλημα τὸ ἀπὸ τοῦ καινοῦ* »; *ənd-ēr* « pourquoi? ».

3° Avec l'accusatif, sens de « le long de » et « vers » : Luc, I, 65, *ənd amenayn leṙnakolmn* « *ἐν ὅλῃ τῇ ὀρεινῇ* », cf. Luc, I, 14, got. *and all gawi* (arm. *ənd amenayn kolmans*), et en sanskrit *Ṛ V*, VII, 36, 1 :

pṛthú prátīkam ádhy edhe agníḥ.

La signification de *ənd* semble voisine dans *əndownel* (aor. *ənkalay*) « recevoir » de *ownel* (aor. *kalay*) « avoir »; peut-être même dans *ənpem* de **ənd-hipem*(?) « je bois », cf. skr. *píbati*. Avec l'accusatif *ənd* signifie aussi « à travers » : Luc, II, 35, *ənd kho isk anjn anċċē sowr* « *σοῦ δὲ αὐτῆς τὴν ψυχὴν διελεύσεται ῥομφαία* ».

4° Avec l'ablatif, sens de « du côté de » : *ənd ajmē* « du côté droit », *ənd harawoy ko̰lmanē* « du côté du sud »; cf. skr. *ádhi* avec l'ablatif « du haut de » et lit. *añt* avec le génitif « sur ». L'emploi de *ádhi* dans *ṛtád ádhi* « pour le *ṛta-* » et de *añt* dans *añt gēro* « pour le bien » rappelle arm. *ənd-ēr* « pourquoi? »; cf. plus haut sous 2°.

5° Avec l'instrumental, sens de « sous » : Luc, VII, 6, *ẓiẓem bawakan ethe ənd yarkaw imov mtaniẓes* « οὐ γὰρ ἱκανός εἰμι ἵνα ὑπὸ τὴν στέγην μου εἰσέλθῃς »; de même *ib.*, 8. — Cf. skr. *adhás* « sous »; *ádhi* signifie plutôt « sur » et n'est suivi de l'instrumental que du seul mot *sánu : ádhi ṣṇúnā, ádhi ṣṇúbhiṣ.*

Au point de vue phonétique, il n'y a pas de difficultés.

Le *d* final de *ənd* répond à *dh* de *ádhi*, *adhás*. Le *t* de lit. *añt* est sans doute *th* et s'oppose à *dh* de *ádhi ;* comme dans les exemples connus : skr. *ádha*, *átha;* v. sl. *nogŭtĭ*, skr. *nakhás;* skr. *nábhiṣ*, pers. *nāf;* skr. *kakúbh- kakuhás*, v. pers. *kaofa;* etc. Le *đ* de ags. *ód* a cette même origine *th*; le *d* de got. *and* et *und* est ambigu.

Le groupe arm. *ən-* initial pourrait reposer sur *ṇ-* (skr. *ádhi*, *adhás*, got. *und*, lit. *ĩnt*) ou sur *an-* (lit. *añt*, got. *and*). Ces deux formes *ṇ-* et *an-* représentent le même degré vocalique; sur la prothèse de *a*, cf. de Saussure, *Mémoire*, p. 276 : l'exemple le plus comparable est germ. **umbi*, v. sl. *o-*[1] (avec le traitement de *ṇ* qu'on trouve dans *ognjĭ*, *choštetŭ*), *ob-* (avec *o* d'après la forme *o-* employée devant les consonnes), skr. *abhítas* en face de arm. *amb-oλǰ*, gr. *ἀμφί*, lat. *amb-*, celt. *amb-*. L'ancien arm. **and* aurait dans cette hypothèse subi le traitement des finales de mots, comme *oč* atone dans *čē* « il n'est pas », c'est-à-dire **očĕ;* cf. aussi la préposition arm. *č*, skr. *áchă;* car un *a* prétonique ne tombe pas en ancien arménien, mais toute voyelle placée en syllabe finale disparaît.

Le degré *en-* permettrait mieux encore d'expliquer arm. *ənd :* arm. *e* devant *-n-* devient *i*, qui tombe en syllabe non accentuée même initiale, pourvu que dans ce dernier cas il ne termine pas la syllabe; cf. *ənderkh*, gr. *ἔντερα*. Or ce vocalisme est celui de lat. *endo*.

C'est en effet ici qu'il convient de citer cette particule qu'on rattache souvent à *in*, cf. gr. *ἐν*. Les premiers poètes dactyliques emploient *endo-* comme substitut de *in-*, pour faire entrer dans leurs vers des mots tels que *imperātor*, *impedīre*, *indicāre* (soit *induperātor*, *indupedīre*, etc.); c'est un pur artifice et il n'y a pas lieu de conclure de là que *endo* soit synonyme de *in*. Les exemples datant d'un temps où *endo* n'était pas sorti de l'usage attestent le sens de « vers, sur », ainsi *manum endo iacito* dans la Loi des XII tables; cette valeur de *endo* est celle qu'il a dans les composés où il a subsisté devant voyelle initiale : *ind-āgāre*, *ind-ipiscī*, *ind-audīre*, *ind-igēre*, *ind-ulgēre* (de *algēre*, si l'on admet que ce verbe a signifié d'abord « souffrir », cf. *ἄλγος*, et a été spécialisé plus tard dans le sens de « souffrir du froid »), *ind-uere* (cf. skr. *ádhivaste*),

[1] V. sl. *o-* est la forme employée devant consonne, par exemple dans v. sl. *o-strovŭ*, cf. l'épithète homérique *νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ* (α, 50).

ind-olēs, *ind-ūtiae*; cf. le sens tout différent de *in-* dans *inīre*, *inigere*; devant consonne initiale d'un verbe la voyelle finale de *endo-* est tombée suivant la règle générale des fins de mots, tandis qu'elle subsiste naturellement en composition nominale dans *indigena* de **endo-gena*; le *-d-* n'a pu se maintenir par suite, et *endo-* s'est confondu avec *in-*; le sens seul permet de distinguer les deux préfixes dans *instāre*, *insistere* (cf. skr. *adhiṣṭhā-*), *insternere*, *imminēre*, *inicere*, *implōrāre* (*endo-plōrāre*), etc. et *inserere*, *inspicere*, etc. Le plus souvent le préfixe *in-* devant consonne est l'ancien *endo-*; ainsi dans *inicere*, c'est-à-dire *injicere*, le sens indique le préfixe *endo* : *d* est tombé devant *j-* comme *-b-* de **ambi-* (cf. *amb-īre*) dans *amicīre*; seulement dans *amicīre* la voyelle radicale a été syncopée, tandis que dans *injicere* elle a subsisté. — Beaucoup des emplois de la préposition *in* sortent aussi de *endo*.

La particule **endh-*, **ṇdh-*, **andh-* est une forme élargie de skr. *anu*, zd *ana*, *anu*, v. sl. *na*, *nadŭ* (**nōdhṇ*, cf. gr. *-θα*), lit. *nū*, *nù-*, got. *ana*, gr. *ἀνα*, *ἄνω* (cf. aussi indo-iranien *ni-*, *niš-*), comme le montre le sens de ces mots. Le mot **an-ti* (skr. *ánti*, gr. *ἀντι*, lat. *ante*) est formé avec un autre suffixe.

VII. — Arm. *hngetasan*, *ċorekhtasan*.

Parmi les exemples les plus remarquables de i.-e. *e* en arménien il convient de signaler *hnge-tasan* « quinze » (cf. *veš-tasan* « seize »[1]); *hnge-* est un ancien **hinge-* et répond à skr. *páñca*, gr. *πέντε*, lat. *quinque*, v. irl. *cóic*; la gutturale est restée inaltérée devant *e* comme dans la particule indiquant « généralité » *-kh* (*o-kh*, *i-kh*) = skr. *-ca*, gr. *τε*, lat. *-que*, parce que, seul, g_2h est rendu spirant par un *e* suivant (*jerm* = *θερμός*). — Le même *e* se trouve dans *hingerord* (avec *i* restitué d'après *hing*) « cinquième », tiré de *hinger-* comme *errord* « troisième » de *erir*, et qui a fourni sa voyelle à tous les ordinaux suivants : *veċerord*, *ewthnerord*, etc. Le suffixe *-r*, qui est dans *eri-r*, *hinge-r-*, rappelle les collectifs de l'irlandais : *triar* « collection de trois », *cóicer* « collection de cinq », qui ont exactement la même formation, ceux du slave (russe *pjátero*), mais surtout got. *figgrs*, v.h.-a. *fingar*, v. isl. *fingr* « doigt », c'est-à-dire le cinquième de la main; ce mot s'oppose à v. h.-a. *fūst*, cf. skr. *pañktíṣ*, v. sl. *pęstĭ*, lit. *kúmstė* (de Saussure, *Mém. Soc. ling.*, VII, 93), qui désigne l'ensemble des cinq doigts; tel

[1] La chuintante de *veš-tasan* en face de *veċ* « six » rappelle le traitement indo-iranien de $-k_1t-$: on sait que, l'ancien *-tšt-* s'étant dissimilé en *-št-*, la chuintante a subsisté non seulement en sanskrit mais aussi en iranien : skr. *aṣṭáu*, zd *ašta*; la forme *veštasan* porte témoignage de la prononciation chuintante de arm. *ċ* dans une période préhistorique.

était le sens de i.-e. **pénk₂e* lui-même, qui a parmi les noms de nombre une place à part, puisqu'il est le premier des indéclinables (cf. en slave le premier des abstraits : *pętĭ*, etc.). — La chute de la voyelle intérieure dans *yisown* « cinquante » s'explique en partant de l'*ē* intérieur de gr. *πεντήκοντα*, skr. *pañcāçát-*, zd *pancāsat-* : cet *ē* donne en arménien *i* qui tombe à l'intérieur du mot, soit **hingisown*, **hisown* (orthographié *yisown*).

La conservation de *e* dans *ç̌orekh-tasan* « quatorze » est exactement comparable à celle de *hnge-tasan*; on a de plus *ç̌orekh-hariwr* « quatre cents » et *ç̌orekh-ean* « tous les quatre ». L'élément *-ore-* de *ç̌orekh* -répond à *-ορες* de dor. *τέτορες*, *-or* de lat. *quattuor* (**k₂ətwores*), cf. v. irl. *cethir*, v. h.-a. *fior;* la chute de l'*e* dans le simple *ç̌orkh* atteste que le signe du pluriel *-kh* n'était suivi d'aucune voyelle; cette conclusion concorde avec celle que l'on peut tirer de *nokh-a*, *aynokh-ik : aynkh* (de **aynokh*), cf. *nor-a*, *aynor-ik : aynr* (de **aynor*); *nos-a*, *aynos-ik* : *ayns* (de **aynos*); *ayn̆ç* au lieu de **aynoç* est analogique, comme le montre *getoç*. L'opposition de la forme fléchie *ç̌orekh-* et de l'invariable **hinge-* répond à celle de gr. *τέτορες* : *πέντε*, skr. *catvâras : páñca*, etc. : le *-kh* qui caractérise en arménien le nominatif pluriel a donc été ajouté en un temps où l'ancienne désinence du nominatif pluriel subsistait encore, et antérieurement à la chute de toute voyelle en syllabe finale.

L'initiale *ç̌-* de *ç̌orekh-* fait difficulté. Il ne peut s'agir de k_2- devant *e*, puisque, dans cette position, k_2 donne *kh* et non *ç̌;* du reste un *e* initial ou intérieur ne tombe pas en ancien arménien; il faut donc admettre que *ç̌* repose ici sur **kt-* ou **ktw-* et par suite que *ç̌orkh* répond aux formes sans *e* qui sont attestées en indo-européen sous deux aspects : **ktwer-*, dans zd *āχtūiryō*, gr. *τράπεζα* (c'est ici que prend place arm. *ç̌orkh*) et **k₂ətwer-* dans lat. *quattuor*, slave **čĭtyre* (tch. *čtyři*), gr. hom. *τίσυρες*; au point de vue du vocalisme, cf. arm. *tasn* « dix », sl. **dĭsęt-* (russe *dvádcat'*, *trídcat'* et *dvênádcat'*, pol. *dwanaście*) en face de **k₁ṃto-* « cent » de **dk₁ṃto-* et de *δέκα*, skr. *dáça*, etc. — skr. *dáhati*, lit. *degù*, v. sl. *žegą*, lat. *fouēre* (avec *o* subsistant régulièrement devant *w* issu de g_2h) et v. sl. *žĭgą*, lat. *faúilla* — v. sl. *dĭbrĭ*, gr. *τάφρος* (féminin comme le mot slave) — etc.

La forme hom. *τίσυρες* appelle une explication; *-συρ-* est le traitement régulier de **-tw°r-* intérieur; le *-σ-* simple s'accorde bien avec la forme connue de *γηθόσυνος*, *γηθοσύνη*, *τίσυνος* où *-συν-* repose sur **-tw°n-*. Quant au *ι* de la première syllabe *τι-*, on n'a pas le droit d'y voir un traitement normal de i.-e. *ə;* le seul cas comparable, celui du type verbal *τίνυμαι* : *τέτασσα*, cf. lat. *patēre*, peut être dû à l'imitation de *σκίδνημι* : *σκέδασσα*, où se sont confondues deux racines indo-européennes **sked-* et

**skeid-* (cf. **skheid-*). En revanche, il est admissible que **k_2ə-* ait donné *κυ-*, comme **k_2°l-* a donné *κυλ-* dans *κυλίω* et **g_2°n-* *γυν-* dans *γυνή*; cet *υ* a été dissimilé en *ι* par l'*υ* de *-συρες* d'après la loi connue (ainsi déjà J. Schmidt, *K. Z.* XXV, 48). Quant au *ϖ* initial, il est probable que l'ancien **k_2ə-* est devenu **ku-*, **ki-*, et que c'est **ki-* qui a repassé à **$k^{ϖ}$i-* (d'où *ϖι-*) sous l'influence du *$k^{ϖ}$-* des autres formes du nom de nombre «quatre» en grec.

A. Meillet.

ÉTYMOLOGIES GRECQUES ET LATINES.

Γυμνός.

De même qu'une femme qui ne met rien sur sa tête dit qu'elle est « en cheveux », de même les Grecs disaient d'un homme qui n'a rien sur le corps qu'il est *γυμνός*, c'est-à-dire « en membres ». La parenté de *γυμνός* et de *γυῖα* était probablement encore sensible aux Grecs.

Il n'y a donc pas à chercher de rapport avec le sanscrit *nagna* ni avec le latin *nudus*.

Comme exemple du suffixe *μνο* ainsi employé en qualité de suffixe secondaire, je citerai *βέλεμνον* (de *βέλος*).

Ἡ ἄμπελος.

En lisant la Syntaxe de Delbrück, il m'est venu une idée que je soumets aux botanistes de la Société.

Delbrück fait remarquer qu'en sanscrit les noms d'arbres sont généralement du masculin, tandis qu'en grec et en latin la tendance à leur donner le genre féminin est visible, alors même que, par leur désinence en *ος*, ils sembleraient devoir appartenir au masculin. Il suffit de rappeler les noms comme *ἄμπελος*, *ἄπιος*, *βάτος*, *συκάμινος*, et en latin *malus*, *pomus*, *ficus*, *cerasus*, etc.

Je me suis demandé si ce n'est pas la greffe, venue d'Asie Mineure, qui, par une association d'idées facile à comprendre, a suggéré le genre féminin aux premiers pépiniéristes.

Semantica.

Homère (*Od.*, XVII, 66) emploie le verbe *βυσσοδομεύειν*, qui signifie littéralement « intus ædificare », dans le sens de « méditer, comploter ». Il est question des prétendants qui accueillent Télémaque avec de belles paroles, mais qui en dedans méditent le mal :

Ἔσθλ' ἀγορεύοντες, κακὰ δὲ φρεσὶ βυσσοδόμευον.

Et ailleurs :

Ἀλλ' ἀκέων κίνησε κάρη, κακὰ βυσσοδομεύων.
Od., XVII, 465.

Sauf la nuance péjorative, nous avons ici exactement la même expression que dans le latin *industrius*, qui vient, comme Corssen l'a montré, de *indu* et *struere*.

La même métaphore a fourni le verbe μηχανάω.

Bâtir est donc ici l'image employée. Ailleurs c'est *tisser* (et nous disons encore « tramer un complot »).

Une métaphore non moins usitée est *planter*. Télémaque dit (*Od.*, XVII, 82) : « Si je réussis à leur planter mort et trépas » :

εἰ δέ κ' ἐγὼ τούτοισι φόνον καὶ Κῆρα φυτεύσω.

Il est un mot français qui, par le son comme par l'étymologie dernière, rappelle ce φυτεύω. Le peuple, malgré les siècles écoulés, malgré les progrès plus ou moins rapides de la civilisation, va encore chercher ses métaphores aux mêmes sources naturelles.

I parasite devant un *r* en grec.

Il n'est pas nécessaire de supposer que χείρ soit pour χερσ-. Le grec développe quelquefois un *i* parasite devant le ρ. Il peut même arriver que le ρ disparaisse et que l'*i* parasite subsiste. C'est ainsi que ἄρνυμαι « prendre » est devenu αἴνυμαι; que ἀρνέομαι « nier, refuser » a donné ἀναίνομαι; que μάρτυς « témoin » a donné en crétois μαίτυς. Il n'est pas non plus nécessaire de supposer que la préposition ὑπείρ représente une forme plus complète ὑπέρι; il se pourrait que ce fût une simple variante de prononciation pour ὑπέρ. Ainsi s'expliquent aussi les formes εἶρος « laine » à côté de ἔριον; εἰρύω « tirer » à côté de ἐρύω.

Pour revenir à χείρ, nous avons la forme pure dans χερσί, χεροῖν, dans l'ionien χερός, dans χέρνιψ, χερόπληκτος, etc.

La parenté que nous avons conjecturée entre χέρ et χράομαι s'en trouve encore confirmée.

Τολμάω.

Nous avons l'habitude de distinguer entre le courage actif, qui va au-devant du danger, et le courage passif, qui consiste à supporter la mauvaise fortune avec égalité d'âme. Quoique pouvant exister chez le même homme, ce sont, au fond, deux sentiments différents, comme on peut le voir en observant où conduit l'exagération de l'un et de l'autre. Poussé trop loin, le courage actif

IMPRIMERIE NATIONALE.

aboutit à la témérité; le courage passif, porté au delà de la juste mesure, dégénère en apathie.

On s'attendrait à voir le langage reproduire dès les plus anciens temps une distinction si naturelle; mais il n'en est rien. Dans la langue d'Homère, les deux idées ont l'air de se confondre, et le même verbe τολμάω, qui veut dire « oser », signifie aussi « supporter ».

Au dixième chant de l'*Iliade*, Diomède, qui veut tenter une expédition contre les Troyens, fait appel à ses compagnons. Ulysse se déclare prêt à le suivre :

« Le courageux Ulysse consentait aussi à se jeter parmi les rangs des Troyens : car il avait toujours eu en lui une âme audacieuse. »

Ἤθελε δ' ὁ τλήμων Ὀδυσεὺς καταδῦναι ὅμιλον
Τρώων· αἰεὶ γὰρ οἱ ἐνὶ φρεσὶ θυμὸς ἐτόλμα.

Ici τολμάω, avec son congénère τλήμων, marque le courage actif. Mais c'est le courage passif qu'exprime le même verbe dans le passage suivant, où Ulysse s'exhorte à la patience (XX, 19) :

« Souffre-le, ô mon cœur : tu en as souffert de pires quand l'invincible Cyclope dévorait mes nobles compagnons. Tu l'as cependant supporté (ἐτόλμας), jusqu'à ce que la ruse m'ait fait sortir de l'antre où je pensais mourir. »

Τέτλαθι δή, κραδίη· καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔτλης,
Ἤματι τῷ, ὅτε μοι μένος ἄσχετος ἤσθιε Κύκλωψ
Ἰφθίμους ἑτάρους· σὺ δ' ἐτόλμας, ὄφρα σε μῆτις
Ἐξάγαγ' ἐξ ἄντροιο, ὀϊόμενον θανέεσθαι.

C'est ce second sens qui, chez Homère, est de beaucoup le plus fréquent. L'audace, sans la patience, serait une arme insuffisante; de même que le courage du montagnard ou du marin, celui des héros d'Homère est fait en grande partie d'endurance. C'est ce qu'exprime le verbe τολμάω.

Le même sens s'est conservé dans la poésie gnomique. Théognis (v. 591) dit :

« Il faut supporter ce que les dieux envoient aux mortels. »

Τολμᾶν χρὴ τὰ διδοῦσι θεοὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν,

et ailleurs (v. 1029) :

« Sois endurante, ô mon âme, dans le malheur, alors même que tu souffres ce qui ne peut être enduré. »

Τόλμα, θυμὲ, κακοῖσιν, ὅμως ἄτλητα πεπονθώς.

Mais, dans la langue ordinaire, on sait que τόλμη et τολμάω ont changé de sens. Ils sont devenus les termes consacrés pour

désigner l'audace, et une fois colorés de cette nuance, ils ont pu marquer un défaut aussi bien qu'une qualité.

« Il n'y a personne qui soit aussi audacieux et aussi éhonté », *οὐδένα οὔτ' ἀναίσχυντον οὔτε τολμηρὸν οὕτως εἶναι*, dit Démosthène, en associant les adjectifs *ἀναίσχυντος* et *τολμηρός*, comme ailleurs *τόλμα* est associé par lui à l'impudeur, *ἀναίδεια*.

Nous avons donc ici un exemple du chemin parcouru par un mot, puisque la même racine à laquelle le français doit *la tolérance*, et l'allemand *die Geduld*, donne en grec des mots signifiant « témérité » et « effronterie ».

Materies.

Dans un récent travail, M. Osthoff fait venir le latin *materies* de la racine *dmā* « bâtir ». Il trouve « presque ridicule » (*fast spasshaft*) l'explication donnée par nous, qui rattache *materies* au mot *mater* « la mère ».

Ridicule? cela est bientôt dit. Notre savant collègue paraît avoir le rire facile. Il semble qu'il fasse ici bon marché d'une source importante du vocabulaire, savoir la métaphore.

En toutes les langues, le mot « mère » a fourni des images aux différentes professions. Je rappellerai en allemand :

Mutterast « mère-branche »,
Mutterharz « galbanum »,
Mutterlauge « eau-mère »,
Mutterstock « ruche-mère »,
Perlmutter « la nacre », etc.

En anglais, *mother-of-pearl*, *mother-water*, *mother-lye*, etc.

En français, le même mot est employé par les mouleurs pour désigner le moule destiné à donner de nouveaux modèles, par les vinaigriers pour la membrane qui se forme à la surface et sert à la fermentation, etc.

Columelle explique très bien que c'est le bois nouveau qui se produit après la greffe. C'est en ce sens que Pline (XVI, 28, 51) dit : *Tarde senescunt quorum crispa materies, ut acer, palma, populus.* Et Columelle lui-même (V, 11) : *Resecta arbor inter librum et materiam semina admittit.*

M. l'abbé Rousselot me fait remarquer que la nuance primitive s'est conservée dans le français *merrain* (= *materiamen*), qui désigne, non seulement le bois pour faire les planches, mais encore, en terme de vénerie, la matière dont sont faits les bois du cerf.

Virago.

Le latin avait une provision de mots en *āgo*, *īgo*, *ūgo* signifiant « une production, un amoncellement, un amas ». C'est ainsi qu'il a :

plumbago,
carrago,
farrago,
rubigo,
fuligo,
ærugo,
salsugo.

C'est peut-être dans les mines que les premières formations de ce genre sont écloses; car je ne suis pas éloigné de croire que *carrago* a désigné d'abord « une charretée » et que *plumbago* a signifié « une poussée de plomb » (du verbe *agere*)[1].

Le suffixe *-āgo* a pris un sens péjoratif, qui vient précisément de cette idée d'amas et d'amoncellement. *Virago*, c'est toute une cargaison de femme. Ailleurs, le même suffixe, en vertu de son sens péjoratif, a servi à nommer des maladies : *lumbago*, *impetigo*, *aurugo*. Avec des noms de plantes (*citrago* « le persil », *trixago* « la germandrée »), il marque la multiplication rapide.

Imago.

Ceci nous permet de noter un trait de psychologie populaire. Le mot d'*image* éveille en nous, hommes modernes et civilisés, un cortège d'idées gracieuses et agréables. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. *Imiter* s'est pris à l'origine en un sens défavorable. *Imiter*, c'était tracer quelque chose qui n'avait point de réalité, par suite, une œuvre de mensonge; ou bien encore, c'était contrefaire, c'était créer quelque ressemblance, peut-être dans une intention hostile. Les peuples barbares ont encore aujourd'hui cette défiance à l'égard du crayon ou du pinceau.

Ainsi s'explique, à la suite de la syllabe *im*, empruntée à *im-it-ari*, la présence d'un suffixe péjoratif.

ENCORE LE PASSIF LATIN.

On se souvient que Cicéron, dans son *De Legibus*, se donne le plaisir de supposer d'anciens textes de loi conçus dans l'esprit

[1] C'est ainsi qu'on dit *agere folia* « pousser des feuilles », *agere spumas* « écumer ».

de sa République idéale. Il a soin, en les imaginant, de leur donner une forme archaïque.

Parmi ces textes de loi, il en est un ainsi libellé :

Regio imperio duo sunto : iique præeundo judicando, consulendo prætores, judices, consules appellantor.

Cic., *De Leg.*, III, 3.

Dans la longue liste d'impératifs que Cicéron fait défiler sous nos yeux, *appellantor* est le seul qu'il ait terminé en *tor*. Partout ailleurs il emploie la terminaison *-to :* il met, par exemple, *tuento*, *patiunto*. C'est qu'ici l'*r* du passif était indispensable; *appellanto* aurait donné un faux sens.

Il ne faut donc pas traiter l'addition de cette lettre comme une sorte de legs du passé, explicable par d'anciennes formes sanscrites. Cet *r* est une addition de fraîche date, qui change totalement la signification du verbe.

Ce qui prouve encore que l'addition est récente, c'est que le *d* des vieilles formes est déjà tombé.

Amare.

Le premier verbe latin qu'on apprend au collège est le verbe *amo*. On aimerait d'en connaître le sens primitif. Je crois qu'il signifiait à l'origine « fréquenter » ou « approcher ». Virgile, qui est la source la plus précieuse en matière de sémantique latine, l'emploie encore en ce sens :

Littus ama...

ce qui veut dire : « Tiens-toi près du rivage ». Horace a dit de même :

amatque
Janua limen,

c'est-à-dire « la porte tient contre le seuil ».

L'adjectif *amīcus*, dont la formation a quelque chose d'insolite, s'explique si l'on y voit un dérivé comme *antīcus*, *postīcus*. Nous sommes amenés à supposer pour une époque plus ancienne quelque adverbe signifiant « auprès », qui plus tard a été évincé par *prope*.

On comprend aisément comment de l'idée d'approcher on a passé à celle de fréquenter, puis d'aimer. Il faut encore remarquer le composé *adamare*, dans lequel le préfixe *ad* rappelle le sens originaire.

Il y a sans doute lieu de rappeler qu'en sanscrit il existe un adverbe *amā* « auprès », d'où *amā kṛ* « prendre auprès de soi », *amātja* « compagnon », *amāvasjā* « conjonction de deux astres ».

Candida me docuit nigras odisse puellas.
Scripsit Venus Fisica Pompeiana.

Cette inscription a beaucoup occupé tous ceux qui, à des points de vue divers, ont traité de Pompéi et de ses graffiti. Je me souviens particulièrement de certaines considérations morales auxquelles le savant et regretté Beulé s'était livré à l'occasion de la « Vénus physique » adorée par les habitants de cette ville de plaisir...

Je ne rechercherai pas si une épithète de ce genre — une Vénus physique opposée à quelque Vénus intellectuelle ou morale — est d'accord avec les idées des anciens. Une distinction qui peut n'être point déplacée dans un dialogue de Platon semblerait bien extraordinaire à l'endroit où on l'a trouvée. Mais je crois qu'il faut rapporter l'adjectif à un tout autre ordre d'idées, qui réhabilitera peut-être quelque peu la malheureuse cité.

On connaissait à Iguvium un dieu nommé *Fisus Sancius* ou *Fisovius Sancius*. Or une des particularités les plus curieuses des vieux cultes italiques, c'est que le nom d'une divinité se retrouve ailleurs appliqué à quelque autre dieu, avec ce changement que de substantif il est devenu adjectif. Ainsi, à côté du dieu Çerfus on connaît à Iguvium une Prestota Çerfia et une Tursa Çerfia. A Rome, à côté de Jupiter on honore un Hercule Jovius et une Vénus Jovia. Est-ce un rapport de paternité, de mariage, ou simplement la cohabitation sous le toit du même sanctuaire? Nous ne savons; mais le fait est constant. Or le dieu Fisus a pareillement donné naissance à un adjectif *Fisius*, qui, à Iguvium, est donné à la colline (*ocris Fisius*) où est placé le temple, et qui pouvait très bien devenir aussi l'épithète de quelque dieu. De même qu'on honorait à Rome une *Venus Jovia*, de même une *Venus Fisia*, à Pompéi, n'a rien d'impossible. La seule difficulté est qu'on a *Fisica* au lieu de *Fisia;* mais on a *cælicus* dans le sens de *cælestis*. Peut-être aussi y a-t-il faute de lecture, pour *Fisiia*.

Quant à cette formule étrange : *Scripsit Venus Fisica*, je crois qu'elle se rapporte à la coutume des anciens de mettre sous la garde des temples les contrats dont on voulait assurer l'exécution. Par une plaisanterie facile à comprendre, ce contrat amoureux reçoit la garantie de Vénus Fisienne.

Un sens spécial du verbe *facio*.

On sait que la ville de Pompéi fut engloutie en pleine période électorale. Nous devons à cette circonstance un certain nombre

de renseignements sur les mœurs et le langage des élections[1]. Entre autres, un sens spécial du verbe *facio*.

On connaît ces inscriptions pariétaires :

Caupones, facite...
Pomari, facite...
Lignari, facite...
Unguentari, facite...

Et ailleurs :

Oro vos faciatis.

Le sens qui ressort de ces inscriptions est clair. *Facite* veut dire, non pas « votez », ce qui donnerait un sens insuffisant et faible, mais « tenez-vous bien, groupez-vous ». En langage moderne : Pas de division! pas d'abstention[2]!

On comprend dès lors la force du mot *factio*. Ce qui caractérise la *faction*, c'est le lien, c'est le pacte qui rattache entre eux tous les adhérents.

L'adhésion d'un seul pouvait s'exprimer par ce terme. Plusieurs électeurs de Pompéi ont cru utile d'écrire sur les murs : *N. N. gaudens facit, cupidus facit, cupidissimus facit.*

On peut rapprocher certains passages de Cicéron, d'Ovide, de Quintilien, où *facio* incline vers cette signification. Je citerai seulement ces mots de Cicéron, parlant du parti recruté par César : « Omnes damnatos, omnes ignominia affectos illac facere[3] ».

On voit déjà quel est le composé qui exprime le contraire : c'est *deficio*. Le mot est encore usité chez nous. Ce qu'une faction ou un parti est le moins disposé à pardonner, c'est la *défection* de l'un des siens.

Si l'on demande maintenant comment *facere* a pu arriver à ce sens, je crois que la réponse doit être cherchée dans quelque ancienne locution plus complète, qui s'est abrégée par l'usage. C'est l'explication de beaucoup de problèmes de sémantique. *Agere*, par exemple, a pris le sens de « jouer », parce qu'il est pour *agere partes*.

Michel Bréal.

[1] De Nadaillac, *La dernière élection municipale à Pompéi*, 1895.
[2] Anglais *to hold together*, allemand *zusammenhalten*.
[3] *Ad Att.*, VII, 3 (*circa med.*).

MÉLANGES.

Français *Madré.*

Les métaphores font partie de la psychologie populaire. Elles méritent donc d'être étudiées avec soin. Mais il ne faut pas nous attendre à de grandes découvertes. Le langage nous apprend généralement ce que nous savions déjà. Quand il a l'air d'énoncer un paradoxe, ou simplement une nouveauté, c'est nous probablement qui ne le comprenons pas.

Mais les métaphores du langage ont besoin d'être encadrées, c'est-à-dire qu'il faut restituer pour chacune le milieu dans lequel elle a pris naissance.

C'est chez l'ouvrier en bois qu'a pris naissance l'épithète de *madré.*

On travaille le bois pour en tirer toute sorte d'ouvrages. Le bois peut être plus ou moins dur, plus ou moins noueux : quelquefois il oppose une résistance tenace, c'est quand il est *madré*, c'est-à-dire formé du cœur ou de la racine de l'arbre. Ce cœur ou cette racine, reconnaissable à certaines veines, bigarrures ou taches, c'est ce qu'on appelle *le madre.* Créer des difficultés, résister à ce que d'autres demandent légitimement, fatiguer par la longueur de ses délais et la dureté de son naturel, ne sont-ce pas là les vrais caractères de l'homme madré?

Bernard Palissy l'emploie encore dans son sens primitif. « Il faut, dit-il, que tu me confesses que le bois d'érable est plus maderé, figuré et damasquiné que nul autre bois. »

La même idée se retrouve dans l'adjectif *retors.*

Michel Bréal.

DE LA SURVIVANCE DE L'ACCUSATIF DU GÉRONDIF EN FRANÇAIS.

Dans le dernier numéro de ces *Mémoires*, tome IX, fascicule 1, page 95, M. Bréal cite un certain nombre d'exemples de la survivance en français du gérondif latin et ajoute que cette tournure était fréquente en ancien français.

Je crois, en effet, que l'on peut encore citer comme survivance de l'accusatif du gérondif en français, la mention citée par Henri Estienne dans son traité de la *Conformité du langage français avec le grec*, pages 185 et 186 de l'édition publiée par Léon Feugère, Paris, Delalain, 1853, in-12, *il gèle à pierre fendant*, c'est-à-dire jusqu'à fendre la pierre, *usque ad petram findendum*.

Au reste, cette locution avait déjà frappé Henri Estienne, car il ajoute à la page 186 de l'édition précitée : « Quant à cette façon de parler, il gèle à pierre fendant (en laquelle aussi nous devons observer une application estrange de ce participe *fendant*), il ne me souvient pas bonnement en quel auteur grec je l'ai leue. . . », etc.

Henri Le Foyer.

Fr. *fous fol* = lat. *follis follem*.

On a essayé de diverses façons de passer du sens de « soufflet » à celui de « fou » : l'intermédiaire de Darmesteter « qui grimace en gonflant la bouche » n'est guère vraisemblable, et celui de Diez « qui n'est gonflé que de vent » est bien psychologique. Peut-être est-il plus simple de rappeler que le *follis* est le gros ballon de jeu, d'usage courant à Rome à partir de Pompée (*Athénée*, I, p. 14 f). Il va et vient d'une course insensée; souvent il dévie hors de la piste et va se buter au premier obstacle venu; il n'a point de direction propre et marche au gré de qui le pousse; il sert de jouet à ceux qui se le renvoient : autant de traits qui conviennent parfaitement à la physionomie du « fou ».

V. Henry.

L'INDICATIF PRÉSENT DU VERBE *ÊTRE*

EN NÉO-GREC.

Parmi les phénomènes divers que présente la conjugaison néo-grecque, ceux de l'indicatif présent du verbe « être » méritent de fixer spécialement l'attention du linguiste. En regard des formes anciennes :

Singulier :	1. εἰμί,	*Pluriel :*	1. ἐσμέν,
	2. εἶ,		2. ἐστέ,
	3. ἐστί,		3. εἰσί[1],

la κοινή moderne offre comme paradigme :

Singulier :	1. εἶμαι,	*Pluriel :*	1. εἴμαστε,
	2. εἶσαι,		2. εἶστε,
	3. εἶναι,		3. εἶναι.

Nous allons examiner ces formes séparément en nous efforçant de dégager les différentes phases de leur développement historique. Pour les abréviations et les renseignements bibliographiques, cf., sauf indication contraire, *Ét. ng.*[2], p. CXXI sqq., et *Essais*, I, p. 4 sqq.

I. — PREMIÈRE ET DEUXIÈME PERSONNES.

§ 1[er]. — *Singulier.*

Une des premières modifications au paradigme ancien a porté sur la deuxième personne du singulier. Deux équivalents remplacent, chez Constantin Porphyrogénète, la forme classique εἶ : ce sont εἶς[3] et εἶσαι[4].

[1] Pour les formes dialectales, cf. Kühner[3], II, p. 223 et suiv.

[2] *Études de philologie néo-grecque*, publiées par Jean Psichari. Paris, Bouillon, 1892.

[3] Εἷς Θεός, I, 348, 23; εἷς ὁ Θεός, I, 348, 15; 350, 5, 8, 10, 12, 14, 16, 19, 24; 351, 19, 23; 355, 12; 366, 19.

[4] Εἶσε πατρίκιος, I, 250, 10; εἶσε ὁ δεῖνα, I, 253, 3 (3); cf. 253, 4 (2); 264, 21, 22 (2); 266, 22 (4), 23.

Comment expliquer εἶς? On trouve déjà cette deuxième personne chez Homère et chez Hérodote [1]; mais les conditions dans lesquelles elle se présente ici excluent l'hypothèse d'une imitation savante, déjà peu vraisemblable en elle-même: l'auteur, en effet, ne parle pas en son nom, il rapporte seulement les cris de la foule. Sommes-nous en présence d'un dialectisme conservé par tradition orale? De telles explications cadrent mal avec ce qu'on sait par ailleurs du développement du grec; je persiste à croire qu'il est logique de n'y recourir qu'avec une extrême circonspection, en s'entourant de toutes les garanties possibles et seulement lorsque toute autre explication normale fait défaut. Or ce n'est pas ici le cas; on conçoit facilement que εἶ soit devenu εἶς par analogie des deuxièmes personnes de l'actif : γράφεις, ἔγραφες, ἔγραψας, etc. L'ionien εἶς, auquel il vient d'être fait allusion, les formes φῄς, εἶς « tu vas », les deuxièmes personnes elles-mêmes γράφεις, τίθης, etc. (au lieu de *γράφει, *τίθη et, d'après ἔγραφες, ἐτίθης [2]) ne sont pas autre chose que les diverses manifestations du même principe analogique, dont il est intéressant d'observer ainsi, à travers les âges, la constante application [3].

Quant à εἶσαι, c'est une deuxième personne créée sur le modèle des verbes à désinences passives, par un procédé susceptible de se formuler ainsi : ἐκείμην : ἤμην [4] = κείσομαι : ἔσομαι = κεῖσαι : εἶσαι. Son apparition semble postérieure à celle de εἶς : l'analogie du passif était en effet plus lointaine que celle de γράφεις, ἔγραφες; de plus, la fortune ultérieure des désinences passives permet de croire que, si la forme εἶσαι avait été la première créée, εἶς ne se serait sans doute pas produit. On remarquera, d'autre part, que l'apparition de εἶσαι n'implique pas nécessairement, au moment où elle a lieu, la disparition de εἶ et l'existence exclusive de εἶς; le résultat de la proportion établie plus haut restait le même, quelle que fût, de εἶ ou de εἶς, la forme alors en usage.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, un fait paraît certain :

[1] Cf. Kühner[3], II, p. 224 et 226.

[2] Cf. Kühner[3], II, p. 44.

[3] V. Henry, *Gr. Comp.*, § 249. — Est-il besoin de dire que je ne date pas du x[e] siècle l'apparition de εἶς dans le domaine néo-grec? Il y aurait à cela de sérieux obstacles : l'insuffisance forcée des données chronologiques qui ont besoin, en ce qui concerne les deux premières personnes du singulier, d'acquérir en extension ce qui leur manque en fréquence; le nombre restreint des textes dépouillés ici; enfin, le caractère même de l'analogie en question, qui dut se produire d'autant plus tôt qu'elle s'offrait très naturellement à l'esprit.

[4] Cf. Kühner, II, p. 222, S. Port., p. 207, Chron. Pasch., 3, 189, 9, Const. Porph., III, 131, 21; ἦσθα Matth., 26, 69, Marc, 14, 67; ἤμεθα Sept. Baruch., 1, 19, Malal., 404, 6, Mosch., 3096 D (corriger Sophocles, s. v. εἰμί), etc. Dans Podrome, le paradigme de l'imparfait est : sing. 1. ἤμην, ἤμουν, 2. ἤσουν, 3. ἦτον; plur. 1. absent, 2. absent, 3. ἦσαν.

la coexistence, vers le x^e^ siècle, de *εἶς* et de *εἶσαι* et la rapide extinction de *εἶς*, que nous ne retrouverons plus désormais. On verra l'analogie qui a créé *εἶσαι* s'étendre progressivement à chacune des autres personnes et niveler ainsi tout le présent de l'indicatif. La forme *εἰμί* sera maintenant la première atteinte et deviendra *εἶμαι*. Il semble bien, en effet, que, de ces deux créations nouvelles, *εἶσαι* et *εἶμαι*, celle-là ait été la première en date. Le fait tient peut-être à ce que les formes de la deuxième personne, antérieures à *εἶσαι*, étaient monosyllabiques et, par conséquent, s'éloignaient plus que *εἰμί* du reste du paradigme. Cette antériorité de *εἶσαι* est confirmée par les textes que j'ai dépouillés, par Spanéas I notamment[1].

Span. I, *εἶσαι*, constant : 24, 28, 42, 97 (2), 98, 114, 135, 149[2]. *εἰμί* : 256; *εἶμαι*, absent.

Glyk., *εἶσαι*, constant : 216, 304, 538. *εἰμί*, absent; *εἶμαι* (pour la première fois) : 541, 547.

Prodr.[3], *εἶσαι*, constant : I (G), 66, 70, 142, 161, 194; III, 61 = IV ib. (*g*CS), 96 = IV ib. (*g*CS), 97 = IV ib. (*g*CS), 106 = IV ib. (*g*CS), 108 (*g*), 473 = IV ib. (*g*CS), 475 = IV ib. (*g*CS); IV, 60 (CS), 61 a (CS), 62 (CS), 487 (CS); VI, 243 (*g*, édit. *εἰμαι*), 277 (*g*CS), 278 (*g*). — *εἶμαι* : I (G), 144; III, 150 = IV ib. (*g*CS), 333 = IV ib. (*g*CS); VI, 243 (d'après *g* seulement et par conjecture; ms. *εἶσαι*), 287 (*g* *εἶμ'*, CS *εἶμαι*). *εἰμί* : III (*g*) 20. C ne contient pas le vers par suite de la disposition d'un feuillet, mais S le donne de la même façon que *g*; la leçon paraît donc bonne. Il ne faudrait pas conclure de là que *εἰμί* et *εἶμαι* coexistaient au temps de Prodrome : *εἰμί* est, pour l'auteur, une forme savante; quatre vers plus haut, il a déjà employé *ὦσιν* (S *ὦσι*), qui constitue chez lui un *ἅπαξ* et contre-

[1] *Εἰμί* : *Malal.*, 19, 13; 29, 13; 96, 10; 111, 13; 254, 7, 14; 314, 22; *Const. Porph.*, III, 131, 21.

[2] Je n'ai pas tenu compte, dans le cours de ce travail, de l'orthographe des manuscrits, souvent incohérente. Je n'ai pas non plus distingué les formes de l'indicatif de celles du subjonctif; l'identité phonétique de ces deux modes, au singulier, a amené une fusion (*S. Port.*, 182-183) qui rend ici toute distinction inutile.

[3] Dans la désignation des différents manuscrits de Prodrome,

G = Gr.396,
g = Gr. 1310,
C = Coislin 382,
S = Suppl. 1034.

Ce dernier manuscrit, qui m'a été signalé par M. Émile Legrand, est de 1364. Il renferme exactement les mêmes poèmes que C, avec lequel il est manifestement apparenté et qu'il complète ou corrige en plusieurs endroits. J'en donnerai la collation en publiant l'index de Prodrome.

dit sa morphologie et sa syntaxe ordinaires; *οἵτινες*, au même vers, n'est pas non plus pour lui une forme courante.

C'est que, en effet, les poèmes de Prodrome ne présentent pas, au point de vue du style et de la langue, une parfaite unité; par endroits, les mots sont plus recherchés, la morphologie et la syntaxe visent à l'archaïsme, le vers lui-même est plus soigné et renferme moins d'hiatus. C'est le cas pour le passage qui nous occupe; les cinquante-cinq premiers vers de VI offrent aussi, à ces différents points de vue, un contraste frappant avec ceux qui suivent. Il semble bien que Prodrome solennise parfois, surtout au début et à la fin de chaque poème; d'une manière générale, lorsqu'il s'adresse plus particulièrement à l'empereur. Il est, du reste, facile d'en donner des preuves.

On rencontre environ 115 emplois du datif dans les poèmes de Prodrome tels qu'ils sont publiés [1]; ce qui, à raison de 1443 vers environ [2], donne une moyenne de 8 datifs par 100 vers. Or, à eux seuls, les 55 premiers vers de VI (*supra*) en contiennent 14 [3], et les 18 derniers en contiennent 4 [4] : soit, dans les deux cas, presque les deux tiers de plus que la moyenne. De même, dans IV, les 29 derniers vers renferment 10 datifs [5]. En revanche, les vers 50-620 n'en renferment que 14 [6]. L'affectation est ici d'autant plus visible qu'elle s'exerce précisément sur un cas dont l'existence dans le langage courant devait être des plus précaires [7]. L'empereur, d'autre part, est si bien la raison d'être de ces formes solennelles, que, 23 fois sur 26, l'article *τῷ* est employé en s'adressant à lui [8] et que le mot *κράτος* entre, à

[1] J'ai naturellement donné le coefficient 1 à des exemples comme ceux-ci : *σὺν πάσαις ἀρτυσίαις* III, 575 = IV ib.; *καὶ πείσθητι γεροντικοῖς καὶ πατρικοῖς σου λόγοις* V, 13 = VI, 73; *τῷ τρισκρατίστῳ κράτει* (*g*) = *τῇ σῇ θεοσεβείᾳ* (C) VI, 397; etc. Mais, pour ne pas trop étendre le cercle de la discussion, j'ai compté comme valables tous les cas où j'ai constaté l'emploi du datif; ainsi : *τοῖς ἀδελφοῖς μου* III, 273 (*g*; le passage n'existe pas dans C); *δὸς νῖμαν τοῖς πατράσιν* III, 111 (*g*; *καὶ νίψον τοὺς πατέρας* IV ib. C); *λέγοντί μοι* IV, 447 (C; *εἰ λέγει τις* III ib. *g*). Le chiffre de 115 est donc un maximum par rapport au texte primitif.

[2] Déduction faite des poèmes IV et V qui se confondent respectivement avec III et VI. On est forcé de s'en tenir à des nombres approximatifs, mais les résultats n'en sont pas sensiblement modifiés.

[3] Et même 15, si l'on compte *ἐν ἀνάγκαις* VI, 6 (*g*) : cf. VI, 3 (var. lect.) 5, 11, 17, 19, 25, 28, 29, 31, 34, 37, 44, 49, 51; tous ces exemples sont de C.

[4] VI, 383 (*g*), 386 (*g*C), 396 (*g*C), 397 (*g*C).

[5] IV (C), 626, 628, 631, 635, 639 (2), 640 (2), 647, 648.

[6] IV (C), 117 *a*, 120, 136, 155, 293, 341, 357 *b*, 447, 492, 516, 561, 575, 578 *a*, 603.

[7] *Span. I*, 77, 212 (cf. 219), 219, sur 285 vers; — *Solom.*, 95, sur 148 vers.

[8] I, 7; II, 95 (2); III, 1, 2, 155 = IV ib., 561 = IV ib., 603 (2), 622,

lui seul, pour le chiffre de 9 dans le contingent des datifs (115); cela, sur 19 fois où il se présente [1].

On pourrait multiplier les preuves et faire voir, par exemple, que lorsque deux formes, telles que *οὐ(κ)* et *οὐδὲν* (gr. mod. *δὲν*) sont en lutte, la plus vulgaire se trouve d'ordinaire dans le contexte le plus familier [2]; mais il suffit ici d'avoir montré que *εἰμί* a, chez Prodrome, toute les apparences d'une forme savante et d'en avoir indiqué les raisons.

Solom., *εἶσαι* : 54 (2), 68 (2), 76 (2), 84, 108, 111, 126. — *εἶμαι* : 77.

Span. II, *εἶσαι* : 85 (V) = G 28 [3], 159 = G 98, 180 = G 114, 197 (2), 251 = G 135, 282 = G 149, 310, 391, 506 (V), 564 (V), 588 (V), 597 (V), 621 (V), 638 (V). — *εἶμαι* : 22 (B), 41.

Quadrup., *εἶσαι* : 175, 200, 285, 466, 587, 681, 801, 841 (V), *νᾶσαι* 685 (P). — *εἶμαι* : 157 (P), 158, 575, 594, 764, 816, 861, 870; *εἰμι* 157 (V), P : *εἰμαι*.

Nous ne poursuivrons pas plus loin ce relevé; les textes postérieurs, *Vind. pop.*, *Const. capt.* [4], *Georg. Rhod.*, *Imb. III*, *Xenit.*, *Ceph.*, et les grammaires de *Sophianos* et de *S. Portius* ne connaissent plus d'autres formes que *εἶσαι* et *εἶμαι*.

§ 2. — *Pluriel.*

Les formes anciennes *ἐσμέν*, *ἐσ7έ* faisaient obstacle à la tendance nettement marquée vers l'analogie passive. Lorsque le peuple voulait dire *nous sommes*, *vous êtes*, les désinences *-μεθα* et *-σθε* se présentaient naturellement à son esprit : il créa tout d'abord *εἴμεθα* et *εἶσθε* [5]. Ces formes ne se rattachent pas à *ἐσμέν*, *ἐσ7έ*;

625, 635 = IV ib., 648 = IV ib.; VI, 17 (2), 19 (2), 25 (2), 31, 51, 268, 397. Cf. I, 215 (2); IV, 516.

[1] Κράτει, I, 7; III, 155 = IV ib., 561 = IV ib., 603 = IV ib., 622, 635 = IV ib., 648 = IV ib., VI, 51, 397. — Κράτους, I, 4; III, 550 = IV ib., 652; IV, 630, VI, 19. — Κράτος, VI, 16, 20, 43, 248, 381.

[2] III, (*g*), 90 (var. CS), 101, 204 = IV ib. (*g*CS), 454 = IV ib. (*g*CS), 531 = IV ib. (*g*CS); IV, 86 (CS); V, 138 = VI, 235 (G*g*CS); VI, 63 (*g*CS), 137 (*g*), 319 (*g*), 323 (*g*), 368 (*g*). La forme *δὲν* est particulière à *g* [III, 152, 234, 245; VI, 71 (C *οὐκ*), 276, 278 (C *οὐκ*)] et semble avoir été étrangère à la langue de Prodrome.

[3] La lettre G désigne les leçons du Gr. 396 = *Span. I.*

[4] *Const. capt.* = *Georg. Const.*; cf. Hadzidakis, BZ, t. III, 3-4, p. 581-598.

[5] La forme *εἶσ7ε*, aujourd'hui courante, vient de *εἶσθε* par l'application de la loi bien connue : quand deux continues sourdes se trouvent côte à côte, la seconde se change en l'instantanée sourde correspondante (cf. Jean Psichari, *Observ. phonét.* = *Mém. Soc. ling.*, VI, 305 et suiv.). Il va de soi que la prononciation *σ7* n'est pas toujours notée dans l'écriture.

leur syllabe initiale montre assez qu'on a affaire à des créations entièrement nouvelles, dues à l'influence du singulier.

Voici quels sont, en ce qui concerne ces deux premières personnes du pluriel, les renseignements positifs que j'ai pu recueillir[1] :

Span. I, εἴμεθα 204 (= *Span.* II, ἤμεθεν 417, V).
Quadrup., ἐσμέν 71. — εἶσʼε 1033.
Vind. pop., ἤμεσʼεν 3, 104.
Const. capt., εἶσʼε 926; νᾶσθε 961.
Georg. Rhod., εἶσʼε: ὁποῦσθε 19, ὅσοι ʼσʼε 620.
Sophianos, εἴμεθα 71, εἴμεθεν *ibid.*, εἴμεσθεν 66 et 69. — εἶσʼε 66, 69, 71.
S. Port., εἴμεσθεν 41. — εἶσθε *ibid.*

Un double problème s'offre alors à nous. Il s'agit d'établir les rapports chronologiques qui unissent εἴμεθα, εἶσʼε à εἶσαι, εἶμαι et d'expliquer, d'autre part, l'apparition de formes telles que εἴμεθεν et εἴμεσʼεν. Les deux questions sont embarrassantes.

Si, pour la première, on généralise les données de *Span.* I, qui sont celles-ci :

Sing. 1. εἰμί (1 fois), 2. εἶσαι (9 fois);
Plur. 1. εἴμεθα (1 fois), 2. néant,

il semble naturel d'admettre que la progression analogique, aux deux premières personnes du singulier et du pluriel, a été la suivante : εἶσαι, [εἶσθε], εἴμεθα, εἶμαι. On suppose ainsi, il est vrai, l'existence de εἶσθε à une époque où elle n'est pas encore prouvée; mais l'hypothèse est des plus justifiées, puisque, d'une part, nous avons perdu la trace de plur. 2 entre *Const. Porph.* (ἐσʼέ, III, 247, 19) et *Quadrup.* (εἶσʼε, 1033) et que, d'autre part, on ne voit pas très bien l'analogie passant brusquement de *sing.* 2 εἶσαι à *plur.* 1 εἴμεθα. Cette hypothèse fût-elle vérifiée, nous n'aurions pas encore cependant le droit d'admettre sans réserve la progression précédente. En effet, elle repose tout entière sur une généralisation dont la base est un ἅπαξ, la forme εἰμί du Spanéas. Or il se peut que cet εἰμί soit dû ici à des circonstances particulières (supra, *Prodr.* III, 20; cf. p. 182) et qu'il ne prouve rien en faveur de la non-existence de εἶμαι à l'époque du Spanéas[2]. Une autre supposition se présente

[1] Sophocles (s. v. εἰμί, à la fin) cite à tort *Ioann. Mosch.*, 3096 D ἤμεθα = ἐσμέν. Il s'agit d'un imparfait et non d'un présent.

[2] Cf., p. 172, à *Glyk.*

donc à l'esprit : εἶμαι aurait immédiatement suivi εἶσαι, et les formes du pluriel ne seraient venues qu'en dernier lieu.

Quoi qu'il en soit de ces deux hypothèses, dont la première me semble cependant préférable, il s'en dégage d'ailleurs une conclusion identique : εἶσαι une fois créé, l'analogie passive a précipité sa marche, et nous pouvons affirmer en somme, avec beaucoup de vraisemblance, malgré l'absence de renseignements positifs en ce qui concerne εἶσθε, que, dès le XII^e^ siècle, les formes passives s'étaient implantées aux deux premières personnes.

Mais, avec le temps, les désinences passives subirent elles-mêmes des modifications; à côté de γραφόμεθα, par exemple, apparurent des types comme γραφόμεθεν, γραφόμεσ͡ιεν, etc. Le verbe « être » en ressentit naturellement l'influence, et c'est dans des créations de ce genre que nous devons chercher l'origine de formes telles que εἴμεθεν [1], εἴμεσ͡ιεν [2], εἴμεσ͡ια, εἴμασ͡ιε, εἴσασ͡ιε (*plur.* 2)[3], pour ne nous en tenir qu'aux plus connues. Malheureusement, l'histoire de ces désinences passives est encore très obscure; l'absence de données chronologiques un peu complètes ne permet, pour l'instant, que de vagues hypothèses[4]. Il semble que la désinence -μεθεν ait été la première en date, après -μεθα; la finale -εν est due sans doute à l'analogie des premières personnes γράφομεν, ἐγράφθημεν, etc. — Dans γραφόμεσθεν, on voit qu'on a affaire à une désinence de *plur.* 2, sans pourtant qu'on puisse dire exactement si l'analogie s'est opérée sur γραφόμεθεν ou sur γράφομαι. — Il est possible que γραφόμεσ͡ια repose sur γραφόμεσ͡ι(ν) et soit dû à l'influence de γραφόμεθα. — Quant à la désinence -ασ͡ιε, elle offre d'assez grandes difficultés, à cause de l'alternance vocalique α-ε. Il est très probable qu'elle est venue de l'imparfait, à la faveur de la confusion qu'a amenée, aux deux premières personnes du pluriel des deux temps, la disparition de l'augment[5]; mais, même à l'imparfait, son origine est obscure. Selon Hadzidakis (*Einleit.*[6], 59-60), cette alternance vocalique α-ε serait due à l'action de *plur.* 3; en d'autres termes, c'est sur le modèle de formes comme (ἐ)βρεχόντανε, ἐρχόντανε qu'on aurait dit (ἐ)βρεχόμασ͡ιε, (ἐ)βρεχόσασ͡ιε, ἐρχόμασ͡ιε, ἐρχόσασ͡ιε : dans certaines régions, en effet, l'imparfait tout entier se conjugue de la manière suivante : (ἐ)βρεχόμανε, (ἐ)βρεχόσανε,

[1] *Span.* II, supra.

[2] Voir *Sophianos* et *S. Port.*, supra; cf. γελούμεσθεν, *Sophianos*, 68; γραφούμεσθεν, *S. Port.*, 35; πατειούμεσθεν, *ibid.*, 38; ἀγαπούμεσθεν, *ibid.*, 41.

[3] Dans la langue commune, εἴμασ͡ιε est plus usité que εἴμεθα; εἴσασ͡ιε fait une concurrence sérieuse à εἶσ͡ιε.

[4] Cf. *S. Port.*, 197.

[5] Des imparfaits comme (ἐ)γραφόμεθα, (ἐ)γράφεσθε s'identifient, en effet, avec des présents comme γραφόμεθα, γράφεσθε.

[6] *Einleitung in die neugr. Grammatik*, Leipz., 1893, XVI-464 p., in-8°.

(ἐ)βρεχότανε, (ἐ)βρεχόμασ͡τε, (ἐ)βρεχόσασ͡τε, (ἐ)βρεχόντανε; ἐρχόμανε, ἐρχόσανε, etc. L'influence de *plur.* 3 me paraît ici évidente, aux trois personnes du singulier; en ce qui concerne *plur.* 1 et 2, j'hésite un peu à admettre cette analogie incomplète où le sujet parlant ferait en quelque sorte abstraction du groupe *-σ͡τ-*, mais je ne vois aucune explication plus satisfaisante; une influence de l'aoriste moyen (ἤρξασθε[1], ἐδέξασθε[2]) paraît assez problématique, puisque ce temps n'existe plus de nos jours et que γραφόμασ͡τε, γραφόσασ͡τε, εἴμασ͡τε, εἴσασ͡τε semblent être des formes plutôt récentes.

II. — TROISIÈME PERSONNE.

§ 1^er^. — *Singulier.*

Si le peuple avait pensé à ἐσ͡τί, la troisième personne du singulier aurait été *ἔσ͡ται, d'après l'analogie de εἶμαι et de εἶσαι, ou bien *εἶσ͡ται, en admettant l'unification des syllabes initiales. Si, au contraire, la troisième personne avait été tout simplement créée d'après la deuxième, sur le modèle des verbes passifs, on aurait eu *εἶται. Or la forme généralement employée est εἶναι.

Εἶναι n'a rien de commun avec l'infinitif ancien; l'identification des deux formes cadrerait mal d'ailleurs avec ce que nous apprennent les textes médiévaux où l'on trouve comme troisième personne ἔνι[3]. C'est précisément l'histoire de cette forme qui nous donnera l'explication de εἶναι.

Ἔνι apparaît déjà chez Homère. On le trouve également à l'époque classique. Dans quels rapports sont entre elles ces trois formes, homérique, classique et médiévale?

Ἔνι se présente chez Homère sous l'aspect d'un doublet de la préposition ἐν; cela non seulement dans sa forme[4], mais encore dans sa signification et dans ses attributions syntaxiques[5]. Il n'est pas rigoureusement exact de considérer, chez Homère, ἔνι comme un équivalent de ἔνεσ͡τι ou de ἔνεισι; à cette époque, la forme ἔνι a encore toute sa valeur prépositive ou adverbiale. Le

[1] Cf. *Prodr.*, I (G), 190, 251; IV, 208 = III *ibid.* (*g*CS); V, 74 = VI, 145 (GgCS); VI, 286 (*g*CS), 291 (*g*CS), 336 (*g*).

[2] Cf. Hadzidakis, *Einl.*, 194 et suiv.

[3] Cf. aussi εἶσθαι, infinitif; Hesseling, dans *Ét. ng.*, p. 35.

[4] Brugmann, p. 219. On trouve très fréquemment ἔνι sous sa forme atone ἐνὶ (l'accent grave équivaut ici à l'absence d'accent tonique, Henry, *Gr. comp.*, § 81); l'Iliade contient environ 1 fois ἔνι contre 6 fois ἐνὶ; dans l'Odyssée, la proportion est de 1 à 9.

[5] Ἐν et ἔνι sont souvent employés côte à côte: A 30, B 202, M 214, N 284, H 514, 630, P 451, X 216, 503, δ 603, λ 459. Le dépouillement complet montre que ces deux formes sont dans le rapport de 3 (ἐν) à 1 (ἔνι, ἐνὶ) pour l'Iliade et de 2 à 1 pour l'Odyssée.

IMPRIMERIE NATIONALE.

fait n'est pas douteux pour des exemples tels que *ὄφρα τυρὴν ὄρσητε καήμεναι, ἥ ἔνι κεῖται* | *Πάτροκλος* (Ψ 210), *Τυδείδη, περὶ μὲν πολέμῳ ἔνι καρτερός ἐσσι* (I 53), *οἳ τότ' ἄριστοι* | *ἦσαν ἐνὶ Τροίῃ ἠριβώλακι* (Ζ 314), *τρεῖς δέ οἱ εἰσι θύγατρες ἐνὶ μεγάρῳ εὐπήκτῳ* (I 286), etc., où *ἔνι* se construit avec des verbes. Il prête, il est vrai, à discussion dans des vers comme ceux-ci : *ὦ πόποι, ἦ ῥά τίς ἐστι καὶ εἰν Ἀίδαο δόμοισιν* | *ψυχὴ καὶ εἴδωλον· ἀτὰρ φρένες οὐκ ἔνι πάμπαν* (Ψ 103), *σιρεπλὴ δὲ γλῶσσ' ἐστὶ βροτῶν, πολέες δ' ἔνι μῦθοι* | *παντοῖοι* (Υ 248), etc., où *ἔνι* tend à se détacher du verbe. Même, il semble ouvertement contredit par les nombreux exemples où *ἔνι* a une existence nettement indépendante : *ὄφρ' εὖ πᾶσαι* | *εἴδετ' ἀκούουσαι, ὅσ' ἐμῷ ἔνι κήδεα θυμῷ* (Σ 52), *ἐπεὶ οὔ οἱ ἔνι φρένες οὐδ' ἠβαιαί* (Ξ 141), *σὺ γὰρ πεδίοιο ἀνάσσεις* | *εὐρέος, ᾧ ἔνι μὲν λωτὸς πολύς*, (δ 602)[1]. En réalité, il n'y a pas là autre chose qu'une ellipse pure et simple du verbe « être » : on sait combien sont fréquentes chez Homère des phrases comme *κρείσσων γὰρ βασιλεύς, ὅτε χώσεται ἀνδρὶ χέρηι* (A 80), *ἡμεῖς δ' οὔ νύ τι τοῖοι ἀμυνέμεν* (β 60), etc. Une telle construction n'est pas particulière à *ἔνι*; on la trouve aussi avec *ἐν* (O 632, ι 21, 132, Π 630), *ἐπὶ* (E 178), *μετὰ* (φ 93), *παρὰ* (γ 324), *ὑπὸ* (δ 636), etc.[2].

L'étude de l'emploi de *ἔνι*, chez les Attiques, montrera mieux encore la forme homérique sous son véritable jour. On ne trouve plus, à cette époque, *ἔνι* accompagné du verbe être. D'autre part, une construction nouvelle apparaît : *ἔνι*, qui, chez Homère, était exclusivement accompagné du datif, est maintenant susceptible de se construire avec la préposition *ἐν*[3]. Enfin, tandis qu'Homère sous-entendait avec *ἔνι* aussi bien *ἐστὶ* (Ξ 141, Σ 53, δ 603, ν 306) que *εἰσὶ* (δ 846, ι 126, λ 367, ς 355, φ 288)[4], les Attiques emploient seulement cette forme, là où la phrase demande le singulier de l'indicatif présent. Que conclure de là, sinon que *ἔνι* a chez eux une valeur verbale et n'est plus, pour le sujet parlant, un doublet de *ἐν*, mais bien l'équivalent pur et simple de *ἔνεστι*? Ἔστὶ une fois évincé, grâce à l'ellipse, la préposition en a pris les fonctions syntaxiques, tout en gardant sa signification propre.

Dans Sophocle, *ἔνι* et *ἔνεστι* se couvrent entièrement : *El.*,

[1] Cf. Π 630, Ω 774, δ 603, 846, ι 126, λ 367, ν 306, ς 355, φ 288.

[2] Cf. Brugmann et Delbrück, *Grundriss*, vol. 3, Synt. I, § 269, p. 652.

[3] Soph. *O. T.*, 1239; Eur. *Iph. T.*, 572; Ar. *Plut.*, 348; Plat. *Theaet.*, 186 D (186, 27); etc. La construction homérique est, du reste, encore en pleine vigueur : Esch. *Agam.*, 78; Soph. *O. C.*, 1133; Eur. *Hip.*, 966; Ar. *Eq.*, 17; Plat. *Crat.*, 412 C (413, 4); Thuc. 2, 40, 2.

[4] Cf. même Ξ 216, où pourtant la proximité de *τέτυκτο* ne permet pas de se prononcer sur l'ellipse d'une façon catégorique.

1031, *Ἄπελθε· σοὶ γὰρ ὠφέλησις οὐκ ἔνι*; l'interlocuteur répond aussitôt : *Ἔνεστιν*. De même, Eur. *Or.*, 701, *Ἔνεστί δ' οἶκτος, ἔνι δὲ καὶ θυμὸς μέγας*; et, Ar. *Nub.*, 486-487, *ἔνεστί δῆτα σοι λέγειν ἐν τῇ Φύσει; λέγειν μὲν οὐκ ἔνεστ' ἀποστερεῖν δ' ἔνι* (Cf. Meisterhans, 153, 12). On a soulevé[1], en s'appuyant sur l'état du grec postérieur, la question de savoir si *ἔνι* et *ἔνεστι* présentaient pour les tragiques une identité absolue, et l'on s'est demandé si de ces deux formes en lutte, la dernière, dont il ne reste rien en grec moderne, n'était pas, à cette époque déjà, une forme littéraire analogue au français « il est » par rapport à « il y a » (il est des gens, il y a des gens). Le fait paraît discutable. *Ἔνεστι*, en effet, est relativement peu fréquent chez Homère; je n'en ai trouvé aucun exemple dans les cinq premiers chants de l'Iliade; le poète emploie de préférence *ἐν* ou *ἔνι*, avec ellipse du verbe[2]. En revanche, d'Homère aux tragiques, ce composé semble avoir suivi une marche ascendante. Selon toute vraisemblance, *ἔνεστι* n'est devenu une forme littéraire que postérieurement à l'époque attique; chez les tragiques, *ἔνι* et *ἔνεστι* paraissent plutôt deux formes également vulgaires.

Cette valeur verbale de *ἔνι*, que nous avons constatée chez les Attiques, nous rapproche du grec byzantin, où nous trouvons *ἔνι* comme équivalent de *ἐστί*. Il suffira maintenant, pour établir la filiation de ces deux formes, de montrer comment *ἔνι* a pu passer du sens composé au sens simple.

Le fait s'est produit, dès l'époque classique, dans les locutions *ἐνίοτε* et *ἔνιοι*, naturellement inconnues à Homère, dont la première, seule, apparaît dans la langue dramatique (Eur., *Hel.*, 1213, Ar., *Plut.*, 1125), mais qui toutes deux se rencontrent fréquemment en prose (cf. H. S., s. v.). Ce sont là des avant-coureurs. On peut dire, d'autre part, que l'évolution sémantique était déjà en germe dans l'emploi homérique de *ἔνι*, en tant qu'adverbe : *σίρεπλὴ δὲ γλῶσσ' ἐστὶ βροτῶν, πολέες δ' ἔνι μῦθοι παντοῖοι* (Υ 248), *ὦ πόποι, ἦ ῥά τις ἐστὶ καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισιν ψυχὴ καὶ εἴδωλον· ἀτὰρ Φρένες οὐκ ἔνι πάμπαν* (Ψ 104). Cette faculté de construire *ἔνι* avec ou sans régime persista lorsque *ἔνι* prit le sens verbal. On lit, par exemple, dans Eschyle (*Pers.*, 738) : *Ναί· λόγος κρατεῖ σαφηνὴς τοῦτο κοὐκ ἔνι σίασις*, et M. Weil[3] traduit ainsi ce vers : « Oui, quant à ce point, une relation précise domine et *il n'y a pas* d'hésitation. » L'idée *ἐν τῷ πράγματι*, qui compléterait le sens de *ἔνι* et lui donnerait toute la valeur du composé, n'est pas exprimée. L'expression

[1] Psichari, *Et. ngr.*, p. 371.

[2] Cependant *οἶκος ἐνεστὶ γύος* (Ω 240), *ὅσσος τις χρυσός τε καὶ ἄργυρος ἀσκῷ ἔνεστιν* (κ 45); cf. *ἔνεσαν*, Ζ 174, Φ 12, 60.

[3] Éd. Hachette, in-16.

française *il y a* me semble ici un juste équivalent; placée dans le même contexte que ἔνι, elle en rend exactement le sens; bien plus, elle nous présente dans son histoire un développement parallèle à celui de ἔνι. On conçoit facilement quelle dut être, dans les deux cas, l'évolution psychologique: dans une phrase comme « il y a huit jours que je ne l'ai vu », le sens de *inest* a complètement disparu.

Mais pourquoi le passage du composé au simple s'est-il opéré sur ἔνι et non sur ἔνεστι? Ces formes sont en apparence identiques; elles ont comme sens, chez les Attiques, le sens premier du français *il y a;* il semble donc qu'elles aient été également susceptibles de se substituer à ἐστί. En réalité, cette identité parfaite de ἔνι et de ἔνεστι est illusoire, et l'on peut affirmer, sans paradoxe, que la différence qui sépare virtuellement ces deux formes atteint son maximum, pour l'observateur prévenu, au moment même où elles se confondent dans l'usage de la manière la plus complète. En effet, la marche de ἔνι vers le sens verbal correspond nécessairement, dans la conscience du sujet parlant, à un affaiblissement graduel de l'élément prépositif du mot. Du moment où ἔνι s'identifie tellement avec ἔνεστι qu'il en arrive, lui aussi, à se construire avec ἐν, la bataille est gagnée pour lui : la juxtaposition de ἔνι et de ἐν aura pour conséquence nécessaire l'anéantissement des derniers vestiges homériques que peut encore recéler ἔνι et l'équivalence pure et simple de ἔνι et de ἐστί; ἔνεστι, au contraire, est retardé dans son évolution, à cause de la persistance par ailleurs des deux éléments qui le composent, ἐν et ἐστί. Les phénomènes linguistiques ont de ces racines profondes; ce sont, je crois, les constructions elliptiques d'Homère qui renferment les premiers germes du sens médiéval de ἔνι.

La question se pose maintenant de savoir à quelle époque l'identité de ἔνι et de ἐστί peut être considérée comme un fait accompli. Hadzidakis (*Einleit.*, 207) l'admet déjà pour le Nouveau Testament; mais les exemples qu'il cite prêtent à discussion; nulle part ἔνι n'apparaît nettement dans le sens de *il est :* Jac., 1, 17, παρ' ᾧ οὐκ ἔνι παραλλαγή; *Cor.*, I, 6, 5, οὐκ ἔνι ἐν ὑμῖν οὐδεὶς σοφός; *Gal.*, 3, 28, οὐκ ἔνι Ἰουδαῖος οὐδὲ Ἕλλην, οὐκ ἔνι δοῦλος οὐδὲ ἐλεύθερος, οὐκ ἔνι ἄρσεν καὶ θῆλυ· ἅπαντες γὰρ ὑμεῖς εἷς ἐστὲ ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ; *Coloss.*, 3, 11, ὅπου οὐκ ἔνι Ἕλλην καὶ Ἰουδαῖος, περιτομὴ καὶ ἀκροβυστία, ... ἀλλὰ τὰ πάντα καὶ ἐν πᾶσιν χριστός[1]. Cf. *Method.*, (Patr. gr. XVIII; A. D. 312) 405 C, Ἰησοῦς μόνος ἐν ἀβύσσῳ περιεπάτησεν ὡς ἐλεύθερος, ὅπου ἴχνη περιπατούντων οὐκ ἔνι; *Epiph.*, (Ibid. XLI; A.

[1] Voir V. T. *Sin.*, 37, 1, et cf. Psichari, *Ét. ng.*, 369.

D. 402) *γράψον τῷ ἀγγέλῳ τῆς Ἐκκλησίας τῷ ἐν Θυατείροις, καὶ οὐκ ἔνι ἐκεῖ Ἐκκλησία χρισ|ιανῶν ἐν Θυατείρῃ.* Evidemment, *ἔνι* s'éloigne de plus en plus du sens de *ἔνεσ|ι*, mais les prépositions et les adverbes qui l'accompagnent, *ἐν, ὅπου, παρὰ*, ne nous permettent pas encore de l'identifier rigoureusement avec *ἐσ|ί*. Nous sommes en quelque sorte sur un terrain neutre entre le sens composé et le sens simple.

Il semble cependant que *ἔνι* se confonde avec *ἐσ|ὶ* chez *Polem.*, 270[1] (A. D. 200 ±) : *Μετάφρενον ἰσχυρὸν, ἀρίσ|ου ἔνι ἀνδρός.* Enfin, le doute n'est plus possible dans des exemples comme ceux-ci : *λέγων· ἐπεὶ ἔνι ἄλλος υἱός· οὕτως ἀπέλυσεν ἡμᾶς*[2] — *διὰ σοῦ ἡ ὀρθοδοξία ἐβεβαιώθη, διὰ σὲ οὐκ ἔνι αἵρεσις*[3] — *τίς ἔνι Νεσ|όριος, ἐγὼ οὐκ οἶδα*[4] — *ὁ βασιλεὺς ὀρθόδοξος ἐσ|ι... Σευῆρος καὶ Πέτρος Μανιχαῖοι εἰσίν, ἡ σύγκλητος ὀρθόδοξος ἔνι*[5] (Sophocles, s. v. *ἔνι*). Cf. *ὁ μὴ λαλῶν οὐκ ἔνι πισ|ός*, *Mansi*, VIII, 1083 C, 1086 C, 1090 A, mais *ὁ μὴ λαλῶν Μανιχαῖός ἐσ|ι* 1058 C — *ὁ βασιλεὺς ὀρθόδοξος ἔνι* 1083 E, 1086 B — *οὐκ ἔσ|ιν Ἀνασ|άσιος, Ἰουσ|ῖνος βασιλεύει, ὀρθόδοξος ἔνι· οὐκ ἔσ|ι Μανιχαῖος, ὀρθόδοξος ἔνι* 1090 B — *ὁ Ῥωμαϊκὸς δόλιος ἔνι* 1086 A — *μιὰ πισ|ις γέγονεν, οὐκ ἔνι ἀταξία* 1086 D. On a aussi (Sophocles, s. v. *ἔνι*) : *ἔνι μετάνοια, ἀββᾶ*[6]*;* — *ἐὰν οὐκ ἔσ|ι δαίμων, οὐκ ἔνι πολὺ· ἐὰν δὲ ἔνι, πολύ ἐσ|ιν*[7] — *Τί ἔνι, ἀββᾶ Ζώσιμε; ἀπέθανεν ὁ ἀδελφός*[8]; Notons en passant, chez Moschus aussi (3064 B), la forme *ἔν'* + *consonne* que nous retrouverons plus loin[9]; l'édition porte *τί ἔν τὸ ἔχεις, κύριε Μόσχε*; ce qui n'offre aucun sens.

La fortune de *ἔνι* va croissant. Des textes comme *Malalas* et *Const. Porph.* ne connaissent, il est vrai, que *ἐσ|ί*; mais cet emploi exclusif de la forme ancienne est tout littéraire. Au XI^e^ siècle, le Spanéas fournit les renseignements suivants :

Span., I, *ἔνι* : 13, 14, 15, 27, 81, 85, 93, 156, 214, 250, 257, 261, 264, 270, 283 (2), 284. *ἔσ|ι* : 14. Ce dernier vers est ainsi conçu : *πρόβλησις ἔσ|ι γὰρ Θεοῦ, χρισ|ὸς ἔνι κυρίου. Span.*. II (66) exprime la même idée sous la forme *πρόβλησις ἔνι τοῦ*

[1] Franz, *Scriptores physiognomici*, Altenburg, 1780.

[2] *Coleti*, III, 977 B = *Mansi* (Sacrorum conciliorum..... editio novissima, 31 vol. in-f°, Florence, 1759. — Venise, 1798), IV, 1105 B (Conc. d'Éphèse, an 431).

[3] *Coleti*, IV, 1508 C = *Mansi*, VII, 172 C (Chalced., an 451).

[4] *Coleti*, V, 1153 A = *Mansi*, VIII, 1062 D (Constant., 536).

[5] *Coleti*, ibid., 1212 B = *Mansi*, ibid., 1122 A.

[6] *Apophth.*, 217 D (Patrol. gr., LXV, A. D., 500 ±) = Johann. Colob., 40.

[7] *Ibid.*, 312 C = Xoïus, 1.

[8] *Joann. Moschus*, 2985 D (Patrol. gr., LXXXVII, 3 A. D. 610 ±).

[9] Il est d'ailleurs possible que la forme *ἔν* soit due ici au copiste et non à l'auteur.

θεοῦ ὁ βασιλεὺς, παιδίν μου. Dans la première version, l'accentuation *ἔσΐι* surprend un peu, mais *ἐσΐι*, à cette place, romprait le mètre. On se demande s'il ne faudrait pas lire *προβλησις ἔνι γὰρ θεοῦ, χρισΐός ἐσΐι κυρίου.* Il semble bien d'ailleurs que cette forme *ἐσΐί*, isolée dans le poème, soit due ici à des circonstances particulières (cf. p. 175) et que, dès cette époque, *ἔνι* ait été dans le langage courant la seule forme usitée.

Disons tout de suite que la troisième personne devait, elle aussi, tout comme la première et la deuxième, subir l'action analogique du passif : *ἔνι* devint par conséquent *ἔναι*; puis *εἶναι*, par nivellement des syllabes initiales. Voici, d'autre part, les données des textes que j'ai dépouillés.

Glyk., *ἔνι* : 79, 117, 134, 193, 273, 303; *ἔν'* : 273, 444; *ἔναι* : 147.

Nous retrouvons ici la forme *ἔν* + consonne que nous avons déjà constatée chez *Moschus* (360 B). On pourrait songer à expliquer *ἔν*, en regard de *ἔνι*, par l'amuissement de l'*ι* interconsonantique; cf. gr. mod. *περπατῶ* = *περιπατῶ*, *σμερνός* = *σημερινός* (*Observ. phonét.*, 304). W. Meyer (*S. Port.*, 85) cite déjà *περπατεῖς*, *Glyk.*, 155 (ms. *περιπατεῖς*, mais la forme sans *ι* est exigée par le mètre)[1]. Néanmoins cette hypothèse ne se présente pas avec des garanties suffisantes; *ἔν* semble plutôt un doublet syntactique de *ἔνι* : on aura dit *ἔνι εἰς*, ou même *ἔνι* + voyelle quelconque; *ι*, dans cette position, se sera contracté avec la voyelle suivante, d'où la forme *ἔν* qu'on aura ensuite employée devant les consonnes[2]. Le même phénomène se reproduira du reste avec *ἔναι*.

Prodr., *ἔσΐιν* III, 142 — *ἔνι* : I (G), 257; II (G), 6, 14, 72; III (*g*), 101[3]; IV (CS), 61 *b*, 78, 314 (2), 315, 315 *a*, 315 *b*, 368, 379, 493, 512, 518; V (G), 48 (2) = VI (CS), 116 (2); VI (CS), 59, 72, 278, 284, 287 — *ἔν'* (éd. seulement; mss *ἔνι*) : I (G), 196; IV (CS) 59, 60, 61, 61 *a*, 63, 401 — *ἔν'* (éd. et mss) : III (*g*), 59, 60, 61, 63, 401; IV (CS), 62, 473; VI (*g*), 317 — *ἔναι*, III (*g*), 314, 315, 368, 379, 493, 512, 518; VI (*g*), 116 (2) — *ἔναιν*, III (*g*), 78.

Un fait est certain dès maintenant, en ce qui concerne les manuscrits de Prodrome : le 1310 (*g*) ne reproduit pas fidèlement le texte primitif[4]. Ce manuscrit contient des formes intro-

[1] Prodrome : *περπάτει*, III, 325 = IV ib. (*g*C; S *περιπάτει*); *περπατοῦν*, II, 90 (G); *περπατῶ*, III, 555 = IV ib. (*g*CS) — amuissement de l'*ι* dans les quatre mss. — Cf. *περιπάτει*, III, 95 = IV ib. (*g*CS), VI, 235 (*g*CS); *περιπατεῖ*, IV, 248 (CS); *περιπατῶν*, V, 113 = VI, 189 (G*g*CS), V, 124 = VI, 200 (G*g*CS) — maintien de l'*ι* dans les quatre mss.

[2] Cf. *Fut. comp.*, p. 29 et suiv.

[3] Le vers manque dans IV ib. CS, mais semble devoir y être rétabli.

[4] J. Psichari, *Essais*, I, 66 et suiv., 103 et suiv.

duites après coup et datant de l'époque où il a été écrit[1] : *οἱ*, nom pl. fém.; — *ες*, acc. pl., dans les noms tels que : *ἡμέρες*; *τὲς*=*τὰς*. Quelles sont, dès lors, les leçons originales, parmi toutes celles qu'on a citées plus haut? Ἔσῖιν (devant consonne) est douteux; C et S donnent le vers autrement. Ἔνι fait d'autant moins difficulté que c'est une forme attendue et que GCS sont d'accord là où ils peuvent l'être : V, 48 (G)=VI, 116 (CS). Ἔναι, au contraire, n'est donné que par *g*; aux passages correspondants, GCS ont *ἔνι*. De même CS (IV, 78) *ἔνι*; mais *g* (III, 78), *ἔναιν*. Cela revient à dire que le remanieur, dont *g* nous transmet le travail, a partout (sauf à III, 101, cf. p. 182, note 3) rajeuni le texte primitif[2]. L'auteur n'avait employé que *ἔνι*.

Il existe une légère divergence entre les deux textes contemporains *Glyk.* et *Prodr.*; mais le fait n'a rien de surprenant si l'on songe combien la forme *ἔναι* apparaît timidement dans *Glyk.* (1 *ἔναι*, 7 *ἔνι*), et qu'elle n'a pas encore plus de consistance dans le texte suivant :

Solom., *ἔνι* : 11, 25, 87, 112, 123, 146[3]. — *ἔν* : 9. — *ἔναι* : 40.

Span. II, *ἐσῖίν* : 155 (V), cf. G 93. — *ἔνι* : 66, cf. G 14; 78 (B)=G 15; 83; 147 (B, N. C.); cf. G 81; 148 (V)=G 85; 155 (B)=G 93; 170 (V); 191 (V); 200 (B); 210 (V); 256 (B); 291=G 156; 340 (V); 361 (V); 404; 427=G 214; 474; 479 (B)=G 250; 500=G 261; 503 (V)=G 264; 508 (B)=G 270. — *ἔναι* : 148 (B); 200 (V); 518. (*Solom.*, 11 *ἔνι*); 537; 584; 612; 645; *ὀπῶ 'νε* 663. — *ἔν* (*ἔνι* ou *ἔναι*?) : 147 (B, N. C.); 486 (B, N. C.); 503 (B); 516; 623.

Quadrup., *ἐσῖί* : 67, 557, 610 (V), 873, 882. — *ἔνι* : 72, 342 (V), 682 (V), 773 (V), 1012 (V). — *ἔναι* : 57, 176, 199, 283, 284, 301, 311 (éd. *'ν'*), 342 (P), 444 (V), 530, 566, 589, 773 (P), 775 (P), 837 (P), 987 (V), 988, 991 (P), 1012, 1012 (P), 1016[3]; *νᾶναι* 682 (P). — *ἔν* : 192, 322, 410, 444 (P), 645, 685 (P), 775 (V).

La réapparition de *ἐσῖί* est à noter. Déjà *Quadrup.* nous a donné *εἰμί*, *ἐσμέν*, alors que nous avions constaté par ailleurs l'extinction de ces formes.

Vind. pop., *ἐσῖί* : 1, 17 (*πλὴν μεγαλώτερον ἐσῖὶ ὑπὲρ τῆς γῆς τὸ πλάτος*). — *ἔνι* : néant. — *ἔναι* : 2, 93; 4, 7; 19, 5;

[1] Fin du xv[e] siècle, peut-être même commencement du xvi[e]; *ibid.*, 19, note 1.

[2] *Ἔν* subsiste naturellement dans ce manuscrit, parce que le remanieur y voit *ἔναι* et non *ἔνι*.

[3] Aux vers 11 et 87, éd. *ἐν'*; au vers 123, *ἔνι*, leçon du ms., a été retranché par l'éditeur.

20, 1; 26, 15; 27, 3 (éd. ἔν'); 38, 11 (2), 13, 17; 41, 6; 45, 2 (éd. ἔν'), 3 (éd. ἔν'; peut-être plur.?). — ἔν : 2, 85; 20, 3, 4, 7; 38, 7.

Const. capt., ἔνι : 19, 20 (éd. ἔν'), 130, 141, 264 (éd. ἔν'), 340, 344, 476, 547, 637, 736 (2), 772, 773, 778, 783, 803, 836, 839, 894, 902, 906, 946, 1033, 1036, 1038. — ἔναι : 125, 645. — ἔναιν : 724, 735, 922; ϖάναιν : 373. — εἶναι : 499, 642, 801, 843; ὀποῦναι : 273. — εἶν' : 73, 74 (2), 512, 625. — ϖοῦναιν : 313, 370. — νᾶναι : 700. — νάναιν : 383, 448, 856, 1012, 1014.

Georg. Rhod., ἔνι : 367, 402, 503, 505. — ἔναι : 413, 425. — νᾶναι : 138, 255, 492, 581, 599; νᾶν' : 139, 391, 434; 'ναι 139, 194, 425, 432; νάναιν 32, 396, 586; 'ναιν; 434; ϖοῦν : 233.

Prodr. (*g*), ἐσΐ : III, 142 (*οὐκ ἔσΐιν τόση μοι Φροντίς, ὅση τότε τυγχάνει*). Partout ailleurs ἔναι, ἔναιν ou ἔν; voir ci-dessus.

Ces quatre derniers textes présentent une contradiction intéressante à relever; *Vind. pop.* et *Prodr.* (*g*) ne connaissent plus ἔνι, qui pourtant se retrouve dans *Const. capt.* et dans *Georg. Rhod.*, le plus récent de ces poèmes. Il est possible que ἔνι soit déjà dans ces deux derniers textes une forme *littéraire* et que, seuls, *Vind. pop.* et *Prodr.* (*g*) nous donnent l'état exact de la langue parlée. On remarquera aussi l'existence de la forme εἶναι dans *Const. capt.* C'est la première fois que nous la rencontrons.

Imb. III, ἔναι : 130, 178[1], 249, 277, 384, 447, 612, 666, 748. — ἔν : 11, 131, 541. — εἶναι : 259. — νᾶναι : 219, 231; 'ναι (ἀλλά 'ναι) 189.

Xenit., ἐσΐίν : 508; l'influence littéraire est visible dans tout le vers : *οὐκ ἔσΐιν ἄλλος βοηθὸς οὔτε ϖατὴρ, οὐ μήτηρ*[2]. — ἔναι : 174, 377 (éd. ἔν), 481 (2), 497 (2). — ἔν : 216, 431, cf. N. C. — εἶναι : 382. — 'ναι : 287 (éd. 'ν'), 287, 515 (éd. 'ν'); νᾶναι : 393.

Sophianos, ἔναι : p. 71.

S. Port., εἶναι : p. 41.

Ceph., εἶναι : p. 334, l. 3, 7, 24, 28, 33; ὀποῦναι : p. 332, l. 2; p. 334, l. 6; p. 335, l. 10.

[1] Ms. *καίνε*; édit. *καὶ εἶνε*. Le vers est incompréhensible; peut-être faut-il lire *κ' ἔναι γοργόν, ἕν' ἕτοιμον.*

[2] Cf. v. 287, *ξένε, ϖοῦ 'ν' ὁ ϖατέρας σου καὶ ϖοῦ 'νε ἡ μητέρα.*

§ 2. — *Pluriel.*

Malal. et *Const. Porph.* ne connaissent que *εἰσί*. Cette forme se retrouve encore dans *Span.* I, v. 76, 83.

Glyk., *ἔνι* : 519 (*τοῦτα πιαγνίδια ουκ ἔνι*).

Prodr., *ἔναι*, III (*g*) 251, trouvera sa place à une époque ultérieure. *εἶναι* : II (G) 93; III, 500=IV *ibid.* (*g*CS); V 128 = VI, 204 (G*g*).

Solom., *εἶναι* : 9, 72.

Span. II. *εἶναι* : 215 (V), 233 (V).

Quadrup., V : *ἔνι* : N. C. au titre, 347. — P : *εἶναι* : 498. — PV : *εἶναι* : 968. — P : *ἔναι* : 347.

Vind. pop., *εἶναι* : 7, 6; 26, 14; *εἶν'* : 4, 13; 11; 21, 25, 1; 26, 13. — *ἔναι* : 45, 3.

Const. capt., *ἔνι* : 707, 984, 994. — *εἶναι* : 706; *εἶν'* : 144, 147, 240 (2), 313, 882; *εἶναιν* : 993. — *ἔναι* : 723; *ἔναιν* : 150. — *νἄναι* : 348, 914; *ὁπούναιν* : 939; *πούναιν* : 316.

Georg. Rhod., *ἔνι* : 606. — *εἶν'* : 243, 590. — *ἔναι* : 202; *ἔναιν* : 56, 235 (éd. *ἔν'*). — *'ναι* : 187, 188, 566; *νἄν'* : 249; — *νἄναιν* : 71, 584.

Prodr. (*g*), *εἶναι*, forme employée par Prodrome; *ἔναι* III, 251.

Imb. III, *εἶναι* : 757, 758; *εἶν'* : 719.

Xenit., *εἶναι* (*αὐτοί 'νε*) : 55, *πούναι* 288.

Sophianos, *εἶναι* p. 71.

S. Port., *εἶνὰι* p. 41.

Ceph., *εἶναι* p. 335, l. 13.

Pour *plur.* 3, les faits se présentent donc à nous dans l'ordre suivant : *εἰσί*, tout d'abord, est remplacé par *ἔνι*. A côté de *ἔνι* surgit bientôt une autre forme *εἶναι*, qui, pendant un certain temps (*Prodr.-Quadrup.*), paraît être seule usitée. Puis s'ouvre une nouvelle période marquée par la réapparition de *ἔνι* et l'apparition d'une troisième forme *ἔναι*; on a alors simultanément *εἶναι*, *ἔνι* et *ἔναι*. Enfin *εἶναι* finit par évincer ses deux concurrents. Ce sont là, dans leurs lignes générales, les données que nous fournissent les textes envisagés ici. Il nous reste à les expliquer et à les discuter.

De toutes les formes du paradigme ancien, c'est *εἰσί* qui, semble-t-il, a subsisté le plus longtemps. Si nous nous en rapportons à *Span.* I, cette forme n'aurait disparu de la langue que

vers le XI^e^ siècle. Quant à l'existence de *ἔνι* en fonction de *plur.* 3 dans des phrases comme *τοῦτα παιγνίδια οὐκ ἔνι* (*Glyk.*, 519), ce serait une erreur de croire qu'elle remonte directement à l'emploi homérique de cette même forme dans, par exemple, *ἐπεὶ οὔ οἱ ἔνι φρένες οὐδ' ἠϐαιαί* (Ξ 141); nous avons vu que, dès l'époque attique, *ἔνι* s'était localisé au singulier. Il ne saurait donc être question ici que d'un passage ultérieur du singulier au pluriel. On pourrait songer, pour l'expliquer, à une influence des pluriels neutres. La règle du verbe au singulier avec un sujet neutre pluriel n'existe plus aujourd'hui; on a donc dit indifféremment, à un moment donné, *τὰ ζῶα τρέχει* et *τὰ ζῶα τρέχουν*. Grâce à cette dernière construction, on aurait pris *ἔνι* comme un pluriel dans *τὰ ζῶα ἔνι*, d'où *οἱ ἄνθρωποι ἔνι*. Mais cette hypothèse est inadmissible chronologiquement[1].

Il semble plutôt qu'on doive chercher l'origine du phénomène en question dans des phrases comme : *τοῦτο ἔνι ψεύματα* « ceci, ce sont des mensonges », *τί ἔνι τὰ γράφεις*; « qu'est-ce que tu écris? » Le sujet ne renferme pas ici l'idée principale, qui est exprimée par *ψεύματα* et par *τὰ γράφεις*; on conçoit alors que ces pluriels aient exercé une attraction sur le verbe et l'aient fait changer de nombre. Pareil fait s'est d'ailleurs reproduit à l'imparfait, où, de nos jours, il y a identité complète entre *sing.* 3 et *plur.* 3, *ἦταν* ou *ἤτανε*, et l'indicatif présent nous fournira encore tout à l'heure, toujours à la troisième personne du pluriel, un exemple identique du même phénomène.

La forme *εἶναι* donne lieu à quelques observations intéressantes. Dans quels rapports se trouve-t-elle avec *εἶναι*, *sing.* 3? Au pluriel, *εἶναι* nous est apparu pour la première fois chez *Prodrome;* au singulier, le plus ancien exemple que j'en connaisse remonte à *Const. capt.* Un intervalle d'environ trois siècles sépare donc ces deux formes. Avons-nous alors affaire au phénomène inverse de celui que nous venons de constater, c'est-à-dire à un passage du pluriel au singulier? Evidemment non; au singulier, il ne saurait être question d'un emprunt, puisque nous y avons observé le développement normal *ἔνι* ⟶ *ἔναι* ⟶ *εἶναι*. Nous sommes ainsi amenés à considérer ces deux formes comme théoriquement indépendantes l'une de l'autre. Seulement, elles ont été créées en vertu des mêmes lois analogiques et dans des conditions pareilles; de là vient leur identité.

Le schéma suivant figure, je crois, exactement la genèse de de *εἶναι*, plur. 3 :

[1] *Span.* I, verbe au pluriel : 69, 76, 152, 153, 159, 238; mais 131 : *ὡς γὰρ τὰ ξύλα τοῦ πυρὸς τὴν φλόγαν ἐπαυξάνει*; cf. 76-77 : *αὐτά εἰσι πλοῦτος ἀληθής, δόξα μὴ πληρωμένη,* | *αὐτὰ τὸν ἔχοντα ποιεῖ ἐπαινετὸν ἐν κόσμῳ. Glyk.* met toujours le verbe au pluriel : 280, 368, 372. 380, 400.

Sing. ἔνι = *Plur.* ἔνι ➤ *ἔναι ➤ εἶναι.

On remarquera que ἔναι s'y trouve marqué d'un astérisque. En effet, cette forme ne m'est pas connue entre *plur.* 3 ἔνι et *plur.* 3 εἶναι; mais comme εἶναι suppose un double phénomène analogique, à la désinence et à l'initiale, on est forcé de la restituer. Elle peut d'ailleurs se vérifier d'un jour à l'autre. Ici encore, il importe d'établir des distinctions et de ne pas confondre cet ἔναι avec celui qu'on retrouve plus tard, également au pluriel, mais postérieurement à εἶναι. Ce deuxième ἔναι se présente dans des conditions bien différentes : tandis que le premier se place à une époque où ἔναι singulier n'est pas encore attesté, comme le prouve suffisamment *Prodrome*, où l'on a *plur.* εἶναι, *sing.* ἔνι, le second est au contraire contemporain de ἔναι sing.; même il lui est, par son apparition, quelque peu postérieur, puisque des textes comme *Solom.* et *Span.*, II, ignorent encore ἔναι plur. et ne connaissent que la concordance : *sing.* ἔναι, *plur.* εἶναι. Tout porte donc à croire qu'il s'agit, une fois de plus, d'un passage du singulier au pluriel; ἔναι suit la même route qu'a déjà parcourue ἔνι, avant sa transformation en εἶναι.

On se demande même si ἔνι ne l'a pas parcourue deux fois, à des époques différentes; c'est du moins ce que peut faire supposer, dans une certaine mesure, l'existence exclusive de *plur.* 3 εἶναι dans *Prodr.*, *Glyk.* et *Span.*, II, et la réapparition de *plur.* 3 ἔνι dans *Quadrup.*, *Georg. Const.* et *Georg. Rhod.*

Les données de nos textes s'éclairent ainsi peu à peu. Ce sont, en somme, les diverses manifestations de deux lois assez simples, l'une analogique, l'autre syntaxique, qui s'entrecroisent et dont l'action se fait sentir avec une régularité parfaite sur un espace d'environ huit siècles. Vers l'époque de *Span.*, I, le singulier ἔνι passe au pluriel et, au pluriel seulement, donne *ἔναι ➤ εἶναι. On se trouve alors en présence de la concordance chronologique : *sing.* ἔνι, *plur.* εἶναι (*Prodr.*). Mais ἔνι, au singulier, se développe à son tour et devient ἔναι; ces deux formes subsistent longtemps côte à côte. On a dès lors, au pluriel, les trois formes εἶναι, ἔνι, ἔναι (*Quadrup.*, etc.), dont, à coup sûr, la dernière et peut-être aussi l'avant-dernière sont des emprunts directs au singulier. Enfin, de *sing.* 3 ἔναι sort un *sing.* 3 εἶναι, et c'est peut-être seulement grâce à ce nouvel appoint venu du singulier, toujours en vertu de la même loi syntaxique, que *plur.* 3 εἶναι parvient à triompher de ses deux concurrents *plur.* 3 ἔνι et ἔναι.

On a remarqué que le nivellement des syllabes initiales s'est fait au pluriel beaucoup plus tôt qu'au singulier. Il semble qu'ici la marche de l'analogie ait été retardée par un besoin de clarté plus ou moins conscient; on voulait éviter la confusion des formes

aux deux nombres. Elle ne s'est pas encore produite en chypriote, où l'on ne connaît, de nos jours, que *sing.* 3 ἔνι, ἔναι en regard de plur. 3 εἶναι (Mondry Beaudoin, p. 79-80); et le paradigme tsakonien, sur lequel je reviendrai plus tard, en fournit, je crois, un autre exemple dans *sing.* 3 ἔνι comparé à *plur.* 3 εἶγι.

Paris, 1895.

Hubert Pernot.

LES NOMS HYPOCORISTIQUES
D'HOMME ET DE LIEU
EN CELTIQUE.

Tous les érudits qui s'occupent d'onomastique connaissent le savant mémoire que M. Franz Stark a publié, en 1866, dans les tomes LII et LIII des *Sitzungsberichte* de l'Académie impériale des sciences de Vienne, classe de philosophie et d'histoire, sous ce titre : *Die Kosenamen der Germanen*. Tout récemment, dans le tome XXXII de la *Revue de Kuhn*, 1893, M. H. Zimmer a fait application aux langues celtiques des principes posés par M. Franz Stark; le n° 10 des *Keltische Studien* de M. H. Zimmer, publiées dans le volume précité, pages 158-197, est intitulé : *Zur Personennamenbildung*, et traite surtout les noms hypocoristiques ou familiers, *Kosenamen*.

A la page 189, M. Zimmer signale, comme un des suffixes servant à former dans le monde celtique des noms hypocoristiques, le suffixe *-āco-*, qui, suivant lui, est rare en Irlande avec cet emploi. Il n'en cite que deux exemples : *Buadach* et *Berach*, et il dit, page 190, que *Buadach* se trouve dans le britannique du VI^e^ siècle sous la forme *Budoc*. Ce nom hypocoristique, dit-il, est la forme familière d'un nom solennel tel que *Bōdio-gnātus*. On pourrait aussi proposer, avec M. Holder : **Bōdio-vellaunos*, en vieux gallois *Bud-Gualan; *Bōdio-māros*, en gallois *Budd-fawr; *Bōdio-voretos*, en breton *Bud-uuoret*.

Aux exemples irlandais donnés par M. Zimmer, on pourrait en ajouter d'autres; tels sont : *Camulacus* et *Senachus*, noms d'évêques ordonnés par saint Patrice, suivant les notes de Tirechan [1].

Le nom de *Camulacus* apparaît sous une forme légèrement altérée, *Camelacus*, dans l'*Antiphonaire de Bangor*, dont nous devons au Rév. F. E. Warren une récente et précieuse édition. C'est la forme hypocoristique de noms d'homme tels que : *Camulo-genus*,

[1] Whitley Stokes, *The tripartite Life*, t. II, p. 304. Hogan, *Vita sancti Patricii*, p. 60, 66 et 80.

IMPRIMERIE NATIONALE.

chez César, *De bello gallico*, **Camulo-gnatus*, au féminin *Camulo-gnata*, dans une inscription du trésor de Bernay à la Bibliothèque nationale, *Camulo-rix* dans deux inscriptions, l'une de Pont-les-Bonfays, Vosges, et l'autre d'Anglesey.

Senachus, avec un *ch* conformément à la prononciation irlandaise, est identique à *Senacus*, nom d'homme, inscription chrétienne de Grande-Bretagne, Hübner, n° 144, et c'est la forme hypocoristique de noms solennels complets tels que : *Seno-condus*, Musée de Mayence, cf. *C. I. L.* XII, 3029; *Seno-gnatus*, inscription de Melun; *Seno-maglus*, inscription chrétienne de Grande-Bretagne, n° 92; *Seno-urus*, *C. I. L.* XII, 5686, 816; *Seno-viros*, *ibid.*, 3584, Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, n° 98.

Citons encore *Tigernach*, nom d'un célèbre chroniqueur irlandais du XI^e^ siècle, écrit plus anciennement *Tegernacus* dans deux inscriptions chrétiennes de Grande-Bretagne, n^os^ 35, 58, en gallois *Teyrnoc*, en vieux breton *Tiarnoc*. On peut lui comparer le nom complet **Tigerno-maglos* : *Tiarn-mael* dans le Cartulaire de Redon, *Tegerno-malus* dans une inscription chrétienne de Grande-Bretagne, n° 12.

Nous pouvons dire aussi que ce genre de formation a existé en gaulois. Ainsi *Dumnacus*, chef des *Andes*, ou mieux *Andecavi*, chez Hirtius, *De bello gallico*, VIII, ch. 26 et suiv., porte un nom hypocoristique correspondant à un nom solennel tel que : *Dumno-rix*, nom d'un Éduen, frère de Diviciacus, chez César, *De bello gallico; Dumno-vellaunus*, ou *Dubno-vellaunus*, nom d'un roi breton contemporain d'Auguste, et connu tant par les monnaies que par la célèbre inscription d'Ancyre; *Dumno-talus*, *C. I. L.* III., 10514, écrit *Dubno-talus* dans une inscription du musée d'Épinal.

Nous terminerons par une dernière observation nos additions au mémoire de M. Zimmer.

La théorie des noms hypocoristiques donne la solution d'une difficulté à laquelle se sont jusqu'ici heurtés les géographes. Ils n'ont pas compris pourquoi la ville d'Arras, appelée *Nemeto-cenna* chez Hirtius, *De bello gallico*, VIII, 46, 62, est désignée par le nom de *Nemetacum* dans l'Itinéraire d'Antonin. *Nemetacum* n'est pas autre chose que la forme hypocoristique de *Nemeto-cenna*. Le celtique avait un substantif ou adjectif au masculin *cennos*, dont un exemple est le second terme du nom composé *Cuno-cennos*, au génitif *Cuno-cenni*, dans une inscription chrétienne de Grande-Bretagne, Hübner, n° 48, en gallois *Con-cen;* au féminin, c'est le second terme de *Sumelo-cenna*, aujourd'hui Rottenburg, Würtemberg.

On a déjà fait la remarque qu'en Gaule les noms terminés en *-acus* apparaissent pour la première fois sous l'empire romain. Ils sont très rares en Espagne, très communs en Gaule et dans

l'Italie du Nord. On n'en trouve pas chez César. Ils sont probablement une formation hypocoristique.

Ainsi *Condacus*, Condac (Charente), paraît être la forme hypocoristique correspondant à un nom solennel, tel que *Condomagus*, Condom (Gers).

Il doit y avoir la même relation entre :

Turnacus, Tournai (Belgique), Tournay-sur-Dive (Orne), Ternay (Loir-et-Cher); — et *Turno-durus*, Tonnerre (Yonne), *Turnomagus*, Tournon (Indre-et-Loire);

Noviacus, Neuvy-en-Champagne (Sarthe), Neuvy-au-Houlme (Orne), Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire); — et *Novio-magus*, Nimègue (Pays-Bas), Noyon (Oise), Neumagen (Prusse rhénane), etc.; *Novio-dunum* (César, *De bello gallico*, VII, 12, ville des Bituriges, à distinguer du *Novio-dunum* de Belgique, *De bello gallico*, II, 12, et du *Novio-dunum* de Pannonie, aujourd'hui Novi-grad, enfin du *Novio-dunum* situé à l'embouchure du Danube, aujourd'hui Isaatcha);

Eburacus, York (Angleterre); — et *Eburo-dunum*, Yverdun (Suisse) (*Eburo-briga*, Avrolles (Yonne), a pris cette forme nouvelle par l'intermédiaire d'un autre suffixe et suppose **Eburo-ialum*);

Flaviacus, Saint-Germer-de-Fly (Oise), — et *Flaviobriga* (Espagne);

Juliacus, Juliers, en allemand Jülich (Prusse rhénane), en France les nombreux Juilly, Jully, Juillé, Juillac; — et *Julio-bona*, Lillebonne (Seine-Inférieure).

L'épithète « hypocoristique » est inexacte quand on l'applique à des noms de lieu; l'épithète « abrégé » serait plus appropriée. Je me conforme dans cette note à l'usage reçu; je le fais sans être bien convaincu que, même lorsqu'il s'agit des noms de personne, la théorie dont le mot « hypocoristique » est l'expression puisse expliquer tous les phénomènes habituellement groupés sous cette étiquette traditionnelle; le *moindre effort* ou, pour parler plus clairement, la *paresse* est la véritable explication de bien des faits que notre vanité colore d'une façon plus flatteuse — non pour la personne à laquelle nous nous adressons, — mais pour notre amour-propre à nous.

H. d'Arbois de Jubainville.

UNE ÉPITAPHE LYCIENNE

(MYRA 4).

J'ai donné au début de mon précédent mémoire un alphabet lycien, avec les transcriptions latines qui me paraissent devoir être adoptées[1], mais je me suis dispensé d'accompagner ce tableau d'un commentaire justificatif. Les observations que plusieurs de mes confrères ont bien voulu me communiquer sur mes lectures me prouvent la nécessité d'entrer à ce sujet dans quelques développements : c'est ce que je vais faire, retardant de quelques pages seulement l'examen du texte lycien mentionné au titre du présent essai.

I

Et d'abord se pose une question préjudicielle : est-il si nécessaire de transcrire dans notre caractère latin un alphabet aussi simple, aussi clair, borné à un nombre raisonnable de lettres, grecques pour la plupart, et dont les autres sont d'un dessin fort peu compliqué? Évidemment le lecteur, à qui est proposée la solution des problèmes autrement difficiles de l'interprétation des textes, est capable du léger effort de la « transcription » mentale. Il n'a pas manqué de s'initier au déchiffrement; il en sait les lacunes, les décisions précaires, et il estime qu'à s'en servir on se condamne à donner des citations qui refléteront ces erreurs. — Telle est l'objection.

Je réponds qu'il s'en faut bien que l'erreur soit éliminée par le seul fait d'une citation en belles lettres lyciennes! non seulement elle n'est pas éliminée, mais encore l'emploi du caractère indigène l'aggrave dans ses conséquences, en entretenant l'illusion. Vous produisez un nom propre que vous m'assurez avoir tiré de tel texte, et je constate à l'épreuve que la pierre est détériorée, le passage peu lisible, enfin que vous avez été bien forcé de « restaurer » cette mention, mais votre déguisement lycien n'en

[1] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 451.

dit rien. Le monument — Limyra 19, pour citer un exemple [1], — avait, lui, inscrit le nom ΓοΒΑ ‖ Λ↑Ι↑, que transcrit plus bas le grec ΠΥΒΙΑΛΗΙ, mais vous, vous lisez Γ✱✱Ε↑ ‖ Λ↑Ι↑ [2], d'où vous tirez comme conséquence la valeur *w u* assignée au caractère ✱. Vienne ensuite Antiphellus 3, avec son verbe ✱ÞSTTO : vous m'imposez la lecture *wasttu*, et vous fondez là-dessus une relation avec le latin *uastare*, l'allemand *Wüste!* [3] Le prestige d'une citation en caractères indigènes est ici trop funeste.

Je demande en outre aux adversaires de la transcription s'ils ne seront pas forcés eux-mêmes, étant donné les variantes graphiques des voyelles *ë* et *o*, d'user d'une convention pour écrire les deux premiers mots d'une épitaphe : *ebë^{n}në qupo?* Pousseront-ils le scrupule jusqu'au décalque des mots [4] ?

A l'alphabet lycien et même à l'alphabet grec si peu commode, substituons donc sans crainte notre écriture latine, pour qu'il s'opère un premier travail d'assimilation, d'autant plus fécond en résultats que la transcription sera plus régulière. Nous surprendrons les suffixes, les flexions; les lois phonétiques nous apparaîtront. Voyez, par exemple, combien est facilitée par une transcription correcte l'intelligence de l'épitaphe désignée dans le recueil de Schoenborn sous le nom de *Limyra* 6 [5] :

L. 1 *ebë^{n}në : qupo : mene : pr^{n}navatë : tebursseli*
L. 2 *zzayaah : ddedi : luso^{n}trah^{n} : zetineri : se q^{n}taburah^{n}*
L. 3 *ënë pericleh q^{n}tavata :*

Luso^{n}trah^{n} et *Q^{n}taburah^{n}* sont des génitifs, tout comme *Zzayaah* (?)

[1] Fellows, *Lycia*, pl. XXXVI, n. 3; Daniell et Spratt, pl. I, n° 1; *C. I. G.*, III, n° 4306; Schmidt, *The Lycian Inscriptions*, pl. II; Savelsberg, I, p. 24; Petersen, n° 124.

[2] Schmidt (*Essay on the Alphabet of the Lycians*, en tête du recueil de textes, p. v, ix) et Savelsberg (I, p. 28) affirmaient cette lecture, que j'ai contestée dans le *Bab. and Or. Record*, vol. V, p. 106 : j'avais raison de soupçonner que ✱ était une gutturale; l'ex-voto bilingue est venu avec son exemple *Urta ✱ iyah^{n}* = Ὀρτακια m'apporter une agréable confirmation.

[3] Les auteurs se copient sans défiance; les mêmes rapprochements se trouvent dans le mémoire de Lassen, *Z. D. M. G.*, 1856, p. 354, chez Savelsberg, I, p. 52, et Deecke, *Lykische Studien*, III, p. 281. — Antiphellus 3 a été publiée par Daniell et Spratt, n° 3; Texier, *Asie Mineure*, vol. III, pl. CIC; Schmidt, pl. III; Savelsberg, I, p. 46; II, p. 150, et Petersen, n° 122. Voir encore, pour le grec, intéressant à cause du verbe ἐπιτρίψει qui termine l'inscription, *C. I. G.*, III, p. 1130, n° 4300 *h*.

[4] Il est probable que les organisateurs de l'écriture lycienne trouvèrent un certain nombre de caractères qu'ils exclurent en principe, mais que quelques monuments retinrent à titre de variantes graphiques. L'inscription de *Limyra 6*, que je vais citer, emploie même deux soi-disant variantes de *o*, dans *qupo* et dans *Luso^{n}trah^{n}*; et cet exemple n'est pas rare. Nous ne pouvons passer notre temps à dessiner des caractères.

[5] Daniell, pl. I, n° 21; Schmidt, pl. I; Savelsberg, II, p. 36. J'ai pu con-

et *Pericleh*. Le premier de ces mots est le nom propre de Lysandre, le second celui de Kindaburis; la lettre ⁿ découvre l'accusatif[1] : il faut traduire *τὸν Λυσάνδρου, τὸν Κινδαβυρίος*, à savoir l'homme nommé *Zetineri*[2]. Ce que Zetineri est à Lysandre et à Kindaburis, nous le devinons sans peine; il est le *fils* du premier, le *neveu* (*tuhes*ⁿ) du second : ainsi l'établissent de nombreuses épitaphes. Le verbe est omis comme ces *συγγενικά*; mais nous savons comment suppléer la lacune, *sei* ⁿ*tepitoti* = « [*lui-même, il ensevelit* (ici)] Zetineri (fils) de Lysandre et (neveu) de Kindaburis, seigneur (qui était) hyparque de Périclès[3]. »

Quand une transcription laisse ainsi pénétrer le sens d'un texte, sa cause est gagnée.

Certes on n'est pas arrivé du premier bond à cette transcription, mais après bien des tâtonnements, en faisant autant que possible abstraction d'idées préconçues, et d'heureuses découvertes d'inscriptions bilingues aidant.

C'est à Moriz Schmidt[4] que revient l'honneur d'avoir écrit les

sulter les copies inédites de MM. Benndorf et Arkwright. Voir, sur ce monument, situé dans la nécropole ouest de la ville de Limyra, mes articles *The Lycian Tebursselis* et *On two Lycian Inscriptions* dans le *B. O. R.*, février et décembre 1893.

[1] Sur le génitif-accusatif, voir *Termes de parenté*, p. 456. Ce génitif survécut à la langue, comme le montrent les formes *Τροκόνδιν* dans la phrase M. Αὐρ. Οὐάβαβσις *Τρόκονδιν* d'une inscription d'Isaurie publiée par Headlam, *J. H. S.*, n° 2, 1892. p. 30, et — *Ϛαλάμειν* citée par Ramsay, *K. Z.*, 1886, p. 386. Il est vrai que cette désinence est appliquée indifféremment au génitif du sujet comme à celui du régime : bien mieux, on aurait le datif *Αρσασιν* à Xanthus, d'après la copie de Fellows du n° 4278 *h*, *C. I. G.* Voir Hill, *J. H. S.*, 1895, p. 125, n° 16.

[2] Ce nom peut être comparé à *Βισιναρίς* (*C. I. G.*, n° 4315 *d*), *Ναρις* (*J. H. S.*, 1895, p. 119, n° 3) et *Ênêhineri*, fondateur d'une *rock tomb* de Limyra, dont Petersen a publié l'inscription, p. 67, n° 133.

[3] L'homonyme du grand homme d'Etat d'Athènes, le roi Périclès, qui régnait sur les Lyciens antérieurement à 360 avant notre ère, est mentionné par Théopompe dans Photius, *Bibl.*, 176, et par Polyen, *Stratag.*, V, 42 (cf. Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, 189); il a signé des monnaies d'argent et de cuivre (Fellows, *Lycian Coins*, 1855, pl. IV, 9; V, 1-10; VI, 1-10; Six, *Monnaies lyciennes*, 1887, nos 264 à 274; Babelon, *Perses Achéménides*, 1893, p. cx, et nos 534, 536, 537, 539); les inscriptions qui le citent sont Limyra 6 que nous avons vue, Limyra 16, 38, 40, 41 et l'inédite, découverte à Arneæ.

[4] Dans le *Biographisches Jahrbuch für Alterthumskunde* d'Iwan von Müller (1890), le Dr Paul Kœtschau a consacré à Moriz Schmidt, décédé le 8 octobre 1888, une nécrologie d'une lecture très attachante et qui se termine par la bibliographie des travaux de l'éminent helléniste d'Iéna. Je ne puis qu'y renvoyer le lecteur : les travaux de Schmidt intéressent pour la plus large part la philologie grecque et latine, mais l'activité de ce savant a dépassé ces frontières et a marqué sa trace dans les domaines plus restreints de l'épigraphie lycienne et des inscriptions cypriotes. Schmidt mérite qu'on examine de près les solutions qu'il donne des problèmes posés par les monuments lyciens et qu'on étudie sa méthode vraiment géniale.

premières pages vraiment scientifiques sur l'alphabet lycien. Voici dans quelles circonstances :

Au dire des anciens, il y avait eu — dans un lointain passé sans doute — (nous dirions aujourd'hui : à l'époque mycénienne), entre Macédoniens et Phrygiens, Arcadiens de Tégée et Cypriotes de Paphos, Crétois et une partie des Lyciens, relation de métropole à colonie. La précision de ces données montre qu'elles reposaient sur des traditions locales et vivaces, et s'il ne nous est plus permis de contrôler par des documents historiques la véracité de ces traditions, nous pouvons du moins espérer arriver par la philologie comparée à certaines conclusions qui confirment ces indications. Le dialecte crétois, pour ne parler que de la troisième proposition, présente des particularités qui obligent de supposer l'influence d'un idiome « barbare », et par conséquent son existence. Moriz Schmidt l'avait compris quand, rendant compte en 1863 d'une thèse d'un de ses compatriotes, il s'essayait à des comparaisons entre le crétois du document étudié par cette thèse et l'idiome énigmatique des inscriptions lyciennes. Les comparaisons (qui dénotent plus de bon vouloir que d'expérience) devaient, dans la pensée de Schmidt, tracer la route à d'autres savants jaloux de se faire un nom [1].

Après avoir attendu quelque temps, Schmidt n'hésita plus, vers 1866, à tenter l'expérience qu'il conseillait aux autres. Mais quel ne fut pas son étonnement quand il découvrit que même l'alphabet lycien n'était pas déchiffré ! A la place du déchiffrement, il y avait cinq à six lectures différentes, autant que de savants qui avaient traité *ex professo* de cette malheureuse épigraphie [2].

[1] Préface de l'*Essay on the alphabet and the language of the Lycians*, qui sert d'introduction au recueil des inscriptions d'après Schœnborn, Iéna, 1868. La thèse étudiée par Schmidt dans *K. Z.*, XII, p. 212-222, a pour titre *De inscriptione Cretensi qua continetur Lyttiorum et Bolœntiorum fœdus scr. Henr. Bernh. Veretzsch.* (Halle, 1862, 33 pages.) — L'origine crétoise d'une partie des Lyciens est affirmée par Hérodote : *οἱ δὲ Λύκιοι ἐκ Κρήτης τὸ ἀρχαῖον γεγόνασι* (*τὴν γὰρ Κρήτην εἶχον τὸ παλαιὸν πᾶσαν βάρβαροι*)..., I, 173. Suit l'histoire de l'émigration des partisans de Sarpédon, frère et compétiteur de Minos, puis d'une plus récente colonisation, athénienne cette fois. Le tout est rappelé plus brièvement en ces termes : *Λύκιοι δὲ Τερμίλαι ἐκαλεῦντο ἐκ Κρήτης γεγονότες, ἐπὶ δὲ Λύκου τοῦ Πανδίονος ἀνδρὸς Ἀθηναίου ἔσχον τὴν ἐπωνυμίην*, VII, 92.

[2] Voici leurs noms : Saint-Martin, 1821 ; Grotefend, 1831 (1835) et 1842 ; Daniel Sharpe, président de la Société géologique de Londres, 1841 et 1843 (1847) ; Chodzko, 1844[?] (inconnu à Schmidt) ; Lassen, 1856 ; Blau, 1863 ; Friedrich Müller, 1863 et 1864. Voir Savelsberg, I, p. 1-7. Ces savants de premier ordre ne purent que distraire en faveur de nos inscriptions quelques heures de leur temps consacré à des œuvres bien autrement sérieuses. La numismatique lycienne n'était pas plus avancée que le déchiffrement des textes lapidaires, quoiqu'elle fût abordée par des hommes tels que Fellows, l'auteur du *Corpus* des monnaies (1855), Sharpe, Longpérier, Koner et Brandis (1866).

Il fallait donc laisser là les études, ne connaître que les textes. C'est ce que fit le professeur d'Iéna [1].

Les épitaphes bilingues commencèrent par lui livrer quelques noms propres [2]; les unilingues le renseignèrent, elles aussi, sur les noms de Périclès *Pericle*, d'Harpagus *Arppaquh* [3] (génitif), de la ville de Xanthus, Ἄρνα d'Etienne de Byzance, *Ar^{n}na* des monuments [4] : il lut la correspondante exacte *Tr^{m}mili* de la dénomination Τερμίλαι par laquelle, au rapport d'Hérodote, les Lyciens étaient désignés dans leur propre pays [5]. L'alphabet fut peu à peu complété : Schmidt sut que ⋊ était *th* et + *h*. Il éprouva quelques surprises : Ξ n'était pas *ξ*, X n'était pas *χ*, E n'était pas *ε*, O était souvent donné comme correspondant à l'*upsilon*.

Désormais le déchiffrement était réalisé : on pouvait encore l'amender sur quelques points de détail, le tenir pour non avenu non. Deecke qui affecta de décrier au nom de l'étymologie (!) [6] l'œuvre de Schmidt, lui rendit pourtant un précieux hommage

Pour donner une idée des préjugés qui régnaient alors, il suffira de dire que l'on avait édifié une géographie fantastique rien qu'avec les légendes monétaires des rois Periclès, Trbbēnimi, Qeriga, Cuprlli, voire même Mithrapata, lue *Mechrapata* et qui devait désigner le port de Macri, représentant actuel de l'antique Telmessus! De telles sottises s'impriment encore aujourd'hui dans des ouvrages réputés sérieux.

[1] *Vorstudien zur Entzifferung der Lykischen Sprachdenkmäler* dans les *Beiträge* de Kuhn et Schleicher, V. p. 257-305, et *Essay on the Alphabet*, p. III-X du *Corpus* de Schœnborn, Iena, 1868. L'auteur s'est souvenu de ses études crétoises, *Essay*, p. IV (emploi de *x* au lieu de *γ*); p. V (emploi de *θθ*; prédilection pour la voyelle *o;* le nom de Minos retrouvé en Lycie); p. VII (ΔΔHNA et TTHNA = Ζῆνα; formes crétoises *τλαμία*, *τλωμός* et *τλώνα* = *ζημία*, *ζωμός* et *ζώνη*); p. IV et p. VIII (chute de *s* au nominatif des noms masculins).

[2] Il ne connaissait que *Limyra 19*, *Antiphellus 3*, *Tlos 2* (Daniell, n° 4), Levissi (Daniell, n° 2) et le *nécrodipnon* de Cadyanda, Fellows, *Lycia* p. 116-117 = *C. I. G.*, III, n° 4225.

[3] Harpagus est face nord de la stèle Xanthienne, l. 25, ΑΡΠΑΓΟΥΙΟΣ (cf. *C. I. G.*, n° 4269); *ibid.*, l. 58-59 : *Arppaqus*, mal à propos regardé comme un nominatif à cause de *s; [Arppa]quh, Arppaquh*, face sud, l. 2 et l. 25 (des éditions, mais en réalité l. 30). On trouve ailleurs *Arrppaquhe* (texte inédit). Voyez, face nord, l. 19, si *paqa* ne serait pas le reste d'un nom *Arppaqa*, au datif? ou à l'accusatif?

[4] *Ar^{n}na* répond à Ξανθίοις sur le décret de Pixodare (= Savelsberg, I, p. 60); il en est parlé sur la grande stèle, face sud, l. 29; est, l. 30, 49, 53-54; face nord, l. 10; sur le tombeau de Payava, l. 10 (= Savelsb., II, p. 195). Voici le texte d'Étienne de Byzance, au mot Ἄρνα (édition Meineke, Berlin, 1849, p. 123) : Ἄρνα, πόλις Λυκίας· οὕτω ἡ Ξάνθος ἐκαλεῖτο ἀπὸ Ἄρνου τοῦ καταπολεμήσαντος Πρωτόγονον. Τὸ ἐθνικὸν Ἀρναῖος καὶ Ἀρνεύς. «ΑΡΝΑ, a Pelasgic name found in many parts of Greece and in Italy... » (Leake: *Transactions of the Royal Society of Literature, second series, Volume II*, page 35, note 9).

[5] Schmidt lisait *Arína* et *Trámili*. On a vu plus haut que, d'après Hérodote, les Lyciens se nommaient Termiles. Notre inscription de Myra 4, que nous tenterons de traduire, livrera la mention *Tr^{m}mili*.

[6] *Lyk. Stud.*, I, p. 124-125.

en ne réussissant à repousser qu'une seule lecture[1]. Son rejet des lectures *u* et *o* des caractères O et ⊕ atteint, non pas le véritable créateur de l'épigraphie lycienne, mais son successeur Savelsberg. Plus tard, il est vrai, Deecke rectifia les transcriptions schmidtiennes *ín* et *ám* de Ξ et X, mais du moins en les prenant pour point de départ de sa théorie des sonnantes nasales[2].

Que E soit, malgré l'avis de Deecke, la voyelle *i*, de très nombreux exemples le garantissent : ce sont des noms grecs écrits en lycien, des noms lyciens écrits en grec, et des noms perses écrits en lycien.

Les premiers, Περικλῆς, Ἰατροκλῆς, Ἴωνες, Ἑκαταῖος, sont devenus *Pericle*[3], *Iyetrucle*, *Iyonis*[n], *Eqeteiya*[4], avec E qui correspond à I. Deecke en est réduit à orthographier ces divers noms *Pärekle*, *Eïätroχlä*, *Eïünesn*, *Äχätäïa*, où il découvre le perso-phrygien Ἀχάτης[5]; on croirait lire Knötel[6].

Les noms lyciens écrits en grec sont très nombreux : citons *Iqtta*, et Ἴκτας, *Sideriya* et Σιδάριος, *Purihimetehe* et Πυριμάτιος,

[1] E qu'il se refuse à transcrire *i*. Je sais bien que l'identité de forme de la lettre avec la voyelle gréco-latine causera le premier, que dis-je! le *seul* obstacle à l'adoption immédiate de la lecture schmidtienne; mais X et Ξ ne sont pas non plus le χ et le ξ des Hellènes, et d'ailleurs ne voyons-nous pas P chez les Grecs exprimer *r* et chez les Latins *p*? La similitude de forme ne constitue qu'une simple présomption qui doit être écartée devant un fait démontré.

[2] «Nasale Sonanten im Lykischen» dans les *Beiträge* de Bezzenberger, XIII, p. 132-139.

[3] Pour Périclès, voir note 3, page 194.

[4] Iatroclès, *Xanthus 3* (= Savelsberg, II, p. 186; cf. Schmidt, *Neue lyk. Stud.*, p. 19); les Ioniens, *Stèle Xanthienne*, face est, l. 27 (cf. Savelsberg, I, p. 9); Hécatée, *Limyra 26*, non reproduite par Savelsberg, qui a, à son premier volume, p. 8, identifié les formes lycienne et grecque = Petersen, n° 126.

[5] *Lyk. Stud.*, I, p. 131, 138. Il n'y a pas *Äχäteïa*, mais *Äχätäeïa*, soit quatre lettres après le *t* : cela étant, le rapprochement avec Ἀχάτης est encore moins acceptable. La seule objection qu'on pourrait élever contre l'équation *Eqete iya*, Ἑκατα-ῖος, c'est que la forme lycienne devrait avoir *h* comme première lettre; mais les Lyciens n'ont pas non plus écrit *Harppaquh* pour Ἁρπάγου.

[6] Knötel nous met en présence de *Jobatès*, de *Bellérophon*, de *Lykos*, des *Solymes*, des *Teucriens*, de *Chypre* et de la *Crète* par les mots suivants tirés, dit-il, de la grande stèle Xanthienne : *Ofäte*, *Valorunakä*, *Leku*, *Salomovu*, *Täkäre*, *Kopre*, *Krädä*, etc. Ses traductions valent ses transcriptions et identifications. Le bonhomme *Ddavasa* nous dit, à la fin de l'inscription de Myra 4, selon Knötel : «Mein Fluch treffe die leere Kiste. Bewahre die Kiste darin heilig. Ein freier termilischer Bürger, ein Adliger und Troer bin ich und höchst adlig.» C'est qu'il n'avait pas lu les inscriptions grecques du pays. — Cet article de haute fantaisie parut en feuilleton dans la très obscure *Breslauer Zeitung*, 1872, n°s 421 et 422. Chaque science a ses curiosités; nous avons les *excursus* de ce savant de Glogau sur «Die letzten Trojaner und ihr Gedenkstein» (la stèle de Xanthus). — Que M. Deecke me pardonne ma réflexion fort injuste à son égard à la prendre au pied de la lettre, ce n'est qu'une boutade contre son dogmatisme.

Purihim... et Πυριβάτους, *Priyenubeh*^{n} et Πριάνοβα, *Urtakiyah*^{n} et Ὀρτακία, *Ticeucëprë* et Τισευσέμβραν, *Sbicaza* et Σπιγάσα des bilingues [1], justifiant l'équation E = I. A peine si l'on parvient à découvrir quelques exemples dissidents; ainsi les noms cariens Σέσκως, Μέσος sont écrits *Ziśkka*, *Mizu*, tandis qu'*Idazzala* est écrit Εἰδασσάλα [2]; ces exceptions ne prouvent pas plus que l'orthographe suivie par Plutarque [3] pour désigner le frère de Mausole, Pixodare, en lycien *Piqedare*, avec E comme deuxième lettre [4].

Le troisième groupe, celui des noms perses cités sur la grande stèle xanthienne, n'est pas moins instructif : nous avons là *Mithrapata*, le Μιτροβάτης de Xénophon [5], *Vizttasppaz*^{n} qui fait songer immédiatement à *Vishtaçpa* (Hystaspe) [6], *Riyamona*, le même qu'Hiéraménès beau-frère de Darius II, probablement *Ariyamana* [7], *Vidr*^{n}*na* ou *Hydarnès*, *Vidarna* [8], enfin *Cizzapr*^{n}*na* ou Τισσαφέρνης, **Cissaparna* [9]. Il est bien entendu qu'on ne soup-

[1] Antiphellus 3, Limyra 19, Levissi, *ex-voto* de Porpax (= *Mém. de la Soc. de ling.*, VIII, p. 450), Cyaneæ (Petersen, p. 21, n° 25).

[2] Nécrodipnon de Cadyanda = *C. I. G.*, n° 4225, et Petersen, n° 265. Il ne faut pas transcrire *zizkka*, avec un second *z*, attendu que la troisième lettre revêt la forme du *s* archaïque, c'est-à-dire d'une sorte de M avec son jambage de gauche plus long, et celui de droite coupé d'un petit trait horizontal.

[3] Ηξόδωρος, *Vie d'Alexandre*, ch. x. Encore n'est-il pas sûr que la leçon Πιξόδωρος ne soit préférable : comparez le xanthien Πιξώδωρου (*C. I. G.*, 4276*b*, p. 1125).

[4] Décret bilingue de Pixodare, l. 1. Ce monument malheureusement incomplet, et illisible dans sa partie grecque, fut publié par Moriz Schmidt et W. Pertsch dans le volume qui complète le recueil des inscriptions et qui porte pour titre : *Neue lykische Studien und das Decret des Pixodaros*, Iéna, 1869, 2 planches. On peut consulter au sujet de ce monument Savelsberg, I, p. 60; Deecke, *Lyk. Stud.*, III, p. 282, et Judeich, *Kleinasiatische Studien*, Marburg, 1892, p. 252, note 2.

[5] *Hellen.*, I, 3, 12. Ce satrape est mentionné à la face est de la grande stèle, l. 16. Nous avons de lui diverses monnaies (Fellows, *Coins*, pl. III, 6-10; Six, *Monnaies Lyc.*, n^{os} 233-246; Babelon, *Perses Achém.*, p. CIX et n^{os} 529 et 530). Voir, sur ce nom, Savelsberg, I, 9; II, 201, et Deecke, *Lyk. Stud.*, I, p. 133.

[6] Stèle, face nord, 49. «Erinnert an Vistaspa», Schmidt, *Neue lyk. Stud.*, p. 20. Cf. Savelsberg, I, p. 17; Deecke, *Nasale Sonanten*, p. 137.

[7] Thucydide, VIII, 58. L'identification de (*E*)*riyamona*, stèle nord 12, avec Hiéraménès est due à Arkwright : voir mon article *Pharnabazus and Tissaphernes mentioned on the great stela of Xanthus*, dans le *Bab. and Or. Record*, juin 1890.

[8] *Cizzapr*^{n}*na* : *Vidr*|^{n}*nah* : = Tissapherne [fils] d'Hydarnès, stèle de Xanthus, face nord, l. 11-12. On ne savait pas jusqu'ici le nom du père du célèbre satrape de Darius II. Cf. le mémoire précité sur *Pharnabaze et Tissapherne*.

[9] La brillante découverte du nom de Tissapherne (nord, l. 11, 14, 15) est l'œuvre de Deecke; il y a été conduit par des considérations historiques, on peut dire *malgré sa transcription* «Kezzaprnna». Annoncée par son auteur dans *Lyk. Stud.*, IV, p. 192, elle a été exposée dans l'article, si bienveillant pour moi, *Zur Deutung der Stela Xanthica* (Berl. philol. Woch., 30 juin 1888, col. 827-828). Mais il faut lire par un *C* correspondant au *Tch* perse.

çonne de telles identifications qu'à la condition de transcrire, ainsi que je fais, les syllabes ME, FE, KE, PE.

L'objection que les doubles transcriptions appartiennent à un âge moins ancien que la création de l'alphabet asiatique[1] n'aurait quelque valeur que si le lycien primitif nous était connu : or, de ce premier stage de la langue, nous ne possédons encore que ce que M. Six appelle les hiéroglyphes crétois : mais alors il nous faut repasser la mer et entreprendre le déchiffrement cent fois plus pénible de ces idéogrammes termiles si patiemment recueillis par le docteur Evans[2]. Nous ne réussirions qu'à retrouver

[1] «Leider habe ich mich nicht entschliessen können, der Schmidt'schen Umschreibung des lykischen Alphabets zu folgen, da sie ein zu irriges Bild der etymologischen Gestaltung der Sprache giebt. Mag auch in der That im Lykischen, wie die griechische Umschreibung lykischer, die lykische Wiedergabe iranischer Wörter zeigt, allmählich eine Trübung der Vocale und eine theilweise Verschiebung der Consonanten stattgefunden haben, so war diese doch keineswegs ursprünglich, und zur Zeit der Annahme des griechischen Alphabets sicherlich noch nicht durchgedrungen, muss vielmehr als eine spätere Entartung gelten; und ebensowenig wie wir das griechische *αι* und *οι* durch *ae* und *oe* wiedergeben, weil die Römer diese Diphthonge so umschrieben und die Griechen ihrerseits römisches *ae* und *oe* durch *αι* und *οι* ausdrückten, oder wie griechisches *η* uns als *i* gilt, weil die Neugriechen es so aussprechen, ebensowenig dürfen wir z. B. auch die durch entlehntes griechisches *ε* und *ο* ausgedrückten lykischen Vocale als *i* und *u* bezeichnen, weil sie in einigen lykischen Namen griechisch durch *ι* und *υ* wiedergegeben werden. Geschieht dies doch keineswegs Consequent, und die spätesten uns erhaltenen Inschriften verrathen durch den Wechsel der Schreibung noch häufig das Schwanken der Aussprache und den Rückfall in die alte Geltung.» (Deecke, *Lyk. Stud.*, 1, p. 124-125.)

[2] *Cretan pictographs and præ-phœnician script*... by Arthur J. Evans, Keeper of the Ashmolean Museum, London, 1895, in-8°. L'auteur passe en revue quatre-vingt-deux symboles dans son paragraphe 4 (*Classification and Comparison of the Symbols*, p. 33-47). Table I, p. 80 (comparaison de trente-deux signes avec des caractères «ægéens» trouvés en Égypte et des syllabiques cypriotes); table II, p. 84 (groupe de symboles linéaires de Crète, Mycènes et Siphnos); table III, p. 96 (signes pictographiques et linéaires, 1-12α, 12β et 13, comparés à des signes béotiens, mycéniens, cypriotes et sémitiques). M. Six a bien voulu me faire part de ses remarques touchant les lettres lyciennes qui ne sont pas dérivées de l'alphabet grec : «J'ai retrouvé, m'écrit-il, toute la bande parmi les hiéroglyphes crétois. Ainsi la double hache (Evans, n° 10) est l'ancêtre d'une variante graphique de votre *ë*; le n° 55 est l'*ë* régulier; le n° 71 le *f*; le n° 31 votre *k*; le n° 54, *q*; le n° 73 une forme de *m* dans une inscription de Pinara; le n° 68 le *m* du Dr Deecke; le n° 8 une forme de *n* inscrite dans l'*ex-voto* de Tlos; le n° 34 la lettre O, qui, sur certaines monnaies, a un point au centre; le n° 38 la troisième lettre du nom des Ioniens en lycien.» C'est très beau; mais cela n'éclaire pas la lecture du lycien. Voir aussi, dans le magnifique volume de M. Evans, p. 86, la photographie de l'inscription «étéocrète» de Præsos; l'inscription déjà publiée par MM. Comparetti et Halbherr est tracée en lettres grecques archaïques, en boustrophédon, quatre lignes; mais le texte n'est pas grec. Comme il est mal déchiffré, je ne me permets pas de la rapprocher des inscriptions lyciennes.

les ancêtres des lettres non grecques de l'alphabet lycien : mais leur lecture, qui la livrerait?

Admettons un instant que Deecke ait raison de tenir la voyelle E pour un *epsilon* devenu, avec le temps, une correspondante assurément curieuse de l'*iota*. Le son *i* manquait donc à la langue lycienne? Et, surprise plus grande encore, l'*iota* des Grecs fut emprunté, non pour figurer la nouvelle voyelle *i* venue avec les derniers colons d'Athènes et de Corinthe, mais pour la semi-voyelle *y* !

Mieux vaut tenir compte des faits, même en confessant notre impuissance à les expliquer : les nier est une œuvre mauvaise. Le caractère I occupe la seconde place, et non la première, dans le nom *Iyetruqle* = Ἰητροκλῆς, et je ne vois pas de motif de faire des deux lettres EI la diphtongue *ει* : dans les inscriptions cypriotes, *ἰατρός* n'est pas transcrit *eiatros*, mais bien, comme dans ma transcription du nom propre, *iyatros*, avec *y* entre deux voyelles.

Les seules diphtongues en *i* sont ↑E, ✱E, ⸸E, non pas EE ni IE. E ne souffre pas son propre voisinage; il appelle la semi-voyelle I, c'est-à-dire *y*. Aussi trouverez-vous non pas *Muliiseh* ou *Mulliyisch*, mais *Mulliyeseh* = Μολλίσιος, avec *e* concourant à la prolongation de *i*, absolument comme dans notre mot *patrie*. Telle est la cause de mon refus d'orthographier *Molleiäsäh*[1].

Cet *ä* m'est particulièrement désagréable. Sans doute c'est là une des valeurs de ↑, mais ce n'est pas la seule. Le *e* français a des aptitudes plus diverses, qui semblent correspondre aux nombreuses valeurs de ↑, puisque, comme lui, il est tantôt muet, tantôt *a* (*exemple*, *femme*), tantôt *é*; (↑ est même *o*) : *Sideriya* = Σιδάριος, *Priyenubeh*^{n} = Πριάνοϐα; *Ticeucëprë* = Τισευσέμϐραν; *Piqedare* = Πιξώδαρος (la forme lycienne-grecque était Πισέδαρος[2]).

[1] I et non E est gravé avant Δ dans le nom d'Apollonidas sous son orthographe lycienne, *Pulenyda*. Ici il ne remplit pas apparemment le rôle de la lettre de liaison. De même dans le mot *hrppiy* suivi d'une consonne, *hrppiy pr*^{n}*nezi* (Xanthus 8), *hrppiy mei* (Limyra 11). On pourrait donc soupçonner à I une valeur *ĭ*. D'autre part, la seconde voyelle *e* de la désinence *eye* est muette probablement, de sorte que *Publleye* de Limyra 19 vaut *Poubleï*, ce qui est un écho parfait du grec Πυϐίλλῃ, avec perte de l'*iota* au milieu du nom. La désinence lycienne semble être purement artificielle, c'est le datif grec transposé par les scribes. Mais on n'hellénisait pas toujours; car, à côté des noms *Publleye*, *Esedeplëmeye*, *Quvataye* (féminin), *Plezziyekeye* (féminin) (cf. Petersen, n^{os} 150 et 154), à côté de ces noms, dis-je, on a des noms inertes, qui doivent cependant se traduire par le datif; ainsi *II*^{m}*proma* = [pour] Embromas (Xanthus 2), *III*^{m}*mideve Mleyeusi Mur*^{n}*na* (Petersen, n° 155) = Ἐλμιδαύαι καὶ Μλααύσει καὶ Μόρναι (*C. I. G.*, n° 4315 *b*). — On avait lu tout d'abord *Mulliheseh* à Levissi; mais le sixième caractère est bien *y*, comme on peut s'en convaincre par la copie autrichienne (Petersen, n° 6).

[2] A Pinara une épitaphe donne cette forme : *τὸ μνημεῖον Ἀντιπάτρου δὶς τοῦ Πισέδαρου κ. τ. λ.* (*C. I. G.*, n° 4253).

La voyelle *ä* n'a pas été adoptée non plus par Schmidt[1], il faut l'en féliciter.

Schmidt transcrit *o* la lettre O, tandis que Savelsberg accumule les preuves en faveur de la lecture *u*, notre *ou*[2]. A Levissi, ἑαυτῶν est écrit ἑαοτῶν, et sur d'autres points du littoral asiatique on prenait l'*o* pour l'*upsilon* : ταῦτα, φεόγειν, λεόκοις, Εὐθώλο, ces façons d'écrire étaient courantes. Les organisateurs de l'écriture lycienne admirent donc ce caractère et refusèrent droit de cité à Y. D'autre part, *o* et *ou* sont des sons très voisins : on fut amené très vite à les confondre, et nous avons *Purihim*[*etehe*] = Πυριβάτους et *Crup*[*sseh*] = Θρύψιος, à côté de *Priyenubeh*^{n} = Πριάνοβα et de *Urtakiyah*^{n} = Ὀρτακία[3].

En proposant de lire *ín* et *ám* les lettres Ξ et X, le grand initiateur Schmidt était presque dans le vrai : au moins il faisait justice de la théorie de Grotefend qui invente des caractères spéciaux pour les voyelles longues[4]. Le lycien a-t-il connu la quantité vocalique, nous l'ignorons; en tous cas, son écriture n'en montre pas trace[5]. Disparurent donc l'*â* et l'*ê* de Grotefend.

[1] Dans sa *Commentatio de nonnullis inscriptionibus lyciis* (Leipzig, Drugulin, 1876) et sa *Commentatio de Columna Xanthica* (Iéna, 1881), il fait usage de la transcription latine *a u e u i o j h* : *b* (*u*) *p f* : *k* (*g*) *y g* : *d t th z* : *l r* : *á* (= *am*) *m í* (= *ín*) *n* : *s* (—), en substituant dans son second travail *o* à *u*, *u* à *o*, *ü* à *y*. Il transcrit *qss*, *qzz* par *xs*, *xz* et *kk* par *üv*.

[2] Savelsberg, I, p. 9 et suivantes.

[3] Ex-voto bilingue. — On a aussi *Mur*^{n}*na* (et *Mur*^{n}*nah* : Petersen, n^{os} 155 et 132) = Μόρναι (Petersen, n° 126) et Μυρνος (*C. I. Sem.*, n° 45). Je ne crois pas impossible de comparer à ce nom celui du dieu Marnas, adoré à Gaza d'après Étienne de Byzance. Chacun sait que les Philistins et les Termiles de Lycie avaient un berceau commun, l'île de Crète : reste l'objection d'un même nom propre porté par une divinité et par un homme; mais en Lycie des citoyens s'appelaient Ἑρμῆς comme le dieu du commerce. (Voir dans Petersen, le second *Index* de noms propres.)

[4] « The value of the two signs Ξ and X till now has been entirely mistaken, for neither is the former an expression of *e* or *i*, nor is the latter *a* or *ai*, but both the letters express the nasalisation of the vowels *i* and *a*, which we design after the Polish manner by *į* and *ą*. . . » Après avoir cité plusieurs exemples, Schmidt constate combien ces exemples « support our statement, as well as afford an argument against the value of η attributed to Ξ by Grotefend and Blau » (*Essay*, p. v et vi). Grotefend transcrivait une inscription ainsi : *äwüēnü göpü müte prēnäſätü N. īrppĕ lädĕ aiwĕ sä tedäēmä.* (*Zeitschr. f. K. des Morg.*, IV, 1842, p. 293). C'est sans doute cette transcription de mots que l'on dirait extraits de quelque *Gradus ad Parnassum*, qui a fait qualifier le système vocalique du Lycien, de *délicat et compliqué*.

[5] « The long and short vowels were designed by the same letters. . . » (*Essay*, p. vi, 1re colonne). Schmidt aurait pu montrer les scribes grecs du même pays inattentifs parfois à la quantité vocalique, traçant par exemple ἐγό, νόμο, ὀφειλέσε(ι), Σαρπηδόν, ἀρχιερέος, etc. (*C. I. G.*, 4278*i*, 4266*c*, 4264, ligne 14; 4303*k*, ligne 9; 4253, ligne 26-27).

ΡΡΞΝΡ, l'Ἄρνα d'Étienne de Byzance, n'était pas plus *Arêna* que ΤΡΧΜΕΛΕ, le Τερμιλῆς d'Hérodote, n'était *Trâmele*. Que le son de *-n* ou de *-m* affectât ces lettres, c'est ce que Schmidt démontra aisément par le nom propre *Q*^{n}*tenubeh* = Κινδάνυβου [1]; il aurait pu ajouter *Arttu*^{m}*para* = Ἀρτεμβάρης [2]. J'anticipe sur les faits par ces deux transcriptions, Schmidt ayant transcrit non pas ^{n} et ^{m} mais *ṅ* et *ṁ*, ce qui dut faire plaisir aux éranistes, puisque le zend possède des voyelles nasales analogues. Deecke a revisé ces lectures [3]; il a constaté que les sons vocaliques étaient l'accessoire très variable : *Aṛṇma*, *Arttoṃpara*, *Trṃmele* lui paraissent plus voisins de Ἄρνα, Ἀρτεμβάρης, Τερμίλης ou Τρεμίλης [4], que *Arína*, *Arttoámpara*, *Trámili*. J'en dirai autant de *Milaso*^{n}*tro* = Μελήσανδρον, que je ne reconnais plus dans le *Melasôañtrô* du major Conder [5]. Mais j'éprouve

[1] Τενινάσου τοῦ Κινδανύβου (Petersen, p. 68, n° 137). Le nom de *Q*^{n}*tenubeh* et *Q*^{n}*tanubeh* se lit à Xanthus 4 (Savelsb., II, p. 187) et à *Yaghu* ou Cyaneæ (Petersen, n° 25).

[2] *Arttu*^{m}*para* est mentionné à Pinara 2 (= Savelsb., II, p. 44, et Benndorf, p. 54, n° 20) à Limyra 16 (Savelsberg, II, p. 40) et sur la stèle (inédite) d'Icuvetis découverte dans le voisinage de Tlos par M. Arkwright. Limyra 16 nous apprend qu'*Arttu*^{m}*para* fut battu par le roi Périclès. Cf. Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 186, n° 4. Cette découverte est due à Schmidt, *König Perikles*, dans *K. Z.*, XXV, p. 451; la stèle d'Icuvetis désigne Artembarès comme Mède : *Arttu*^{m}*para Medese*. Sur ses monnaies, on voit la tête de ce prince en satrape perse.

[3] *Nasale Sonanten im Lykischen*, p. 132-139. Avant lui, Hübschmann transcrivait Ξ et Χ par N et M en majuscules. (*Ienaer Literaturzeitung*, 1er février 1879.)

[4] Hérodote (I, 173; VII, 92) orthographie Τερμίλαι. Dans le premier passage, il dit du peuple qui avait suivi Sarpédon en Asie, *οἱ δὲ ἐκαλεῦντο τό περ τε ἠνείκαντο οὔνομα καὶ νῦν ἔτι καλεῦνται ὑπὸ τῶν περιοίκων οἱ Λύκιοι* Τερμίλαι. Plus tard, Lykos, fils de Pandion et frère d'Égée, expulsé d'Athènes, se réfugia chez les Termiles (Τερμίλας) près de Sarpédon. — Étienne de Byzance donne Τρεμίλη au lieu de Τερμίλη comme nom de la Lycie, sous-entendez *γῆ*; les Lyciens étaient Τρεμιλεῖς, et il cite des vers de Panyasis qui déroulent une généalogie mythique des premiers Lyciens. L'historien national Ménécrate appelait aussi le pays Τριμιλίς (*γῆ*) dans Antonin Libéral, 35. Voir Deecke, *Lyk. Stud.*, I, p. 151.

[5] *The Lycian Language* (*J. R. A. S.*, 1891, p. 664; stèle, face sud, l. 40) : *Melásôañtrô fddunaka* = Melesander the Bithynian (!). Ce Mélésandre n'était ni Bithynien ni sculpteur, mais un navarque athénien chargé, en 430, d'exiger le payement du tribut refusé par les Lyciens depuis quelque temps; à cet effet, il fit voile pour l'Asie à la tête de six vaisseaux, débarqua (à Patara probablement) et marcha contre les rebelles; mais il fut battu et tué. Ainsi le raconte Thucydide, II, 69. Quand nous saurons comprendre le texte lycien de la grande stèle, nous entendrons le témoignage des adversaires de Mélésandre; déjà le nom du chef victorieux nous est connu, *Trbbënimi* (forme grécisée Ταρθημις?). Ce Trbbënimi a laissé de très belles monnaies d'argent. (Six, *Monnaies lyciennes*, n^{os} 254-256; Babelon, *Perses Achém.*, p. CIX.) — On demande des dates qui fixent l'époque de la stèle : en voilà une! La lecture du nom de Mélésandre est due à Deecke (*Lyk. Stud.*, IV, p. 187), encore qu'il n'ait pas songé à l'anecdote de Thucydide.

quelque hésitation à accepter les graphies $\underset{\cdot}{n}$, $\underset{\cdot}{m}$ de Deecke, qui ont le grave tort de constituer un anachronisme, en rappelant les notations des linguistes modernes. Pour me montrer tout à fait impartial, je répudie mes propres transcriptions $\tilde{n}$, $\tilde{m}$, qui n'expriment rien, le trait supérieur n'ayant qu'une valeur diacritique.

Est-il vrai que nous devons désespérer de rien savoir de la nature des deux lettres en cause? Observons attentivement les faits. Ξ, plus accessible que X, grâce à son incessante intervention, semble avoir été figuré ou non, au gré de l'écrivain. Nous aurions, je crois, ici une *nunnation* comme dans l'arabe. Prenons, par exemple, le mot *kanuveti* qui est certainement un verbe : la troisième lettre tend à disparaître dans les formes contractées du même mot où elle cède la place à Ξ, *ka*^{n}*ti*, *ko*^{n}*ti* : je dis bien *tend à disparaître*, car voici maintenant *koti*, sans Ξ [1].

Autre exemple que ma transcription par ^{n} s'efforce d'interpréter; il s'agit cette fois d'un nom propre étranger :

1er ÉTAT (avant l'emprunt).	2^{e} ÉTAT.	3^{e} ÉTAT.
Λυσάνδρου	*Luso*^{n}*trah*^{n}	*Lusotrah*^{n} [2].

Si Ξ est une *nunnation*, X ne marquerait-il pas la *mimmation* ? citons un autre nom propre :

1er ÉTAT.	2^{e} ÉTAT.	3^{e} ÉTAT.
Ἰμβραμος, Ἔμβρομας	*H*^{m}*proma*	*Hëpruma* [3].

Nous ne connaissons le nom de Tiseusembrè qu'à son dernier

[1] *Kanuveti*, Limyra 12 (Savelsb., II, 75); *ka*^{n}*ti*, Myra (Petersen, n° 45); *ko*^{n}*ti*, Rhodiapolis, texte à droite, ligne 5 (Savelsb.., II, pl. II, et Petersen, n° 171), Limyra 42, Myra 6; *koti*, Myra 5, ligne 3, d'après Arkwright; le texte de Savelsberg est mutilé, II, p. 124 = Petersen, n° 47.

[2] Le nom de *Lysandre* est porté à l'époque impériale par le père de Sarpédonis, la même qu'Herpidasè (Ἑρπιδασῃ ἡ καὶ Σαρπηδονὶς Λυσάνδρου Ἀπερασεῖτις, γεγονυῖα ἀρχίερεια ἐν τῷ ἔθνει Λυσανδρον... *C. I. G.*, 4289-4290, *Patara;* 4300 *q*, p. 1132, *Aperlæ* aujourd'hui Evâssari). Les formes lyciennes se lisent à Limyra 6 et à Myra 6.

[3] Ἔμβρομος ou Ἔμβρομας (on n'en a que le génitif Ἔμβρομου) est dans une inscription reproduite dans Petersen, p. 106. Schmidt, Savelsberg et Deecke auraient pu relever cette mention dans le *C. I. G.*, n° 4332, l. 24 : Μένησσα ἡ καὶ Τερτία Ἐνβρόμου Φασηλεῖτις... — *H*^{m}*proma* se lit à Xanthus 2, au datif; à Xanthus 1, nous le voyons au génitif : *H*^{m}*promeh tuhes* = « le neveu d'Embromas ». — *Hëpruma* enfin est la légende du statère n° 198 de M. Six; jusqu'ici le nom avait été mal déchiffré; M. Hill a publié cette monnaie à la planche II, fig. 6, de son intéressant article *The coinage of Lycia to the time of Alexander the Great*, paru dans le *Numism. Chronicle* de 1895. Voir la notice d'*Hö(m)bruma*, p. 33, de cette dissertation. Hill a songé à rapprocher la leçon Ἰμβραμος (cf. Ἰμβρανος, Benndorf, n° 80) de notre Ἔμβρομας.

état, *Ticeucëprë* pour *Ticeucë(m)prë*, 2e état; peut-être même le scribe aurait pu écrire *Ticeucënprë*, avec Ξ?

Cette dernière forme ne serait pas inadmissible, quoique accidentelle. M. G. F Hill, du *British Museum*, qui prépare le catalogue des monnaies lyciennes, pisidiennes et pamphyliennes de ce grand établissement, m'a récemment communiqué deux documents inédits, qu'il m'autorise à publier ici. Le premier est une épitaphe xanthienne copiée par Charles Fellows et que le voyageur découvrit — je reproduis sa phrase, — « inside of a Lycian tomb »[1]. Cette copie est à la page 434 du manuscrit de Birch déposé au *British Museum*. En voici la transcription latine :

ebehi : isbazi : mi iyesiyëni : ΠΡΔΡΞΜΡ *: cumaza : meiyene pemati tice. . . yi hrppitone :*

J'avoue qu'au premier moment je fus tenté d'accuser la maladresse de Fellows pour sa leçon ΠΡΔΡΞΜΡ, et de substituer à Ξ si malencontreux devant Μ, son acolyte Χ. Comme on ne manque jamais d'excellentes raisons pour se justifier, j'appelais en témoignage une autre tombe xanthienne, voire même une pinaréenne, qui mentionnent un certain *Padrᵐma*, avec Χ cette fois. Il est vrai que nous avons encore le nom au troisième état *Padroma*, sur le premier de ces monuments[2].

Mais s'il m'était loisible de suspecter la sûreté de main de l'explorateur Fellows, la même attitude ne m'est plus permise devant un document numismatique communiqué peu après par M. Hill : c'est la légende rétrograde d'un second statère du satrape Artembarès : là le Χ de l'ancienne légende et des inscriptions lapidaires a fait place à Ξ; on a *[A]rtuⁿpari*[3], ce qui s'explique après tout si *nunmation* et *mimmation* se valent.

Ces lettres Ξ, Χ, les organisateurs de l'écriture lycienne ne les ont pas inventées. Tandis qu'ils écrivaient deux *b*, deux *p*, deux *s*, deux *t*, deux *th*, deux *q*, deux *g*, deux *k*, deux *z*, deux *l*,

[1] Ce renseignement vaut qu'on le souligne. C'est, je crois, la seule exception à la règle qui fait inscrire les épitaphes sur la façade extérieure d'une tombe.

[2] *Padrᵐmahe* et *Padrᵐma* (« Xanthus » = Petersen, p. 5, n° 11); *Padroma* (*ibid.*, cf. *Termes de parenté*, p. 464). On lit à Pinara 2 *Padrᵐmah* (= Savelsberg, II, p. 44; Benndorf, p. 54, n° 20).

[3] Le nom est écrit avec un seul *t* sur la monnaie inédite et sur le statère décrit par Six, *Monnaies Lyciennes*, n° 221, et Babelon, *Perses Achéménides*, p. cvi, fig. 59. Les autres monuments mentionnés dans une précédente note (p. 202), donnent deux *t*. Savelsberg (I, p. 18) paraît avoir été le premier qui ait songé à comparer ce nom au perse Ἀρτεμβάρης. Voir aussi Deecke, *Lyk. Stud.*, I, 127, et *Nasale Sonanten*, p. 133, qui a pensé à cette forme, ainsi qu'à Ἀρταβαρίος. La désinence *i*, qui est possible, mais incertaine, dans la légende du premier statère, est très nette sur le second; j'ai enfermé entre crochets la première lettre un peu fruste, mais qui était l'*alpha* grec.

ils ont systématiquement écarté les combinaisons analogues *mm*, *nn*, et remplacé le premier *m* et le premier *n* de tels groupes par X et Ξ, qu'évidemment ils possédaient[1].

Le redoublement des consonnes, y compris ^{m}m, ^{n}n pour *mm* et *nn*, a été exposé par Schmidt avec un rare bonheur[2] : faisons toutefois des réserves sur l'explication de ce fait et jusqu'à nouvel ordre prenons cette mode d'écrire comme une pure affaire d'orthographe. En effet *Sppartazi*, c'est Σπαρτιάτης[3], *Zrppeduni* Σαρπηδονίς, *Parzza* « *Pārçā* »[4], de même *Ar*^{n}*na* Αρνα. La consonne a été redoublée à cause de *s* ou de *r*, mais il est douteux que la prononciation l'ait redoublée. Souvent *r* ou *l*, qui provoque le redoublement, suit une autre consonne : on prononçait une voyelle avant ce *r* ou *l*; *hrppi* se lisait « *herpi* »; *tr*^{m}*mili* « *Termili* ». Le premier de ces mots, qui n'est autre que la

[1] Après avoir admis l'existence de la mention de *Smyrne* dans le texte de la grande stèle, face nord, ligne 50, sous la forme « *Ṣmrnnazi* » (Essay, p. V b), Schmidt semble disposé à en douter, K. Z. XXV, p. 461. Savelsberg et Deecke n'ont pas de ces hésitations (*Beiträge*, I, 15; II, 213; *Nasale sonanten*, 137, 139.) Or, il n'y a pas plus *Ṣmrnnaz*^{n} que *mrmmdipe* et *mrmmas* —, même face nord; l. 33, 38, 44. Ce que ces savants prennent pour une sorte de *zéta* ayant la forme d'un C retourné, est la lettre dégradée O, et leurs *nn* et *mm* sont, en réalité, deux *g* et deux *sh*. Au lieu de *Ṣmrnnaz*^{n}, nous devons lire *Umrggaz*^{n}; c'est le nom du satrape Amorgès en milyen : le lycien, face sud, l. 50 donnait *Humrqqo* (accus.), avec deux *q* correspondant à nos *gg*.

[2] *Essay*, p. VI-VII, et les deux tableaux de la planche B. Une consonne de la classe des dentales se redouble souvent au commencement d'un mot ou entre deux voyelles. Le redoublement a lieu après *B* pour *b*, *p*, *k*, *g*, *q*, *t*, *th*, *z*, *l*, *m* (^{m}m), *n* (^{n}n), *s*, *sh*; après *P* pour *d*, *t*, *l*; après *Q* pour *p*, *t*, *th*, *z*, *s*, *m*, *n*. On trouve *ll* après *c*; ^{n}n après *r*, *p*, *q*, *k*; ^{m}m après *r*, *l*, *p*, *c*, *q*, et après *l* ou *s*, ^{m}m, *tt* et *pp*.

[3] Stèle de Xanthus, face est, l. 27. La même face se termine par le mot incomplet *Sppart*... dont il faut chercher la fin au début de la face nord, malheureusement mutilé. La ligne 27 inscrit à la suite les uns des autres les ethniques *-is*^{n} : *iyonis*^{n} : *sppartazi* : *atonaz*[*i*], et la ligne 26 parle de satrapes *se qssadrapahi* : *tr*^{m}*mili*. Savelsberg traduit : « und Satrapen (besiegten?) ein lykisches, —, ionisches, spartanisches, athenisches, — grosses Heer — » (II, p. 217). Pour Deecke, il s'agit des satrapes de ces diverses nations; il traduit : « und von den Satrapen den lykischen, ...ischen, jonischen, spartanischen, athenischen... », ce qu'il commente ainsi : « Dass Sparta und Athen hier auch als persische Dependenzen erscheinen, entspricht der orientalischen Prahlerei; s. in der Inschrift von Bisutun, col. 1, 15, unter den abhängigen Landschaften : *Sparda*, *Junā*... » (*Lyk. Stud.*, II, p. 327).

[4] *Zrppeduni*, stèle Xanth. face ouest, l. 6. Ce mot du texte milyen me paraît correspondre à *Zrppudeine* du lycien, face est, l. 46. Les inscriptions grecques du pays mentionnent des hommes nommés Σαρπηδών; ainsi à Sura (*C. I. G.*, n° 4303 *k*), Σαρπηδὸν ὁ καὶ Εὔοδος, l. 9, à Tlos, *C. I. G.*, 4242, Μεῖδι Σαρπήδονος, . . Τείμαρχος καὶ Σαρπηδὼν οἱ Φερεκλέους...: il y a aussi des femmes nommées *Sarpédonis* (*C. I. G.*, 4289, 4290, 4295 *Add.*) — *Parzza* est à la face nord, l. 2, *se parzza qbide* =? « et rois Perses ». Le nom a plusieurs variantes : *Parza*, *Przis*, *Przze*, *Przẽ*, *Przzidi*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

préposition *ἐπὶ* et qui gouverne le datif[1], est un des éléments du nom propre *Hrppidubeh* (génitif); si nous n'avons pas encore retrouvé la transcription grecque de ce nom, nous ne saurions douter du moins qu'elle n'eût été Ἐρπιδυξου, à cause du nom de femme Ἐρπιδαση dont nous avons séparément les deux éléments dans l'écriture lycienne *Hrppi* — et — *daza*[2].

Un autre exemple qui nous ramène à XM = ^{m}m, est *Hl^{m}mideve*, nom propre qui nous a été conservé en même temps que sa transcription grecque ΕΛΜΙΔΑΥΑΙ, avec un seul μ, mais en revanche la voyelle intercalée ε[3].

Passons à la lettre 𐊫 que Schmidt confondit avec 𐊬. Quelle en est la lecture? Est-ce *o*, comme le voulait Savelsberg[4], ou *ü* comme le propose, sans dire ses motifs, M. Deecke? Ne pourrait-on pas plutôt transporter sur 𐊫 et 𐊬 les voyelles nasalisées de Schmidt? Je me hâte de dire que ce dernier parti ne se justifierait nullement. Sans doute 𐊫 est très souvent écrit avant N, M et T, et la légende monétaire *Aruvotiyesi*[5] fait songer à une forme grécisée Ἀροανδίασις : sans doute nous avons *Qadavoti* pour Καδύανδα, cité au nord-est de Telmessus[6]. Mais la syllabe *ot* répond

[1] Comme le prouve Levissi, L. 2, *hrppi lada epttehe se tideime* = l. *h*-5, *ἐπὶ ταῖς γυναιξὶν ταῖς ἑαυτῶν καὶ τοῖς ἐγγόνοις.*

[2] *Hrppidubeh* est sur une épitaphe inédite d'Antiphellus; nous avons eu l'occasion de nous référer au monument grec d'Herpidasè (p. 203, note 2). Au tombeau de Säret, l'inscription mentionne un Lycien nommé *Hanadaza* (Benndorf, n° 101).

[3] Je relève dans les intéressantes inscriptions grecques de Lycie publiées en 1895 par M. Hill (*J. H. S.*, p. 119, n° 3) le nom d'homme au génitif Σαλάμου. N'aurions-nous pas là une forme grécisée du nom de *Sl^{m}meve* (Pinara 3)? Si oui, notez bien cette voyelle qui, dans la transcription hellénique, précède le λ.

[4] Savelsberg, I, p. 9. Son critique Hübschmann préfère transcrire *ô* (*Jenaer Literaturzeitung*, 1er février 1879) : il écrit *lyônisN* et *Ozzuβäzäh*. Je n'ai pas le courage de le blâmer, ayant moi-même quelque temps employé la même transcription, notamment dans mon *Tissaphernes and Pharnabazus mentioned on the great stela of Xanthus.*

[5] Stèle Xanthienne, face est, 18, 21, et monnaies (Six, n^{os} 231 et 232, pl. X, 13).

[6] Le Décret de Pixodare porte : [*eb*]*e^{n}në piqedar' ecat*[*amlah*] *ar^{n}na se tlava se pi*[*nale*] *se qadavoti me^{n}na* que traduisait la partie grecque *ἔδωκεν* Πιξώδαρος Ἑκατ[όμνω Ξα]*νθίοις* Τλωΐτ[*ο*]*ις* [?Καδυανδεοῖς] [*καὶ* Πιναρέοις?]. — *Pinale*, c'est-à-dire *Pinara*, se lit sur la stèle Xanthienne, à côté des autres noms de villes, face est, l. 30, [*A*]*r^{n}na : Pinale* : *Tlava : vedre* probablement, «aux cités (*vedre*) de Xanthus, Pinara, Tlos.» Dans le Décret, il est employé, au lieu de *vedre*, le mot *me^{n}na* qui pourrait signifier «aux gens» = ligne 11 du grec : *-εσις ἀνδράσιν καὶ* [?*γυναιξίν*]. Quoi qu'il en soit, *qadavoti* est-il, ainsi que le pense le D^{r} Deecke, le verbe *ἔδωκεν*? (*Lyk. Stud.*, III, 282.) Une longue inscription inédite, découverte par Benndorf à Tlos, la même à laquelle il fait allusion dans l'*Anzeiger* du 20 juillet 1892, p. 12, où il annonce sa découverte de l'ex-voto bilingue, s'est chargée de répondre : nous revoyons, en effet, l. 21, le nom de Pinara et celui de Cadyanda, entre eux la cité encore à déterminer

à *ανδ*, à cause de la présence virtuelle de *n*, nullement à cause de la lecture 𐊫 = *αν* : la preuve, c'est que le nom de Lysandre est écrit *Luso^{n}trah^{n}* à Limyra 6, c'est-à-dire avec ^{n} devant *t*. Mais ce qui démontrera victorieusement que 𐊫 n'est pas une voyelle nasalisée, c'est le nom *Tlo^{n}na* = Τλωεύς de l'ex-voto de Porpax : les trois dernières lettres -^{n}*na*, -*ευς* sont celles d'un suffixe adjectival (cf. *ebe* et *ebë^{n}në*, *vedri* et *vedrë^{n}ni*, etc.); le radical est *Tlo*, — ou si l'on tient à plus de précision *Tlå* —, forme contractée de *Tlava* (= Τλῶος, Τλῶς) qui désigne la ville de Tlos dans les inscriptions lyciennes [1].

Cette lecture *αν* n'expliquerait point d'ailleurs, l'échange de 𐊫 avec O dans les mots *lado*, variante *ladu* [2]; *mohoi*, variante *muhoi; pr^{n}navo*, variantes *pr^{n}navu* et *pr^{n}novu*. Choisissons au contraire *o*, et mieux *å* [3], et reconnaissons que *u* (= *ou*) est purement et simplement substitué à 𐊫 et joue son personnage. Que se passera-t-il ? *u*, représentant de *å*, correspondra avec l'alpha des Grecs dans les noms *Humrqqa* (« *Hâmrqqa* ») = Ἀμοργης ; *Urss^{m}mi* (« *ârss^{m}mi* ») = Ἀρσαμης(?) [4]; *Upazi* (« *âpazi* ») = Ἀβά-

qui n'était mentionnée que sur des monnaies à côté du nom d'homme *Erbbina* = Ἀρβίννας (Benndorf, p. 74, n° 52, l. 15). Voici cette petite énumération : *pinale : telebehi : qadavoti : udreci : meite...*

[1] Pour les mentions lyciennes de Tlos, voir la note précédente. Étienne de Byzance donne cette notice (p. 627, édit. Meineke) : Τλῶς, πόλις Λυκίας, ἀπὸ Τλῶ τοῦ Τρεμίλητος καὶ Πραξιδίκης νύμφης. Τὸ ἐθνικὸν διχῶς καὶ Τλωεύς καὶ Τλωίτης. Ἔστι καὶ Τλῶς Τλῶος τὸ ἐθνικὸν, ἀλλα καὶ Τλωίος. Pour le géographe, Τλῶς se dirait de l'habitant; l'homme de ce nom, réputé l'ancêtre des Tloïtes, figure dans les vers de Panyasis extraits par Étienne, notice de Τρεμίλη :

Ἔνθα δ' ἔναιε μέγας Τρέμιλος καὶ ἔγημε Θύγατρα,
νύμφην Ὠγυγίην, ἣν Πραξιδίκην καλέουσι,
Σίβρῳ ἐπ' ἀργυρέῳ, ποταμῷ παρὰ δινήεντι·
τῆς δ' ὁλοοὶ παῖδες, Τλῶος, Ξάνθος, Πίναρός τε,
καὶ Κράγος, ὅς κρατέων πάσας λητίζετ' ἀρούρας.

Tlos était, d'après Artémidore, l'une des six plus grandes villes de la Lycie. (Strabon, livre XIV, chap. III.)

[2] A Limyra 5, il n'y a pas *lada se tideimis ehbis*, comme je l'ai transcrit dans mes *Termes de parenté*, p. 453, mais bien *ladu ehbi se tideimis ehbi*[*s*]. Page 454, II, *lada*, accusatif singulier, est tout à fait douteux. On fera sagement de ne conserver que les formes *lado* et *ladu*.

[3] Uniquement pour les besoins de la démonstration; mais la transcription proposée par Savelsberg *o* est plus commode et équivaut presque en fait à *å*. C'est pourquoi je ne crois pas devoir l'abandonner. La physionomie des mots lyciens est déjà assez rébarbative pour que nous évitions d'accentuer cette étrangeté par une notation scandinave dont l'urgence ne s'impose nullement.

[4] *Urss^{m}mi*, Limyra 15 (Savelsb., II, p. 90). Dans mes *Termes de parenté*, p. 458, je prends la fin de la première ligne d'ailleurs mal transcrite (il y a *Urss^{m}m*[*i*?] *pr^{n}naziyehi icezi*) pour « de la maison de Icezi. » Comme nous retrouvons *icezi* isolé dans l'inscription de Xanthus (Petersen, n° 10), telle que l'a relue Arkwright, *mëti pr^{n}navatë Hura icezi hrppi ladi ehbi*, il vaudrait mieux interpréter *icezi* comme un titre désignant une fonction, *intendant*, par exemple.

σις[1]. Cette correspondance, en effet, 𐊴 la pratique, ainsi que le montrent les exemples *Utâna* = Ὀτάνης [2], *Milasâⁿtra* = Μελήσανδρος, *Riyamâna* = Ariyamana, Ἰεραμενης, bien qu'on ne puisse pas dire que cette lettre soit un *a*, à cause des mots *Crzzonase* (Χερσόνησος), *Iyonisⁿ* (Ἴωνες), *Hᵐproma* (Ἔμβρομας), *Tloⁿna* et Τλωεύς, etc.

Le dialecte crétois, lui aussi, employait un α où le grec ordinaire inscrit un *o*, dans ἄναιρος pour ὄνειρος, ἄναρ pour ὄναρ, ἀμῖξαι pour ὀμῖξαι, ἄφελμα pour ὄφελμα, et inversement un *o* pour un α dans ἀροπῆσαι = ἀραϐῆσαι, ἀϐλοπές = ἀϐλαϐές, μέσσοπα = μέσσαϐος[3]. Il est clair qu'il s'agit d'une lettre particulière que les Grecs ont rendue tantôt α, tantôt *o*, un peu comme les auteurs espagnols transcrivant tantôt *u* tantôt *o*, ou tantôt *i* tantôt *e*, deux mêmes voyelles du quechua.

Deecke a transcrit 𐊸, *ö;* je préfère *ë*. En tous cas, *Triyëtezi* n'est Τριένδασις[4], *Ticeucëprë* Τισευσέμϐραν, *Hëpruma* Ἔμβρομας, que parce qu'il faut suppléer Ξ ou Χ avant la dentale ou la labiale. Nous ne devons pas nous y tromper et attribuer à 𐊸 la lecture *en*. Aussi bien l'analogie entre 𐊸 et 𐊴 est curieuse : *ë* s'échange habituellement avec *e* (𐊷), comme 𐊴 avec 𐊰 (*a*); on a *sëne* et *sene*, *mëne* et *mene; esedeⁿnevi* et *esedëⁿnevi*. M. Arkwright, frappé du fait, a établi qu'il y avait le groupe de voyelles fortes *a*, *o*, auquel fait pendant le groupe de voyelles faibles *e*, *ë*, chaque groupe occupant à l'exclusion de l'autre le radical d'un mot[5]. On a *Mrbbanada*[*hⁿ*] et *Mrbbënedi*, mais non pas *Mrbbënodi* ou *Mrbbanedi*. Quelques noms étrangers sans doute font cependant exception, tel est le nom de la ville d'Iasos orthographié à Xanthus

[1] *Upazi* est le fondateur du tombeau de Myra (Petersen, n° 43); Schmidt, réduit au seul *Upaziyëne* de Cadyanda, comparait à la première partie de ce nom propre Ἀϐάσις d'une inscription grecque, *C. I. G.*, 4315 *d* (*Essay*, p. v, 2ᵉ colonne). Deecke a eu le malheur de prendre cet *Upaziyëne* pour un substantif commun évoquant la tombe, tandis que l'omission du mot *mene* et l'emploi du verbe *prⁿnavate* par un *e* auraient dû le détourner de ce parti (*Lyk. Stud.*, IV, p. 195, n° 9). L'inscription de Cadyanda, d'ailleurs complète, a été mal restaurée par le savant allemand.

[2] Stèle de Xanthus, face nord, l. 5 (Savelsb., II, p. 210; Deecke, *Lyk. Stud.*, I, 134).

[3] J'emprunte ces exemples à Schmidt, la première série à son étude de la thèse de Voretzsch, *K. Z.*, XII, p. 212-222, et la seconde à l'*Essay*, p. v, 2ᵉ colonne.

[4] *Triyëtezi* est le fondateur de deux tombes près de Levissi, à Kechiler. Les inscriptions sont inédites. La forme grécisée Τριένδασις se lit sur l'inscription publiée par Benndorf, p. 93, n° 84. Nous connaissons encore un nom où figure *ë*, savoir : *Esedeplëmi* (Myra 1), datif *Esedeplëmeye* (Limyra 17), forme grécisée Σεδεπλεμις (Petersen, n° 57). Le son *e* appartient bien à notre lettre.

[5] *Vocalic harmony in Lycian*, dans le *Babyl. and Or. Record*, mars 1891, p. 49-54.

Iyaeusas : la bizarrerie de ce concours de voyelles avait fait corriger cette leçon en *Iyalusas* = Ἰάλυσος[1]; mais j'ai vu le monument et la voyelle *e* est très nette. Cette mention corrobore parfaitement d'ailleurs ma découverte du nom d'Amorgès, ce satrape rebelle dont ce fut la ville[2].

Ma transcription *ë* du caractère 𐤴 a pour but de rappeler l'affinité de 𐤴 et de 𐤉 : quant à la prononciation de cette voyelle, je l'ignore; une variante ferait croire que *mëti* se lisait *meiti*[3].

Les diphtongues *ei*, *ëi* existent, mais surtout à la fin de certains mots : ainsi les noms d'hommes *Qerëi*, *Tevinezëi* (génitif grec Τευινάσου), *Mutlëi*[4]. Les noms en *ë*, *ëi*, *i* forment leur génitif en *eh*; les finales *ih*, *ëh*, *oh* n'existent pas. L'exemple *Qerëhe* de la phrase *triyerë Qerëhe* = la « trière de Qerëi » est, je crois,

[1] Savelsberg, II, p. 221 (il corrige aussi *humrqqo* en *humaqqo* à cause du zend *hubagha*, comme s'il avait prouvé l'équation zd *b* = lyc. *m*, et quand même! II, p. 169, note 4). Schmidt a admis la correction de Savelsberg, seulement en ce qui regarde *Iyaeusas* = *Iyalusas*, *K. Z.*, XXV, p. 450.

[2] La défaite d'Amorgès (Thucydide, VIII, 28), qui eut lieu en 412/411, *est relatée sur la stèle Xanthienne*, face sud, l. 47-50; la mention du satrape est à l'accusatif, *Humrqqo* (l. 50), de même que celle d'Artembarès à Limyra 16. Ce qui a éveillé mes soupçons, après les mentions assez parlantes de *iyono*, *iyaeusas*, *crzzonase* et *mucale*, ç'a été le rapprochement tenté par Moriz Schmidt, *K. Z.*, XXV, p. 451, avec l'île d'Amorgos. L'assonance nous a joué d'assez méchants tours pour qu'on doive lui réclamer quelques compensations. L'*Amorgos* de Schmidt me fit évoquer l'ombre d'*Amorgès*. Pour Schmidt, les nombreux ethniques de ce passage fixèrent exclusivement son attention : « In *Ijono* (je remplace les mots écrits en lettres lyciennes par des mots transcrits selon sa dernière manière) hat man längst Ἴωνα erkannt, was hier, S. 48, ebenso mit den *ἐθνικοῖς krzzonase : hotahe : mukale*, d. i. dem knidischen Chersones und Mykale in Verbindung tritt, wie ein andrer Casus des Wortes O. 26-27 *se gssadrapahi... isí : ijonisí : sppartazi : atonaz-* mit den Ethnika von Sparta und Athen. Es dürfte daher kaum zu kühn sein, *humrggo* mit der ohnfernen Sporadeninsel (?) Ἄμοργος (äol. Ὕμοργος) zu identificiren. Wie dem sei, an unseren Stellen S. 47-48 wo *tabona* erscheint, haben wir die Accusative zweier *ἐθνικά* vor uns, einen Volksund einen Inselnamen; oben Süd 39 (O. 11) wo *tebete* stand, resp. restituirt wurde, wenigstens einen sichern Mannesnamen (remplacé S. 43 par le nom de Qerëi que Schmidt ne sait pas encore avoir désigné le fils d'Harpagus loué par l'épigrammatiste xanthien). » Voir, sur la question *Amorgès*, l'article de M. Deecke déjà cité *Zur Deutung der Stela Xanthica*, dans la *Berl. Philol. Wochenschrift*, n° du 30 juin 1888, col. 827-828.

[3] Les épitaphes de *Limyra 8* (= Savelsb., II, p. 47; Petersen, n° 139) et de *Limyra 9* (= Savelsb., II, p. 62; Petersen, n° 145) débutent, la première par les mots *ebehi qupa meiti siyẽni Sbicaza*, la seconde par les mots *ebeli mëti siyẽni Tele*.

[4] *Qerëi* est mentionné à la face sud de sa grande stèle, l. 13, 42, 43, et face est (au génitif), l. 23. Il a laissé de très belles monnaies. Voir mes *Termes de parenté*, p. 460. De *Mutlëi* nous avons la légende monétaire (Six, n° 85) et la forme génitive, à Rhodiapolis (Petersen, n° 172). *Tevinezëi* est à Telmessus 3. Une inscription, *C. I. G.*, 4315 *h* = Petersen, p. 68, n° 137, livre Τευινάσου.

unique. Il y a aussi *Telebehihe*[1], mais sans doute *he* est-il le génitif des noms en *hi*, car nous lisons le nom de cette cité au nominatif, *Telebehi;* voyez un autre nom en *hi* dans *Merehi*[2]. Quant au génitif d'un nom en *oi*, forme très rare, nous aurions pu le savoir si le scribe du tombeau du fils de Thoi avait cru devoir décliner ce dernier nom propre[3].

+, c'est-à-dire *h*, comme l'avait entrevu Sharpe avant que Schmidt ne déterminât scientifiquement cette lecture, dispute aux voyelles ainsi qu'aux consonnes *l*, *r*, le rang de lettre initiale : parfois elle l'emporte et exclut ses rivales, exemples : *Hl*^{m}*mideve* = Ἑλμιδαναι, **Hrppidaza* = Ἑρπιδαση; parfois elle est éliminée par la voyelle, exemples : *Eqeteiya* = Ἑκαταῖος; *Arppaquh* = Ἁρπάγου; *Urttiya* = Ὑρτιος; parfois une réconciliation les réunit, mais *h* précède : exemples, *Hura* (Xanthus, Petersen, n° 10) = Ὁρας (Termessus, *J. H. S.*, 1895, p. 12, Τριένδασις Κόνωνος καὶ Ὁρας Τριενδάσεως); *Humrqqa* = Ἀμοργης; *Helediye;* *Hurttuveti* et *Hurttuveteh*[4]. Le texte milyen des faces nord et ouest de la grande stèle et du sarcophage dit de Pigrès à Antiphellus rejette les caractères + (= *h*) et ⋊ (= *th*)[5].

Je me suis laissé entraîner par le sujet loin des limites que je m'étais proposées : aussi me faut-il renoncer à poursuivre l'étude, non certes de toutes les consonnes (pour la plupart de ces lettres, il n'y aurait qu'à reproduire purement et simplement le texte si

[1] Légende monétaire (Six, n° 225; Babelon, p. cii; Hill, p. 38).

[2] *Merehi* est mentionné dans Xanthus 8 (voir *Termes de parenté*, p. 470). *Telebehi* est une légende monétaire abrégée *Teleb-* sur la monnaie du dynaste Erbbina (Six, n° 227; Babelon, p. cii, fig. 54); le nom se retrouve entier dans l'inscription inédite de Tlos, dont j'ai parlé à propos de *qadavoti*, l. 21, p. 206, note 6.

[3] Encore une inscription inédite! Le fondateur du sarcophage de style ogival découvert par Diamandaras est ainsi désigné : *^{n}turigaqo thoi tideimi*, et il est rappelé qu'il était hyparque d'Harpagus : *ênë Arrppaquhe* (*sic*) *q^{n}tavata*. Harpagus, père de Qerëi, ou du moins un homonyme, a donc régné sur les Lyciens; jusqu'ici nous n'avons pas encore lu son nom sur une monnaie; mais il existe peut-être des monnaies de ce prince.

[4] Une des formes de *h* la fait ressembler presque à ^{m}, mais la confusion est facile à éviter : on lira *mi^{n}taha*, *Qadaitihe* et non pas *mi^{n}ta^{m}a*, et comme M. Babelon (*Perses Achéménides*, n° 517) *Khadritiñe*. Le ^{m} demande devant une voyelle à être soutenu par *m*.

[5] Deecke transcrit ⋊ par *θ*; Schmidt qui, le premier, a lu ME⋊PΡΠΡΤΡ (stèle Xanthienne, *Est*, l. 16): *Mithrapata*, inaugura cette transcription grecque (*Essay*, p. v). Mais quoi! ⋊ = *θ* non employé dans les mentions lyciennes d'Ἀθηναῖος (*Atonazi*) et de Θρυψις (**Crupssi*)! Tenons-nous en donc simplement à *th* : le résultat conquis sur un exemple *unique* est encore assez important. A propos de ⋊⋊, un confrère qui a sans doute perdu de vue la mention *Mithrapata*, m'avise qu'il préférerait y voir plutôt deux *w* que deux *th*. Je m'empresse de lui faire connaître l'existence d'un mot *punomadi* (Tlos inédite de Benndorf, ligne 6), simple variante de Levissi, *punama* ⋊⋊E. Notre ⋊ est donc bien à ranger dans le groupe des dentales.

lumineux de l'*Essay*), mais de quelques caractères, tels que *k* garanti par *Urtakiyah*^{n} = Ὀρτακία; *c* qui a le son sifflant devant *i* et *e* (exemples : *Ticeucëprë* = Τισευσέμβραν, *Ciyezë* = Χίακον, forme moderne usitée à Castellorizzo Σιιόμ[1]); enfin *g*, gutturale plus ferme, bien que *Qeriga* et *Qezigah* correspondent à Καρίκας[2] et Κοσσίκα : l'échange de *g*, de *c* et de *k* n'a, après tout, rien de surprenant, et un monument nous livre *Sbicaza* tout à côté de Σπιγάσα[3]; la stèle de Xanthus donne *zrigali* et *zrikali*[4].

II

Les inscriptions grecques de la région paraissent être composées sur un même canevas : le thème est d'abord un avis que le monument est la tombe construite par l'ordre d'un tel pour son usage personnel et celui des membres de sa famille; ensuite une interdiction conçue en termes précis d'apporter là d'autres morts;

[1] Ἄμ μὲ τὸν πάρῃς, νύπνε μοὺ, τρεῖς χώραις σὲ χαρίζω
Τρεῖς χώραις τσαὶ τριὰ χωριὰ τσαὶ τριὰ μανασλήρια.
Τὴν Ἀλεξάντρα ζάχαρην, τὴ Σιὸμ μὲ τὸ μασλίσι
Τσαὶ τὴν Κωσταντινόπολιμ μὲ τὸ μαργαριτάρι.

(Diamandaras, dans le *Syllogos* de Constantinople, t. XXI, p. 327-328.)

Ciyezë se lit sur la stèle, face est, l. 22; c'est Savelsberg qui le premier a identifié ce mot avec Χίακον (II, p. 217). Sa proposition est adoptée par Schmidt (*K. Z.*, XXV, p. 459-460), qui conjecture que *zë* est une désinence au génitif pluriel, et traduit *triyerë Ciyezë*, τριήρων Χιέων, et la légende monétaire *Pttarazë*, Πταραίων. Naturellement l'hypothèse de Schmidt ne pouvait être agréée par Deecke, simplement parce que, pour ce dernier, *hi* est la caractéristique du génitif pluriel; mais il admet que *treiärö Keiäzö* signifie «triere von Chios» (*Lyk. Stud.*, II, p. 328). On aurait un accusatif singulier féminin, nominatif conjecturé *treiärä*, *keiäzä*, masculin *keiäze*. Mais s'il en est ainsi, pourquoi les légendes monétaires *qeriga veh*^{n}*tezi* et *qeriga vah*^{n}*tezë?* — Un méfait de l'assonance à signaler : le major Conder a vu du «repos» dans *keiazü*, puisque sanskrit *śi-*, zend *çi* = «être tranquille», latin *quies*. (*J. R. A. S.*, 1891, p. 673.)

[2] Καρίκας, stèle Xanthienne, face nord, l. 32 (Κα[ρ]ίκα γένος ἐσ[ε]φάνωσεν). Cf. mon article sur l'*Epigramme grecque de la stèle de Xanthe*, dans la *Revue des études grecques*, 1894, p. 267-275.

[3] Petersen, n° 25, à Yaghu, l'antique Cyaneæ. Les leçons Σπιγάσα et *Sbicaza* nous rendent un autre service, en montrant la relation d'ailleurs naturelle, de *b* avec π; l'équation *p* = β est justifiée par *Upazi* répondant à la forme grécisée Ἀβάσις (cf. Τισευσέμβραν et *Ticeucëprë*). Il faut de toute nécessité que β et le *b* des textes lyciens aient été purement et simplement notre labiale *b*. La grande erreur des prédécesseurs de Schmidt, c'est d'avoir admis que le β antique se prononçait *w*, en sorte que le B lycien fut entraîné dans le gouffre avec son sosie grec, et, comme on écrivait aussi ✱ par *w*, sans compter qu'il fallait transcrire à peu près de même F, qui est le digamma, la confusion était au comble : *Trkkas* devenait *Trwwas* et *Trbbënimi*, *Trwwuneme!* B = β dans *Priyenubeh*^{n} et Πριάνοβα de l'ex-voto bilingue, et *Publleye* et Πυβίλλη de Limyra 19.

[4] Stèle Xanthienne, face ouest, l. 32 (*zrikali*); face nord, l. 51-52 (*zrigali*), mal à propos écrit *zrinali* par Schmidt, *Neue Lyk. Stud.*, p. 23.

puis, au cas où il serait passé outre à cette défense, une phrase rigide énonçant que le sacrilège sera mené devant les magistrats et subira une peine pécuniaire : assez souvent le chiffre des « drachmes sacrées » est indiqué.

Si maintenant nous examinons les épitaphes directement lyciennes, nous sommes forcés de constater que rien n'est changé à ce formulaire, que la langue. Aussi Moriz Schmidt, encouragé par les solides résultats en matière de déchiffrement de l'écriture lycienne dus, comme j'ai tâché de le montrer, à sa méthode comparative, s'appliqua[1] à déterminer la traduction des mots à l'aide non de rapprochements illusoires avec le zend, le sanscrit ou l'albanais, mais d'une incessante confrontation des textes grecs, pour ainsi dire, innombrables, de l'époque impériale relevés depuis le commencement de ce siècle en Lycie.

Ce n'est pas moi qui critiquerais cette méthode. L'idée est des plus heureuses; elle est féconde, à la condition de ne pas perdre de vue la différence du génie des deux langues. Prenons l'ex-voto de Porpax[2]. Là, le contexte lycien présente tout de suite des mots au régime direct, *ebeis tucedris*... et ne mentionne qu'après le verbe *tuvetë* le nom propre au nominatif. La regrettable lacune de la fin de la première ligne a supprimé un mot, mais ce mot (d'après une règle constante) ne peut avoir été autre que *mene*, c'est-à-dire le pronom personnel *il* dans sa fonction de sujet abstrait. Reste une seule lettre pour compléter le mot énigmatique *qi* : supposons *qi*[*s*] afin de donner aux trois mots du début la même désinence *ebeis tucedris qi*[*s*] et admettons que cela signifie *ταῦτα ἄγαλματα κάλλισ[τα]*. C'est une conjecture très gratuite à la vérité, *qis* ne se retrouvant plus ailleurs, mais elle doit être préférée à celle que j'émettais très légèrement[3], et qui, contre toutes les données, consistait à méconnaître le pronom *mene* pour appeler le nom d'Apollon au datif, et un nom commençant par *Qi*...[4]!

[1] Dans sa *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis*, publiée à Leipzig, chez Drugulin, en 1876. J'ai, page 201, note 1, rappelé l'alphabet que Schmidt a suivi pour ses transcriptions.

[2] Voir mon fac-similé dans ces *Mémoires*, VIII, p. 450.

[3] *Termes de parenté*, p. 452.

[4] Il y a des inscriptions grecques de Smyrne qui mentionnent Apollon Κισαλαυδηνός et Κισαυλοδδηνός (cf. Contoléon dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes, t. XIV, p. 96). Mais c'est un nom interminable, et rien n'autorise des transplantations de ce genre en Lycie. Tout porte à croire que le nom connu des Grecs était aussi usité chez les Lyciens; en Pamphylie, le mot était Ἀπέλον (inscription barbare d'Assarkevi, l. 30, ΑΠΕΛΟΝΑΠΥΤ = *C. I. G.*, n° 4342 *c*[2], *Addenda*). Que si l'on veut absolument un nom indigène, on n'a qu'à lire le renseignement suivant fourni par Hesychius et que je découvre dans les *Neue lykische Studien* de Schmidt, l'éditeur du lexicographe byzantin, p. 29 : Ἐρεθύμιος· ὁ Ἀπόλλων παρὰ Λυκίοις, καὶ ἑορτὴ Ἐρεθύμια... Mais les monuments sont restés muets au sujet du dieu Erethymios.

Donc, à traduire mot à mot les deux premières lignes, il faudrait :

Ταῦτα ἄγαλματα κά[λλισ]α αὐτος] καθιερώσεν Ὀσσύβας...

Le scribe s'exprimant en grec ne se croit plus obligé de ramper sur son texte lycien : son début est un petit coup d'État, il traduit (et ne transcrit pas) le nom du dédicateur[1], cite son père, supprime le mot « fils » ainsi que la conjonction qui donnerait un tour traînant à la phrase, englobe dans une même expression (ἑαυτὸν) les mots *atru* et *ehbi* qu'il eût bien pu traduire par τὸ σῶμα αὐτοῦ, omet le possessif après γυναῖκα, trouve à Πιναρείδα un équivalent moins disgracieux, et compense le non-emploi du verbe par le nom Ἀπόλλωνι qui, rejeté à la fin, éclaire tout de sa flèche d'or. La langue grecque, même sous le style d'un méchant scribe de Lycie traçant une inscription banale, ne savait pas être inélégante.

J'insiste moins sur une circonstance de fait intéressant Antiphellus 3 et Levissi : dans l'une et l'autre versions de ces épitaphes bilingues, nous relevons *presque* le même libellé, l'attestation de propriété du fondateur du monument et la menace d'une peine pour toute atteinte à ce droit de propriété. J'ai dit *presque*, car, s'adressant à un public différent, chaque rédaction adopte quant à la peine un dispositif différent. A Antiphellus[2], Iktas menace ses propres compatriotes sans doute, ceux qui comprennent le lycien, de payer l'amende « au chef de ce peuple ainsi qu'à la ville d'Antiphellus »[3]; parlant aux Grecs, qui n'ont ni domicile ni bien dans la cité, il les dévoue à la colère de Latone (ἡ Λητὼ αὐτὸν ἐπιτρίψει !) — Même attitude des constructeurs de la tombe de Levissi : d'après la rédaction lycienne, on payera telle amende (5 *adas*); d'après le grec, le sacrilège est désigné à la vindicte publique : ἐξώλεα καὶ πανώλεα εἴη ἀοτῶι πάντων ![4] De telles variantes n'ont pas pour cause la différence du génie des deux langues, mais il faut tout de même en tenir compte. Au reste je conviens très volontiers que Schmidt a raison

[1] Voir sur ce nom, outre mes *Termes de parenté*, p. 453, note 1, Savelsberg, I, p. 9. qui lisait *Ozzubäzäh*, et Deecke, *Lyk. Stud.*, I, qui donne *χzzobäzäh*, (Pinara 4), l'inscrit dans la liste des noms en *e* (= *i*) et repousse la comparaison avec Ὀσσύβας (p. 147, § 17). Mais le nom peut être décapité, comme *Pulenyda*, *Riyamona; Qssbezë* = (O)*qzzbezë*, d'où Ὀξύβας, plus tard Ὀσσύβας?

[2] Antiphellus 3.

[3] Voir mes *Termes de parenté*, p. 466 et 467.

[4] Voici la traduction de Deecke (*Lyk. Stud.*, IV, p. 206 : « Diesen Grabraum hier bauten sich Apolänida, des Mollefäse (Sohn) und Lapara, des Apolänida (Sohn), der Häusler des Porehemätete, (jeder) für Gattin seiner selbst und Söhne. Wer immer etwas herausthun sollte etwa aus dem Grabraum derselben, der immer möge geben zur Strafe der gesammtgemeinde Ada 5. »

de ne pas cesser de consulter les épitaphes grecques du pays; elles lui ont permis de donner de plusieurs de ces petites inscriptions lyciennes une version qui n'est pas indigne des scribes des documents bilingues. Je mentionnerai surtout sa traduction grecque de Myra 4.

Me voici enfin arrivé à cette inscription tant de fois copiée[1], et que je transcris sur l'excellente épreuve autrichienne dont je dois la communication à M. le professeur Benndorf[2] :

ebẽⁿnẽ prⁿnavo mene prⁿnavatẽ ddakasa ṣttuleh
tideimi hrpi ladi ehbi se tideime : se' ẽce lati ddakasa
mene ⁿtepi-toti ⁿtipa tezi se lado ehbi : ebi tice mei nipe ⁿtepi-totu
tibei nipe hlᵐmi tuvetu : hlᵐmi mei tuveti tice tibei
ⁿtepi-tadi tice mene itlehi tubeiti trᵐmili huvedri
se trkkas se mohoi huvedri.

Schmidt proposait la traduction suivante[3] :

Τοῦτο μνῆμα ὧδε κατεσκευάσατο Δανάσας Σινδύπιος
υἱὸς ἐπὶ γυναικὶ αὐτοῦ καὶ τέκνοις : καὶ μόνους ? βούλεται Δανάσας
ἐνταῦθα ταφῆναι Ἰνδιπάτεσιν καὶ γυναῖκα αὐτοῦ : ἕτερος τις ἔνθα
μήτε ἐγκηδεύσῃ
ἢ μήτε ὀνόματα ἐγγράψῃ : ὀνόματα ἔνθα ἐγγράψας τινὰ ἢ
ἐγκηδεύσας τινὰ ἐνταῦθα, — ὀφειλέτω Τερμιλέων κοινῷ
καὶ Τρ... καὶ Μ... δήμῳ (deest multa, e. c. ἀδαίων...)[4],

[1] L'inscription de cette tombe, qui appartient à la nécropole du sud-ouest de Myra, est reproduite dans six auteurs : Fellows, *Lycia*, pl. XXXVI, n° 18; Daniell et Spratt, *Travels in Lycia, Milyas and the Cibyratis*, pl. I, n° 14; Texier, *Description de l'Asie Mineure*, vol. III, p. 239; le recueil de Schönborn, pl. III, «Myra 4»; Savelsberg, II, p. 116; Petersen, n° 42. On peut bien penser qu'avec tant de secours, et l'inscription étant l'une des plus parfaites de l'épigraphie lycienne, le texte est regardé comme entièrement sûr; c'est surtout après la copie autrichienne qu'il mérite cette confiance qu'on lui a toujours accordée.

[2] Formes de certaines lettres : *p* = la seconde variante de mon alphabet, p. 451, note 4; *o* la première variante, note 2; *ẽ* la seconde variante, note 3; mais un petit intervalle sépare le trait inférieur et l'angle, comme si l'on avait voulu écrire *o* avec *iota* souscrit.

[3] *Commentatio de nonnullis*, p. 22. Savelsberg, qui l'a connue, aurait bien fait de s'en inspirer; sa version (II, 123) est plus difficile à comprendre que l'original même. Je la livre à la curiosité du lecteur : «Dieses (Grab)gebäude baute Dawasa, Sindubi's Sohn, für seine Frau und (seine) Kinder. Und den Hausherrn schreibt der Schreiber ein, auch seine Frau (schreibt er ein). Wer etwa gegen früher Geschriebenes oder früher zum Befehl Erhobenes einen Befehl gegenerhebt oder (ein)schreibt etwa, der sei den Landesgöttern schuldig, den lykischen, wohllöblichen und heiligen, und den wohllöblichen Himmelsgöttern.» Deecke n'a traduit que les deux dernières lignes, où, par une heureuse inconséquence, il rend *mänä* par *der*, au lieu de *hier* (*Lyk. Stud.*, III, p. 278; IV, p. 221).

[4] On lisait *sⁿtupeh* le nom du père de Ddakasa. Pour Schmidt et Savelsberg,

Il y a dans notre inscription un certain nombre de mots interprétés par les bilingues[1] : le démonstratif *ebẽⁿnẽ* = τοῦτο, τουτὶ τὸ; le substantif *prⁿnavo* qui, sous la forme *prⁿnovu* est traduit par μνῆμα; le verbe *prⁿnavatẽ* rendu par ἠργάσατο. Comme, à Levissi, le mot *prⁿneziyehi* a pour correspondant dans la partie grecque οἰκεῖοι, et qu'il existe un mot *prⁿnezi* dont la signification paraît être analogue[2], le radical de ces différents exemples se découvre comme exprimant l'idée d'« édifier », de « construire », de « bâtir une maison ». Pour les Lyciens, la « maison » par excellence, c'est la tombe : on l'élevait de son vivant, on ne laissait pas ce soin aux autres, et volontiers on eût dit : « mes arrière-neveux me devront cet ombrage ». La leçon ἐργάσατο, celle ἐποίησατο[3] révèlent que construire cette tombe était un noble travail dont on s'honorait particulièrement. A cette traduction trop peu précise, Schmidt substitue le verbe κατασκευάζω et il l'emploie à la voix moyenne, pour que l'on ne prenne pas Dakasas comme l'architecte, mais comme un Lycien opulent ayant commandé qu'on lui construise ce mausolée[4]. Le scribe des épitaphes grecques a adopté lui aussi ce verbe, mais à la voix active; ainsi à Telmessus, nous lisons : Ἑλένη ἡ καὶ Ἀφφιον Ἰάσονος τοῦ Διογένους, Τελμησσὶς, τὸ μνημεῖον κατεσκεύασεν ἑαυτῇ (C. I. G., 4206); κατεσκεύασεν τὸ μνημεῖον τοῦτο Εὐφρόσυνος... (C. I. G., 4209); τοῦτο τὸ μνῆμα κατεσκεύασεν Ἰάσων τοῦ Ἱεροκλέους, Τελμησσέυς (C. I. G., 4211). Le verbe est parfois défiguré : on trouve à Cadyanda κατεσκεύαζεν (C. I. G., 4230), à Tlos κατεσκεύασαν (C. I. G., 4232-4246], à Pinara κατεσκεύακεν (C. I. G., 4259).

le nominatif aurait été *sⁿtupi;* Deecke le rangeait, à cause de sa partie finale *upeh*, qui lui rappelait les mots terminés en *opä*, dans la liste des noms en *ä*, dont fait partie *Pärekläi;* puis il voyait dans le premier élément du nom *sita* = sanscrit *çata-m*, lithuanien *szimtas*, ancien slave *sŭto* l'expression 100, à quoi il comparait le nom d'Ἑκατόμνας, en lycien *Ākatamla* (*Lyk. Stud.*, I, p. 139). Toute cette fumée s'évanouit. Le nom est *Sttuleh*.

[1] Il ne s'agit que d'Antiphellus 3 et Levissi; Limyra 19, Tlos 2 et l'ex-voto de Tlos ne peuvent nous servir.

[2] Xanthus 1 et 8, dans Savelsberg, II, pl. III; Pinara 2 = Sav., II, 44, et Benndorf, n° 20. Schmidt, Savelsberg et Deecke étaient persuadés, à cause de la syllabe finale qui est celle des ethniques *Atonazi, Sppartazi, Surezi*, que ce mot désignait un domestique, un *oikeĩos*. (Schmidt, *K. Z.*, XXV, p. 461; Savelsb., I, p. 25; Deecke, *Lyk. Stud.*, I, p. 148; III, p. 259.)

[3] Employée par Limyra 19.

[4] Savelsberg avait proposé de compléter ainsi la première ligne de la face nord de la stèle : *Otozisa prῑna[vatä]*... et traduit « Otozisa (architecte) construit » (II, p. 210); il est critiqué vivement par Schmidt dans sa dernière *Commentatio*, celle *de Columna Xanthica* (p. 3 et 4) : « Audacter....., etc. Denique quis unquam audivit verbum *prῑnafate*, de cujus vi ac potestate ex inscriptionibus bilinguibus satis constat, non tam de eo dictum esse, qui architecti opera uteretur (ædificandum curavit), quam de ipso architecto (exstruxit)? » — Deecke traduit toujours *mānā prῑnavatō* par « hier baute sich ».

Les termes de parenté *tideimi*, datif pluriel *tideime*, *ladi* datif singulier, *lado* accusatif singulier, sont de vieilles connaissances. Au lieu de *hrppi*, il y a *hrpi*, c'est-à-dire le même mot que Levissi traduit par ἐπί, et qui se préfixe au verbe *toti*, *tadi*, de même que *ⁿtepi*, apparemment une autre préposition marquant soit la position *auprès* d'une chose, soit la direction *vers* cette chose [1]. A la fin est un verbe *tubeiti* inscrit à Levissi, mais malheureusement non traduit : il doit dire la même chose que ἀποτείσει (C. I. G., 4229), ὀφειλήσει (C. I. G. 4246).

La note de Schmidt qu'il manque quelque chose après *huvedri* est erronée, car si, à Levissi, on a cru devoir indiquer le nombre des « adas » ou drachmes saintes [2], il n'est pas toujours ajouté un tel renseignement à la phrase *mene tubeiti itlehi trᵐmili huvedri*. Une autre épitaphe de Myra, inconnue de Schmidt, suit pas à pas notre inscription et s'arrête comme elle à *muhoi huvedri* [3]. Celle d'Arneæ [4] fait de même, ses derniers mots étant : *mene tubidi trkkas se itlehi trᵐmili huvedri.*

Revenons au début de notre texte : un mot que les inscriptions bilingues ne traduisent pas non plus est *mene*, variante *mei*. Ici les épitaphes grecques nous refusent leur secours et, bon gré mal gré, il faut trancher la question. Mais prenons bien garde de

[1] Schmidt, *De nonnullis*, p. 20; Savelsberg, II, 29; Deecke, *Lyk. Stud.*, III, p. 270. Ces savants lisent mal les textes : tantôt ils déchiffrent *hrppisemeitadi*, avec un *s* qu'ils substituent d'office à *y*, tantôt ils accumulent les impossibilités, par exemple, quand ils transcrivent Limyra 5, ligne 2, *tibe ⁿtepi hrppitadi*, deux prépositions! où il y a *tibe ⁿte ti* (= substantif au régime direct suivi du mot inexpliqué *ti* qui pourrait bien signifier « ici ») *hrppitadi* (verbe au participe présent).» Sur la stèle, nous lisons, face nord l. 15 : *ⁿtepi Cizzaprⁿno* = « ? vers, ? chez Tissapherne ».

[2] On ne s'est pas encore entendu sur le mot *ada* si fréquent à la fin de nos inscriptions. Savelsberg donne ce renseignement : «Das letzte Wort *ada* ist der Name der aus Strabo (p. 657) bekannten Königin von Karien und bedeutet hier eine mit ihrem Namen bezeichnete Münze, nach der sichern Erklärung, welche mir M. Schmidt am 23. Nov. 1870 brieflich mitgetheilt hat» (I, 42). Cf. Schmidt, *De nonnullis*, 1876, p. 21, vers le bas : « *adaju*, nummorum quos Ada Cariae regina cudi jussit ». Deecke se livre à toutes sortes de calculs très compliqués, et soupçonne que l'*ada* valait 10 mines (*Lyk. Stud.*, IV, p. 238); mais parfois le chiffre des *adas* n'est pas rappelé; parfois on a des chiffres et pas le mot. Jusqu'à nouvel ordre, je penserai que *ada* et ἄτη (voir M. Bréal, *Mém. de la Soc. de ling.*, VIII, p. 473) sont la même expression consacrée dans un ordre d'idées particulier. Dans le commerce, il n'était probablement pas question d'*adas*, mais d'oboles, de drachmes, de statères, de sicles.

[3] Petersen, n° 43, et p. 33, note 1. Voici ce texte :

[ebẽ]ⁿnẽ qupo mẽti prⁿnavatẽ upazi mu[v]oqah tideimi . . . hrppi ladi ehbi se tideime | sttatiti m . . . . ezi se ladu ehbi (:) ebi tice mei nipe ⁿt[e]pitotu tibei nipe hlᵐmi tuve | [tu : hlᵐmi m]ei tuveti tice tibei ⁿtepitadi tice mẽne trkas tubidi se muhoi huvedri.

[4] Inédite.

nous tromper, car ce mot est l'un des plus fréquents, et une interprétation erronée aura de la répercussion partout. Schmidt le traduit par *ὧδε*, *ἐνταῦθα*, *ἔνθα*, de sorte que dans une grande partie des épitaphes, nous serions avertis que le tombeau est bâti *ici-même*, et dans d'autres inscriptions on n'énoncerait pas une circonstance aussi insignifiante. L'insertion ou l'omission du mot n'est nullement fortuite : toutes les fois que le nom du fondateur est écrit après le verbe, 1° ce verbe est terminé par *ë* et non par *e* : *pr^{n}navatë* est de rigueur; 2° non moins fatalement, *mene* ou l'une de ses nombreuses variantes orthographiques *meti*, *mëti*, *me*, *mëne*, surgit immédiatement avant le verbe. Quand, au contraire, on a jugé convenable d'inscrire le nom du fondateur avant le verbe qui alors devient *pr^{n}navate* avec *e*, disparaît le mot *mene*. C'est une loi qui ne souffre aucune exception[1]. N'est-il pas dès lors évident que *mene* n'est pas l'adverbe de lieu? Une chose est certaine, c'est que le sujet (nom propre ou *mene*) est inscrit toujours avant le verbe; le ou les attributs dont, dans un cas, le nom-propre du fondateur du monument, se tiennent à une distance respectueuse et viennent après le verbe.

Pour un esprit non préparé, la phrase *ebë^{n}në pr^{n}navo mene pr^{n}navatë ddakasa sttuleh tideimi hrpi ladi ehbi se tideime* peut paraître foncièrement différente de celle-ci : *Pizziti pr^{n}navate* (— ↑) *Ddep^{n}neveh tideimi hrppi ladi ehbi se tideime*[2]; en réalité il y a moins de dissemblance entre elles que n'importe quel début d'épitaphe grecque qui leur serait comparé, par exemple : *τὸ ἡρῷον κατεσκεύασεν Ζώσιμος Νεικητικοῦ β′ τοῦ Λυσανίου, Τλωεὺς*[3], où on ne lit pas de pronom personnel à la place du nom propre, où le sujet est escorté d'une nombreuse suite d'attributs, sans qu'un verbe vienne s'interposer entre cette escorte et le sujet de la phrase.

Je traduis donc : « Ce monument *il* a construit, (l'homme appelé) Dakasas fils de Stoulis pour sa femme et (ses) fils. »

Ce n'est pas tout! *mene* est de tous les genres et de tous les nombres. Pareillement le verbe *pr^{n}navatë*. Supprimez la phrase qui mentionne l'attribut, et rien ne viendra vous éclairer sur cette chose si simple, que le grec vous dirait tout de suite, le nombre! A Levissi, sans doute, le scribe fait usage du verbe tant soit peu modifié, *pr^{n}navotë*, que, sur la garantie de la traduction *ἐργάσαντο*, Deecke et ses devanciers ont considéré

[1] Deecke, moins préoccupé du projet de retrouver la conjugaison lycienne (*Lyk. Stud.*, III), l'aurait constatée comme moi, au lieu de faire de *pr^{n}navate οἰκίζεται* et de *pr^{n}navatë ᾠκίζετο* (p. 263 et 264).

[2] Limyra 1 dans Savelsberg, II, p. 4.

[3] *C. I. G.*, n° 4245.

comme la 3e personne du pluriel[1]. Ils ne songent plus que *a* et *o* s'échangent[2]; ainsi *pr^{n}novu* d'Antiphellus, est *pr^{n}navu* à Xanthus[3], *pr^{n}navo* à Myra[4], sans aucune modification de sens. A Pinara 4 *pr^{n}navetë* est le fait d'un seul[5]; il est vrai qu'à Pinara 3, Sl^{m}meve et ses parents ont construit *mene pr^{n}nevotë*[6]. Par contre à Limyra 11, 12, 23 Uvëmi, Medemudi, Er^{m}menëni et leurs épouses relatent que leurs tombes sont érigées à frais communs : ici le verbe, malgré la pluralité du sujet, est *pr^{n}navatë*[7].

Lignes 2 et 3 : retour du nom propre *Ddakasa*. Schmidt y voit, avec raison, un nominatif comme précédemment; l'accusatif des noms en *a* ayant ordinairement *o* pour caractéristique. L'absence de cette voyelle *o* ne prouverait rien; et précisément je signale un nom d'homme au régime direct terminé par *a*, le mot *^{n}tipa*. Comparez au membre de phrase *mene ^{n}tepi-toti ^{n}tipa... se lado ehbi*[8], les passages suivants :

Limyra 4[9].

me ^{n}tepi-toti Zahomo se lado se tideimis ehbis.

[1] «Diese Endung (Accusativ *o*) führen wir ohne alles Bedenken auf die indogermanische Grundform *-am* zurück, wenn auch im Lykischen keine Spur von *m* sich erhalten hat, und stellen damit eine analoge Lautbezeichnung zusammen, die uns in einer Verbalendung *-oto* für *-onto* begegnet : nämlich *prῆnavoto* im Lewisü v. 1 mit der Uebersetzung *ἐργάσαντο* v. 4 kann als dritte Person Pluralis füglich nicht anders als vermittelst der indogermanischen Grundform *anta* aus einer Mittelform *anto* erklärt werden...» (Savelsberg, *Exposé de la théorie de l'éranisme du lycien fait aux philologues allemands*, 29e congrès, Innsbruck, 1874 [Leipzig, 1875]), p. 202. — Deecke institue d'abord à *pr^{n}navatë* et à *pr^{n}navotë* un augment, qu'aucun exemple ne donne, et ensuite il compare à la conjugaison indo-européenne les formes *(ă)prῆnavatŏ*, *(ă)prῆnavütŏ*. Suivant lui, «bestätigt wird die Endung *-ütŏ* durch eine Reihe andrer Verbalformen auf *-ütŏ* und *-ötŏ*, die als Pluralia zu deuten sind; entstanden ist sie aus *-aiontŏ*, wie gr. *-ῶντο* aus *-άιοντο*...» (*Lyk. Stud.*, III, p. 262.)

[2] Deecke, *Lyk. Stud.*, II, p. 325 : «Dieser im Lykischen nicht seltene Wechsel von *a* und *ü* (= *o*)...»

[3] Xanthus 4, dans Savelsberg, II, p. 187.

[4] Notre inscription.

[5] *ebënë qupo mene | pr^{n}navetë Pddoq^{n}ta | Qzzbezeh tideimi | hrppi ladi ehbi se tide | ime ehbiye* (Fellows, *Lycia*, pl. XXXVI, n° 21, et Schmidt, pl. V). Cette *rock-tomb* de l'acropole inférieure de Pinara est détruite aujourd'hui.

[6] *eb*ë[^{n}]*në qupo* [*m*]*e*[*n*]*e pr^{n}nevotë | Sl^{m}meve P^{n}nutch tideimi se huve tëne* (Schmidt, pl. V, copie défectueuse; Benndorf, n° 21, p. 55; revisée par Arkwright).

[7] *Limyra* 11 dans Savelsberg, II, p. 68; *Limyra* 12 dans Savelsberg, II, p. 75; *Limyra* 23 manque dans Savelsberg = Schmidt, pl. II, et Petersen, n° 153.

[8] 3e ligne de notre inscription.

[9] Savelsberg, II, p. 7; Petersen, n° 144.

Myra 6 [1].

me ⁿtepi-toti Hriqᵐmo sey' ẽn Lusotrahⁿ sey' e[sedeⁿnevi ẽnehi Lusot]rahⁿ [2].

Limyra [3].

mei ⁿtepi-toti Hlo se tid[eimis].

Ces trois noms ont été une première fois présentés, quand il s'est agi d'avertir de la construction des tombes; ce qui nous a valu de connaître les nominatifs *Zahama*, *Hriqᵐma*, *Hla*. Les passages cités exposent clairement que « on ensevelira [lesdites personnes] avec leurs femmes ou leurs parents ».

Le pronom *me*, *mei* de ces textes n'est, on le voit, autre que le mot *mene* de Myra 4. A Limyra 5, il y a une quatrième forme : *mẽne ⁿtepi-toti Sqqutrazi se ladu ehbi se tideimis ehbis* [4]. En même temps, notre scribe, pour ne pas se répéter d'une façon fatigante, a employé tantôt *mene*, tantôt *mei*, comme Sqqutrazi qui fait usage du pronom *mẽne*, après avoir inscrit la variante *mẽti*, au sujet abstrait (= *mẽti prⁿnavatẽ*). Le sens commandé par le contexte est celui du pronom indéfini « on ».

Schmidt a traduit les quatre mots précédents : *καὶ μόνους βούλεται Δανάσας*. Limyra 14 [5] donne les mêmes termes : *me ⁿce lati Mⁿnuhe*. Ce Mⁿnuhe (le nom est bien au nominatif) a été nommé auparavant, comme tant d'autres fondateurs de tombes, Sqqutrazi, Hriqᵐma, Hla, notre Ddakasa : ce qu'il veut lui aussi, c'est : *mene ⁿteipi-tẽti. . .;* le reste est obscur. Toujours est-il que

[1] Savelsberg, II, p. 128; Petersen, n° 48.

[2] Je n'avais pas été assez hardi dans ma restitution (*Termes de parenté*, p. 467); en effet, M. Arkwright m'assure que la lacune a fait perdre environ vingt lettres, et si je me reporte à Myra 5, qui est sur une tombe construite par le même, mais pour ses sœurs et divers parents ou amis, je découvre, ligne 2 de la copie prise par Arkwright, la même expression *ẽnehi Hriqᵐmah*[ⁿ *ese*] *deⁿnevẽ*. Une phrase nouvelle débute par les deux mots *adi* (:) *meyẽ*, le premier verbe, le second relatif. Ailleurs on a *meyadẽ*, soit *mey adẽ*. Je m'excuse d'avoir traduit ces deux mots par un nom propre « Adimeyès ».

[3] Découverte par les savants autrichiens, inédite.

[4] Savelsberg, II, p. 26, et Petersen, n° 130. Deecke (*Lyk. Stud.*, III, p. 270) rend les deux exemples par « hier ». Savelsberg est toujours alambiqué; il flotte entre les sens de préposition et de pronom, ce qui est un sûr moyen de contenter quelqu'un : « *Monã* ist mit dem häufigern Pronomen *mãnã* bei andern gefärbtem Vocal doch identisch : gleichwie nämlich *monã* zweimal Pronomen (in Kyaneæ 2, 1, und Xanthos 2, 2) und nur hier Lim. 5, 1, Präposition ist, so kommt *mãnã* wohl achtzehnmal als Pronomen und nur dreimal als Präposition vor in *mãnã : ẓtãpitoti* Lim. 14, 2; 36, 1, und Myra 4, 3 « einschreiben sie ». — II, p. 27.

[5] Savelsberg, II, p. 86, et Petersen, n° 142.

ëce et *ⁿce* sont un même vocable, dont nous ne pouvons que deviner la signification : la version *μόνους* a pour elle qu'à Limyra 14, Mⁿnuhe n'admet nul autre que son propre fils déjà mentionné au début[1].

Se est très connu, en tant que conjonction : pourtant nous n'avons pas affaire à elle, dans ce passage, mais à une forme tout à fait abrégée du relatif *seiye*[2]. A Antiphellus 4, *seiye* est représenté par *sei* pris également pour la conjonction *καὶ* par Moriz Schmidt[3]. A Kechiler, on a *sene*. Ces deux passages s'éclaireront mutuellement :

Antiphellus 4.

sei piyëtë piyatu miⁿti ëtri qupa siqli aladehqqone.

Kechiler.

sene piyetë nëne ehbiye se tuhe III.

Je voudrais traduire cette dernière phrase :

« Lui-même (Triendasis) a établi (cette tombe) [pour] ses sœurs et [ses] 3 neveux »[4].

L'autre phrase, rendue assez mal par Schmidt, *καὶ προσέταξε* (Ἰδαμάξας) *τάκτον πρόσλιμον τῷ κάτω σηκῷ σίγλους*, pourrait

[1] L. 2 : *se tideimi ehbi Adamⁿnaye.*

[2] *Seiye* est à Telmessus (inédite, l. 5), Cadyanda, l. 3 (= Savelsb. II, p. 14); Tlos (inédite), l. 10; Xanthus 1, l. 3 (= Savelsb. II, pl. 1); Xanthus 3, l. 7 (= Sav., II, p. 186), Xanthus 4, l. 7 (= Sav., II, p. 187); Xanthus 7, l. 2 et 4 (= Sav., II, p. 204) et à la grande stèle, face est, l. 20. Deecke (*Lyk. Stud.*, IV, p. 182) admet que *sëe* (notre *sei*) est le pronom « wer », tandis que *sã* est la conjonction; « sie sind verwandt, wie lat. *-que* und *quī;* und ihre bedeutung durch die bilinguen gesichert ».

[3] Schmidt, *De nonnullis* p. 22. Antiphellus 4 est donnée par Savelsberg II, p. 155 et Petersen, n° 123.

[4] Kechiler est dans la plaine de Levissi : découverte récemment par M. Arkwright, cette inscription est inédite. Le *συγγενικόν nëne = sororibus* est déterminé par cette circonstance que, à côté de cette tombe, est celle que le même Triendasis a construite spécialement pour sa *femme et ses fils*, ou plutôt qu'ayant construite, il leur destine, *sene piyetë ladi ehbi se tideime.* Le parallélisme *γυναικὶ αὐτοῦ καὶ τέκνοις* et (*ἀδελφαῖς*) *αὐτοῦ καὶ ἀδελφιδοῖς γ'*, est saisissant. Aussi je retire à *zzimazi* le sens de « sœur » que, du reste, je ne conjecturais qu'avec timidité (*Termes de parenté*, p. 462). Que *zzimazi* devienne ce qu'il pourra ! A Chukur Bagh, un nommé Qudaliyë fait précéder sa qualité de fils de Muroza, des mots *Abuweteh zzimazi* : ainsi ce dernier mot n'est pas strictement féminin, peut-être signifie-t-il « affranchi » ? Je laisse ce point. Cf. Benndorf, p. 141, n° 103.

signifier : « Lui-même établit comme (amende) affectée à la *mindis*, quant au caveau inférieur (s'il est violé), (un) sicle. . . »[1].

Je remarque que *seiye*, *seiyeti*, *seiyene*, *sene*, *sëne*, *sei*, *së*, *se* fait le pendant de *meiye*, *meiyene*, *mene*, *mëne*, *mëti*, *meti*, *mei*, *me*[2].

La traduction de *lati* par *βούλεται* n'a rien d'inadmissible : ce verbe est fréquent dans les épitaphes grecques de Lycie (C. I. G. 4253, 4224 c. 4216 b. 4325 c.)[3]. Malheureusement il n'est pas encore permis de faire des conjectures étymologiques, sans quoi l'on confronterait le verbe *lati* au grec λάω, dorien λῶ = θέλω. Cf. λῆσις[4].

Il veut donc, Ddakasa, que seuls encore on ensevelisse dans ce tombeau de famille Antipas et sa femme. Si je donne à *tezi* que j'isole de *ⁿtipa* la traduction « tombeau », c'est, moins parce que je constate entre les deux mots un léger intervalle qui aurait pu avoir pour cause l'état de la pierre, que par la rencontre que

[1] Ma traduction de *miⁿti* par *mindis* semblera trop naïve à force de simplicité; elle est pourtant autorisée par l'inscription suivante, découverte à Cyaneae par les Autrichiens, et publiée dans Petersen, n° 27 :

Τὸν τάφον τοῦτον κατεσκευάσεν τὸν τε ἄνω καὶ τὸν κάτω Περπέννις | Ἀππάδιος ἑαυτῷ καὶ τῇ γυναικί· καὶ μηθενὶ ἐξέσ[τ]ω ἀνοῖξαι τὴν σορὸν οὗ ἡ [γυνὴ] ? | ἐσ[τ]ὶν, τοῖς δὲ λοιποῖς τάφοις τοῖς τε ἄνω καὶ τοῖς κάτω χρήσουται πάν[τες] | οἱ συγγενεῖς· μὴ ἐξέσ[τ]ω δὲ ἀνοίγειν μηθενὶ ἄνευ τῆς μίνδιος, ἀλλὰ συνπαρα|κέτωσαν αὐτούς, εἰ δὲ μή, κύριοι ἔσ[τ]ωσαν κωλύοντες καὶ ζημίουντες αὐτούς.

Je suis informé de la découverte d'autres inscriptions faisant allusion à la *mindis* et à des personnages de la *mindis*.

[2] Dans une note précédente, sont rappelés les textes qui inscrivent *seiye*, avec le sens probable de « quiconque » ou « quelconque », ainsi « le spoliateur quelconque du tombeau » ou peut-être « l'ensevelisseur quelconque » (*seiye ⁿtatotë; seiye ntatetë; seiye ⁿtatadë*). On relève *seiyeti* à Limyra 36 (Sav., II, p. 100) et à Antiphellus 3 qui le rend par τις; *seiyene* à Limyra 12 (Sav., II, p. 75), à Antiphellus 4, l. 5, et à Myra (Petersen, n° 44); *seiyeni*, à Myra (Petersen, n° 50); *seisene*, à moins que ce ne soit *seiyene*, à Rhodiapolis (Petersen, n° 172); *sene* à Limyra 43 (Sav., II, p. 108), à Assar (Petersen, n° 100), à Kechiler (déjà citées) et sur la grande stèle, face sud, l. 2 (de l'édition de Schmidt, en réalité la ligne 7); *sëne* à Rhodiapolis, *b.*, l. 5 (Savelsb., II, pl. II; Petersen, n° 171) et Xanthus 5 *b* l. 5 (Sav., II, p. 195; il faut lire *uvete : teri* [*: s*]*é*[*ne :*]|*iyetë*); *së* Sidek (Benndorf, n° 100 *së piyëtë*), texte revisé.

[3] Citées dans la *Commentatio de nonnullis*, p. 20.

[4] Schmidt lisait déjà *lati*, ce qui est tout à fait exact. Savelsberg (II, 116) et Deecke (*Lyk. Stud.*, III, p. 285) convertissent le Λ très net de notre mot en *p* (!) et ne font qu'un seul mot de *ëce* et du prétendu *pati*. Cela leur donne *okäpati* = « Hausherr » et *ökä-pate* = *ἐκφησι*, *edicit* : cette dernière solution n'empêche pas son auteur, Deecke, de traduire *ökä* par *οἶκος* à stèle, face sud. l. 45, et Limyra 16 (*Lyk. Stud.*, IV, p. 188), en se basant sur la correspondance *ö* = grec *οι* (?).

IMPRIMERIE NATIONALE.

je fais de ce mot au début de l'épitaphe de Cyaneae I, laquelle porte :

ebë^{n}në : tezi : mene pr^{n}navatë : Qupriya...[1]

= Ce tombeau, il a construit, Aphrodisios

Après avoir rappelé les noms du fondateur et de ses parents et amis qui recevront dans cette tombe les honneurs de la sépulture, le scribe accentue le caractère de propriété privée et exclusive de ce monument. La mention de l'étranger à la famille doit se trouver immanquablement dans son texte; sur cet état d'esprit les épitaphes grecques nous renseignent admirablement: *ἄλλῳ δε μηδενὶ ἐξεῖναι ἐν τῷ πυργίσκῳ τεθῆναι μετὰ τὸ ἐνταφῆναι αὐτήν* (Ἑλένην) C. I. G. 4207;

ἑτέρῳ δὲ οὐδενὶ ἡμῶν ἐξέσται συνχωρήσαι C. I. G. 4246.

ἄλλος δὲ οὐδεὶς ἐνκηδευθήσεται εἰ [*μὴ*] *μόνον οἱ προγεγραμμένοι* C. I. G. 4300.

καὶ μηδεὶς κυριευέτω τοῦ μνημείου τούτου ἄλλος εἰ μὴ αὐτὴ καὶ τὰ τέκνα καὶ οἱ γαμβροὶ αὐτῆς. C. I. G. 4303.

Schmidt a pensé que *cbi*, par lequel s'ouvre un nouveau paragraphe, était le correspondant de *ἄλλος* et de *ἕτερος*[2]. Ce mot est assez fréquent; un texte qui le livre, une fois *cbi* comme Myra 4, et, dans la même ligne, sous la forme *cbiyehi*, confirme parfaitement la version du savant professeur; voici ce passage :

Limyra 4.

cbi tice ti ^{n}tepi-tadi atlahi tibe cbiyehi | tibete alahadi ti, mene mohoi tubeiti | [ve]dr[e]^{n}ni[3].

La fin ne peut s'interpréter qu'ainsi : « il payera au sénat de la ville » : qui *il?* l'étranger qui, au mépris des droits de la parenté de Zahama formellement réservés par ce dernier à l'exclu-

[1] Je possède de cette inscription la copie très soignée qu'en a prise M. Arkwright. Voir Savelsb., II, p. 93 et Petersen, n° 33. La localité où cette «rock-tomb» est située s'appelle Tüssa et ce n'est qu'à huit kilomètres de là que se trouve Yagu, la vraie Cyaneae. — Le mot *tezi* est encore inscrit sur la grande stèle de Xanthus, face sud, l. 20 et face est, l. 41. Malheureusement cette majestueuse inscription garde jalousement son secret, aidée en cela par ses incroyables lacunes.

[2] *Commentatio de nonnullis*, p. 19-20.

[3] Il est très fâcheux que la cinquième ligne, qui ne renferme qu'un mot, soit en partie fruste; sur la copie de Petersen, n° 144, on parvient à rétablir, d'une façon certaine le mot *vedre^{n}ni* : seulement il y a encore un petit intervalle de deux lettres avant le *v*, et la forme adjectivale *huvedre^{n}ni* eût été très importante à connaître. Schmidt conjecturait [*hu*]*ve*[*dr*] (p. 19).

sion de toute autre personne, s'est permis de donner la sépulture, *ⁿtepi-tadi*, à des membres de « sa propre » (famille), *atlahi*, ou à des gens « d'une autre » (famille), *tibe cbiyehi*. L'opposition entre *cbiyehi* et *atlahi* est manifeste. Pour servir les intérêts d'autrui au lieu des siens, on n'en commet pas moins un préjudice à l'égard de la lignée de Zahama; la punition atteindra maître et serviteurs. Je m'étonne que ce sens si simple n'ait pas frappé tout le monde, Le suffixe *hi* a dérouté et Schmidt et Savelsberg et Deecke. Maintenant que nous commençons à attacher plus d'importance à la position des mots dans la phrase qu'à l'incomplète et timide déclinaison lycienne, nous isolons par la pensée la syllabe finale *hi*, quitte à rechercher le rôle qu'elle joue. A Levissi, les mots *Purihimetehe prⁿneziyehi* sont traduits Πυριμάτιος οἰκεῖοι, uniquement en raison des deux fondateurs « Dapara » et « Pulenyda » : mais supposez que le seul « Dapara » ait construit, l'expression n'aurait pas perdu une seule lettre. C'est qu'il faut entendre *prⁿneziyehi* comme « étant-de la maison », en bon français « de la maison de Purimatis ». Le suffixe *hi* marque la possession [1]. A Xanthus 1, pour dire sa maison *prⁿnezi ehbi*, Ahkkadi inscrit *prⁿnezi atlahi*, littéralement « à la maison de-sa-personne » [2]. Le mot *atlahi* tout seul exige à Limyra 4, qu'on sous-entende un substantif, n'importe à quel nombre; donc il en est de même de *cbiyehi* [3].

Que peut bien signifier le mot suivant, *tice*? Il figure 50 fois dans les inscriptions lyciennes, et une fois sous les formes *ticeiti*, *ticete*, *ticeye*. Il paraît être une locution invariable. Ordinairement

[1] Ainsi que l'a parfaitement établi M. Arkwright dans son article *Some Lycian suffixes*, publié dans le n° d'août 1891 du *Bab. and Or. Record*, p. 185-191 : « In Sura, *atlahi* occurs again in an unintelligible context, but in Limyra 4 the meaning is clear enough : *another if shall bury* (*anyone*) *belonging-to-himself or belonging-to-another*. Here it is almost unavoidable (ajoute le savant anglais) to take *atlahi* and *kbiyähi* as possessive adjectives : and this view is I think proved to correct in the case of *atlähi* by the occurence of the dative plural *atlahä* on the Xanthian stele, S. 18, and in the case of *kbiyähi* by the accusative (plural?) *kbiyähis*, Xanthus 4, and by *kbiyähädi*, decree of Pixodarus. »

[2] Voir *Termes de parenté*, p. 469.

[3] Deecke a traduit le passage de Limyra 4, en grec (*Lyk. Stud.*, II, p. 338) et en allemand (*Lyk. Stud.*, II, p. 331); voici ses traductions : *ὅς ἄν τινα εἰσκομίσῃ ἑαυτῶν ἢ* (*ἄλλων*) *τινῶν*. . . « Wer etwa Jemand hineinthun sollte von den eigenen personen oder irgendwelchen (sc. andern) oder irgendwie beschädigen sollte etwas, der. . . » Que dites-vous de ce génitif pluriel *ἑαυτῶν* appliqué à *ὅς*? et de la correspondance *τινῶν*, *ὅς* attribuée à *cbiyehi* et à *cbi*, et qui n'a aucun fondement que l'assonance (*Lyk. Stud.*, I, 142; IV, 214) entre *cbi* et le latin « quis »? — Au reste, Schmidt n'est pas plus sage, avec sa traduction, dont le moindre tort est de ne pas rendre de la même façon le *hi* de *atlahi* et le *hi* de *cbiyehi* : *ἕτερός τις δὲ ἐνθεὶς αὐτὸν* (!) *ἢ ἑτέρους ἢ καὶ ἀνοίξας αὐτὸ*. . . (p. 21).

on le trouve dans le voisinage immédiat d'un verbe, soit avant, soit après. Ce verbe est traduit dans les bilingues par le conditionnel, exemples :

Antiphellus 3.

seiyeti edi tice mëtë = *ἐὰν δὲ τις ἀδικήσηι ἢ ἀγοράσηι τὸ μνῆμα.*

Levissi.

seiyeti 'seritadi tice ⁿtato ebehi = *καὶ ἄν τις ἀδικήσηι τὸ μνῆμα τοῦτο.*

edi, [*e*]*seritadi* (non pas *esepitadi*, comme le veut Deecke)[1] ont la même terminaison que *ⁿtepi-tadi*, et Schmidt les regarde comme au participe présent. La conjecture est tout à fait plausible; que nos verbes ne soient pas au conditionnel, en écartant le mot *tice*, c'est démontré par Myra 4 inscrivant *tuveti* où l'on eût attendu en ce cas, *tuvedi*. Ailleurs nous relevons *tubidi* à la place de *tubeiti* = il payera, et *ttlidi* à la place de *ttleiti* = il comptera, c'est-à-dire dans un membre de phrase ne comportant aucun doute.

Arneae.

mene tubidi trkkas se itlehi trᵐmili huvedri.

Limyra[2].

mëne tubidi hppⁿter[*us*] *mohoi se maraziya miⁿtaha*[3] = il (sera) payant ..... au sénat et aux patrons (?) de la *mindis*

Hlᵐmideve Mleyeusi Murⁿna
Helmidavas, Mlaausis, Mornas.

[1] *Lyk. Stud.*. I, p. 145, au mot *äsädäplöme;* III, p. 265, § 2, 266, 267, 268 (*äsäpe* comparé à *ŋtäpe*), 270, 271, 285; IV, p. 206, 207, 215 : mais, pour être répétée souvent, une inexactitude n'acquiert pas plus de valeur.

[2] «Rock-tomb» de la nécropole ouest; Petersen, n° 155. J'ai déjà rappelé en note 1, p. 200, que les mêmes personnages (des divinités peut-être) sont mentionnés dans une inscription grecque depuis longtemps connue (C. I. G., n° 4315 b, Petersen, n° 126).

[3] *Miⁿtaha*, c'est *miⁿti* au datif pluriel garanti par la mention des trois protecteurs; le suffixe *hi* à sens possessif a échangé sa voyelle contre celle du datif pluriel *a* de *miⁿta* (Cadyanda, ligne 4 *tasa miⁿta* = *tesi miⁿti*, Xanthus 3 et autres). Voir aussi Limyra 20, ligne 3 : *mene itlehi tubeiti trᵐmili huvedri se maraziya miⁿtaha* et Assar, dans Petersen, n° 100 *mëne tubidi kla ebe se maliya se tasa miⁿtaha.* Sur la stèle, on lit *maraza*, Nord 4, et *maroz*, Ouest 63.

Limyra 13[1].

me ttlidi cbis^{n}totas o^{m}moma[s] klebi cert...
se ttlidi trzzubi o^{m}moma cbis^{n}tota uva.

Myra[2].

mëne trkas tubidi se muhoi huvedri.

En procédant par élimination, nous n'avons plus qu'un mot à expliquer dans la phrase de Levissi *seiyeti [e]seritadi tice ^{n}tato ebehi*, le mot *tice* : rendu par ἄν (ἀδική)σηι, il marque l'éventualité redoutée[3].

Le miracle, c'est de le rencontrer dans un paragraphe où Ddakasa énonce une prohibition nette, précise : « Que nul étranger ne soit enseveli ici! » On se demande la raison de la présence de la conjonction conditionnelle. Y a-t-il lieu d'hésiter?

Après avoir longtemps réfléchi à ce curieux problème, je crois l'avoir résolu : en effet *tice* n'accompagne pas le verbe *^{n}tepitotu*, ni le verbe *tuvetu*. Il se rapporte à l'ensemble du paragraphe, c'est-à-dire non à l'*acte* même de rendre les honneurs funèbres à un défunt, mais au *mode* d'ensevelissement. L'étranger pourrait, s'il est Lycien, déposer le corps sur la banquette; s'il est Grec, apporter l'urne renfermant les cendres chères, et prétendre par cette installation ne causer nul dommage, puisqu'il ne touche ni aux inscriptions ni à la disposition des lieux. Qu'il sache bien, cet intrus, que son entrée dans cette chambre est un crime d'impiété aussi condamnable que la dépossession brutale. En un mot, Ddakasa défend toute sépulture d'étranger, *sous quelque forme qu'elle se produise*, et l'ignorance où il est du mode de profanation, si celle-ci s'accomplissait un jour, nécessite l'emploi de la particule *tice*. Je traduis :

cbi	*tice*	*mei*	*nipe*	*^{n}tepi-totu*	*tibei*	*nipe*
= Un autre	d'aventure	il	pas	soit enseveli,	ou	pas

hl^{m}mi *tuvetu*[4]
(son) urne soit consacrée!

[1] Dans la même nécropole (Savelsb., II, p. 78, Petersen, n° 151, revisée par Arkwright), ligne 1, il n'y a pas lieu d'admettre la *zzimaza* (fille) de Schmidt, ni la Zénobie de Deecke, mais les mots *mëti pr^{n}navatë Erzesinube cumaza rzzi[voti...* Le nom propre *Zénobie* n'était, d'ailleurs, pas inventé à cette époque.

[2] Petersen, n° 43 : c'est l'épitaphe d'Upazi fils de Muvoqa, que j'ai reproduite entièrement dans une précédente note.

[3] Savelsberg (I, 37; II, 16) et Deecke (*Lyk. Stud.*, II, 331) prennent *tice* comme la correspondante de ἄν et la traduisent par « etwa ».

[4] Le mot *nipe* que Schmidt traduit par la négation, se lit uniquement sur

Puis les derniers mots sont repris au paragraphe qui suit :

hl^{m}mi mei tuveti tice.....
= L'urne, qui consacrera d'aventure.....

A Antiphellus 4, il y a une répétition de mots qui rappelle celle-ci : Idomaxas fixe le chiffre des sommes à payer à la *mindis*, savoir, pour la violation de la division inférieure de sa tombe un sicle, et pour violation de la partie supérieure un double sicle.

se hrzzi tup^{m}me siqla
= et pour la supérieure [construction] un double sicle.

Et pourquoi un double sicle? Il va au devant de la demande, en reprenant les mots *hrzzi pr^{n}navi :* c'est que dans cette partie de la tombe, Idomaxas et sa femme doivent reposer un jour. Nous ajouterions au texte, mais non à la pensée du scribe, en traduisant : « et pour la violation de la partie supérieure un double sicle, [car] dans cette partie supérieure on ensevelira Idomaxas et sa femme »; sans cela la phrase, *mei ^{n}tepi-toti idomaqzzo se ladu*, eût-elle été inscrite si tard[1]?

A Myra 4, la pensée de Ddakasa se porte spécialement sur l'acte d'introduire une urne avec les rites prescrits qui la mettront sous la garde des dieux :

« L'urne [dont il vient d'être question], quiconque la consacrera d'aventure, ou l'ensevelisseur d'aventure, celui-là payera... » Cette fois *tice* est répété après chaque verbe; en revanche *^{n}tepi-*

Myra 4 et sur l'épitaphe publiée dans Petersen, n° 43, et transcrite dans une précédente note. A Limyra 14 (= Say., II, 86 et Petersen, n° 142), il y a l. 3 *sete nepe alahadi tice.* A Limyra 36, recopiée par M. Arkwright, on lit l. 4 *se niyepi zalatu.* Probablement *nipe, nepe, niyepi* sont le même mot. Savelsberg (II, p. 118) fait de *nipe* une préposition = « vorher » — et la réunit à *^{n}tepitotu* = *προγεγραμμένα.* Deecke ne s'aperçoit pas que *nipe* est répétée après *tibei;* aussi prend-il *mãenepã* pour un seul mot, qui serait une variante de *mãnã* (*Lyk. Stud.*, III, p. 269).

[1] La première fois le mot *pr^{n}navi* étant omis, Schmidt, au lieu de reconnaître l'ellipse, cherche dans le groupe de lettres qui suit, un mot qui se rapproche de *qupa*, et il oppose à *ẽtri qupa* les mots *hrzzi tup^{m}*, en lisant *topą* le dernier vocable (*Comment. de nonnullis inscrip. Lyciis*, p. 22). Savelsberg a eu le mérite de maintenir le mot *tup^{m}me* qui a la même physionomie que *mup^{m}me* de Rhodiapolis *b*, 9. Cela fait, il s'est souvenu que *mu* en arménien signifie « eins »; il lui a semblé convenable d'interpréter *mup^{m}me* par « einfach » et *tup^{m}me* par « zweifach » (II, 156-157). M. Deecke a ratifié ces conclusions (*Lyk. Stud.*, IV, p. 210). J'accepte seulement la traduction par « double », à cause du sens général.

tadi est traité comme un substantif, et *mei* n'est plus exprimé.

Qu'on ne m'objecte pas que l'incinération n'étant pas pratiquée en Lycie, il n'est guère vraisemblable que Ddakasa ait pensé à une urne! Ce serait argumenter sur un fait contestable. Que certains Lyciens aient réellement fait usage de la crémation, on ne saurait le nier en présence de l'exiguïté de quelques tombes incapables de renfermer même un seul corps. A Kechiler une tombe, d'après son épitaphe lycienne, est affectée à plusieurs sœurs et à trois neveux de Triendasis : on attendrait donc plusieurs banquettes, il n'y en a qu'une! Le même Triendasis s'est fait construire tout à côté une chambre où il doit reposer avec sa femme et ses fils : deux banquettes! Cette circonstance a frappé Arkwright, qui, dans son journal encore inédit, la commente en ces termes : « an additional proof that these couches are only intended for the ashes of the dead in urns, not for bodies : some tombs could not contain even one body. »

Du reste, le mot *hl^{m}mi* est très rare : on ne le lit que sur notre monument, sur une autre tombe de Myra appartenant à Upazi fils de Muvoqa, et sur la stèle du Tloïte Icuveti fils d'Ipresida. L'inscription d'Upazi a le même contexte que celle de Ddakasa; la Tloïte donne le mot dans des passages presque illisibles[1] : nous ne pouvons donc émettre qu'une conjecture.

J'ai été amené par la mention de *tuvetë* avec le sens de « dédier, consacrer » qu'il a sur les ex-voto de Tlos, à abandonner les traductions de Schmidt *ἐγγράψῃ*, *ἐγγράψας*[2] : la remarque d'Arkwright a brisé le dernier lien qui me retenait à ces traductions. On ne *consacre* pas plus des noms qu'une tombe, mais on peut avoir mis sous la garde des dieux, moyennant certains rites, des urnes contenant des cendres chères : *hl^{m}mi* signifiant « urne » se révélait tout naturellement, sans qu'il fût nécessaire d'évoquer le grec *ὅλμος*, toute induction par l'assonance devant être tenue pour suspecte[3]. Si les deux mots sont fondamentale-

[1] Cette inscription est inédite. — Il ne serait pas impossible que, de même que nous avons les formes *atla* et *atru* (= personne), le mot *hl^{m}mi* ait eu pour variante *hr^{m}mo* (Rhodiapolis, *b*, l. 8; Sura, l. 4 et 5); ce mot est dans un contexte peu intelligible. Savelsberg a suggéré ce rapprochement (II, p. 119) en l'agrémentant d'hypothèses vraiment étourdissantes.

[2] Il faut tenir pour non avenue ma traduction trop peu étudiée, que je livrais p. 456, note 3, de mes *Termes de parenté*.

[3] Je soupçonne que la traduction de *hl^{m}mi* par *ὀνόματα* chez Schmidt provient de la transcription *hlámi* qui aura paru identique au mot grec, vu l'équation *l* = grec *ν* : cf. *Ecatamla* = Ἑκατόμνας; *Cuprlli* = *Cuprini*, texte milyen de la stèle, Ouest 16, et Κύβερνις dans Hérodote, VII, 98 : . . . καὶ Λυκίος Κύβερνις Κοσσίκα. . .). Voir Babelon, *Perses Achéménides*, p. XCIII; mais je n'admets plus que Κοσσίκα (il faut ainsi lire = *Qezigah*) désigne une femme; on aurait eu en ce cas le génitif féminin Κοσσίκας; de plus, tous les personnages mentionnés à Sud, l. 25-26, sont des hommes.

ment le même terme, c'est ce que j'ignore et ce qui ne me tourmente nullement.

Lignes 5 et 6 : le dernier paragraphe, après avoir décrit l'acte sacrilège, le frappe en ces termes : *mene itlehi tubeiti tr^{m}mili huvedri se trkkas se mohoi huvedri.*

Schmidt attribue *mene* au premier membre de phrase et lui assigne la traduction *ἐνταῦθα*, que j'ai réfutée[1] : *itlehi*, *trkkas*, *mohoi* sont inexpliqués; le seul *huvedri* répété deux fois, d'abord après l'ethnique *Tr^{m}mili*, il s'aventure à le rendre par *κοινῷ*, *δήμῳ*.

Le verbe est *tubeiti* et il doit, ainsi que je l'ai dit, signifier « payer l'amende » : les mots *itlehi tr^{m}mili huvedri*, + *trkkas* + *mohoi huvedri* sont des datifs. Une première question (tranchée par Schmidt), c'est de savoir si *itlehi* et *mohoi* sont les substantifs, ou si c'est *huvedri?*

Lorsque le verbe vient séparer de ses attributs le substantif au régime indirect, la règle veut que ce soit le substantif qui précède le verbe. Voici, par exemple, le sort réservé au violateur de la tombe de Medemudi :

meť ëni kanuveti | klahi | ebiyehi[2]
= il au seigneur payera du peuple celui-ci

Mais ordinairement *ëni* et ses attributs sont ensemble, après le verbe :

[1] Savelsberg et Deecke sont ici d'accord avec moi, ils traduisent par « der ». Aussi Schmidt, dans le compte rendu du 1er volume de Savelsberg (*Jenäer Litteraturzeitung* du 10 octobre 1874, p. 644-645), publie-t-il, d'après l'auteur, le mot-à-mot grec d'Antiphellus 3, soit la fin : *οὗτος ἀνήρ* (= *mene*) *ἐξώλης ἀπόλοιτο* (= *kasttu*) *σὺν* (= *ëni*) *τέκνοις* (*klahi*) *αὐτοῦ καὶ φίλοις ἐγγόνοις.*

[2] Limyra 12, dans Savelsberg II, p. 75. Cette « rock-tomb » est dans la nécropole ouest : au-dessus de l'inscription, dont les lettres sont alternativement bleues et rouges, est un bas-relief. L'inscription a cinq lignes d'une longueur inégale, et les deux dernières, très complètes pourtant, ne renferment, la quatrième que le mot *klahi*, la suivante que le mot *ebiy*[*ehi*]. Le recueil de Schmidt porte *detëni;* la tentation d'en faire *Letëni* qui serait le nom de Latone, était trop forte, et Savelsberg n'y sut pas résister (II, p. 77) : même parti chez Deecke, assez imprudent pour ne pas citer son devancier (*Lyk. Stud.*, IV, p. 228, n° 54). Le premier traduit : « . . . so schlägt Latona sein Geschlecht »; le second : « . . . Latona nimmt weg nachkommenschaft seine. » M. Arkwright, qui s'était donné la tâche de reviser sur place les inscriptions, et qui était indifférent par rôle à toute théorie, a constaté l'existence, non de *detëni*, ni de *letëni*, mais de *metëni*, avec un *m* « fairly certain »; du reste, il ne s'expliquait pas un pareil mot, se contentant d'en attester la gravure. Probablement une crase a éliminé l'*i* de *meti* devant *ë* de *ëni*. A Antiphellus 3, le scribe allait écrire *kastti*, mais plutôt que de mettre *kastti ëni* ou *kastt' ëni*, il a préféré se servir du passif *kasttu*.

Antiphellus 3.

mene kasttu ëni klahi ebiyehi
= il sera payé (de ses biens) au seigneur du peuple celui-ci

se vedri veh^{n}tezi
et à la ville d'Antiphellus [1].

Limyra 5.

me ttleiti puva aitota a^{m}moma kebeliya ëni klahi
= il comptera ? ? ? ? au seigneur du peuple

ebiyehi p^{n}tre^{n}ni
celui-ci Pandaréen (?) [2].

Myra.

me ttiti ahazat' adin' ëni klahi ebiyehi p^{n}tre^{n}nehi [3].

De même, notre *itlehi* est réuni aux autres mots dans les textes suivants :

Rhodiapolis [4] :

mene kastti maliya vedrë^{n}ni se itlehi tr^{m}mili huvedri
= il payera aux anciens? de la ville et à? Lycien ?

[1] Voir sur *vedri Veh^{n}tezi*, mes *Termes de parenté*, p. 466-467 : *Vah^{n} tezé* est le même mot que *Veh^{n}tezi*, et comme lui il est réuni au nom du dynaste *Qeriga* sur le statère (inédit, je crois) qui donne le portrait du satrape, assez semblable à Ddenevele et à Artembarès.

[2] «Limyra 5» est sur une *rock-tomb* de la nécropole orientale. Schmidt l'a publiée deux fois, pl. I et pl. V (comme Antiphellus 5). Voir Savelsberg, II, p. 26 et Petersen, n° 130. Deecke rend *p^{n}tre^{n}ni* par «dem schatzmeister» (*Lyk. Stud.*, IV, p. 211-212) : «In *pn̥trän̥ne*, hergestellt nach Lim. 5, 3; 11, 6, erkenne ich den dat. sg. eines ml. substantivs, abgeleitet durch-*n̥ne* von einem nom. ag. **pn̥-tr*—, das wohl zur wurzel lat. *pen-d*— «anhängen, abwägen, zahlen» gehört, so dass es dem gr. *ταμίας* entsprechen könnte, s. in lyk. griech. *ταμιείω* (Hirschfeld, p. 100 ff.)» — Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 211, n° 21. Mais depuis que je connais les formes *Tlo^{n}na* et *Pille^{n}ni* de l'ex voto bilingue, je soupçonne ici un nom ethnique; toutefois je n'ai aucune garantie. L'interprétation de Deecke est inadmissible, si j'ai raison de traduire par «au seigneur de ce peuple», car on ne supposera pas que c'est lui qui tient la caisse.

[3] Petersen, n° 44. Voilà, non plus à Limyra, mais à Myra, notre mot *I^{n}tre^{n}ni* devenu, grâce à l'attraction des désinences des mots précédents, *I^{n}tre^{n}nehi*, ce qui n'en dénaturait pas le sens. Le héros Pandaros était fort vénéré en Lycie, on montrait son tombeau à Pinara; son nom a pu être celui de tribus lyciennes. — Le mot *adin'* est peut-être pour *adini*; en tous cas, *nëni* signifiant «sœur» est sans objet ici.

[4] Petersen, n° 172. (Tombeau de Xanthias, *Qssë^{n}ziya*).

Arneae.

mene tubidi trkkas se itlehi tr^{m}mili huvedri
= il (sera) payant à ? et à ? Lycien ?

Antiphellus 4.

mene tubeiti mohoi huvedri se itlehi tr^{m}mili
= il payera à ? ? et à ? Lycien. (Pas de mot *huvedri* après *Tr^{m}mili.*)

A Limyra 42 [1], *itlehi* précède le verbe *ko^{n}ti*, mais après le verbe il n'y a plus que *tr^{m}mili.* Le texte étant complet, on voit que *huvedri* n'est pas un mot essentiel; le substantif est certainement *itlehi* ou *mohoi.*

Pour *mohoi*, je suis tenté de le traduire par « Sénat »; nous avons de ce mot les formes *mahinaza* et *mahanahi.*

Limyra 41 [2].

q^{n}tlapone pr^{n}navate, periclehe mahinaza ep^{n}tibazah
= Kindalpones a construit, de Périclès sénateur, d'Apendibasos

tideimi
fils.

Limyra 42.

ẽni mahanahi
= au seigneur qui est du Sénat.

Tlos 1 [3].

hriqttbili mahanahi uvehi
= Riqttbili de sénatoriale race,

Une chose curieuse, c'est que le nom national des Lyciens, qui n'accompagne jamais le solitaire *trkkas*, ne se trouve pas non plus une seule fois à la suite de *mohoi.*

Deecke a, comme je le fais, vu le substantif au régime indirect dans le mot *itlehi* qu'il transcrit *etlähe;* puis, dupe de cette transcription, il traduit ce mot par *ἔθνει*, se rappelant que

[1] Sur une *rock-tomb* de la nécropole ouest. Voir Savelsberg, II, p. 105 et Petersen, n° 150.

[2] Sur une *rock-tomb* de la nécropole orientale. Voir Savelsberg. II, p. 104.

[3] Non loin de la célèbre tombe dite de Bellérophon ; Schmidt, pl. V. Voir mes *Termes de parenté*, p. 472.

parfois *l* et *n* s'échangent[1]. J'aime mieux interpréter ce mot par *ταμείῳ* : le radical de *itlehi* paraît être *itl-*, *tl-* et se trouver dans le verbe *ttleiti*, *ttlidi*. Deecke lui-même a fait un rapprochement entre ce radical et la racine de *τλάω*, *τάλαντα* impliquant l'idée de *peser*, puis *compter*[2]. On comprendrait alors qu'on ait constamment joint à *itlehi* désignant une grande administration chargée d'encaisser le montant des amendes, l'ethnique *Tr^{m}mili* : l'expression *itlehi Tr^{m}mili*, = au Trésor lycien, était complète; on pouvait y ajouter ou non le mot *huvedri*.

D'autre part, on ne disait pas « au Sénat » tout simplement; il fallait ce mot *huvedri*. J'ai cru autrefois que *huvedri* signifiait « très saint »; une telle épithète ne fut donnée à un pouvoir politique qu'à l'époque romaine, c'est une importation d'Italie. Renonçons-y.

Donc *itlehi tr^{m}mili* est analogue à *mohoi huvedri* : quel sens se cache sous ce dernier mot? *vedri* signifie « ville »[3] : peut-être *huvedri* a-t-il même origine et désigne-t-il un groupe de villes? une sympolitie? une confédération? la confédération lycienne? Si oui, la singulière expression *mohoi huvedri* équivalant à *mohoi tr^{m}mili* s'explique. Je me risque à refaire la version de Schmidt, *οὗτος τῷ ταμείῳ ὀφειλήσει τῆς Λυκίων συμπολιτείας καὶ τῷ Ταρχῷ καὶ τῇ γερουσίᾳ τῆς συμπολιτείας.*

[1] La première apparition de *etlähe* est à la suite de la mention *meṇtähe* (*Lyk. Stud.*, II. p. 339, § 2, *infine*) : « *etlähe* ist dat. sg. vom gleichlautenden nominativ, vielleicht verwandt mit gr. *ἔθνος*. . . ». Quelques lignes après, Deecke donne comme correctif à sa théorie que *-hi* est la désinence du génitif pluriel, précisément notre mot : « Dass nicht alle formen auf *-ähe* gen. pl. sind, zeigt das eben erwähnte *etlähe* = *ἔθνεϊν*. Dans sa troisième étude, il interprète encore *etlähe* par *ἔθνος* et assigne aux mots *mühüe* et *hovädre* les correspondances *βουλή* et *εὐγενής* (p. 278) : il fait état des mentions *ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος καὶ ἡ γερουσία* C. I. G. n° 4315 *n*, *ἡ κρατίστη βουλή* C. I. G. 4283.

[2] « Der stamm *ttla-* = *τλᾰ-* geht zurück auf *tel-* = griech. *τελ-*, schwach *τλ-*, *ταλ-* « heben, wägen, zahlen », s. *τελεῖν*, *τάλαντον* = lat. *tel-* (voraus -gesetzt durch *tetuli*, *tollo* u. s. w). *Lyk. Stud.*, II, p. 324; IV, p. 212. Au début, ou entre une consonne et une voyelle, ou entre deux voyelles, la dentale *t* peut être redoublée, mais pas entre une voyelle et une consonne : ainsi s'explique l'apparente différence des mots *itlehi* (substantif au datif) et *ttleiti*, *ttlidi* (verbe).

[3] Le passage le plus probant en faveur de cette interprétation est, stèle, face Est, 30 *Ar^{n}na : Pinale : Tlava : vedre*. D'autre part, *Veh^{n}tezi*, quelle que soit l'origine de ce nom, désignant une cité sur les monnaies de Qeriga au nom duquel sa mention est ajoutée comme celle d'*Ar^{n}nahe* = de Xanthus, quand sur le tombeau d'Iktas l'Antiphellite nous rencontrons et le mot *vedri* (au datif d'après le contexte) et l'ethnique *Veh^{n}tezi*, comment éviter de traduire « *et à la ville d'Antiphellus* »? Même si j'ai tort d'adopter l'identification de Six et de Deecke (Hill, *The Coinage of Lycia*, *Num. Chron.*, 1895, p. 19), le sens de *ville* pour *vedri* n'en reste pas moins debout. C'est là l'essentiel. Nous devions trouver de ce terme une forme adjectivale; les monuments nous donnent *vedre^{n}ni* et *vedre^{n}nehi*. (Voir Arkwright, *Some Lycian suffixes*, dans le *Bab. and Or. Rec.*, août 1891, p. 186-187.)

Le second datif serait le nom d'un dieu, le dieu Trkkas ou Tarchos : Arneae le mentionne avant *itlehi*; à Tlos, ce nom se trouve dans la petite phrase *punomadi mëne Trkkas;* sur le tombeau d'Upazi, *Trkas* est cité non seulement le premier, mais encore avant le verbe que suit le second régime indirect *se muhoi huvedri*. Le nom est invariable, jamais suivi d'une épithète; c'est bien là une divinité protectrice des sépultures[1].

Quant à *huvedri*, de ce qu'une inscription renferme ce mot, il ne faut pas en conclure qu'elle soit postérieure à l'époque des dynastes lyciens et la rapporter au temps où florissait, sous la protection de Rome, la confédération décrite par Strabon; on recevrait un cruel démenti des monuments : en effet, Arneae qui se termine, ainsi que je l'ai rappelé, par les mots *itlehi tr^{m}mili huvedri*, renferme un lambeau de phrase assez déconcertant au point de vue où nous nous plaçons :

Lignes 5-6 : ënë peri. . . . .⌊q^{n}tavata.

Très probablement à compléter *ënë Peri*[*clehe*] *q^{n}tavata* = le maître (est) hyparque de Périclès.

Je m'arrête à ce renseignement, la question relevant uniquement de l'histoire, et celle-ci nous étant encore si mal connue !

J. IMBERT.

[1] Voici la réponse de M. Diamandaras que j'avais consulté à ce sujet : Πρὶν ἡ ὁμῶς ἐπιφέρω ταυτὴν (λέξιν) μή με κακίσητε, παρακαλῶ, διότι εἰ Ἕλλην ὅλα τὰ βλέπω ἑλληνικά ! Ἄλλως τε δέ καὶ Ὑμεῖς ἄλλοτε μοι ἐγράψατε ὅτι ἡ προκειμένη λέξις πιθανὸν να ἔχει τινά σχέσιν πρός τὴν ἑλληνικην λέξιν Ταριχεία.

Ταριχεῖον σημαίνει τὸν τόπον ἔνθα φυλάττονται τὰ τεταριχευμένα σώματα, ἢ ἔνθα θάπτονται οἱ νεκροί, νεκροταφεῖον. Ταρχύω λέγεται ἰδίως ἐπὶ ἐνταφιασμοῦ καὶ κηδείας, σημαίνει δῆλα δή, ἐνταφιάζω, κηδεύω, θάπτω.

ὄφρα ἑ ταρχύσωσι κάρη κομόωντες Ἀχαιοί,
σῆμά τέ οἱ χεύωσιν ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ.
Ἰλ., Η, 85.

εἰς ὅ κε δὴ Λυκίης εὐρείης δῆμον ἵκωνται,
ἔνθα ἑ ταρχύσουσι κασίγνητοί τε ἔται τε
τύμβῳ τε σήλῃ τε· τὸ γάρ γέρας ἐστὶ θανόντων.
Ἰλ., Π, 455.

Ἐκ τούτου παράγεται ἡ λέξις τάρχος, τάρχεα = κηδεία, καὶ παρ' Ἡσυχίῳ τάρχανον = πένθος, κῆδος, *inferiae, exsequiae.*

VEDICA.

(2e SÉRIE.)

5. R. V. I. 191.

L'hymne bizarre qui clôt le livre Ier du Rig-Véda est dans ce recueil un morceau unique : non que les formules magiques et les incantations populaires lui soient entièrement étrangères ; mais elles affectent en général une forme plus relevée et ne s'abaissent nulle part à un objet aussi infime que la destruction de la vermine. L'Atharva-Véda, au contraire, plus rapproché par ses origines des humbles nécessités de la vie quotidienne, nous a conservé un bon nombre de conjurations contre les insectes nuisibles, et peut-être sa phraséologie accoutumée éclairera-t-elle celle de notre hymne, d'autant plus obscure que le texte mal compris et sans usage a dû subir de fortes corruptions. Mais, avant de passer à l'analyse du détail, il ne paraîtra point déplacé de résumer en quelques idées claires l'ensemble des données confuses dont pouvait se composer la « science » des conjurateurs védiques au sujet des organismes inférieurs et de leur relation avec le reste de l'univers. On y reconnaîtra, à y regarder de près, quatre thèmes de folk-lore, qui presque partout s'entrecroisent et se confondent.

A (mythique) : « le soleil et les êtres invisibles ». Les invisibles, ce sont à l'origine les ténèbres de la nuit : personnifiés, ce sont des démons qui rendent tout invisible et le sont eux-mêmes. Quand le soleil apparaît, son action sur eux peut être envisagée sous deux aspects : ou bien il les éclaire de ses rayons, les rend visibles, et alors ceux-ci épouvantés s'enfuient, regagnent leurs trous, se terrent jusqu'au soir ; ou bien il les perce de ses flèches, les brûle de ses feux, les anéantit jusqu'au dernier. C'est pourquoi on prie le Dieu lumineux, — essentiellement Agni souvent associé à Indra, — tantôt de « manifester » le démon, le sorcier, le conjurateur impie [1], — car c'est déjà avoir barre sur lui

[1] Cf. A. V. I. 7, I. 8, etc.

que de le connaître pour rompre ses maléfices, — tantôt de le consumer, de le transpercer, de le tuer, lui et toute sa postérité [1].

B (légendaire). Il y a d'autres « invisibles » que les ténèbres, les incubes et les cauchemars : il y a les reptiles et les gros insectes, rarement visibles, toujours tapis au fond d'une retraite d'où leur morsure nous guette; il y a la vermine plus menue qu'à peine les yeux découvrent; enfin il y a sans doute la masse des infiniment petits ou invisibles qui causent la fièvre, la consomption, la mort, ou dévorent le cadavre. Or, contre la première au moins de ces sortes d'ennemis, l'homme a un auxiliaire précieux, les oiseaux carnassiers ou insectivores. D'autre part, « le soleil est un oiseau », un grand aigle qui plane au sommet du ciel : d'où cette conséquence que c'est à titre d'oiseau qu'il menace sans cesse la création impure et invisible, serpents [2], scorpions, mouches, vers et microbes. Ceci à la lettre, à ce point que, si les découvertes récentes de l'action meurtrière de la lumière solaire sur les micro-organismes venaient à la connaissance de quelque fervent du brahmanisme, il ne pourrait manquer d'y voir une éclatante confirmation par la science moderne de l'éternelle infaillibilité des Védas. De tueur des êtres nocturnes, le soleil devient donc « tueur de monstres » tout court, plus particulièrement de cette engeance infime que l'œil ni la main de l'homme ne saurait atteindre, et les oiseaux auxquels on voit dévolu le même office pourront au besoin intervenir, à titre de substituts ou de symboles, pour l'assister dans son œuvre bienfaisante.

C (déductif). Qui peut détruire la cause en peut annuler l'effet : le soleil sera donc le guérisseur par excellence. Ce thème, si largement développé dans la mythologie grecque (Apollon, Esculape, Machaon), est relativement rare dans les parties proprement religieuses des Védas, où le rôle de Dieu guérisseur est dévolu à Rudra, d'ailleurs lui aussi, par certains côtés, personnalité solaire. Il n'en est que plus intéressant à retrouver çà et là dans les fragments qui confinent au folk-lore ou en relèvent.

D (inductif). Il est reconnu par la pratique que certaines plantes, en application ou en infusion, exercent une action salutaire contre les maladies et surtout contre les morsures venimeuses : en utilisant ces propriétés, on ne manquera donc point de les rapporter à l'être céleste qui seul les possède en réalité et

[1] Cf. R. V. X. 87 = A. V. VIII. 3, R. V. VII. 104 = A. V. VIII. 4, etc.
[2] Il est superflu de rappeler le mythe de Garuḍa.

de qui seul elles les peuvent tenir par voie de délégation ou plutôt de descendance.

Tels sont les concepts élémentaires, familiers à quiconque a tant soit peu pratiqué l'Atharva-Véda, que nous devons nous attendre à retrouver, mais plus ou moins déguisés sous le verbiage usuel et sous l'altération du texte, à la base de la composition qui nous occupe, et qui peut-être nous aideront à la restituer sous une forme relativement intelligible.

1. La première stance est tout à fait désespérée. Sâyaṇa lui-même n'y entend rien; ou, s'il l'entend, au moins ne se fait-il pas entendre. La corruption saute aux yeux, ne fût-ce que dans le premier pâda, trop court d'une syllabe : il faut, ainsi que je l'ai dit ailleurs [1], lire *káṅkato ná ca káṅkato*, ou, si on le préfère, afin de maintenir la riche assonance avec le deuxième, caractère spécifique de ces formules charlatanesques, *káṅkato ha ná káṅkato*. Peu importe, au surplus, pour le sens, qui se déduira d'une façon assez satisfaisante de la considération de l'ensemble, pourvu qu'on se décide à s'affranchir de la tyrannie du scoliaste.

a. Le mot *káṅkata* n'a nulle part et jamais un autre sens que celui de « peigne ». Le plus récent lexique publié ne porte, lui aussi, que *kaṅkataḥ keçamārjanam* [2]. Si donc Sâyaṇa imagine celui d'« insecte nuisible », on voit trop d'où il l'a tiré : il a substitué le sens général de la pièce à l'acception technique du mot. Il se peut bien, d'ailleurs, qu'un annelé muni de crocs ou d'appendices de locomotion ait été métaphoriquement désigné sous le nom de « peigne » ; mais c'est pour nous une raison de plus de ne pas effacer la métaphore qui fait tout le piquant de cette formule amphigourique. Nous traduirons donc à la lettre : « C'est un peigne et ce n'est pas un peigne. » Le conjurateur s'expliquera plus bas [3].

b. Le mot *satīnákaṅkata* ne se lit qu'en cet endroit, et, indépendamment de cette considération qui déjà le rend suspect, la simple symétrie avec le pâda *a* inviterait à restituer en fin de vers les deux mots *ná káṅkataḥ*. On commence ainsi à entrevoir un sens possible : « Et le *satín* non plus n'est pas un peigne. » Mais le *satín*, qu'est-ce à dire? La correction d'*s* en *ç* n'est pas si rare ni si exorbitante qu'on doive se l'interdire en pareille occurrence; et, si *çatí* n'est pas, lui non plus, un nom d'insecte à notre

[1] *A. V.*, VII, p. 82 (sous l'hymne VII. 56).

[2] *Uṇādigaṇasūtra* de Hemacandra (Kirste), 207.

[3] Peut-être ce vers n'est-il que le débris d'une devinette populaire passée en proverbe : « Quel est le peigne qui ne peut pas servir à peigner? — Un scorpion, un mille-pieds, etc. »

connaissance, du moins signifie-t-il « centuple » ou « qui possède cent (pieds, crocs, articulations, etc.) », signalement qui cadre à merveille avec la donnée d'un insecte nuisible assez semblable à un peigne pour qu'on soit obligé d'avertir qu'il n'en est pas un. Supposons que le mot *çatín* serve, dans la pensée de notre conjurateur, à désigner quelque myriapode : au prix de deux accents en plus et d'un insignifiant changement de lettre [1], nous aurons obtenu une idée qui s'enchaîne avec la précédente, soit « et la scolopendre non plus n'est pas un peigne ».

Si la restitution proposée n'a rien de choquant, encore est-il moins aisé de comprendre comment un texte aussi clair a pu finir par s'agglutiner en un long mot, et comment on en est venu à imaginer pour ce mot la singulière glose « hydre (peigne d'eau) ». Toutefois, si *çatí* n'était guère, comme je le pense, qu'une métaphore due à la fantaisie isolée d'un conjurateur, rien ne le protégeait contre une faute très courante de prononciation, ni à plus forte raison l'incompréhensible **satí* contre la réunion sous un seul accent avec *ná káñkataḥ*. Une fois créé ce mot d'une toise, on s'ingénia à lui faire un sort; il le fallut bien, et les commentateurs védiques ne s'embarrassent point pour si peu. On y découvrait le mot *sát*, « bon, réel », dont on n'avait que faire comme épithète du *káñkata* lui-même, visiblement une mauvaise bête : on pensa donc à son habitat, à l'eau qui est la bonté par excellence, et ainsi naquit la glose *satīnam ity udakanāma*, que Sâyaṇa nous a pieusement transmise.

c. Ce qui rend extrêmement vraisemblable l'interprétation de la demi-stance telle à peu près que je la conjecture, c'est qu'on ne saurait concevoir un meilleur préambule à la formule très claire et catégorique qui la suit. Pourquoi, en effet, le conjurateur insisterait-il par deux fois (*íti*) sur ce que les êtres dont il s'agit sont deux (*duaú*), deux races d'insectes (*plúṣi*), si les phrases précédentes n'avaient impliqué dans sa pensée une amphibologie possible sur le nombre et la nature des objets qu'il visait. — « Ils sont deux » dis-je (« si je parlais d'un *káñkata*, d'un peigne, cela ne ferait qu'un seul objet »). « C'est de la vermine », dis-je, (« et non point un peigne, comme le nom vous le ferait croire »). — Tel est, si je ne me trompe, le sens intime de cet épiphonème, étrange si l'on veut, mais non pas plus étrange que maint autre spécimen du langage des sorciers conservé par l'Atharva-Véda ou par un manuel quelconque de magie plus moderne. L'énigme ne commence que si la phrase est détachée du contexte qui l'explique et la prépare.

[1] *átho çatí ná káñkataḥ.*

d. « Les invisibles se sont évanouis », refrain répété en 4 et 3 (var.), application des thèmes A et B.

2. « Elle tue les invisibles en arrivant, et elle les tue en s'en allant, et elle les tue en les précipitant vers le bas, et elle les broie en les broyant. » Ou encore : « Celle qui vient les tue, et celle qui s'en va les tue, et celle qui expulse les tue, et celle qui broie les broie. »

A peu près sans difficulté. Sâyaṇa nous apprend qu'il s'agit de la plante magique; et en effet la mention du va-et-vient pourrait bien être une vague allusion aux frictions et aux simagrées auxquelles se livrent les conjurateurs sur le patient mordu par un serpent, en même temps que l'expression *avaghnatí* rappellerait que leur procédé curatif est censé consister à faire partir le venin « par le bas » (par la plante du pied)[1]. Mais, à y regarder de plus près, il est difficile de ne pas reconnaître une importance encore plus grande et un double sens aux mots *āyatí* et *parāyatí*, si couramment employés pour décrire les faits et gestes d'une autre entité féminine, l'Aurore[2]. C'est l'aurore, en effet, qui, en arrivant, et à plus forte raison en disparaissant (dans les rayons du soleil), tue les invisibles (les monstres nocturnes), et nous avons ici incontestablement le thème D, mais avec rappel en sourdine du thème A.

3. Ici l'obscurité s'épand de plus belle : nous avons une énumération de plantes, au nominatif pluriel, parmi lesquelles se glisse, au même cas, le mot *adṛṣṭā*, et tout cela semble régir le verbe final qui signifie « se sont évanouis ». Comme il est difficile de supposer que les plantes soient des « invisibles » et qu'on adjure les plantes de s'évanouir, on se tire d'affaire en admettant que ces termes botaniques ne sont point ici des substantifs, mais des adjectifs, et signifient respectivement « [les insectes parasites] qui vivent sur le çara, le darbha, etc. ». Cet expédient ne laisse pas de soulever quelques graves objections. — 1° Sans nier l'opportunité pratique d'exorciser la vermine qui ronge les végétaux utiles, on doit constater que pas une autre stance de l'hymne n'en évoque l'idée : il n'y est question, d'un bout à l'autre, que des parasites ou ennemis de l'homme ou du bétail; et, si l'on objecte que le morceau est fait de pièces rapportées, encore n'est-il pas mauvais que ces pièces se raccordent tant bien que mal. Or la stance précédente appelle évidemment comme suite la mention de plantes curatives, et non celle de cultures à dé-

[1] Cf. *A. V.*, X-XII, p. 61 (sur X. 4. 24).
[2] Cf. R. V. I. 113. 8, etc.

IMPRIMERIE NATIONALE.

fendre des insectes. — 2° Si telle était l'intention du rédacteur, il devait, sans difficulté, la formuler ainsi : *çaréṣu kúçareṣu yé darbhéṣu sairiéṣu vā*... le reste pouvant demeurer tel quel. — 3° En effet, le sens «parasites du muñja» va très bien pour *mauñjás* (et *vairiṇás*), qui est sûrement un adjectif; mais, en supposant qu'on recule devant la facile correction *múñjās*, il y a encore, ce semble, une moindre objection grammaticale à traduire *mauñjás* par «touffes de muñja», qu'à faire, pour les besoins de la cause, des substantifs *çará*, *darbhá*, des adjectifs signifiant «issus du çara, du darbha», alors qu'une règle élémentaire exigerait la vṛddhi de la première syllabe. — 4° Il y a une choquante contradiction à prendre ici pour réceptacles du parasitisme les végétaux dont précisément nous savons d'autre part qu'ils constituent la défense la plus énergique de l'homme contre la vermine et son venin : ainsi, je l'ai déjà dit[1], *darbhéṣu* A. V. X. 4. 13 ne peut signifier «gîté sous le darbha», puisqu'un peu plus haut (st. 2) «le darbha est brûlure» pour le serpent ou sa morsure; le kuça, — voir plus bas, — plante sacrée de même nature et substitut fréquent du darbha, doit participer à ses propriétés; le çara et le muñja figurent ailleurs comme plantes curatives, A. V. I. 2-3 et Kauç.-S. 25. 6. — Par toutes ces raisons, il paraît indiqué de corriger *adṛṣṭā* en *adṛṣṭān* acc., et de suppléer, comme régi par les noms de plantes, le verbe que suggèrent à la fois leurs propriétés connues et la teneur de la stance 2, soit *ghnanti*, *piṃsanti*, etc. : «les plantes tuent les invisibles, et tous ensemble ils se sont évanouis.»

Notre nomenclature comprend, dès lors, six végétaux, dont trois nous sont déjà connus pour leurs effets salutaires. Les *sairyás* «issus de la charrue» ne peuvent être que «l'orge et le riz», si fréquemment invoqués dans la conjuration des maléfices, cf. A. V. VIII. 7. 20, XI. 6. 15, etc. Restent le vairiṇa, dérivation de *vīriṇa* (andropogon muricatus P. W.), et le kuçara, inconnu, dont on ne sait trop que dire; mais il manque une syllabe au pâda *a*, et on la lui rétablit en lisant *kuçáçarāso* altéré par haplographie. Le kuçaçara peut fort bien être une variété ou un autre nom du kuça, plante bien connue. Soit donc, au total, en dédoublant les *sairyás*, sept plantes curatives, ici désignées par leurs noms masculins, mais qui, sous leur incarnation féminine en tant qu'*óṣadhīs*, doivent bien correspondre aux «sept vierges sœurs» de la stance 14. Au lecteur de juger si la cohésion ainsi obtenue du début à la fin de l'hymne est purement artificielle.

[1] Cf. *A. V.*, X-XII, p. 59. — Je profite de l'occasion pour confesser le contresens qu'un lapsus de lecture m'a fait commettre sur la stance 2 du même hymne : c'est de la fibre de roseau (*paruṣásya*) qu'on applique sur la plaie.

Que si pourtant l'on répugne aux remaniements suggérés, et si l'on tient, en dépit de l'usage et sur la foi de Sâyaṇa, à accepter *çará* et similaires pour des adjectifs, il y a encore un moyen de concilier la lettre même du texte avec l'impérieux postulat de bon sens qui exige que les plantes interviennent ici en tant que préservatifs et remèdes. Après tout, *mauñjá* et *vairiṇá* ne signifient autre chose que «relatif au *múñja*, au *vīriṇa*», par conséquent, si l'on veut, «qui en est sujet, qui en dépend, qui rentre dans le ressort de ces plantes»; bref, les *mauñjā adṛṣṭās* peuvent être «les invisibles que détruit le muñja», et ainsi du reste. On traduira alors littéralement les «invisibles que tue le çara... tous se sont évanouis», et l'on rentrera encore dans la donnée du thème D.

Le dernier pâda contient une faute de métrique védique, d'ailleurs fréquente dans la versification des bas temps, et il n'y aurait pas même lieu de la relever, si en général notre texte ne proscrivait rigoureusement la synizèse d'*i* final et voyelle initiale. Il est d'ailleurs bien aisé de la faire disparaître en lisant *ní lipsata*, forme qu'un arrière-scrupule grammatical a surchargée de l'augment à une époque postérieure où la synizèse, devenue de règle, ne gênait plus personne.

4 = A. V. VI. 52. 2 var. (cf. 1 = 9 infra). La traduction va de soi de part et d'autre, à cela près que le pâda *c* suppose ici probablement l'ellipse de *alipsata* («les lumières se sont éteintes»), tandis que dans l'A. V., c'est plutôt *avikṣata* qu'il convient de sous-entendre[1]. Quant au fond, il est étrange, à première vue, que les invisibles soient censés s'évanouir alors que tout dort, c'est-à-dire au moment même où ils règnent seuls sur l'univers; mais il faut ici faire abstraction du thème A (démons nocturnes) et ne songer qu'aux invisibles de la seconde catégorie. Les insectes, qui peut-être voltigeaient ou rampaient à la brune (infra 5), ont gagné leurs repaires, et c'est pour cela qu'hommes et bêtes peuvent goûter la paix du sommeil.

5. — *a b* (*práti dṛçran*?): «les voilà qui se sont montrés, à la brune, comme des voleurs». C'est alors que s'élèvent, dans les vapeurs du soir, les essaims de moustiques. — *c d* (*c* = 6 *c*): il manque une syllabe, dont la restitution serait aisée, mais arbitraire. On ne voit pas au juste pourquoi Roth et Grassmann s'accordent à repousser pour *viçvádṛṣṭa* le sens «qui voit tout», donné par

[1] On pourrait se demander à quel propos «les flots des rivières cessent de couler»; mais ce n'est pas le texte de l'A. V. que nous avons en vue. Il y faut voir sans doute un simple cliché descriptif du calme de la nature endormie.

Sâyaṇa (*viçvaṃ dṛṣṭaṃ yais*), et s'en tiennent à «vu de tous». L'un et l'autre à la fois conviennent à la forme du mot et à ses emplois. Plus bas, en 8 *b* et 9 *d*, le soleil est sûrement l'être «vu de tous»; mais c'est sûrement aussi parce qu'il «voit tous les êtres» qu'il peut «tuer les invisibles». En somme, tout tend à faire soupçonner que ce mot à double entente a été employé par un raffinement calculé d'expression et qu'il faudrait pouvoir lui assigner sa double valeur. Ici, mis au vocatif, on le traduirait difficilement par «ô vus de tous» : c'est bien plutôt un hommage à la vue perçante des invisibles; mais en même temps il prépare en quelque sorte le revirement marqué par *prátibuddhās*, et, autant qu'il est licite d'insister sur un calembour, on interpréterait volontiers : «Ô invisibles qui voyez tout, [tout le monde aussi vous voit et] vous êtes devenus visibles.» Sur la semi-défaite encourue par l'invisible qui se laisse voir, on se reportera à l'une des données accessoires du thème A.

6. — Les deux demi-stances s'adressent respectivement aux plantes curatives[1] et aux insectes nuisibles. — *a*. Généalogie des plantes, cf. A. V. VIII. 7. 2, etc. Une syllabe en trop, mais *vaḥ* n'est pas indispensable. — *b*. Sôma-plante est naturellement le roi ou le frère [aîné] des plantes; mais la mention du ciel et de la terre ne va pas sans un rappel lointain de Sôma-lune. Quant à Aditi, sœur des plantes, c'est pur verbiage. — *c* = 5 *c* var. — *d*. Adjuration qui devrait précéder le résultat constaté en 4 *d*.

7. — On exècre les invisibles, un à un, suivant leur habitat et leur signalement : — *a*. ceux qui se fixent sur les membres, sur le tronc (les épaules) de l'homme; — *b*. les *sūcīkās*, «aiguilles», c'est-à-dire ceux qui sont pourvus d'une trompe acérée, comme les moustiques; les *prakaṅkatās* sont moins faciles à identifier; cependant, si *káṅkata* veut dire «peigne», si *pradakṣiṇá* et *pramukha* impliquent «le côté droit du corps» ou «le visage tourné vers l'avant», etc., on voit que *prakaṅkatá*[2] revient à «tournant son peigne en avant»; il s'agit d'un insecte qui attaque avec l'appendice en forme de peigne dont la nature l'a armé, cf. supra 1; — *c*. *kíṃ canehá vaḥ*, «n'importe quoi de vous»; — *d* = 3 *d* var.; *ní jasyata*, «succombez!».

8-9. — On décrit l'effet que produit sur les invisibles le soleil qui s'élève à l'orient (thème A), l'oiseau céleste qui prend son

[1] Croirait-on que Sâyaṇa les applique toutes deux aux «serpents»? Car, à partir de 5, c'est de serpents qu'il a affaire, et son commentaire devient à peu près sans valeur. Voit-on le sôma frère des serpents?

[2] Remarquer l'accentuation, et cf. *dákṣiṇa* : *pradakṣiṇá*.

essor (thème B). Sur *viçvádṛṣṭa*, voir sous 5. Au lieu de *viçvāni*, on lirait volontiers *viṣāṇi*, dont Sây. suppose l'ellipse. La scansion *jũruan* est assez surprenante et dénonce un raffinement d'archaïsme. Le sens du mot est vague, mais ne fait point doute : il s'agit de « détruire en masse toutes choses [nuisibles] » ou de « détruire quantité de venins » ; cf. la suite[1].

10. — *a b*. Ici apparaît enfin le thème C, l'évocation du soleil guérisseur, mais accompagnée d'une image déconcertante dans sa plate et concise vulgarité, exactement « j'attache le venin au soleil, [comme une] outre dans la maison du liquoriste ». Que peut-on bien tirer de là? Sâyaṇa comprend que, de même qu'il est licite de suspendre une outre chez le liquoriste, ce n'est pas un péché de faire passer le venin dans le soleil. Il y a quelque chose de cela, sans doute, et même le principe essentiel de la physique védique justifie la comparaison latente du soleil fabricant de poisons avec le liquoriste désigné au commentaire par *surānirmātar* ; car, puisque les sucs venimeux existent comme les salutaires dans la nature, il faut bien que le Dieu solaire ait également distillé les uns et les autres[2]. Mais la comparaison est plus implicite et la pensée plus enveloppée que la glose ne le ferait supposer ; car on ne lit aucune particule signifiant « comme », et en traduction rigoureuse c'est le venin actuellement conjuré qui doit être pour le soleil une outre chez le liquoriste : il y a beaucoup d'outres chez le liquoriste, une de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire ; et de même, il y a quantité de poison dans le soleil depuis le temps qu'il en absorbe, car c'est là son office, une dose de plus ou de moins n'y changera rien, il en a vu bien d'autres, et par conséquent (*c*) il n'en mourra pas... Telle me paraît incontestablement la suite des idées.

c d e f. Séquence de petites phrases de prose hachée et cadencée, qui est tout à fait dans le ton ordinaire des conjurations magiques et se répète en refrain de 11 à 13. — « Il n'en mourra pas », c'est entendu. — « Ni nous non plus », puisqu'il nous aura guéris : « nous » désignant le patient. — « Le conducteur des chevaux bais [a écarté] » ou « [puisse-t-il écarter] au loin l'attelage de celui-ci » : très énigmatique dans sa concision apprêtée. Le verbe manque, mais ne peut être autre que le suggère *āré*[3]. La mention de l'attelage du Soleil ou d'Indra appelle allégoriquement celle du char de l'ennemi qu'il combat : or cet ennemi,

[1] 8 = A. V. V. 23. 6 var. ; 9 = A. V. VI. 52. 1 var. (respectivement 1re et 2e demi-stance).

[2] Cf. Henry, *A. V.*, X-XII, p. 61.

[3] Il n'y a même plus d'ellipse si l'on fait remonter *cakāra* du pada *f*, comme le propose fort sensément Sâyaṇa.

ici, c'est «l'invisible» ou «le venin», ou tous deux; et voilà par quel abus de métaphores le venin se trouve pourvu d'un attelage. — «La [plante] douce t'a changé en douceur», cf. A. V. VII. 56. 2 et V. 15. L'adjuration s'adresse au venin[1] : la douce est presque sûrement le çara (canne à sucre), dont l'application doit métamorphoser en douce liqueur le suc venimeux absorbé par la plaie; cf. les stances 3 et 14.

11. — *ab.* Pour l'expression, la tournure et le rythme sautillant, rapprocher la jolie stance A. V. X. 4. 14. Le diminutif *iyattaká* est formé comme lat. *tantulus*. Il s'agit des petits insectivores, et le conjurateur feint de traiter la morsure par le mépris : comment craindre un poison que les oisillons mêmes absorbent sans façon en dévorant celui qui le porte?

12. — *a b.* La fin est irrémédiablement fausse : peut-être *viṣapúṣpam ajīghasan*, d'abord glosé, puis remplacé par *viṣásya púṣyam akṣan.* On démêle l'intention générale : «trois fois sept petits vispuliṅgas ont dévoré la floraison (la fleur, l'essence) du venin». Mais pourquoi «trois fois sept»? n'est-ce qu'un nombre consacré et conventionnel? Et qui sont ces vingt et un? des «jets de flamme» ou des «passereaux»? Sâyaṇa nous laisse le choix, et il est probable que l'une et l'autre interprétation se réclame d'une tradition autorisée. La seconde s'accommoderait mieux du contexte et du rôle assigné en 11 à l'oisillon; mais la première est nettement étymologique («projetant des étincelles»), et présente l'incontestable avantage de nous ramener sur le terrain des faits par l'allusion qu'elle implique à une médication réelle dont les Védas offrent d'autres indices[2]. Il est difficile de croire que les sorciers guérisseurs n'aient pas connu le procédé de cautérisation de la morsure par application d'un tison, d'un fer rouge ou de langues de feu : sept langues de feu, appliquées trois fois chacune, sont donc censées dévorer l'essence active du venin; et, comme d'autre part l'on vient de constater que les oiseaux dévorent le poison, comme aussi rien ne semble plus naturel que de comparer les flammes vives et frétillantes à des oisillons alertes[3], les deux métaphores se fondent en une seule, toujours dominée sans doute par les données fondamentales des thèmes A et C; car, si c'est à leur nature solaire que les plantes (thème D) doivent leur vertu curative, à plus forte raison cela doit-il être vrai des flammes, visibles émanations du soleil. Plus bas (14 *a*), où

[1] En suppléant *viṣa* avant ou après *tvā*, on obtient un pâda de triṣṭubh.
[2] Cf. A. V. X. 4. 26.
[3] R. V. V. 1. 1. = A. V. XIII. 2. 46, etc.

nous retrouvons encore des oiseaux en même nombre et même distribution que nos vispuliṅgakas, il semble que l'éclair rapide et chatoyant des aigrettes des paons avides à picorer leur proie représente à merveille le frétillement des langues de feu occupées à dévorer le poison. Ainsi, malgré le laconisme de l'expression, les deux allégories se confirment et se complètent l'une l'autre, et il ne semble pas douteux que nous n'ayons ici, comme d'ailleurs dans la plupart des pièces de même genre, l'indication d'un traitement médical réel, accompagné de cérémonies et de paroles magiques qui en exaltent et en accentuent la puissance[1].

13. — *a b.* Les finales des génitifs sont à prononcer en diérèse. La stance n'est qu'un verbiage insignifiant : les « nonante-neuf femelles qui détruisent le poison » peuvent être les rivières (Sây.), mais aussi les plantes salutaires, ou même des femelles d'oiseaux insectivores. Au fond, tout cela revient au même.

14. — *a.* Manque une syllabe, mais le vers se termine parfaitement par *mayūríaḥ*. Les « femelles du paon » apparaissent ailleurs encore (A. V. VII. 56. 7), non pas, il est vrai, comme « emportant le venin », mais comme « déchirant la bête venimeuse » : nous avons vu que l'une et l'autre fonction relève du même principe. D'autre part, le plumage du paon en fait un excellent symbole de l'oiseau solaire (thème B); et enfin le nombre des paonnes concorde avec celui des langues de feu mentionnées en 12. — *b.* Sur l'identité probable des « sept vierges sœurs » et des sept plantes curatives, voir la stance 3. — *c d.* Le reste est sans difficulté.

15. — *a b.* Il est bien difficile de comprendre pourquoi Grassmann et M. Zimmer[2] contestent à Sâyaṇa le sens de « ichneumon » (*nakulá*) qu'il attribue à *kuṣumbhaká*. La structure de la proposition, sans doute, n'est pas d'une limpidité parfaite; mais, telle qu'ils la traduisent, elle ne s'explique pas le moins du monde; car, si le kuṣumbhaka était l'animal venimeux que la pierre dût fendre, la syntaxe et la logique exigeraient *iyattakáṃ kuṣumbhakáṃ* au même cas que *takáṃ*. Tout indique que *taká* seul désigne la vermine et que le kuṣumbhaka joue un tout autre rôle,

[1] Ou bien les *vispuliṅgakás* seraient-ils des pointes de métal rougies à blanc, ce qui s'accorderait également bien avec l'étymologie « lançant des étincelles » et avec leur représentation comme de fins becs d'oiseaux venant becqueter le venin dans la plaie? On voit que les diverses hypothèses que suggèrent les termes de notre morceau se meuvent, somme toute, dans un cercle très étroit de vraisemblances.

[2] *R. V.*, II, p. 462; *Altindisches Leben*, p. 99.

un rôle bienfaisant et auxiliaire de l'homme, comme on le verra en 16. Qu'en fait il soit ou non l'ichneumon, il est bien certain que cet office convient sans réserve à l'ichneumon, grand destructeur de vermine et gardien légendaire d'un remède végétal (A. V. VIII. 7. 23), et qu'en conséquence l'identification portée au commentaire est des plus plausibles. Quant à la construction grammaticale, il y a deux façons de la concevoir. Ou l'on isolera le pâda *a* : « l'ichneumon est tout petit », ou « voici le tout petit ichneumon » ; après quoi, le conjurateur passe à une autre idée, et cette introduction parenthétique de l'animal n'est qu'une préparation au rôle prédominant qu'on lui fera jouer dans la stance 16 et la conclusion du morceau. Ou bien — ce que je préférerais de beaucoup — l'ichneumon est le sujet de la phrase, et c'est lui qui parle, puisque le verbe est à la première personne : au pied de la lettre, la « pierre » dont il fend la bête nuisible, c'est sa dent aiguë ; mais, métaphoriquement, c'est le dard du Dieu solaire ou la foudre d'Indra (*áçman*) dont il apparaît ici comme l'allié ou le substitut[1]. — *c d.* Et par conséquent, tuant la vermine [et fournissant le remède], il est censé aussi emporter ou chasser le venin.

16. — Les conjurations du goût de celle-ci se terminent en général par une formule qu'on s'efforce de rendre aussi affirmative et péremptoire que possible, dût le mètre final en souffrir (*d*) : « le venin est parti... le serpent est mort... l'homme est guéri... », ici « le venin a perdu sa sève ». Mais la particularité de notre clausule, c'est qu'elle est mise dans la bouche du kuṣumbhaka lui-même, comme ailleurs dans celle du paidva, c'est-à-dire du cheval de Pêdu, grand tueur de serpents[2] ; et je ne pense pas, dès lors, qu'il puisse encore planer le moindre doute sur le caractère bienfaisant et tutélaire du kuṣumbhaka. Je vais plus loin, — je sais que bien peu me suivront, mais il me paraît de loyauté élémentaire de dire toute ma pensée : — de même que Paidva, le cheval blanc « qui sort de l'onde », représente incontestablement le soleil levant, de même ici je crois voir dans « l'ichneumon qui revient de la montagne » l'image du soleil qui descend le long des pentes du ciel[3]. Et ainsi la pièce se termine triomphalement sur le rappel du thème A, qui est le motif essentiel et dominant de toute cette singulière poésie.

[1] Ne pas oublier que ce petit reptile a, dans la mythologie védique, des attaches solaires très accusées, dénoucées dans la légende postérieure par la filiation de Nakula, frère jumeau de Sahadêva, issu des Açvins, et l'un des cinq Pâṇḍavas.

[2] A. V. X. 4. 4 ; cf. Henry, *A. V.*, X-XII, p. 12 et 56 sq.

[3] Cf. supra 8-9 (*párvatebhias*) et le refrain de 10-13.

A titre de conclusion et de commentaire résumé, je donne ici la traduction suivie du morceau tout entier.

1. Un peigne... mais non, ce n'est pas un peigne... Et un centuple... ce n'est pas un peigne non plus... « Ils sont deux », dis-je, « deux vermines », dis-je. Les invisibles ont disparu. — 2. Celle qui vient tue les invisibles, et elle les tue en s'en allant, et elle les tue en les faisant rouler en bas, et elle les broie, la broyeuse. — 3. Le çara, le kuçara, le darbha, l'orge, le riz, le muñja et le vìriṇa ont raison des invisibles : tous tant qu'ils sont, ils ont disparu. — 4. Les vaches ont regagné l'étable, les fauves se sont gîtés, les lumières des hommes se sont éteintes, les invisibles ont disparu. — 5. Mais les voici : on les a vus rôder, à la brune, comme des voleurs; ô invisibles qui voyez tout, on vous a vus et vous êtes découverts. — 6. O plantes, le Ciel est votre père, la Terre votre mère, Sôma votre frère, Aditi votre sœur. O invisibles qui voyez tout, on vous a vus : tenez-vous cois; chut! — 7. Fixés à demeure sur le tronc ou sur les membres, dardant un fin aiguillon ou un peigne menaçant, ô invisibles, tous tant que vous êtes ici, tous tant que vous êtes, soyez anéantis! — 8. Le soleil se lève à l'orient : vu de tous, il voit tout, il tue les invisibles, oui, il broie tous les invisibles et toutes les sorcières. — 9. Il a pris son essor, ce soleil sublime, lui qui sait détruire les venins en masse, lui l'Àditya qui du haut des montagnes, vu de tous, voit tout et tue les invisibles. — 10. Ce venin, je l'attache aux flancs du soleil, comme une outre aux murs du liquoriste. Et il n'en mourra pas ; et nous serons sauvés. Le Dieu aux chevaux bais a chassé le char du venin. La douce plante, ô venin, t'a changé en douceur. — 11. Le tout petit oisillon, c'est lui qui a dévoré ton venin. Et il n'en mourra pas; et nous serons sauvés... — 12. Trois fois sept oisillons de feu ont dévoré l'essence du venin. Et ils n'en mourront pas; et nous serons sauvés..... — 13. Les nonante-neuf femelles qui détruisent le venin, j'ai invoqué leur nom à toutes. Le Dieu aux chevaux bais a chassé le char du venin. La douce plante, ô venin, t'a changé en douceur. — 14. Trois fois sept femelles de paon, sept vierges sœurs ont emporté ton venin, comme l'eau que puisent des porteuses d'urnes. — 15. « Moi, le petit ichneumon, je fends avec la pierre cette vermine, et le venin l'a quittée, s'en allant aux contrées lointaines. » — 16. C'est l'ichneumon qui l'a dit en revenant de la montagne : « Le venin du scorpion est impuissant; impuissant, ô scorpion, est ton venin. »

6. *çúna āntrāṇi pece.*

Dans son ensemble, la stance où se lisent ces mots (R. V. IV. 18. 13) peut se traduire à peu près ainsi : « Dans ma détresse je cuisis les entrailles du chien, je ne trouvai pas un Dieu qui prît pitié de moi; je vis mon épouse tombée en défaillance, et alors le faucon m'apporta la liqueur. »

Cette stance sert de clausule à un hymne attribué à Vâmadêva, qui célèbre, sous une forme assez crue bien que très obscure, la naissance et les premiers exploits d'Indra. Selon Sâyaṇa, elle se rapporte à une fâcheuse aventure arrivée à Vâmadêva, tandis que M. Pischel préfère l'entendre d'Indra lui-même. De cette dernière interprétation je ne dirai rien ici : l'analyse de M. Pischel est aussi ingénieuse que profonde quant au reste de l'hymne; mais, sur ce point particulier, il me paraît n'avoir démontré que l'impossibilité absolue d'appliquer à Indra, soit la cuisson des entrailles du chien, soit même la donnée moins insolite de « l'épouse abaissée »[1].

C'est ce dernier mot seulement qui peut laisser prise à quelque doute de traduction : le sens de *ámahīyamāna* est tout simplement « non loué, non exalté », soit donc « sans gloire » ou « sans joie »; mais la comparaison avec *ávartiā* « par détresse » doit suffire à faire entrevoir dans cette expression exceptionnelle un euphémisme qu'on traduirait assez exactement en français, à la vulgarité près, par « qui n'en menait pas large ». Si même l'on s'en fiait à une valeur étymologique malheureusement quelque peu lointaine, il serait fort séduisant de rapprocher *ámahīyamāna* de l'allemand *ohnmächtig*, et l'on dépasserait ainsi les sens un peu ternes et vagues « erniedrigt » (Pischel) ou « freudeulos » (P. W.), pour sauter d'un bond à l'idée de « défaillance » que je viens de hasarder dans ma propre traduction.

Quoi qu'il en soit, écartons pour l'instant les éléments indécis et par présomption adventices, qui ne s'expliquent pas d'eux-mêmes et ne sauraient rien nous apprendre. Il y a dans le mythe deux traits caractéristiques : le premier et le dernier. Si nous ne possédions que le premier et le dernier vers de la stance, mis bout à bout, peut-être ne serions-nous point trop empêchés de savoir qu'en faire. Sachant désormais avec certitude, grâce à M. Bloomfield[2], que l'aigle qui apporte la liqueur est l'éclair qui précipite les eaux de la nue, nous soupçonnerions dans la cuisson un préliminaire indispensable à la chute de la pluie, et alors

[1] *Ved. Stud.*, II, p. 51.
[2] *Contrib.*, V = *J. of the Am. Or. Soc.*, XVI, p. 1 sq.

nous ne pourrions manquer de nous souvenir de la stance R. V. I. 164. 43 = A. V. IX. 10. 25, où sont décrites en ces termes les approches de l'orage : « J'ai vu se répandre entre ciel et terre une épaisse fumée : ce sont les héros (les Maruts?) qui ont fait cuire le taureau tacheté. . . [1]. » Le tacheté, on le sait, c'est toujours le nuage, et la fumée que dégage sa cuisson, c'est la nuée noire d'où tout à l'heure jailliront le feu et l'eau du ciel. L'allégorie est transparente, et nos deux devinettes rentrent parfaitement l'une dans l'autre en se complétant réciproquement. Mais il y a quelque chose de plus dans celle qui nous occupe en ce moment : il y a des circonstances accessoires et, si je ne me trompe, surajoutées, qui me paraissent des mieux propres à illustrer la manière dont je conçois le développement, la transformation en récit, d'une énigme naturaliste et primitive. Il va sans dire que les intermédiaires que j'imagine pourraient être multipliés.

1er stade : la devinette toute nue. — « On cuit le chien; la fumée monte; puis descend un grand oiseau qui apporte de la liqueur : qu'est-ce que c'est? »

On conviendra qu'un pareil jeu d'esprit n'est hors de la portée d'aucune intelligence. Cependant, pourquoi la fumée est-elle censée procéder d'une cuisson? parce que, dans la vie sauvage ou la vie rustique, on n'active guère le feu que pour cuire les aliments. Et pourquoi est-ce un chien que l'on cuit, plutôt que tout autre animal, ou même des légumes? Le choix est-il tout à fait arbitraire? Il ne semble pas : le chien hurle et le nuage tonne; voilà le trait d'union entre les deux idées. Dira-t-on que lorsqu'on fait cuire le chien il ne hurle plus? A la bonne heure; mais, lorsque le bœuf est au feu, il a également cessé de mugir; et pourtant il est bien certain que c'est à raison de ses mugissements que le nuage a été surnommé « taureau ». La vérité est que deux concepts différents se sont rencontrés et ont joué ensemble : le nuage qui monte est fumée; le nuage qui gronde est chien ou taureau; cela posé, il a paru piquant de dire que la fumée venait de la cuisson du taureau ou du chien. La seule objection que je prévoie, c'est que, si dans le Véda les nuées sont souvent des vaches, on ne les y trouve jamais déguisées sous la forme de chiennes[2]; mais ce serait vraiment trop exiger d'un livre relativement aussi récent, que de vouloir qu'il nous eût conservé dans leur nudité première tous les thèmes de folk-lore qui se sont insinués dans sa trame multicolore.

2e stade : ébauche de récit. — « Un jour, un homme cuisit un

[1] Cf. Henry, *A. V.*, VIII-IX, p. 114 et 156.

[2] Et toutefois, qu'est-ce au juste que la chienne Saramâ?

chien; alors il vint un aigle qui lui apporta à boire.» C'est le conte populaire, tel qu'on le recueille encore de la bouche de certains illettrés, dans toute son absurdité transcendante et brute.

3e stade : vague légende pieuse. — Mais cette absurdité ne satisfait pas tous les esprits. Tel réfléchit et se demande quel rapport il peut y avoir entre la cuisson du chien et l'arrivée de la liqueur. La magie est de toutes les époques : l'opération ne serait-elle pas un sortilège? Entre temps, un culte est né, dont les rites sont sanglants : la cuisson du chien ne serait-elle pas un sacrifice? Entre temps aussi, des idées religieuses se sont développées : les Maruts, simples génies des tempêtes, sont devenus les compagnons d'un Dieu vénérable, et eux-mêmes des sacrificateurs divins : s'ils cuisent le taureau, ce doit être en holocauste, comme l'implique la clausule de la stance qui les concerne [1]. Ainsi nous dit-on explicitement que «les Dieux offrirent le chien en sacrifice» [2]; et ainsi sommes-nous irrésistiblement amenés à penser que «la cuisson du chien» est un sacrifice offert par un suppliant en détresse, comme l'implique d'ailleurs le développement ultérieur de la légende.

4e stade : récit complet et organisé. — L'imagination d'un ou plusieurs conteurs brode sur cette double donnée : un sacrifice et une prière exaucée. On enjolive et l'on dramatise la légende primitive : on donne une épouse au suppliant, on feint que les Dieux ont tardé à répondre à son appel, et le tout enfin aboutit à un conte d'une parfaite cohésion, tel qu'il semble permis de le restituer dans les grandes lignes d'après le canevas que nous fournit notre stance. «Un homme nommé Vâmadêva et son épouse étaient perdus dans le désert et en danger de mourir de soif. Il invoqua les Dieux; mais il n'avait rien à leur sacrifier. Dans cette détresse, sa foi et sa piété l'inspirèrent : il prit le chien qui l'accompagnait, et, l'ayant tué, il en fit cuire les entrailles en holocauste. Tandis que la fumée montait, il interrogeait le ciel; mais le ciel demeurait sourd à sa prière. Déjà le malheureux se désespérait; déjà son épouse défaillait sur le sol... Tout à coup, un aigle fendit la nue et leur apporta la douce liqueur qui les ranima.»

Il serait évidemment intéressant et probant de retrouver ce récit, sous une forme quelconque, dans la littérature postérieure; mais à tous risques j'avouerai que j'en suis à peu près aussi sûr que si je l'y avais lu [3].

[1] «Telles furent les lois premières» R. V. I. 164. 43 *d*.
[2] A. V. VII. 5. 5; cf. Henry, *A. V.*, VII, p. 50.
[3] La meilleure preuve, en somme, que Vâmadêva ne cuit pas le chien pour

7. *sómo ná* (R. V. V. 36. 2).

La comparaison, au premier abord, semble assez incohérente : « O héros aux chevaux bais, puisse le sôma monter jusqu'à tes mâchoires et à la jointure de ton casque[1] comme sur le flanc d'une montagne ! » Mais on a déjà fait observer ici[2] que l'incohérence du Véda ne dépend en grande partie que de la façon dont nous le traduisons.

Ainsi que l'a fait observer Bergaigne[3], la place de *ná* indique que *sómo* appartient à la fois à la proposition principale et à la comparaison : « puisse Sôma monter.... comme il gravit la montagne ! » Si dès lors on tient compte des rapports fréquents établis par la versification védique entre le sôma et la montagne, — soit parce que le sôma céleste découle de la montagne du ciel (le nuage), soit à raison de l'origine montagneuse de la plante à sôma elle-même, — on entrevoit d'une idée à l'autre un rapport admissible, quoique encore extrêmement factice. On le complétera en se souvenant de l'identification de Sôma et de la lune : *sómo*, en tant que terme de comparaison fait double sens, « ..... comme la lune émerge sur le sommet de la montagne ». On voit les rayons d'or en illuminer le faîte, comme la jaune liqueur inonde le visage d'Indra : tableau pittoresque, comparaison juste et peu banale, dont le piquant, pour le poète védique, se double d'un jeu de mots implicite.

8. *çípre*[4].

Le sens de « mâchoires (*hanū*), joues, lèvres » pour *çípre* duel, indiqué par les commentaires indigènes, est, comme on le verra dans un instant, partout inutile, et quelquefois même gênant. L'origine de cette interprétation doit sans doute être cherchée dans le fait que la mention des *çípre* d'Indra accompagne souvent celle de ses orgies de sôma ; mais cette association de termes s'explique aisément dans un tout autre ordre d'idées.

Pour *çíprās* pluriel, le sens de « coiffure » (*uṣṇīṣamayyaḥ*) ou mieux « armure de tête » s'impose absolument : R. V. V. 54. 11 ;

le manger, c'est qu'ensuite on lui apporte à boire : il meurt donc de soif, et non de faim.

[1] Voir plus bas l'article *çípre*.

[2] *Vedica*, 1re série, p. 10 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 106.

[3] *Syntaxe des comparaisons védiques* = *Mél. Renier*, p. 79.

[4] Cette note n'est guère que le développement et peut-être la confirmation étymologique d'une suggestion de Bergaigne (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 25, n. 13 = *Quarante Hymnes*, *ibid.*). Je la publie néanmoins parce qu'elle a été conçue et rédigée indépendamment de la sienne.

VIII. 7. 25. Il est d'ailleurs traditionnel, et probablement étymologique; car, en mettant à part κεφαλή et *kapāla*, dont on ne sait trop que penser en dehors de ce qu'en a dit M. Meillet (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 281), on voit que *çíp-rā* et *cap-ut* paraissent coïncider rigoureusement, soit pour le vocalisme, soit pour le consonantisme de la racine[1]. On doit donc présumer que la *çíprā* est une pièce d'armure de tête. Le casque peut se composer de deux pièces qu'on rabat l'une sur l'autre par devant les lèvres : ce sont les *çípre*. Ou bien il en comprend plusieurs, qui s'ajustent et s'emboîtent les unes dans les autres au sommet de la tête (*çīrṣásu*, *çīrṣán*), et ce sont les *çíprās*. Mais, quel qu'en soit le nombre, le mot ne signifie jamais que « casque », ce qu'un court examen permettra de démontrer.

A commencer par les dérivés, l'ἅπαξ *çípravān*, dont la forme supposerait un **çípra* neutre, — observer que le duel *çípre* s'en accommoderait également, — et le très fréquent *çiprín*, presque toujours épithète d'Indra, donnent un sens excellent si on les traduit par « armé d'un casque ». Au contraire, si l'on part de *çipre hanū nāsike vā* (Sây.), on n'aboutira jamais qu'à « pourvu de lèvres » ou « de nez », et l'on conviendra que cela est un peu terne. C'est en forçant et relevant artificiellement l'expression que le commentaire obtient *çobhanahanūyuktaḥ* « ayant de belles mâchoires » ou « de belles joues »; et, même en y souscrivant, on peut à bon droit se demander si ces joues « brillantes » (*çobhana-*) ne sont pas précisément les lames de métal qui couvrent le visage du Dieu.

A plus forte raison, en dira-t-on autant de l'ἅπαξ *çipríṇīvān*. Car de ce dérivé quaternaire on ne saurait tirer le sens de « joufflu ». Quoi que signifie *çiprín*, « ayant des joues », ou « composé de pièces de casque », il est clair que son féminin employé substantivement **çipríṇī* ne peut avoir une autre signification que celle de « casque » : d'où, *çipríṇīvān* « casqué ». Et cette interprétation sûre confirme, s'il en est besoin, l'idée que nous nous faisons de la valeur de *çiprín* tout court.

Passons aux composés : *áyaḥ-çipra* et *híraṇya-çipra* signifient respectivement « au casque d'airain » ou « d'or », et les lèvres en métal sont, je pense, hors de question[2]; *hiri-çiprá* ne diffère

[1] Il est remarquable que, sous *suçiprá* R. V. II. 12. 6, Sây. glose *suçīrṣako vā*.

[2] Qu'on n'objecte pas *áyo-hanu* « à la mâchoire de fer »; car le pendant **híraṇya-hanu* n'existe pas; en d'autres termes, la nature métallique, en tant qu'elle s'applique aux *çíprās*, doit être prise à la lettre, tandis qu'elle est purement métaphorique dans *áyohanu* comme dans *áyodaṃṣṭra*. On remarquera, au surplus, que ces deux épithètes appartiennent spécifiquement à Agni, le formidable dévorant, alors qu'*áyaḥ-çiprās* se dit des Ṛbhavas, qui n'ont jamais passé pour « mordre » qui que ce fût.

point de celui-ci pour le sens, et à peine pour la forme; *suçiprá*, «au beau casque», fournit certainement un sens plus topique qu'avec l'acception de «lèvres», et *dáça-çipra* (nom propre) semble l'exclure sans restriction possible; enfin, *vṛṣa-çiprá*, épithète du Dàsa, ne signifie point «au mufle de taureau», mais «qui porte un casque en forme de mufle de taureau», genre de décoration animale trop commune partout, et particulièrement dans les peuplades barbares et demi-sauvages, pour provoquer la moindre surprise. Restent *viçipriya* «sans anses» (épithète d'un vase à sôma) et *viçiçiprá* (nom propre d'un démon), termes trop peu clairs pour décider soit dans un sens soit dans l'autre.

Nous passons enfin aux emplois du mot *çíprā* isolé, au duel seulement, puisque le sens du pluriel n'est pas contesté.

1° R. V. I. 101. 10 : «Viens t'enivrer avec tes chevaux bais, ô Indra, [et à cet effet] *ví ṣyasva çípre*», non pas «dénoue tes lèvres», mais «dénoue les deux pièces de ton armure de tête, ouvre ou défais ton casque», comme Don Quichotte pour boire le baume de Fierabras, ou le macabre Fritz du Souper des Armures (Th. Gauthier).

2° R. V. III. 32. 1 : «O Indra, viens boire le sôma que voici, le pressurage de midi que tu aimes : (*prapráthya çípre*) écartant d'un souffle puissant les deux pièces de ton casque, enivre-toi...» Même idée : nul n'a besoin de souffler pour ouvrir les lèvres; elles s'ouvrent bien toutes seules; mais écarter les lames du casque en soufflant dessus, c'est un tour de force bien digne de l'haleine d'un Dieu.

3° R. V. V. 36. 2 : traduit sous l'article précédent. Avec le sens de «lèvres» *çípre* ne serait qu'une redondance fort plate.

4° R. V. VIII. 76. 10 : «En te dressant dans ta force, ô Indra, en buvant le sôma pressuré dans la cuve, tu as fait trembler les bajoues de ton casque» (*çípre avepayaḥ*). S'il n'avait fait trembler que ses propres mâchoires, il n'y aurait rien là d'étonnant ni d'exceptionnel, et le tableau serait plutôt grotesque.

5° R. V. X. 96. 9 : «Lui dont les cavales d'or ont pris leur essor comme deux torrents, lui dont le casque d'or se rue en avant, pour [conquérir] le butin...» Le sens de la seconde épithète *hariṇí* est précisé par le parallélisme de *hariṇí* désignant les deux chevaux bais, et précise par là même celui de *çípre*, qui d'ailleurs, dans une phrase de ce genre, ne peut s'entendre ni des lèvres, ni des narines, ni des mâchoires.

6° R. V. X. 105. 5 : «Lui qui monte les deux chevelus... (*vanóti çíprābhyāṃ çiprínīvān*) le casqué qui conquiert au moyen de

son casque» ou «le conquérant casqué d'un casque», avec un pléonasme dont les Védas offrent maint exemple Le sens de *çipriṇīvān* une fois fixé comme on l'a vu plus haut, celui du corrélatif *çíprābhyām* s'impose; et, même en le faisant dépendre de *vanóti*, on doit convenir que «conquérir avec un casque» est une expression autrement claire que «désirer avec les lèvres».

En résumé, pas un cas qui ne s'ajuste au sens de «casque», et plusieurs qui répugnent à celui de «lèvres». Qu'on y joigne l'étymologie probable : la démonstration paraît suffisante [1].

9. *jaganvân* (R. V. X, 10, 1).

Bien que M. Geldner n'attache point à la rigoureuse concordance des formes grammaticales en védique la même importance que moi, il a bien vu [2] que ce masculin ne peut tenir lieu d'un féminin, ni par conséquent s'appliquer à Yamî. Il l'applique donc à Yama, et avec grande raison; car c'est Yama qui «franchit les vastes pentes» (R. V. X. 14. 1). Seulement il traduit le participe en verbe fini et l'incise comme une proposition principale. Ce n'est pas ainsi que j'avais envisagé la question, il y a longtemps, lorsque la même idée m'était venue sans que je la publiasse. Les cas sont assez nombreux dans le Véda où il y a lieu d'admettre l'enjambement d'un pâda pair sur le pâda impair suivant, et nous en avons ici un exemple, soit donc : «Puissé-je me concilier l'amitié de mon ami! Franchissant maint océan [pour me rejoindre], ‖ daigne le sage divin procurer un petit-fils à son père et songer à se perpétuer sur la terre!»

V. HENRY.

[1] A ce sujet, mon obligeant confrère M. Meillet veut bien m'écrire : «L'étymologie de véd. *çíprā* dont vous me parliez me plaît beaucoup. Quant à *kapála, caput*, j'avais des doutes sur ce rapprochement depuis longtemps : 1° parce que je ne crois pas à sk. *k* en face de lat. *c* (et non *qu*) hors de certaines conditions définies; 2° parce que les exemples de la voyelle i.-e. *a* en sk. sont infiniment rares ailleurs qu'au commencement des mots; 3° parce que, pour le sens, lat. *caput* et ags. *hēafod* répondent à sk. *çíras*, et indiquent uniquement l'idée de «tête, partie supérieure», non celle d'«écuelle» qui est primitive dans *kapála*, ni même celle de «crâne» .....»

[2] *Gurupûjâkaumudî*, p. 19 sq.

ÉTYMOLOGIES.

Le verbe δοκέω.

Il existe chez Homère un verbe irrégulier et défectif qui a beaucoup occupé les grammairiens et sur lequel Buttmann a écrit, dans son *Lexilogus*, un de ses meilleurs articles[1]. C'est le verbe qui fait à l'aoriste δόατο ou δέατο (les manuscrits ne sont pas d'accord sur la voyelle). Le sens de ce verbe n'est pas douteux : il signifie « paraître, sembler, avoir l'air ».

> Πρόσθεν μὲν γὰρ δή μοι ἀεικέλιος δέατ' εἶναι,
> Νῦν δὲ Θεοῖσιν ἔοικε...
>
> (*Od.*, VI, 242.)

« Avant il me semblait d'aspect méprisable. Maintenant il est pareil aux dieux. »

Ce δέατο ou δόατο est un ἅπαξ λεγόμενον chez Homère. Mais dans les Recueils d'Hésychius et de l'*Etymologicum Magnum*, nous trouvons deux formes apparentées :

> Δέαται· φαίνεται, δοκεῖ.
> Δεάμην· ἐδοκίμαζον, ἐδόξαζον.
>
> (Hésychius.)

On aurait pu néanmoins rester dans le doute sur ce δέατο si, par une heureuse rencontre, une inscription trouvée par M. Foucart en 1859, à Tégée, ne nous l'avait pas représenté jusqu'à trois fois :

Εἰ κἂν δέατοί σφεις πόλεμος ἦναι ὁ κωλύων « si la guerre leur paraît être l'empêchement » ;

Ζαμιόντω οἱ ἐσδοτῆρες ὅσαι ἂν δέατοί σφεις ζαμίαι « que les magistrats chargés de l'adjudication punissent de l'amende qu'il leur semblera bon » ;

εἰ δ' ἄν τις τῶν ἐργωνᾶν ἢ τῶν ἐργαζομένων ἐπηρειάζεν δέατοι ἰν τὰ ἔργα... « si quelqu'un des entrepreneurs ou des ouvriers semble faire obstacle au travail[2] ».

[1] II, p. 101.
[2] Cauer, *Delectus*, n° 457.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le sens de δέατοι dans ces trois passages n'est pas douteux : c'est celui du latin *videri*.

Mais ce même vers reparaît encore chez Homère sous une autre forme. Il a pris la désinence -αζω, -αζομαι, si usitée plus tard, déjà fréquente aux temps homériques, comme on le voit par les verbes comme μιγάζομαι « se mêler », ἀεκάζομαι « faire quelque chose à contre-cœur. » On a eu de cette façon un verbe δοάζομαι « sembler », qui revient régulièrement toutes les fois que le poète veut nous dire qu'une résolution a semblé la meilleure :

ὥδε δέ οἱ Φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι[1].

Les commentateurs expliquent par ἔδοξε.

En dehors de ce vers qui revient souvent sans changement, nous en avons un autre où paraît le futur δοάσσεται. C'est Nestor qui donne des conseils à son fils Antilochus pour la course des chars (*Iliade*, XXIII, 339). Il doit tourner le but de si près qu'il ait l'air de le frôler :

ἐν νύσσῃ δέ τοι ἵππος ἀρίστερος ἐγχριμφθήτω,
ὡς ἄν τοι πλήμνη γε δοάσσεται ἄκρον ἱκέσθαι
κύκλου ποιητοῖο.

Le scoliaste explique δοάσσεται par φαντασθῇ, νομισθῇ.

A côté de δοάζομαι il y a dû avoir aussi une forme δεάζομαι ou δειάζομαι. C'est ce qui ressort de la glose d'Hésychius :

δίασθεν· ἐδόκουν[2].

Ce verbe dérivé δοάζομαι, δειάζομαι a donc remplacé un verbe plus ancien auquel appartiennent les formes comme δέατο, δέατοι, δέαμαι. Quant au sens, il est toujours le même, c'est « paraître, sembler ».

Ce verbe a-t-il disparu de la langue grecque ?

Je ne le crois pas. Il serait étrange qu'un verbe si nécessaire eût succombé. Je crois qu'au contraire il est très employé en grec.

Une chose a dû frapper le lecteur : c'est la persistance avec laquelle, dans les commentaires des scoliastes, nous voyons reparaître le verbe δοκέω. Cette synonymie est déjà un avertissement pour l'observateur.

Le κ n'a rien qui doive nous étonner. On a un assez grand nombre de verbes pour lesquels il existe deux formes, avec ou sans κ. Nous citerons seulement :

ὄλλυμι	et	ὀλέκω
ἐρύω		ἐρύκω

[1] Voir par exemple *Il.*, XIII, 458, *Od.*, V, 474.

[2] Les manuscrits donnent δίασθεν, mais l'ordre alphabétique réclame δείασθεν.

βορ-	et	βρύκω
δω-		δώκω (cypriote)
πλα-	(καταπλήτην)	ἔπλακον
δέδια		δέδοικα.

Une des plus belles observations de George Curtius a été de montrer que ce κ est le même que nous avons dans les parfaits comme πέπλωκα, λέλυκα, ainsi que dans les aoristes ἔδωκα, ἔθηκα, ἧκα.

Δοκέω appartient à cette même formation. On sait que δοκέω n'est pas un verbe contracte ordinaire : il fait au futur δόξω, à l'aoriste ἔδοξα, au parfait passif δέδοκται. Il a donné naissance à des dérivés comme δόγμα, δόξα, qui s'écartent de l'analogie des mots tirés de verbes contractes. Je suppose que l'intermédiaire entre δοκέω et δέαται est un ancien parfait δέδοκε « il semble », qui n'a pas survécu, mais qui a laissé un héritier très vivant dans le verbe δοκέω[1].

C'est ainsi que le langage ne laisse rien perdre de ce qui lui est utile; mais il remplace les anciennes formations, devenues trop irrégulières et trop malaisées, par des formations plus modernes et plus commodes.

Il resterait à trouver l'étymologie de cette famille de mots. Mais, en l'absence du témoignage des langues congénères, il est difficile de rien dire de certain. M'étant d'ailleurs renfermé jusqu'à présent dans la langue grecque, j'aime mieux ne pas en sortir. Arrivé à cette antique période de l'histoire du verbe δέαται, je crois qu'il faut mettre cette ligne de points par lesquels les géographes marquaient autrefois les terres inconnues[2].

Κάπραινα, λύκαινα.

Le grec forme le féminin d'un certain nombre de noms d'animaux au moyen du suffixe -αινα :

κάπρος	κάπραινα
λύκος	λύκαινα
ὗς	ὕαινα
δράκων	δράκαινα
λέων	λέαινα.

Il est clair qu'il doit se trouver un chef de file. Je crois, en outre,

[1] A ceux qui sont familiers avec les observations de la grammaire comparée, il n'échappera pas que c'est tout à fait l'histoire des verbes *facio* et *jacio* en latin. Comparez aussi en grec δειδίσσομαι « craindre » (pour δειδίκ*j*ομαι), dérivés du parfait δείδοικα.

[2] J'ai indiqué, dans mon *Dictionnaire latin*, la parenté probable avec *decet*, *decus*.

que ce chef de file qui a entraîné à sa suite ces divers noms d'animaux, doit être lui-même un nom d'animal.

On sait que l'extension des suffixes est soumise à certaines règles sémantiques. L'esprit populaire, lui non plus, ne procède point par sauts : il va de proche en proche, d'après certaines associations d'idées faciles à comprendre pour tout le monde.

Je n'ai pas besoin de dire que le point de départ ne peut être un nom comme *λέων*, *δράκων*. Ces mots, au féminin, auraient produit *λέουσα*, *δράκουσα*.

Il n'y a, à ma connaissance, qu'un seul mot grec qui réponde, pour le sens comme pour la forme, au desideratum que nous cherchons. C'est *κύων* « le chien ». *Κύων* a dû avoir anciennement un féminin *κύαινα*, comme *λάκων*, *τέκτων* ont fait *λάκαινα*, *τέκταινα*.

Le grec classique a abandonné ce féminin. Il dit *ἡ κύων*, ou bien *κυνίσκη*. Mais la formation, comme on voit, avait eu le temps de se propager.

La linguistique parvient donc ici à reconstituer (si je ne me trompe), avec une grande vraisemblance, un vocable qui ne s'est conservé nulle part.

Ἀνδράποδον.

Ce composé ne s'explique que si on le replace dans la série dont il fait partie.

Le grec avait un vocable pour désigner le sol : *δάπεδον*. Ce fut une première forme de la propriété. Une autre sorte de propriété, ce que nous appelons aujourd'hui la « propriété bâtie », c'est *οἰκόπεδον*. Enfin l'esclavage étant dans l'antiquité une troisième forme de la propriété, l'esclave s'appela *ἀνδράποδον*. Il ne faudrait donc pas expliquer ce mot en le séparant de ses compagnons, comme on a fait quand on a supposé que l'esclave était ainsi nommé : *ἀπὸ τοῦ ἀποδόσθαι* (à cause de la vente) ou : *ἀπὸ τῆς πέδης* (à cause des chaînes aux pieds[1]).

Il ressort de ces composés que *πέδον* ou *πόδον* doit être entendu au sens de « bien », comme quand nous disons « les biens meubles et immeubles ». Il ne s'est conservé qu'à la fin des composés, à peu près comme les syllabes *-tum*, *-heit*, *-schaft*, en allemand.

[1] Je cite, à titre de curiosité, l'étymologie de Prellwitz. « Der mit menschlichen Füssen versehene Teil des *πρόβατον*. »

Θωρήσσεσθαι, *Armare.*

Quand j'ai fait dériver *armare* de *armus* « épaule[1] », j'aurais dû mentionner un fait absolument semblable en grec. Le substantif θώρηξ « poitrine » a donné θωρήσσεσθαι, qui, déjà dans la langue homérique, signifie « s'armer » :

Μῆτερ ἐμὴ, τὰ μὲν ὅπλα θεὸς πόρεν, οἷ' ἐπιεικὲς
Ἔργ' ἔμεν ἀθανάτων, μηδὲ βροτὸν ἄνδρα τελέσσαι.
Νῦν δ' ἤτοι μὲν ἐγὼ θωρήξομαι...
(*Il.*, XIX, 21.)

Οὔτε ποτ' ἐς πόλεμον ἅμα λαῷ θωρηχθῆναι,
Οὔτε λόχονδ' ἰέναι σὺν ἀρίστῃεσσιν Ἀχαιῶν
Τέτληκας θυμῷ...
(*Il.*, I, 226.)

La divergence entre les deux langues est qu'en latin *armare* a ensuite donné naissance au substantif dérivé *arma*, au lieu qu'en grec, par un procédé un peu différent, le verbe a communiqué sa signification au primitif θώρηξ, qui, dès lors, a voulu dire, non seulement « poitrine », mais encore « cuirasse ».

Ἡ ὁδός.

Parmi les mots en *os* qui, contrairement à leur désinence, sont du genre féminin, il y a ἡ ὁδός, ἡ κέλευθος, ἡ οἶμος, ἡ τρίβος, qui tous quatre expriment l'idée de chemin ou de route.

Peut-être avons-nous ici un reste de ce qu'on pourrait appeler la tendance anthropomorphique de la langue. Le même tour d'esprit qui fait qu'encore aujourd'hui nous disons « embrasser une profession, une opinion, un parti », et qui faisait dire aux Latins *amplecti dignitates*, *artem*, *virtutem*, ce même tour d'esprit a pu suggérer l'idée du féminin pour une voie ou une route qu'on choisit. Cf. en allemand : *einen Weg ergreifen.*

On demandera peut-être pourquoi les Grecs, pendant qu'ils y étaient, n'ont pas dit : ἡ ὁδή, ἡ οἴμη. Mais c'est que l'imagination a plus vite fait de changer l'idée que le langage de changer la forme. C'est ainsi que se produisent les anomalies. Quand les Romains ont commencé de se représenter l'Amour sous l'apparence d'un jeune garçon armé d'un arc et de flèches et ayant les traits de l'Ερως grec, ils ont changé le genre du mot latin *Cupido.* Mais ils n'en ont pas modifié le suffixe, qui est celui des mots féminins comme *libido*, *dulcedo.*

[1] *Mémoires*, IV, 82.

Fabulæ manes.

Il existe en grec deux verbes qui se ressemblent par leur forme, mais qui diffèrent notablement par le sens, l'un signifiant « parler », l'autre « paraître ». L'un est le verbe *φημί*, l'autre le verbe *φαίνω*. Le verbe *φημί* a une racine *φη* ou *φα*, qui se retrouve dans *φήμη* « la renommée », *φάτις* « la rumeur », *φάσις* « la parole », etc. D'autre part, le verbe *φαίνω* a une racine *φαν* ou *φα* que nous avons, par exemple, dans *φανός* « clair », *φάσμα* « apparition », *φανταζω* « faire paraître », etc.

Si nous cherchons en latin les représentants de ces deux racines, nous trouvons bien que la racine « parler » est représentée par *fari*, *fāma*, *fātum*, *fābula*, etc. Mais il semble que l'autre racine, celle qui signifie « paraître », n'ait rien donné.

Je crois qu'il y a en latin un survivant de cette racine : mais il a été absorbé par la famille du verbe *fāri*, dans laquelle il a rencontré précisément un homonyme. Je veux parler du mot *fabula* « apparition », qu'on a amalgamé avec *fabula* « parole, fable ».

Je rappellerai d'abord les vers d'une ode bien connue d'Horace :

> O beate Sesti,
> Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam :
> Jam te premet nox, fabulæque manes,
> Et domus exilis Plutonia...

Ce *fabulæ manes* a bien embarrassé traducteurs et commentateurs. On a généralement fait de *fabulæ* un génitif : « Les mânes de la fable. » Un commentaire latin l'explique de cette façon : *Fabulosi inferi, de quibus et poetæ et philosophi tam multa fabulantur.* Mais pour qui lit d'une venue les vers d'Horace, cette interprétation n'est pas acceptable. Le poète, qu'il soit réellement croyant ou non, admet en ce moment comme vraie la donnée mythologique : il parle des mânes, il va parler de la triste demeure de Pluton, ce n'est pas le moment d'intercaler un mot qui infirmerait ce qui précède et qui détruirait tout le mouvement de sa pensée. D'autre part, la symétrie réclame un nominatif de préférence à ce génitif d'une latinité douteuse. Orelli suppose en effet que *fabulæ* est un nominatif; il met en note : *Manes fabulosi, id est inanes.* Mais *fabulæ* ne peut se mettre à la place de *fabulosi.*

Fabulæ manes était, à ce que je crois, une expression toute faite, qui nous a conservé le vieux mot *fabula* signifiant « apparition ». La racine est ici la même que dans le grec *φαίνω*, d'où les substantifs *φάσμα, φάντασμα.* La racine sanscrite est *bhā* « paraître », d'où *bhāma-s* « apparence », *bhānu-s* (même

sens). Le suffixe est le même que dans *subula*, *pabulum*, *conciliabulum* [1].

Le même mot reparaît chez Perse (V, 152); le poète donne des conseils à un ami qui ne sait pas jouir de la vie :

> Indulge genio; carpamus dulcia; nostrum est
> Quod vivis : cinis et manes et fabula fies.

On a traduit, en forçant un peu les choses : « Tu deviendras une fable », c'est-à-dire « un mot, un vain souvenir ». Mais ici Perse, soit qu'il ait connu les deux mots *fabula*, soit qu'il ait été simplement guidé par l'usage, a voulu dire : « Tu deviendras une ombre, un fantôme. »

La pensée — et même l'expression — sont à peu près les mêmes que dans les vers de Ronsard :

> Je serai sous la terre, et *fantôme* sans os
> Par les ombres myrteux je prendrai mon repos...

Il y a, si je ne me trompe, un troisième exemple, antérieur aux deux précédents, de *fabula* employé dans ce sens. Il est dans l'*Hécyre* de Térence.

Lachès et Sostrate, ces deux vieux époux, si attachés à leur fils, si pleins de désintéressement pour eux-mêmes, croient qu'ils sont la cause du trouble survenu dans le jeune ménage de leur enfant. Pour y mettre fin ils se décident à se retirer à la campagne. Mais le fils, touché de cette abnégation, insiste pour qu'ils restent.

Pamphile.

« Quelle idée, ma mère. Quoi! Pour complaire à un caprice vous iriez vous confiner à la campagne?... Renoncer à vos amis, à vos parents, aux jours de fête passés en commun, le tout pour l'amour de moi? Non, il n'en sera rien. »

Sostrate.

« Les plaisirs, mon fils, ne sont plus de mon âge. J'ai eu mon temps, j'en ai joui; le moment de la satiété est venu... A notre âge, on ne fraye pas avec la jeunesse. Il est sage de se tenir à l'écart. Nous ne sommes plus, pour tout dire, que des ombres (*fabulæ*), un vieillard et une vieille femme. »

> E medio æquum excedere est : postremo nos jam fabulæ
> Sumus, Pamphile, senex atque anus [2].
>
> (*Hécyre*, v. 620.)

[1] Cf. le suffixe diminutif que nous avons dans *mostellum* « apparition », venant de *monstrum*.

[2] Ces mots : *postremo nos jam fabulæ sumus*, ont été quelquefois traduits :

Cette métaphore est familière aux anciens. Elle est exprimée ailleurs par les mots *umbra* ou *effigies*[1].

Je crois donc que dans les dictionnaires on fera bien à l'avenir d'avoir deux articles *fabula*. Toutefois, comme il arrive assez souvent, il semble que l'un des deux mots ait réagi sur l'autre, et de même que le second *fabula* désigne une apparition sans réalité, le premier, qui voulait dire « parole », en est venu à marquer un discours en l'air, une invention, *une fable*.

Sterilis.

On rapproche généralement l'adjectif latin *sterilis* du substantif grec σπεῖρα, qui désigne une femelle n'ayant pas encore eu de petit. Mais il y a loin de la virginité à la stérilité. En outre c'est tenir peu de cas du suffixe *-ilis*, qui ne doit pas être sans signification. Ce suffixe a ordinairement le sens passif et marque qu'une chose peut ou doit être faite (*facilis*, *fragilis*, *docilis*).

Sterilis est, selon moi, dérivé de *sternere*, et désigne proprement ce qui est bon à répandre en litière.

Sterilitas est donc un ancien synonyme de *calamitas*.

Ce dernier, comme me l'a suggéré notre confrère M. d'Arbois de Jubainville, a d'abord marqué la récolte qui, au lieu de venir en épis, vient en chaume et en paille. *Sterilitas* appartient, selon toute apparence, au même ordre d'idées. Le substantif, ainsi qu'il arrive souvent, a ensuite réagi sur l'adjectif. Virgile a employé le mot dans le sens propre, quand il a dit :

Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ.

Et Ovide :

Ceres sterilem vanescit in herbam.

Sterilis herba, c'est de l'herbe bonne à donner en litière.

Aufero, aufugio.

Parmi les formes dialectales du latin, je serais tenté de mettre les deux verbes *aufero* et *aufugio*, puisque ce n'est pas l'habitude

« Nous sommes au bout de la comédie. » Mais *postremo esse* n'est pas plus latin que ne le serait, d'autre part, *postremo fabulæ*. Il y a donc là une double impossibilité. Il faut voir dans *postremo* un adverbe signifiant « enfin, au reste, au résumé ». — Cet adverbe appartient particulièrement à la langue de la comédie. « Enfin, laissez-moi conduire cette affaire ». *Postremo id da mihi negoti*, dit dans l'*Andrienne* (v. 521) un personnage de Térence. — « Au reste, ceci me regarde. » *Postremo, edepol, ego istam rem ad me attinere intellego*, dit un personnage de Plaute (*Trinummus*, v. 591).

[1] Plaute, *Miles*, 622. — Liv. XXI, 40, etc.

du latin classique de changer *b* en *u*. La prononciation étrusque, au contraire, tend visiblement à confondre le *F* et le *V*. On peut donc supposer que *aufero* et *aufugio* ont été empruntés à quelque idiome italique voisin de la Toscane. Il y avait intérêt ici à accueillir les variantes dialectales pour éviter la confusion avec *affero*. Un autre moyen est celui qui nous est attesté par le sénatus-consulte des Bacchanales : *arfuerunt, arfuisse*.

L'INSCRIPTION OSQUE D'ANTINO.

ΠA·VI·ΠACVIES·MEDIS
o VESVNE·DVNOM·DED o
CA·CVMNIOS·CETVR

Cette inscription, découverte à Antinum, aujourd'hui *Cività d'Antino*, se trouve chez Mommsen, *Unteritalische Dialekte*, p. 321, et chez Zvetaieff, *Inscriptiones Italiæ mediæ*, n° 41. Elle a été l'objet de diverses interprétations, sur lesquelles il est inutile de revenir. Je crois qu'on s'est beaucoup éloigné de la vérité, qui avait été entrevue par Garrucci.

Il s'agit, comme il est aisé de le voir, d'une *dedicatio*. La première ligne donne le nom du magistrat (*medis*) : *Pa(quius) Pacuvius*, fils de *Vibius*.

Puis vient la divinité à laquelle est offert l'objet sur lequel était fixée la tablette de bronze; la déesse *Vesuna*, bien connue par les tables Eugubines.

Contrairement à toute bonne phonétique, on a voulu voir dans *cetur* le nom de nombre *quatuor*. L'un des premiers interprètes, Garrucci, était plus près de la vérité quand il traduisait par CENTVRIO. Je crois qu'en réalité il faut lire CENTVRIA.

Dans CVMNIOS on avait prétendu reconnaître le nom des objets consacrés à la déesse : mais *Cumnios* (pour *Cumniosum*) est, non pas un accusatif, mais un génitif pluriel. C'est le nom des Cominii ou anciens habitants de la ville de Cominium. Cette ville était située à peu de distance d'Antinum : détruite pendant la guerre des Samnites, elle n'a pourtant pas disparu entièrement, car Pline l'Ancien cite les *Cominii* parmi les populations de l'Italie centrale. Il n'y a donc rien d'étonnant à trouver à Antinum une centurie qui porte leur nom. Il existe encore aujourd'hui un lieu appelé Val di Cominio (près San Donato).

Reste la syllabe CA. Mais elle doit être jointe à DED, ce qui nous donne DEDCA : *dedicat*. Le *t* manque, comme il arrive assez souvent dans les dialectes italiques. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Le sens de l'inscription est donc : Paquius Pacuvius, Vibii filius, magistratus. Vesunæ donom dedicat Cominiorum centuria.

La langue de cette inscription est intéressante en ce qu'elle tient le milieu entre l'osque et le latin. A l'osque appartient en particulier le nominatif *Pacuies*. Au latin, le génitif pluriel en *orum* (l'osque a partout le génitif pluriel en *um*). On peut s'étonner de trouver *osum*, au lieu de *orum*, dans une inscription qui, à en juger par la forme des caractères, n'est pas de date très ancienne; mais il faut tenir compte de cette circonstance que l'expression CVMNIOS·CETVR était probablement une expression toute faite, comme l'est par exemple en latin *apud ædem Castorus*. C'est dans ces expressions officielles que les archaïsmes se conservent le plus longtemps, surtout si elles sont écrites en abrégé.

La chute du *t* de *dedicat* s'explique par cette circonstance que le mot suivant commence par une consonne : dans les inscriptions pariétaires de Pompéi on a *peria*, *habia*, *valia*. En falisque : *cupa*. En ombrien : *habe*, *dida*.

Quant à l'omission de l'*n* devant *t* (*cetur*), on en a aussi bien des exemples en latin que dans les dialectes du nord ou du sud de l'Italie; latin : *bene mereti*, *monumetum;* osque : *set* pour *sent*, *aragetud* pour *aragentud;* ombrien : *persutru* pour *persontro*, *furfat* pour *furfant*.

Michel Bréal.

DICTIONNAIRE

DE LA LANGUE MANDÉ.

INTRODUCTION.

DOMAINE DE LA LANGUE MANDÉ.
CARACTÈRES DISTINCTIFS DE CETTE LANGUE ET DE SES DIVERS DIALECTES.

La région soumise à l'influence française dans l'Afrique occidentale est divisée en trois zones bien distinctes, habitées par des peuplades de races et de langues tout à fait différentes. Le long de la côte de l'océan Atlantique, ce sont d'abord les pays du Cayor et du Baol. Leurs vastes plaines sablonneuses s'étendent, au nord, jusqu'au Sénégal; au sud, jusqu'à la Gambie. Cette région est habitée par les Wolof et les Sérèr.

En seconde ligne, une bande de terrain d'un caractère différent est constituée, au sud, par le massif montagneux qui forme le nœud principal du partage des eaux dans cette partie de l'Afrique, et s'étend, au nord, jusqu'au cours du Sénégal, parallèlement à la côte. La partie nord est ce qu'on appelle le Fouta sénégalais; la partie montagneuse est le Fouta Dyalon. De là descendent, au nord, la rivière Blanche (Bakhoï), qui devient ensuite le Sénégal, et son affluent, la Falémé; à l'est, le Tankiso, le principal affluent de gauche du Niger; à l'ouest, enfin, la Gambie, la Cazamance, les Scarcies. Cette région fut le berceau de la puissance africaine moderne de la race peule. C'est de là et du Masina que sont parties, dans les dernières années du siècle dernier, les bandes musulmanes qui ont pénétré dans les pays Haousa jusqu'aux bords du lac Tchad et dans le Baghirmi et l'Adamawa.

Au delà des montagnes de la Falémé et du massif du Fouta Dyalon, le terrain s'ouvre en de larges plaines, où le sol est absolument uniforme. Composé partout des mêmes grès et de la même argile ferrugineuse, il se ravine profondément au passage des eaux. De temps à autre, des blocs épars se dressent, témoins persistants des bouleversements géologiques antérieurs. C'est là,

sur une vaste étendue de pays, que s'est développée la race mandé.

Entre les Wolof et les peuples mandé, les Peuls, gagnant du terrain chez les nations voisines, ont formé de nombreuses tribus métisses. Sans chercher à résoudre la question controversée si les Wolof sont des produits croisés de Sérèrs et de Peuls, on peut affirmer qu'il existe des métis tout autour de l'îlot peul. Le Fouta sénégalais est habité par des croisés de Peuls et de Nègres, que l'on appelle Toucouleurs. Ce nom est le même que celui de Tekrour, par lequel on désignait autrefois la région nord-est du Soudan. D'après le général Faidherbe, ce mot veut dire : *convertis*[1]. Ces peuples ont été, en effet, les premiers convertis à l'islamisme. Les Toucouleurs ont la peau noire, mais leurs traits, beaucoup plus fins que ceux des Nègres, décèlent en eux le sang d'une race supérieure.

Vers l'est, dans le Wasoulou, qui borde la rive droite du Niger, de Sigiri à Kangaba; dans le Sankaran, le Kouranko, et tout le bassin du Milo, il existe une race d'hommes qui se disent Peuls, mais chez qui les traits, les mœurs révèlent une forte proportion de sang mandé, et qui parlent un dialecte mandé. Au contraire, leurs noms de famille, le grand *criterium* de la race en Afrique, sont des noms peuls, tout comme ceux des Toucouleurs. Ces hommes ont, d'ailleurs, gardé le souvenir des migrations de leurs ancêtres, qui se seraient effectuées par les routes Kourousa-Kankan et Dingiraï-Sigiri.

Au nord-est enfin, les environs du Sénégal, de Kayes à Badoumbé, sont habités par des métis de Peuls. On appelle cette région le Khaso. Ses habitants sont les Khasonké (hommes du Khaso).

De tous ces descendants de Peuls, Toucouleurs, Khasonké, Wasoulounké, Sànkaranké, etc., les premiers seuls ont gardé la langue peule avec de légères modifications. Les Wolof ont une langue à part, qui a de grandes parentés avec le sérèr, d'où elle tire probablement son origine. Les autres ont adopté la langue mandé.

Nous venons de reconnaître, dans la région au sud de la ligne du Sénégal et du Niger, l'existence de trois zones distinctes, où règnent trois familles de langues bien caractérisées. La première, la plus occidentale, est la *famille sérèr*, avec un dialecte très important, le *wolof*, et quelques autres moins connus, le *sine*, le *none*, le *dyoba*. Cette famille a encore quelques représentants

[1] Ce mot se trouve actuellement en égyptien où il veut dire : «marabout soudanien». On trouve, en arabe d'Algérie, كراز «coquille servant d'amulette», et تفريز «déclaration arrachée par écrit».

dans les rivières du Sud, où les peuplades qui parlent ces idiomes ont subi les invasions des Peuls et des Mandé.

Les langues de la *famille peule* ont pour base le *poular*, tel qu'on le parle au Fouta Dyalon et au Masina. Elles comprennent, en outre, le *toucouleur* et le *laobé*. Le toucouleur se parle dans le Fouta sénégalais, pays d'origine de la race toucouleure, d'où il s'est répandu, grâce aux conquêtes d'El hadj Omar jusque dans le royaume de Ségou. Le laobé est parlé au Fouta Dyalon, par une famille de gens de race non encore déterminée, dont la spécialité est de travailler le bois, pour faire des écuelles.

Quant à la langue mandé, elle régnait, au temps de la splendeur des rois bambara, des confins du désert jusqu'au bord de la zone boisée qu'habitent les gens de race *anyi*, le long de la côte du golfe de Guinée, et du cours de la Falémé jusqu'au Masina. Depuis lors, les Bambara ont été soumis par les Toucouleurs; mais la langue mandé subsiste encore dans les territoires conquis, où elle se parle concurremment avec la langue des conquérants.

De même que les familles sérèr et peule, la famille mandé a ses dialectes particuliers. Il y a lieu, pour bien saisir la classification de ces dialectes, de distinguer d'abord les divers groupements ethniques des peuples de race mandé.

Au XIII^e^ siècle, la région du Niger paraît avoir été divisée entre trois grands royaumes : ceux du Songhaï, de Mali, des Soso. Le royaume de Mali occupait le nord de l'emplacement actuel de Ségou. A l'est, s'étendait le royaume songhaï; à l'ouest, celui des Soso. Dès cette époque, la tribu des Mandé paraît avoir pris une grande prépondérance dans le royaume songhaï. « Les Mandé, ou Wangara, avaient sous leur autorité le pays jusqu'à Tirka et Kougha (vers Bouroum); seule, Gogo est ville indépendante[1]. » Les Mandé ont même fourni plusieurs rois. Il y eut de longues luttes entre les trois royaumes, dont les capitales, et notamment Ganata et Tombouctou, furent plusieurs fois bouleversées. Vers la fin du XV^e^ siècle, le dernier roi songhaï, Soni Ali, s'affranchit de l'autorité du royaume de Mali. Son successeur fut un usurpateur songhaï qui prit le nom de Mohammed Askya. Il persécuta, naturellement, les partisans de son prédécesseur, que l'on désigna sous le nom de Soninké (homme de Soni). Ceux-ci se retirèrent dans diverses directions, et notamment dans l'ouest, où on les retrouve aujourd'hui, aux environs de Bakel, sous le nom de *Soninké* ou *Sarakholé* (hommes rouges).

Mohammed Askya, ayant assuré son pouvoir, acheva le démembrement du royaume de Mali, qui fut partagé entre les dif-

[1] Binger, *Du Niger au golfe de Guinée.*

férentes tribus songhaï et les Soso. On garda aux habitants dispersés le nom de *Malinké* (hommes de Mali).

A l'avènement de Mohammed Askya, beaucoup de petites peuplades se séparèrent du royaume songhaï; entre autres, les Sénou et les Bobo. A la fin du XVI^e^ siècle, le sultan du Maroc envoya une expédition contre le royaume songhaï. Les Mandé, profitant de l'occasion, voulurent reprendre l'autorité. La tribu des Bambara se mit à la tête du mouvement et poussa ses conquêtes jusqu'au bord du désert. Ainsi furent créés les royaumes bambara de Ségou et de Nyoro. Les Soso, refoulés par les Mandé, les Soninké, les Malinké et les Bambara, se retirèrent dans le sud-ouest. On retrouve aujourd'hui leur nom sur les bords de la côte, dans la Guinée française.

Bien entendu, des mélanges de races eurent lieu. Les Soninké furent croisés de Peuls et de Maures; les Soso et les Bambara, les Peuls et les Malinké, se mélangèrent également, pour donner les différentes peuplades que nous connaissons aujourd'hui. De plus, les Mandé s'étaient étendus vers le sud et avaient pénétré jusque dans la zone boisée. Là, ils avaient trouvé un grand nombre de petites tribus auxquelles ils s'étaient mêlés : les Toma, les Kisinké, etc. A l'est, vers la fin du XVIII^e^ siècle, des Mandé avaient fondé la ville de Kong.

Nous allons trouver, en conséquence, la langue mandé partagée en un grand nombre de dialectes qui ont chacun leur domaine particulier.

Au nord, le dialecte des Soninké, avec mélange de peul et de maure (arabe hasanya);
— des Khasonké;
— des Bambara de Nyoro;
— des Malinké du Bambouk.
Au centre, le dialecte des Malinké de Kita;
— des Malinké de Sigiri;
— des Bambara de Ségou.
Au sud, le dialecte des Peuls du Sankaran;
— des Peuls de Wasoulou;
— des Peuls du Konyan;
— des Bambara de Kong.
Au sud-ouest, le dialecte des Peuls du Kouranko;
— des habitants du Kisi;
— des Soso;
— des Vaï.

Les peuplades du nord ont un langage beaucoup plus dur que celles du sud. Tout le groupe septentrional abonde en gutturales et en dentales; on y remarque tout de suite la fréquence de la

gutturale *kh*. Déjà le groupe du centre a des sons plus adoucis et une bonne partie des gutturales ne sont pas aspirées. Plus au sud, les sons s'adoucissent encore. Le *kh* n'y existe pas; les dentales sont remplacées par des liquides; les gutturales par des labiales. Enfin, le dernier groupe continue l'adoucissement des sons et l'on y trouve les sons *v*, *z*, *u*, inconnus plus au nord. Cependant, il y a une exception importante à ce phénomène. Le dialecte soso a conservé toute la rudesse que l'on rencontre dans la région septrionale. Il faut se rappeler que ces pays du nord ont autrefois appartenu aux Soso et il est possible que la dureté du langage des Khasonké et des Malinké du Bambouk provienne des mêmes causes que celle du langage des Soso.

ORTHOGRAPHE.

Nous avons adopté en principe, dans notre dictionnaire, l'orthographe française. Voici les seuls points sur lesquels un lecteur français pourrait éprouver quelque doute :

g, devant *e* ou *i*, a le même son que devant *a*, *o*, *u*. Prononcer *gi* comme fr. *gui* et non comme dans fr. *givre*.

h représente une aspiration très légère, moins forte que celle de l'allemand ou de l'anglais.

kh = allemand *ch* dur (*ach*, *Nacht*).

s n'a jamais le son de *z*, mais se prononce toujours comme dans fr. *saint*, ou comme *ss* dans fr. *passer*.

w a le même son qu'en anglais (français *ou* dans *oui*, *nouer*).

y se prononce toujours comme dans fr. *yeux*, ou comme l'*i* de fr. *Dieu*.

Remarque sur les groupes *an*, *en*, *on*, *in*. — Les groupes *an*, *en*, *on* se lisent comme en français, c'est-à-dire que l'*n*, quand elle est finale du mot, ou, à l'intérieur, placée devant une consonne, indique seulement la prononciation nasale de la voyelle (*en*, dans ce cas, se prononce comme dans fr. *bien*); si l'*n* est devant une voyelle, elle se prononce comme en français dans le même cas (*tenir*). — Le groupe *in*, par contre, se prononce toujours comme dans le français *fine*, *mine*.

ABRÉVIATIONS.

Ar. = Arabe.
B. = Bambara.
Bél. = Bélédougou.
Fr. = Français.
K. = Khaso.
Kg. = Kong.
Ko. = Konyan.
Kour. = Kouranko.
M. = Malinké.
S. = Soso.
T. = Toma.
V. = Vaï.
W. = Wasoulou.

A

A. Préposition. – 1. Marquant l'attribut, *yé*, *ma* (suffixes). Donne cela à Samba, *nyi di Sambama*. Dis-lui, *a fo a yé*. – 2. Marquant le lieu, se rend par *fé* (suffixe) ou ne se traduit pas. Je vais à Médine, *m' bé takha Madinifé* ou *Madini*. Je demeure à Sanankoro, *m' bi sigila Sanankoro*. – 3. Signifiant : du côté de, se traduit par... *mafa* (suffixe). Ce chemin va à Kita, *nyi sila bé takha Kitamafa*. – 4. Marquant l'extrémité d'un parcours, d'une distance, se tourne par : pour aller, et se rend par : *ka takha* ou *ka ta*. De Médine à Kita, il y a loin, *ka bo Madini, ka takha Kita, a ka dyan*. On peut dire simplement : *Madini ni Kita tyé, a ka dyan* (entre Médine et Kita, il y a loin). – 5. Signifiant : pour, ne se traduit pas. Donne-moi de l'eau à boire, *dyi di 'ma, n 'ka mi*. Voir *Pour*. – 6. Indiquant la possession, se rend par les pronoms possessifs. Ces bœufs sont à moi, *nyi nisi n 'ta lé mou*. – 7. Signifiant : dans, se traduit par *ro, to, la* (suffixes). Va chercher de l'eau au ruisseau, *takha dyi ta koro*. Voir *Dans*. – 8. Forme diverses locutions que l'on trouve aux mots correspondants.

Abaissement, *digili*.

Abaisser. ‖ S'—, *digi*.

Abandon, *boula, bla*.

Abandonner, *boula, bla; tou*. Les hommes du village ont abandonné leurs bœufs, *dougou ma, alou ka nisilou tou yé*.

Abattre. – 1. Démolir, *ti, tinya, dényé*. Il a abattu la case, *a ka boun tinya*. – 2. Couper, *tégé*. Le vent a abattu l'arbre, *fonyo ka yiri tégé*. – 3. Tuer, *fakha, fa*. Le chasseur a abattu un lièvre, *donsou ka sounsan fakha*. ‖ 4. Faire cesser, *ké ban*. Petite pluie abat grand vent, *san-dyi doromandi lé ké fonyo ba ban*. – 5. ‖ S'—, *bi* (tomber). Le cheval s'est abattu, *sou bira, sou bita*.

Abcès, *dyoli-késé* (bouton de sang).

Abdiquer, *fama-yoro boula, bla* (abandonner la place de roi).

Abdomen, *khono* (K.), *kono*.

Abdominal. C'est —, *a bé kononto* (c'est dans le ventre).

Abeille, *li-késé* (graine de miel), *di-késé, li-késo* (K.).

Abîme, *dinkaba, diméba* (grand trou); *dinka doun, dimé doun* (trou profond).

Abîmer, *tinya, ti, dényé*. La pluie a abîmé ma selle, *san-dyi ka na kirké tinya*. ‖ S'—, *tinya, ti, dényé*. Ma selle s'est abîmée à la pluie, *na kirké tinyara san-dyiro*.

Abjurer, *boula, bla*. Abjurer l'islamisme, *mori-ké sila boula*.

Aboiement, *woulou-kouma* (parole de chien); *woulou-kasi* (cri de chien).

Abolir, *ké ban* (faire cesser).

Abominable. C'est —, *a ka dyougou ka sya, a ka dyougou kou-dyougou.*

Abondance. Voir *Abonder.* ‖ En —, *syama, a ka sya; kou-dyougou*, en mauvaise part.

Abondant. C'est —, *a ka sya;* se tourne par : beaucoup, *syama.* L'eau est abondante, *dyi ka sya, dyi syama bé.*

Abonder, se tourne par : être en abondance, *syama, a ka sya.* L'eau abonde dans le pays, *dyi ka sya dyamani kono*, ou *dyi syama bé dyamani kono.*

Abord, ‖ —s (les), accès, environs, *kéréfé.* Il y a des cultures aux abords des villages, *dougoulou kéréfé, fourou bé yé.* ‖ D'—, *folo* (premièrement); *oma, onyéro, sa nyéro* (auparavant). Va d'abord chercher de l'eau, *takha folo dyi ta.*

Aborder, *v. a.*, *takha nyokhonfé* (aller au côté de); *v. n.*, venir au bord, *takha dafé.* Aborder sur la rive du fleuve, *takha ba dafé.*

Aboutir, aller finir à, *takha fanfé, takha.... mafa.* Ce chemin aboutit à Sanankoro, *nyi sila bé takha Sanankorofanfé*, ou *Sanankoromafa.*

Aboyer, *kasi* (crier).

Abréger, *sourou-ké* (faire court); *tégé* (couper).

Abreuver, *lami* (faire boire). ‖ S'—, *mi.* Le cheval s'abreuve, *sou bé mi.*

Abri, *gwa, dougou-doula, dougou-yoro* (cachette). ‖ Être à l'—, *bé dougou.* ‖ Se mettre à l'—, *takha dougou, bo...koro* (sortir de sous). Mets-toi à l'abri de la pluie, *bo san-dyi koro.*

Abriter, *dougou* (cacher). ‖ S'—, *takha dougou, bo...koro* (sortir de sous). Je m'abrite du soleil, *m' bé dougou tiliro.*

Abruti, inintelligent, *hakilinté, fakilinté.* Sot, *fato, fali; koulou; fourouli.*

Absent. Il est—, *an té yan* (il n'est pas ici); *a tara* (il est parti); *a ma na* (il n'est pas venu).

Absenter. S'—, *takha* (partir); *ma na* (ne pas venir).

Abstinence, *doumoubali* (action de ne pas manger).

Absorber, pomper, *mi.* La terre absorbe l'eau, *dougou bé dyi mi.* Engloutir, *khounou* (K.), *kounou.*

Absurde, *fato.*

Absurdité, *fatoya.*

Abuser, se tourne par l'adverbe : trop. Il abuse de l'alcool, *a bé dolo mi a syara* (il boit trop d'alcool). ‖ —, tromper, *néné.* ‖ S'—, *fili.*

Acariâtre, *songora dyougou* (de caractère difficile).

Accabler, fatiguer, *ségé.* Je suis accablé de fatigue, *n' ségéra kou-*

IMPRIMERIE NATIONALE.

dyougou. ‖ —, surcharger, *doni a syara sigi* (mettre un fardeau trop lourd). Il a accablé son âne sous le fardeau, *a ka faliyé doni a syara sigi ko.*

Accéder, s'approcher de, *na... fé, na nyokhonfé, takha nyokhonfé.*

Accepter, *mina; mouta; soro, sota* (K.); *son-ta, sona* (recevoir en cadeau).

Accès, *kéréfé.* ‖ — de fièvre, *farougan gosi; bongo* (K.).

Accident, *ségé; khé baré* (K.); *bono.*

Accoler, *kafou siri, kafou sigi* (attacher, placer ensemble).

Accompagner, *na nofi, takha nofi* (venir avec, aller avec); *boula nofi.*

Accord. Être d'—, *bé na.* Je suis d'accord avec mon père, *ni m' fa m' bé na.*

Accorder, *di* (donner); *ba fé* (permettre). Accorder une fille en mariage, *mousou-din ka fourou di.* ‖ S'—, avec quelqu'un, *ni... bé na.*

Accoucher, *woulon, wolo.*

Accoupler, V. Accoler. ‖ S'—, *dyouké.*

Accourir, *borito na* (venir en courant). Il est accouru, *a borito nara.* Il accourt, *a bé borito na.*

Accoutumé. Être —, *dali, déri, déla.*

Accoutumer. S'—, *dali, déri, déla.*

Accrocher, suspendre à un crochet, *den, dou, donlito sigi.* ‖ Faire un accroc, et S'—, *mouta, mouna* (prendre). L'arbre a accroché mon pagne; mon pagne s'est accroché à l'arbre, *yiri ka n' fani mouna.*

Accroître. S'—, *bounya.*

Accroupir. S'—. ‖ Être —, *dyon-koro bé; soumouri; nyoungi.* Il est accroupi, *a nyoungira.*

Accueil, *dyigiya.* ‖ Faire bon —, *dyigi kou-nyima.* ‖ Faire mauvais —, *dyigi kou-dyougou.*

Accueillir, *dyigi, mouta* (recevoir).

Accuser, *souda;* se traduit souvent par : dire, *fo.* Il accuse son frère de vol, *a bé fo doro-ké bé sounya ké.*

Acéré, *misé, mésé, méséni.*

Achat, *san, sama, sani.*

Acheminer. S'—, *takhama.*

Acheter, *san, sama, saniké.* J'ai acheté du mil à cet homme-là, *n' ka nyon sani tyé déma.*

Acheteur, *sanba, sanna, sani-kéla.*

Achevé. C'est—, *a bana, a banta.*

Achever, *ban.*

Acide, *koumou.*

Acquérir, acheter, *san;* recevoir, *soro.*

Âcre, *koumou.*
Actif, *kamalé, kamarin; sobé; syakéla* (qui travaille), *tyakéla.*
Action, *fèn, fèngo* (K.) (chose); *boko.* ‖ Une bonne —, *fèn-nyima.* ‖ Une mauvaise —, *fèn-dyougou.* ‖ L'— de, *kouroda.* L'action de parler, *fo kouroda.*
Adhérent. C'est —, *a minata.*
Adhérer, *mina.*
Adieu, *Allah i kisi* (Dieu te garde); *iniségé, inisé, inityé, iniké.*
Administrer, *makha.*
Admirer, *kanya.*
Adoucir, *lamoundi* (faire doux). ‖ Au goût, *diké.*
Adressé, *hakili, fakili khakili.*
Adroit, *hakilila, fakilila khakilila; télé.*
Adulateur, *donkilila.*
Adulation, *donkili.*
Aduler, *donkiliké.*
Adulte. Homme —, *tyé, ké, khé* (K.), *kamalé, kamarin.*
Adultère. Homme —, *dyado, dyanka, dyaro.* ‖ Femme —, *dyado mousou, dyaro-mousou.* ‖ Subst. abstrait, *dyadoya, dyaroya.* ‖ Commettre un —, *dyaroya ké.*
Adultérin. Enfant —, *nya fourou din* (enfant d'avant le mariage); *dyanka din, diankalimé.*
Adversité, *daya.*
Affable. Il est —, *a ka di; nyima.*
Affaiblir, *digi, do bo.*
Affaire, *fèn. fèngo* (K.) (chose). J'ai affaire avec toi, *n'i né ba ké.* ‖ Querelle, combat, *kélé.*
Affaisser. S'—, *digi; bi* (tomber).
Affamé. Il est —, *a bé k'onko, khonkho* (Kh.). ‖ Je suis —, *konko bé 'na* (la faim est en moi).
Affection, *kanouya* (K.); *kina.*
Affectueux, *kanouba; nyima.*
Affermir, *goléké, goléya.*
Affiler, *miséké.*
Affirmer, *fo.*
Affligé. Il est —, *a bé dimi.*
Affluence. Voir *Abonder.*
Affluent d'une rivière, *ba-boulou* (bras de fleuve).
Affluer, arriver en abondance, *na syama; bé syama.*
Affranchi, *foron, horon, foré, féré, horonyola.*
Affranchir un esclave, *foron-ké, foronya, horonya* (K.); *foré; féré; khoronké.*
Affreux. C'est —, *a ka dyougou.*
Affront, *nénila.* ‖ Faire un —, *néniké.*
Affût, à la chasse, *dougou.*

Affûter, *miséké.*

Afin que. – 1. Se tourne par : ou bien, *fo*, *wala.* Appelle Moussa afin qu'il vienne, *Mousa kili*, *fo a ma na* (appelle Moussa ou il ne viendra pas). Attache-le afin qu'il ne s'en aille pas, *a siri*, *wala a bé takha* (attache-le ou il s'en ira). – 2. Souvent il ne se traduit pas. Donne-moi de l'eau pour boire, *dyi di' ma n' ka mi* (que je boive).

Âge, se tourne par : années. Quel âge as-tu? *i ka san dyéli soro? moun san i ka soto?* On demande encore : depuis combien de temps as-tu pris le pantalon? *i ka koursi ta touma bé ani bi; san dyéli lé mou?* || En bas —, *din*, *dé* (B.), *dingo* (K.). || — mûr, *kamarinyà.* || — nubile, *fouroula.*

Âgé, vieux, *koro*, *koto*, *khoto* (K.).

Agenouiller. S'—, *nyoungi*, *nyonkiri.*

Agenouillé. Il est —, *a nyoungira.*

Agile. Il est —, *a ka féa*, *a féata.*

Agir, *ké* (faire), *khé* (K.). || — en, *ké iko* (faire comme). Il a agi en homme de bien, *a lé ké iko kamarin*, ou bien, *a lé kamariya ké* (il a fait l'action d'un homme de bien). || S'—, se tourne par : il faut, *nyanta*, ou le verbe : devoir, *kan.* Il s'agit de sortir d'ici, *nyanta alou ka bo yé*, ou *alou bé kan ka bo yé.*

Agiter, *lamakha.*

Agneau, *sakha-din*, *sakho-dé*, (K.), *sa-dé* (fils du bélier) (B.), *sa-kalima.*

Agrandir, *bounya.*

Agréable. C'est —, *a ka di; nyima*, *nyouma; béré*, *bété.*

Agréer, accepter, *mina*, *soro.* || —, plaire à, *ka di.*

Agrément, plaisir, *diya.*

Agresseur, *kélékéla.*

Agression, *kélé.*

Agricole, *tyiba; sénéna.*

Agriculteur, *tyikéla* (cultivateur), *séné-kéla* (semeur), *sénola* (K.).

Agriculture, *tyiké* (culture); *séné*, *séno* (K.).

Ah! *bisimilahi! la ilah! waï! eh!*

Ahuri. Il est —, *a filita*, *a filina.*

Aide, *déméli;* l'homme qui aide, *démélilo.*

Aider, *démé.*

Aïe! *waï!*

Aïeul, *faba* (grand-père); *fakoto* (vieux père); *mama.* || Aïeux (Les), *si* (race), *khabilo* (K.).

Aigle, brun, *watassa*, *wato* (K.), *nyingindyo* (K.); à tête blanche, *si gé kono* (oiseaux aux plumes blanches), *sé-gélo.*

Aigre, *koumou.* || Lait —, *nono koumou.*

Aigrette, plumet, *tyo.* || —, oiseau qui suit les bœufs, *koulangi; koulankhi* (K.), *gounani dyé.*

Aigrir, *koumou*, *koumouké*. ‖ S'—, *koumou*. Le lait est aigri, *nono koumouta*.

Aigu, *misé*, *miséno; néné; bolo* (K.).

Aiguille, *miséli* (objet aigu); *misilo* (K.); *karali* (objet pour coudre); *ségéla; gwé* (Bél.).

Aiguillon, d'un insecte, *binyé*, *byéné*.

Aiguiser, *misé-ké*.

Aile, *kama*, *kamba*, *khamba* (K.) (épaule).

Ailleurs, *doula do*, *yoro do*, *yoro géré*, *yoro wérélo* (Bél.) (en un autre endroit).

Aimable, *di; khanouba* (K.).

Aimer, *khanou* (K.). Les Bambara tournent ce verbe de deux façons : vouloir et être agréable. J'aime mon père, *m' ba fafé* (je veux mon père); *m' fa bé di n' yé* (mon père m'est agréable). ‖ — mieux, se tourne par être plus agréable, ou : valoir mieux, *gansa*. J'aime mieux le lait que l'eau, *m' bé nonofé dyi yé* (je veux le lait plus que l'eau); *nono ka di dyi yé* (le lait m'est plus agréable que l'eau); *nono gansa dyi n' yé* (le lait vaut mieux pour moi que l'eau).

Aine, *kono koro* (sous le ventre); *koursi dyala yoro* (place de la ceinture du pantalon); *kéné-khoto* (K.).

Aîné, fils, *din folo* (le premier fils), *dé flo* (B.). ‖ —, frère, *koto-ké*, *koro-ké* (le vieux homme), *khoton-khé* (K.). ‖ — e, fille, *din-mousou folo*. ‖ —, sœur, *koto-mousou*, *mousou-koro*, *mousou-khoto* (K.).

Ainsi, par ce moyen, *ikoro*. Il est ainsi arrivé à être riche, *ikoro a ka nafoulou soro* (ainsi il a reçu la fortune). ‖ — que, *tou*. Ainsi que je te l'ai dit, il est venu, *n' tou ka fo, a nara*. ‖ — de cette façon, *té; o nya*. Il faut toujours agir ainsi, *i bé ké té o nya;* il ne faut pas agir ainsi, *in ta ké té o nya*. Ne fais pas ainsi, *i ka na ké té*.

Air, élément, *kénébo*. ‖ —, vent, *fonyo*, *fyen*. Il fait de l'air aujourd'hui, *bi fonyo bé*. ‖ Avoir l'—, *bo iko; nya...bé* (paraître être). Cet homme a l'air bon, *mokho nya ka di;* ou *nyi mokho bé bo iko mokho ka di*. ‖ —, chanson, *donkili*.

Aire, *doula nonori*.

Aise. Être à l'—, *féré;* il est à l'aise, *a férènta*. ‖ Il est bien —, *a bé nyakhali; a diyara*. Se tourne par : cela est agréable. J'en suis bien aise, *nyi kou ka di n' yé*.

Aisé, facile (c'est), *a man goulé* (ce n'est pas difficile), *a man golé*, *a man goulé*, *a man kholé* (Kh.).

Aisselle, *kabakoro*, *kamakoto*, *khambakhoto* (Kh.) (le dessous de l'épaule); *kamakorola*.

Ajouter, se tourne par l'adverbe : davantage : *do di* (donner

davantage); *foraka* (Bél.). Ajoute encore un franc, *i ka tama kili do di ' ma* (donne-moi un autre franc). ‖ — FOI, *da.*

AJUSTER, *ké nyi*, *ké a bé na* (faire aller bien ensemble). Ajuste ces deux morceaux de fer, *i ka ké nyi négé foula alou bé na.*

ALARME, *koulon.* ‖ DONNER L'—, *koulon kasi.*

ALARMER. S'—, *dyito bé; bi sila*, *bi silana.*

ALBINOS, *founé*, *fournè.*

ALÈNE, *binyé*, *byéné; nagi.*

ALENTOUR, *kéréfé; fananté.* ‖ —s (Les), se tourne par : autour de. Les alentours du village sont cultivés, *dougou kéréfé fourou bé* (autour du village, il y a des cultures).

ALERTE, subs., *koulon.* ‖ —, adj., *a ka féa; a ka féata.*

ALIÉNÉ, *fato.*

ALEZAN (cheval) (*sou*) *dyoubé-oulé.*

ALIGNER, *tilin-ké; ké nyi.*

ALIMENT, *balou-fèn*, *domo-fèn* (chose à manger); *kisi.*

ALIMENTAIRE, *baloula.*

ALIMENTER, *balou.*

ALITER, mettre dans le lit, *lalanto sigi*, *lalangoro sigi.* ‖ S'—, *la* (se coucher).

ALLAITER, *nono sini mi* (faire boire au sein).

ALLÉGER, *doni bo* (ôter le fardeau).

ALLER. – 1. *Takha*, *ta.* Je vais à Kita, *m' bé takha Kita.* Où vas-tu? *I bé takha mi?* Où est-il allé? *A tara mi* ou *a takhata mi?* Va voir s'il est venu, *takha félé ni a nara.* Va, *takha*, *ta.* Va chercher de l'eau, *ta dyi ta.* – 2. Être sur le point de, *...to; bé... la.* Il va partir, *a takhato sa-sa* (B.), *a bé takhala sa-sa* (K.). – 3. Être en santé, *bé.* Comment vas-tu? *I bé di?* ‖ — BIEN, *bé hérato* (être en santé); *ka kèndé.* ‖ — MAL, *ma kèndé.* ‖ 4. convenir, *bènta.* Ce pantalon te va bien, *nyi koursi bènta ' ma*, ou simplement, *o koursi bé ' ma.* ‖ 5. — À LA SELLE, *bou ké.* ‖ 6. — DU VENTRE, *kono bori.* ‖ 7. — À PIED, *takhama.* ‖ — À CHEVAL, *sou-ko yélé.* ‖ — AU TROT, *sou bori.* ‖ — AU GALOP, *poroko-poroko.* ‖ — LENTEMENT, *takha mouni-mouni.* ‖ — VITE, *bori*, *tariya.* ‖ 8. — S'EN-, *takha; wa.* Va-t'en! *takha! a wa! ki k' wa* (B.).

ALLIANCE, amitié, *tériya.* ‖ —, mariage, *fourou.* ‖ FAIRE —, *dégé mi* (boire le dégué).

ALLIÉ, ami, *téri*, *téri-ké;* parent, *fourou-ké.*

ALLIER, mélanger, *kafou nyokhoma* (rassembler ensemble). ‖ —, marier, *fourou-ké.* ‖ S'—, *dégé mi.*

ALLONGER, *dyanya*, *bounya.*

ALLUMER, *mana.*

ALLUMETTE, *gandi; karabo.*

ALLURE, *takhama.*

Alors. — 1. En ce temps-là, *o touma*, *o touma kono; o ro; o ro sa* (à l'instant dans ceci). Alors Omar se leva et dit, *o touma Oumar oulita*, *a ko.* ‖ 2. — donc, par conséquent, *nyi kou a lé ké* (cette chose a fait que) ‖ 3. — que, quand, *ni*, *touma*. Alors qu'Omar faisait la guerre avec les Bambara, *touma Oumar ka ni Bamana kélé.* ‖ 4. —, en cette circonstance. Qu'as-tu fait alors? *I ka moun ké kou nalé?* (Qu'as-tu fait, cette chose arrivée?)

Alouette, *wouléni.*

Alourdir, *gouléya*, *géléya*, *kholéta* (K.).

Altéré. Il est —, *a bé dyi-lokho*, *a bé dyi-loua.*

Altérer. 1. Donner soif, *dyi-lokho ké*, *dyi-loua.* ‖ 2. Changer, *fali.* ‖ S'—, *fali.*

Amaigrir. S'—, *fasa.*

Amande, *kourou*, *koulou* (os, noyau).

Amant, *khanou* (K.), *dyado-ké*, *dyaro-ké*, *dyalo-ké*; *gala-ké.* ‖ — e, les mêmes mots avec *mousou* au lieu de *ké.*

Amarre, *siri; dyoulou.*

Amarrer, *siri*, *siti* (K.).

Amas, *dyouméli; dyoukhouma* (K.); *dyogo.*

Amasser, *dyoumé*, *dyogo-ké.*

Ambassadeur, *kila* (envoyé).

Ambitieux, *dinyé; sonyola*, *sonyolila.*

Ambition, *dinyé*, *sonyo.*

Amble. Aller à l' —, *soudé.* Ce cheval va à l'amble, *nyi sou bé soudéla.*

Ambre, *loubané; limbiri*, *lambiri*, *lamri*, *lambourou;* (Fr. l'ambre; Ar.). ‖ Boule d'—, *limbiri-késé*, *limbiri-kountarou.* ‖ Collier d'—, *limbiri-dyoulou.*

Âme, *ni.* ‖ Rendre l'—, *sa* (mourir).

Améliorer, *ké a ka fisa* (rendre meilleur).

Amende, *sara*, *salé; kityé; khakéla* (K.). Condamner à l'amende, *fo a bé salé sara.* Payer l'amende, *salé sara.* Une amende de deux barres de sel, *fardé foula salé.*

Amener, *nati*, *nanaé.* Amène le cheval, *sou nati.* Causer, *gwa.* La guerre a amené la mort de beaucoup d'hommes, *kalé gwara*, *mokho syama sara.*

Amer. C'est —, *a ka kouna.*

Ami, *téri*, *téri-ké*, *téri-tyé*, *khanou* (K.). C'est mon ami, *n' téri-ké dou*, *khanou n' ta dou* (K.). ‖ Bonne —e, *dimiséri; soun kourou.*

Amical, *téri ba.*

Amincir, *misé-ké.*

Amitié, *tériya.*

Amollir, *wourili-ké.* ‖ S'—, *wourili na.*

Amonceler, *dyogo ké*, *dyoukhouna khé* (K.); *dyogo sigi* (mettre en tas).

Amorce de fusil, *kérébo*, *toulamini morso* (Fr. amorce); *ta gido* (K.).

Amour, *khanou* (K.), *diya*.

Ample. C'est —, *a ka boun*.

Amplifier, *bounya*.

Ampoule, *fonyéta*.

Amputer, *tégé* (couper).

Amusement, *toulon*, *tlon*.

Amuser. S'—, *toulon*, *toulonla*, *toulonké*, *tlonké*.

Amulette, *sébé*, *séfé*, *safé*; *basi*.

An, *san*. L'an passé, *salon*, *sanfolo tambira*, *san tambira*. L'an prochain, *san woré*, *dyari*; *san mé bé na*. Dans deux ans. *san foula bé na*; *dyari ko*. Il y a cinq ans, *san loulou a kéra*.

Ananas, *dyabibi*.

Ancêtres (Voir Aïeux).

Ancien, *koro*, *koto*, *khoto* (K.). Les anciens du village, *dougouro ma koro* (B.), *dougouro mokholou koto* (M.). Dans l'ancien temps, *korolou*.

Ancre, *landoumé*,

Âne, *fali*, *falo* (K.).

Anecdote, *tali*.

Angle, *noun*; *noungo* (K.) [nez]; *koun*, *koungo* (K.) [tête].

Anguille, *dyi-sa* (serpent d'eau).

Ânier, *fali-tigi*.

Anil, *gara-yiri*, *gara-dyiri*.

Animal, *soubou*, *sougou*, *sobo*, *sogo*.

Anneau, au bras, *boulou-kori boulou-koni*, *boulou-godi*, *boulou-godo* (K.). || — au pied, *sina-kori*, *sina-koni*; *sina-godi*, *sina-godo* (K.). || — au doigt, *deroman* (B.), *doromé*, *dorona* (K.).

Année. (Voir An.)

Annuel. C'est —, *san-o-san a bé nalé* (cela revient tous les ans).

Ânon, *fali-din*, *fali-dé*.

Anse d'un vase, *kala*.

Antérieur. C'est —, *a nara folo* (c'est arrivé avant).

Antilope à poils rouges, cornes en lyre, *sisi*. || — à poil rouge, sans cornes, *makaran*. || — à cornes fuyantes, *dagé*. || — à cornes peu écartées, *mina*. || — à bosse, *tankho* (K.).

Antipathie, *ténéya*, *dyougouya*.

Antipathique, *téné*, *dyougou*.

Antique, *touma folo* (d'autrefois), *koro*.

Antiquité, *koroya*.

Anus, *dyou-da*; *bou-da*, *bo-da*.

Apaiser, *diya-ké*.

Apercevoir. S'—, *yé*, *nyé*, *dyé* (K.).

APLOMB. D'—, *télé*, *tili*.

APPARAÎTRE, *bo* (sortir), *boua*, *boé* (K.).

APPARENCE. EN —, se tourne par «avoir l'air», *nya*... *bé*. (Voir AIR.)

APPARTENIR, se tourne par le verbe posséder. A qui appartient ce fusil? *dyon mé ka marfa yé soro?* (Qui possède ce fusil?), ou bien *dyon ta marfa yé?* (De qui ce fusil est-il la possession?) Il m'appartient, *né ta dou* (c'est ma possession).

APPÂT, *mana*.

APPEL, *kili*.

APPELER, *kili*. ‖ S'—, se tourne par le mot nom. Comment t'appelles-tu? *I tokho di?* (Ton nom est quoi?), ou *i tokho?* (Ton nom?)

APPÉTISSANT. C'EST —, *a doumou ka di*.

APPÉTIT, *konko*, *khonkho* (K.). ‖ AVOIR —, *konko bé*. J'ai appétit, *konko bé' na*.

APPLIQUER, jeter contre, *fili* ... *fé*. ‖ S'—, *bé hakili boulala* (abandonner son esprit).

APPORTER, *nati*, *nanaé*. Apporte le fusil, *marfa nati*. — *Sama* (tirer). Apporte-moi cela, *nyi a sama 'ma*.

APPRÉCIER, dire le prix, *songo fo*.

APPRENDRE. 1. S'instruire, *kakha* (lire); *bé* ..... *ta*. Les enfants apprennent le Coran, *din misélou alou bé al koranou kakha*. J'apprends à écrire, *m' bé safé ta*. – 2. Enseigner, *digi*. Le marabout apprend le Coran aux enfants, *mori-ké bé al koranou digi din misélouma*. – 3. Entendre dire, *mé*. J'ai appris que l'almamy était malade, *n' ka mé almami ma kèndé*.

APPRÊTER. S'—, *débéri*, *bé* ... *na*.

APPROCHER, *na* ... *fé* (venir près); *na* ... *nyokhon*, *na* ... *nyokhonfé*. Etre prochain, *a bé na*, *a nato*.

APPROFONDIR, *si a ka doun* (creuser plus profond).

APPUYER. 1. Faire effort sur, *digi*. – 2. Poser contre, *tintana*, *sèmbé*, *simi*. Appuie ton fusil contre le mur, *i marfa sèmbé koubéma*. – 3. aider, *démé*. ‖ 4. S'—, *digi*, *sèmbé* (sur, ... *ma*).

APRÈS, *ko*, *kho* (K.). Après la pluie vient le beau temps, *san-dyi ko*, *a bé nyi*. ‖ — CELA, *o ko*. ‖ — QUE, *ko*. Après que la colonne fut partie, les sofas sont venus, *ko kélé takhata*, *sofalou nara*. ‖ — DEMAIN, *sini kindi*.

APTE. IL EST —, *a bé si kou nyouma* (il sait bien faire).

AQUEUX, *dyiba*.

ARACHIDE, *tiga*, *tigo* (K.). ‖ PAILLE D'—, *tiga nyara*. ‖ COQUE D'—, *tiga-fara*, *tigo-fata* (K.).

ARAIGNÉE, *limokho-mouta* (attrape-mouche); *tali*; *sousané*; *sabé*; *nyamankoro* (K.).

ARBRE, *yiri*, *yiro* (K.), *dyiri*, *dyéri*, *dyiro* (K.).

Arbuste, *yiri-din*, *yiri-dé*, *yiri-doromandingo* (K.).

Arc, *tou; khala* (K.). ‖ —-en-ciel, *san-khala* (K.), *doubou kologi.*

Archer, *khala-tigi* (K.); *khalan-khé* (K.), *tou-kélé-bakha.*

Ardent, *gwin.*

Ardu, *goulé*, *gwélé*, *kholé* (K.).

Arête de poisson, *yégé-kourou*, *yégé-koulou*, *dyégé-koulou.*

Argent, métal, *wori*, *woro* (K.). ‖ —, monnaie, *wori; khalis* (wolof); *khansara* (K.). ‖ Pièce d'—, *wori-késé*, *wori-misé*, *khalis mésèngo* (K.); *dalési.*

Argile, *banko*, *bankho* (K.).

Argileux, *bankoba.*

Aride. C'est —, *a fèn-o-fèn té na* (il ne vient rien du tout).

Arme, *négé; marama*, *marama-fèn.*

Armée, *kélé*, *kélé-ba*, *kélo* (K.).

Armer quelqu'un, *marama di* (donner une arme). ‖ — un fusil, *toulouro ké*, *tloro ké.*

Arracher, *sé*, *désé*, *dyaga* (K.).

Arranger, *dara*, *dala*, *dla*, *déné; bé*, *tobé* (K.).

Arrêter, la marche de quelqu'un, *sigi-la*, *mouta* (K.). ‖ S'—, *lo*, *do* (B.). Arrête-toi, *i lo.*

Arrière, *ko*, *kofé*, *koma*, *kho* (K.). ‖ En —, *kofé*, *koma.* ‖ —, poupe d'un bateau, *ko.* En arrière de la montagne, *tinti kofé*, *tinti koma.*

Arriver, *na.* ‖ — de, *bo* (sortir de). D'où arrives-tu? *I bora mi?* J'arrive de Siguiri, *m' bé na*, *m' bora Sigiri* (je viens, je suis sorti de Siguiri). Il est arrivé à Kita, *a nara Kita.* ‖ — par hasard, *na; don.*

Arrondir, *kori ké*, *moro-moro.*

Arroser, *son; dyi bo fourou kono* (verser de l'eau dans le champ).

Artère, *fasa*, *bigo* (K.).

Assaillir, *kélé.*

Assassin, *fakhala*, *falikéla.*

Assassinat, *fakhali*, *fali.*

Assassiner, *fakha*, *fa; dyara.*

Assemblée, *ladyéli*, *lédéli*, *dyéma* (Ar.).

Assembler, *ladyé*, *lédé.* ‖ S'—, *kafou*, *kafou nyokhoma*, *kafou ni kili*, *khafou nyokhokhan* (K.).

Asseoir. S'—, *sigi.* Il s'est assis, *a sigira.* Il est assis, *a bé sigila.*

Assez, *a tou té* (laisse cela ainsi); *a bana*, *a banta* (c'est fini); *a sira* (c'est arrivé). J'ai assez d'eau, *dyi sira n'yé.* ‖ Pas —, *a man sya; a té bo; a man si folo* (ce n'est pas encore arrivé). Je n'ai pas assez de lait, *nono man sya.*

Assiéger, *sigi . . . fé.*

Assistance, aide, *démé.* ‖ —, assemblée, *ladyéli*, *lédélé.*

Assister aider, *démé*. ‖ —, être présent, *bé*, *na* (venir); *sigi* (être assis).

Atroce, *dyougou a ka sya*.

Attacher, *siri*, *siti*, *sti* (K.).

Attaque, *boun-khan*, *giri-giriba*.

Attaquer, *kébé*.

Atteindre, *mouta*, *mina*.

Attendre, *kono*, *khono* (K.), *khonon* (K.). Attends que je revienne, *a kono n' ka na*. ‖ —, s'arrêter, *lo*, *do*. Attends ici, *lo yan*. ‖ S'—, *da* (croire), *hakili ba ro* (penser).

Attention, *hakili*, *fakili*, *fakli* (Ar.). ‖ Faire —, *hakili ba ro*, *hakili tou*, *hakili lo; don; moundi* (K.).

Attirer, *sama*, *samba*, *saba*.

Attraper, *mina*, *mouta*, *ta*. Attrape! *A ta!*

Aube, *dyouni-dyouni* (de très bonne heure), *dyounou-dyounou* (K.); *dountoun-kouma*, *dountoun-khasi to* (K.) (au chant du coq); *dounokoumo* (Bél.).

Aubergine, sorte d'— rouge, ressemblant à la tomate de France, *dyakhatou*.

Aucun, personne, *mokho té*. ‖ —, avec un nom de chose, se traduit par la répétition du nom et la négation. Il n'y a aucun arbre dans le pays, *yir'-o-yiri nté dyamani kono*. ‖ — peut se tourner par : pas un. Aucun grain de mil n'est tombé, *ani nyon késé kili ma boutou dougouma*.

Audace, *fariya*, *fatiya*.

Audacieux, *fari*, *fati*.

Auge, *fakha*.

Augmenter, *bounya: do di* (donner d'autre).

Aujourd'hui, *bi*. ‖ —, à l'époque actuelle, *sa nyokho touma* (au temps à côté de cet instant).

Aumône, *sarakha*, *sakha; karandi*. ‖ Faire l'—, *sarakha di*.

Auparavant, *touma folo*, *onyéro*.

Auprès de, *nyokhon*, *nyokhonfé*, *nyokhon kofé*.

Aurore, *tili oulita*, *tili ouléta*, *tilo ouléto* (K.) (le lever du soleil).

Aussi. 1. Et, avec, en même temps, *ani*, *ni*, *i; a bé; o bé*. — 2. C'est pourquoi, *o dé ka ké* (c'est cela qui a fait que). Tu n'as pas travaillé, aussi je te punirai, *i man bakha ké*, *o dé ka ké m' b' i gosi*. — 3. Devant un adjectif, comparatif d'égalité, se tourne par « comme », *iko*. Je suis aussi grand que mon père, *n' ka dyan iko m' fa*. — *b*. Après un pronom, *fana*. Moi aussi, *né fana*.

Aussitôt, *oro*, *ikoro*, *ni* . . . *ikoro ni; . . . tonma ména*. Aussitôt qu'il viendra, je l'attacherai, *ni a nara*, *ikoro m' b' a siri*, ou *ni a nara touma ména*, *m' b' a siri* (au moment où il sera venu je l'attacherai).

Autant, comparatif d'égalité, se tourne par : c'est égal, *a bé kili, a bé kakhan.* J'aime autant mon père que ma mère, *m' fa ka di n' yé ani m' ba, a bé kakhan* (j'aime mon père et ma mère, c'est la même chose).

Autorisation, *dalili.* || Avoir l'—, *dalili soro.*

Autoriser, *bafé* (vouloir); *dalila.*

Autour de, *kéréfé, bokhofé* (K.). Autour de la case, *boun kéréfé.*

Autre, *do, to.* Un autre arbre *yiri do; guéré, wéré* (Bél.). || L'un l'—, *nyokhon.* || Une — fois, *sinya foulana, sinya dola, doro.* || Les —s, *mokholou do, maou do* (B.). || Vous —, *nyi.* Vous autres blancs, *nyi toubabou.*

Autrefois, *folo doro.*

Autrement, pas de la même façon, *a té kili, a té kakhan.* || —, sinon, *ni o té* (si ce n'est pas cela). Va-t'en, autrement je te bats, *takha, ni o té m' b'i gosi.*

Autruche, *sougouni, kono-sougouti, sogonto* (K.).

Avaler, *kounou, khounou* (K.).

Avance, prêt, *fouma; douna* (K.); *dyoulou-douna* (K.).

Avancer, *takha; ma lo, ma do* (ne pas s'arrêter); *goré.*

Avant, *nya, nyato.* Il est parti avant moi, *a tara nté nya.* || — que, *kabini, kamini; sadi, sani, sado* (K.). Avant de venir, lave tes mains, *sadi i bé na, i ka boulou kou.* || En —, *da nyé, nyato.* || —-hier, *kounou ko.* || —, proue d'un bateau, *koun.*

Avare, *sonyola; kantéla* (K.).

Avarice, *sonyo.*

Avarié. C'est —, *a tinyara, a tita.*

Avarie, *tinya, tita.*

Avec, *ani, ini, ni, i, iningo* (K.); *nofi.* Viens avec moi, *na nofi.* Va avec lui, *takha nofi.* || —, au moyen de, *ma, na, la.* Il a cassé la porte avec une hache, *a ka da ti yèndéma.*

Avenir. A l'—, *touma bé na, o nya, o nyéro.*

Aveugle, *nya té; fyen té, fyon to* (K.).

Aveugler, *nya mouta* (prendre les yeux).

Avide, *sonyola, korosyé.*

Avidité, *sonyo.*

Avis, *yili.* || Donner son —, *dali.* || Être de l'— de, *bé . . . na, bé . . . kakhan.* || A l'— de, *yili ko.*

Avoir, posséder, *ba boulou.* J'ai une femme, *mousou ba m' boulou* (une femme est dans ma main); *soro, soto* (recevoir). J'ai deux enfants, *m' ka din foula soro.* || — faim, *konko bé.* || — soif, *min-lokho bé.* || — raison, *tonya ba boulou, tonya bé; dyo soro.* || — tort, *tonya té, tonya té boulou; dyo man soro.* || — peur, *bi sira, silana bé, dyito bé.* || — besoin, *makou bé.* J'ai besoin d'eau, *dyi makou bé n' yé.* || — chaud, *a ka gwin.* || — froid, *a ka néné, néno bé* (K.). || — le temps, *dyen soro.* || —

à, se tourne par le futur. J'ai à te parler, *m' bé kouma fo' yé* (je te dirai une parole). ‖ Il y a, *bé*. Il y a des villages, *dougou bé yé*. ‖ Il n'y a pas, *té*. Il n'y a pas de puits, *kolon té yé*.

Avorter, *sigiko*, *bokhogé*.

Aventure. Dire la bonne —, *kényéla*. ‖ Diseur de bonne —, *kényélala*.

B

Babiller, *barou*.

Badigeon, pour les caves, *nokho*.

Badigeonner, *nokholi*.

Bafouer, *dougouya*.

Bagage, *mina*, *mina-koulou*, *minanou*; *doni* (fardeau). ‖ Plier —, *fani fourgouro ké* (mettre son linge dans sa peau de bouc).

Bagarre, *kélé*.

Bagatelle, *fen sobé nté*, *fen gansan*.

Bague, *doroman*, *doromé*, *doroma* (K.).

Baguette, *bousa*. ‖ — de fusil, *bayéti* (Fr.).

Bai, cheval, *sou dyoubé*, *sou dyoubé fin*, *sou dyibé*. ‖ — brun, *dyoubé*. ‖ — clair, *dyoubé mounou*. ‖ — en tête et balzanes, *tyalou*.

Baie, golfe, *ba dogi*. ‖ —, fruit, *yiri-din*, *yiri-dé*, *yiro-dingo* (K.).

Baigner, tremper dans l'eau, *dyito sigi*, *dyiro sigi*. ‖ —, *v. n.*, être trempé dans l'eau, *dyou bé dyiro* (être le derrière dans l'eau). ‖ Se —, *kou*. Il s'est baigné dans le fleuve, *a koura baro*.

Bailler, *yala*, *khakha* (K.).

Baillon, *da siri*, *garou*.

Baillonner, *da siri* (attacher la bouche), *garou-ké*.

Bain, *kou dyi*, *dyi mé bé kou kono* (l'eau où on se baigne).

Baiser, *subst.*, *oulila*, *da-sousou* (murmure de la bouche). ‖ —, *v.*, embrasser, *oulila ké*, *da-sousou ké*.

Baisser. Se —, *digi*.

Bajoue, *tama* (joue), *da-fourgou* (sac de la bouche).

Balafre, *nya-dyogi* (blessure de la figure), *nya-non* (cicatrice de la figure).

Balai, *firali*, *fitala*, *fitalo* (K.).

Balance, *dya*, *souma-dya*, *soumalin-fen*.

Balancer, *lama*, *bito* (K.). ‖ —, hésiter, *méu ké kouma lon* (ne pas savoir que faire).

Balayer, *fira*, *fita*.

Balbutier, *da-gara*.

Balle, de fusil, *marfa-négé*; *négé-din*, *négé-dé*.

Ballot, *doni*. ‖ —, en forme de boule, en feuilles, *fonfou*.

Balzane, *dyé*. Cheval à une, deux, trois, quatre balzanes, *sou dyé kili, foula, saba, nani*.

Bambou, *bo*.

Banane, *namasa, némésa; banana, baranda* (K.).

Bananier, *namasa yiri*.

Banc, *sigila* (siège).

Bande à bandage, *sirila*. ‖ — d'étoffe de coton pour les pagnes, *fani-mougou*. ‖ —, troupe, *boulou; kélé; kélé-boulou*.

Bandeau, *fani-sirila*. ‖ — sur la figure, *nya fani sirila, nyana siri*.

Bander, *siri*, ‖ — les yeux, *nya siri*.

Bannette, *sagi*.

Baobab, *sira, sita, sila, sito* (K.). ‖ Pulpe du fruit du —, *sira-mougou*.

Barbe, *bon-si* (poils du menton). ‖ —, favoris, *dyéméné; tamasi* (poils de joues). ‖ — blanche, *si-dyé, si-gé, sé-gwé*.

Baril de poudre, *kolonto; mougou doun-doun*.

Barque, *kouloun*.

Barrage, *dyoubé*.

Barre de bois, *yiri-kourou, yiri-koulou, yiri-koutou*. ‖ — de fer, *négé-kourou*. ‖ — de sel, *fardi, fardé; bafal, bafé* (Bél.).

Barrer, *yiri-kourou ké, négé-kourou ké*. Empêcher de passer, *bali ka tambi*.

Barrière, *sansan, sinsin*.

Bas, *adj., dougouma; sourou* (petit). ‖ En —, *dougouma*. ‖ Là-—, *yé, yéfé*. ‖ A — prix, *songo man dyougou*. ‖ Faire main —se, *mouta; sounya*. ‖ Mettre —, *woulou, wolo*.

Bassin, *négé-ba, négé-kouna*.

Bastonnade, *bousa*. ‖ Donner la —, *bousa, gosi bousama*.

Bât, *kirké, khirkhé* (K.).

Bataille, *kélé, nyokhon-boun*.

Bâtard, *nya-fourou-din, dyanka-din, dyankalimé*.

Bateau, *kouloun*. ‖ — à vapeur, *sisi-kouloun*.

Bâtir une case, *boun ké, boun dara*.

Bâton, *béré, bélé, bré, blé*.

Battre, *gosi; bougo*. ‖ —, vaincre, *goulé*. ‖ Se —, *kélé ké nyokhon-boun ké*.

Bavard, *koumala, kouma-tinyala, baroula, baroulikéla*.

Bavardage, *barouli*.

Bavarder, *barou, barouli ké*.

Bave, *da-dyi* (eau de la bouche).

Baver, *da-dyi bo*.

Beau. C'est —, *a ka nyi; nyima, nyouma*. ‖ — père, *bira, bita*. ‖ Belle-mère, *bira-mousou, bita-mousou*. ‖ — frère, *ni-mokho*. ‖

Belle-soeur, *ni-mousou.* || Belle-fille, *bira-mousou.* || — temps, *nyi, nyouma.* Il fait beau, *a ka nyouma.* || Un — jour, *loungo.*

Beaucoup, en comptant, *a ka sya, syama, tyama; kika* (K.); *bélé-bélé.* || —, sans compter, *a ka sya, a ka tya, syama, tyama; hali; wa.* Il y a beaucoup de bœufs, *nisi ka sya, nisi syama bé yé.* Il y a beaucoup d'eau, *dyi syama bé.* || —, devant un adjectif, *nyima, nyouma, kou-sobé.* || —, dans le sens de grand, *bounba.* || —, sans complément, *kou-sobé, kou-nyima, kou-dyougou* (en mauvaise part); *bélé, bélé.*

Beauté, *diya, diyé.*

Bec, d'oiseau, *kono da.*

Bèche, indigène, *daba.*

Becqueter, *sokho, soua.*

Bégayer, *da gara.*

Bèler, *kasi* (crier).

Bélier, *sakha, sakha-ké, sakha-tigi, sa-ké, sa-tigi, sakhon-khé* (K.); *sakho-tigi* (K.).

Bénédiction, *baraka* (Ar.), *barké, abarka* (K.).

Bénéfice, gain, *tonou.*

Béni, *barkéla.*

Bénir, *baraka, barké.*

Berger, *géla, gwéla* (Ko.), *gé, gwé* (Ko.). || — de bœufs, *nisi-gé, nisi-géla.* || — de moutons, *sakha-géla.* On dit aussi *woré-géla* (gardien de troupeau).

Bergerie, *sakha-woré, sa-woré* (parc de moutons).

Bergeronnette, *nisi-kono* (oiseau des bœufs), *nisi-gonyori, nisi-gonyoro* (K. Bél.).

Besoin, *makou.* J'ai besoin, *makou bé n' yé.* L'homme a besoin du mil, *mokho makou bé nyon la.*

Bestiaux, *nisi* (des bœufs). || Parc à —, *nisi-woré.*

Bétail, *nisi* (des bœufs). || Troupeau de —, *nisi-woré.*

Bête, *sakha, sakho* (K.), *soubou; sogo, sougou* (S.).

Beurre, de lait, *naré* (K.); *nisi-toulou.* || —, de karité, *sé-toulou, sé-tlou.*

Biche, *kouloun, koulounga* (K.). || Grande —, *siné.* || — à cornes en lyre, *mina.*

Bien, *nyi, nyima, nyouma; béré, bété;* c'est bien, *a ka nyi, a kha bété* (K.); *a bé n' ta.* || —, beaucoup, *syama, a ka sya.* (Voir Beaucoup.) || —, devant un adjectif, *kou-sobé, kou nyima.* J'ai bien dormi, *n' ka sinokho kou-sobé.* Travaille bien, *i ka bakha kou sobé.* || — que, *bari* (cependant). Bien que tu l'aies aidé il ne t'as pas récompensé, tournez : tu l'as aidé, cependant il ne t'a pas récompensé, *i k' a démé, bari a man sara di ' ma.* || —s, richesses, *nafoulou, naflou.*

Bienfait, *sarakha.*

Bienfaiteur, *sarakha-dila.*

Bientôt, *sa-sa* (K.), *si-sa* (tout de suite); *touma doron* (dans un petit temps), *doron* (dans peu), *yéna.*

Bifurcation, *sila foula, sila fla, sira foula; fara, sila-fara, silo-fara doula.*

Bijou, *masiri, masili.*

Bijoutier, *sawa-ké* (K.), *noumou-ké* (forgeron).

Bivouac, *digi-doula; dakha.*

Blâmer, *lamo.* Je l'ai blâmé d'avoir volé, *n' k' a lamo katougou a ka sounyali ké* (parce qu'il a volé).

Blanc, *khoï* (K.); *dyé, gé, gwé* (Ko.). ‖ Homme —, *toubabou; fara gé, fata goé* (Bél.). ‖ Cheval —, *sou bé dyé, sou bé da.* ‖ Cheval qui boit dans son —, *sou dafé dyé.*

Blanchir, *v. n.*, devenir blanc, *dyé na.* Ses cheveux ont blanchi, *a si dyé nara.* ‖ —, *v. a.*, rendre blanc, *dyé ké.* ‖ — le linge, *kou.*

Blessé. Il est —, *a dyogira.*

Blesser, *dyogi.* ‖ — à coups de couteau, *sokho, soua* (piquer).

Blessure, *da; souali-da, souaré-da* (à coups de couteau); *dyogi, dimi* (douleur).

Bleu, *adj.*, *tigéla; fin-ma* (noir); *fomé; gara* (indigo). ‖ —, boule pour le blanchissage, *boula* (Fr.). ‖ — et blanc, pagnes rayés de ces deux couleurs, *fani fènkhala* (pagne de couleur). ‖ — et blanc, couvertures rayées de ces deux couleurs venant de Ségou, *danpé, kosoukholo.*

Blottir. Se —, *dougou.*

Boa, *maninya, mininya, maninyan, mininya, méninga*

Boeuf, *nisi, niso* (K.). ‖ —, à bosse, *sigi.* ‖ — porteur, *tamé, témé.*

Boire, *mi.* Va faire boire le cheval, *takha ka sou mi.*

Bois, perches, troncs, *yiri.* ‖ —, branches d'arbre, *yiri-boulou.* ‖ — à brûler, *lokho, loua, douo.* ‖ — à construire, *kisé.* ‖ —, forêt, *woulo, tou-ba.* Ceci est fait en bois, *nyi bakha yiri lé mou.*

Boisson, *mi-fèn, mi-fèngo* (K.).

Boîte, *bata, bara* (Fr.).

Boiteux, *sin-kilé, sin kili.*

Bon, *nyi, nyima, nyouma, béré, bété* (K.). ‖ — à manger, *di, bété* (K.); *doumou-fèn; nyima; douma.* C'est bon, *a ka nyi, a ka di* (au goût), *a kha bété* (K.); *a bé n'ta* (cela me convient); *douma dou* (c'est bon à manger). Ce n'est pas bon, *a ma nyi, a man bété* (K.), *douma nté* (ce n'est pas bon à manger).

J.-B. Rambaud.

(*A suivre.*)

DE L'ARTICLE.

(MORPHOLOGIE ET SYNTAXE.)

La plus petite des parties du discours, celle qui semble être la moins importante et jouer le rôle le plus humble, c'est, sans contredit, l'article; nous verrons qu'il en est tout autrement en réalité et qu'il remplit, au contraire, précisément la fonction essentielle qu'ont les infiniment petits dans le monde biologique. Il imprime pour sa part à tel langage son caractère propre; il vient en aide aux autres parties du discours, étant un mot auxiliaire d'une grande puissance; il leur donne la précision de concept et la détermination qui leur manquent; il les renforce s'ils en ont besoin, les décharge de leurs concepts accessoires trop lourds, évite les heurts que les mots principaux pourraient avoir entre eux, leur ménage l'espace et permet à la lumière logique de circuler. Il mérite donc toute notre attention. Nous allons essayer ici très brièvement de retracer son origine et son évolution première, sa fonction mécanique au point de vue morphologique et ses divers emplois fonctionnels au point de vue psychologique et syntactique.

Remarquons, avant de commencer, que l'article n'est pas commun à toutes les langues, qu'il est seulement le privilège de quelques-unes, tantôt des plus anciennes, tantôt, au contraire, des plus développées et des plus parfaites; mais que souvent il fait défaut, que ce n'est pas, par conséquent, un organe indispensable du langage, mais un organe complémentaire qui s'ajoute en présence de certains besoins psychiques d'expression, lesquels sinon le créent, du moins le développent et lui donnent seuls une existence personnelle autonome.

1°. — De l'article au point de vue morphologique, de son origine pronominale, de son évolution.

Les diverses parties du discours se sont développées les unes des autres. Dans les langues qui ne connaissent pas encore le pronom prédicatif, mais qui conjuguent le verbe possessivement,

IMPRIMERIE NATIONALE.

le verbe n'est, en réalité, encore qu'un substantif; le participe conserve toujours les attaches verbales; l'adverbe n'est qu'un adjectif *sui generis;* la conjonction n'est qu'une transformation de la préposition. C'est ainsi que l'article, à son tour et plus étroitement, tire son origine des pronoms personnels, et parmi eux, du pronom de la 3e personne.

Seulement, tandis que le pronom personnel de cette personne remplace le substantif et le rappelle, de manière à éviter sa répétition, l'article se joint au substantif et, au lieu de le *remplacer*, le *corrobore* désormais.

De cette origine, on peut apporter des preuves nombreuses. Pour citer d'abord les langues connues, qui ne constaterait en grec l'étroite parenté entre le pronom relatif, d'abord personnel, et l'article, et en français la dérivation de l'article du pronom latin *ille?* Mais dans des langues beaucoup plus antiques d'allure, le pronom est encore plus frappant. Il faut citer parmi elles le nama et les langues bantou. En nama, le pronom des trois personnes se joint au substantif en s'y suffixant. Ce n'est plus seulement celui de la 3e personne qui devient un article, ce sont ceux aussi de la 1re et de la 2e.

Le *processus* devient ainsi plus transparent et l'origine pronominale plus évidente. On dit : *kχυ-ta* « seigneur-moi », *au-ts* « homme-toi », *gu-b* « père-lui »; les suffixes *ta*, *ts*, *b* signifient « moi, toi » et « lui »; ce sont de vrais pronoms, et à la 3e personne on emploie de la même manière les expressions de tous les genres; masculin, féminin et neutre, *b*, *s* et *i*, qui sont aussi des pronoms.

De même, dans les langues bantou, on ne suffixe plus, mais on préfixe au substantif les pronoms, non plus des trois personnes, mais de la 3e; mais ces pronoms sont très variés : *k*, *t*, *d*, *l*, *n*, *p*, *b*, *m*, suivis de différentes voyelles et se rapportant à différentes classes d'objets; eh bien, chacun de ces pronoms se préfixe au substantif et sert d'article; en cafre : *um-tu* « il-homme », *ili-zwi* « il-mot », *in-χlu* « elle-maison », *u-dode* « elle-sœur », pour l'*homme*, le *mot*, la *maison*; il n'y a aucune différence entre le pronom et l'article, sinon la position.

. L'origine pronominale de l'article est indéniable, nous allons avoir l'occasion d'en fournir de nombreux exemples en parcourant tout à l'heure les diverses langues, et nous l'expliquerons plus loin lorsqu'il s'agira du point de vue psychologique.

Mais bientôt la sensation de cette origine se perd, quelquefois même la forme pronominale qui avait été empruntée ne fait plus fonction de pronoms, n'est plus usitée comme tel, et l'article survit seul avec sa fonction propre.

L'article ainsi dérivé du pronom est désormais destiné à dé-

terminer, c'est-à-dire à individualiser; quoiqu'il ait d'autres fonctions, comme nous le verrons plus loin, c'est là celle normale. Le substantif, par exemple, a une signification indéterminée; *l'homme* en possède trois bien distinctes; il signifie *un homme quelconque*, individuel, mais non désigné, dans le sens de *ἄνθρωπός τις*; ou bien il désigne *l'homme en général*, tout homme, l'homme par opposition à d'autres êtres, ou enfin il signifie *un seul homme* qu'on veut indiquer à l'exclusion de tous autres.

Comment distingue-t-on ces différents concepts? Beaucoup de langues, la plupart, seront hors d'état de le faire: ce ne sera que le contexte qui décidera. D'autres, au contraire, distingueront soigneusement ces cas; il y aura une forme, ou plutôt un mot spécial pour la détermination. Ce mot, ce sera l'article.

Mais toutes, pour cette expression, ne procèderont pas de la même manière. Les unes, par exemple, auront un indice pour marquer la détermination et un autre pour marquer l'indétermination. C'est ce qui arrive en français où l'on dit tantôt *un homme*, et tantôt *l'homme*. Mais cela se produit rarement, d'ailleurs ce n'est pas nécessaire; il suffit qu'on marque une de ces deux situations. Si, par exemple, la détermination a un indice, il suffira que cet indice soit absent pour qu'on sache qu'on se trouve dans un cas d'indétermination; et en français au lieu de dire *l'homme*, et par opposition *un homme*, on aurait pu, si tout n'était pas involontaire et inconscient dans le langage, dire *l'homme* et par opposition *homme*. C'est à ce dernier parti que presque toute les langues se sont arrêtées, de sorte que l'article n'y marque que la détermination seule, et qu'il n'y a qu'un seul article.

Certaines autres emploient l'article, le même, qu'il y ait détermination ou indétermination: tous les substantifs en sont toujours munis; l'article devient, à ce point de vue, indifférent. Il est probable qu'il a marqué d'abord la détermination, puis, que la sensation de son rôle s'est oblitérée et qu'il s'est ensuite étendu par analogie à tous les substantifs.

Lorsque l'on veut marquer non point *tel homme* individuel, mais l'*homme collectif*, on se sert de l'article déterminé, ce qui peut paraître singulier au premier abord, mais ce qui s'explique très logiquement.

En effet, l'homme collectif devient individuel vis-à-vis de telle autre espèce zoologique. Lorsqu'on dit par exemple : « L'homme et le cheval », il s'agit, non il est vrai, de deux individus, mais de deux genres respectivement individualisés.

Si c'est le substantif, l'être, qu'il y a lieu de déterminer, et si l'article est employé à cet usage, quelquefois cependant, anormalement, il y a lieu de déterminer une autre partie du discours,

et c'est alors l'article qui est encore employé dans ce but. C'est de cette manière, comme nous le verrons, qu'il détermine quelquefois l'adjectif.

Quoique l'article soit le principal et presque exclusif instrument de détermination, nous verrons qu'il existe des anomalies; quelquefois la détermination se fait par d'autres moyens. Par exemple, la racine du substantif s'amplifie quand une forme emphatique met en relief, et c'est ce *relief qui exprime la détermination.* D'autres fois, cette racine *se dédouble* en partie, et c'est ce dédoublement qui remplit cette fonction. Quoique alors il ne s'agisse pas de l'article (quelquefois ce n'est qu'une apparence), et que ce soit un hors-d'œuvre d'en traiter ici, nous le faisons cependant pour être complet, parce qu'il y a là une anomalie et un fait tout exceptionnel.

Nous rencontrerons dans l'étude de l'article quelques difficultés. Si presque toujours son origine pronominale est claire, quelquefois elle semble un peu cachée, nous devons avec sincérité relever ces éclipses, et chercher à retrouver le fil qui peut nous manquer tout à coup.

D'autres fois, l'article disparaît complètement, et cette éclipse est plus obscure. Un substantif, au cas normal, au nominatif par exemple, et au singulier, n'en est pas accompagné. On l'appelle, il est absent. Mais il apparaît tout à coup sous le réactif d'une autre catégorie grammaticale, par exemple, du pluriel, du féminin, de l'accusatif, pour exprimer une de ces catégories qui n'a pas ou qui a perdu le mode ordinaire d'expression.

Ce cas est très curieux. La détermination fait fonction de nombre, de cas, de genre. Quelquefois ce résultat n'est que l'effet de la chute de l'article dans les autres situations.

C'est ce que nous appellerons l'*article latent.*

Que si nous revenons à l'article proprement dit, celui qui suit la formation et remplit la fonction ordinaire, nous remarquerons qu'il peut occuper auprès du substantif deux positions bien différentes.

Comme tous les autres affixes grammaticaux ou lexicologiques, il se prépose ou se suffixe. L'article suffixé est plus rare, il perd dans cette situation un peu de son caractère, et on a peine quelquefois à le dégager. Il est ordinairement préposé, quelquefois préfixé, gardant mieux ainsi son indépendance, et plus prêt à remplir à cette place les fonctions diverses qui peuvent lui être données.

D'ailleurs qu'il soit préposé ou suffixé, l'article tantôt reste invariable et toujours le même; c'est le cas, entre autres, de l'article arabe *al, el;* tantôt, et le plus souvent, il varie, suivant

le genre, le nombre, le cas, ou suivant les trois à la fois; c'est ce qu'on peut observer dans l'article grec.

Dans les langues qui comptent, non deux genres ou même trois, mais un grand nombre de genres, comme les langues bantou, l'article varie suivant qu'il s'agit de diverses catégories d'objets. Cela n'a rien d'étonnant, l'article n'étant que le pronom personnel qui a préalablement suivi toutes ces variations. Nous allons maintenant, passant de ces remarques générales à une observation concrète, examiner l'article et, plus en général, l'expression morphologique de la détermination dans les divers groupes de langues. Nous établissons dans cet examen les divisions suivantes :

1° DÉTERMINATION MARQUÉE PAR L'ARTICLE.

A. — *Détermination du substantif.*

1° De la détermination et de l'indétermination par deux articles différents;

2° Un seul article s'applique à la fois au cas d'indétermination et à celui de détermination;

3° L'article marque seulement la détermination.

a. — ARTICLE PATENT.

1° *L'article est préposé.*

a. Il reste toujours invariable.
b. Il varie suivant les genres.
c. Il varie suivant les cas.
d. Il varie suivant la classe des objets.

2° *L'article est postposé.*

a. Il est invariable.
b. Il varie suivant les genres.
c. Il varie suivant les personnes.

b. — ARTICLE LATENT.

Il apparaît sous le réactif du genre, du nombre, du cas. Il sert à les marquer.

B. — *Détermination de l'adjectif, du verbe, de l'adverbe.*

2° DÉTERMINATION MARQUÉE AUTREMENT QUE PAR L'ARTICLE.

a. État emphatique;
b. Réduplication partielle.

En ce qui concerne l'article, nous distinguerons le cas où il dérive morphologiquement du pronom et celui où il semble avoir une autre origine.

1° DÉTERMINATION MARQUÉE PAR L'ARTICLE.

Comme nous l'avons dit, c'est le procédé ordinairement employé quand on marque la détermination. Mais la plupart des langues ne la marquent pas, et cela, en effet, n'est pas nécessaire le plus souvent : si le substantif est suivi d'un autre au génitif, cela le détermine suffisamment.

Dire : *livre de Primus* serait aussi clair que de dire : *le livre de Primus*, et ce livre n'en serait pas moins *individualisé*. Il en est de même, quand on dit : *livre que vous tenez à la main*. Que si ces circonstances manquent, l'emploi d'un adjectif démonstratif ou même d'un adverbe locatif, ou même un simple geste, peuvent suffire : *livre celui-ci*, ou *livre ici*, ou *livre*, en le montrant du doigt. Telle est d'ailleurs l'origine de l'article, puisqu'il dérive du pronom.

On a dû dire d'abord par pléonasme : *ceci-livre*, le désignant ainsi de deux façons ; plus anciennement, on disait sans doute *ceci*, puis, pour plus de clarté, on a ajouté *livre*. Nous verrons plus loin dans la partie psychologique que tel est l'ordre qu'on a dû suivre.

Livre-ceci ou plutôt *ceci-livre* est devenu *ce livre*, puis *le livre*. L'article est donc un luxe, mais nous verrons que c'est un luxe très utile. Le premier article a été un geste ; on sait quel supplément celui-ci apporte au langage chez les peuples primitifs ; les plus civilisés l'atténuant ont besoin de le remplacer et le remplacent souvent par l'article.

Encore moins est-il nécessaire d'avoir deux articles, l'un pour la détermination, l'autre pour l'indétermination. Encore moins surtout est-il utile de voir déterminer l'adjectif, ce sont pourtant des phénomènes que nous allons constater.

A. — *Détermination du substantif.*

Cette détermination a lieu au moyen de l'emploi de l'article, ou par d'autres procédés.

Étudions d'abord, et cela seul est notre sujet direct, l'emploi de l'article.

1° Article double.

L'article est double, il y en a un pour la détermination et un autre pour l'indétermination dans les langues suivantes :

Tout d'abord, dans les langues indo-européennes dérivées où il existe, l'article est généralement double, par exemple, en français et en allemand. Chez nous, il se marque par *un* pour l'indétermination, par *le*, *la*, *les* pour la détermination. L'origine de ces deux articles est évidente : le premier n'est que le mot de nombre non modifié; le second est le pronom latin *ille*, *illa*, *illos*, ainsi syncopés : *il(le)*, *il(la)*, *ill(o)s*. Il en est de même en italien, en portugais, en espagnol.

Même *processus* en allemand, où l'on trouve à la fois *ein* et *das*, avec même origine; en hollandais, en danois et en suédois. En anglais l'article indéterminé est le mot de nombre modifié : *a* au lieu de *one*; le déterminé est *the*, dérivé du pronom. Il en est de même en celtique où l'on rencontre *eur* et *an*, *ar*, et en grec où, à côté de ὁ, ἡ, τό, on rencontre τις, et aussi le substantif sans aucun article.

Le roumain marque très nettement la différence entre le déterminé et l'indéterminé. Dans le premier cas, l'article qui n'est autre que le pronom se suffixe au substantif et se décline seul. *Om-ul* « l'homme », *om-ului* « de l'homme »; dans le second, le nom de nombre *un* se décline seul aussi, mais se prépose : *un pork* « un porc », *unui pork* « d'un porc », etc. Il faut noter que cette langue peut obtenir un indice de détermination renforcée en préposant *tchel*.

L'adjectif se suffixe aussi l'article de détermination : *bun-ul* « bon ».

En dehors de la famille indo-européenne, nous trouvons le double article nettement formé dans le vieil égyptien et dans le copte.

Dans la première de ces langues, le déterminé est *pa*, fémin. *ta*, plur. *na*, d'origine pronominale; nous le retrouverons plus loin; l'indéterminé est de forme invariable, et n'est autre que le mot du nombre *ua* « un » : *pa nuter* « le dieu », *ua atef* « un père ». En copte, le déterminé est *pe*, fémin. *te*, plur. *ne;* l'indéterminé est *u*, l'origine est la même : *pi-kahi* « la terre », *u-rōmi* « un homme »; au pluriel, l'indéterminé est *han*, qui signifie « quelques-uns ».

Au contraire, les autres langues de la même famille, ou ne possèdent pas d'article, ou n'ont que l'article déterminé.

Parmi les autres langues de l'Afrique, le grebo possède aussi les deux articles. Le déterminé consiste dans le pronom de la 3e personne suffixé et redoublé *nono* [le pronom est *no*]; l'indéterminé consiste dans le pronom simple *no*.

Parmi les langues du Caucase, l'abchaze possède aussi le double article. Celui de détermination *a* est préfixé, c'est un pronom démonstratif; celui d'indétermination *k*, est suffixé : *a-pha* « le fils », *pha-k* « un fils ».

Les langues polynésiennes et les malaisiennes ont aussi les deux articles.

Dans les premières, tandis que l'article de détermination est *te*, *le*, suivant les langues, celui d'indétermination est *se*, *he*; *se tangata* « un homme », *le tangata* « l'homme »; *sa* n'est autre que le mot du nombre « un ». Dans les secondes, en dayak, par exemple, l'article de détermination est *ta*, tandis que celui d'indétermination est *idji*, mot de nombre.

Dans une langue mélanésienne, le nengoné, même état. L'article de détermination est *re*, donc un pronom; celui d'indétermination est *se*, le nombre « un » : *re ngome* « l'homme », *se ngome* « un homme ». Il faut remarquer que les noms propres ont une particule spéciale : *kei*.

Sans doute, quelques autres langues possèdent l'article d'indétermination, *mais ce fait est rare*.

Il faut remarquer d'ailleurs qu'il peut exister, entre le cas qui appelle l'article de détermination *le* et celui qui appelle l'article d'indétermination *un*, un troisième cas, moyen entre les deux, qui appelle, même souvent dans les langues qui possèdent les deux articles, l'absence d'article ou une modification de l'un des deux. C'est ce qui arrive en français plus difficilement, parce que l'article y est devenu comme indispensable dans ce cas; l'article est conservé, mais modifié au partitif.

On peut citer les exemples suivants : *un lièvre*, *le lièvre*, (*que*), *du lièvre*.

Ce dernier cas est même celui de la véritable indétermination; *un lièvre* est individuel, comme *le lièvre*, et représente plutôt l'indéfini. A ce point de vue, les deux articles seraient tous les deux de détermination.

2° Article simple, mais marquant à la fois la détermination et l'indétermination.

On ne conçoit guère qu'un tel *processus* puisse être réel. A quoi bon l'article, instrument de détermination, s'il s'agit d'un substantif qu'on veut, au contraire, indéterminer? C'est agir au rebours de la fonction.

Cependant l'explication historique en est simple. L'article de détermination, surtout lorsqu'il s'est fortement agglutiné au substantif, perd de vue bientôt sa raison d'être; il devient comme un suffixe lexicologique; il s'est cristallisé et est désormais indifférent au point de vue de la détermination. Mais il ne l'a pas toujours été. Ce qui prouve que ce *processus* est exact, c'est qu'il se produit surtout lorsque l'article est suffixé ou incorporé et a perdu son autonomie.

Un tel *processus* s'observe d'abord dans les langues dravidiennes.

Dans ces langues, le nominatif, lorsqu'il s'agit d'êtres animés, se forme en suffixant les pronoms de la 3e personne qui jouent exactement le rôle d'un article : *avan*, fémin. *aval*, sous la forme abrégée *on*, *ân*, *âl*.

Dans la langue nahuatl, la terminaison substantive en *tli* n'est point un suffixe de dérivation, mais un indice de détermination dont la fonction a disparu. Ce qui le prouve, c'est que ce suffixe disparaît encore dans les cas indirects d'indétermination, c'est-à-dire au pluriel : *siwa-tl* « la femme », plur. *siwâ*. Il en est de même quand le substantif est accompagné d'un suffixe possessif qui l'individualise suffisamment : *teo-tl* « dieu », *no-teŭ* « mon dieu ».

Parmi les langues européennes, le nordique suffixe l'article au substantif, et il semblerait qu'il en résulte une déclinaison de détermination ; mais cette fonction s'est oblitérée, et l'on peut signaler là un phénomène du même genre que ceux que nous venons de décrire ; nous y reviendrons.

3° Article simple ne marquant que la détermination.

C'est le cas le plus commun ; il nous retiendra quelque temps.

Nous reprendrons ici les langues que nous avons envisagées plus haut comme possédant les deux articles, l'un de détermination, l'autre d'indétermination, qu'on peut considérer tous deux à un certain point de vue comme de détermination, en les étudiant relativement à la détermination marquée par des articles et à l'indétermination absolue restant sans indices.

Au point de vue morphologique, il faut distinguer principalement l'article préposé et l'article postposé.

1° *Article préposé.*

L'article préposé forme la règle ; ce n'est qu'exceptionnellement et par une certaine anomalie que l'article postposé apparaît ; dans cette dernière situation il ne peut, en effet, bien remplir ses fonctions, si ce n'est celles de détermination. Il est et doit rester naturellement l'avant-coureur du substantif.

Il faut distinguer l'article restant invariable et celui qui varie suivant les diverses autres catégories grammaticales. C'est l'article variable qui est le plus normal. En effet, l'article n'est qu'un pronom détourné de ses applications ordinaires ; or, le pronom varie et très énergiquement suivant le genre et le nombre.

C'est donc par lui que nous commencerons.

Article préposé variable.

Le pronom préfixé varie suivant le genre principalement, puis suivant le nombre, le cas et la classe d'objets; cette dernière n'est d'ailleurs qu'un genre *sui generis*. Dans cette première catégorie rentrent plusieurs langues indo-européennes, parmi les langues chamitiques: l'égyptien, le copte, le bedza, le somali et le galla; une langue américaine, le maya; une langue de l'Asie orientale, le khassia.

Parmi les langues indo-européennes, toutes ou presque toutes celles dérivées ont l'article variant suivant le genre et le nombre à la fois, quelquefois un second article d'indétermination variant de la même manière, et enfin, l'indétermination plus absolue. Commençons par observer le français actuel.

L'article de détermination parfaite est *le*, lequel devient suivant le genre et le nombre, *la* ou *les;* nous en avons indiqué l'origine pronominale. Cette langue possède aussi l'article de détermination imparfaite, au singulier, *un*, lequel devient au pluriel *des*, en empruntant ici le génitif du premier : *l'homme*, *les hommes; un homme*, *des hommes.* Il possède enfin l'indéterminé absolu, sous la forme de partitif: *du bœuf*, *du mouton*, en empruntant cette fois le génitif singulier du premier article. En vieux français, le substantif indéterminé dépouillé de tout article était très usité; on disait *homme*, ce qu'il ne serait plus permis de dire aujourd'hui.

En allemand moderne, et dans toutes les autres langues germaniques modernes, on suit le système du français. L'allemand, par exemple, a l'article déterminé *der*, *die*, *das*, l'article d'indétermination *einer*, *eine*, *eines*, et l'absence de toute détermination.

Les langues romanes, autres que le français, ont, à l'exception de l'albanais et du roumain qui suffixent l'article, les deux articles préposés et variant avec le substantif : *il*, *la*, *gli; el*, *los*, *las;* l'absence d'article y est inconnue, comme en français.

Les langues néo-celtiques possèdent aussi l'article, mais, comme nous le verrons, il est devenu invariable.

Les langues néo-slaves ignorent complètement l'article, sauf le bulgare qui le postpose et que nous rencontrerons dans une autre classe. Cette exclusion est très remarquable.

Les langues néo-indiennes et néo-éraniennes ignorent l'article.

Parmi les langues indo-européennes primitives, l'article n'est bien développé qu'en grec. Là il accompagne toujours le substantif lorsqu'on veut le déterminer, ce qui est le cas le plus fréquent: ὁ, ἡ, τό, et suit toutes les variations de genre, du nombre

et du cas. On le supprime lorsqu'on veut exprimer l'indétermination absolue, et l'on emploie τις pour la détermination indéfinie. Le développement est complet.

Au contraire, le latin ignore d'une manière absolue l'article. Ce n'est que dans la basse latinité qu'on prépose au substantif *ille*, qui donna plus tard naissance à l'article français.

Il est bien remarquable que de deux langues aussi étroitement apparentées que le grec et le latin, l'une ait donné à l'article un tel développement, tandis que l'autre l'a complètement ignoré.

Le gothique employait, au contraire, l'article, et il l'a transmis aux langues germaniques; mais cet emploi y est peu fréquent et n'a lieu que dans des situations particulières, par exemple, lorsque le substantif est déjà déterminé par un pronom relatif ou un adjectif, ou dans le cas d'apposition, ou lorsqu'il s'agit de personnes déjà connues ou mentionnées; son emploi n'est pas général comme dans les langues dérivées. Il en est de même en nordique, où nous trouvons d'ailleurs le concours d'un article suffixé, mais cristallisé à la fin des mots; beaucoup de substantifs sont employés sans article.

Les langues celtiques primitives possédaient aussi l'article préfixé, mais cet article est invariable.

Dans le vieil indien se trouvent des traces de l'article variable : *sa bīmah, the hāsah;* cet article ne s'est pas maintenu dans le sanscrit.

Dans le zend on trouve aussi l'emploi restreint de l'article : *tam kehrpen, tâm wanâm, ho merego;* et dans le persan cunéiforme, le pronom *awa* sert souvent d'article.

L'emploi de l'article est donc loin d'être universel dans la famille indo-européenne. Outre son absence totale dans le groupe lithuano-slave et en latin, et, en sens contraire, sa pleine efflorescence en grec, on doit remarquer qu'il s'est partout ailleurs lentement développé, et qu'il n'a atteint son apogée que dans des langues très dérivées. Ces dernières tendent à l'universaliser et à en faire la règle, tandis qu'il ne fut d'abord que l'exception; il faut qu'il y ait indétermination accentuée pour qu'alors on écarte l'article. D'ailleurs, partout ici l'origine pronominale de l'article est indéniable.

La famille chamitique est celle qui offre, en ce qui concerne l'article préposé et variable, les plus riches exemplaires. Tout d'abord l'égyptien ancien. Nous en avons fait mention en ce qu'il possède le double article.

Nous n'examinerons ici que celui de plus grande détermination; il est d'origine pronominale certaine, c'est *pa, pe;* féminin *ta, te;* pluriel commun, *na, ne, nan, nen : pa-nuter* « le dieu »,

ta-nuter-t-a « la déesse », *na-nu ter-u* « les dieux », *na-nu ter-t-u* « les déesses ». Les pronoms personnels sont au masculin : *f-*, *p-* et au féminin *s-t.*

Le copte reproduit le même système : article masculin, *pe*, *pi;* féminin, *te*, *ti;* pluriel, *ne-ni : pi kahi* « la terre », *ti shime* « la femme », *ne-taŭ* « les montagnes ». Il en est de même du bedja, dans le groupe éthiopien; l'article y varie à la fois suivant le genre, le nombre et le cas : nominatif *ū;* féminin *t-ū;* pluriel masculin, *ā;* pluriel féminin, *t-ā;* accusatif masculin, *ō*; accusatif féminin, *t-ō;* pluriel masculin, *ē;* pluriel féminin, *t-ē.*

L'origine est pronominale; le pronom est en effet conforme.

L'*û* de l'article et du pronom est la transformation du *p* égyptien; on peut cependant prétendre que cet *u* se rattache à l'*ua*, second pronom de la même langue. Un phénomène très curieux est celui-ci : l'indice de la terminaison suffit dans cette langue pour exprimer le cas accusatif, ce cas étant, comme nous venons de le voir, différent de l'article du nominatif.

Le somali et le galla ont aussi l'article variable, mais postposé. — Au contraire, le tamascheq le prépose, mais il faut ajouter qu'il ne possède pas de véritable article, ou plutôt qu'il n'en a gardé que des débris; les noms féminins non seulement sont suivis d'un *t* qui est l'indice de ce genre, mais ils sont précédés en même temps d'un autre *t* qui cette fois est l'article : *t-amgar-t* « la vieille », qui répond exactement à l'égyptien *tu-nu-ter-t* « la déesse »; c'est un article défectif et atrophié.

Il faut observer surtout dans le groupe chamitique, où nous retrouverons plusieurs autres langues : le somali, le galla, le saho, le bilin et le chamir, à propos de l'article suffixé, que l'indice de l'article se confond avec celui du masculin et du féminin, du féminin surtout dont *t* est la caractéristique. Cela est si vrai que souvent, comme en tamasheq, le *t* se trouve répété deux fois, au commencement et à la fin du mot. C'est que l'indice des genres a été pris au pronom lui-même, aussi bien que l'article; c'est le pronom qui est la source commune.

Parmi les langues américaines, le maya n'a pas d'article proprement dit, mais l'animé et l'inanimé sont exprimés en préposant : *aχ*, *χ* et *iš*, *š*, dont l'origine n'est pas bien connue et ne semble pas pronominale; on pourrait y voir peut-être un article, mais cette interprétation est hypothétique.

Dans le langage khassia, de l'Asie orientale, l'article est, au contraire, bien caractérisé, et son origine pronominale certaine, il supporte même seul l'expression du genre et du nombre, le substantif restant invariable. La forme est : *u* pour le masculin, *ka* pour le féminin, et *ki* pour le pluriel des deux genres : *briŭ* « l'homme », *ka um* « la maison », *ki kun* « le fils ».

Le genre des substantifs se réduit ordinairement à deux : tantôt le masculin et le féminin, tantôt et le plus souvent, l'animé et l'inanimé.

Mais dans certaines langues, les êtres se répartissent en catégories beaucoup plus nombreuses, et chacune d'elles forme un genre différent, qui n'est ni sexuel, ni vitaliste, mais beaucoup plus ramifié.

On peut citer, comme suivant ce concept, deux groupes de langues importants : celui des langues bantou, celui des langues caucasiques; puis sporadiquement, le serer, le poul et le matlasinke; il faut noter, au moins dans les deux premiers groupes, que les diverses classes d'êtres affectent d'abord le pronom de la 1re personne, puis c'est en préfixant ce pronom aux substantifs qu'on obtient des catégories variées.

C'est dans les langues bantou que le *processus* est le plus marqué.

Ces langues qui règnent dans la plus grande partie de l'Afrique australe ont un grand nombre de formes, pour le pronom de la 3e personne, formes qui varient au pluriel. Quoiqu'on ne soit pas encore bien fixé sur le sens de ces différences pour plusieurs de ces formes, on retrouve nettement le sens de classes d'objets. En ne tenant compte que de la consonne radicale : 1° *k: ka, ki, ku, ko;* 2° *t: tu* (*lo*), *tin* (*zin, sin*); 3° *d* et *l, di* (*li*), *lu;* 4° *n: n, m;* 5° *p: pa, pi;* 6° *b: ba, bu;* 7° *m: ma, mi, mu, mû, mo.* Dans la langue cafre prise comme exemple, voici comment la répartition se fait. Le pronom *mu* donne, au pluriel, *aba;* le pronom *ili, ama;* les pronoms *im, isi, ulu* ont pour pluriel commun *isi* et *isim;* le pronom *um* a pour pluriel *imi;* en dehors se trouvent les deux formes collectives, c'est-à-dire toujours plurielles, sans correspondance avec un singulier, *ubu* et *uku.* Quelles catégories représente chacune de ces formes?

Suivant M. Torrend, la classe *mu-bu* serait celle des personnes capables de position verticale et des animaux qui peuvent prendre à peu près cette posture; la classe *mu-mi* est celle des objets légers, mobiles, qui peuvent se transformer, grandir, produire; la classe *li-ma* comprendrait : 1° les personnes ou les animaux improductifs, nuisibles, au corps nu, rigide; 2° les fruits ou les parties du corps dures, nues ou plates; 3° les outils de même nature; la classe *ma* comprendrait les choses fluides; la classe *bu*, les objets qui fermentent ou qui sont couvés, etc. Ces explications sont encore incertaines dans l'état actuel de la science.

Le pronom personnel de la 3e personne se préfixe ensuite au nom, et dans cette situation devient un article. C'est ainsi qu'on dit : *um-fazi* « la femme », *i-hashè* « le cheval », *ubu-so* « le visage », *aba-ntu* « les hommes » (d'où *bantou*), *ili-zwi* « la parole », *u-bambo*

« la côte ». Jamais un substantif n'apparaît sans qu'il soit précédé de son article suffixé et variable suivant la catégorie du nombre.

Dans une autre langue africaine, le serer, on distingue l'article d'indétermination et celui de détermination, le second dérivant morphologiquement du premier. Il n'y a que deux classes primitives caractérisées par *g* et *f*, mais qui se sont développées en six classes : *ga*, *go*, *gi*, *fa*, *fo*, *fu*; dans les formes en *g*, le *g* disparaît souvent. La répartition en est faite ainsi pour l'article indéterminé : 1° *o*, plur. *a*; 2° *a*, plur. *a*; 3° *fa*; 4° *gi*, plur. *a*; 5° *fo*; 6° *o*, plur. *fu*; exemples *a tex* « pieu », plur. *a tex*; *gi* χoχ « tête », plur. *a* koχ; il faut noter que l'*é* pluriel se trouve ainsi marqué par l'article seul, le substantif restant invariable. L'article de détermination se forme de l'autre en ce sens qu'après avoir préfixé l'article, on le répète une seconde fois en le suffixant et on le fait suivre d'un pronom démonstratif : *ka*, χo, *na*, *la*; l'article *gi* disparaît; exemples : *o yal* oχa « le seigneur », plur. *yal wa*; *o fud o-la* « le ventre », plur. *a pud a-ka*; *fo sis o-la* « le lait doux ». Les démonstratifs suffixés sont des pronoms et leur importance n'est pas moindre pour la détermination que celle de l'article. Selon que l'on emploie l'un ou l'autre, on peut changer la signification du mot. Exemples : *bāk na*, plur. : *bak ka*, signifie : « le baobab », tandis que *bōk la*, plur. : *a bāk*, signifie : « pain d'orge ».

Dans la langue américaine matlatsinke, l'article suit aussi diverses catégories d'idées, et s'exprime par *wetu* quand il s'agit de noms propres masculins, par *ma* pour les noms propres féminins, par *we* pour les substantifs et les adjectifs communs, par *i*, *in*, *ni*, *pi*, *pu*, pour des catégories mal déterminées. Enfin l'article devient au duel *te* et au pluriel *ne*. Un moyen d'exprimer le génitif consiste même à préposer cet article à l'un des noms; ici l'origine pronominale est incertaine.

Le second groupe de langues qui emploient largement ce procédé est celui des langues caucasiques, quoiqu'il ne soit pas commun à toutes, et que dans quelques-unes que nous retrouverons plus loin, cet article n'apparaisse que sous le réactif d'une autre partie du discours, ou l'adjectif ou le verbe, ou d'une autre catégorie, le cas génitif.

Nous ne retenons en ce moment que celles de ces langues qui préposent directement l'article au substantif qu'il affecte.

Mais il peut l'affecter de deux sortes : prédicativement ou possessivement. Nous verrons plus loin, dans la partie syntactique, que la détermination peut, en effet, avoir lieu de deux manières.

Le véritable article est d'ailleurs le pronom prédicatif.

L'article prédicatif variant suivant de nombreuses catégories existe en aware, en tchentchenze.

En aware, les articles sont *u*, *i* et *b* pour le masculin, le féminin et le neutre, et *r* pour le pluriel. Il semble donc qu'il ne s'agisse ici que des trois genres, mais par la comparaison avec les autres langues du Caucase, on voit qu'il s'agit en réalité du résidu de catégories beaucoup plus nombreuses. Voici des exemples : *w-ats* « le frère », *j--ats* « la sœur ». Cet emploi s'étend : *betshedā-u*, *betsheda-i*, *betsheda-b* « riche ». Mais cette langue comprend aussi la détermination possessive, dont nous allons parler tout à l'heure.

En tchentchenze on dit de la même façon : *w-asho* « le frère », *j-asho* « la sœur », *w-oh* « le garçon », *j-oh* « la jeune fille »; on serait tenté de croire à l'existence des genres seulement, si sous d'autres rapports il n'y avait une catégorie complète que voici :

CATÉGORIES DU TUSCH.

	1	2	3	4	5	6	7
Singulier.....	*w*	*j*	*j*	*b*	*d*	*b*	*b*
Pluriel.....	*b*	*d*	*j*	*d*	*d*	*b*	*j*

CATÉGORIES DU TCHETCHENZE.

	1	2	3	4	5	6
Singulier.....	*w*	*j*	*j*	*b*	*d*	*d*
Plur. . 1re et 2e pers.	*d*	*d*	*j*	*d*	*d*	*b*
Plur. . 3e personne..	*b*	*b*	*j*	*d*	*d*	*b*

Ce qu'il faut remarquer et ce qui a une grande importance, car nous retrouverons ce procédé ailleurs, c'est que, du moins au pluriel, l'article n'est pas seulement de la 3e personne, mais aussi de la 1re et de la 2e : le pronom apparaît complet. Un homme dit : *suo-w-u* « je suis », *t χuo-d-u* « nous sommes », *sha-d-u* « vous êtes », *izuzh b-u* « ils sont ». La femme dit : *suo-j-u* « je suis »; l'enfant : *suo d-u* « je suis ». Cet exemple n'est donné ici par nous que par anticipation, car cette distinction n'est marquée que sur le verbe et sur l'adjectif.

La seconde détermination est possessive; elle se marque d'ordinaire sur le verbe et l'adjectif, et alors appartient à une autre division de notre travail, ou sur le substantif suivant au génitif et nous le retrouverons aussi ailleurs; mais dans la langue hürkane, nous le rencontrons sur le substantif indépendant, où il forme ainsi un phénomène très curieux. Les différentes classes sont marquées par *u* pour les êtres masculins doués de raison, par *d(r)* pour les féminins, et par *k* pour les êtres inanimés; au pluriel, on emploie *d* pour les êtres masculins et féminins à la 1re et à la 2e personne, et pour tous les êtres sans distinction à la 3e personne *v*. Remarquons encore ici cette distinction entre les

diverses personnes, distinction essentiellement pronominale. Mais ce sur quoi nous voulons appeler l'attention, c'est sur l'emploi non point prédicatif, mais possessif de l'article. Dans *w-äh* « le visage », *w* ne signifie point que visage appartient au genre masculin, mais bien qu'il s'agit du visage d'un homme; *d-äh*, qu'il s'agit du visage d'une femme; *v-äh*, qu'il s'agit du visage d'un animal. La détermination est donc possessive, mais elle se distingue de celle ordinaire que nous décrirons plus loin, et qui existe dans les langues bantou, lorsqu'il y a préposition au génitif, en ce que le substantif auquel se rapporte celui ainsi affecté n'a peut-être jamais encore été prononcé dans la phrase, de sorte qu'on ne peut traduire par « son visage ». Il importe de faire sentir cette différence. Lorsque le Cafre dit : *in-kosi y-abantu* « le capitaine du peuple », qui est au génitif, on cumule l'article de détermination prédicative qui est *ubu* et l'article de détermination possessive se rapportant au premier nom, *i* (abréviation de *in*); de sorte que la traduction exacte serait : « le-capitaine-son-le-peuple ». Au contraire, lorsque l'Hürkan dit : *w-äh*, le *w* représente l'idée d'homme, mais le mot *homme* n'est ni dans la phrase en cours, ni dans la phrase précédente; on ne peut donc traduire *w* par « son ».

En aware, à côté de la détermination prédicative se trouve aussi celle possessive. Par exemple : *w-atshi* est l'arrivée d'un homme; *j-asthi*, l'arrivée d'une femme; *b-asthi*, l'arrivée d'une chose, *r-atshi*, l'arrivée de plusieurs; mais, dans cette langue, l'expression n'est pas seulement possessive, elle est aussi objective; *w-olu* exprime l'amour dont l'objet est un homme; *j-olu*, celui dont l'objet est une femme; *b-olu*, l'amour dont l'objet est une chose; *r-olu*, l'amour s'étendant sur plusieurs.

Tels sont les cas où l'article préfixé diffère suivant les classes des objets auxquels il se rapporte. Comme on le voit, la détermination qu'il apporte est tantôt *prédicative*, tantôt *possessive*, tantôt *objective*.

Mais l'article préposé ne varie pas seulement suivant le nombre, le genre et la classe des objets; dans une langue, il varie suivant le cas : c'est en japonais. Cette langue distingue l'article indéterminé de l'article déterminé. Le déterminé se marque au nominatif par *wa* (*wa*, *ba*); au contraire, l'indétermination n'y porte pas d'indice; il en est de même aux cas obliques, mais l'article s'exprime alors par *wo*. Quant à l'indéterminé, il ne distingue pas l'accusatif du nominatif; il n'y a plus d'article, d'où la déclinaison de *fito* « homme » est la suivante : nominatif indéterminé, *fito;* nominatif déterminé, *fito-va;* accusatif indéterminé, *fito;* accusatif déterminé, *fito-wo;* mais nous nous apercevons que nous

avons anticipé et qu'il s'agit ici non de l'article préfixé, mais de l'article suffixé.

Tel est l'article préposé et variable, d'origine pronominale; nous passons à l'article toujours préposé, mais devenu invariable. Il n'a pu l'être, comme nous l'avons déjà remarqué, que par une cristallisation, par une sclérose; dérivant du pronom, il a retenu d'abord sa nature mobile et variable suivant les personnes qu'il reflète; plus tard, la mobilité s'est retirée de lui : il détermine seulement, mais ne représente plus.

Une autre cristallisation bien différente a eu lieu, et il importe de la noter, car elle nous mène à l'existence d'un article double.

Dans les langues caucasiques que nous avons observées, le pronom préfixé aux substantifs, et qui joue le rôle d'article, l'est à tous; s'il varie donc de forme, c'est suivant leurs classes, mais il n'est jamais absent dans les langues de cette famille ci-dessus décrites. Il en résulte qu'il ne sert plus à distinguer le déterminé de l'indéterminé et qu'il marque simplement le genre et le nombre, quelquefois la personne.

Comme nous le verrons, l'article a diverses fonctions psychologiques; il ne détermine pas seulement, il subjectivise; en outre, il est auxiliaire, quand il ne sert qu'à marquer le genre et le nombre sans donner l'idée de détermination : c'est qu'il ne remplit pas son premier rôle, voilà tout. Il en est de même dans les langues bantou. De sorte que dans des groupes importants l'expression de la détermination va manquer. Faisait-elle défaut dès l'origine, ou bien dans les langues caucasiques et dans les langues bantou le pronom préfixé ne s'appliquait-il d'abord qu'au substantif déterminé, tandis que l'indéterminé conservait le radical nu? C'est ce qu'il est impossible de savoir. En tout cas, le besoin de détermination vint à se manifester dans un de ces groupes : celui du bantou. Lorsqu'on voulut qu'un substantif fût actuellement déterminé, il fallait faire appel non point au pronom soudé au commencement de tout substantif et devenu rigide, mais à un pronom actuel et mobile, de manière à en obtenir un second article. Ce n'est guère là le *processus* des langues, car il suppose une intention, un fait volontaire : or ce qui les dirige, c'est l'inconscient. Aussi n'eut-on point recours à ce procédé; on n'appela point de second article; on demanda au premier de se développer par un nouvel effort et de parvenir à l'expression de la détermination. L'article premier s'accrut par bourgeonnement lorsqu'il s'agit d'exprimer ce concept, tandis qu'il restait dans sa forme ancienne lorsque l'indétermination était présente. Nous empruntons la description de ce procédé à la *Grammaire comparative des langues bantou* de Torrend.

Un des classificateurs est *mu*, *m*; si l'on veut que le substantif

IMPRIMERIE NATIONALE.

soit déterminé, on répète la voyelle finale au commencement : *umu;* de même, dans ce cas, *li* devient *ili; ba* devient *aba;* c'est ce qui est arrivé, en particulier, en cafre. Dans le bas congolais, les articles sont aussi *o*, *e*, *a;* ici il y a donc une légère modification vocalique; il y a même des exceptions à cette assimilation; l'article est *o* et *e* devant les classificateurs *ua*, *u* et *va*, tandis qu'il devrait être *a;* en ganda l'article est aussi *o* et *a*, suivant que le classificateur est *u*, *i* ou *a*. En herero, la seule des formes de l'article est *o*, excepté devant le classificateur *li*, où il devient *e*.

En angola, il n'y a plus qu'une seule forme d'article : *o*. L'évolution est facile à suivre; d'abord il y a autant d'articles différents que de classificateurs, puisque les premiers ne sont que la répétition vocalique des seconds; puis leur nombre se réduit et finit par se borner à un seul dans certaines langues; alors leur origine morphologique se trouve masquée. Quelquefois, comme en ganda, il disparaît à peu près.

L'évolution psychologique s'accomplit de la même manière. D'abord, ce second article n'est employé que quand on veut déterminer actuellement, puis il s'habitue à vivre sur le premier article, ne peut plus se détacher, et ainsi l'expression de la détermination actuelle se perd. Cependant généralement la distinction se conserve. Le cafre emploie ou laisse l'article suivant les cas; il le laisse rarement, à savoir : au vocatif, après les particules négatives, après les pronoms démonstratifs; l'expression de détermination s'est trop étendue et son idée nette s'est affaiblie. En herero, on omet l'article dans les deux premiers cas. En somme, on l'emploie presque toujours et ce nouveau mode de détermination tend à perdre son efficacité.

Mais le procédé est curieux; on voit combien facilement les formes endorment leur activité et confondent leur sens avec celui du mot auquel elles s'agglutinaient.

Le même phénomène, cette superfétation d'un article sur un article, se remarque aussi dans une des langues caucasiques : l'abchaze. Cette langue connaît deux articles, l'un déterminé, exprimé par la préfixation d'*a*, l'autre d'indétermination, exprimé par le suffixe *k*. L'origine morphologique de l'article indéterminé est inconnue, on ne le retrouve pas dans les autres langues du même pays; mais son emploi vient de ce que les indices anciens, étant toujours employés, ne suffisaient plus pour déterminer. Quant au déterminé, il est d'origine pronominale.

Un autre procédé est inverse et non moins fréquent; nous pouvons l'observer à la même occasion. Ce n'est pas le sens de la forme qui disparaît, c'est celle-ci qui, l'ayant gardé fidèlement,

disparaît elle-même, non sans avoir laissé sa trace indélébile sur quelque autre mot.

Parmi les langues du Caucase, nous n'avons pu en citer jusqu'ici que deux qui préposent un pronom personnel au substantif et se créent ainsi un article, lequel, variant suivant les classes et le nombre, peut exprimer ceux-ci. Cependant il y en a un bien plus grand nombre, et le procédé est général dans toute la famille.

Mais l'article préposé a disparu complètement dans les autres langues. Cependant, malgré cette disparition, le système n'a pas été sérieusement entamé et l'on peut en suivre la trace. Dans cette famille, comme dans celle bantou, le procédé de l'accord est dominant : il se réalise en préposant, en tout ou en partie, à l'adjectif, au génitif ou au verbe l'article du substantif au nominatif et dominant. Lorsque le substantif dominant, le sujet, a conservé son article, le procédé peut se contempler dans son plein développement. En voici un exemple :

En langue tusch : *w-asho wa* « le frère est », *j-asho-ja* « la sœur est », *w-asho wathshi* « le frère lourd », *j-asho jathshi* « la sœur lourde ».

En langue aware : *tsheera-u*, *tsheere-i*, *tsheera-b* « noir », suivant les classes; seulement il s'agit ici de suffixation.

S'il s'agit d'exprimer le génitif, on se sert de l'article, non plus dans son sens prédicatif, mais dans son sens possessif, et il est préfixé une seule fois au substantif régissant qui suit l'autre; c'est ainsi que l'on dit dans la langue tchetchenze : *tsu-steg-ing-w-ālar* « cet-homme-de son-avancer », *ts-:uda-tshu-ng j-ālar* « cette femme de son-avancer »; les préfixes *w* et *j* se rapportant alors à *homme* et à *femme*. Le sens pronominal est évident ici.

Dans la plupart des autres langues caucasiques, l'article préfixé a disparu du substantif directement déterminé, mais il s'est conservé sur les mots qui dépendent de ce substantif, soit sur l'autre substantif au génitif, soit sur les adjectifs, soit sur le verbe, quelquefois, comme nous le verrons plus loin, même sur les adverbes. Il nous faut indiquer les langues qui présentent ce phénomène.

C'est d'abord le kazikumük; il divise les noms en quatre catégories : 1° êtres raisonnables masculins; 2° êtres raisonnables féminins; 3° êtres animés non raisonnables (animaux et objets regardés fictivement comme animés comme les corps célestes, la mer, la forêt); 4° objets inanimés, phénomènes et êtres intelligents y assimilés fictivement. Les articles de ces catégories sont, pour la première : *b*, au pluriel; pour la seconde : *d*, au singulier, *b*, au pluriel; pour la troisième : *b*, aux deux nombres; pour la quatrième : *d*, aux deux nombres; mais cet article ne se préfixe point au mot qu'il détermine, quoique son sens soit nette-

ment prédicatif et non possessif, il ne se préfixe qu'aux mots qui dépendent du premier. Voici deux exemples : *arantal b-uri* « les hommes sont », *ninù d-uri* « la mère est », *ninu χlu b-uri* « les mères sont », *tshara-d-uri* « le cheveu est », *tsharardu d-uri* « les cheveux sont ». Il s'agit dans tous ces cas du verbe, *être;* maintenant voici le verbe auxiliaire : *ai* « faire »; même flexion, 1re personne : *ara*, *d-ara*, *b-ära*, au pluriel : *aisara*, *d-aisara;* 2e personne : *ai-d-ai*, *ai-b-ai;* 3e personne : *aisari*, *d-aisari*, *b-aisari*.

En aware, quand l'article a un sens prédicatif, la plupart du temps, son indice fait défaut sur le substantif directement affecté, mais apparaît sur le verbe : *wats-as b-osilu tshu* « frère-par il-acheté cheval »; le *b* préposé au verbe représente le substantif *tshu;* de même : *do-s b-ithana kaχat* « lui-par elle fut envoyée lettre ». *Allah-as hab-una dunial* « Dieu-par il-fut créé monde »; *kal-alda dzhani-blin tshaɣ tshuaχole-b b-ugu* « fleuve-dans dans-lui eau très coulante-elle elle-est », où l'on voit que l'article *b* est tantôt préfixé, tantôt suffixé, et affecte à la fois le complément circonstanciel, l'adjectif et le verbe, mais non le sujet, quoiqu'il s'accommode à la classe de celui-ci.

En artshi, le *processus* est le même; les noms se divisent aussi en quatre catégories, mais leurs indices sont marqués non sur le substantif lui-même, mais sur le verbe : *dia-u-ri* « père il est », *bua-d-i* « mère elle est », *nosh-b-i* « cheval il est », *dia-ttu bi* « pères ils sont »; l'adjectif les porte aussi : *dozu-u azdu* « grand-il frère », *dozu-r doshdur* « grand-elle sœur »; de même, le pronom possessif : *u-is lo* « mon-le fils », *b-is nosh* « mon-le cheval »; alors il y a suffixation; il en est de même du verbe *zarish : leneturlo do-χor* « moi-par fille elle est donnée », *zarish doshou bo-χor* « moi-par filles elles sont données »; la marque s'étend jusqu'au régime indirect du verbe : *dia-mu nosh bo-χo b-ez* « père-par cheval il-fut-donné il-à-moi ».

En hurkan, c'est aussi exclusivement sur les mots subordonnés que l'article du mot dominant se préfixe, et cela explique le sens purement possessif de l'article qu'on trouve préposé sur le substantif : cela signifie que l'article se prépose non seulement à l'adjectif et au verbe, au complément du verbe, mais aussi à l'objet possédé. Dans ce sens, *w-ätsh* signifie « le visage d'un homme », et *d-äh* « le visage d'une femme », *v-äh* « le visage d'un animal ». Cela suppose un mot précédent exprimé ou sous-entendu : *homme*, *femme*, qui ne porte pas l'indice, mais qui le fait porter par le mot *visage*. On peut suivre dans toute proposition l'exécution de la même idée : *χuli-w* « dans la maison-lui », *χuli-r* « dans la maison-elle », *w-ähul* « froid en parlant d'un homme », *d-ähul* « froid en parlant d'une femme ». Pour la formation des cas obliques, on peut noter dans plusieurs d'entre eux la suffixation

de l'indice du genre du sujet; il y a là un fait extrêmement curieux; il s'agit non des cas obliques logiques, mais des cas obliques locatifs, par exemple, de ce qui est exprimé en français par les prépositions *dans*, *vers* ou *chez*, *autour*, et aussi du comparatif. Quoiqu'il y ait alors non préfixation, mais suffixation, nous en traitons ici pour ne pas briser l'ordre d'idées qui nous occupe; le comparatif est : *wastha-ishi-w*, *wastha-ishi-r*, *wastha-ishi-v* « comme la forêt », suivant le genre du sujet de la proposition; de même au pluriel : *wasth-ur-vi-ishi-w*, *watsh-ur-vi-ishi-r*, *watsh-ur-vi-ishi-v*. Le cas d'intériorité comprend les sous-cas de « mouvement vers », de « mouvement hors de », de « mouvement le long de », de « mouvement hors de et en haut », de « mouvement hors de et en bas »; enfin « l'absence de mouvement ». Chacun de ces sous-cas suffixe ou même infixe les indices *w*, *r*, *v*, suivant le genre du sujet; cas de suffixation : *watsha li-zi-w*, *watsha-li-zi-r*, *watsha-li-zi-v* « dans le bois, sans mouvement »; cas d'infixation : *watsha-li-zi-w-sad*, *watsha-li-zi-r-sad*, *watsha-li-zi-v-sad* « hors du bois ». Ces exemples suffisent pour faire comprendre le système. Le pronom réfléchi, lequel fait fonction de verbe *être*, infixe les articles *w*, *r*, *v* au milieu de sa racine, et *sai* devient ainsi, à la 3e personne : *sa-i*, *sa-r-i*, *sa-v-i*. Voici une proposition entière : *r-urshi d-ishi d-istheli sa-r-i ava-ishi-r* « fille elle-petite elle-est mère-avec-comparée-elle = la fille est plus petite que la mère ». Ici, par exception, le genre est marqué aussi sur le sujet dans le sens prédicatif. On voit qu'il y a dans cette langue à la fois préfixation, infixation et suffixation de l'article.

Ainsi, dans la plupart des langues caucasiques, le substantif-sujet est précédé d'un article, lequel n'est autre qu'un pronom personnel de la 3e personne, variant suivant la classe de l'objet (article prédicatif) ou suivant le substantif exprimé ou sous-entendu qui domine le sujet (article possessif); et cet article se trouve répété sur les autres mots en dépendance (adjectif qualificatif ou attribut, verbe, complément circonstanciel), tantôt par préfixation, tantôt par suffixation ou infixation.

Mais quelquefois l'article manque sur le sujet et ne se retrouve que sur les mots en dépendance dont il exprime la relation. Ce dernier cas est plus rare.

On peut interpréter l'absence de l'article sur le sujet de deux manières. Ou bien l'article qui est un pronom s'est d'abord exprimé sur le verbe et a ensuite gagné l'adjectif attribut, les compléments circonstanciels et enfin le sujet, ce qui répondrait à sa nature pronominale; ou bien l'article aurait existé sur le substantif-sujet, puis se serait étendu sur les autres mots pour les subordonner.

Nous croyons que c'est ce dernier *processus* qui est le vrai; ce

qui le prouve, c'est que l'omission de l'article sur le sujet est exceptionnelle, et d'ailleurs l'analogie de ce qui se passe dans les langues bantou est en ce sens; enfin, pour que l'article se soit appliqué à l'adjectif qualificatif, il faut qu'il vienne à celui-ci du substantif et non du verbe.

En effet, les langues bantou présentent dans certains substantifs l'absence de l'article préfixé sur le sujet, et cet article ne se préfixe pas moins alors sur les mots en dépendance.

Cette idée est assez naturelle d'omettre l'expression du genre et du nombre, du genre surtout, sur le substantif directement affecté, et de l'indiquer seulement sur les mots qui en dépendent ou qui le représentent.

C'est ce qui a lieu en anglais où l'article est invariable et où, en règle générale, il n'y a aucun genre marqué sur le substantif. Le genre est indiqué sur le pronom personnel et il l'est aussi sur le possessif : *he*, *she*, *it*, *his*, *her*, *its*.

En comparant ce qui se produit dans la langue nama, comme nous le verrons plus loin, où l'on suffixe au substantif, à titre d'article, non seulement le pronom de la 3e personne, mais aussi ceux prédicatifs de la 1re et de la 2e, avec le système caucasique, on peut se demander si c'est un même phénomène auquel on a affaire. On y rencontre cette préposition, mais au possessif, et, en outre, celle du pronom de la 3e personne au prédicatif; il est probable que deux des autres personnes ont dû aussi être préposées prédicativement.

Quant à l'origine pronominale de l'article, si elle est quelquefois obscure, en raison de la connaissance imparfaite des langues considérées, elle est le plus souvent très nette. Cette origine est si naturelle que nous la voyons reparaître d'une manière hystérogène dans nos langues dérivées, sinon dans la fonction de détermination, au moins dans celle d'indice du genre. C'est ainsi que d'ordinaire l'anglais ne marque pas le genre sur le substantif, mais que, lorsqu'il veut le faire, il lui prépose volontiers le pronom : *a he goat*, *a she goat* « une chèvre », lorsqu'il ne marque pas par un changement de racine : *a horse*, *a mare*.

Article invariable.

L'article est invariable dans quelques langues : nous avons placé cet article en second lieu parce que nous croyons que son invariabilité est la conséquence d'une cristallisation et est hystérogène; cependant ce n'est qu'une supposition, il faut observer que l'article préposé invariable a un caractère de détermination plus direct encore que celui variable.

Parmi les langues indo-européennes qui possèdent l'article et

qui le préposent, nous ne trouvons celui invariable qu'en anglais et en hollandais. Dans le premier c'est uniformément *the*. Il est bien certain que c'est l'article anglo-saxon *se*, *seo*, *dhæt*, et qu'il se rattache à l'article gothique *sa*, *so*, *thata*, variables comme ceux du grec, ce qui est à l'appui de notre hypothèse. L'article anglais n'est donc plus un auxiliaire, il ne sert plus à porter le genre et le nombre, il est seulement un instrument de détermination. Il en faut dire autant de l'article néo-celtique *ar* ou *an*, qui ne distingue plus les genres; mais dans les langues celtiques anciennes il était variable.

Dans les langues sémitiques primitives ou dérivées, sauf la forme emphatique que nous trouverons plus loin, nous ne rencontrons plus que l'article préposé invariable *al*, *el*, *l*, plus exactement *al*, *hal*, c'est-à-dire la syllabe *al* précédée d'une aspiration. Lorsqu'il y a lieu à l'indétermination, cet article se supprime. L'origine pronominale en paraît certaine; il suffit de rapprocher le pronom démonstratif arabe *eleh*, et l'éthiopien *elu*, *ela*.

Les langues polynésiennes, mélanésiennes et malaisiennes offrent aussi l'article préposé invariable. En polynésien, c'est *te*, tandis que l'article indéterminé a pour indice le nom de nombre *sa* «un», comme nous l'avons dit. *Te* devient, suivant les dialectes, par de simples changements phonétiques : *se* et *le; te tangata* «un homme». On l'emploie absolument, comme l'anglais *the*. C'est le pronom démonstratif *te-nee*, *te-na*, *te-ra*, suivant le degré d'éloignement. Dans les langues mélanésiennes l'article est *na*, abrégé souvent en *a*, ou quand il s'agit d'un nom propre, *ko* qui s'abrège en *o*. Quoiqu'il soit d'origine pronominale, on le corrobore souvent en le faisant accompagner de *ya*, pronom à la 3e personne.

Dans les langues malaisiennes, l'article de détermination est en dayak *tä*, en tagala *ong*, en iloco *ti;* il y a un article spécial pour les noms propres : *si*, qui se réduit à *i*. Cette dualité de l'article déterminé suivant qu'il s'agit de noms propres ou de noms communs est remarquable; on se demande pourquoi le nom propre veut un article de détermination, puisqu'il est déterminé par lui-même, et, en ce cas, pourquoi son indice est distinct. Peut-être a-t-on voulu précisément le distinguer de peur de confusion; on est parti de ce principe qu'il fallait marquer sa surdétermination.

La langue de Nicobar semble, au premier abord, suivre le même *processus*, mais nous verrons plus loin qu'elle emploie un autre procédé : la *mise en relief*.

Nous avons remarqué plus haut que la langue abchaze possède un article, tantôt préfixé, mais toujours invariable et qui se prépose à l'article ordinaire.

Parmi les langues ouraliennes, la langue magyare seule, sous l'influence peut-être des langues germaniques voisines, s'est créé un article déterminé qui n'est autre que le pronom démonstratif *az*, celui-là, auquel sert de contre-partie l'article d'indétermination : *egy* « un », *az ember* « l'homme », *égy ember* « un homme ». Les autres langues finnoises ne connaissent la détermination qu'au moyen d'un suffixe.

Tel est le bilan des langues à article préfixe et invariable. On voit qu'elles forment l'exception.

Nous passons à l'article suffixé.

Article suffixé.

L'article suffixé est, comme celui préposé, tantôt variable, tantôt invariable. Le premier varie suivant le genre, le nombre et les cas, quelquefois suivant les personnes.

Article suffixé variable.

Le plus remarquable est celui du nama, parce qu'il est la suffixation du pronom personnel et qu'il varie à la fois suivant le genre, le nombre, le cas et la personne; ces variations sont même pratiquement assez difficiles à appliquer; d'ailleurs, elles ne sont souvent qu'apparentes et le simple résultat de crases phonétiques.

Toutes ces variations se produisent d'ailleurs dans le pronom indépendant, puis avec celui-ci viennent affecter le substantif. Comme ce sujet est d'une extrême importance pour la théorie, nous devons en donner ici un tableau :

SUBSTANTIF MASCULIN.

1re personne.

Singulier : *au-ta* « homme-moi ; accusatif : *au-te*.
Duel : *au-khum* « homme-nous-deux » ; accusatif : *au-khum-a*.
Pluriel : *au-gye* « hommes-nous » ; accusatif : *au-gye*.

2e personne.

Singulier : *au-ts* « homme-toi ».
Duel : *au-kho* « hommes-vous ».
Pluriel : *au-go* « hommes-vous ».

3e personne.

Singulier : *au-b* « homme-lui » ; accusatif : *au-b-a*.
Duel : *au-kha* « hommes-eux-deux ».
Pluriel : *au-gu* « hommes-eux » ; accusatif : *au-gu-gû*.

SUBSTANTIF FÉMININ.

1re personne.

Singulier : *tara-ta* «femme-moi»; accusatif : *tara-te.*
Duel : *tara-im* «femmes-nous-deux»; accusatif : *tara-ima.*
Pluriel : *tara-si* «femmes-nous»; accusatif; *tara-se.*

2e personne.

Singulier : *tara-s* «femme-toi»; accusatif : *tara-s-a.*
Duel : *tara-ro* «femmes-vous-deux».
Pluriel : *tara-so* «femmes-vous»; accusatif : *tara-sô.*

3e personne.

Singulier : *tara-s* «femme-elle»; accusatif : *tara-s-a.*
Duel : *tara-ra* «femmes-elles-deux»; accusatif : *tara-râ.*
Pluriel : *tara-ti* «femmes-elles»; accusatif : *tara-te.*

SUBSTANTIF COMMUN.

1re personne.

Singulier : *tsé-ta* «jour-moi»; accusatif : *tse-te.*
Duel : *tsé-rum* «jours-nous-deux»; accusatif : *tsé-rum-a.*
Pluriel : *tsé-da* «jours-nous»; accusatif : *tsé-da.*

2e personne.

Singulier : *tsé-ts* «jour-toi»; accusatif : *tse-tsa.*
Duel : *tsé-hho* «jours-vous-deux.
Pluriel : *tsé-da* «jour-vous»; accusatif : *tsé-dā.*

3e personne.

Singulier : *tsé-i* «jour-il»; accusatif : *tsé-é.*
Duel : *tsé-kha* «jours, eux-deux»; accusatif : *tsé-khā.*
Pluriel : *tse-n* «jours-eux»; accusatif : *tse-n-a.*

On voit que le pronom se suffixe, sous une forme abrégée, aux substantifs; que ceux-ci restent invariables et que le pronom-article supporte seul tous les indices.

Ce système nama semble marquer un état très ancien du langage où le substantif se serait conjugué comme le verbe et de la même manière.

On entend par conjugaison le procédé de faire varier une catégorie grammaticale, non suivant les genres, les nombres, les cas, mais suivant les personnes. Un verbe peut être à la 1re, à la 2e personne; de même un substantif.

Mais la personne qui se trouve ainsi affecter soit un substantif,

soit un pronom, peut être, soit au prédicatif, soit au possessif.

Envisageons d'abord le verbe où le procédé est bien connu. La conjugaison consiste à le faire varier en accompagnant d'un pronom-sujet des diverses personnes; ce pronom lui est tantôt suffixé, tantôt préfixé. Ce qui nous est mieux connu et ce qui domine les langues indo-européennes, c'est le pronom-prédicatif-suffixé au verbe : *dada-mi*, *dada-si*, *dada-ti; ame-m*, *ame-s*, *ame-t*, *dido-mi*, *dido-si*, *dido-ti*.

Mais les verbes, au lieu de se conjuguer avec le pronom prédicatif, se conjuguent quelquefois avec le pronom possessif. Ce *processus* nous paraît singulier, vu nos habitudes; mais c'est un fait constant que dans la plupart des langues, et dans les plus anciennes, c'est la conjugaison possessive qui l'emporte, le pronom-sujet se met au génitif, ou mieux au possessif. Ce n'est que plus tard que la conjugaison prédicative se dégage. On peut citer comme se conjuguant possessivement les langues ouraliennes, les langues altaïques et les samoyèdes.

Mais à côté de la conjugaison des verbes existe celle des substantifs; dans certaines langues, on doit même relever cette anomalie qu'on peut conjuguer les prépositions (toutes les langues ouraliennes) et même quelquefois les conjonctions (langue laponne). Cette conjugaison des substantifs nous déroute un peu; c'est une association d'idées inconnue dans nos grammaires. Cependant elle existe, et sous une double forme : la prédicative et l'objective.

Tout à l'heure nous avons vu que la conjugaison normale des verbes est la prédicative, que c'est seulement dans les langues anciennes et à formes rudimentaires que la conjugaison possessive dominait. Dans les substantifs, c'est l'inverse; parmi ceux qui se conjuguent, c'est la conjugaison possessive qui domine, celle prédicative est extrêmement rare, du moins sous sa forme visible; car, sous une forme latente, elle est, au contraire, très fréquente.

Dans beaucoup de langues, les substantifs se conjuguent possessivement suivant des paradigmes très développés; parfois même, comme en nahuatl, ils ne peuvent exister sans ce renfort. Dans les langues ouraliennes on ne va pas jusque-là, mais la conjugaison possessive du substantif est usuelle. Il suffit de citer le magyare : *munka* « travail »; 1° *munka-m*, 2° *munka-d*, 3° *munka-ja*; pluriel : 1° *munk-unk*, 2° *munka-tok*, 3° *munkajok*.

Dans le nama, le substantif se conjugue aussi, mais prédicativement, suivant le paradigme que nous avons donné; il n'y a plus relation génitive, mais apposition. Nous avons déjà relevé dans une langue du Caucase l'amorce de ce système. Mais ailleurs les pronoms des deux premières personnes ont disparu de cette conjugaison prédicative: il ne reste plus que celui de la 3e, c'est

notre article. Il est heureux que nous ayons conservé la présence du nama pour nous retracer l'antique *processus*.

A côté de la conjugaison prédicative et de la conjugaison possessive, le verbe en possède une troisième, celle objective, dans laquelle le complément direct se trouve agglutiné sous une forme spéciale de pronom. Le substantif ne semble pas posséder cette conjugaison, si ce n'est dans le cas très rare du *nomen agentis*. Il s'agit du sujet qui se trouve en face du complément direct, celui-ci nécessite la position devant le sujet d'un suffixe, qui marque cette relation. Nous avons décrit ailleurs ce phénomène très curieux.

Nous croyons pouvoir conclure du cas du nama que ce sont les pronoms des trois personnes, et non seulement celui de la 3e, qui se sont affixés au substantif, et qu'il y avait ainsi un article de la 1re, un de la 2e et un de la 3e personne, puis, que les deux premiers ont disparu au cours de l'évolution, que l'article actuel n'est que fragmentaire; nous reconnaissons cependant que, pour bien appuyer cette induction, il faudrait avoir d'autres exemples que celui du nama.

L'article suffixé variable se rencontre dans plusieurs langues chamitiques, en somali et en galla. En somali, cet article est *k* pour le masculin et *t* pour le féminin; on y joint des voyelles pour obtenir le résultat de surdéterminer davantage, *a* quand l'objet est présent, *i* quand il est absent, *o* quand il est invisible; *nin-ka*, *nin-ki* « l'homme », *faras-ka*, *faras-ki* « le cheval », *bur-ta* « la colline », *ori-dà* « la femme ». En galla, on emploie *tsha* pour le masculin, *tti* pour le féminin : *garba* « esclave », *garbi-tsha* « l'esclave », *garbi-tti* « la femme esclave ». En saho, l'affixe est, pour le masculin, *ta*, *to*, et pour le féminin, *tā*, *tō*, avec accent; au pluriel, *tit*.

Au moyen d'une suffixation d'article, le bilin distingue non point le déterminé de l'indéterminé, mais l'individuel du collectif; par exemple « un seul chat » ou « des chats », dans le premier cas, *dimmu-rā;* plur. *dimmū-t;* dans le second, *dimmūm;* plur. *dimūmu*. La même distinction est faite en saho. Encore un comcept particulier à ajouter à ceux que les divers peuples ont eu de la détermination.

Le thibétain a une très remarquable série d'articles suffixés; ce sont : *pa*, *pŏ*, *pho*, *bo*, pour le masculin; *ma*, *mo*, pour le féminin; *bod-po* « un Thibétain », *bod-mo* « une Thibétaine », *mi-bo* « un homme », *mi-mo* « une femme ». Cet article est d'origine pronominale. Les êtres inanimés sont tantôt masculins, tantôt féminins, de sorte que leur caractère de sexualité est douteux; ce qui est certain, c'est qu'on divise les substantifs en catégories

qui forment opposition entre elles. Mais la variation n'a pas lieu suivant les différents nombres.

Le souhrai possède un véritable article pour l'animé : *di;* pour l'inanimé : *ni; ni-yó-di* « ton-chameau-le ».

Mais c'est dans les langues indo-européennes dérivées que la préposition de l'article est plus à noter, en ce sens que le caractère d'article ne peut lui être contesté; en effet, c'est le même que celui qui dans d'autres langues de la même famille se trouve préposé.

C'est ce qu'on remarquera d'abord en roumain. Dans toutes les autres langues romanes, l'article dérivé du latin *ille* se trouve préposé. Dans le roumain le même se postpose. D'où vient cette interversion? Il est difficile de l'expliquer, mais elle existe. Le substantif reste invariable, l'article postposé se décline seul : *om-ul* « l'homme »; gén. *om-ul-ui*, dat. *om-ul-ui*, accus. *pre-om-ul*, voc. *om-ul-e*, abl. *de la om-ul;* plur. *oameni-i*, gén. *a óameni-lor*, *óameni-lor;* abl. *de la óameni-lor;* nom féminin : *turture-oa* « la tourterelle », gén. *a-turture-lei*, dat. *turture-lei*, accus. *pre-turture-oa;* pl. *turturele-le*, gén. *a-turturel-lor*, dat. *turturele-lor*, accus. *pre-turturele-le*. Cette déclinaison avec article suffixé, chose curieuse, s'applique même à l'adjectif : *bun-ul*, bon, gén. *a bun-ul-ui*, dat. *bun-ul-ui*, accus. *pre-bun-ul*, voc. *bun-ul-e*, ablat. *de la bun-ul;* plur. *buni-i*, gén. *a-buni-lor*, dat. *buni-lor*, accus. *pre buni-i*, voc. *buni-lor*, abl. *de la buni-i*. Il y a une oscillation quand il y a détermination : c'est le substantif ou l'adjectif qui prennent l'article; ils ne le prennent pas tous les deux à la fois, ce serait une surdétermination inutile.

Nous avons observé plus haut que le roumain possède aussi l'autre article *un*, qui répond au français *un; un* : gén. *a un-ui*, dat. *un-ui*, etc.; il possède, en outre, l'article surdéterminé qui répond au *cet* français; *tchel*, gén. *tchel-ui;* enfin il emploie le substantif sans aucun article, c'est lorsque l'article est joint à l'adjectif.

En albanais, la déclinaison a deux aspects : le *déterminé* et l'*indéterminé* : *mik* « ami », *mik-ou* « l'ami », auquel il faut ajouter *ua mik* « un ami ». L'indéterminé s'emploie dans les locutions analogues aux suivantes : « de la neige », « il y avait un homme », « il mendiait du pain », « oiseau de fleuve », « à travers bois », « après le soir venu »; par un autre motif et parce que la détermination est suffisamment faite par ailleurs, on emploie l'indéterminé après un mot de nombre, après l'adjectif possessif et le pronom démonstratif. Au point de vue morphologique, c'est le *t* qui est l'indice de détermination, mais ce *t* devient *n* et *s*.

Il faut mettre sous les yeux le paradigme :

Nom féminin : *blyetœ* «l'abeille».

INDÉTERMINÉ.	DÉTERMINÉ.
Nominatif : *bliétœ*.	*blyet-a*.
Vocatif : *oblyetœ*.	*o blyĕta*.
Génitif ablatif : *blyet-e*	*blyetœ-sœ*.
Datif : *blyet-e*.	*blyetœ-sœ*.
Accusatif : *blyet-œ*.	*blyetœ-nœ*.
Locatif (remplacé par l'accusatif). . . .	*ndœ, mby, mblyétœ-t*.

Pluriel.

Nominatif : *blyetœ*.	*blyetœ-tœ*.
Vocatif : *o blyetœ*.	*o blyetœ-t*.
Génitif : *blyetœ-ve*.	*blyetœ-ve-t*.
Datif : *blyetœ-ve*	*blyetœ-ve-t*.
Accusatif : *blyetœ*.	*blyetœ-tœ*.
Ablatif : *blyetœ-ç*	*blyetœ-ç*.
Locatif (remplacé par l'accusatif).	

Nom masculin : *kyēn* «chien».

Nominatif : *kyēn*.	*kyēn-i*.
Génitif : *kyen-i*.	*kyen-i-t*.
Accusatif : *kyēn*.	*kyēn-i-nœ*.
Locatif :	*kyen-t*.
Ablatif :	*kyen-œ*.

Pluriel.

Nominatif : *kyen*.	*kyen-tœ*.
Génitif : *kyen-œ-ve*.	*kyen-œ-vet*.
Accusatif :	*kyen-et*.
Locatif :	
Ablatif : *kyen-ç*.	*kyen-ç*.

Ce ne sont pas les substantifs seuls qui sont soumis à l'aspect déterminé, mais aussi les adjectifs lorsqu'ils sont placés avant le substantif, et lorsqu'ils sont employés substantivement : alors ils empruntent les désinences du substantif déterminé.

Ce qui est très curieux, c'est que l'article de détermination, qui suit le substantif d'ordinaire, le précède quelquefois, mais alors il est souvent répété deux fois; il précède et suit en même temps. Ce phénomène ne se produit que dans des cas particuliers : 1° dans les noms de parenté; 2° dans l'adjectif employé comme attribut; 3° dans le même employé substantivement; 4° devant certains adjectifs pronominaux ou indéfinis; 5° devant le comparatif et le superlatif; 6° devant les noms des jours et de certaines fêtes; 7° devant les nombres cardinaux employés isolément; 8° devant les noms abstraits dérivés d'adjectifs ou de participes; enfin, et

c'est le cas le plus remarquable, devant le substantif de possession au génitif, lequel suit le nom au nominatif; par exemple: *û à ve e poulge-sœ* « un œuf de la poule ». Cet article préposé anormal prend le nom de *prépositif*.

Voici sa morphologie :

	MASCULIN.	FÉMININ.	NEUTRE.
Singulier nominatif...	*i*	*e*	*tœ*
Génitif-datif.....	*tœ sœ*	(pour tous les genres)	
Accusatif.....	*tœ*		

Pluriel (pour les cas et les genres) : *tœ*.

Singulier.

	MASCULIN.	FÉMININ.
Nominatif.....	*i ẹokyi* « l'époux »	*e ẹohya.*
Génitif datif.....	*tœ ẹokyi-t*	*tœ ẹohie-sœ.*
Accusatif.....	*tœ ẹokyi-nœ*	*tœ ẹohye-nœ.*

Pluriel.

Nominatif accusatif....	*tœ byi-ta* « le fils »	*tœ-ẹokye-ta.*
Génitif comparatif....	*tœ byi-ve-t*	*tœ-ẹokye ve-t.*

On doit remarquer l'identité de l'article postposé et de l'article préposé; l'indice est le même : *t*. *tœ*. Et l'article préposé n'est autre que le pronom démonstratif attributif qui reproduit les mêmes formes.

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans observer un des emplois de l'article préposé, ou prépositif; on s'en sert entre deux substantifs, mais dans ce cas le prépositif, au lieu de prendre le genre du substantif qu'il détermine, prend, au contraire, celui du substantif précédent qu'il ne détermine pas. Singulière anomalie! Par exemple, dans l'exemple déjà cité, *nœ ve e poulgœ-sœ* « l'œuf de la poule », le prépositif *e* s'accorde non avec *ve* « œuf », mais avec *poulge-sœ* « poule », et, comme il s'analyse en démonstratif, nous pourrions traduire exactement « œuf celui poule-la ». De même, *ndœ vœnt tœ tiy* « dans place elle-lui » = « dans place de lui » = « dans sa place », et *ndœ vœnt tœ say* « dans placé elle-elle ». Nous pouvons peut-être y découvrir l'origine de la suffixation de l'article, il suffit d'écrire *ndœ vent-tœ-tiy* à la place de *ndœ vent tœ ty*. Le nom dominant le génitif était suivi de l'article relatif au nom au génitif, mais s'accordant avec le premier; dès lors, il semble que cet article ne faisait qu'un avec celui-ci, l'article préfixé à un nom semble suffixé à un autre, et une fois l'habitude prise, on put supprimer le nom au génitif, et le suffixe resta à sa place. Tel est le *processus* curieux de l'albanais.

On peut à ce sujet et dans le même sens signaler ce qui a

lieu dans le pronom possessif; nomin : *kièni-im* « mon chien », gén. dat. *kyenit t-im*. Pourquoi ce *t* apparaît-il au génitif devant *im*, on ne le retrouve à aucun autre cas? C'est qu'il a été évoqué par le *t* final de *kyenit*. De même, l'article préposé au génitif s'est trouvé attiré vers le nominatif.

Parmi les langues slaves, le bulgare est la seule qui fasse usage de l'article et, comme le roumain et l'albanais, elle le suffixe. Mais le substantif et l'article postposé se déclinent tous les deux; il est *t* au masculin, *ta* au féminin, *to* au neutre, et *tu* à l'accusatif féminin; au pluriel *ti*, *ty* et *ta*, accusatif *ty* : ce n'est autre chose que le pronom de le 3e personne.

En voici quelques exemples : *toi iè vidiel tsar-t i tsaritsu-tu* « il a vu l'empereur et l'impératrice », *gdie su kalevry-ty na dete-to* « où sont les souliers de l'enfant? », *orël-t ie tsar-t-na-ytitsit-tie* « l'aigle est le roi des oiseaux ».

Lorsqu'il y a un adjectif et un substantif, c'est à l'adjectif que l'article se postpose : *tchisti-t talar* « l'assiette propre », *goleniï-t mu syn* « mon fils aîné ».

Quant à l'emploi, l'article est mis devant les noms propres, ceux de parenté, ceux abstraits. Enfin l'article indéterminé *odin* « un » est aussi en usage. Cet article postposé donne au bulgare une physionomie particulière parmi les langues slaves.

Il est remarquable que dans le bassin du Danube et dans les régions voisines, trois langues de famille différentes, le roumain, le bulgare, l'albanais ont un article suffixé. Y a-t-il là un effet du voisinage et cet article s'est-il étendu de l'un à l'autre?

Remarquons aussi que dans le bulgare et l'albanais l'indice de la détermination est *t* et que nous allons le retrouver dans les langues ouraliennes.

Dans les langues germaniques l'article est partout préfixé; pourtant en nordique, à côté de l'article préfixé, nous en trouvons souvent un autre (un pronom suffixé); dans ce cas le substantif et l'article se déclinent à la fois. Cet article est identique au pronom.

Voici un paradigme de la déclinaison solidaire des deux :

Substantif : *dagr* « le jour ».

Singulier. .	Nominatif.	*dagr-inn.*
	Génitif.	*dags-ins;*
	Datif	*deg-inum.*
	Accusatif.	*dag-inn.*
Pluriel. . . .	Nominatif.	*dagar.*
	Génitif.	*dagan-na.*
	Datif.	*dögu-num.*
	Accusatif.	*daga-na.*

Dans tous ces cas il existe un article pronominal bien caractéristique. Mais n'y a-t-il pas dans l'ensemble des langues indo-européennes un article plus général, suffixé aussi, et dont l'existence devenue cachée explique l'absence ordinaire d'article dans plusieurs branches de cette famille.

Si l'on prend pour type le sanscrit, on trouve la désinence du nominatif singulier et pluriel du masculin : *s*, *as*, *sa*, qui n'est autre que le pronom démonstratif; à l'accusatif on se sert du pronom *m* qui est le pronom neutre *am;* le même sert au nominatif neutre; le féminin seul présente le thème nu, dont il allonge la finale et semble hystérogène. Il en est de même en grec où les suffixes *s*, *ν* jouent le même rôle, en gothique *s*, en nordique *r*, en un mot, dans toutes les langues. Cet article *s*, *m*, suffixé, l'ayant été à tous les substantifs, sa fonction de détermination actuelle n'est plus remplie; c'est pour cela que le grec, quand il veut y atteindre, prépose de nouveau *ὁ*, *ἡ*, *τό*, qui n'est que la répétition de l'article final. Il y a là des articles de deux couches différentes, comme nous l'avons observé en langues bantou. Nous rappelons ce que nous avons dit plus haut, que les substantifs se conjuguent comme les verbes, même prédicativement: c'est ce qui a lieu dans *κύριο-ς*, l'*ς* est la conjugaison prédicative, le substantif à la 3e personne.

Dans une langue, l'article est suffixé, mais il ne varie que suivant les cas, nous en avons parlé plus haut par anticipation: c'est le japonais.

Il est très remarquable dans le groupe ouralien, où pourtant il n'a son plein développement que dans une seule langue, le mordwin.

Celle-ci a un paradigme complet des deux déclinaisons : la *déterminée* et l'*indéterminée*.

L'indice de la détermination est partout *t*, plur. *nä*.

Paradigme : *ava* «femme».

Singulier.

	INDÉTERMINÉ.	DÉTERMINÉ.
Nominatif	*ava*	*ava-sh.*
Génitif	*ava-ng*	*ava-t.*
Incessif	*ava-sa*	*ava-te-sa.*
Élatif	*ava-sta*	*ava-te-sta.*
Illatif	*ava-s*	*ava-t-s.*
Ablatif	*ava-da*	*ava-te-tzda.*
Allatif	*ava-ŭ*	*ava-te-ŭ.*
Abessif	*ava-ftima*	*ava-te-ftima.*
Translatif	*ava-ks*	*ava-te-ks.*

Pluriel.

Nominatif.	*ava-t*	*ava-t-nœ.*
Génitif.	*ava-t-nen*	*ava-te-nen.*
Incessif.	*ava-sa-t*	*ava-te-nene-sa.*
Élatif.	*ava-sta-t*	*ava-te-nene-sta.*
Illatif.	*ava-s-t*	*ava-t-nene-s.*
Ablatif.	*ava-t-da*	*ava-t-nene-zda.*
Allatif.	*ava-to-n*	
Abessif.	*ava-to-ftima*	
Translatif.	*ava-ks-t*	

L'indice *nä*, plur. *nœ*, n'est autre que le pronom démonstratif à forme identique. Il faut remarquer qu'il varie au pluriel, sans sortir de la dentale. D'autre part, il se redouble souvent : *ne-ne*.

Le substantif indéterminé emprunte ses formes au génitif pluriel *nen*. Enfin, ce qui est plus essentiel, l'indéterminé au pluriel prend le *t* de détermination du déterminé singulier. Il n'y a pas, d'ailleurs, d'accusatif.

Les autres langues ouraliennes ne présentent pas ce développement; elles ont conservé seulement la déclinaison d'indétermination, mais l'autre a laissé des vestiges qu'il est intéressant de rechercher.

D'abord, l'indice du pluriel est partout *t*, tandis que celui du duel, et probablement aussi du pluriel, était *k*. Il est permis de supposer que ce *t* est le signe de la détermination transporté au pluriel; on le trouve aussi en mordwin, en ostyake, en wogul et enfin en finnois, mais seulement au nominatif.

Mais la survivance de la détermination à l'accusatif est beaucoup plus certaine. Tout d'abord, le féminin, au nominatif même, possède à la fois les deux formes, et celle indéterminée est marquée par *ta tä : silmä : silmä-ä*, pour *silmä-tä* « œil ». Puis il faut observer que dans presque toutes les langues ouraliennes l'accusatif manque; elles ne remplissent cette lacune que quand il s'agit du déterminé au singulier, en employant un indice spécial; que si le substantif est indéterminé, elles expriment l'accusatif par le signe du partitif ou le laissent sans expression. En finnois, ce déterminé existe aussi bien au nominatif qu'à l'accusatif et sonne de même manière : *wet-tse juoksee* « de l'eau coule », *veesi juoksée* « l'eau coule ».

En magyare, l'indice a disparu au nominatif de l'indéfini; *t* est employé pour marquer l'accusatif : *keze-t* « la main ». Pour l'accusatif déterminé, au contraire, les langues ouraliennes emploient l'indice *b*, *m*, *me*; quelquefois on se sert du génitif.

Le phénomène est donc général dans ce groupe; seulement on

IMPRIMERIE NATIONALE.

peut s'étonner que l'article suffixé *t*, *ta*, qui est dans le mordwin un article de détermination, soit dans toutes les autres langues un article d'indétermination.

C'est certainement le point de vue de la langue qui présente le système complet, celui du mordwin, qui doit l'emporter. Le pronom *ta*, *tä* est bien l'article de détermination. Comment ailleurs a-t-il passé à l'expression contraire? Nous avons vu que, même en mordwin, il a envahi le pluriel du déterminé. Or le pluriel a un caractère d'indétermination. Il a pu ensuite envahir le singulier. Ce serait une cause de virement. S'il avait pénétré le singulier entier, il y aurait eu confusion : mais il n'a atteint que l'accusatif. Le *processus* serait : *l'eau*, *les eaux*, *de l'eau* (à l'accusatif). Nous ne donnons cette idée que comme une hypothèse.

Il faut signaler maintenant l'article basque. Il a pour forme *ar* qui devient *a* et est un pronom démonstratif qu'on retrouve encore comme tel dans le dialecte biscaïen. Il est suffixé et porte seul l'indice des différents nombres et des différents cas, tandis que le substantif reste invariable; au contraire, lorsqu'il n'y a pas d'article, c'est le substantif lui-même qui se décline. Au pluriel, on n'a plus le choix d'employer ou de supprimer l'article; celui-ci est toujours présent. C'est ce phénomène que nous avons déjà constaté. Il y a donc entre la détermination et le pluriel une certaine affinité. L'indice du pluriel *k* se fondant avec *ar* donne la forme *ak* pour *ark* : *gizon-en* « d'un homme », *gison-ar-en* « de l'homme », *gison-i* « à un homme », *gison-ar-a-i* « à l'homme ». S'il y a un substantif suivi d'un adjectif, c'est à l'adjectif que l'article basque est suffixé : *ur-garbi* « eau pure », *ur-garbi-a* « l'eau pure », *ur-garbi-ar-en* « de l'eau pure », *ur-garbi-a'-k*, pour *garbi-ar-k* « les eaux pures ».

La langue poul présente une grande variété de suffixes pour marquer le singulier, et ces suffixes sont des pronoms démonstratifs, ainsi que le remarque M. Frédéric Müller, ils sont nombreux et ont certainement désigné à l'origine des catégories différentes d'objets, comme dans les langues bantou. Ce sont : *ka*, *ke*, *ko*, *gal*, *ngal*, *ngel*, *ngol*, *al*, *lel*, *dol*, *ong*, *djo*, *de*, *nde*, *do*, *ndo*, *du*, *ndu*, *na*, *ne*, *nu*, *ngo*, *ra*, *re*, *ri*, *ru*, *ba*, *bi*, *bo*, *wo*, *wo;* ils disparaissent au pluriel : *gor-ko* « l'homme », *dew-bo* « la femme », *lam-do* « le roi ». Au pluriel apparaissent de nouveaux suffixes qui sont des pluriels de pronoms personnels: *be*, qui est le pluriel d'*o*, et qui est encore usité comme tel; *de*, *di*, *dje*, *djë*, *le*, *li*, *e*, *i*. Le plus souvent le pluriel se forme par le rejet de l'article de détermination du singulier : *boda-re* « l'étoile », plur. *kode*. C'est donc ici le singulier qui est déterminé.

Mais tous les noms étant pourvus de suffixes classifiants, il n'en résulte pas de détermination véritable; pour l'obtenir, on a

eu recours à un second article hystérogène, préfixé cette fois; de là, une distinction entre les deux formes : le déterminé et l'indéterminé. Au pluriel, le procédé est aussi simple qu'ingénieux; il consiste à redoubler le suffixe du pluriel : *sagata-be* « jeunes gens », *sagata-be-be* « les jeunes gens », *dawā-de* « chiens », *dawa-de-de* « les chiens ». Au singulier, c'est le même système en principe : *li-ngi* « poisson », *li-ngi-ngi* « le poisson », *hetā-ne* « année », *hetā-nde-nde* « l'année », *hondu-ko* « bouche », *hondu-ko-ko* « la bouche ». On ne peut ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre ce procédé et celui des langues bantou pour se créer un second article, il s'agit toujours de la réduplication; en bantou, *bu* devient *ubu*, *ku* devient *uku;* de même, en poul, *nde* devient *nde-nde;* etc.

C'est au même système de détermination par un article pronominal suffixé qu'il faudrait rattacher celui de la langue woloff. si certains cas particuliers ne semblaient démontrer qu'à l'origine ces particules ont pris naissance du substantif lui-même, et n'en sont qu'une réduplication avortée.

Article postposé invariable.

Tandis que le nama suit un système tout particulier et original de suffixation des pronoms personnels à titre d'article, la langue des Bushman s'est formé un article dans les termes ordinaires, en suffixant la particule invariable *gen : koari-gen* « oiseau-le », *goro gen* « le cheval ». Cette détermination semble rentrer dans le système d'expression de la détermination par l'emphase, car elle se suffixe aux verbes pour mettre en relief l'action, et au pronom lui-même pour faire ressortir la personne.

Parmi les langues africaines, le basa et le grebo possèdent un article suffixé invariable. En basa, c'est le pronom de la 3e personne *o : goi-o* « l'homme ». Le grebo a, en outre, un article d'indétermination répondant au français : *un*, c'est *no*, *nô*, le pronom démonstratif, en profonde connexion, comme en égyptien, avec le verbe *être=ne : ngbwe-nô* « un homme »; le déterminé est *nono*, *neno*, pronom démonstratif.

En dinka, l'article est suffixé aussi sous la forme *nde*, et il n'est autre que le pronom démonstratif : *tik* « femme » : *tik nde* « la femme ».

Parmi les langues américaines, le nahuatl présente certainement un article déterminé dans la suffixation de *tl*, *tli*, lequel disparaît au pluriel ou après un possessif. Frédéric Müller reconnaît qu'il s'agit d'un suffixe d'individualisation : *koa-tl* « serpent »; *ko-koa*, *kalli* pour *ka-tli* « la maison », *no-kal* « une maison ».

Les langues dravidiennes forment, en général, leurs divers cas

par la suffixation à la racine nominale de divers indices casuels; mais souvent elles intercalent entre les deux certains éléments d'origine pronominale qui jouent le rôle d'articles; ce sont : *in* (*ni*), *adu*, *aru*, *ti*, *attu*, *a*. C'est ainsi qu'en telugu, *t'ammadu* « frère cadet » devient à l'accusatif *tammadu-ni*, en prenant ce signe de détermination, puis ce signe se rencontre aux autres cas obliques en ajoutant les suffixes casuels proprement dits : dat. *tammu-ni-ki*, instr. *tammu-ni-tsheta*, soc. *tammu-ni-to*, locat. *tammu-ni-lō*. Le suffixe d'élargissement diffère au pluriel.

Dans la langue kazikumük, ce suffixe d'élargissement existe aussi : c'est *lu* au singulier, *ru* au pluriel : *χata* « maison », gén. *χat-lu-l'*, dat. *χat-lu-n*, adess. *χat-lu-χ*.

En abchaze, nous avons déjà remarqué que, si l'article déterminé se forme par la préfixation de *a*, l'indéterminé s'exprime par la suffixation de *k*.

Dans la langue jagane, la détermination se marque par la suffixation de *ki* : *ũa* « homme », *ûa-ki* « l'homme », *ûã-pei* « deux hommes », *ãã-pi-ki* « les deux hommes », *joshöla* « chien », *joshöla-ki* « le chien ».

Tels sont les divers cas de présence continue de l'article, en cas de détermination, soit qu'il se préfixe, soit qu'il se suffixe, soit qu'il varie suivant le genre, le nombre, le cas, la personne, ou qu'il reste invariable; nous devons étudier maintenant l'article latent, c'est-à-dire celui, caché d'ordinaire, qui n'apparaît que sous l'action de divers réactifs.

Article latent.

Cet article n'apparaît qu'en présence de certains réactifs restreints.

C'est ainsi que, dans une langue américaine, l'abipone, le pluriel présente la racine nue, parce qu'il est indéterminé par sa nature; le singulier s'en forme en ajoutant l'article de détermination *k* : *yüüha* « bœufs », *yüüha-k* « bœuf », *ahöpega* « chevaux », *ahöpega-k* « cheval ».

De là, cette anomalie que le pluriel semble préexister au singulier; c'est, en réalité, l'indéterminé qui préexiste au déterminé; cependant ce n'est qu'une exception, même dans cette langue; quand la détermination n'est plus en jeu, c'est le pluriel qui dérive du singulier par une addition. Cela prouve que le *k* marque la détermination d'une manière directe, et indirectement seulement, le singulier.

Nous avons observé plus haut que dans les langues de l'oural, le déterminé et son suffixe apparaissent avec le pluriel probablement, et certainement avec l'accusatif; dans le mordwin seul la déclinaison déterminée est parfaite; sans doute, c'est que dans

ces langues il ne reste plus que des vestiges du déterminé, mais dans l'état présent il faut un certain cas, l'accusatif, et quelquefois un certain nombre, le pluriel, pour faire apparaître le déterminé.

Dans les langues turques, l'accusatif indéterminé s'exprime par la racine pure. S'il est déterminé, au contraire, on l'exprime par le suffixe *ni* (*ny*, *nu*, *nü*), lequel devient *y* (*y*, *u*, *ü*) : *balyg* « poisson », *balyg-i* « le poisson » : *agha* « père », *agha-ni* « le père ». C'est le réactif de l'accusatif qui fait seul apparaître le déterminé.

En tamasheq, le masculin a perdu son article préfixé *p*, *b*. mais le féminin a retenu le sien, *t*. La détermination oblitérée apparaît ici sous le réactif du genre.

En bari, lorsque le radical est considéré comme collectif, le singulier se forme (et alors son idée se confond avec celle de la détermination) au moyen de la suffixation de certains indices qui peuvent se réduire à l'indice *t* (*et*, *te*, *ti*, *tat*, *tot*, *tyo*, *le*, *li*).

D'autres fois, au contraire, on considère la racine comme déterminée par elle-même, et alors le pluriel (répondant à l'idée d'indétermination) s'en forme en ajoutant des suffixes variés; *re* « fer », « du fer », « les fers »; *re-at* (déterminé) « le fer », *morin* « doigts », sing. *morin-et* « le doigt ».

En bullom et en temné, le contraste entre le singulier et le pluriel, dit M. Frédéric Müller, tient à l'idée de celui du collectif à l'individuel; c'est le singulier qui est ici considéré comme un collectif, comme un indéterminé, tandis qu'au contraire le pluriel est regardé comme un individuel et, comme tel, est muni d'un préfixe qui se perd au singulier: *a-pokan* « les hommes », *pokan* « l'homme », *i-rum* « les arbres », *rum* « arbre ». Cependant ces langues ont dégagé un autre article plus semblable au nôtre et qu'il faut ranger sous la rubrique de l'article postposé, c'est le mot *tre* : *pokam-tre* « l'homme », plur. *a-pokam-tre* « les hommes ».

En haussa, l'expression du déterminé se trouve en relation étroite avec celle du génitif. Au lieu de dire, comme d'habitude, *maison*, quand ce mot est suivi d'un génitif, on doit dire : *maison-le père* = « la-maison-du-père ». Le démonstratif qui joue ce rôle est *na;* c'est si bien un article se rapportant à *maison* qu'il en prend le genre et le nombre, et non celui de *père* : *kwara-na shinakaffa* « le grain de riz », *magana-ta bakinsu* « le discours de sa bouche ».

Dans plusieurs langues du Caucase que nous avons déjà observées, entre autres, l'abchaze, le kazikumük, l'artschi, l'indice de la détermination est absent sur le substantif déterminé lui-même; mais il apparaît sur le verbe, sur l'adjectif, quelquefois même sur le complément circonstanciel; il en est de même pour

certains mots dans les langues bantou. Nous nous référons à ce qui a été dit plus haut sur ce point.

Comment se fait-il que la détermination soit ainsi défective et ne se produise qu'en présence de certains genres, de certains nombres, de certains cas, ou sur des mots autres que ceux qu'elle devrait directement affecter? Il faut, pour répondre, faire une distinction.

La détermination apparaît au pluriel, par opposition au singulier, ou au singulier par opposition au pluriel; c'est qu'il y a confusion, dans l'esprit de tel peuple, tantôt de l'idée de pluriel et de celle de détermination, tantôt au contraire de celle de cette dernière et de celle du singulier. En effet, on peut penser que le pluriel désignant plusieurs êtres d'un seul coup, l'individualisation y devient plus difficile. Mais un nouvel embarras survient. Ce n'est pas toujours le singulier qui se confond avec la détermination, mais quelquefois le pluriel, au contraire. C'est que le concept d'un autre peuple a été différent et que la liaison de ses idées est autre : il a pensé, par exemple, que *hommes* désigne des individus, tandis que *homme* pourrait bien désigner l'espèce collective.

Lorsque le réactif n'est pas le nombre, ou lorsque la détermination apparaît seulement sur les mots subordonnés à celui à déterminer, alors deux interprétations sont possibles. C'est que le pronom, devenu plus tard article, s'est attaché d'abord au verbe ou à l'attribut, puis, plus tard seulement, devenu article, au substantif, mais qu'il n'a pas toujours atteint ce point d'arrivée; ou bien c'est que l'article, parti du substantif pour envahir les autres mots, a perdu le souvenir de son point de départ et s'y est oblitéré. Nous préférons la seconde interprétation.

Que si le réactif est le genre ou la classe, c'est cette dernière interprétation qui devient certaine. Le tamâsheq nous en offre un exemple frappant.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

(*A suivre.*)

DIX QUATRAINS

DE MIRZÀ ABOU'L HASSAN DJENDÀKI

DIT YÉGHMÀ,

EN DIALECTE SÉMNÂNI.

Parmi les notes que je possède sur la Perse, se trouvent dix quatrains en dialecte sémnâni composés par un poète contemporain, Mirzâ Abou'l Hassan, de son surnom poétique Yéghmâ, recueillis par Mirzâ Kérim, médecin sanitaire de Sémnân et de Damghân, et qui m'ont été transmis par M. le Dr Tholozan. Ce dialecte a certaines affinités avec ceux du Guilân, du Mazendérân et de Reï, mais certaines variations m'ont paru assez sensibles pour que j'aie cru devoir ajouter ce court document à ceux qui ont déjà été publiés dans les *Mémoires de la Société de linguistique* (tome IX, p. 1 et 110).

Le texte original est accompagné d'une traduction persane interlinéaire faite par Mirzâ Kérim, qu'il m'a semblé inutile de transcrire intégralement; je me suis borné à reproduire, à la suite de la traduction française, les expressions idiomatiques avec, en regard de chacune d'elles, son équivalent persan.

Dans ses remarquables études sur certains dialectes iraniens qu'il range sous la dénomination d'idiomes *péhlévi-musulmans* [1], M. Clément Huart s'est amplement étendu sur leurs principales particularités; mais, je le répète, je ne me suis proposé que de présenter une modeste contribution aux documents, trop rares encore, que l'on a recueillis sur les patois persans, laissant à d'autres plus compétents la tâche d'en dégager les éléments d'une étude de philologie comparée.

Mirzâ Abou'l Hassan, originaire de Djendâk, dans le district de Sémnân, dépendance du Tâbâristân, sur la route de Téhéràn à Méshèd, était recherché pour l'élégance de sa rédaction; il a, auprès de divers personnages, entre autres de Hadji Molla Ahmed Néràki, occupé les fonctions de *mounshi* (secrétaire); pour se

[1] Voir *Journal asiatique*, 1886, 1888, 1889, 1895.

venger de ce dernier qui l'avait maltraité, il a composé un poème épigrammatique sanglant; il a écrit de nombreux *ghazals*, mais son *divân* n'a pas été publié; on n'en connaît aujourd'hui que des morceaux détachés. J'ignore si, outre les quatrains qui font l'objet de cette étude, il existe d'autres écrits dans le même dialecte, mais, jusqu'à présent du moins, ce sont les seuls dont j'ai eu connaissance; c'est peu de chose, il est vrai, mais peut-être ne seront-ils pas sans quelque utilité relative aux recherches sur les transformations du langage iranien.

Amédée Querry.

I

کَی وصف تَه یا علی مَشِی کَرد بیان
بر عالمیان بَه بِیچِی مهر تو عیان
هر جا مَتَژان بهر تو ای شیر خدا
تَه اسپَه مَکَم بِین ولی ان اسپَه نِیان

Comment pourrait-on. Ali, décrire tes perfections; ta bonté est évidente; partout où je cours à ta recherche, ô lion de Dieu, je voudrais être ton chien, mais je n'en suis pas digne.

تَه, *tè* = تورا, tes (possessif). مَشِی, *mèshi* = میتوان, peut. بَه‌بِیچِی, *bébitshi* = شده, est devenu. مَتَژان, *météjan* = میدوم, je cours. اسپَه, *èspè* = سگ, chien. مَکَم بِین *mékèm bin* = میخواهم باشم, je veux être. نِیان, *niyân* = نیستم, je ne suis pas.

II

دل بی غم و شرمندگی هرگز مَنَبُو
بی جُرم و خطا بندگی هرگز مَنَبُو
بی بُرمَه و آه دل مَناشُو هرگز
بی آتش و آو زندگی بهرگز مَنَبُو

Il n'est point de cœur sans peine et sans honte (remords); il n'est point de service sans faute et sans erreur; il n'est point de cœur sans soupirs et sans pleurs; il n'est point d'existence sans feu et sans eau.

مَنَبو, *mènèbou* = نمیشود, il n'est pas. مَنَاشو, *mènèsho'*, même sens que le précédent. بُرمَه, *bourmè* = گریه, pleurs. آو, *áô* = آب, eau.

III

آ بِی کَس تو کَسِی آ بِی کس کُبَوُن
تا سُرخه وَلَه دَبُو بجا خَس کُسَوُن
با آن خط و زُلف و چَش مخمورکه دار
ریحان مَنَکَم سُنبُل و نرگس کُبَوُن

Moi sans ami, et toi, tu es l'ami; moi sans ami, que ferais-je? tant que fleurira la rose; des broussailles, que ferais-je? En présence de ces traits, de cette chevelure ondulée, de ces yeux voluptueux dont tu es douée, de fleurs, je ne veux point; de jacinthes et de narcisses, que ferais-je?

آ, *â* = من, moi. کُبَوُن, *kobévoun* = چه سازم, que ferais-je? سُورخه, *sourkhè* = سرخ, rouge. وَلَه, *vèlè* = گل, fleur. دَبُو, *débou* = باشد et بُودَ, soit *pour* sera. چَش, *tshèsh* = چشم, œil. دار *dâr* = داری, tu as. مَنَکَم, *mènèkèm* = نمیخواهم, je ne veux pas.

IV

مَه مُو بَهنج خنجر مَکَی ثوابی هاکَه
بَکُوَا بَکُش رقیبی آی بلا مو سر پَی واکَه
تَه هنونکه شوخ مَینُون مَزنَوُن که هرکِه بَینِی
بهزار ناز وغمزه ژو بعشق مبتلا کَه

Ô ma maîtresse, tire ton poignard; si tu le veux, accomplis une œuvre pie; frappe et tue mon rival, délivre-moi de peine: je sais qu'avec le charme que je vois en toi, tu rendras malheureux par tes agaceries, par la passion que tu lui inspireras, celui que tu rencontreras.

مُو, *mou* = من, *possessif*; ma. بَهِنج, *bèhindj* = بکَش, tire. مَکَی, *mèkèmi* = میخواهی, tu veux. هاکَه, *hâkè* = بکُن, fais! بکُوا, *békouâ*

= بكوب, bats, frappe, pile. آی *èyi* = يك, un. مُو سَر پَی, *mou ser pèyi* = از سر من = پَی سَر مُو, loin de moi (*litt.* de ma tête). پَی *appartient au persan archaïque et a cette particularité dans le dialecte de Sèmnân d'être placé après le mot dont il indique le rapport.* وا كَه, *wû ké* = بازكن, délivre. هَنُونيكَهَ, *hénoûniké* = هيچنانكه, de même que. مَيِنُون, *méyinoûn* = ميبينم, je vois. مَزُونُون, *mézoûnoûn* = ميدانم, je sais. بيِنِی, *béyîni* = بينی, tu vois. ژُو, *joû* = اورا, lui.

V

چَه دِيَت مُوپَی هر وَقت مَرسَان مَكاردَن دِيم
نَكَوا هَنُون تغافل به سَر تُو مُو نياكه
چَه كَوَی كَه از غَم تَه يَقَه نَولَوِی يغما
يَقَه چاك چاك بُو چَه غم نَه كه ژُو سينه چاك چاكَه

Qu'as-tu donc vu en moi, que chaque fois que je me présente tu détournes le visage; ne me traite pas avec ce dédain, je t'adjure par ta tête, jette un regard sur moi; qu'importe si, à cause du chagrin que tu lui infliges, Yeghmâ ne déchire pas le col de son vêtement?[1] Que son col soit déchiré ou non, qu'importe! sa poitrine n'est-elle pas déjà mise en pièces à cause de toi?

Le premier vers est évidemment altéré, mais cela importe peu quant au dialecte. دِيت, *diyèt* = ديدی, tu as vu. مُوپَی, *moupéy* = ازمن (voir la note du quatrain précédent). مَرسَان, *méréçân* = ميرسم, j'arrive. مَكاردَن, *mèkârdèn* = ميگردانی, tu détournes. دِيم, *dîm* = روی, visage. نَكَوَا, *nèkèvâ* = نكون, ne fais pas. هَنُون, *hénoûn* = هيچنين, tant de, tel. بَه تَه, *bè tè* = تورا, à toi. به سر تو, formule persane d'adjuration = *par ta tête.* مُو, *mou* = مرا, moi *accusatif.* نِياكَه, *niyâ ké* = نگاه كن, regarde. چَه كَوَی, *tshé kèvèyi* = چه سازد, qu'importe! (voir la note du quatrain III au mot كَبُوَن). نَولَوِی, *nèvlèvi* = ندرّد, qu'il ne déchire pas. بُو, *bou* = بُوَد et باشد, qu'il soit. ژُو, *joû* = از او, de *ou* par lui. چاكَه, *tshûkè* = چاك است, mis en pièces.

[1] Allusion à la coutume de déchirer le col du vêtement en signe de douleur.

VI

مُو دَه باَ چَه روز بِیچِی کَه تَه غَم بَجان نَه دَر چَم
زِتَه صِی هزار فِتنَه بَه پَش و پَران نه دَر چَم
مُو دَه بات بِیشُون پَرانتَر کَه تو شوخ وبِی و فاایَی
وَلِی اَنقَدر نَواتَشُون مُو هَم آن مُان نَدَرچَم

Dis-moi, quel jour s'est passé sans que je n'aie souffert pour toi? Par quelles épreuves de tout genre n'ai-je point passé? On m'avait dit jadis que tu étais une coquette inconstante, mais on ne m'a pas dit et moi-même je n'ai pas cru que c'était à ce point.

مُو دَه, *moû dè* = بمن, à moi. باَ = بکو dis! بِیچِی, *bitshi* = بوده, fut. نَه‌دَرچَم, *nédertshèm* = نداشتم, je n'ai pas eu. ز, *zi* = از, de. صِی, *ci* = صد, cent. پَش, *pèsh* = پَس, derrière. پَران, *pérân* = پیش, devant. بات بِیشُون, *bât bishoûn* = گفته بودند, ils avaient dit. پَرانتَر, *pérânter*, *comparatif de* پران = پیشتر, autrefois, auparavant. اَیی, *èyèyi* = هستی tu es. نَواتَشُون, *névâtéshoûn* = نگفته بودند, ils n'avaient pas dit. مُو, *mou* = من, moi.

VII

دَست ودَل ودِین وجان مَلا لی ژُو مَدُن
آه هَر چه دارُون بَیادِ گاری ژُو مَدُن
هَر دَل کَه دُوست نِیَه نَبُو دَیتَرِبه
آن اشکَستَه مُرغُنَه بَعیدِی ژُو مَدُن

Mon bras, mon cœur, ma foi, ma vie, ma douleur, à elle tout je donne; moi, tout ce que je possède, je le donne en mémoire d'elle; le cœur sans ami n'en est pas plus heureux; à la prochaine fête, je lui donnerai cet œuf brisé.

ژُو, *joû* = باو, à elle ou à lui. مَدُن, *médoun* = میدهم, je donne. آه, *â* = من, moi. چَه, *tshé* = چیز, chose. دارُون, *dàroûn* = دارم,

j'ai. نیه, *niyè* = نیست, n'est pas. دَیتَریه, *déyitèriyè*, خوبتر, plus heureux. نَبُو, *néboû* = نَبُوَد, ne peut être. اشکَستَه, *eshkèstè* = شکسته, brisé. مُرغُنُه, *mourghono* = تخم مرغ, œuf.

VIII

ان رُوز کَه کاروان جان بار کَرَن
در راه عدم قافله آبوار کَرَن
آ اُشتُر لاغرُون مو بار پَرَه
تَرسُم کَه سر صراط وادار کَرَن

Le jour où la caravane prendra l'âme en charge, qu'elle se hâte dans la voie de l'anéantissement! Je ne suis qu'un faible chameau, ma charge est trop pesante; je crains qu'elle ne m'empêche de passer le Sirath.

بار کَرَن, *bâr kèrèn* = بار کنند, ils chargent. آبوار, *âbvâr* = زود, promptement. اُشتُر, *oshtoûr* = شتر, chameau. لاغرُون, *lâghéroûn* = لاغر, maigre, faible. پَرَه, *pèrè* = زیاد, trop, excessif? (*Je ne saurais affirmer l'exactitude de la traduction de ce mot; c'est ainsi que la donne le traducteur indigène.*) تَرسُم, *tersoûm* = تَرسَم, je crains. وادار, *vâdâr* = بازدار, obstacle, action d'empêcher, d'arrêter.

IX

عالم بَه تَتُون تمام سیم و زَریرَه
سَرکُوشکی باتَم بَاه وناله کَریَرَه
اَتش دَوَتَم بمَرد وهیزُم تَر بَا
وازی مَکَرَم ز غُصه خاکستَریرَه

J'ai parcouru le monde entier à la recherche de l'or et de l'argent; j'ai chuchoté mes plaintes à l'oreille des sourds; j'ai fait du feu, il s'est éteint : le bois était vert, et de chagrin je joue avec la cendre.

بَه تَتُون, *bététoûn* = دویدم, j'ai couru. رَه, *ré*, affixe qui, au premier vers, a le sens de برای, à *cause* de; زَریرَه, *pour, à la recherche de l'or;* au second, celui de به, *à*, کَریرَه, à *des sourds;* au

quatrième, celui de با, *avec;* خاکستَریرَه, *avec la cendre.* سَرگُوشگِی, *ser goûshègui* = سرکوشی, chuchotement. باتَم, *bâtèm* = کفتم, j'ai dit. کر *ker est persan.* دَوَتَم, *dèvètèm* = زدم, j'ai frappé (allumé). *On dit en persan* آتش زدن, *battre (allumer) du feu; dérivation probable de l'usage du briquet.* بمَرد, *bémèrd* = بمُرد, il est mort (s'est éteint). با, *bâ* = بود, il était. وازی, *vâzi* = بازی, jeu. مَکَرَم, *mèkèrem* = میکنم, je fais (*employé comme auxiliaire*), je joue = ازی مَکَرَم. خاکستر, *khâkster est persan.*

X

حَیف اَز تَه کَه تُو یار وفادار نِیَی
دَل ما گِیر و سَر مَدَی تُو دلدَار نِیَی
هَر روز میا ودَل مَبَر عالم پَی
تَه دَل بَهمان خُوشَه که بِی کار نِیَی

C'est grand'pitié, mais tu n'es pas une amante fidèle; tu ravis le cœur, puis tu le rebutes; non, tu ne sais pas aimer; chaque fois que tu parais, tu ravis tous les cœurs; tu n'es satisfaite que si tu es sans cesse en mouvement.

نِیَی, *niyéyi* = نیستی, tu n'es pas. ما گیر, *magnir* = میگیری, tu saisis. سَر مَدَی, *ser mèdéyi* = سر میدهی tu éloignes. میا, *miyâ* = میائی, tu viens. مَبَر, *mèbèr* = میبری, tu emportes. عالم پَی, *alem péyi* = از عالم, de l'univers (voir la note du quatrain IV, au mot پَی). خُوشَه, *khoshè* = خوشنودست, il est satisfait.

LA CONTRACTION

EN GREC MODERNE.

On a déjà fait observer (Psichari, *Essais*, II, LXIX et suiv.; Hadzidakis, *Einleit.*, 312 et suiv.) qu'en grec moderne, lorsque deux voyelles dissemblables se contractent, elles prédominent l'une sur l'autre dans l'ordre suivant : α, ο, ου, ε, ι, sans que, d'ordinaire, l'accent paraisse influer sur la contraction. Ex. : τὸ ἄκουσα ➙ τἄκουσα, τοῦ ἀρνιοῦ ➙ τἀρνιοῦ, Θὰ ἔχω ➙ Θἄχω, νὰ εἶχες ➙ νἄχες, τοῦ ὀρφανοῦ ➙ τὀρφανοῦ, χρεωσίῶ ➙ χρωσίῶ, τὸ εἶπε ➙ τὄπε, τοῦ ἔδωσα ➙ τοὔδωσα, μοῦ εἶπε ➙ μοὔπε, λείπει ἐκεῖνος ➙ λείπ' ἐκεῖνος, etc.

Mais on n'a pas encore, que je sache, donné l'explication de cette prédominance des voyelles l'une sur l'autre.

Elle se dégage, je crois, assez facilement du schéma que voici :

Ce schéma représente, comme on sait, les mouvements de la langue dans la production des diverses voyelles. La langue, relevée à la base pour ου, s'abaisse insensiblement jusqu'à l'α; puis, du son α au son ι, elle se relève par sa partie antérieure, en même temps qu'elle avance dans la direction des incisives.

Dire que les voyelles prédominent l'une sur l'autre dans l'ordre α, ο, ου, ε, ι, c'est donc dire que :

1° lorsque les deux voyelles qui se contractent sont de même nature (toutes deux postérieures ou toutes deux antérieures, α étant considéré comme une voyelle neutre), la contraction se fait en faveur de celle qui exige la moindre élévation de la langue;

2° lorsqu'elles sont, l'une antérieure, l'autre postérieure, la contraction se fait en faveur de cette dernière.

En d'autres termes, quand on contracte deux voyelles, on évite à la langue, d'abord, le mouvement d'élévation, en second lieu, le mouvement en avant.

Remarque. — Dans certaines parties de la Grèce ου + ε se contracte en ο; ex. : τοῦ ἔδωκα ➙ τὄδωκα (au lieu de τοὔδωκα). Il y a donc ici, semble-t-il, une attraction exercée sur l'ου par l'ε (Hadzidakis, *Einleit.*, 319-320). Il est possible aussi que, dans les régions en question, l'ου ait un son plus ouvert qu'ailleurs.

Hubert Pernot.

LES EMPHATIQUES ARABES.

I

L'alphabet arabe se compose de 28 consonnes sans voyelles, ces dernières ne s'indiquant que par des signes accessoires au-dessus ou au-dessous des consonnes.

Si l'on veut bien considérer que l'alphabet grec, défalcation faite de ses 7 voyelles, ne comporte que 17 consonnes, et que l'alphabet latin en renferme 19, on voit que l'alphabet arabe présente une grande richesse d'articulations, qui se manifeste surtout dans de nombreuses nuances : il possède en effet le *t*, l'*s* et l'*h* à deux degrés, et outre le *k* un *q* guttural, sans compter quelques lettres gutturales qui n'ont point d'analogues dans nos langues occidentales, telles que le *aïn* (ع) et le *ghaïn* (غ). En revanche, les Arabes ne connaissent pas quelques-unes de nos consonnes : le *p*, le *v* et notre *j* ou *g* doux leur sont inconnus, et la cinquième lettre de leur alphabet répondant au *guimel* hébraïque, c'est-à-dire à notre *g* devant *a*, *o*, *u*, a pris dans les États barbaresques la valeur du *g* italien devant *e*, *i*, ou du *j* anglais (*dj* français).

Les Arabes ont tout particulièrement développé la famille des dentales, dont ils distinguent beaucoup de nuances.

Leur alphabet renferme les 7 dentales suivantes :.

le *ta* ت
un autre *ta* ط } 2 nuances de *t*.

le *dal* د
le *dad* ض } 2 nuances de *d*.

le *δal* ذ
le *δa* ظ } 2 nuances du δ grec ou du δ islandais (*th* anglais doux de l'article *the*).

et le *θa* ث } équivalent au θ grec ou au þ islandais (*th* anglais fort du mot *thing*).

Ces 7 lettres n'ont que deux représentants en français.

Pour distinguer les degrés de force de deux lettres analogues, les grammairiens modernes, à l'exemple d'Erpénius, si je ne me trompe, donnent le nom d'*emphatique* à celle des deux qui se pro-

nonce le plus durement. Ils disent que le ط est un *t emphatique*, le *dad* ض un *d emphatique*, le *dza* ظ un *dz* (c'est-à-dire ذ) ou parfois un *z emphatique*.

Le même mot leur sert pour distinguer les deux *s* et les deux *k* de l'alphabet arabe :

le *sin* س = *s* comme l'*s* initiale française;

et le *çad* ص (*s emphatique* (*ss*, ou *ç* très dur);

le *kef* ك = *k*;

et le *qaf* ou *qof* ق, qu'on considère comme un *k emphatique*, ce qui n'est pas bien exact, car c'est un *k* ou *q guttural* qui n'a point d'analogue dans les langues européennes, mais que les poules pondeuses prononcent fort bien quand elles crient, non *ga-ga* comme on dit, mais bien *qa-qa* avec le *q* oriental.

Je dirai en passant que les Occidentaux qui ont emprunté leurs alphabets à une source phénicienne, ne distinguant pas les deux articulations du *kef* et du *qof*, n'en ont conservé qu'une : les Grecs ont adopté le *k*, les Latins le *q*. Les Grecs, à la vérité, avaient commencé par les admettre toutes deux sous la forme du *kappa* (κ) et sous celle du *koppa* (ϙ) qu'ils n'ont pas tardé à supprimer comme faisant double emploi, mais qu'on retrouve dans leur système de numération où il représente le nombre 90.

Je signalerai encore les deux *h* de l'alphabet arabe, le *hé* (ه) et le *ha* (ح) :

le *hé* (ه) qui est une *h* aspirée analogue à l'*h* des langues germaniques, mais toujours perceptible même à la fin des mots, comme dans *Allah* الله [1];

et le *ha* (ح) qui peut, à bon droit, être dit emphatique, car les Arabes le prononcent beaucoup plus durement que cela n'a lieu dans aucune langue européenne : ils disent, par exemple, *Mohammed* محمّد avec un *h* analogue à celui qu'on entend dans le *han* des bûcherons.

Je vous demande pardon de ces préliminaires un peu longs avant d'en arriver au véritable objet de ma communication :

Comment doit-on représenter et transcrire les lettres emphatiques pour les distinguer de leurs analogues?

Je ne me propose pas ici de donner un système de transcription des lettres arabes en caractères latins. Je l'ai fait dans une brochure qu'on trouvera à la bibliothèque de la Société[2]. C'est

[1] Ce qui fait que les Grecs modernes écrivent Ἀλλάχ, dépassant ainsi sensiblement le but.

[2] *Transcription pratique, au point de vue français, des noms arabes en caractères latins* (Mémoire présenté au Congrès de 1879 de l'*Association française pour l'avancement des sciences*).

d'ailleurs une question difficile sur laquelle on n'est pas encore parvenu à s'entendre complètement, comme on peut le voir sur les différentes cartes de l'Afrique du Nord. Je dirai seulement que si l'on tient à distinguer les deux sifflantes, on peut les transcrire par *s* et *ç*; les deux gutturales peuvent être écrites *k* et *q*; pour les deux *h*, on a souvent doublé la plus aspirée. Quant aux dentales, il est naturel de représenter le θ et le δ grecs par *th* et *dh*. Mais, je le répète, je ne viens pas vous entretenir de la transcription d'articulations qui sont bien connues et *sur la nature desquelles on est d'accord* si on ne l'est pas sur la façon de les rendre en caractères latins.

II

Mon but est de vous présenter quelques considérations de nature à détrôner le ط de sa prétention à être l'emphatique du *t* européen.

Tous les grammairiens disent que la 3e lettre de l'alphabet arabe, le *ta* ت, est l'équivalent du *t* européen. Ceci admis, le ط qui se prononce plus durement a été appelé un *t emphatique*, et dans les ouvrages didactiques on représente cette lettre de bien des manières : Glaire, dans ses *Principes de grammaire de l'arabe littéral*, Caussin de Perceval, dans sa *Grammaire d'arabe vulgaire pour les dialectes d'Orient et de Barbarie*, Bellemare qui a écrit la première grammaire de l'arabe vulgaire de l'Algérie, Hélot, auteur du premier dictionnaire de l'idiome algérien, rendent le ط par *th*, ce qui me paraît peu judicieux, car il n'y a pas trace d'aspiration dans cette articulation. Garcin de Tassy et Duveyrier dans sa belle *Étude sur les Touareg du Nord* ne distinguent pas les deux *t*; d'autres auteurs qui se sont occupés de l'arabe parlé dans notre colonie ont écrit *t'* (par exemple Pihan et Bresnier) ou *ṭ* (comme Cherbonneau et Gorguos). Mais tous ils ont admis que ت = *t*, et que ط est une nuance qui nous est inconnue. Or je pense qu'il y a là une véritable erreur. Le ط n'est autre chose que le *t* de la plupart des langues européennes, notamment de toutes les langues romanes, et le ت est un *t adouci*, analogue au *t* des Allemands. Au point de vue arabe, on peut bien dire que ط est un ت emphatique, mais non un *t* européen prononcé avec emphase, car cela conduit à en exagérer l'articulation.

Avant de vous donner les raisons de cette assertion, permettez-moi encore une digression, puisque je viens de parler du *t allemand*.

En France on s'étonne souvent de ce que beaucoup d'Allemands (et surtout les Alsaciens) qui pourtant possèdent le *d* et le *t*, le *b* et le *p*, le *g* et le *k* dans leur alphabet les confondent sans

cesse en parlant français, ou semblent même les intervertir à plaisir. Pourquoi disent-ils : voici une *pelle belle* au lieu d'une *belle pelle?* Il y a là une erreur : ils n'intervertissent pas les lettres, mais ils les prononcent, à bien peu de chose près, l'une comme l'autre, d'une façon intermédiaire entre *b* et *p*, *d* et *t*, *g* et *k*. Le Français qui entend un *b* ou un *d* un peu trop dur croit qu'on a prononcé un *p* ou un *t;* et quand il entend un *p* ou un *t* un peu adouci, il croit entendre un *b* ou un *d*. — Les poètes allemands font rimer *Tod* ou *Brod* avec *Noth* ou *roth;* dans les écoles primaires, le maître dira à un élève : ce mot s'écrit par un *delta* ou un *weiches d*, ou bien cela s'écrit par un *hartes t* (un *d doux*, un *t dur*) et il prononce les deux lettres à peu près de la même manière.

Une dame de nos amies demeurant *rue de la Boétie*, étant allée à Strasbourg, a donné son adresse de vive voix à un monsieur qui devait lui envoyer un renseignement à Paris. Ce monsieur, qui sans doute ne connaissait pas l'ami de Montaigne, lui adressa sa lettre *rue de la Poésie :* elle la reçut, ce qui fait honneur à la perspicacité des employés de la poste. Le même personnage pourra prendre la rue de *Ponthieu* pour le chemin du ciel. Dernièrement un Alsacien pauvre m'écrivit qu'il ne savait comment payer les *têtes* qu'il a contractées pendant sa maladie.

Mais voici qui est probant pour la prononciation des lettres en question chez les Allemands. Dans une excellente grammaire des langues rhétoromanes [1], l'Allemand Gartner dit que le *b* et le *d* rhétoromans, qui se prononcent comme en français, en italien et en tchèque, sont des lettres qu'on n'entend articuler parmi les Allemands ni au commencement ni à la fin des mots, mais seulement en certaines contrées dans l'intérieur des mots après *l*, *r* ou *n* (par exemple les mots *Erbe*, *Ende*), et que le *t* et le *p* rhétoromans sont équivalents à *d* et *b* allemands.

D'après M. Bréal, la même particularité existait dans l'étrusque qui distinguait mal les douces et les fortes qu'il rendait sans doute par un son intermédiaire entre *b* et *p*, *d* et *t*, *g* et *k* [2].

Eh bien, pour en revenir aux lettres arabes, je pense que le ط prétendu *t emphatique* n'est autre chose que notre simple *t*, et que le ظ est un *t adouci*, intermédiaire entre *d* et *t*.

[1] C'est-à-dire le frioulan, les dialectes romans du Tyrol et le romanche des Grisons.

[2] *Mémoires de la Société de linguistique*, t. VII, p. 130.

III

Mais il est temps que je vous donne les raisons qui me portent à me séparer de l'opinion généralement admise par les grammairiens arabisants.

S'il ne s'agissait que de l'arabe vulgaire de l'Algérie, je crois que le fait en question ne pourrait guère être contesté. Le ت est toujours prononcé d'une façon bien plus douce que notre *t*; à Constantine on lui donne même souvent la valeur de *ts*. Dans toutes les transcriptions de mots français, les Arabes rendent notre *t* par ط et non par ت. Ils écrivent :

طابلة *tābla* «table»;

بطاطة *batāta* «pomme de terre»;

بطاش *batāch* «patache»;

نطير *notīr* «notaire»;

ميليطير *mīlītīr* «militaire»; transcription barbare avec trois longues (comme font les Anglais qui emploient *ee, oo* pour *i* et *ou*, brefs ou longs, dans beaucoup de transcriptions, notamment dans les noms de lieu de l'Inde).

Constantine s'écrit قسنطينة, *Qosentina*. De l'italien *fantasia*, les Arabes de l'Algérie ont fait le verbe تفنطس, *tfantès* «faire des embarras», où l'on voit les deux *t*, le premier qui est une flexion verbale régulière, le second remplaçant comme toujours le *t* européen.

Mais dans l'arabe ancien et oriental, c'est également le plus souvent par ط qu'on a rendu le *t* grec ou latin. En voici des exemples :

Πλάτων est transcrit par أفلاطون, *Aflātoun;* les Arabes n'ayant pas le *p* n'ont pu le remplacer que par *b* ou *f;*

Ptolémée est devenu بطلميوس, *Btolmious;* ici le *p* est remplacé par *b* et la terminaison *ious* répond à *os* grec;

La Palestine s'appelle فلسطين, *Filastīn;* de σῶλος on a fait أسطول, *astoūl;* ἀσιρολάβος est devenu إصطرلاب, *istarlāb;* σῦραξ «sorte de résine», est devenu إصطرك, *istourak*, de σῦπη «étoupe» on a fait أصطُبة, *astouba*; de *stabulum* «étable» vient إصطبل, *istabl.*

Les astronomes arabes ont transcrit le grec κῆτος «baleine» par قيطس, *qītous*, et au v^e^ siècle, l'astronome Abd-er-Rahman-es-Soûfi a transcrit par ط le τ qui désigne une étoile de la jambe gauche d'Andromède.

Enfin le mot إصطلاحي, *istalāhi*, qu'on peut traduire par «cyclique»,

vient certainement de σῖτος; il désigne la manière régulière de compter les mois musulmans alternativement de 30 et 29 jours, au lieu de la manière populaire par l'observation du croissant qui alterne moins régulièrement entre 30 et 29 jours.

Dans tous ces exemples, c'est le ط et non le ت qui répond au grec ou européen [1].

Je ne prétends pas d'ailleurs qu'on ne puisse trouver des exemples où le *t* grec aurait été transcrit par un ت; mais ils doivent être rares. Pour moi, je n'en connais qu'un: c'est le mot المجستي, *Almadjisti*. C'est sous le nom d'*Almageste* que nous a été révélé le célèbre traité de Ptolémée μαθηματικὴ σύνταξις, auquel on avait sans doute, dans les écoles, accolé le mot μεγίστη pour le distinguer d'autres traités de mathématique pure: les Arabes n'ont retenu que ce dernier mot précédé de leur article *Al*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'épithète μεγίστη ne se rencontre dans aucun des manuscrits grecs connus.

En résumé, je crois avoir établi que le ط arabe équivaut simplement à notre *t*, et que c'est plutôt le ت qu'on devrait distinguer, au besoin, par un signe diacritique.

Si je ne craignais de n'avoir que trop abusé de votre bienveillante attention, j'ajouterais que Richebé, savant professeur d'arabe classique, qui a le premier attiré mon attention sur la valeur respective des deux *t* de l'alphabet arabe, pensait que le *çad* (ص) n'était emphatique que par rapport au *sin* (س) et que ce dernier est plutôt un adoucissement du σ grec et de l's des langues romanes. Mais je crois que cela n'est pas exact. Dans les exemples cités ci-dessus, l's finale de *tfantès*, *Btolmious*, *Qitous* est le *sin;* on le retrouve dans *Qosentina* et dans *Almadjisti*. Ce qui est vrai, c'est que le س (l's doux) s'associe avec le ت (*t* doux), et le ص (*s* dur) avec le ط (*t* dur) dans la combinaison *st* (ستـ ou صطـ): cela est d'ailleurs tout naturel.

Gal PARMENTIER.

[1] Les Persans et les Turks en adoptant l'alphabet arabe y ont trouvé beaucoup de lettres dont ils n'avaient que faire et qu'ils auraient simplement pu supprimer; mais l'arabe étant la langue sacrée de l'islamisme, ils ont strictement conservé l'orthographe des mots arabes qu'ils ont adoptés; mais dans le langage ils ne font aucune différence entre ط et ت, entre س et ص, ils prononcent le ث (*θ*) comme *s* et donnent au *d emphatique* (ض) ainsi qu'au ذ et à son emphatique (ز et ظ) le même son qu'au *z*. Or les Turks écrivent les mots فراط (*Furāt*) Euphrate, et سقراط (*Sokrāt*) Socrate, avec le ط; il en était donc certainement de même chez les Arabes.

DICTIONNAIRE

DE LA LANGUE MANDÉ.

(SUITE.)

BONDIR, *pan; bori kan* (courir sur), *bori sau* (courir en haut). Il a bondi, *a panara, a paua.*

BONHEUR, *kouna, diya.*

BONJOUR, *iniségé, inisé, inityé, iniké; anisé, aniké.* ‖ — LE MATIN, *ini-sakhoma.* On répond : *yaouri* (K.), *m' héra ba* (je suis en santé), *ma har' ba, m' bâ; on-on* (Ko.).

BONNET, *fougoula; bama-da* (en gueule de crocodile); *kamantyé-koura* (nom du chef de Bouzé qui portait un bonnet spécial).

BORD, *da.* ‖ AU —, *dala.* Au bord de la rivière, *ba dala.*

BORGNE, *nya-kili, nyé-kili.*

BOSSE, *dyounou, dyanto, dyounyo, dyougo.*

BOSSU, *dyouno-tigi, dyanto-tigi; kroumo* (Bél.).

BOTTE, *tyourou, sourou.* ‖ — DE PAILLE, *bin-siri, bin-doni.*

BOUC, *ba-koro, ba-koto, ba-khoto* (K.) (vieux bouc); *ba-ké.*

BOUCHE, *da.*

BOUCHER, *v. a. tougou; da tougou;* subst. *falikéla, nisi-fakhala.*

BOUCHON, *tougoula, da-tougoula, da-tougouna.*

BOUCLE, d'une corde, *véro, vérango* (K.), *véren.* ‖ — D'OREILLE, *toulou-doroma; toulou-sanou* (or d'oreille).

BOUE, *bokho; nokho, noua.*

BOUEUX, *bokhoba.*

BOUGER, *loma.*

BOUILLIE de farine, *tou, to.*

BOUILLIR, *wouli, wouri.* L'eau bout, *dyi bé wouli.* L'eau a bouilli, *dyi woulita.*

BOUILLOIRE, que les Noirs emportent avec eux, *satala, tasala.*

BOULE, *koroti, koti; kourou, koutou* (morceau).

BOURGEON, *boulouta.*

BOURRE de fusil, *sotora; toupo* (Fr.).

BOURREAU, *fakhala, falikéla, faliba.*

BOURRELIER, *garan-ké.*

BOURRER, *sousou.*

Bourse, petit sac en cuir, *nyaki*, *nyaga*; *kourbabo*.
Bout, *koun*; *dyou*. ‖ Au — de, *koungo*. ‖ Bout à —, *koun bé*.
Boutique, *firi-daula*, *firi-yoro*; *sani doula*.
Bouton, sur le corps, *késé*, *soumo-din*, *sourinya* (S.).
Bouvier, *nisi-gé*, *nisi-géla*, *gwéla* (Ko.).
Boyau, *nougou*, *nounkou*, *nouo*.
Bracelet, *boulou-kano*, *boulouia wori* (argent de bras); *boulou-négé* (fer de bras); *godo* (K.); *yafèndou*.
Braire, *kasi* (crier).
Branche, *yiri-boulou*.
Bras, *boulou*, *bolo*, *blo*. ‖ — de rivière, *ba-boulou*.
Brasser, *sousou*.
Brave, *fari*, *fati*.
Bravoure, *fariya*, *fatiya*, *fatinya*.
Brebis, *sakha-mousou*, *sakho-mouso* (K.).
Bride, *karafé-dyoulou* (rêne de mors). La bride complète avec le mors s'appelle simplement, *karafé*, *karfé*, *krabé* (mors). ‖ Rendre la —, *karafé digi*.
Brillant, *dyé*; *péré*; *doungaré-kan* (semblable à un miroir), *dounyaré*.
Briller, *dyé*; *nalyégé*.
Briquet, *ta-négé* (fer pour le feu), *ta-sindyi* (mamelle du feu).
Brise, *fonyo*, *fyèn* (vent); *fonyo doromandi* (petit vent).
Briser, *ti*, *tinya*; *kari*.
Broder, *nyégé*.
Broderie, *nyégé*; *loma*, *lomansa*.
Brodeur, *nyégélo*, *nyégéba*.
Bronze, *soula*, *soura*, *sira* (cuivre).
Brouillard, *bougou*; *nkomi*; *moura*, *mourangué*, *mounaki*, *mounta*, *minto*.
Brouiller, mélanger, *bérisa*, *brisa*.
Broussailles, *yiri-méséni*, *yiri doromandi*.
Brousse, *woulo*, *woula*; *birsa*, *boursa*. ‖ — épaisse, *tou*.
Bru, *bira-mousou*.
Bruit, *woyo*.
Brûlant, *gwin*, *goni*; *dyani*.
Brûler, *dyani*, *dyéni*. Faire chaud, *a ka gwin*. Le soleil brûle, *tili ka gwin*. Le feu brûle la case, *tasouma bé boun dyani*.
Brûlure, *dyani-da*.
Brun, *basala*.
Bruyant, *woyolila*.
Bûche, *yiri-kourou*; *nyouso*; *falima*.
Bûcheron, *satyé*, *saké*.
Butte, petite hauteur, *tinti*, *tindi*, *toundo*.

C

Ça, ici, *yan*, *dyan*; *yan-fé*, avec mouvement. Viens çà, *na yan*, *na dyan*, *ña yan-fé*. ‖ — ET LÀ, *yani-yano*.

Cabrer. Se —, *pan*. Le cheval s'est cabré, *sou pana*.

Cacher, *tougou*, *dougou*, *dogo*. L'enfant s'est caché, *dîn tougouta*. Le soleil s'est caché, *tili bé tougoula*.

Cachette, *tougou-doula*, *tougou-yoro*.

Cadavre, *sou*. ‖ — d'homme, *mokho-sou*, *ké-sou*.

Cadeau, *son*, *sounya*. ‖ Faire un —, *son di*. ‖ Recevoir, accepter un —, *son soro*.

Cadenas, *kokrani*.

Cage, *sou* (case). ‖ — à poule, en forme d'ogive, *koulou-koulou*.

Cahier, *kaïé*, *kaïti* (Fr. et Wolof.).

Cail-Cédra, *dyala*, *dyalo* (K.); *bono*.

Caille, *poro-poro*.

Cailler, *koumou na*, *koumou*. Lait caillé, *nono koumou*. Le lait s'est caillé, *nono koumouta* ou *koumouna*.

Caillou, *kourou*, *krou*. ‖ Gros —, *kaba*. ‖ Petits —x ferrugineux, *béré*, *bélé*, *bré*.

Caïman, *bama*, *banba*, *banbo*; *fatama* (K.).

Caisse, *kankéran*; *wakhandé*.

Calcul, *dani*.

Calculer, *dani ké*.

Calebasse, *fé*, *féli*, *félé*, *félou* (K.); *féloungo* (K.). ‖ Grande —, *félé-ba*. ‖ Petite —, *félé-dîn*, *félou-dé* (K.); *bata*. ‖ — en bois, très grande, *kouna*, *kounandi*; *félingo* (K.). ‖ — à manche, *galamo*, *kalaman*; *konsoro*. ‖ — à long col, *diba*. ‖ — toute petite, *koutouroutou*.

Caleçon, *koursi*, *koulousi*.

Calicot, *bagi-dyé*, *bagi-khoï* (K.); *sanou-dyé bagi*; *tolou dyé* (Fr.); *ninkina* (Fr.).

Callosité, *bakha-non* (marque de travail).

Calme, subst., *mounya*, *mounyo* (K.). ‖ Adj., *mounyaba*, *mounyélila*, *moundé*. ‖ Être —, *mounya*. Il est calme, *a bé mounya*; *a nté sari* (il n'est pas en colère). ‖ Avec —, *mounya*, *moundimoundi*. ‖ —, dans la température, *fonyo té*, *fyen té* (il n'y a pas de vent).

Calmer. Se —, *mounya*. ‖ —, en parlant du vent, *ban* (cesser).

Calomnie, calomnier, *dyalaki*, *dyalaké*.

Calotte, bonnet, *fougoula*.

Camarade, *téri*, *téri-tyé*, *téri*, *ké-khanou* (K.). C'est mon camarade, *n' téri dou*.

Caméléon, *nonsi.*
Camp, *dakha*, *kélé dakha.*
Campagne, *woula*, *woulo; birsa*, *boursa.*
Campement, *digi-doulo; dakha* (campement de longue date).
Camper, *digi.*
Canaille, *mokho dyougou.*
Canard sauvage, *bourou; wandalo* (K.).
Canari, grand vase en terre pour l'eau, *dyi-dakha*, *dakha*, *da.*
Canne, *béré*, *bété; koloma* (K.).
Canon, *goubé.*
Caoutchouc, *folè-dyi; saba-dyi*, *goï-dyi.* || Arbre à —, *folé.* || Liane à —, *saba*, *goï*, *saba-goï.*
Capitaine, poisson de Sénégal, *baboré.*
Capitale, *fama-dougou*, *fama-sou*, *mansa-dougou*, *mansa-sou* (village de roi).
Capsule, *dégé.*
Captif, *dyon.* || — de guerre, *kélé-dyon.* || — de commerce, *san-dyon.* || — de case, *woulosou*, *wolosou.*
Captivité, *dyonya.* || Emmener en —, *dyon tanaé.* || Être emmené en —, *dyon takha*, *takha dyon yé.* || Être en —, *dyon bé*, *bé dyon yé.*
Car, *katougou*, *katouga* Je te récompense, car tu travailles, *m'bé sara di*, *ma*, *katougou i ka bakha.* Je t'aime car tu es mon frère, *m' b' i fé*, *katougou n' doro dé yé.*
Caractère, *sougora.* || Bon —, *sougora ka di.* || Mauvais —, *sougora ka dyougou.*
Carapace, *fara*, *kouna-fara*, *kounya.*
Caravane, *séré*, *dyaraou.*
Carême, *soun*, *soun-karou.*
Carnassier, *soubou-domo*, *soubou-domolila.*
Carpe, *baloukala; kolinsa.*
Carquois, *tou*, *tougo* (K.).
Cartouche, *késé.*
Cascade, *sourounda; faraka.*
Case, *boun*, *sou*, *bougou.* || — d'entrée, *boulou.* || Groupe de —s, appartenant à un chef, *lou.* Dans la case, *boungola.* Toutes les cases, *boung-o-boung.* Va dans ma case, *takha na boungola.* Il est dans sa case, *a bé boun*, *a bé boun kono.* Je vais dans ma case, *m' bé takha boun.*
Casser, *ti*, *tinya; kari; fakha*, *fa.* J'ai cassé mon canari, *n' ka na dakha tinya*, *fakha.* Mon canari est cassé, *na dakha tinyara*, *tita.*
Castrer, *kabali.*
Cauri, *kourou* (en moyenne 2,000 cauris valent 5 francs).
Cause, *katougala.* || Être — que, *ké.*

Causer, être la cause, *ké*. La guerre a causé la mort de beaucoup d'hommes, *kélé ka ké mokho syama sara* (la guerre a fait beaucoup d'hommes sont morts). ‖ —, faire la conversation, *kouma*, *barou*, *barouli ké*. Nous allons causer, *an ka kouma*.

Cavalier, *sou-tigi*.

Cavité, *dinka*. ‖ — dans un arbre, *wou*.

Ce, cet, cette, ces, *nyi*. Cet enfant, *nyi din*. Cette femme, *nyi mousou*. Ces bœufs, *nyi nisilou*. ‖ — que, se tourne par le nom correspondant ou par *moun*, quoi. J'ai entendu ce que tu as dit, *kouma*, *moun ka fo*, *n'ka mé* (j'ai entendu la parole que tu as dite). Vois ce que tu as fait, *a félé i ka moun ké* (vois tu as fait quoi). ‖ — qui, *moun* (quoi). Je ne sais pas ce qui arrivera, *ma lon moun bé na*.

Ceci, *nyi*, *nyimfé*.

Céder, *boula*. ‖ —, laisser à quelqu'un, *boulo tou*.

Ceinture, *tyé-sirila*; *tyé-sirilo* (K.); *dyoulou*, *dyala*; *fala-fala*; ‖ — de pantalon, *koursi-dyoulou*, *koursi-dyala*.

Cela, *nyi*, *nyimba*. Prends cela, *nyi ta*. Prends ceci et laisse cela, *nyimfé ta*, *nyimba tou yé*. ‖ — même, *fan-fan*. C'est cela même, *fan-fan dou*. C'est cela, *a té* (cela ainsi).

Célibataire, pas marié, *kamarin*. ‖ —, marié sans sa femme, *tyé gana*.

Celui-ci, *nyi*; au plur., *nyilou*. Quels hommes sont venus? Ceux-ci. *Dyon mokholou nara? nyilou*. Quel homme a crié? Celui-ci, *Dyon ka kasi? nyi dou*. ‖ — là, *nyi*. ‖ — qui, *mé*, *min*, *méno*; au plur., *mé*, *méon*. Celui qu'ils ont attaché s'est sauvé, *alou ka mé siri*, *a borita*. Celui qui prie ira au ciel, *mé ka sali ké a bé dou aldyana ro*. Celui qui a tué l'éléphant a vendu l'ivoire, *mé ka sama fakha*, *a ka nyi firi*.

Cendre, *bougouri*, *bougouti*, *bougouni*, *bouri* ‖ — blanche, *bougouri dyé*. ‖ — alcaline de certains végétaux (*nété*, maïs, pour guère, etc.), *ségué*.

Cent, *kémé*, *kamé*, *tyémé*; *kémé ni tan foula* (B.). ‖ Deux —s, *kémé foula*, *kémé foula ni débé* (B.). ‖ Huit —s, *kémé ségi*, *bakémé* (B.) (Les Bambaras comptent 100 au lieu de 80).

Centième, *kéména*, *kaména*, *kémé ni tan foulana* (B.); *kémén yandou*.

Centre, *tala*, *tla*, *tama*, *témo*. ‖ Au —, *talan tyé*, *taman tyéro*, *talan tyéro*, *témo to* (K.).

Cependant, *bari*; *nkha*. Je te paye, cependant tu n'as pas travaillé, *n' ka sara di' ma*, *bari i ma bakha ké*.

Cercle, *kori*, *koti*; *goni*: *flo*.

Cercueil, *sou-douli*.

Certain, assuré, *dyé*, *dyéli*, *nyé*. Cela est certain, *fen bé dyè*, *fèn bé dyéli*, *nyé*.

Certainement, *yôô*.

Cerveau, *koun-né.*

Cesse. Sans —, *toum'-o-touma*, *loung-o-loung.*

Cesser, *ban; boula.* Cesse de faire du bruit, *woyo boula* (laisse le bruit). Cesse de frapper, *gosi boula.*

Chacal, *kankoulou; nasi; woulo-wouloto.*

Chacun, tout homme, *mokho bé*, *mokh'o-mokho.* Chacun sait qu'il faut prier, *mokho bé ka lon nyanta sali ké.* || —, par tête, la pièce, *kilin-kili.* Ces bœufs valent deux captifs chacun, *nyi ni-silou songo kilin-kili*, *dyou foula.*

Chaîne, *négé -dyoulou* (lien en fer); *dyoloko.*

Chair, *soubou*, *sougou*, *sogo.*

Chaise, *sigila*, *sigilo* (K.).

Chaleur, du feu, *gouinya.* || — du soleil, *founlani*, *foumtouni*, *founti.* || Être en —, *woulila.*

Chambre, *boun*, *boo*, *bongo.* || — de devant, *bafé.* || — de derrière, *boun dyou.* || Anti —, *gwa.*

Chameau, *nyogoma*, *nyégémé*, *nyokhoma*, *nyamou.*

Champ, *fourou*, *foutou; séné* (Ko.), *séné-yoro* (endroit de semailles). || Faire un —, *fourou ké*, *séné ké.*

Champignon, *bountéré*, *bountré.*

Chance. Avoir de la —, *bé diyato*, *bé diyaro.*

Chancre, *poro.*

Changer, *fali*, *falé*, *félé.* Changer de vêtements, *fani fali.* Changer un pagne pour un autre, *fani fali ka do ta.* || Se —, *fani fali.*

Chanson, *donkili.*

Chanter, *v. a. donkili.* || —, *v. n. donkili fo.*

Chanteur, *donkilila. donkili-daran-ké* (Bel.), *dialy.*

Chanvre, indigène, *dafou*, *fou*, *ndadou.*

Chapeau, *dibiri*, *dibri; gaba*, *gaban*, *ngafa.*

Chapelet, *korosi*, *korosou*, *tasabia*, *warwaré.*

Chapelier, *dibiri-darala*, *gaban-dala.*

Chapon, *nounou*, *sisé-kobo*, *kobo.*

Chaque, se traduit en répétant le nom et interposant *o* entre les deux. Chaque homme, *mokh'-o-mokho.* Chaque case, *boungo-boun.* Chaque jour, *loungo-loun.*

Charbon de bois pour forgerons, *fin-fin.* || —, pour la poudre, *darsé.* || —, tison enflammé, braise, *ta-késé*, *ta-kourou.*

Charge. — 1. Fardeau, *doni.* || — d'âne, *fali doni.* || 2. — de poudre, *marfa soni.* || 3. —, fonction, *yoro.* La charge de percepteur d'impôt, *salé minala yoro.*

Chargement, *doni.*

Charger. — 1. Mettre une charge, *nyou*, *doni sigi.* Charger un âne, *fali-nyou.* Charger sur sa tête, *sigi koun kan.* || 2. — un fusil, *marfa soni.* Le fusil est chargé, *marfa bé sonila.*

Charitable, *sarakha-dila*, *sara-dila.*

Charité, *sarakha-dinya.* ‖ Faire la —, *sarakha di.*

Charmant. C'est —, *a ka nyi kou sobé, a ka nyi syama, a ka nyi hali.*

Charmer, *ka di.* Ce chant me charme, *nyi donkili ka di n' yé* (ce chant m'est agréable).

Charpentier, *yiri déséla.*

Charpie, *fani-kourou mésèndi.*

Chasse, *dousouya.* ‖ Aller à la —, *takha ka dousou, takha ka soubou fakha* (aller tuer des animaux).

Chasser le gibier, *dousou, soubou fakha; gwé.*

Chasseur, *dousou, dounsou.*

Chat, *dyangouma; nyaro.* ‖ — tigre, *dyangouma-wara.*

Châtier, *doroya; bèn; gosi.*

Châtiment, *doroya; gosi* (des coups).

Chatouiller, *nyokholi, nyokho-nyokho.*

Châtrer, *kobo.*

Chaud. C'est —, *gwin, a ka goni; gandi.* De l'eau chaude, *dyi ka gwin, dyi gandi.* ‖ Avoir —, *gandi bé.* J'ai chaud, *gandi béna.* ‖ Il fait —, *a ka gwin.*

Chauffer, *gandi.* ‖ Se —, *dya.* Je me suis chauffé, *n 'dyara.* Je me chauffe *m 'bé dya.* Il fait bon se chauffer, *dyani ka gnu* (l'action de se chauffer est bonne).

Chaume, *bin; tyi, ti.*

Chausser. Se —, *sabata dou, sabara dou, samara dou.*

Chaussure, *sabata* (Ar.), *sabara, samara.* ‖ —, bottes, *tyourou.* ‖ — en bois, *sokourouni, sokourni.*

Chauve. Il est, *a bé koun dyé* (il est tête blanche); *si nta kouna* (les cheveux ne sont pas drus). ‖ — souris, *katourouni, gantourouni; koroſiné; touso.*

Chavirer, *tounou.* La pirogue a chaviré, *kouloun tounouna.* La pirogue chavirera, *kouloun bé tounou.* La pirogue est chavirée, *kouloun bé tounouna.*

Chef, *koun-tigi.* ‖ — de famille, *lou-tigi.* ‖ — de village, *dougou-tigi.* ‖ — de guerre, *koun-tigi; kélé-tigi; boulou-tigi* (chef de bande).

Chemin, *sila, sira, silo* (K.). ‖ — faisant. ‖ En —. ‖ Le long du —, *silaro, siloto* (K.). Prendre le chemin de Kankan, *Kankan sila dou.* Le chemin de Sanankoro, *Sanankoro sila*, ou mieux *Sanankorota sila.* Passe ton chemin! *tanbi!* Quel est le chemin? *sila dyoma?* Laisse le chemin, *bo silaro, sila boula.*

Chemise. Sorte de —, que portent les indigènes, *doroké, doloké, dourgi, drogi.*

Chenille, *toumou, toumbou, touro, tonbo.*

Cher. — 1. D'un haut prix. ‖ C'est cher, *songo ka dyougou, sôngo ka boun.* Ce n'est pas cher, *songo ma boun; songo sourou; songo*

nyouma. ‖ 2. Aimé, *di.* Mon père m'est cher, *m' fa ka di n 'yé.*

Chercher, *nyini.* Aller chercher, *takha nyini.* Envoie chercher, *ki ka nati.* Envoie chercher de l'eau, *mokho ki, ka dyi nati* (qui porte de l'eau), *ka dyi ta* (qui prenne de l'eau). Envoie chercher le chef du village, *mokho ki. ka dougou-tigi kili* (qui appelle le chef du village).

Chère, *balou-fèn, doumou-fèn.*

Chétif. Il est —, *fanga nta koun* (sa tête n'a pas de force).

Cheval, *sou, souo* (K.). ‖ — blanc, *sou béda.* ‖ — noir, *fin,* alezan, *dyoubé-oulé.* ‖ — bai clair, *dyoubé moumou.* ‖ brun; *dyoubé.* ‖ — pommelé, *dafé fin.* ‖ — gris de fer, *bougou fin.* ‖ — rouan, *dyoubé.* ‖ — buvant dans son blanc, *dafé dyé.* ‖ — bai en tête et balzanes, *tyadou.* ‖ — isabelle, *golèmbou.* ‖ — à deux balzanes, *sou dyé foula.* ‖ — rose, *sou goulou woulé.* ‖ Monter à —, *sou ko yélé.* ‖ Aller à —, *sou ko takha.* ‖ Être à —, *sou bé yéléla.* ‖ — rétif, *sou kourou.*

Chevelu, *siba, si ka sya.*

Chevelure, *si.*

Cheveu, *si.* ‖ — blanc, *si dyé.*

Chèvre, *ba, ba-mousou.*

Chevreau, *ba-din, ba-dé.*

Chez, *bara; lou; yoro.* Va chez ton père, *takha i fa bara.* Chez Ngolo, *Ngolo bara, Ngolo lou* (dans les cases de Ngolo).

Chien, *woulou.* ‖ — de fusil, *kéréboudona, kérédola; marfa woulou.*

Chier, *bou ké.*

Chiffon, *fani koro* (vieux linge), *fini koro, fini koto, fanou khoto* (K.); *fani kourou* (morceau de linge).

Chiquer, *sira doumou, sira douna.*

Choc, *gosi.*

Choisir, . . . *ro tomo* (ramasser dans); *sougandi.* Choisis! *ni sago ta* (prends si tu veux). Choisis un fusil, *marfaro tomo* (ramasse dans les fusils).

Chose, *fèn, fèngo* (K); *kou.* ‖ Quelque —, *fèn-si, fèngo.* ‖ Toutes les —s, *fèng'o-fèn.*

Chute, *bita, bira.* ‖ Faire une —, *bi.* ‖ — d'eau, *souroundou; faraka.*

Cicatrice, *non; da-non; dyoli-non.* ‖ —, d'un coup de couteau, *sokholi-non, souali-non.*

Cicatriser. Se —, *ka kèndé; ka kéné.*

Ciel, *san, san-kala; ngala; ngalo-koro.* Le ciel est sans nuage, *san dyéna.* Ciel d'orage, *kala fin.* Ciel moutonné, *tori.*

Cigale, *kéré; kéré-kéré.*

Cil, *nya si, nya dougouma si.*

Cime, *koun* (tête); *kourou-koun, tinti-koun, toundo-koungo* (K.).

Cimetière, *sou-dou-yoro* (endroit où on enterre les cadavres).

Cinq, *loulou*, *lourou*, *doulou*, *dourou*.

Cinquante, *tan loulou; débé*, *débanta*.

Cinquantième, *tan loulouna*, *débéna*, *débantana*.

Cinquième, *loulouna*, *lourouna*, *doulouna*, *dourouna*.

Circoncire, *foro tégé*.

Circoncis Il est —, *a bé foro tégéla*, *a boloko-la*, *a nyara-la*.

Cire, *kanya*, *li-kanya; malé; fanfa*. ‖ — en rayons, *li-nyaka*, *di-nyaka*, *linyakho* (K.).

Ciseaux, *kémésou*.

Ciseler, *nyégé*, *tégé*.

Citerne, *kolon*. ‖ —, pour l'indigo, *gara dakha*.

Citron, *lémourou*.

Citronnier, *lémourou-yiri*.

Citrouille, *dyé*.

Civière, *kara-kara*, *kharan-kharan* (K.); *gangéré; sansara; nakhara*.

Clair. – 1. *Dyé*, *gé*, *gwé* (Ko.). De l'eau claire, *dyi dyé*, *dyi gé*. Il fait clair, *a bé dyé*. Il ne fait pas encore clair, *a man dyé folo*. ‖ — de lune, *kalou dyé*, *karou dyé*. ‖ 2. C'est —, peu épais, *a man kouna*. ‖ 3. C'est —, facile à comprendre, *dyé*, *a man goulé*.

Clameur, *woyo-ba*.

Clandestin. C'est —, *a bé dougoula*.

Clarté, *dyé*, *karou-dyé* (clair comme la lune).

Clavicule, *kama-kourou*, *kama-koulou*, *khamba-kourou* (K.) (os de l'épaule).

Clef, *koundi; kounégé*.

Clochette, quadrangulaire, employée dans les *tamtams*, *tanan*, *tlan; sébanou; yigi-yigi*, *woyo-woyo*.

Clou, *négé-kourou*, *négé-koulou* (os de fer), *pèmpé*.

Clouer, *pèmpé*.

Cocotier, *nasarati*.

Cœur, *son*, *so*. Il a bon cœur, *a son ka nyi*. C'est un mauvais cœur, *a son ka dyougou*. De bon cœur, *sagolé*. Je le fais de bon cœur, *n'sagolèro*. Je le fais à contre-cœur, *a ka dyougou n'yé* (cela m'est pénible).

Coffre, *kankéran; wakhandé*.

Coffret, *bata*, *bara*.

Cognée, *yéné*, *dyéné; yèndé*, *dyèndé*.

Coiffer, *koun dara*, *koun dala*, *koun da*.

Coiffeuse, *koun darala*, *koun dala; kouméré* (Bel.).

Coin, *noun-khan* (comme le nez) (K.); *konn*, *konno; dogo-dogo*, *doukhou-doukhou*.

Col. – 1. Cou, *kan*, *kango* (K.). || 2. — de montagne, *dankari* (passage).

Colère. – 1. Subst., *séli*, *sarili*. || Être en —, *séli*, *sari*. || Se mettre en —, *séli*, *sari*. || 2. Adj., *sarilila*, *séliba*.

Colique, *kono dimi* (mal au ventre); *khono dimi* (K.).

Colleter. Se —, *kélé; boula nyokhoma*.

Collier, *kan dyoulou* (lien de cou); *kan kono*, *kan kono dyoulou*, *kan bin*, *kan kori*.

Colline, *tinti*, *tindi*, *tounli*, *toundo*.

Colonne, expédition, *kélé*, *kélé-ba*.

Colporteur, *dyali*, *dyoula*.

Combat, *kélé bita; kélé bira; nyokhon-boun*.

Combattre, *kélé ké*, *nyokhon-boun ké*.

Combien, *dyéli*, *akhé*. Combien d'hommes, *mokho dyéli*. Combien de bœufs, *nisi dyéli*, ou *nisi akhé*. || —, en parlant de prix, se tourne par le mot : prix, *songo*. Combien le poulet? *i sisé songo* (le prix de ton poulet)? Combien vends-tu le bois? *lokho songo* (le prix du bois?).

Comble. C'est —, *a fara* (c'est plein). || De fond en —, *kono bé* (tout l'intérieur).

Combler un trou, *dyoso*.

Comestible. C'est —, *a bé douma*. Ce n'est pas comestible, *a douman té*.

Commander, *tyi*, *to; oka; sogi*.

Comme. – 1. *Iko*. Cet homme est fort comme un bœuf, *nyi mokho fanga ka boun iko nisi*, ou *iko nisi yé* (la force de cet homme est grande comme est un bœuf). || —, peut se tourner par : être égal, *kan*, ou être le même, *bé kili*. Tu es comme ton frère, *ité n'i doro-ké ka kan* (toi et ton frère c'est égal), ou *ité n'i doro-ké lé kili* (toi et ton frère c'est le même). Cet homme est fort comme un bœuf, *nyi-mokho fanga ni nisi ka kan*. || —, cela, *nyi nyokhon*. || 2. Pendant que, se tourne par : dans le temps, *touma*. Comme j'arrivais, il partait, *n'si touma a tara* (au temps de mon arrivée il est parti). || — si, *iko*. Vous courez comme si vous aviez vu le lion, *alou bé bori iko alou ka wara nyé*.

Commencer, *folo; da-mouta*, *da-mina; dyou-ta; dyou-tégé*. Le vent commence à souffler, *fonyo folo nara*. A-t-il commencé à parler? *a ka kouma folo fo?*

Comment, *tyoukou dyoma*, *tyoko dyoma* (de quelle manière). || —, se tourne par : quoi, *di* ou *moun*. Comment t'appelles-tu? *i tokho di* (ton nom est quoi)? Comment vas-tu? *i bé dé?* Comment as-tu fait cela? *i ka nyi ké tyoukou dyoma?*

Commerçant, *dyago-kéla; samba; firi-kéla*.

Commerce, *dyago; san'i firi* (acheter et vendre). ‖ Faire le —, *dyago-ké, san'i firi*

Commettre une faute, *khaké ké, fila ké.* ‖ — quelqu'un, *ki* (envoyer).

Commission, *kila.* ‖ Faire une —, *kila ké.* ‖ Donner une —, *ki.*

Commode, agréable, *di.* ‖ C'est —, facile, *a man goulé, a ka nyi.*

Compact, *kouna.* La brousse est compacte, *tou ba kouna.*

Compagnie. En — de, *ani, ni.* Je pars en compagnie de mon frère, *ani doro-ké n' bé takha.* ‖ Tenir —, *takha nofi; boula nofi.*

Comparer, *kanya.*

Complet. C'est —, *a fara* (c'est plein); *a bé moumé* (c'est tout entier); *bé* (tout); *fengo-fèn té dabaké* (il ne manque rien).

Comprendre, *mé.* Comprends-tu? *I ka mé? I ya mé?* J'ai compris, je comprends, *n' ka mé, n' ya mé.*

Compresse, *fani-kourou-sirila.*

Comprimer, *digi.*

Compte, *dani.* ‖ Rendre —, *fo* (dire). ‖ Faire un —, *dan.*

Compter. 1. *v. a.*, *dan.* ‖ 2. —, *v. n.*, *daniké.* ‖ 3. — sur quelqu'un, *la.*

Concevoir, *woulou, wolou.*

Concorde, *diya.*

Condamner, se rend par : dire *fo* (K.). Condamner un homme à l'amende, *salé fo mokho yé.*

Condition. 1. A — que, se tourne par : si, *ni.* Je te donnerai un cadeau, à condition que tu partiras, *ni bé son di' ma n' i bé takha.* ‖ 2. —, état, *yoro.*

Conduire, *nya boula.* ‖ —, guider, *sila nya boula.* ‖ — à, *takha ... fé.* Cette route conduit à Kanken, *nyi sila bé kakha Kaukan fé.*

Confectionner, *dara, dala, da.*

Confiance, *lali, dali.* ‖ Avoir —, *la, da, dali, bé.* J'ai confiance en mon frère, *n' bé dali n' doro-ké yé, n' bé la n' doro-ké yé.* ‖ Homme de —, *lana mokho.*

Confier, *la, da; saouli; kalifa.*

Confondre. 1. Mêler, *birisa.* ‖ 2. —, se tromper, *fili.*

Confus, *maloula, malouta.*

Confusion, *malou.*

Conjuration, *dyanfa.*

Conjuré, *dyanfa-tigi.*

Connaître, *lon, don.* Je le connais, *n' k' a lon.* ‖ S'y —, *hakili bé, fakili bé; si* (savoir faire).

Conquérir, *mouta.* Conquérir un pays, *dyamani mouta.*

Conseil, *dégéli; dyé.* ‖ Donner des —s, *dégé.*

Conseiller, *v.*, *dégé; gara.*

Conserver, *kanta; kisi.*

Considérable, *boun, boun-ba; syama, a ka sya.* ‖ Un homme —, *mokho a ka goulé.* Un chef peu considérable, *koun-tigi a man goulé.*

Considérer, examiner, *félé kou-sobé* (bien regarder); . . .*ro yé* (voir dedans).

Consolation, *dyala; manili.*

Consoler, *dyala-ké; mani.*

Conspirateur, *dyanfa-tigi.*

Conspiration, *dyanfa.*

Conspirer, *dyanfa.*

Constater, *félé.*

Constipé. Il est —, *a kono diyara* (son ventre est sec).

Construire, *ké; dara, dala, da.* ‖ — une case, *boun ké, boun dara.* ‖ — une pirogue, *kouloun dara, kouloun si* (creuser une pirogue).

Consulter, *dégé nyininka.*

Consumer, *dyani.* ‖ —, détruire, *ti, tinya.*

Conte, *tali, talé.*

Content. Il est —, *a diyara; a bé nyakhali.*

Contenter, *diya.* ‖ Se — de, se tourne par : seulement, *doron*, ou : être assez, *a sira.* Il se contente de patates, *a bé wousou doron doumou* (il mange seulement des patates). Il s'est contenté d'une barre de sel, *kokho fardé kili sira' yé* (une barre de sel a été assez pour lui).

Conter, *tali fo* (dire un conte). ‖ En —, *fanya fo* (mentir), *kalon fo.*

Conteur, *tali-dala, tali-koumala.*

Continuel. C'est —, *a té ban* (cela ne cesse pas), *a ma ban* (cela n'a pas cessé).

Continuellement, *toum'-o-touma* (toujours); *loungo-loun* (tous les jours).

Contraire. 1. Pas la même chose, *a té kili, a té kan.* ‖ Au —, *wokouma, wodou; oyéré ko.* Cet homme travaille; toi, au contraire tu dors, *nyi mokho bé bakha, oyéré ko i bé sinokho.* ‖ 2. C'est —, nuisible, *a ka dyougou.*

Contre, *nyokho, nyokhon.* Il se bat contre son frère, *a bé kélé o doro-ké nyokhon ké.*

Contrefaire, imiter en se moquant, *dougouya.*

Contribution, impôt, *sara, salé, sakhali, sagalé.*

Contusion, *gosi-dyogi, gosi-non.*

Convenable, *nyima, nyouma.*

Convenablement, *kou-nyouma.*

Convenir. 1. être convenable, *bé ta, bé té, ma, bé na.* ‖ 2. —, être au goût de, *ka di.* Cette étoffe me convient, *nyi fani ka di n' yé.* ‖ 3. —, être d'accord, *bé na.*

Conversation, *barouli*. || Faire la —, *barou*, *barouli ké*.
Convertir. Se —, *sila fali* (changer la religion).
Convoiter, *ba fé; sago* (vouloir).
Convoquer, *kafou*, *kili* (appeler ensemble).
Copeau, *yiri-késé; yiri-féléma*.
Copieux, *a ka sya*, *syama*.
Coq, *dountoun*, *dounou*, *dono*.
Coque de fruit, *fara*.
Coquille, *koulou*, *kolo; kanko*. || — d'œufs, de fruit, *fara*.
Corail, *diginé*, *koboro*.
Coran, *alkoranou* (Ar.).
Corbeille en joncs, *sagi*, *ségé; korsagi*, *félé-félé*, *fédé* (S).
Corde, *dyoulou*, *dyourou; fou*. || — d'instruments de musique, *binyou*.
Cordeau, cordelle, cordelette, *dyoulou-din*, *dyoulou dé; fou-dé*.
Cordial, *khanouba; di*.
Cordier, *dyoulou-fougala*, *dyoulou-fougana*, *fou farala*.
Cordon, *dyoulou*, *dyala*. || — de pantalon, *koursi dyoulou*. || — de sabre, *masédou; fan dyoulou*.
Cordonnier, *garanké*.
Corne d'animal, *binyé*, *biné*, *binyo; giri*. || — à poudre, *garna*. || —, instrument de musique, *boudofo*.
Cornu, *binyé-tigi*.
Corps, *fari*. || —, cadavre, *sou*.
Corriger un enfant, *lamo; gosi* (frapper).
Corvée, *bakha*.
Cosse, *fara* (écorce); *goulou* (peau).
Costume, *fani*, *fini*, *fanou* (les pagnes).
Côte. 1. Os, *galaka*, *gasaba; disi-kourou* (os de la poitrine). || — à côte, *bara*. || 2. —, coteau, *tinti*, *tindi*, *toundi*, *toundo*.
Côté. A —, *bara*, *kéré*, *dala; koro*. A côté de moi, *m' bara*. || — de toi, *i bara*. || — de lui, *o bara*. Le chemin passe à côté du fromager, *sila bé tambi banan dafé*. || Du — de, *fé*, *fan-fé*. Du côté de l'orient, *koron-fé*. Du côté du couchant, *tili-bi-fé*. || De l'autre — de, *ko*, *kho*, *ko fé*, *khofé*. De l'autre côté du fleuve, *ba ko*, *ba kofé*.
Coteau, *tinti*, *tindi*, *toundi*, *toundo*.
Coton, *kotoundi; kotoundo* (K.), *koronti*, *korandi*, *kori*.
Cotonnier, *kotoundi-yiri*, *kori-dyiri*, *kotoundi-kéla*, *kori-kéla*.
Cou, *kan*, *kango* (K.).
Couchant, *tili-bi* (chute du soleil).
Couche, lit, *lalan*, *dalan*, *lalango* (K.). || Faire ses —s, *woulou*, *wolo*.
Coucher. 1. et Se —, *la*, *da*. Il est couché, *a lala*, *a bé la*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

—, *subst.* Coucher du soleil, *tili-bita*, *tili-bira*. ‖ 3. Se —, en parlant du soleil, *bi* (tomber).

Coude, *non-kon-kourou*, *non-kon-koulou*, *noun-koun-kourou*, *non-kon-kou*; *kombéli*.

Coudée, *non-konya*; *songogna*. Long de cinq coudées, *a ka non-konya loulou dyan*. Cinq coudées de guinée, *bagi non-konya loulou*.

Coudre, *kara*, *kala*, *kali-ké*, *kalali-ké*. Il coud son pagne, *a bé fani kara*. Que fais-tu ? Je couds, *i bé moun ké ? M'bé karali ké*.

Couffin, *foufou*.

Coulant, *woyo*.

Couler, *bourou*, *woyo*. L'eau coule dans le ruisseau, *dyi bé woyo koro*. Le sang a coulé, *dyoli bourouta*. ‖ — dans, se jeter, en parlant d'une rivière, *boula*. Le Milo coule dans le Niger, *Milo bé boula Dyalibaro*.

Couleur, *fara*; *fènkala*. Couleur rouge, *fènkala woulé*. Couleur d'indigo, *gara*, *gala*.

Couleuvre, *sa* (serpent).

Coup, *gosi*; *bongo*; *bousa*. ‖ — de fusil, *marfa gosi*. Fusil à deux —s, *da-foula*. ‖ Sur le —, *sa-sa*, *si-sa*. ‖ Tout d'un —, *sinya kili*. ‖ A tout —, *siny'-o-sinya*. ‖ Tirer un — de fusil, *marfa gosi*. ‖ Donner un —, *gosi*, *bougo*. ‖ Recevoir un —, *gosi soro*. ‖ Donner un — de main, *démé* (aider).

Couper, *tégé*. Il a coupé un arbre, *a ki yiri kili tégé*. Il s'est coupé avec son couteau, *a tégéra mourouma*.

Couple. Un — de, *foula* (deux).

Cour de cases, *lou-kono* (intérieur d'un groupe de cases). ‖ — d'un village, *konola*, *kénéma*.

Courage, *fariya*, *fatiya*, *fatinya*.

Courageux, *fari*, *fati*.

Courant, *adj.*, *woyo*. De l'eau courante, *dyi woyo*. ‖ En —, *borito*. Il vient en courant, *a bé na borito*.

Courbe. C'est —, *a man tili*, *a man tilin*, *a man télé*.

Courber. Se —, *digi*. Il a courbé la branche, *a ka yiri-boulou digi*. Il s'est courbé, *a digira*.

Courge, *dyé*. ‖ — ronde, *soro*.

Courir, *bori*, *boli*, *boré*. Cours ! *I bori !*

Courroie, *goulou-dyoulou* (lien en cuir).

Court, *sourou*, *soutou*, *soro* (petit). ‖ C'est —, *a ma dyan* (ce n'est pas long). Ce chemin est plus court que l'autre, *nyi sila ka tarya do yé*.

Couscous, *basi*; *fidi*, *firi*, *fouto* (K.). ‖ —, farine, bouillie, *tou*, *to*. ‖ Sauce du —, *nadyi*. ‖ Piler le —, *sousou*. ‖ Mortier à —, *kouloun*. ‖ Pilon à —, *kouloun-kala*.

Cousin. 1. Parent, *bènké-din*, *bènké-dé*. ‖ —e, *bènké-mousou*. ‖ —, moustique, *sousou*.

Coussin, *bito; dofolo; fèn-sigi*.

Coût, *songo*, *sara*.

Couteau, *mourou*.

Coûter, *dyaré*. Combien coûte ce bœuf? *nyi nisi dyaréta moun?* ‖ —, se tourne par : le prix, *songo*. Combien coûte ce bœuf? *nyi nisi songo?* (Le prix de ce bœuf?) Ce bœuf coûte trois pièces de guinée, *nyi nisi dyaréta pis saba*, ou bien *nyi nisi songo pis saba*.

Coûteux. C'est —, *o songo ka dyougou*, *ka boun*.

Coutume. 1. Habitude, *dali*, *délo* (K.), *délila*, *déri; kouké; namou*. ‖ Avoir —, *dali*. ‖ —, impôt, *sora*, *salé*, *sakhali*, *sagalé*, *dyakha*.

Couture, *karali*, *kalali*.

Couvée, *sisé boutounou*.

Couver, *biri kili kan* (couvrir sur les œufs).

Couverture, *biti-fani*, *biti-kan; bouri-fani*, *bouri-kan; bagé*, *bagyo* (K.). ‖ — de Ségou, *danpé*, *danpa; siriféba*. ‖ — du Macina, *kasi*, *kasa*.

Couvrir. Se —, *biri*, *biti*, *bouri*, *bouti*. ‖ —, cacher, *tougou*, *togo*, *dougou*. ‖ Se —, *fani dou* (mettre des pagnes).

Crabe de terre, *bama kéré-kéré*.

Crachat, *da-dyi* (eau de la bouche).

Cracher, *v. a.*, *da-dyi bo* (rejeter de l'eau de la bouche). ‖ —, *v. a.*, *bo*, *bo dala* (chasser dedans la bouche).

Craindre, *sila bé*. Ne crains rien, *i kana fèngo-fèn sila*.

Crainte, *sila*, *sira*, *siranba*.

Craintif, *silaba*, *silana*, *dyito*.

Crâne. 1. Os de la tête, *koun-kourou*, *kou-koulou*. ‖ 2. —, hardi, *fari*, *fati*.

Crapaud, *tori*, *toti*, *toto*.

Crasse, *nokho*, *noua*.

Crasseux, *nokhola*, *nokhoba*, *nouaya*. C'est crasseux, *a bé nokhobé*, *a bé nokhola*.

Créancier, se tourne par le mot : avoir une dette, *dyoulou bé*. Cet homme est mon créancier, *nyi tyé dyoulou bé na* (je suis endetté envers cet homme).

Créateur, *darala*, *dala*.

Crédit. Prendre à —, *dontoli*.

Créer, *dara*, *dala*, *da*.

Créneau, *folon*, *folongo*.

Crépir, *no-koli*.

Crépuscule, *tili-bita; fitiri*.

Crête. 1. D'une montagne, *tinti-koun*, *kourou-koun*. || 2. — du coq, *fima*.

Creuser, *si*. Creuser un trou, *dinka si*. Creuser un puits, *kolon si*.

Creux. 1. *Subst.*, trou, *dinka*, *dényé*. || — de la main, *boulou-kono*. || 2. C'est —, *adj.*, *a ka doun*.

Cri, *kasi*, *woyo*. Le cri d'un animal, *kasi*. || Pousser des —s, *kasi*.

Criard, *woyoba*.

Crier, faire du bruit, *woyo*. || —, pousser des cris, *kasi*.

Crime, *fakhali*, *fali*.

Criminel, *fakhala*, *faliba*, *falikéla*.

Crin, *si*.

Crinière, *kan-si* (crins du cou).

Croassement, *tori kasi*.

Croasser, *kasi*.

Croc. 1. Crochet, *donli*, *dondi*, *donti*, *dogini*. || 2. —, dent d'animaux, *nyi*.

Crochet, *donli*, *dondi*, *donti*, *dogini*.

Crochu, *donlila*, *dondila*, *dontila*.

Crocodile, *bama*, *banba*, *banbo* (K.); *fatama* (K.).

Croire, *da*, *hakili bé*, *fakili bé*. Je crois qu'il est malade, *hakili bé na a ma kèndé*.

Croître. 1. Devenir plus grand, *bounya*. || 2. —, pousser, *bo*.

Croquemitaine, *sou-bakha* (qui travaille la nuit).

Crosse de fusil, *marfa-dyou*.

Crotte. 1. Boue, *bokho; nokho*, *noua*. || 2. —, fiente, *bou*.

Crotter. Se —, *nokho*, *noua*.

Crottin, *sou-bou*.

Croupe d'animal, *ko-koro*, *ko-koun*. || — de montagne, *tinti diginda*. || Être en —. || Monter en —, *bé tyé kofé soula* (être sur le cheval derrière un homme). Monte en croupe derrière moi, *na na kofé soula*.

Croupière, *ko-koro dyoulou* (courroie de la croupe).

Croûte, *fara*.

Croyance, *dali*.

Croyant, *dana*.

Cru. C'est —, *a ma mo*, *a ma nyo*, *a bé kéné*.

Cruche, *dakha*, *da; dyi-da*.

Crue d'une rivière, *dyi-ba; ba fara* (la rivière a été remplie).

Cruel, *féri; yaousé*.

Cueillir, *tégé*.

Cuiller en bois pour agiter le couscous, *sonkala; dyosa; girbé*.

Cuir, *goulou*, *gourou*, *golo*.

Cuire, faire cuire, *tabi*, *tobi*, *toubi*. ‖ —, causer de la douleur, *dyani*, *dimi*.

Cuisine. Faire la —, *tabili-ké*, *toubili-ké*. . ‖ —, chambre où l'on fait la cuisine, *tabili-sou*, *tabili-bougou*; *gwa-bougou*.

Cuisinier, *tabili-kéla*, *toubili-kéla*.

Cuisse, *wotou*, *worou*, *woutou*, *wourou*, *woudo*; *toko*, *tokho*.

Cuit. C'est —, *a mora*, *a mona*; *finé*.

Cuivre, *soula*, *soura*, *sira*; *danyo*. ‖ — rouge, *soula-woulé*. ‖ — jaune, *soula-dyé*, *soula-gé*.

Cul, *dyou*.

Culbute, *bita*, *bira*. ‖ Faire la —, *bi*.

Culotte, *koursi*, *kourousi*, *kolosi*, *kourti*, *kourto* (K.).

Cultivateur, *tyikéla*; *sénékéla*, *sénéla*.

Cultiver, *v. a.*, *tyi*; *séné* (semer). ‖ —, *v. n.*, *tyiké*, *sénéké*.

Culture, *fourou*, *foutou*; *séné*, *séné-yoro*.

Curer, *dosi*, . . . *ro bo* (sortir de dedans).

Cure-dents, *nyiro bo* (sortir de dedans les dents).

Cuvette, *fakha*. ‖ Grande — en bois, *kouna*.

D

Danger, *sila*, *sira*.

Dangereux, *silaba*, *siraba*.

Dans, *ro*, *to*, *la*, *ma* (suffixe). Dans le village, *dougouro*. Dans le chemin, *silaro*, *siloto* (K.). Dans la case, *boungola*. ‖ —, à l'intérieur de, *kono*, *khono* (K.). Y-a-t-il de l'eau dans le canari? *Dyi bé dakha kono?* ‖ —, espace de temps, ne se traduit pas. Je reviendrai dans un an, *san kili m'bé sagi*.

Danse, *don*. ‖ — des Kassouké, *sinyalo* (K.). ‖ Danser, *donké*.

Danseur, danseuse, *don-kéla*. ‖ — des Bambara, *wara*. ‖ — des Mallinké, *kono*; *koro dyouga*.

Dard, *binyé*, *byéné*.

Date, *tili* (jour). ‖ A la — de, *tili* (au jour de); *ni* (quand).

Datte, *tamarou*.

Dattier, *tamarou-yiri*.

Davantage, avec un nom, *do* (d'autres). Donnes-en davantage, *i ka do di'ma*. ‖ —, avec un adjectif, *fisa* (meilleur). L'âne est fort, mais le bœuf l'est davantage, *fali fanga ka boun*, *nkha nisi fanga ka fisa*.

De, signe de possession, ne se rend pas. Le couteau de mon frère, *na doro-ké mourou*. ‖ —, *partitif*, ne se traduit pas. Donne-moi de la viande, *soubou di 'ma*. ‖ — . . . à, *fon*, . . . *ani* . . . *tyé*. De Saint-Louis à Sigiri, *fon Ndara ka takha Sigiri*, ou *Ndara ni Sigiri tyé*. ‖ —, marquant la dépendance,

... *ta* (possession). La bande de Ngolo, *Ngolota boulou*. Le chemin de Sanakoro, *Sanankorota sila*. ‖ —, devant un infinitif, signifiant : que, ne se rend pas. Dites-lui de venir, *a fo ayé a ka na*. ‖ —, marquant l'extraction, se tourne par : dans, *ro*. Les gens du village, *dougouro mokholou*.

Débarquer, *yélé*, *élé* (monter).

Débile. Il est —, *fanga nta koun* (sa tête n'a pas de force).

Débiteur, *dyoulou-bé*. Je suis son débiteur, *dyoulou bé na 'yé*.

Déborder, en parlant d'une rivière, *a fara* (elle est pleine).

Déboucher un conduit, ... *ro bo* (enlever ce qui est dedans). Débouche le trou, *dinkaro bo*.

Debout. Il est —, *a woulita* (il s'est levé). ‖ Se mettre —, *wouli*. Debout ! *wouli !* (lève-toi).

Débrider, *karafé bo*, *karfé bo*, *krabé bo*.

Débris, *késé*, *kourou*.

Deçà. En —, *nyato*, *nyafé*, *nyé*. En deçà de la rivière, *ba nyé*, *ba nyato*.

Décapiter, *kan tégé ; koun tégé*.

Décéder, *sa*.

Décence, *malou*.

Décent, *maloula*.

Décès, *saya*.

Décharge d'arme à feu, *gosi*. ‖ Faire une —, *gosi*.

Décharger, *doni bo* (ôter le fardeau). ‖ — un fusil, *gosi*.

Déchausser. Se —, *sabata bo*, *sabara bo*, *samara bo*, *samato bo* (K.).

Déchirer, *ti*, *tinya*, *dényé ; fakha*. Mon pagne est déchiré, *né fani bé fakhala*.

Déchirure, *wo*.

Décidé. Il est —, entreprenant, *a ka fari fati*.

Déclouer, *pèmpé bo ; négé-koulou bo*.

Découdre, *kari bo*.

Découvrir. 1. Oter le couvercle, *da-tougoula bo*. ‖ 2. —, s'apercevoir, *yé*, *nyé*, *dyé*.

Dedans, *ro ; kono*. (Voir Dans.)

Défaite, *kélé-nyé*, *kélé-dowé*.

Défaut. Faire —. (Voir Manquer.) ‖ A —, *ni* ... *té* (si ne pas). A défaut de perdrix je mangerai une poule, *ni woulou té*, *m'bé sisé doumou*.

Défendre. 1. Interdire, *ta* ... *fé* (ne pas vouloir), *bali*. Le roi a défendu de chanter, *mansa nta fé ka donkili ké*. ‖ 2. —, protéger, *démé* (aider), *kisi* (sauver).

Défendu. C'est —, *a bé balila*.

Défilé, passage étroit, *dankari*.

Dégâts. Faire des —, *ti*, *tinya*. *dényé*.

Dégraisser, *toulou bo*, *tlo bo*.

Déguiser. Se — en, *fani dou* (mettre les vêtements de). Les soldats se déguisent en sofa, *soldasilou bé sofalou fani dou* (les soldats mettent des habits de sofa).

Dehors, *ko*, *kho* (K.), *kofé*, *koma*; *bana ko*. ‖ En —, mêmes mots.

Déjà, *sa-sa*, *si-sa*; *kélé*; *kélan*.

Delà. Au —, *kofé*, *koma*, *ko*, *kho* (K.). Au delà de la montagne, *tinti koma*, *tinti kofé*.

Délaisser, *boula*, *bla*.

Délasser. Se —, *sigi*.

Délectable. C'est —, *a ka di hali*; *a ka di syama*.

Délecter. Se — de. Je me délecte de bananes, *namasalou ka di hali n'yé* (les bananes sont délectables pour moi).

Délicat. 1. Il est —, faible, *fanga nta koun* (il n'a pas de force). ‖ 2. —, difficile, *a ka goulé*, *golé*, *gwélé*, ‖ 3. —, au goût, *a ka di*.

Délicieux. C'est —, *a ka di hali*, *a ka di syama*.

Délier, *siri bo*; *dyoulou bo*; *firi*, *foni*.

Délivrer, *foron-ké*, *foré-ké*, *féré-ké*, *horon-ké*, *foronya*, *horonya*; *kisi* (sauver).

Demain, *sini*. ‖ — matin, *sini sakhoma*. ‖ — soir, *sini wourala*. ‖ Après —, *sini kindi*.

Demander, *nyininka*. Je ne demande pas mieux, *n'diyara* (J'en suis content).

Démarche, *takhama*.

Démarrer, *siri bo*; *dyoulou bo*; *firi*, *foni*.

Démettre. Se — de, *boula*, *bla*.

Demeurer. 1. Habiter, *sigila*. ‖ 2. —, rester, *lo*, *do*.

Demi, *tala*. Une demi-journée, *tili tala*. ‖ Et —e, *ani tala*. Une journée et demie, *tili kili ni tala*. ‖ A —, *tala*. L'arbre est à demi coupé, *yiri bé tala tégéla*.

Démolir, *ti*, *tinya*, *dényé*.

Dénombrer, *dan*.

Dense. C'est —, *a bé kouna*, *a bé dournou*. L'herbe est dense, *bin ba kouna*.

Dent, *nyi*, *nyingo* (K.).

Dépêcher, *v. a.*, envoyer, *ki*, *tyi*. ‖ Se —, *térya*, *tarya*, *talya*.

Dépendre, détacher ce qui est pendu, *siri bo*.

Dépeupler, *sigilana bo* (ôter les habitants). Le pays est dépeuplé, *mokho nté dyamani kono* (il n'y a pas d'homme dans le pays.)

Déplaire, *ma nyi*; *ka dyougou*. Le bruit me déplaît, *woyo ka dyougou n'yé*.

Déplumer, *si bo*.

Déposer, un objet, *sigi ké*. ‖ —, laisser un dépôt, *bokho boula*.

Dépôt, ce qui se dépose dans un liquide, *bokho*. ‖ Laisser en —, *tou; boula, bla*.

Dépouille mortelle, *sou*.

Dépouiller, enlever les vêtements, *fani bo*. ‖ —, écorcher, *goulou bo*.

Depuis, à partir d'un point, *fou; ka bo* (en partant de). Depuis Kita jusqu'ici je n'ai rien mangé, *ka bo Kita ka na yan, 'ma-fengo-fèn doumou* (En partant de Kita, en venant ici, je n'ai rien mangé). ‖ —, à partir d'une époque, ne se traduit pas. Depuis deux jours je n'ai rien mangé, *tili foula ma fengo-fèn doumou*. ‖ — que, *touma ko* (après le temps). Depuis que la pluie est venue, les bœufs sont malades, *touma ko san-dyi nara, nisilou ma kèndé*. ‖ — quand? *Touma dyoma?* (A quel moment?) Depuis quand es-tu arrivé? *I nara touma dyoma?* ‖ — peu, *a ma mé* (il y a pas longtemps).

Déraciner un arbre, *yiri ni lili bo, lili désé*.

Dérisoire. C'est —, *a bé dongouyala*.

Dernier, *kousan, korala*. ‖ En — lieu, *sa-sala* (actuel).

Dernièrement, *a ma mé* (il n'y a pas longtemps); *donwo; nyinano; kou sata*.

Dérober, *sounya*. ‖ —, cacher, *tougou*.

Déroute, *gwé, gwéya*. ‖ Être en —, *bori*. ‖ Mettre en —, *goué*.

Derrière. 1. *Subst., dyou*. ‖ 2. —, *adv., ko, kho* (K.), *kofé, koma*. Marche derrière le cheval, *takhama sou ko*. Le village est derrière la montagne, *dougou bé tinti kofé*.

Dès que, *ni ... ikoro* (quand ... tout de suite). Dès qu'il viendra, tu me le diras, *ni nara, ikoro i sa fo n'yé* (quand il sera venu, tu me le diras à l'instant). ‖ — l'aube, *dyouni-dyouni* (de très bonne heure).

Désagréable. C'est —, *a ka dyougou*.

Désaltérer. Se —, *mi*.

Désarmer, *marama bo, marama boula*.

Désastreux. C'est —, *a ka dyougou*.

Descendre, *digi*.

Descente d'une pente, *diginya*. ‖ —, pente, *diginda*.

Désert. C'est —, *fengo-fèn té* (il n'y a rien); *mokho-mokhou té* (il n'y a pas d'hommes).

Déserter, *bori, boli* (se sauver).

Déserteur, *borila, boriba*.

Désespérer, *dyigibalito bé* (être dans le désespoir).

Désespoir, *dyigibali*.

Déshabillé. Il est —, *a ka fani bo* (il a ôté ses vêtements); *fan'-o-fani nté* (il n'y a pas de vêtements).

Déshabiller. Se —, *fani bo*.

Déshabituer. Se —, *ma dali folo* (ne plus avoir l'habitude); *dali boula* (laisser l'habitude).
Désirer, *ba . . . fé; sago; nyini.*
Désormais, *fon bi* (à partir d'aujourd'hui).
Désosser, *kourou bo* (ôter les os).
Dessécher, *diya.* || Se —, *diya.* L'étang est desséché, *dala diyara.*
Desseller, *kirké bo* (ôter la selle), *khirkhé bo* (K.).
Desserrer, *siri boula dondi* (lâcher le lien).
Dessous. 1. *Adv.*. *koro.* || Par —. || Au-— de, *koro.* Au-dessous du fromager, *banan koro.* || En-— de, *koro.* || En —, en secret, *kou tougoula.* || 2. Avoir le —, *fanga ka sourou, fanga ka boun doni* (être moins fort).
Dessus. 1. *San, santo; kan; kanko.* || Par—. || En—. || Au— de, *san, santo; kan; kanko.* || 2. Avoir le —, *fanga ka boun* (être plus fort).
Détacher, *siri bo* (ôter le lien).
Détente d'un fusil, *kala.*
Détériorer, *ti, tinya, dényé.*
Déterrer, *dougouro bo* (sortir de dedans la terre).
Détestable. C'est —, *a ka dyougou; a ma nyi.*
Détester, haïr, *ban.*
Détonation d'arme à feu, *marfa gosi.*
Détour. Faire un —, *takha mini-mini.*
Détourner quelqu'un de faire quelque chose, *dényé a ma fèn ké*, (conseiller de ne pas faire la chose). || — les yeux, la tête, *nyé yéléma.* || Se — de son chemin, *sila boula.*
Détresse, *daya.*
Détromper quelqu'un, *tonya fo* (dire la vérité). || Se —, *tonya nyé* (voir la vérité).
Détruire, *ti, tinya, dényé.*
Dette, *dyoulou, dyourou.* || Avoir une —, *dyoulou bé.*
Deux, *foula, fla.* || Tous les —, *foulani, flani.* || Deux à —. || Par —, *foula-foula.*
Deuxième, *foulana, flana, foulanyandou.*
Devant, *nya, nyé, nyato, nyafé.* || Au-—. || Par-—, *nya. nyé, nyato. nyafé.* Marche devant le cheval, *takhama sou nyato.*
Dévaster, *ti, tinya, dényé.*
Devenir, *na.* Le lait est devenu aigre, *nono koumou nara.* Il est devenu roi, *a nara mansa yé.*
Devin, *kényélala.*
Devoir. 1. *V. n., kan.* L'homme doit prier, *mokho ka saliké kan.* || 2. —, dans le sens du futur, se traduit par ce temps. Mon père doit venir, *m'fa bé na* (mon père viendra). || —, en compte, *dyoulou bé.* Tu me dois mille kolas, *dyoulou b'i n'yé wourou wara kili.*

Dévorer, *doumou*, *domo*, *dou*.

Dialecte, *kouma* (langage).

Diadème, *fatara; koun-siri*, *koun-dyoulou*, *koun-dyala*.

Diarrhée, *kono-bori* (courir du ventre), *khono-bori* (K.). ‖ Avoir la —, *kono bori*.

Diète, *doumoubali* (action de ne pas manger). ‖ Être à la —. ‖ Faire —, *man doumou* (ne pas manger).

Dieu, *allah*, *yallah*.

Diffamer, *dyala-ké*.

Différent. C'est —, *a té kili*, *a té kan* (ce n'est pas la même chose).

Différer, *té kili*, *té kan* (ne pas être la même chose).

Difficile. C'est —, *a ka goulé*, *a ka gwélé*, *a ka golé*.

Difficilement, *kou-goulé*.

Digérer, *kono bakha* (travailler du ventre).

Digue, *dyoubé; bili*.

Dimanche, *alhadi*, *alakadi*, *kari* (Ar.).

Dimension, *bounya*.

Diminuer. 1. Amoindrir, *souronya* (rendre plus petit); *do bo* (ôter encore).

Dire, *fo*. Que dis-tu? *I fo moun?* I *ko di? Ko di?* Dis-lui qu'il vienne, *a fo' yé a ka na*. Il a dit que tu viennes, *a ko i ya na*. Il dit, *a bé fo*. Il a dit, *a ko*. ‖ Entendre —, *mé*. On dit, *a fora* (il est dit). En disant ces mots, *nyi kouma fo touma* (à l'instant de dire cette parole).

Direct, *tili*, *tilin*, *télé*, *tli*, *tlé*.

Direction, *boro*. Dans quelle direction est Kita? *Kita bé boro dyomanfé?* ‖ —, se tourne par la préposition : vers, *fé*. Je vais dans la direction de Sanankoro, *n'bé takha Sanankorofé*.

Discussion, *kouma-kélé* (guerre de paroles); *sariya*.

Discuter, *kouma-kélé* (lutte de paroles); *sari*.

Disette, *konko* (faim), *konko ba; makou* (besoin).

Disparaître, *takha* (s'en aller); *ma yéla folo* (ne plus être visible).

Dispenser quelqu'un de faire quelque chose, *ba fé a ma fen ké* (permettre de ne pas faire la chose). ‖ Se —, *ma ké* (ne pas faire). Il s'est dispensé de faire visite au roi, *a ma dounaya ké mansa yé* (il n'a pas visité le roi).

Disperser. Se —, *bori; takha* (s'en aller).

Dispute, *kélé*.

Disputer. Se —, *kélé nyokhona*, *boula nyokhoma*.

Dissimuler, cacher, *tougou*, *togo*, *dougou*. ‖ —, ne pas dire, *ma fo*.

Distance, *dyanya*.

Distant. C'est —, *a ka dyan*. Le premier village est distant de deux jours de marche. *dougou folo ka dyan tili foula takhama*.

Distinguer, *bo nyouana*, *bo nyouanga* (ôter d'ensemble).
Distrait. Il est —, *a hakilin ta ro*, *a fakili nta ro* (il ne fait pas attention).
Distribuer, *tala*, *tla*.
Divertir. Se —, *toulon-ké*.
Diviser, *tala*, *tla*.
Divorce, *fourou-tégéla*, *fourou-boula*.
Divorcer, *fourou tégé*, *fourou boula*.
Dix, *tan; bi* (Ko.).
Dixième, *tana; bina* (Ko.).
Docile. Il est —, *a bé baroula*.
Docilité, *barou*.
Dodu. Il est —, *a bé toulouba*, *a bé tloro*.
Doigt, *koni*. ‖ — de la main, *boulou-koni*. ‖ — du pied, *sin-koni*.
Domestique, serviteur, *koro-sigi* (qui reste à côté).
Domicile, *boun; sou* (la case). ‖ Au — de, *bara* (chez). ‖ Élire —, *sigila* (habiter).
Don, *son*.
Donner, *di*. Donne-moi de l'eau, *di di ma* (pour *dyi i ma*). Je lui ai donné un pagne, *n'ka fani di ama*. Mon père a donné un bœuf au roi, *m'fa ka nisi kili di mansama*. ‖ — en cadeau, *son di*.
Dorénavant, *fon bi* (d'aujourd'hui); *o nya* (en avant de ceci).
Dormir, *sinokho*, *sinoua* (Ko.), *suno* (Ko.).
Dos, *ko*, *kho* (K.). ‖ Dans le —. ‖ A —, par derrière, *kofé*, *koma*.
Dot, *fourou nafoulou*.
Doter, *fourou nafoulou di*.
Double, deux fois, *kou-foula*, *kou-fla*. Avoir en double, *foula soro*. Faire double emploi, se tourne par : avoir déjà un, *kili folo soro*.
Doubler, mettre le double, *foulanya ké*, *do kou-foulana ké* (mettre encore une seconde fois).
Doucement, *mounyo*, *moundi*; *doni-doni* (peu à peu).
Douleur, *dimi*.
Douloureux. C'est —, cela fait mal, *a bé dimi ké*; *a bé dimiba*.
Doute. Mettre en — les paroles de quelqu'un, *ma da* (ne pas croire); *hakili ba ro a ka fanya fo* (croire qu'il a dit une fausseté).
Doux. C'est —. 1. Au toucher, *a ka bala*, *a ka souma*. ‖ — au goût, *a ka di*.
Douze, *tan ni foula*, *tan ni fla*.
Douzième, *tan ni foulana*, *tan ni flana*.
Drapeau, *bandari* (Ar.); *rayèt* (Ar.); *pavion* (Fr.).
Dresser, lever en l'air, *wouli*, *wouri*.

Droit. 1. *Subst.*, *dyo*, || Avoir le —, *dyo soro*, *dyo ba boulou*. || 2. —, *adj.*, *tili*, *tilin*, *télé*. || 3. —, le côté droit, *kini*; *béré* (Ko.). || 4. —, impôt, *sara*, *salé*; *sakali*, *sagalé*; *dyakha*.

Dune, *tinti*, *tindi*, *toundi*, *toundo*.

Dupe, *dolé*.

Duper, *méné*.

Dur. C'est —, *a ka goulé*, *golé*, *gwélé*, *a kha kholé* (K.). La terre est bien dure, *dougou ka goulé wa*.

Durant, pendant, *o touma*.

Durée, *touma*.

Dureté, *gouléya*, *goléya*, *gwéléya*.

Duvet, *kono din si* (plumes d'un petit oiseau).

Dynastie, *si* (graine, race).

Dysenterie, *kono-bori*; *khono-bori* (K.).

E

Eau, *dyi*, *gi*, *dyio* (K.). De l'eau, *dyi*. De l'eau fraîche, *dyi souma*. De l'eau chaude, *dyi gandi*.

Ébénier. Faux —, *goulé yiri* (bois lourd); *fara-goulé iri*.

Ébouler. S'—, *bi*; *waya*.

Ébranler, *yigi-yigi*.

Écaille, *fara*.

Écailler, *fara bo*.

Échafaudage pour palabres, *bana*, *bènta*; *kora*.

Échange, *fali*. || Faire un —, *fali ké*. || En —, *a bé mé*. J'ai pris du mil en échange de riz, *n'ka nyon ta*, *a bé nyé malouto*.

Échanger, *fali*. J'ai échangé mon cheval contre un bœuf, *n'ka né sou fali nisi yé*.

Échapper. S'—, *bori*, *boli*, *bouri* (se sauver). || — à quelqu'un, *dan-ké*. || —, sortir de, *bo*.

Échelle, *gala*, *galan-gala*.

Échine, *ko*, *kho* (K.).

Écho, *nyini*.

Éclair, *san minyako*; *méké-méké*, *méléké*.

Éclairer avec un flambeau, *dyé-ké* (faire clair).

Éclat, *dyé*, *karou-dyé*.

Éclopé. Il est —, *a sin bé dimi* (sa jambe est malade).

École, *kara-doula*, *kara-yoro*, *kala-yoro* (endroit de lecture). || Maître d'—, *kara-mokho*.

Écolier, *kara-mokho-din*, *kara-din*.

Écorce, *fara*, *yiri-fara*.

Écorcer, *fara bo*.

Écorcher, enlever la peau, *goulou bo.* ‖ —, égratigner, *poro-poro; wosa.*

Écouler. S'—, en parlant de l'eau, *woyo.* ‖ —, en parlant du temps, *tanbi; tami, témé.*

Écouter, *mé; toulou manto* (diriger l'oreille). ‖ — avec attention, *hakili ba ro* (être dans l'attention).

Écraser, *nyo-nyo; bounté.*

Écrire, *sébé, séfé, sabé, safé.* J'écris une lettre, *m'bé bataki sabé.*

Écrit. C'est —, *a sébéna.* ‖ —, *subst., sébé, séfé, sabé, safé; nyé-nyé.*

Écriture, *sébé, séfé, sabé, safé; nyégé-tyoukou.*

Écrivain, *sébélila, sébénéla, séfénéla; kara-mokho* (savant); *nyégéba.*

Écrouler. S'—, *waya.*

Écuelle en terre, *fara.* ‖ — en bois, *bonkou.* ‖ —, petite calebasse, *galama, kalaman; konsoro.*

Écume, *dyi kanka, dyi kanya, dakha kan.* ‖ — d'animal, *da-dyi.*

Écumer, ôter l'écume, *dyi-kanka bo.* ‖ —, en parlant d'un animal, *da-dyi bo.*

Écurie, *sou-boun, sou-bougou* (case de cheval).

Effet, hardes, *fani, fini, fanou* (K.). ‖ En —, *yo.*

Effiler, *kari-bo* (ôter les fils).

Efflanqué, *fasali, fasaya, pasaya,*

Effort, *digi.* ‖ Faire — sur, *digi.* ‖ Sans —, *kou man goulé.*

Effrayant. C'est —, *a bé silaba, siraba.*

Effrayer, *bakha-bakha; sila-ké, sira-ké.* ‖ S'—, *sila ba ro, sira ba ro, sira, sra.*

Effronté. Il est —, *malou-té* (il n'a pas honte).

Effroi, *sila, sira, sra.*

Égal. Être —, *kan, kakan, khan, khakhan* (K.). Ces deux chemins sont égaux, *nyi sila foula bé kakan.* ‖ —, être la même chose, *bé kili.* Cela m'est égal, *koun ta ro* (ma tête n'est pas là dedans).

Égaler, *kan, kakan, khan* (K.), *khakhan* (K.).

Égard, *bounya.* ‖ Avoir des —s pour, *bounya, bounyada.* ‖ A l'— de, . . . *dé.* A l'égard du sofa, tu feras ce que tu voudras, *sofa dé, i bé ni sago ké.*

Égorger, *kan sokho* (percer le cou).

Égratigner, *poro-poro; wosa.*

Élancer. S'—, *pan; bori* (courir).

Élargir, *bounya.*

Éléphant, *sama, samo* (K.), *sanba, sinba; marama* (K.); *kaféli, kafli.*

Élever un enfant, *balou* (nourrir); *lamo* (faire mûrir).

Élire, choisir. . . *ro tomo*, . . .*ro toumo*, . . .*ro toumbou* (ramasser dans).

Éloignement, *dyaniya*.

Éloigné. C'est —, *a ka dyan*.

Éloigner, mettre plus loin, *ké dian*.

Éloquent. Il est —, *a bé kouma kou sobé* (il parle bien).

Embarcation, *koulonn*.

Embarquer quelqu'un, *sigi koulounto*, *ké koulonn kono*. ‖ S'—, *digi koulounto* (descendre dans l'embarcation).

Embellir, *nyégé*.

Emblée. D'—, *sa-sa*, *si-sa*.

Embouchure d'un cours d'eau, *boulinda*.

Embraser, mettre le feu, *dyani*.

Éminence de terrain, *tinti*, *tindi*, *toundi*, *toundo*.

Émissaire, *kila*, *tyila*.

Emparer. S'—, prendre, *ta*, *mouta*; —, voler, *sounya*.

Empêchement, *baliya*.

Empêcher, *bali*. . . *la*. Je t'empêcherai de partir, *m'b'i bali i takha la*. ‖ Ne pouvoir pas s'— de, *kan* (être obligé). Je ne peux pas m'empêcher de pleurer, *m'bé kan n'ka kasi*.

Emplacement, *doula*; *yoro*.

Emplir, *fa*. Le canari s'est empli, *dakha fara*. Tu as rempli le canari, *i ka dakha fa*.

Emploi, *yoro* (place).

Employer, se servir de, *digala*.

Empoigner, *mouta*.

Empoisonner un objet, *fèn koumaro ké* (mettre une chose dans le poison). ‖ — quelqu'un, *kouna lami* (faire boire du poison).

Empoisonneur, *dabali-kéla*.

Emporter, enlever d'un endroit, *tanaé*. ‖ S'—, se mettre en colère, *séli ba ro* (la colère est dans). Je me suis emporté, *séli toum' ba né na*.

Empreinte, *non* (marque).

Emprunt, *fouma*.

Emprunter, *fouma*; *dyoulou-ké* (faire une dette).

En, signifiant : dans, vers, voir ces mots. ‖ —, de ce lieu, se traduit par là : *yé* ou *é*. J'en viens, *m'bora é*. ‖ —, de cela, ne se traduit pas. Vois-tu des oiseaux? J'en vois, *i ka konolou yé? n'ka yé*. ‖ —, comme, *iko*. Il a agi en homme de bien, *a ka ké iko mokho sobé*. ‖ —, pendant que, *o touma*, *touma*. En arrivant, *si-touma* (au moment de l'arrivée). ‖ —, de lui, de cela. N'en parlons plus, *an ka o boula* (laissons cela). ‖ —, dans une langue, *ro*. En bambara, *bamana koumaro*.

Enceinte, *subst.*: en terre, *gwin*; *tata*, *dandan*; *diu*: ‖ — en

bois, *dyasa* ; *san-san* ; ‖ — en roseaux, *nyon-kala* (tiges de mil) ; *sé-kourou*.

Enchanté. Il est —, *a diyara*.

Enclume, *koula* ; *gwin*.

Encore. — 1. Sans cesser, *a ma ban* (cela n'a pas fini). ‖ 2. De nouveau, *kou-koura*. ‖ 3. Davantage, *do* (autre). Mets-en encore, *do sigi*. ‖ 4. Pas —, *ma... folo*. Il n'est pas encore venu, *a ma na folo*.

Encre, *sélé-dyi* ; *séfé-dyi*, *sabé-dyi*, *safé-dyi* (eau à écrire) ; *daa-dyi* (Ar.) ; *douba-dyi*.

Encrier, *sébé-dyi-dakha* (pot à encre) ; *sébénéla* ; *baréni*.

Endetté. Il est —, *dyoulou bé a yé* (des dettes sont à lui).

Endetter. S'—, *dyoulou ké*.

Endormir. S'—, *bé sinokhola*.

Endormi. Être —, *sinokho* (dormir).

Endroit, *doula* ; *yoro*, *yéro* ; *fan* (direction). L'endroit du crime, *fali-yoro*, *fali-doula*.

Enduit en terre pour les cases, *nokho*.

Enfant, *din*, *dingo* (K.), *dé*. ‖ —, garçon, *din-ké*. ‖ —, fille, *din-mouson*. ‖ Petit —, *din-méséni*.

Enfanter, *woulou*, *wolo*.

Enfin, *sasala* ; *alabano* ! *bisimillahi* !

Enflammer. S'—, *dyani*, *dyéni*.

Enfoncer, *digi*. ‖ — un clou, *pèmpé digi*. ‖ — en terre, *tourou*.

Enfouir, *tougou dougou ro* (cacher en terre).

Enfourcher un cheval, *sou ko yélé* (monter sur le dos d'un cheval).

Enfuir. S'—, *bori*, *boli*, *bouri*.

Engloutir, *kounou*, *khounou* (K.).

Engraisser et s'—, *toulonba na* ; *toulou* ; *ba kéra* (devenir gras) ; *toulou ta* (prendre de la graisse).

Enjamber un objet, *fèn san ko tanbi* (passer par-dessus une chose).

Enjoué. Il est —, *a bé toulonla*, *a bé toulonba*.

Enlever, ôter, *bo*. ‖ —, emporter, *tanaé*. ‖ —, soulever, *wouli*, *wouri*.

Ennemi, *dyougou*.

Énorme, *boun-ba*.

Énormément, *kou-dyougou*.

Enrichir quelqu'un, *nafoulou di*. ‖ —, *nafoulou soro*.

Ensanglanté. Il est —, *dyoli bé bo* (le sang sort).

Enseigner, *digi*.

Ensemble, *kafou* ; *nyokhonfé*, *nyouanfé*. ‖ Mettre —, *kafou ni kili*.

Ensemencer, *séné*, *séné-ké*.

Ensevelir un cadavre, *sou dou*.

Ensuite, *o ko*, *o kho* [K.] (après cela); *o ko sa*, *o kho sa* (l'instant après cela).

Entailler, *tégé* (couper).

Entasser, *tousa*; *kafou*.

Entendre, *mé*. || — dire, *mé*. || S'— avec quelqu'un, *bé na*. J'ai entendu dire que Samori est mort, *n'ka mé Samori sara*. J'entends ce que tu dis, *n'ka kouma mé i sa fo*. Je me suis entendu avec mon père, *né ani m'fa bé na*.

Enterrement, *sou dounya*.

Enterrer un cadavre, *sou dou*.

Entier. Tout —, *moumé*.

Entour. A l'— de, *kéréfé*.

Entourer, *la mini*; *dyanpa*.

Entrailles, *nougou*, *nounkou*.

Entraîner avec soi, *sama*, *sanba* (tirer).

Entraves d'un cheval, *gara*.

Entre, *tyé*. Cet arbre est entre les deux cases, *nyi yiri bé boun foula tyé*.

Entrée, *da*. || Case d'—, *boulou*.

Entrer, *dou*. Entre! *i dou!* Fais-le entrer, *a fo a yé a ka dou*.

Entretenir, *balou*. || S'—, *barou*, *barouli ké*; *kouma*.

Entretien d'une personne, *balou*, *balou-fen*.

Entrevue, *dounaya*.

Envie. Avoir — de, *ba...fé*; *sago*. J'ai envie de dormir, *m'ba sinokho fé*, *n'sago n'ka sinokho*.

Environ, *subst.*, se tourne par: autour de, *kéréfé*. Les environs du village sont cultivés, *dougou kéréfé fouroulou bé* (autour du village il y a des cultures). || Aux —s de, *kéréfé*, *fanfé*. Il y a environ trois jours, *a bé tili saba nya na* (il paraît trois jours).

Envoler. S'—, *pan*. Il s'est envolé, *a pana*, *a panara*.

Envoyé, *subst.*, *kila*, *tyila*.

Envoyer, *ki*, *tyita*.

Épais, dense, *kouna*, *dournou*.

Épars. Ils sont —, *a bé kountourou*, *kountourou-kountourou*.

Épaule, *kama*, *kanba*, *kaba*, *khanba* (K.). || La pointe de l'—, *kama-koun*.

Éperon, *sébéré* (Ar.).

Éperonner, *sokho sébéréma*.

Épervier, *watasa*, *wato* (K.).

J.-B. Rambaud.

(*A suivre.*)

INDO-IRANICA.

I. — La forme ancienne de la nasale finale.

Le grec, l'arménien, le baltique et, autant qu'on puisse le discerner, le slave et le germanique ne connaissent, pour la nasale finale d'un mot indo-européen, d'autre point d'articulation que celui de la dentale *n*. En irlandais, on ne trouve que *n* devant une voyelle initiale suivante à la fin des nominatifs neutres, des génitifs pluriels, etc.; la particule correspondant à lat. *cum* a deux formes : l'une atone *con-*, devant la syllabe tonique qui marque un véritable commencement de mot, l'autre accentuée *com-* qui commence elle-même un mot et dont par suite l'*m*, n'étant pas finale, ne prouve pas contre la règle générale. Les langues indo-européennes s'accordent donc à ne présenter que l'articulation dentale de la nasale finale; deux groupes seulement font exception, l'italique et l'indo-iranien.

En italique, on sait que la nasale écrite *m* n'avait, à la fin des mots, qu'une articulation labiale à peine sensible (Seelmann, *Aussprache*, p. 357; Lindsay, *The latin language*, §§ 61 et 65). MM. L. Duvau (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 262) et Hirt (*P. u. Br. beit.*, XVIII, 291) ont montré de plus que toute *-n* finale latine qui ne repose pas sur *-nd* ou sur *-n-* primitivement suivie d'une voyelle peut s'expliquer par l'influence de formes voisines : ainsi *inguen* par *inguinem*, *inguinis*, etc.; *nouem* en regard de *nōnus* rend probable le passage de l'ancienne dentale finale à la labiale. Du reste, le latin présente *-m* finale même dans certains mots qui se terminaient par *-inde* et où, la voyelle *e* étant tombée, le *d* n'a pu subsister : *exim* en regard de *exinde; illim* repose sans doute sur **illinde* : cf. *inde*, *unde* et *utrinde* (d'où *utrinque*). — Sur *quoniam* v. Birt, *Rhein. mus.*, LI, 89 et suiv.

En indo-iranien comme en italique, l'*n* finale n'existe que là où une action analogique en pouvait assurer la conservation. Abstraction faite des formes telles que skr. 3e plur. *ábharan* et acc. plur. *áçvān* où la nasale était encore suivie d'une autre consonne à l'époque védique au moins dans une partie des cas (Oldenberg, *Die hymnen*, p. 424 et suiv.), on trouve par exemple locat. *áçman* d'après *áçmani*, vocat. *yuvan* d'après *yuvánam*, *yúnas*, etc.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Les locatifs pronominaux skr. *asmin*, *tásmin*, etc. n'admettent pas de justification de ce genre, mais, loin de remonter à l'indo-européen, ils ne sont même pas indo-iraniens : cf. zd *ahmi*, *ahmya;* leur *-n* est une addition proprement sanskrite et provient peut-être de la finale des locatifs sans désinence de thèmes en *-n-*: *-an* et *-in*.

Du reste, toutes les finales qui n'ont pas subi d'influences étrangères ont en sanskrit *-m* devant voyelle initiale d'un mot suivant ou à la pause, et en iranien *-m* dans tous les cas : skr. *ábharam*, gr. ἔφερον; *tám*, τόν; *yugám*, ζυγόν; *tásām*, hom. τάων; *bháratam*, φέρετον; etc. Le traitement *-m* étant constant, rien n'empêche d'admettre que *-m* tienne partout la place d'une ancienne *-n*. Peut-être l'*m* du vocatif zd *ašāum* (thème *ašavan-*) et de quelques autres exemples moins clairs (v. W. Jackson, *An Avesta grammar*, § 193, p. 59) est-elle un reste de la forme phonétique ordinairement éliminée par l'analogie et conservée dans le cas particulier du vocatif, grâce à la présence d'autres altérations phonétiques qui rompaient la régularité du paradigme. — Il y a donc lieu de rechercher si la prononciation dentale de la nasale finale, attestée par *toutes* les autres langues indo-européennes, n'aurait pas laissé de traces aussi en indo-iranien.

En face de *idám* « maintenant » on trouve une forme à voyelle longue ayant la même signification, *idā*, avec chute déjà indo-européenne de la nasale finale (cf. lat. *quandō*; gr. ἐγώ en regard de skr. *ahám*) et *idān-īm*, où se conserve un ancien **idān* qui serait devenu **idām* s'il avait subsisté à l'état isolé. La nasale finale du suffixe est aussi conservée dans lit. *kadán-gi* (cf. Meringer, *Zeitschr. f. oest. gymn.*, 1888, p. 139). Cet exemple n'est pas probant, puisque le sanskrit n'a pas conservé **idān* sous la forme attendue **idām*.

Pour expliquer comment le génitif pluriel indo-iranien **daivān*, cf. lit. *dëvų̃*, a été remplacé par **daivānām*, Hanusz (SW AW., CX, 42 et suiv.) a invoqué l'influence des thèmes en *-n-*; mais le génitif des thèmes en *-an-* et en *-van-* est en *-nām-* (skr. *áhnām*, *nāmnām*, *vṛ̥ṇām*, *grāvnām*, *maghónām*, etc.) et celui des thèmes en *-man-* est en *-anām* (*mánmanām*, *brahmáṇām*) : nulle part on n'a *-ānām* dans les thèmes en *-n-*. Hanusz admet que le génitif *mánmanām* a été coupé *mánma-nām* d'après *mánma-bhiṣ*, *mánma-su*; mais cette coupe est peu vraisemblable en regard du génitif singulier *mánman-as*, etc., et de plus on ne s'explique pas alors la longue de *-ānām*. On a, il est vrai, supposé une forme **-ănām*; mais les cinq cas où M. Lanman veut reconnaître cette quantité dans le Ṛgveda (JAOS., X, p. 352) pour des raisons

de métrique sont sans valeur parce qu'ils se trouvent dans des hymnes où la fin _ ⏑ pour des pādas de huit syllabes est admise. Quant à zd *-aṇąm* (cf. *-iṇąm*, *-uṇąm*), le v. pers. *-ānām* montre que *ă* n'y est pas ancien et qu'il s'agit d'un de ces abrègements de longues dont l'Avesta offre tant d'exemples. D'ordinaire, une longue n'est ainsi abrégée que devant une fin de mot d'au moins deux syllabes; mais précisément la finale *-ām* de l'indo-iranien est de celles qui sont le plus souvent dissyllabiques, tant dans les Gāthās que dans le Véda; on a de même le génitif féminin zd *-ayå* en face de skr. *-āyās*, v. pers. *-āyā*; or la finale *-ās* du génitif féminin est aussi l'une de celles dont la longue répond à une finale grecque périspomène. — D'ailleurs il n'y avait pas entre la flexion des thèmes en *-ă-* et celle des thèmes en *-n-* de point de contact assez important pour déterminer un changement de flexion dans le type en *-ă-*, de beaucoup le plus largement représenté des deux. Le nominatif pluriel véd. *devāsas*, zd *daēvåŋhō* suggère une explication plus satisfaisante, déjà proposée par M. Bezzenberger dans ses *Beiträge*, II, 133.

La finale indo-iranienne **-āsas* est formée de l'ancienne terminaison *-ās* = got. *-os*, augmentée de la désinence *-as* des nominatifs pluriels (v. Brugmann, *Grundr.*, II, § 314, p. 660 et suiv.). La généralisation de cette finale tient en partie à son caractère dissyllabique (cf. dat. *-ebhyas*, loc. *-eṣu*) et à sa clarté, mais surtout au fait que les thèmes en *-ă-* ont été rapprochés de ceux en *-ĭ-* et *-ŭ-* parce que les trois types forment de même leur nominatif et leur accusatif singuliers : **-āsas* est imité de **-ayas* et **-avas*. Or, à l'exception du type rare des thèmes à vocalisme prédésinentiel constamment sans *a* dont le génitif pluriel est conservé dans zd *kaoyąm*, *haŝąm*, *raƀwąm*, *yāƀwąm*, etc., le génitif pluriel des thèmes en *-ŭ-* et *-ĭ-* était en **-avām* (cf. v. sl. *-ovŭ*, got. *-iwe*, gr. *-ἑϝων*) et **-ayām* (zd *ƀrayąm*, cf. v. sl. *-ьjь*); en partant de la forme indo-iranienne du génitif terminée en **-n* **daivân*, le génitif formé comme le nominatif skr. *devásas* est **daivânān*, d'où **daivânām*, skr. *devānām*. Cette forme réagit à son tour sur les thèmes normaux en *-i-* et *-u-* dont le génitif ancien est remplacé par **-inām* et **-ūnām*. — L'emploi des finales **-āsas* et **-ānām* est le résultat d'une tendance générale de l'indo-iranien à rendre dissyllabiques dans les thèmes en *-ă-* toutes les finales où la voyelle thématique *-ă-* et une désinence employée dans les thèmes en *-i-* et *-u-* se sont contractées : génit. duel skr. *-ayoṣ*, zd *-ayå*, cf. v. sl. *-u* — dat. sing. skr. *-āya*, cf. zd *-āi*, gr. *-ῳ*, — instr. sing. skr. *-enă*, cf. zd *-a* — instr. plur. véd. *-ebhiṣ* (dominant dans les adjectifs seulement), prākr. *-ehi*, zd *-aēibiš*, cf. skr. *-aiṣ*, zd *-āiš* — et en prākrit loc. sing. *-amhi* (pāli), *-ammi* (māhārāṣṭrī), cf. skr. *-e*. Les thèmes en *-i-* et *-u-* et ceux en *-a-* ont

ainsi fini par avoir des flexions exactement parallèles en prākrit (v. H. Jacobi, *Ausgewählte erzählungen*, p. xxxvi).

Les génitifs en **-ānām* des féminins en *-ā-* s'expliquent aussi par une ancienne finale **-ān* augmentée de *-ām*. L'hypothèse d'une influence des thèmes en *-n-* est plus gratuite encore que dans le cas des thèmes en *-ă-*, puisque tous les thèmes en *-n-* sont masculins ou neutres, sauf quelques composés possessifs. Hanusz attribuait une grande importance au fait que l'accusatif singulier *-ām* et le génitif pluriel **-ām* se seraient confondus; mais il ne semble pas que les confusions formelles de ce genre soient évitées par les langues, et celle-ci en particulier n'avait évidemment rien de choquant; d'ailleurs ici la confusion n'est que graphique; *-ām* de l'accusatif répond à gr. *-ᾶν* et est toujours monosyllabique; au contraire, le génitif *-ām* répond à gr. *-ῶν* et peut, au point de vue métrique, compter dans le Véda et l'Avesta pour deux syllabes: la prononciation était donc différente. Les thèmes, non radicaux, en *-ī-* et *-ū-* ont des génitifs en **-īnām* et **-ūnām* imités de ceux en **-ānām* des thèmes en *-ā-*; mais, inversement, c'est le génitif ancien en **-iyān*, **-uvān* qui a déterminé la forme dissyllabique **-ānām* des thèmes en *-ā-*; cf. au singulier **-āyās*, **-āyai* et **-ayā*, sans doute sous l'influence de **-iyas*, **-iyai*, **-iyā*; **-uvas*, **-uvai*, **-uvā*; cette action est parallèle à celle des thèmes en *-ĭ-* et *-ŭ-* sur les thèmes en *-ă-* et se produit dans les mêmes conditions.

Un cas certain d'influence des thèmes en *-n-* sur ceux en *-ă-* est le nominatif accusatif pluriel neutre skr. *yugắni* d'après *nắmāni*. Mais la coexistence de *nắmā* et *yugắ* en regard de *nắmāni* créait pour l'analogie une situation très favorable dont l'équivalent ne se retrouve pas dans les génitifs pluriels; de plus, le fait n'est pas indo-iranien, mais seulement indien et récent dans l'Inde même, puisque, suivant leur date plus ou moins ancienne, les textes védiques ont de préférence *yugắ* ou *yugắni*; le génitif *yugắnām* a pu même contribuer à l'extension de *yugắni*.

Dans un autre cas où l'on serait aussi tenté de supposer une influence analogique des thèmes en *-n-*, il y a en réalité emploi indo-européen de l'élargissement *-en-*. En effet, M. J. Schmidt a rapproché (K. Z., XXV, 52, et XXVI, 17) l'*n* du génitif véd. *drúṇas* (R. V., I, 161, 1) et du locatif *dắruṇi* (avec le vocalisme du nominatif) de l'*ν* de gr. *δόρϜατος*; le génitif véd. *dróṣ* (R. V., X, 101, 10), zd *draoš* est par suite une forme analogique. On a de même skr. *jánunī*, *jánunoṣ* (Lanman, JAOS., X, 413 et 414), cf. gr. *γόνϜατος* — *sánunas*. *sánuni* — *ắyuni*, cf. gr. *αἰϜέν* — *dắnunas*. Ces mots présentent une anomalie commune : le mouvement vocalique de la syllabe PRÉSUFFIXALE : *dāru-* : *dru-* (cf. v. sl. *drĕvo drŭva*, gr. *δόρυ δρῦς*) — *jānu-* : *jñu-* — *sānu-* : *snu-*

— *āyu-* : **yu-* (dans zd *yave*, *yava*, *yāuš* (cf. F. de Saussure, *Mém. Soc. ling.*, VII, 89, et Danielsson, *Gr. u. et. stud.*, I, 49 et suiv.); — **dnu-* seul n'est pas attesté sans doute parce que *du-* ne pouvait subsister à l'initiale. Les autres thèmes en *-u-* dont les cas obliques ont une nasale entre l'*u* du suffixe et les désinences doivent cette nasale aux précédents. On trouve : *mádhunas* (10 fois à côté du génitif ordinaire *mádhvas* et de la forme analogique plus rare *mádhoṣ*), *mádhune* (une fois), — *vásunas* (toujours neutre en regard de l'ordinaire *vásvas* et de l'analogique *vásoṣ* qui sont masculins et neutres), — *cáruṇas* (neutre dans 4 exemples; masculin, VIII, 5, 14; dans quatre cas, on a *cároṣ*). Les thèmes *mádhu-* et *vásu-* n'ont pas l'*a* prédésinentiel même devant les désinences à initiale vocalique autres que celle du locatif singulier; *mádhunas*, qu'on lit par exemple R. V., VIII, 5, 19 — 24, 20 — 100, 2, ne peut donc être dû à l'influence de *mádhunā*, forme récente (4 fois mand. X, jamais mand. VIII) qui a remplacé l'ancien *mádhvā* (2 fois mand. VIII, 2 fois seulement mand. X). Le fait que l'extension de la nasale est limitée aux neutres à peu près exclusivement, et de plus parmi les neutres à ceux qui ont la forme anomale de génitif *mádhvas*, *vásvas*, montre que *mádhunas* et *vásunas* sont analogiques; et encore le mouvement vocalique de la syllabe présuffixale indiqué par lit. *midùs* permet-il d'expliquer *mádhunas* directement. Quant à *cáruṇas*, quatre des cinq exemples se trouvent dans un petit groupe de textes : R. V., IX, 70, 2 et 4 — 108, 4 — 110, 4, et dans la même expression *amṛ́tasya cáruṇaḥ* terminant un pāda : c'est sans doute une forme analogique de *mádhunas*, cf. *mádhva amṛ́tasya* R. V., X, 123, 3. — On retrouve le même élargissement *-en-* dans quelques mots exprimant des parties du corps : skr. *çíras*, *çīrṣṇás*; cf. gr. *κέρας* et *κράατος* (J. Schmidt, *Pluralbild.*, 366 et suiv.) — skr. *ákṣi*, *akṣṇás* — gr. *ὄψ*, *ὄπατος* (cf. got. *ausins*), qui présentent aussi des traces de mouvement vocalique dans la syllabe présuffixale : gr. *κέρας* et *κράατος*; hom. *ὄπατος*[1] et zd *ušibya*; gr. *ὄσσε* (avec *o*) et arm. *akn*, *aċkh* (avec *a* issu de *ə* ou de *a*). — On peut rapprocher encore le suffixe *-on-* des comparatifs grecs et germaniques (v. *Bull. Soc. ling.* n° 38 [VIII, 2], p. XCV; séance du 24 juin 1893 — Thurneysen, K. Z., XXXIII, 551).

[1] Si l'on rapproche hom. *ὄπατος*, got. *ausins* de v. sl. *ucho* (*ušese*), v. irl. *ó* (*aue*) d'une part et de skr. *çíras* (au lieu de **çíras* qu'on attend), *çīrṣṇás* de l'autre, on doit supposer que l's simple de ce génitif résulte de la simplification en *s* de l'ancien *-ss-* d'une forme **us-s-n-ˢ/ₒs* ou **us-s-en-s* (cf. skr. *ási* = lit. es- gr. *εἶ*). Le nominatif got. *auso* a été fait sur *ausins* de même que le thème en *i* du baltique (lit. *ausis*, v. pruss. *ausins*) et du latin *auris* a été fait sur le nominatif duel neutre : lit. *ausì*, v. sl. *uši*, zd *uši* (supposé d'après *ušibya*), où *-ī* est la désinence.

L'instrumental des noms indo-iraniens en *-ă-* était en *-ā* : zd *vəhrka* (cf. skr. *yajñāyajñā*); à en juger par l'opposition de zd ablat. *paskāṭ* : instr. *pasca* (v. pers. *pasā*, skr. *paścā*), cet *-ā* ne répond pas à la finale de lit. *vilkù*, v. h. a. *wolfu*, mais à l'*-ē* de got. *hwe* et des adverbes latins en *-ē* (ancien *-ēd* avec *-d* emprunté à l'ablatif). L'instrumental des démonstratifs indo-iraniens était en *-ană*: v. pers. *anā*, gâth. *anā*, skr. *ană* (conservé en sanskrit seulement comme adverbe); v. pers. *tyanā*, *aniyanā*; gâth. *kanā*; la finale *-ană* a été remplacée en zend par celle des noms : *-ā*; en sanskrit, elle est devenue *-enă*, grâce à l'emprunt de l'*e* de *-ebhiṣ*, *-ebhyas*, *-eṣu* qui est ancien; par un parallélisme bizarre, l'instrumental singulier pronominal *tūmi* du lituanien doit son *ū* à l'influence des noms, et celui du slave *těmĭ* a pris *oi* à *těmi*, *těmŭ*, *těchŭ*; ce qui a permis d'éliminer l'*s* du loc. *tomĭ* (cf. skr. *tásmin*) et du dat. *tomu* (cf. v. pruss. *stesmu*). C'est sous la forme *-enă* que la finale de l'instrumental pronominal a été étendue à l'ensemble des noms en sanskrit : *vṛ́kenă*. Ici encore, ceux des thèmes en *-i-* et *-u-* qui ont le vocalisme en *-a-* de la syllabe prédésinentielle devant les désinences à initiale vocalique suivent l'analogie des thèmes en *-a-* : zd *-i* et *-u*; skr. *-inā* et *-unā* (dans les masculins, les féminins sanskrits ayant *-ī* et *-(i)yā*, *-(u)vā* d'après les formes des thèmes en *-ā-* : *-ā* et *-ayā*).

La finale *-ană* est restée jusqu'à présent inexpliquée; car on ne peut affirmer d'aucun des adverbes en *-na* cités par M. Brugmann, *Grundr.*, II, § 421, p. 782, qu'il soit un ancien instrumental. Couper *-a-nă* et tenir *-nă* pour une particule ne conduit à rien, puisque *-ă* n'est pas une terminaison d'instrumental de thème en *-a-*; voir dans *-nă* une désinence est arbitraire, puisque cette désinence ne se retrouve nulle part. Si, au contraire, on coupe *-an-ă* et si l'on voit dans *ă* la postposition connue de l'indo-iranien avec sa double quantité, on obtient une finale *-an* qui peut être considérée comme celle d'un instrumental ayant la désinence *-n*. La forme *ană* munie de la postposition ayant seule subsisté parce qu'elle était dissyllabique comme *asya*, *asmai*, *asmin*, la nasale ne s'est jamais trouvée à la fin du groupe phonétique et par suite n'est pas devenue *-m*. La désinence (pronominale?) *-n* d'instrumental, supposée dans**-an*, répond à celle des instrumentaux letto-slaves des thèmes en *-ā-* : lit. *-ą* (lit. orient. *-u*), v. sl. *-ą* dans *-ą-ją* des adjectifs déterminés (Leskien, *Handbuch*[2], p. 90); v. Hirt, *Idg. forsch.*, I, 13 et suiv. (cf. *Mém. Soc. ling.*, VIII, 242 et suiv.). L'indo-iranien et letto-slave *-n* est à lit. *-mi*, v. sl. *-mĭ* ce que le loc. skr. *áçman* est à *áçmani* et la désinence secondaire *-t* à la désinence primaire *-ti*.

On pourrait enfin, mais avec beaucoup plus de réserve, tenter

d'employer le même principe de la prononciation dentale de la nasale finale à l'éclaircissement d'un troisième problème de la morphologie indo-iranienne : celui que pose la finale *-āni* de la première personne du singulier du subjonctif. Si l'on admet une ancienne première personne du subjonctif répondant à v. sl. *-ą* (à la fois indicatif et subjonctif), la coexistence des désinences primaires et secondaires aux deux autres personnes du singulier suffisait à provoquer la formation de *-āni* : sur le modèle de skr. *ásati*, gâth. *aŋhaitī* : skr. *ásat*, zd *aŋhaṭ* et de skr. *cárāti*, zd *carāiti* : skr. *cárāt*, zd *carāṭ*, on pouvait de **carān* tirer **carāni*. C'est ainsi que de la désinence de première personne du pluriel *-mas* a été formé *-masi*, qui n'a de correspondant dans aucune langue (v. irl. *-mi* repose sur **-mēs*, forme du dialecte indo-européen le plus voisin : v. h. a. *-mēs*, v. Lorentz, *Idg. forsch.*, V, 386). — Cette interprétation est purement hypothétique puisque la première personne du singulier **carān* n'est que supposée et que, du reste, il n'est pas impossible d'imaginer d'autres théories vraisemblables (v. P. Persson, *Idg. forsch.*, II, 255).

On explique d'ordinaire l'accusatif accentué skr. *imám*, zd *imǝm*, par l'accusatif *im* d'un thème *i* suivi de la particule *am* : cf. *t(u)v-ám*, *vay-ám*, *svay-ám*, etc.; dans cette hypothèse on aurait une *m* finale conservée, ce qui contredit toutes les explications précédentes. Toutefois, si l'on examine l'ensemble de la flexion dont fait partie *imám*, on constate que *im-* est préfixé à toutes les formes accentuées du thème *a-* qui, sans cette addition, seraient monosyllabiques : nom. plur. skr. *im-é*, zd *im-ē*; acc. plur. skr. *im-ấn*, zd *im-ą*; nom. plur. neutre skr. *im-ấ*, zd *im-a*, etc.; il est arbitraire d'admettre que toutes ces formes soient analogiques du seul accusatif singulier. Du reste, dans les pronoms indo-européens, si le nominatif singulier masculin et féminin est emprunté à une racine ou du moins à un thème différent de celui des autres cas, l'accusatif est en principe emprunté au même thème que le génitif, le datif, etc. : nom. skr. *sá*, gr. *ὁ* : acc. skr. *tám*, gr. *τόν* — v. pers. nom. *hāuv*, acc. *avam* — zd nom. *čiš*, acc. *kǝm* — lat. nom. *h-i-c*, acc. *h-un-c*, etc.

Il suit de là que, dans *imám*, la partie fléchie est *-ám* et non *im-* et qu'il n'y a nullement lieu de voir dans *im-* l'accusatif d'un thème *i-*, cf. skr. *ay-ám*, *iy-ám*, *id-ám* (neutre analogique d'après le masculin et le féminin au lieu de la forme attendue **imát*, attestée par zd *imaṭ*). De même, dans *amúm* « celui-là », l'élément fléchi et significatif est *-úm* et non *am-*; le thème *u-* est bien visible dans zd *niti* formé comme skr. *úti*; les formes parentes v. pers. *avam* « celui-là » et v. sl. *ovŭ... ovŭ...* « l'un... l'autre... » indiquent nettement l'objet le plus éloigné. Les particules *im-* et

am- préposées à *-ám* et *-úm* qui sont accentués sont proclitiques, et leur nasale a le traitement *-m* des fins de mots; en effet, au point de vue phonétique, la finale des proclitiques semble avoir été traitée comme celle de tout autre mot; ainsi la chuintante finale de zd *yūš* «vous» est sonore devant la particule *-ám* dans zd *yūž-əm* (cf. skr. *yūy-ám*). Au contraire, devant l'accusatif enclitique *-am* on trouve *en-* et non *em-* dans l'accusatif atone skr. *en-am*; cf. de même *en-ām*, *en-ān*, *en-ās*. — Le proclitique *am* n'est sans doute pas différent de l'enclitique *am*; *im-* rappelle *īm* de *idān-īm*, arm. *-in* dans *so-yn* «le même», *andēn* (c.-à-d. **ande-in* de *and*) «là-même», etc., et peut-être *in-* dans arm. *in-khn* «lui-même».

Il résulte de ce qui précède que l'articulation dentale de toute nasale finale a dominé pendant un temps en indo-iranien comme en letto-slave, en grec, etc. et que l'articulation labiale lui a été substituée postérieurement à des innovations morphologiques exclusivement propres à ce dialecte. Dès lors, aucun témoignage ne donne plus le droit d'attribuer à la «langue commune» une *m* finale et le passage de *-m* à *-n* qui a eu lieu dans les premières personnes secondaires (cf. la désinence primaire *-mi*) et dans les instrumentaux singuliers (cf. *-n* et *-mi* en letto-slave) doit être tenu pour antérieur à l'existence séparée des dialectes historiquement connus. Bien que ce changement de place d'articulation ne soit pas rare (v. Baudouin de Courtenay, *Arch. f. sl. phil.*, X, 607), il convient de relever cette altération subie par une consonne finale en tant que finale dès l'époque indo-européenne, et de la rapprocher des autres particularités que présentent les consonnes à la fin des mots[1].

II. — Trois notes sur la phonétique des gutturales.

A. — Skr. *jmás*, *gmás*.

Des deux formes initiales supposées, l'une par gr. *χθών χθονός*,

[1] Il suffira de rappeler ici le caractère sonore des sifflantes — et sans doute aussi des occlusives — finales devant voyelle initiale d'un mot suivant, sûrement attesté en indo-iranien et en slave (v. ces *Mémoires*, VIII, 296, n.). Le *-z* final du germanique est une conséquence de cet usage. On a invoqué la loi de Verner pour expliquer cette sonore. Mais de ce que *s*, *p̄*, *f*, *χ* deviennent sonores entre deux voyelles dont la première est atone, il ne suit évidemment pas que *-s* doive devenir *-z* à la fin du mot, fût-ce après une voyelle non accentuée. Du reste, il ne semble pas qu'on ait fourni un seul exemple probant de l'influence de l'accent sur la prononciation de *-s* finale en germanique; en revanche, il est impossible de poursuivre à cette place l'application de la loi de Verner en germanique occidental (Streitberg, *Urgermanische grammatik*, p. 325).

χθαμαλός, l'autre par gr. χαμαί, χαμᾶζε, zd *zā zəmō*, lat. *humus* et got. *guma*[1], — v. sl. *zemlja*, lit. *žemė̃*, v. pruss. *semmē*[2] étant ambigus — le sanskrit n'a que la première, c'est-à-dire un groupe « sonore aspiré » composé d'une occlusive et d'un élément spirant non déterminé (en tout cas différent de *y*), qui est représenté en védique, devant voyelle, par *kṣ-* : sing. nom. *kṣás*, acc. *kṣâm*, loc. *kṣámi*; duel nom. *kṣâmau*, *kṣâmā*; plur. nom. *kṣámas*. Le thème est de ceux qui, en indo-iranien, n'ont pas devant les désinences de cas obliques — même commençant par une voyelle — l'*a* de la syllabe prédésinentielle, sauf au locatif singulier : le génitif zd *zəmō* est monosyllabique (Y., XI, 17 — Yt, X, 95). On trouve, il est vrai, l'instrumental skr. *kṣamâ*, mais avec valeur de locatif et en parallèle avec *divî* (R. V., I, 103, 1), ce qui explique l'emploi du vocalisme du locatif *kṣámi*. En sanskrit, le groupe de consonnes initial venait donc au contact de *m* au génitif, à l'instrumental, etc. Le *kṣ-* de *kṣmás*, *kṣmayâ* pouvant être emprunté aux cas forts n'est pas nécessairement phonétique; au contraire, *jmás* et *jmâ* sont isolés; ils ne peuvent devoir leur *j* à d'autres formes; ils permettent donc de déterminer la règle : tandis que le groupe sourd **kš* subsistait devant nasale dans le génitif *akṣṇás* par exemple et dans *yákṣmas* (si l'on admet le rapprochement séduisant avec gr. ἑκτικός « phtisique »), le groupe sonore a, dans les mêmes conditions, perdu sa chuintante et par suite le *h* qui, suivant l'observation de M. Bartholomæ, faisait, dans ce groupe comme dans tous les autres, partie intégrante de l'articulation de l'élément final (*Grundr. der iran. phil.*, I, § 37, p. 15). Il reste alors à la forme ordinaire *jmás* une sonore simple dont l'articulation palatale ne peut surprendre, puisque, dans les dialectes du moyen indien où le groupe est resté sonore, on trouve à l'initiale *jh* devant voyelle en regard de véd. *kṣ-* (Wackernagel, *Altind. gr.*, I, § 209, p. 239).

Le doublet *gmás* n'apparaît que dans la locution du Ṛgveda : *divâçca gmâçca*; or le groupe « sonore aspiré » représenté en védique par *-kṣ-* dans *jákṣat-* (rac. skr. *has-*) l'est par *-ggh-* à l'intérieur du mot dans pāli *jagghati* « il rit », et, bien qu'on ne puisse se prononcer sur l'origine vélaire ou palatale du *h* de skr. *hásati*, la différence des traitements *jh* et *gh* ne peut guère être

[1] Il y a plusieurs exemples de doublets de ce genre, ainsi gr. χθές en regard de lat. *herī*, skr. *hyás*; et, pour les sourdes, persan *šāx*, arm. *caχ* « branche » en regard de skr. *çákhā*, lit. *βakà* et v. sl. *socha* étant ambigus — gr. κτείνω, skr. *kṣaṇóti* et gr. κάνω (K. Z., 31, 432, n.), v. pers. *visanāhy* « tu détruis » — skr. *kṣámate* « il endure patiemment » et *çámyati* « il est tranquille » — arm. *ci* « milan », gr. ἰκτῖνος et zd *saēna-*, skr. *çyenás*.

[2] Pour v. sl. *-ja* en regard du balt. *-ē*, cf. v. sl. *čaša* en regard de v. pruss. *kiosi* « becher » (Voc.), c'est-à-dire balt. **kyāsē* ou **kyōsē*.

attribuée qu'à la différence des positions : au commencement ou à l'intérieur du mot; le *g* de *gmás* n'est autre chose qu'un traitement *intérieur*. On lit de même R. V., I, 34, 5, *sûre duhitâ*, avec le traitement intérieur de **-azd-*.

Par suite, il n'y a pas lieu de recourir avec M. Wackernagel (*l. c.* I., p. 162) à un doublet ancien de palatales et vélaires. Du reste, les exemples sûrs de doublets de ce genre se trouvent à l'intérieur des mots : v. sl. *legŭ*, *ležati* : v. pruss. *lasinna* — v. sl. *mogą* : v. pruss. *massi* — skr. *degdhi*, *dhgdhás*, persan *dēg* «pot» : zd *daēza-*, v. pers. *didā* — (l'exemple skr. *bhrāj-* : *bhṛ́gu-* est à écarter; v. F. de Saussure, dans ces *Mémoires*, VII, p. 77). Toutes ces racines se terminent dans les dialectes occidentaux par une gutturale sans appendice labio-vélaire : gr. *λέχος* — got. *magan* — gr. *τεῖχος*; c'est sans doute par pur accident qu'on ne rencontre pas en face de gr. *σλείχω* une palatale orientale à côté de skr. *stighnute*, v. sl. *stignǫ*. Cf. encore par exemple skr. *áçmā* (acc. *áçmānam*), lit. *akmũ*, gr. *ἄκμων* et les suffixes skr. *-ça-* (*yuvaçás*) et *-ka-* (*sanakás*), gr. *-κο-*.

A l'initiale, au contraire, on ne cite pas d'exemple probant. L'appendice labio-vélaire attesté dans gr. *γυνή*, got. *qens* interdirait de rapporter skr. *gnâ*, *jániṣ* à la racine *jani-*, alors même que le sens recommanderait cette étymologie. — Le *k* de lit. *klausýti*, v. pruss. *klausīton* s'explique par une contamination avec une racine synonyme mais différente (Hübschmann, *Idg. forsch.* VI, *Anz.*, p. 33), cf. v. pruss. *kirdīt* «entendre», et skr. *kárṇas* «oreille», zd *karəna-*. — Le *g* de pol. *gwiazda* en regard de lit. *žvaigždė̃* résulte d'une modification proprement slave; en effet, alors que devant *w* la palatale est de règle dans les dialectes orientaux (v. ces *Mémoires*, VIII, p. 291), on trouve non seulement pol. *gwiazda*, mais aussi pol. *gwizd* et v. sl. *gvozdĭ*, cf. got. *gazds*, lat. *hasta*, tandis que la palatale attendue est conservée dans pol. *zwierz*, lit. *žvėris*, gr. *θήρ*; on est conduit à reconnaître que, au lieu de la palatale, le slave emploie la vélaire lorsque le mot renferme une sifflante : *gostĭ* en regard de lat. *hostis* (et non **fostis*), *gasĭ* en regard de lit. *žąsis* n'attestent donc pas une ancienne vélaire, mais illustrent simplement une loi slave. — L'exemple le plus séduisant qu'on cite de l'alternance ancienne à l'initiale du mot entre les palatales et les vélaires, celui de la racine **ghel-*, n'est pas convaincant, parce que, dans les langues qui possèdent à la fois les mots à initiale g_1h- et ceux à initiale g_2h-, **$g_2$hel-* signifie exclusivement «jaune, blond» : en regard de v. sl. *zelenŭ* «vert», lit. *žolė̃*, v. pruss. *sālin* «kraut», lat. *(h)olus* on a v. sl. *žlŭtŭ* «jaune», lit. *geltas*, v. pruss. *gelatynan* «gelb», lat. *fuluos*, *flāuos*, *flōrus*; en lituanien les intonations mêmes diffèrent; on a *geltas* (cf. l'oxytonaison de *žût* en serbe : *žúta*, *žúto*), *gelsvas*,

geĺsti, mais *žélti*, *žìlti*, *želmenys*; l'intonation et le sens s'accordent pour séparer v. sl. *zlato*, russ. *zóloto*, serb. *zlâto* de v. sl. *zelenŭ*, lit. *žãlias*. Les deux racines $*g_1helə$- et $*g_2hel$- semblent du reste avoir été confondues de bonne heure, et le sens de « jaune, blond » se trouve non seulement dans skr. *hári*-, zd *zairi*- mais aussi dans lit. *žalà kárvė* « eine rothe kuh ».

B. — Skr. *cch*, zd *s*.

M. Wackernagel demande (*Altind. gr.*, I, p. 156) comment, dans l'hypothèse de M. Zubatý que skr. *cch* = zd *s* est le traitement normal de l'indo-iranien *sk* devant voyelle palatale, on peut rendre compte de *-çc-* de skr. *paçcá*, *-sc-* de zd *ascu-*. Ces mots s'expliquent par analogie : l'*s* ayant été préservée de toute assimilation à *c* par une forme voisine où *-sk-* était devant une voyelle non palatale, le groupe **-sc-* a subsisté : skr. *paçcá*, zd *pasca* sont les instrumentaux d'un mot dont l'ablatif a subsisté sous sa forme ancienne dans zd *paskāṭ*, tandis que le sanskrit en faisait *paçcát* d'après *paçcá*; v. pers. *pasā* (et pāli *pacchā*?) illustre encore le véritable traitement phonétique — zd *ascu-* est le résultat de la contamination des deux formes **asku-* et **ascav-* — de même zd *frascimbana-* doit la conservation de son *s-* à l'influence de *skəmba-*. Inversement, c'est le *c* de *candrás* qui a maintenu *c* et par suite *-çc-* dans skr. *çcandrás* (toujours après voyelle) et dans l'intensif *cániçcadat*, si l'on accorde quelque valeur à cette graphie *çc* (v. Zubatý, K. Z., XXXI, p. 21). — Les seuls exemples de skr. *-çc-*, zd *-sc-* qui prouveraient contre la théorie de M. Zubatý sont ceux où la conservation de ces groupes ne serait explicable par aucune analogie.

Dans tous les exemples clairs, skr. *cch*, zd *s* est la forme palatalisée d'un ancien *sk*. C'est ce qui arrive notamment dans les verbes du type skr. *pṛcchati*, zd *pərəsaiti* et skr. *içchati*, zd *isaiti* ainsi que l'attestent le substantif zd *pərəska* et les verbes lit. *ëßkóti*, v. sl. *jiskati*; les substantifs skr. class. *icchā* et *pṛcchā* ont été tirés des verbes *iccháti* et *pṛcchati* et ne sont pas anciens. Le skr. *tucchyás*, dont *tucchás* est une forme prākritisée, et le pehlvi *tuhīk* répondent à v. sl. *tŭštĭ*, russe *tóščij*; le skr. *ácchā* sans doute à v. sl. *ješte*, russe *ješčë*; la racine skr. *chid-* (cf. zd *-hisidyāṭ*) est à rapprocher de lit. *skẽdžu*; le skr. *chāyā*, pers. *sāyah* de v. sl. *stĕnĭ* (ancien **scĕnŭ*). Le skr. *chyati*, cf. zd *-syāṭ*, paraît appartenir à la racine conservée dans lat. *dē-scīscō*, *secāre* et v. sl. *sěką*, *sekyra* (cf. toutefois V. Henry, *Mém. Soc. ling.*, VIII, 357 n.); la formation est la même que dans skr. *yúdhyate*, *tṛ́pyati*, *vádhyati*, *sádhyati*, etc. — Tant que tous ces exemples n'auront pas été expliqués, on devra reconnaître que skr. *cch*, zd *s* représentent

un indo-iranien *sk'* et reposent sur un groupe oriental *sk*, sans qu'on doive supposer pour cela qu'il s'agisse dans tous les cas d'un sk_2 indo-européen, c.-à-d. de sq^w (v. ces *Mémoires*, VIII, p. 296 et suiv.)

La forme sanskrite *-cch-* et *ch-* prise par *sk'* s'explique aisément au point de vue phonétique. Devant la palatale *c*, la sifflante dentale *s* a déplacé son point d'articulation de manière à être palatale elle-même; la sifflante palatale ainsi produite est alors devenue occlusive, comme le *c* qu'elle précédait, dans tous les cas où elle n'a pas été maintenue par l'analogie; cette assimilation, de même que celle de *-st-* en *-tth-* du moyen indien, provient de ce que, dans un groupe **-aṣca-* ou *-asta-*, la première syllabe ne se terminait pas par la sifflante, mais par l'implosion de l'occlusive suivante *c* ou *t*, soit *-aṣᶜca-*, *-asᵗta-*. L'assimilation s'est produite plus tôt pour *-ṣc-* que pour *-st-* parce que la palatale *c* comprend un élément spirant et que par suite *ç* était plus voisin de *c* que *s* ne l'était de *t*. Quant à l'aspiration, M. Zubatý (K. Z., XXXI, p. 9) en a rendu compte par le rapprochement du traitement prākrit *-kkh-* de skr. *-sk-*; en sanskrit même, le groupe *-tṣ-* ne donne pas *-cc-* mais *-cch-* (cf. prākr. *kkh* de *kṣ*), bien qu'aucun des deux éléments du groupe *-tṣ-* ne renfermât d'aspiration. Du reste, le passage de *-ṣc-* à *-cch-* a un parallèle exact dans celui de **-zj-* à *-jj-* (Wackernagel, *Altind. gr.* I, § 139 a, p. 162) : skr. *májjati*, cf. *madgúṣ* et lit. *mazgóju*, lat. *mergī* — skr. *majján-*, cf. zd *mazga-*, v. sl. *mozgŭ*. Le traitement skr. *cch* de l'indo-iranien *sk'* est donc celui que fait prévoir *a priori* le parallélisme.

En iranien, le traitement phonétique de *sĕ* se confond avec celui de k_1; il y a eu comme en sanskrit assimilation, mais dans le sens de la sifflante; la consonne est simple parce que l'iranien n'admet pas de consonnes doubles. On ne saurait, en l'absence de tout témoignage, préciser davantage les intermédiaires entre **sĕ* et zd *s* (v. pers. *þ* et *s*).

C. — Des gutturales devant *u̯*, *m̥*.

Il n'est pas évident *a priori* que, devant *a* (et *au*) issu de *u̯*, *m̥*, l'indo-iranien doive présenter les gutturales *k*, *g*, *gh* plutôt que les palatales skr. *c*, *j*, *h*, zd *c*, *j*; car cet *a* peut reposer en indo-iranien sur la dénasalisation d'une ancienne voyelle nasale brève de timbre *e* (cf. le traitement latin *en*) aussi bien que d'une voyelle nasale de timbre *o* (cf. germ. *un*) ou *a* (cf. arm. *a*, *an*; gr. α). D'autre part on ne cite pas de cas complètement isolé qui détermine sans aucun doute possible le traitement; tous les

exemples se trouvent dans des familles de mots et sont par suite suspects d'influences analogiques.

La palatale qu'on trouve dans les accusatifs pluriels tels que skr. *vâcas*, zd *vāc̆ō* ou les troisièmes personnes du pluriel telles que skr. *yuñjáte* n'est pas probante, parce que, dans les types de flexion auxquels appartiennent ces formes, la gutturale n'a subsisté que devant les désinences à initiale consonantique et que la palatale a été généralisée devant toutes les désinences à initiale vocalique, quelle que fût l'origine de la voyelle. Si la palatale est phonétique devant *u̯*, skr. *vâcas* et *yuñjáte* contribuent avec le nominatif pluriel *vâcas* et la 3e pers. plur. act. *yuñjánti* par exemple à rendre compte de l'usage exclusif des palatales devant toutes les voyelles; si la gutturale est le traitement régulier, *c* et *j* sont des conséquences de la règle générale.

La même règle s'applique aux formes verbales et aux noms verbaux de la racine indo-iranienne **ghan-* «frapper»; on y trouve skr. *h*, zd *j* devant *a* issu soit de *e*, soit de *u̯*, et skr. *gh-*, zd *g-* devant *n* consonne seulement. On a donc 3e sing. prés. skr. *hánti*, zd *jainti*; subj. skr. *hánati*, zd *janaiti*; skr. *hántar-*, zd *jantar-*; accusatif skr. *vṛtrahaṇam* (avec *ă* issu de *e*), zd *vərəθ̌rajanəm*, mais aussi skr. *hanmás*, *hathá*, *hathás*, *hatás*; optat. skr. *hanyā-*, zd *janyā-*; passif skr. *hanyáte*; impérat. skr. *jahí*, zd *jaiδi*; aoriste skr. *ahata*, v. pers. *-ajatā*; et, comme formes nominales, skr. *hatá-*, zd *jata-*; skr. *hátha-*; skr. *-hati-*, zd *-jaiti-*. A part les cas où *n* est consonne (skr. *ghnánti*) et les formes à redoublement (parf. skr. *jaghâna*, intensif skr. *jaṅghanti*), il n'existe plus dans cette racine de *gh-* que devant *ă* issu de *o* du substantif skr. *ghanás* et encore la palatale a-t-elle été introduite par l'influence du verbe dans le composé skr. *suhánas* et dans zd *jana-*. L'oxytonaison de *ghanás*, justifiée par le sens «ce qui sert à frapper, massue», ne suffit pas à légitimer l'hypothèse d'un primitif **g₂h°no-*: cf. le traitement de *°n*, *°m* dans skr. *sīmás*, got. *sums*, gr. *ἁμο-* et skr. *múniṣ*, got. *muns*. Par suite, le *gh* de *ghanás*, étant contraire à la règle générale de l'emploi de la palatale devant voyelle dans cette famille de mots, *établit* l'origine *ŏ* de l'*ă*; cet exemple n'est pas moins probant contre l'hypothèse de M. Brugmann que skr. *gáyas*, zd *gayō*, cf. serbe *gȏj* [1].

Mais on ne saurait conclure de la conservation de *gh* dans *ghanás* que le *h* du participe *hatás* soit phonétique; en effet, les

[1] Contre la «loi» de M. Brugmann on peut noter aussi skr. *kárakas* «cruche», cf. v. sl. *koryto*, en regard de skr. *carúṣ*, v. isl. *hverr*. — De plus, dans les intensifs à redoublement dissyllabique, une gutturale initiale est redoublée par une gutturale et non par une palatale : skr. *ghánighnat-* en face de *jáṅghanat-*; la voyelle *ă* du redoublement y représente donc i.-e. *o*; cf. gr. *μορμύρω*, *ποιπνύω* (de **πουπινύγω*), *μοιμύλλω*.

adjectifs en *-ta-* ont un caractère verbal beaucoup plus prononcé que les thèmes en *-a-* : on sait, par exemple, que la palatale des verbes tels que skr. *çócati* n'a pas prévalu — au moins en indo-iranien et encore en védique — contre la gutturale phonétique des noms tels que skr. *cókas*. Quant aux formes verbales elles-mêmes, comme l'indo-iranien a dans tous les cas de ce genre fait choix soit de la gutturale, soit de la palatale dans chaque type de flexion, l'extension du *h* de *hánti* à *hathá* serait exactement semblable à celle du *c* de *uvâca* à *ūcúṣ*; et par suite *hathá* est sans aucune valeur probante, d'autant plus que l'indo-iranien tend en principe à généraliser les palatales devant les voyelles dans toute la flexion.

En sanskrit, la racine *gam-* présente *g* dans toutes ses formes non seulement devant *m* consonne ou devant *a* issu de *o* (*gă-mayati*, *-gama-*), mais aussi devant *a* issu de *ṃ* (*gácchati*, *ágata*, optat. *gamyāt*; formes nominales *gatá-*, *gáti-*) et devant *a* issu de *e* (*gámanti*, *ágan*; formes nominales : *gántar-*, *gámiṣṭha-*); cette extension du *g* s'explique par l'influence de *gā-* = dor. *βᾱ-* (skr. *ágāt*, cf. gr. *ἔβη*) sans qu'il soit nécessaire de supposer que *g* soit phonétique devant l'*ṃ* de *gácchati*, etc. Et, en effet, on trouve en zend, où *gā-* est en voie de disparition, non seulement *jamaiti* et l'impératif *jantū*, mais aussi *jasaiti* et l'optatif *jamyāṭ* à côté de l'impératif gâth. *gaidī* « viens » et des formes nominales *gata-* et *-gaiti-* : le *j* de *jasaiti* s'explique bien par celui de *jamaiti*, mais le *g* de *gaidī* peut être à la rigueur tenu pour analogique de l'aoriste gâth. *gāṭ* et le *g* de *aiwigaiti-* pour analogique de celui de *aiwigāta-*. Ici encore, aucune forme n'est concluante, bien que l'ensemble paraisse témoigner en faveur du traitement *g* devant *ṃ*.

Le skr. *gabhīrás* peut devoir son *g* à *gambhīrás* (cf. v. sl. *glą-bokŭ*). Les mots iraniens correspondants n'ont pas à la fin de la racine *b*, qui répondrait à skr. *bh*, mais *f*, sans doute issu de *ph* : cf. v. pers. *kaufa-* en regard de skr. *kakúbh-* (cf. J. Leumann, *Et. wört. der sanskrit-sprache*, p. xi et suiv.). L'*a* de zd *jafra-* « profond », pehlvi *zafr* repose sur *ṇ*, comme le montre le substantif zd *jafnu-* « profondeur »; on n'a aucun droit de poser une racine *$^*g_2ebh$-* (resp. *$^*g_2eph$-*); v. isl. *kuefia*, *kóf* suppose *$^*g_2ābh$-*, *$^*g_2ōbh$-*, *$^*g_2ǝbh$-* en regard de *$^*g_2embh$* comme v. irl. *báidim* et gr. *βῆσσα*, *βυθός* supposent *$^*g_2ādh$-*, *$^*g_2ǝdh$-* en regard de *$^*g_2endh$-* (*βένθος*, *βαθύς*); l'*α* de gr. *βάπλω*, *βαφῆναι* est ambigu; le groupe *-πl-* est issu de *-φy-* (cf. *σσ*, *ττ* de *χy*) comme dans *θάπλω* (*ταφῆναι*), *κρύπλω* (*κρυφῆναι*), *ἐρέπλω* (*ἔρεφον*), *σκάπλω* (*σκάφος*, cf. got. *skaban*, lit. *skabù*), etc. Quant à *βόθρος*, *βόθυνος*, on y a reconnu depuis longtemps une déformation de **ϖόθρος*, **ϖόθυνος* (cf. lat. *fodiō*, *fossa* : lette *bedre* « grube, gruft ») sous l'influence de *βαθύς*.

Le *j* de *jafnu-* suffit à expliquer celui de *jafra-*; toutefois ce dernier mot a peut-être un peu plus de force probante que les autres; il semble en effet que, si la palatale de *jafnu-* a réagi sur l'initiale des mots de même famille, l'adjectif dont le vocalisme répond à celui de skr. *gambhīrás* aurait dû être atteint autant et plus que celui qui répond à *gabhīrás*. Or on trouve en zend une forme **gafra-*, dissimulée sous la fausse graphie *gufra-*. — En effet l'*u* de *gufra-* ne peut représenter *m̥*, comme on l'a supposé (v. à ce sujet *Grundr. der iran. phil.*, I, § 61 n., p. 25); et d'autre part on ne saurait douter que, au moment où le texte de l'Avesta a été transcrit de l'ancien alphabet pehlvi dans un alphabet plus complet et pourvu de voyelles, de nombreuses erreurs ont été commises. L'une des plus graves a été provoquée par l'identité des signes de *v* et de *n*, pehlvi [illegible] : les rédacteurs ont été conduits à écrire la voyelle [illegible] là où ils auraient dû employer [illegible]; on trouve ainsi *puxδa-* « cinquième » au lieu de **pąxδa-* — le génitif *hū* en regard de gâth. *hvəng* doit être lu **hvą* : comme dans beaucoup d'autres cas, le signe [illegible] signifiant *n* dans l'ancienne écriture sans voyelles a été confondu avec un [illegible] précédent qui notait *v* (ici le *v* du groupe *hv-*) — *framrū* (ou *framru*?) est à lire *framruvą*, ainsi qu'il résulte du participe voisin *jaiδyą* : Vd, III, 1, *vaca framrū miþrəmca vourugaoyaoitīm jaiδyą* (v. les variantes dans l'édition Geldner); la tradition a reconnu dans les deux formes des participes symétriques et traduit *framrū* par [illegible] et *jaiδyą* par [illegible]. L'accusatif pluriel [illegible] ou [illegible] renferme de même un [illegible] ou [illegible] que les transcripteurs ont employé par erreur au lieu de l'*n* de l'accusatif pluriel. — Ces faits justifient la lecture **gafra-* au lieu de *gufra-*. On a donc *jafnu-*, **gafra-* et *jafra-*, et, dans cet ensemble, la forme *jafra-* parle en faveur du caractère phonétique de *j* devant *a* issu de *m̥*. — Le *j* de *jaiwi-*, dans *jaiwivafra-* « aux neiges épaisses » du fragment versifié cité Vd, VII, 27, serait d'un grand poids si l'on pouvait avoir pleine confiance dans cet *ἅπαξ εἰρημένον*.

Le *k* de skr. *skabhnā́ti*, *skabhāyáti* peut s'expliquer par celui de *cāskámbha*, *skambháthuṣ* et surtout de *skambhás*, cf. zd *skəmbō*.

En revanche le *ch-* du skr. *chadayati*, cf. zd *sadayeiti*, v. pers. *þadaya-*, peut être dû à la rigueur à des formes telles que skr. *chantsi*, *ácchān*.

Le zd *jaiti-* qui paraît signifier « famille » dans le seul passage où on le rencontre (Yt, XVIII, 3-4) appellerait un rapprochement avec lit. *giminẽ* et *gimtìs* (?). Mais, d'un autre côté, le mot anomal *vāghát-* ne semble explicable que par le traitement guttural devant *n̥*; car l'hypothèse d'un ancien *e* est exclue par le *gh* et celle d'un ancien *o* ne se concilie pas avec la brève du nomi-

natif singulier *vāghát* et du nominatif pluriel *vāghātas* (v. Streitberg, *Idg. forsch.*, III, 361, et cf. ces *Mémoires*, IX, 147); autrement il faudrait admettre une influence des participes, que la flexion anomale de *vāghát-* ne rend guère vraisemblable.

En résumé, il ne semble pas exister d'exemple qui permette de déterminer avec certitude le traitement des gutturales indo-iraniennes devant *a* (resp. *an*, *am*) issu de *n̥*, *m̥*.

A. MEILLET.

DE L'ARTICLE.

(MORPHOLOGIE ET SYNTAXE.)

DEUXIÈME PARTIE.

B. — Détermination du verbe, de l'adjectif, de l'adverbe.

Nous avons peine à sortir des idées étroites qui nous ont été inculquées par les grammaires empiriques de nos langues classiques indo-européennes. Ce phénomène, au fond si simple, mais si nouveau pour nous, de la conjugaison des substantifs nous a été révélé par des langues éloignées sous la forme possessive, et sous la forme prédicative on ne le trouve nettement que dans le Nama. De même, l'article ne nous semble pas devoir sortir du substantif. Cependant, quand on a bien constaté son origine pronominale, on n'a pas de peine à découvrir qu'il accompagne aussi le verbe prédicativement, que c'est même là un fait presque universel; c'est lui qui le conjugue. Presque partout, le pronom personnel des trois personnes se préfixe ou se suffixe au verbe d'une manière pléonastique, puisque le substantif sujet est exprimé par ailleurs; n'est-ce pas bien là le caractère de l'article? Dans *δίδω-μι*, *δίδω-ς*, *δίδω-σι*, les trois pronoms suffixés, celui de la 3e personne d'une manière plus apparente, sont de véritables articles; nous voyons, sans quitter la langue grecque, que quelquefois ils deviennent moins apparents (*λύ-ω*, *λύ-εις*, *λύ-ει*) ou disparaissent, et qu'à côté d'une conjugaison avec article on en a une autre sans article; à côté de la déterminée, l'indéterminée. Le même phénomène apparaît en hongrois, mais seulement l'idée de pronom-objet y remplace celle de pronom-sujet; à côté de *var-om*, *var-od*, *var-ja*, on trouve *varo-k*, *var-asz*, *var*.

Il est donc certain que le verbe reçoit l'article, un article qui lui est propre, le pronom personnel suffixé.

De même, la conjonction peut se conjuguer de la même manière, en se suffixant les divers pronoms personnels qui y jouent le rôle d'article; par exemple en lapon, *atja-p* « que je », *atja-t* « que tu », *atja-s* « qu'il », *atja-pe* « que nous », *ap-ma-m* « que je pas », *ap-ma-ta* « que tu pas », etc.

De même, les prépositions se conjuguent dans la plupart des

IMPRIMERIE NATIONALE.

langues ouraliennes; par exemple en lapon, conjugaison possessive : *mo-kum* « avec moi », *to-kum* « avec toi », *so-kum* « avec soi », etc.

Mais ce n'est pas tout : quelquefois le verbe, l'adjectif, l'adverbe reçoivent l'article qui leur vient du substantif pour se tenir en parfaite harmonie avec lui.

Parmi les langues indo-européennes, le tchèque et le vieux slavon ont l'adjectif déterminé et l'adjectif indéterminé. Le déterminé se distingue de l'autre, en suffixant le pronom personnel de la 3e personne à titre d'article.

Lithuanien : sing. nom. *jis*, accus. *ji*, gén. *jō*, dat. *jam*, instrum. *jumi*, loc. *jame*. On ajoute cet article à l'adjectif qui se décline ainsi : *géras* « bon » devient nom. *géras-is* qui se contracte en *gérō-ji*, accus. *gerą-jį* = *gérą-jẹ*, gén. *gerō-jō* = *gerôs-iôs*, datif *géram-jam* = *gérai-jei;* instrum. *géru-ju* = *géra-je*, loc. *geramjame* = *géro-joje*.

Nous avons, dans les langues du Caucase, observé que l'article préfixé au substantif-sujet se répétait sur le verbe et sur l'adjectif; nous devons rappeler ici le procédé plus complet de l'aware. L'adverbe lui-même est atteint dans cette langue, ainsi que les prépositions; ils portent la marque du sujet en prenant son article, parce qu'ils ont été d'abord les locatifs d'un substantif : *hani* signifie *ici*, et subit les variations *hani-u*, *hani-i*, *hani-b*, *hani-r*, suivant la classe à laquelle le sujet appartient; de même *doa* « là » varie suivant le même système; il le fait même d'une manière plus curieuse, puisque, au lieu de suffixer les articles, il les infixe et devient *do-w-a*, *do-j-a*, *do-b-a*, *do-r-a*. Le même système apparaît dans les compléments circonstanciels. On dit *roqo-u*, *roqo-w-e* « dans la maison à lui », *roqo-j-e* « dans la maison elle », *roqo-b-e* « dans la maison cela ». Les participes portent deux fois l'article du sujet : *izara* « créé » donne *w-izara-u*, *j-izara-i*, *b-izara-b*; *r-izara-l*.

Nous avons déjà remarqué en hürkan *watsha* « le bois », *watsha-li-zi* « dans le bois » qui devient *watsha-li-zi-w*, *watsha-li-zi-r*, *watsha-li-zi*.

Telle est la morphologie de l'article dans sa fonction de la détermination et de la classification, et dans celle de la liaison de la proposition. Mais ses fonctions, en particulier celles de détermination, ne sont-elles pas quelquefois remplies par un autre mot?

DÉTERMINATION MARQUÉE AUTREMENT QUE PAR L'ARTICLE.

Nous avons relevé dans les diverses langues deux autres moyens de marquer l'indétermination : l'un indirect, l'état emphatique ou

la mise en relief, ou au contraire la dépression; l'autre direct, la réduplication avortée. Nous commencerons par le second.

La réduplication avortée, du moins c'est ainsi que nous interprétons le phénomène, est un *processus* qui ne se rencontre que dans le woloff.

Dans cette langue, lorsque le substantif doit être déterminé, on suffixe sa première syllabe, ou sa première consonne initiale.

Kar « maison », *kar-ga* « la maison », *gar* « homme », *gar-ga* « l'homme », *fas* « cheval », *fas-wa* « le cheval », *mbinde* « écriture », *mbinde-ma* « l'écriture », *paka* « couteau », *paka-ba* « le couteau ».

Que si, dans certains cas, on veut déterminer davantage, on répète deux fois cette initiale; c'est ce qui arrive dans l'exemple suivant : *mer u-m yalla ma*, « la colère de Dieu »; l'initiale de *m* se trouve répétée après le conjonctif génitif *u*, et une seconde fois à la fin.

Il y a certainement là un procédé acrologique ou de réduplication partielle; or la réduplication partielle n'est qu'une réduplication totale avortée; pour déterminer, on aura d'abord répété deux fois le substantif, ce qu'on fait dans d'autres langues pour former le pluriel; puis, on n'en aura plus répété que la première syllabe. Dans ces conditions, il y a bien un article, seulement il ne tire plus son origine du pronom, mais des entrailles du substantif lui-même.

Mais il faut ajouter cependant que ce suffixe n'est pas toujours l'initiale du substantif, ce qui semble faire brèche à cette théorie, l'*x* appelle quelquefois le suffixe *b*, — l'*ng* = *m* ou *w*; le *t* appelle *b* ou *w*, — l'*u* un *w*, — *l* et *r* un *x* ou un *b*. Comment expliquer ces anomalies? Pour certains de ces phonèmes il y a affinité, par exemple, entre *ng* et *w*, mais il n'y en a pas entre *t* et *b*. Il est probable, mais cela est invérifiable, que toutes les initiales ont été reproduites à l'origine, mais qu'une lutte s'est établie entre elles, que quelques-unes étaient plus emphatiques et que les autres ont été éliminées.

Le second procédé est l'emphatisme ou la dépression; nous observons l'un et l'autre dans les langues sémitiques : l'araméen exprime la détermination, non point par la préfixation de l'article *l*, mais par la suffixation d'*a* qui a fini par se cristalliser et demeurer, même lorsqu'il n'y a pas lieu à détermination actuelle : *dehabh* « or », *dabha* « l'or », *melek* « roi », *malk-a* « le roi ». La même forme se retrouve en assyrien. Le mot *sar*, sous sa forme déterminée, donne au nominatif *sarr-u*, accus. *sarr-a*, gén. *sarr-i*.

L'arabe a, au contraire, l'emploi de l'article préposé, mais dans ce cas il modifie sa déclinaison et emploie pour finale, suivant les cas, *u*, *a*, *i*, au lieu de *un*, *an*, *in*; en d'autres termes,

il se dépouille de sa nasale finale, il y a là une question de centre de gravité.

Enfin l'hébreu, lorsque le substantif est déterminé par un autre substantif employé au génitif, le met à l'état construit, c'est-à-dire l'abrège.

En nama, lorsqu'on veut obtenir une détermination à la 2e puissance, on ajoute un *a* qui rend le substantif emphatique et marque ainsi l'accusatif par une surdétermination.

Tel est l'article au point de vue morphologique, nous venons de donner les autres moyens, quelquefois employés, pour exprimer l'indétermination. Peut-être y aurait-il possibilité de les réduire en dernière analyse à l'article, en particulier les indices de l'emphatique, mais nous ne voulons pas nous livrer à des hypothèses.

Nous avons maintenant à entrer dans un autre ordre d'idées, le psychologique, et à rechercher : 1° ce qu'est l'article en lui-même, ainsi que l'idée de détermination à laquelle il répond principalement; 2° quelles sont ses diverses fonctions.

II. — De l'article au point de vue psychologique.

A ce point de vue, deux objets se présentent à l'étude : 1° la nature de l'article comme concept, et celle de la détermination elle-même comme catégorie grammaticale; 2° la fonction de l'article.

1° *De la nature de l'article, de la détermination et des différents degrés de celle-ci.*

Comme nous le verrons, la détermination est loin d'être la seule fonction de l'article, mais c'est la fonction normale et principale. Il importe de rechercher ce qu'est au juste la détermination, s'il y en a plusieurs, quelle est son affinité avec les autres concepts grammaticaux.

La détermination est, au fond, l'individualisation. Or celle-ci consiste à désigner un seul être au regard de tous les autres, ou au moins quelques-uns vis-à-vis de tous autres, ou une classe d'êtres entière vis-à-vis d'une autre classe. Elle est plus parfaite lorsqu'elle ne désigne qu'un seul individu; elle est plus parfaite encore lorsqu'elle le désigne sous un nom propre complet.

On peut noter dans la détermination les degrés suivants que nous rendrons mieux sensibles par des exemples :

1° *Homme*, *hommes*, *ἄνθρωπος*, dans les langues où l'article tantôt est employé, tantôt est supprimé; lorsque ce mot est employé comme attribut, alors il devient presque un adjectif; par exemple, dans cette proposition en français : *il est homme*. C'est

le plus grand degré d'indétermination. L'être devient une qualité et une qualité est essentiellement générale; c'est comme si l'on disait : *il est humain* ou *il est bleu.*

2° *Du bœuf, du cheval.* L'indétermination est aussi très grande, quoique moindre. Il s'agit d'un bœuf quelconque, d'un cheval quelconque, même pas dans sa généralité par opposition à un autre animal ou dans son individualité. C'est le cas de l'article partitif.

3° *Un homme, des hommes;* c'est la même expression au singulier et au pluriel. C'est le cas d'indétermination normale, tandis que les précédents sont des cas de surindétermination. On ignore absolument de quel homme il s'agit. En grec on exprime tantôt par *ἄνθρωπος*, tantôt par *ἄνθρωπός τις*. On sait seulement qu'il s'agit de l'individu et non de l'espèce.

4° *Un homme*, par opposition à *deux hommes, trois hommes;* l'indétermination est la même, seulement elle est un peu diminuée par une détermination numérique.

5° L'*homme*, en général par opposition au bœuf, au cheval, etc., c'est l'homme zoologique; l'opposition peut disparaître; au moins expresse. Mais alors l'expression s'applique au genre entier. Il y a donc indétermination dans un sens, mais détermination dans l'autre, indétermination entre les individus de l'espèce, mais détermination parfaite vis-à-vis des autres espèces. Aussi, suivant les langues, tantôt on emploie l'article, tantôt on ne l'emploie pas.

6° L'*homme* (*aimable*, *cruel*, *bon*, etc.); alors l'homme est restreint à une catégorie d'hommes; il y a encore indétermination, mais restreinte.

7° L'*homme d'Europe;* voilà encore la signification d'homme restreinte, et par conséquent l'être déterminé davantage.

8° *Le fils de Primus;* si Primus n'a qu'un fils, la détermination est parfaite; s'il y en a plusieurs, elle est imparfaite, puisqu'elle peut s'appliquer à un individu ou à tel autre.

9° *L'homme qui est venu chez moi hier;* voilà une détermination, puisqu'il ne s'agit que d'un seul individu; mais l'auditeur ne sait pas encore duquel.

10° *Cet homme* ou *l'homme celui-ci;* il ne peut plus y avoir de doute sur l'identité, la désignation est parfaite, l'expression suppose qu'on montre en même temps l'individu d'un geste.

11° *Homme-moi, homme-toi, homme-il;* la détermination est plus grande, mais en même temps anormale; elle ramène la désigna-

tion à la personnalité, elle est subjective et prédicative. On compare tout au *moi*, mais il reste une obscurité quand il s'agit de la 3e personne; on ne sait de quel individu il s'agit; aussi corrobore-t-on la désignation en disant à quelle classe l'individu appartient. Dans les deux cas, il y a système subjectif et concret : le premier a été relevé par nous chez les Namas, le second chez les Cafres.

12° *Son fils, son père;* lorsque le mot *fils*, le mot *père* ne peuvent s'employer seuls. Alors il y a encore détermination anormale, surdétermination. On ne peut exprimer un être si on ne l'individualise pas.

13° *Primus, Secundus;* alors la détermination est non seulement complète, mais elle est absolue; en ajoutant les noms patronymiques et les prénoms, on arrive à l'indication d'un individu unique.

Tous ces degrés de détermination ou d'indétermination ne sont pas fournis par l'article, mais il en produit un grand nombre et concourt souvent à exprimer les autres. Dans la détermination absolue (n° 13), aucun adjuvant n'est nécessaire. Dans celle du n° 10, l'article est remplacé par l'adjectif démonstratif, mais cet article n'est souvent que la réduplication de l'article. Dans le cas n° 9 (*l'homme qui*), la détermination est donnée par le pronom conjonctif, mais dans beaucoup de langues l'article sert d'adjuvant, et dans d'autres le pronom relatif n'est que la répétition de l'article : on peut citer l'allemand, *der mann der, die frau die*...

Dans les autres cas, à moins d'indétermination absolue (alors il n'y a pas besoin d'indice), l'article apparaît sous une double forme : celle d'indétermination *un*, *des*, et celle de détermination *le*. Nous avons vu que dans certaines langues, l'article perd son sens primitif et accompagne tous les substantifs, mais alors on y joint un article de détermination actuelle.

Telle est la nature psychologique de l'article, c'est un mot qui sert principalement à exprimer la détermination.

Quant à la détermination dont le domaine est plus vaste, elle forme avec le genre, le nombre, une troisième catégorie grammaticale affectant le substantif. Les concepts substantifs accessoires sont le genre, le nombre, la détermination. Les cas n'appartiennent plus au même ordre d'idées, ils ne s'appliquent pas aux êtres pris isolément, mais à ceux en relation logique avec les autres de la proposition.

Pour mieux faire connaître la nature de l'article, il importe d'indiquer quelle est son origine logique, c'est-à-dire de quelle autre partie du discours il procède et quelle est sa ressemblance

ou ses différences, enfin ses affinités, avec les catégories du genre, du nombre et des cas.

L'origine morphologique de l'article est, comme nous croyons l'avoir démontré, le pronom personnel. Il en est de même de sa source psychologique. On a dit *homme celui-ci* ou *homme-il* avant de dire *l'homme* et dans le même sens. Le pronom personnel est devenu adjectif pronominal, puis article. Du reste, l'origine morphologique est ici un sûr révélateur de l'origine psychologique. Une preuve plus certaine est le système de la langue nama; on y dit : *homme-moi*, *homme-toi*, *homme-il*, et cette dernière expression est identique à *il-homme* et à *l'homme*. L'idée répond ici complètement à la forme. Le pronom n'est qu'une dérivation d'un adverbe de lieu, *ici*, *là*, *plus loin;* le plus proche, correspondant au *moi*, est *ici*, le moins proche, correspondant au *toi*, est *là*, le plus éloigné, correspondant à *lui*, est *là-bas*. De même, l'article est une désignation du lieu. La locativité domine toute la genèse de l'expression grammaticale.

L'adverbe de lieu est un grand générateur de formes, il donne d'abord naissance au pronom, à celui des trois personnes, surtout celui de la troisième, essentiellement démonstratif.

Le pronom, à son tour, a les fonctions les plus multiples et les plus délicates à la fois. Ce qui nous intéresse ici, il devient soit adjectif démonstratif (*cet homme*), soit article (*l'homme*); mais il a d'autres transformations, il joue le rôle de pronom relatif; celui-ci, quand il n'est pas emprunté au pronom interrogatif, l'est presque toujours à l'article : nous venons d'en citer un exemple tiré de l'allemand; en outre, il remplace le verbe abstrait, le verbe *être;* celui-ci est exprimé par un pronom-article.

Telle est l'origine de l'article. Quelles sont maintenant ses affinités avec les autres concepts accessoires du substantif : le genre, le nombre et le cas, ou avec leurs modes d'expression?

L'affinité de l'article ou de la détermination, en général, avec le genre est sensible d'après les exemples que nous avons empruntés aux langues bantou et à celles du Caucase. Les différents genres ne sont pas exprimés par les substantifs eux-mêmes, mais par les pronoms, devenus articles, qui y sont préposés. Ces genres, par leur quantité, sont d'ailleurs des désignations de catégories, des classificateurs. En cafre, il y a autant d'articles différents que de catégories d'objets, et la détermination se confond entièrement avec le genre.

L'affinité de la détermination avec le nombre existe dans les langues où le pluriel par définition est considéré comme indéterminé, et au contraire, le singulier comme déterminé : de telle sorte que, contre l'idée ordinaire, c'est le singulier qui dérive du pluriel, ou bien, au contraire, c'est le pluriel qui est dé-

terminé; en tous cas, la détermination et l'indétermination se lient avec la différence des nombres. Le premier cas a lieu dans la langue bari où le pluriel est le point de départ, et par conséquent l'indéterminé, et où le singulier qui est déterminé, adjoint, comme tel, un préfixe. Au contraire, en bullom et en temné, c'est le singulier qui est considéré comme un collectif, par conséquent, comme indéterminé, tandis que le pluriel est considéré comme individuel, et comme tel, muni d'un préfixe.

De même, dans les langues de l'Oural (sauf dans le mordouin qui a les deux déclinaisons complètes) la détermination apparaît pour la première fois avec le pluriel et se confond avec lui.

L'affinité de la détermination avec les cas existe d'une manière certaine dans plusieurs langues, en particulier, dans les langues ouraliennes. Comme nous l'avons vu à l'origine, en finnois, l'accusatif n'a pas d'indice; on l'exprime plus tard par le signe de la détermination.

Puisqu'il y a eu autrefois dans ces langues des paradigmes complets de déterminé et d'indéterminé, c'est plutôt de la survivance du déterminé à l'accusatif qu'il s'agit.

Ce ne sont pas là de purs accidents morphologiques. La détermination emporte celle par classes et par genres, aussi bien que celle par individus; ce ne sont que des degrés différents de la même idée. De même, le pluriel est plutôt indéterminé, puisqu'il n'individualise pas. Enfin, l'accusatif, qui représente le patient, a besoin d'une individualité moins nette que l'agent, ce qui est d'autant plus juste que l'agent lui-même, quand le verbe est intransitif, ne porte pas, lui non plus, le signe de détermination.

Il y a entre les divers concepts accessoires un lien psychique, naturel et nécessaire, dont la morphologie que nous avons observée plus haut est le révélateur.

2° *Fonctions psychologiques de l'article.*

Nous avons dit que la fonction psychologique de l'article est la détermination, mais que ce n'est pas la seule; il faut ajouter que ce n'est pas l'originaire, ni non plus l'hystérogène : ce n'est qu'une *fonction intermédiaire dans l'évolution.*

Les fonctions de l'article sont au nombre de quatre chronologiquement dans l'ordre suivant : 1° fonction de *concrétisme* ou de *surdétermination;* 2° fonction de *détermination normale;* 3° fonction d'*auxiliaire;* 4° fonction de *relation.*

a. — Fonction de concrétisme.

L'homme dans son premier état d'esprit ne conçoit que l'indi-

viduel; l'abstraction, la systématisation lui est étrangère; si un être non individuel veut être exprimé, il doit d'abord, par des artifices, le convertir en individuel. Dans ce but, il emploie divers procédés. Tantôt il exprime par des racines entièrement différentes des idées cependant rapprochées : c'est le procédé le plus énergique. Tantôt il approche fortement l'idée objective de sa personnalité et la rend subjective, sensible, rapprochée dans l'espace de celui qui parle. C'est dans ce but qu'il emploie le pronom et l'article. Les expressions du nama *homme-moi*, *homme-toi*, *homme-lui*, celles du cafre *homme-* (objet de 1re classe), *chêne* (objet de 2e classe), etc., chaque classe étant désignée par un article différent, rentrent dans ce système. Quelquefois, ce n'est pas d'une manière *prédicative*, mais d'une manière *possessive*, qu'il y a *concrétisme*. Le sauvage algonquin ne peut dire *oncle*, mais doit dire *oncle de moi* ou *de toi* ou *de lui* : c'est le pronom possessif qui sert à individualiser; c'est toujours le pronom transformé, mais ce n'est pas l'article; celui-ci est un déterminant subjectif concret prédicatif. C'est dans ce seul but de concrétisme que l'article a d'abord été employé. On ne songeait pas à déterminer; ce qui le prouve, c'est qu'on n'alternait pas entre la détermination et l'indétermination; on déterminait toujours, ce qui est la négation de la détermination actuelle. La détermination peut manquer et elle manque en effet dans beaucoup de langues, même très cultivées; le latin en est un éclatant exemple. Elle a donc pu faire défaut à l'origine. Le genre aussi manque souvent totalement. Ce qui, au contraire, semble nécessaire à l'esprit des premiers hommes, c'est une idée concrète, les idées abstraites leur étant inabordables. D'ailleurs, l'idée concrète conduit à la détermination précisément par la surdétermination que le concrétisme entraîne. Quand, au lieu de dire l'*homme*, on dit *homme-toi*, voilà l'homme devenu concret, attaché à la réalité, mais en même temps le voilà surdéterminé, complètement individualisé; si au lieu de dire *la lèvre*, je dis *sa lèvre*, le même résultat a lieu par le pronom possessif. L'expression concrète et la surdétermination coïncident ainsi. Mais ce qui a été d'abord en vue a été le concrétisme, la détermination n'est que le résultat indirect et plus conscient.

Nous avons, dans des études spéciales, relevé le phénomène du concrétisme et ses divers modes d'expression, en particulier, par le pronom et par l'article.

b. — Fonctions de détermination.

Nous ne rappelons ici ces fonctions que pour ordre; ce sont celles qui dominent dans l'histoire de l'article, et que montrent tous les exemples morphologiques que nous avons cités.

Il ne s'agit plus là d'ailleurs de surdétermination, mais de détermination simple.

Rappelons que cette détermination peut être à une foule de degrés dont nous avons établi la progression. Elle semble être parfois une indétermination, de sorte que l'article aurait à la fois une fonction d'indétermination et une de détermination : par exemple, lorsqu'il s'agit de l'article *un* ou de l'article *le*. En réalité, ce sont des degrés de détermination; l'absence totale de celle-ci s'exprime par l'absence d'indices. Ce qu'il faut admirer, c'est l'application ici d'un principe que nous avons souvent énoncé, à savoir que ce qui a été plus tard fonctionnel, instinctif ou volontaire, a été d'abord purement mécanique; il faut y ajouter que les fonctions changent souvent aussi, qu'il y a virement de l'une à l'autre; celle de concrétisme s'est convertie en fonction de détermination.

c. — Fonction d'auxiliaire.

Ici nous pouvons observer un nouveau *virement de fonctions*. Celle de détermination s'est changée en fonction d'auxiliaire. Voici comment. D'ailleurs, la fonction d'auxiliaire elle-même a eu deux moments successifs.

Lorsque le pronom devenu article s'est agglutiné au substantif, il n'en a pas moins, dans les langues à flexions, continué à se décliner comme pronom, et comme le substantif continuait à aussi se décliner, il en est résulté que la même relation et les mêmes concepts du genre et du nombre se sont exprimés deux fois pléonastiquement. C'est ce qui a lieu en grec : *ὁ ἄνθρωπος*, *τὸν ἄνθρωπον*, *οἱ ἄνθρωποι*; de sorte que l'article corrobore l'expression de tous ces concepts. Il en résulte un peu de monotonie, mais de grands avantages. C'est comme si l'on frappait deux fois de suite une note. D'autant plus que, les moyens morphologiques de déclinaison étant les mêmes, on obtient, en outre, une sorte de rime : *τοῖς ἀνθρώποις*, *τοὺς ἀνθρώπους*. Il y a là une déclinaison pléonastique.

C'est une première manière d'être auxiliaire; en voici une seconde.

On s'aperçoit qu'il n'y a pas besoin d'exprimer le genre, le nombre, le cas, deux fois; une seule suffit, ou plutôt on ne fait pas ce raisonnement, car on ne raisonne jamais en grammaire; le mécanisme du langage, l'instinct fait tout. Mais d'elles-mêmes les formes inutiles s'éliminent. Des causes purement phonétiques concourent aussi. Dans les substantifs, l'accent, quand il n'est pas oxyton, tend à faire tomber la voyelle finale. Sous cet effort continu, cette voyelle finit par succomber, et voici la finale détruite;

au contraire, l'article dépourvu d'accent tonique et enclitique se conserve à cause de son rôle grammatical et aussi précisément pour remédier à la chute des désinences du substantif.

Dans les langues comme le latin, où il n'y a pas d'article, lorsque les désinences du substantif s'effacent par instinct de conservation, un pronom démonstratif avec ses désinences plus facilement conservées à cause du manque d'accent tonique vient se préposer au substantif et exprime pour lui le genre, le nombre et le cas; c'est ce qui arrive dans les langues romanes.

Voilà désormais un substantif inerte, le substantif français n'exprimant d'une manière nette ni le genre, ni le nombre, ni le cas; mais l'article qui le précède exprime tout cela. C'est un mot devenu tout à fait auxiliaire; il ne tend plus seulement à corroborer le substantif et à l'aider à porter les concepts accessoires, il le remplace tout à fait dans cette tâche. La force auxiliaire est encore plus grande, si l'on ne tient pas compte des sons figurés dans l'écriture, mais qui ne se prononcent pas; par exemple, dans *l'homme*, *les hommes*, la prononciation du mot *homme* est la même, à moins que le mot suivant commençant par une voyelle ne fasse réapparaître l'*s* final d'*hommes*.

Le même phénomène a lieu dans le verbe par la perte de ses désinences et l'apparition devant lui du pronom personnel : *j'aime*, *tu aimes*, *ils aiment;* partout le verbe se prononce de la même manière, et le pronom exprime seul la personne, le genre et le nombre. Il est auxiliaire.

Enfin des verbes eux-mêmes sont auxiliaires : *être*, *avoir*. Ils expriment seuls les temps et les modes, et débarrassent de ces concepts accessoires la racine verbale. Il en est de même de l'auxiliaire *faire* en anglais et en celtique, des auxiliaires *être* et *avoir* en basque, qui sont auxiliaires à un plus fort degré, puisque eux seuls se chargent d'exprimer les concepts de personne, de nombre, de mode et de temps.

On pourrait donc définir dans certaines langues, en français par exemple, l'article aussi bien : *mot auxiliaire* que *mot déterminant*. Cette fonction plus ample le caractériserait même mieux.

Le résultat de cette fonction d'auxiliaire mérite d'être remarqué. Il conduit à une analyse plus grande et à un caractère plus abstrait du langage.

Les concepts accessoires de nombre, de genre, de relation étant détachés du substantif se trouvent exprimés avant lui et à part. C'est comme si, avant de prononcer le mot *homme*, *hommes*, *de l'homme*, on disait *génitif*, *masculin*, *singulier*, *hommes*, prenant d'abord à part tous les concepts accessoires. Quoi de plus abstrait qu'un pareil ordre! Ceci nous conduit à une autre fonction de l'article, à sa fonction d'abstraction.

d. — Fonction d'abstraction.

C'est la *résultante* de la fonction d'auxiliaire que nous avons décrite. Le substantif apparaît nu, tous ses vêtements ont été revêtus par l'article; or ces vêtements, c'est précisément le nombre, le genre, le cas; ces concepts sont des concepts abstraits; si on les fond avec le substantif lui-même, cette abstraction ne paraîtra plus; le substantif les absorbera dans sa masse; mais si on les détache, si on les met en vedette, avant le substantif, l'abstraction éclatera, l'élément formel et grammatical viendra isolé avant l'élément ontologique. Ce rôle de l'article contribue beaucoup à donner ce caractère aux langues civilisées modernes, en particulier à la nôtre; elle lui apporte cette précision que désire l'écrivain, surtout en matière scientifique. L'article est l'âme des langues dérivées, privées d'ailleurs de flexions, comme le pronom a été l'âme des langues primitives, tandis que celles des langues chronologiquement moyennes, des langues à flexion, ont pu s'en passer. On ne saurait trop mettre en relief cette fonction de l'article, tout à fait directe, mais la plus importante.

Ce rôle est d'ailleurs partagé par lui avec le pronom; on peut dire que les deux concourent à la clarté de la langue et en même temps à sa vitesse.

S'il fallait répéter tous les substantifs que le pronom remplace, on obtiendrait le style le plus lourd; de même, s'il fallait supprimer l'article et le remplacer par des désinences du substantif bien marquées et suivant l'accent, le langage serait entravé dans sa marche; l'article le dégage à son tour, décharge les mots de substance de leur poids, et comme il est très léger, il le porte allègrement et sans fatigue. L'article est un des ressorts les plus souples du langage, et l'on ne saurait le supprimer sans en altérer l'économie et en retarder la vitesse.

e. — Fonction de relation.

Exceptionnellement et dans certaines langues seulement, l'article joue un rôle beaucoup plus élevé : il accomplit à lui seul ou avec le concours du pronom les fonctions de relation.

Non seulement il exprime, au lieu et place du substantif, les catégories du nombre et du genre, non seulement il détermine et classifie, mais il exprime seul la relation génitive et adjective et celle du pronom relatif, et dans sa forme pronominale, celle de l'accusatif, du nominatif et du datif. Il serait trop long de décrire ici ce procédé. Il suffit d'ailleurs de se référer à ce que nous avons dit dans la partie morphologique de la présente étude re-

lativement au système des langues bantou et de celles du Caucase.

L'article qui marque, préfixé au substantif, le genre et le nombre de celui-ci, se répète, plein ou abrégé, sur le substantif en dépendant et en relation génitive; il se répète aussi sur l'adjectif qui qualifie, et ainsi le lien se trouve établi par un moyen tout à fait inconnu de nos langues européennes; par la même répétition il exprime, mais cette fois sans s'affixer à aucun substantif, le pronom relatif et les divers cas obliques. De telle sorte que les cas locatifs sont seuls exprimés par des mots vides, les cas logiques le sont tous par un moyen uniforme : la répétition de l'article. On voit quelque chose d'analogue à cette répétition en allemand, en ce qui concerne le pronom relatif.

Il y a dans ce cas souvent superposition de deux articles. C'est même cette superposition qui sert à expliquer le procédé.

Dans la relation génitive, par exemple, le mot qui dans nos langues serait au génitif se trouve affecté d'abord de l'article prédicatif qui lui convient d'après son genre et son nombre; mais ce substantif n'étant pas indépendant doit porter aussi l'article qui convient au substantif principal dont il dépend, il aura donc deux articles et deux différents : le plus proche, le sien; le plus éloigné, celui du substantif dominant. L'adjectif n'a pas d'article propre, il revêtira celui du substantif dominant seul. C'est le système qui a pour point de départ le double article : *in-kosi i-abantu* « le capitaine du peuple »; *i* est l'article du premier substantif, *aba* celui du second; mais l'article du premier se répète d'abord sur le second dans la forme *i*.

Telle est la nature, telles sont les diverses fonctions de l'article au point de vue psychologique.

Tant à ce point de vue qu'au point de vue morphologique, ce petit mot, rejeton du pronom personnel, qui lui-même est issu de l'adverbe à la fois locatif et subjectif, est très remarquable, il donne à un langage, suivant l'extension de son emploi, un aspect tout particulier; il se développe avec la civilisation elle-même, domine les langues dérivées, est un des plus puissants instruments d'analyse, d'abstraction et de clarté tout à la fois. Cependant on le trouve dans les langues qui semblent les plus anciennes y jouant un tout autre rôle, celui de concrétisme, et le jouant avec autant de force, quoique ce rôle soit contraire.

A toute époque, sauf dans les temps intermédiaires où il s'est affaibli, il pénètre la grammaire. Il domine aussi la stylistique et la phonétique, créant entre les mots des écarts nécessaires qui en assurent l'équilibre, contrebalançant par des enclitiques la puissance trop pressante des accents toniques, permettant à la pensée de se former entre les moments d'expression des idées

d'action et de substance. Il triomphe par sa faiblesse même, et il a poussé dans les interstices de la phrase, comme un lierre vivace, mais au lieu de l'ébranler, il la remplit et la soutient.

Nous avons essayé d'en décrire le caractère au moyen d'exemples partout recueillis, et d'en raconter l'évolution.

Raoul DE LA GRASSERIE.

LA LINGUISTIQUE HONGROISE.

Dans le tome III de ces *Mémoires* [1], M. O. Donner, professeur à l'université de Helsingfors, a rendu compte des recherches faites dans le domaine des langues ougriennes et mentionné les principaux ouvrages antérieurs à 1876. Depuis, en Hongrie, la linguistique a fait beaucoup de progrès. Le mouvement intellectuel qui se manifeste dans toutes les branches de notre littérature n'est peut-être nulle part plus vif que dans cette science et dans son annexe, la philologie finno-ougrienne. Je vais tâcher de donner un aperçu des productions des dernières années, complétant ainsi l'article de M. Donner, et me bornant à signaler les principaux ouvrages qui traitent spécialement du magyar.

Je commence par rappeler que l'importante question de la parenté de la langue hongroise qui a occupé longtemps une foule de savants hongrois et étrangers, peut être considérée comme résolue. La théorie dite *turque*, représentée surtout par M. Vámbéry, professeur à l'université de Budapest, théorie d'après laquelle la plus étroite affinité unirait le magyar aux dialectes turcs, a été complètement supplantée par la théorie dite *finno-ougrienne*, qui considère les langues ougro-finnoises (c'est-à-dire le vogoul-ostiak, le syriène-votiak, le tchérémisse, le mordvine, le finnois-esthonien et le lapon) comme les proches parentes du hongrois, tout en reconnaissant l'influence turque sur le magyar dans sa période la plus ancienne. Cette théorie a eu pour principal défenseur Joseph Budenz († 1893), puis a été définitivement établie par les linguistes groupés autour de lui. Leurs travaux nombreux ont fait accomplir une évolution rapide à la philologie hongroise, et les résultats de leurs recherches viennent d'être utilisés dans des ouvrages remarquables publiés pour la plupart par l'Académie des sciences de Budapest.

C'est à J. Budenz surtout qu'il faut, avec M. Donner, rendre hommage du développement des études de linguistique en Hongrie. C'est lui qui, devenu professeur à l'université de Budapest,

[1] *Revue de la philologie ougro-finnoise*, années 1873-1875 (*Mém. Soc. Ling.*, t. III, p. 81).

a éveillé chez les philologues, par ses ouvrages sur la linguistique ougrienne, le goût de la comparaison des langues ougro-finnoises. Parmi ses écrits, je ne mentionne que son *Dictionnaire comparatif hongrois-ougrien*[1] et sa *Grammaire comparée des langues ougriennes*[2], qui serviront encore longtemps de guide dans les études d'étymologie magyare-ougrienne.

L'œuvre laborieuse commencée par Budenz, d'autres linguistes, dignes de lui par leur ardeur infatigable, l'ont continuée et complétée. Citons Gabriel Szarvas († 1895) qui a beaucoup contribué aux progrès de la philologie hongroise par ses travaux consciencieux et surtout par sa revue bi-mensuelle *Le gardien de la langue hongroise*[3]. Szarvas s'est attaché à enrichir la langue littéraire en mettant à profit les trésors du parler populaire, et à la purifier des tournures étranges, des mots de formation irrégulière, des nombreux germanismes et latinismes introduits par certains écrivains novateurs.

M. Bernard Munkácsi et M. Ignace Halász, professeur à l'université de Kolosvár, se sont fait connaître par leurs nombreux travaux dans le domaine des langues ougriennes et de la linguistique altaïque. M. Joseph Szinnyei, professeur à l'université de Budapest, outre des ouvrages sur la langue et le peuple finnois, a publié des études approfondies sur des questions de philologie magyare. Il dirige la publication du *Dictionnaire des dialectes hongrois*[4] et des *Communications linguistiques*[5].

Nous ne devons pas oublier le Nestor des savants hongrois, M. Samuel Brassai, qui s'est acquis, comme philologue, un renom mérité, surtout par ses articles sur *l'ordre des mots*, question qui a été et qui est encore l'objet de beaucoup de controverses. M. Georges Volf s'est signalé par l'édition la plus soigneuse des monuments manuscrits de la langue hongroise[6] et par des études sur l'histoire de l'orthographe hongroise, et M. Aron Szilády par une édition complète, avec commentaire, des anciens poètes hongrois.

Parmi les jeunes adeptes de la linguistique, je ne cite que M. Joseph Balassa, dont je reparlerai, et M. Jules Zolnai, qui récemment encore a écrit un volume de grande valeur, intitulé : *Nos monuments linguistiques jusqu'à l'époque de l'imprimerie*[7].

[1] *Magyar-Ugor Összehasonlító Szótár* (Budapest, 1881).

[2] *Az Ugor Nyelvek Összehasonlító Alaktana* (Budapest, 1884).

[3] *Magyar Nyelvőr;* depuis 1872; rédigée à présent par M. S. Simonyi, dont je parle plus loin.

[4] *Magyar Tájszótár*, édité sous les auspices de l'Académie.

[5] *Nyelvtudományi Közlemények*, dirigées d'abord par Budenz, puis, jusqu'en 1895, par M. Simonyi.

[6] *Nyelvemléktár* (Budapest, 1873, 13 volumes).

[7] *Nyelvemlékeink a könyvnyomtatás koráig* (Budapest, 1894).

J'ai omis jusqu'à présent, à dessein, le nom du premier linguiste hongrois contemporain, celui de M. Sigismond Simonyi, professeur à l'université de Budapest. On ne sait vraiment, en appréciant son labeur immense, ce qu'on doit admirer le plus, de sa fécondité, de sa vaste et profonde érudition ou de l'excellence de sa méthode. On trouverait difficilement une question de linguistique qu'il n'ait point traitée.

Il s'est beaucoup occupé des monuments anciens de notre langue, mais son principal titre de gloire, ce sont ses recherches grammaticales. Il a publié, pour ne citer que ses œuvres les plus remarquables, deux grands volumes : l'un sur *Les conjonctions en magyar* [1], l'autre sur *Les adverbes magyars* [2]; il a rédigé avec Szarvas le *Dictionnaire historique de la langue hongroise* [3], ouvrage indispensable à quiconque étudie notre idiome.

Nous devons une mention spéciale à son livre intitulé : *La langue hongroise* [4] (en deux volumes. Tome I^er^ : *La vie de la langue hongroise;* tome II : *Le système de la langue hongroise*). Ce travail, qui jouit d'une grande popularité dans notre pays et dont une traduction allemande se prépare, est un véritable chef-d'œuvre de linguistique. La clarté et l'élégance du style en rendent la lecture attrayante même à des profanes. Si cet ouvrage modèle était traduit en français, il pousserait, je crois, beaucoup de philologues français à l'étude de notre langue, surtout si l'on adaptait concurremment une des grammaires du même auteur.

Je mentionne encore ses *Locutions allemandes et hongroises* [5], ouvrage couronné par l'Académie des sciences de Budapest, et qui sert de complément aux dictionnaires allemands-hongrois, et je passe à son œuvre capitale, la *Grammaire hongroise détaillée* [6], en cours de publication. Cette grande entreprise dont les débuts ont été très favorablement accueillis en Hongrie et à l'étranger [7], a pour objet d'ordonner en système, d'après une méthode historique rigoureuse, les résultats des recherches grammaticales faites sur les documents littéraires et sur le parler populaire.

Le volume (p. 734, gr. in-8°) qui vient de paraître, contient la phonétique et la morphologie du hongrois; deux autres tomes traiteront de la sémantique et de la syntaxe. La partie relative à la phonétique, comprenant la description exacte des sons du

[1] *Magyar Kötőszók* (Budapest, 1881-1882).
[2] *Magyar Határozók* (1888-1895).
[3] *Magyar Nyelvtörténeti Szótár* (1890-1893).
[4] *A Magyar Nyelv* (1889).
[5] *Német és Magyar Szólások* (1895).
[6] *Tüzetes Magyar Nyelvtan* (1895).
[7] Voir l'article de M. H. Schuchardt, *Litterarisches Centralblatt*, 1895, n° 51.

IMPRIMERIE NATIONALE.

hongrois et l'histoire des changements phonétiques survenus en cette langue, a été élaborée par M. Joseph Balassa, linguiste fort distingué, qui s'est fait connaître surtout par des travaux sur la phonétique et par son ouvrage intitulé : *Les dialectes hongrois* [1].

La morphologie renferme l'histoire détaillée des racines des noms et du verbe, un long chapitre sur la composition des mots (par M. J. Balassa), une étude très minutieuse sur la formation des mots; enfin l'exposé de la conjugaison et de la déclinaison. Chaque règle est accompagnée de nombreux exemples tirés des classiques et du langage du peuple; la littérature linguistique est partout mentionnée et mise à profit. Un style net et concis distingue la *Grammaire*, comme du reste tous les ouvrages de M. Simonyi.

Résumant mon appréciation, je crois pouvoir affirmer, sans exagérer, que la *Grammaire hongroise détaillée* marquera une époque dans l'histoire de la linguistique. Nous ne devons pas oublier cependant que M. Simonyi a eu un précurseur : je veux parler de Nicolas Révai qui fit paraître, en 1806, sa *Grammatica elaboratior*, où il devance l'Allemand Grimm dans l'emploi de la méthode historique. Mais son travail était resté incomplet. Ce n'est que de nos jours que le savant Simonyi a pu enfin, tout en utilisant l'œuvre de ses prédécesseurs, doter la Hongrie et la science d'un ouvrage où l'on trouve une image fidèle et complète de la langue magyare, depuis ses commencements jusqu'à nos jours.

Paris, avril 1896.

Guillaume Huszár.

[1] *A Magyar Nyelvjárások Osztályozása és jellemzése* (1891).

SUR

UNE FORMULE MAGIQUE DE GUÉRISON.

Dans les *Anecdota græco-byzantina*[1], de A. Vassiliev, se trouve un texte curieux sur lequel mon attention a été appelée par M. R. Basset. Les observations que l'on va lire eussent sans doute beaucoup gagné à être présentées par le savant orientaliste lui-même, qui en a conçu la première idée. Il en est plusieurs que je dois à l'obligeance de M. H. Pernot.

Le fragment, que l'on voit à la page 336 des *Anecdota*, contient des formules magiques qui doivent amener la guérison d'une certaine maladie. Il est, pour la plus grande partie, rédigé en un grec de basse époque (le manuscrit est de l'an 1497[2]), tandis que certains membres de phrase le sont en latin à l'aide de caractères grecs.

Cette anomalie n'est pas sans exemple. La *Tabella devotionis*, découverte en 1889 par M. Hannezo dans un des cimetières antiques d'Hadrumète et transcrite par M. Bréal[3] en fait foi :

Αδ(ιουρο τε...) ωερ μαγνουμ δεουμ...
Ad(juro te) per magnum deum...

Quelquefois c'est l'inverse qui a lieu : des mots grecs sont figurés par des caractères latins :

HORCIZO SE DAEMONION PNEVMA...
Ὁρκίζω σε δαιμόνιον πνεῦμα...[4].

[1] *Anecdota græco-byzantina*, pars prior collegit A. Vassiliev. Mosquæ, 1893.
[2] «Ex egregio codice Barberin. III. 3 anni 1497.» *Anecdota*, p. LXIX.
[3] Voir *Bibl. égyptol.*, par G. Maspero. Paris, 1893, p. 297.
[4] *Id.*, p. 304.

Voici d'abord la reproduction intégrale du manuscrit d'après les indications de Vassiliev :

(I) ιβ'. Περὶ τοῦ ἀδελφικοῦ ὅταν ϖιάσῃ τὸν ἄνθρωπον.
(II) Ὠφείλεις ϖοιεῖν εἰς τὴν αὐτὴν διάταξιν λειτουργίαις ε' εἰς λεῖψιν σελήνης τῇ ε' καὶ τῷ σαββάτῳ (III) καὶ νὰ τὸ λέγῃ εἰς ϖᾶσαν λειτουργίαν ἀπάνω εἰς τοῦ ϖάσχοντος (IV) καὶ νὰ τὸν ῥίπτῃ εἰς τὰ ἅγια καὶ εἰς τὴν ὅλου ἐξυσλερινῆν λειτουργίαν (V) νὰ τὸ γράψῃ εἰς χάρτα δεβριανῶν καὶ νὰ τὸ δένῃ εἰς τὸν αὐχένα τοῦ ϖάσχοντος ταῦτα.
(VI) Σοδονόρ. σαφιλ. μοδόχ. χοχοήλ. βολοτρόρ. ἀβιάλ. δοναέ. σκοποόρ. γολγόλ. ἀπειάθ. νοσοβούρ. μοθοόρ. ἐκλιύβ. ἀμηνάθ. θονοβόλ. Θαναβίλ. τὸν τραμόρβουμ καὶ δουκαμβλιόβ. Φαμούλ. Φαμούλ. δὲ ἠνόμει. (VII) Κάσπαρ, Μελχιώρι, Βαλτασάρ, ἅγο Θεὸς, ἰσχυρὸς, ἅγιος ἀθάνατος, ὡσαννά, Σουσανὰ ἀγαθὴ, Λατζίακος, Μενέθ, Λαμιανὸς, Λίνα, Σκέλπους, Τζιπριάνους.
(VIII) Δόμινε Τζεσοὺμ Κρίστε, Φιλίκους δεκριαλτησὴμ τουμ.
(IX) Λιπέρα δὲ ἰσλομορβὸρ ϖερμέρτι μπέα ταβέρτους ἐγλυ-

COMMENTAIRE.

II. Οφείλεις — λειτουργίας, ou λειτουργίες, accusatif pluriel en grec moderne. Voir J. Psichari, *Essais de gram. histor. néo-grecque*, I, 83 sqq. — En grec classique ἐκλειψιν. Voir Sophocles, *Greek Lexicon of the roman and byz. Periods from B. C. 146 to a. d. 1100*.

III. ἵνα — τὸ = αὐτό, en passant par l'intermédiaire ἀτό. Cf. ἀτός, ἀτοῦ, etc. Meisterhans p. 48, § 18, 3; p. 121, § 59, 51, note 1097; p. 122, § 59, c. 11 — ἀπάνω = ἐπάνω = ἐπὶ, ἄνω. Le premier α s'explique soit par l'influence de ἀπό, soit par une assimilation avec l'α de la deuxième syllabe : cf. *Les inscriptions de Paros*, par H. Pernot, dans J. Psichari, *Études de philologie néo-grecque*, 1892, p. 47 — εἰς τὸν ϖασχοντα.

IV. Τὸν = αὐτόν — ῥίπτῃ = ῥίπτῃ, cf. Thumb, *Handbuch der neugr. Volksspr.*, § 202, 1 — τὴν ὅλον ἐξυσλερινήν (= ὑσλέραν), cf. Vassiliev, notes.

V. Χάρτα = χάρτην. Vassiliev : χάρτα(ν) βεβραινὸν, cf. *Byz. zeitschr.*, Band I, p. 557 sqq. Δεβριανῶν = δὴ βριαρὸν (?), un papier fort, solide, un parchemin.

VI. Ἠνόμει de νόμος?

VII. Μελχιωρι. Vassiliev : Μελχιωρ. Vassiliev : ἅγ(ι)ο(ς), Θεὸς, (ἅγιος) ἰσχυρος, Σουσαν(ν)ά. Vassiliev : Τζιπριάνους = «Ciprianus» italo-lat. Vassiliev. ἔ(θ) = et.

VIII. «Domine» — «Jesum» (p. *Jesu*) — «Christe» — «filius» (?) pour *fili* — «decorio altissimum» (η = ι).

IX. «Libera de isto morbum», pour *morbo* — ισλο μορβορ = ισλο μορβουμ? — «per merita beata virtuosa et gloriosa» — H. Pernot «per Ma-

ριοῦζα ἔθ πέρσου Φραγο ἀποσΊολροὺν πετρὸ ἔθ παῦτα ἔθαν τοῦ δόνατη, ἀλλὰ ἐδώμ, ἄμεν.

(x) Ἀπράαμ, Ἀπράαμ, καὶ ἀπραγμούς Φάκει, σάκει, μινιάκει, καὶ τὸ πάτερ ἡμῶν γ΄ Φοράς. ἐδυδύ, ἐζαρώτ, ἐζαρέτ.

(xi) ΧρισΊέ, ἐλέησον. Κύριε, ἐλέησον τὸν δοῦλόν σου ὀδεῖνα ἀπὸ τὸ δαιμονιακὸν σκίον ὅπου ἔχει. καὶ εἰπὲ αὐτῷ εἰς τὸ δεξιὸν αὐτοῦ ὠτιόν.

---

ria» (?) — Basset : «liberate istum morbum per matrem beatam, virtuosam et gloriosam» (?) *Apocryph. éthiopiens*, p. 6 — «per suffragium apostolorum Petro (p. *Petri*) et Paulo (p. *Pauli*)» (?) — Vassil. : ἐθ παύλῳ ἔθ ἀντουδόνατι — et παντου (p. παντός) δυνατοῦ (?) «du Tout-Puissant» — «edoma (morbum) (?) amen».

x. Ἀπραγμούς «Abraamus»; σάκει «Isaac»?

xi. Τὴν δαιμονιακὴν σκιάν (?) — ὀδεῖνα accusatif. Cf. Prodrome (xiie siècle) dans Legrand, *Biblioth. gr. vulg.*, I.

On peut essayer de restituer le texte primitif de la façon suivante[1] :

(i) ιϐ΄. Περὶ τοῦ ἀδελΦικοῦ, ὅταν πιάσῃ τὸν ἄνθρωπον.

(ii) Ὠφείλεις ποιεῖν εἰς τὴν αὐτὴν διάταξιν λειτουργίαις ε΄ εἰς λεῖψιν σελήνης, τῇ ε΄ καὶ τῷ σαββάτῳ· (iii) καὶ νὰ τὸ λέγῃ εἰς πᾶσαν λειτουργίαν ἀπάνω εἰς τοῦ πάσχοντος· (iv) καὶ νὰ τὸν ῥίκτῃ εἰς τὰ ἅγια καὶ εἰς τὴν ὅλου ἐξυσΊερινὴν λειτουργίαν· (v) νὰ τὸ γράΦῃ εἰς χάρτα δὴ βριαρὸν, καὶ νὰ τὸ δένῃ εἰς τον αὐχένα τοῦ πάσχοντος ταῦτα.

(vi) — — — — — — — — — — — νοσοϐούρ — — — — — — τὸν τραμόρϐουμ καὶ — — — δὴ ἠνόμει.

(vii) Κάσπαρ, Μελχίωρι, Βαλτασάρ, ἅγιος Θεὸς, ἅγιος ἰσχυρὸς, ἅγιος ἀθάνατος, ὡσαννά, Σουσανὰ ἀγαθῆ, Λατζίακος, Μενέθ, Λαμιανὸς, Λίνα, Σκέλπους, ἔθ Τζιπρίανους.

(viii) Δόμινε Τζεσοὺμ ΚρίσΊε, Φιλίκους, δεκύριο ἀλτήσημουμ (ix) λιπέρα δὲ ἴσΊο μορϐουμ πὲρ μέριτα μπέατα βερτύουσα ἔθ γλυρίουζα ἔθ πὲρ σούΦραγιουμ ἀποσΊόλορουμ πέτρο ἔθ παυλο ἔθ παντοῦ τοῦ δυνατοῦ, ἀλλὰ ἐδώμα, ἄμεν.

(x) Ἀπράαμ, Ἀπράαμ, καὶ ἀπράαμὸς —, ἰσαακει, — καὶ τὸ πάτερ ἡμῶν γ΄ Φοράς. — — —.

(xi) ΧρισΊέ, ἐλεήσον. Κύριε, ἐλέησον τὸν δοῦλόν σου ὀδεῖνα ἀπὸ τὸ δαιμονιακὸν σκίον ὅπου ἔχει, καὶ εἰπὲ αὐτῷ εἰς τὸ δεξιὸν αὐτοῦ ὠτίον.

[1] Chaque mot qui, figurant dans le manuscrit, est omis ici comme inintelligible, est remplacé par un trait (—).

Les incorrections et les altérations du manuscrit doivent être attribuées à deux causes : l'ignorance du pur idiome grec, de la part de l'auteur, et la négligence ou l'inintelligence de la part des copistes. On s'est appliqué, dans les notes qui précèdent et dans les remarques qui suivent, à relever toutes les fautes, qu'elles soient imputables aux scribes ou à l'auteur. Mais, en essayant de restituer le texte primitif et authentique, il a paru bon de faire une différence entre ces deux sources d'imperfection. Ramener le texte à une forme aussi correcte que possible, c'eût été le défigurer encore, puisque l'auteur, étant de l'époque byzantine (il était d'une époque antérieure nécessairement, et peut-être antérieure de beaucoup, à la date du manuscrit, qui est de 1497) et écrivant des formules populaires d'incantation, devait être étranger à la connaissance du grec classique et accoutumé aux locutions vicieuses qui étaient en usage de son temps. Il s'est donc agi, dans notre essai de restitution, de supprimer seulement les leçons fautives et les altérations que les copistes avaient pu introduire dans le texte parce qu'ils étaient distraits ou qu'ils ne comprenaient pas. Tout le reste, correct ou incorrect, devait être respecté. En général, les fautes de langue proprement dites, les formes et locutions byzantines ont été considérées comme venant de l'auteur et maintenues; les défigurations, les démembrements et les sutures des mots ou du texte ont paru être du fait des copistes et ont été autant que possible réparés. Encore se peut-il fort bien que, dans ce choix à faire entre les taches à conserver et celles à effacer, nous en ayons par erreur enlevé qui étaient de l'auteur et laissé subsister qui émanaient des copistes.

Ἀδελφικοῦ (I) étant un adjectif qui signifie fraternel, doit se rapporter à un substantif sous-entendu, peut-être *πάθους*. Il s'agirait alors d'une affection physique ou morale, d'une maladie ou d'une mauvaise passion — (II) *τῇ ε΄=τῇ πεμπτῇ ἡμέρᾳ*. Dans *ῥίπτῃ* (voir IV) il convient de voir une forme de *ῥίπλω* (*ῥίπλῃ*) je porte à, je pousse à. Cf. Plutarque : *ῥίπλειν εἰς ἐλπίδας ἀπόρους*. Cf. la grammaire de Simon Portius, éd. W. Meyer, p. 187. Quant à *ἐξυσλερινήν* (IV), ce mot semble être une forme dérivée à la basse époque de *ὑσλέραν*.

Dans *δέντῃ* (V) de *δένω*, « je lie », en grec moderne (en grec classique *δέω*), le *ν* est analogique, cf. *φθά-ν-ω*. La coutume d'attacher ou de suspendre au cou des amulettes, des médailles, des scapulaires, ou un objet quelconque de piété n'a rien qui doive étonner.

Les mots magiques (*Σοδονόρ*, *σαφίλ*, *μοδόχ*, etc., voir VI) n'appartiennent ni à la langue grecque ni à la langue latine; ni,

suivant toute apparence, à aucune langue. Leur chercher un sens, ce serait sans doute peine perdue. L'un d'eux cependant, *νοσεβούρ*, est peut-être le mot *νόσος* (VI) suivi d'un suffixe de fantaisie, et *τρανμόρβουμ* (VI) pourrait être un composé de mots latins *trans* et *morbum*.

Ces mots, qui doivent agir sur la volonté de la divinité, présentent certains artifices de son et certaines similitudes de lettres, sans doute afin de frapper davantage l'oreille et l'esprit. « Les syllabes, dit M. Maspero, (dans les mots magiques) sont choisies de manière à faire sonner la voix qui les énonce et à la porter au loin... Les mots magiques sont composés... sur un plan tel que les intonations successives, au lieu de se contrarier, s'appuient et se développent progressivement, jusqu'à donner à la voix du magicien son maximum d'intensité et de puissance, jusqu'à la porter à travers l'espace aux êtres qu'elle doit évoquer[1]. » C'est ainsi que l'on peut noter le retour persistant dans un petit nombre de lignes, des sons *o* et *op* qui sont sonores : *σοδονόρ... μοδόχ· χοχόηλ· βολοτρόρ... σκοποόρ· γολγόλ... νοσεβούρ· μοθοόρ.*, etc. (voir VI); la tendance à répéter la même lettre au commencement de deux syllabes consécutives : *χοχόηλ*, *γολγόλ* (VI), *ἐδυδύ* (X); à reprendre le même mot sans changement ou bien avec un léger changement, dans les voyelles de préférence : *Φαμούλ*, *Φαμούλ* (VI); *ἅγιος* répété par trois fois (VII); *Ἀπράαμ*, *Ἀπράαμ Ἀπρααμούς* (X); *Θονοβόλ*, *Θαναβίλ* (VI); *ἐζαρώτ*, *ἐζαρέτ* (X); à juxtaposer des mots de terminaisons semblables : *Φάκει*, *ισαάκει*, *μινιάκει* (X); à produire des allitérations ou des paronomases : *ὡσαννά*, *Σουσανὰ* (VII).

D'autre part, ces similitudes et ces analogies de sons et de mots obligeaient celui qui prononçait la formule à une minutieuse attention pour qu'aucune erreur de prononciation ne se produisît. La moindre interversion, la moindre omission détruisaient le charme, qui, sans ces manquements, eût été irrésistible pour la divinité. Cf. *Bibl. égyptolog.*, p. 299. C'est ce qui fournissait toujours une explication plausible aux magiciens toutes les fois qu'une incantation était restée sans effet.

Les mots *Δόμινε Τζεσοὺμ Κρίστε* (VIII) et suivants, selon toute apparence, sont des mots latins écrits en caractères grecs. *Κρίστε* par un K répond au latin Christe et non au grec *χριστέ* (XI). Il faut noter l'accusatif incorrect *Jesum* (*Τζεσοὺμ*) avec le vocatif *Christe*, et si l'on admet la leçon *decurio altissimum*, l'accusatif ou le vocatif neutre du superlatif qui se rapporte au vocatif du substantif masculin *decurio*. Si *δεκριαλτησὴμ τούμ* doit se lire *decurio altissimum*, *decurio* sera devenu *δεκρι* par la disparition (suppres-

[1] *Bibl. égyptol.*, p. 303.

sion ou bien oubli) de l'*u* et l'élision de l'*o*, devant l'*a* de *altissimum*. Ce qui milite en faveur de cette explication, c'est que le mot *decurio* qui semble assez bien révélé par *δεκρι* donne un sens acceptable. Ce nom de *decurio* était parfois attribué à un dieu, comme le prouve le texte suivant de Tertullien : «Satis rideo etiam Deos *decuriones* cujusque municipii, quibus honor intra muros suos determinatur.» Tert. 2 *ad Nat.* 8., v. Forcellini, *decurio*. Quelquefois certains mots ont été séparés en deux tronçons dont le premier a été soudé tant bien que mal au mot précédent, tandis que l'autre est resté isolé. Des sections et des soudures de ce genre ainsi que des suppressions ou des interversions de lettres ont été opérées sur les mots : *ϖερμέρτι μπέα ταβέρτους ἐγλυριοῦζα* (IX) = *ϖερ μεριτ(α) μπεατα βερτ(υ)ουσ(α) ε(θ) γλυριουζα = per merita beata virtuosa et gloriosa*. Le *π* et le *β* grecs représentent le *b* et le *v* latins. De même *ϖέρσου Φράγο* (IX) = *ϖερ συνφραγ(ι)ου(μ) = per suffragium*. *Λιπέρα δὲ ἰσ1ομορβὸρ* semble bien mis pour *libera de isto morbo* ou : *libera de isto morbum* pour *morbo*. Si *ἀλλὰ ἐδώμ, ἄμεν* (IX), peut être transcrit par *ἀλλὰ edom(a)*, amen, en sous-entendant *morbum* avec *edoma* (ce qui n'est nullement certain), on a un entrelacement et comme une guirlande de mots grecs, latins, hébreux. La dernière partie du morceau (voir XI) est, comme la première, écrite en un grec peu correct, mais à peu près intelligible.

Voici, sous toutes réserves, la traduction française des parties qui semblent de nature à être traduites :

(I) 12. Pour le mal fraternel (?), lorsqu'il tourmente le patient.

(II) Tu dois faire dans le même ordre des prières au nombre de cinq à l'époque d'une éclipse de lune, le cinquième jour et le jour du Sabbat; (III) et fais en sorte pour chaque prière de parler au-dessus du patient, (IV) et de porter son esprit aux choses saintes et à ces prières, jusqu'à la toute dernière, (V) et d'écrire ces paroles sur parchemin, et de les attacher au cou de celui qui est atteint de ce mal.

(VI) .....

(VII) Kaspar, Melchior, Baltasar, Dieu saint, saint et fort, saint et immortel, hosanna, Susanne la bonne, Lajiacos, Meneth, Damianos, Lina, Skelpos et Ciprianos.

(VIII) Seigneur Jésus-Christ, le Fils, chef suprême (IX), délivre (-le) de cette maladie par tes mérites bienheureux, vertueux et glorieux et par le suffrage des Apôtres Pierre et Paul et du Tout-Puissant, mais dompte (la maladie), amen.

(x) Abraam, Abraam et Abraam..... Isaac..... et le « notre père » trois fois...

(xi) Christ, aie pitié, maître, aie pitié de ton esclave, un tel, pour le tirer de ces ténèbres diaboliques où il est; et parle-lui dans l'oreille droite.

A. Fournier.

DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE MANDÉ.

(FIN.)

ÉPI, *kourou* (pierre), *koulou.*
ÉPIDERME, *goulou*, *gouron*, *golo.*
ÉPIER, *bélémi.*
ÉPINE, *woni.* ‖ —, pointe de bois, *yiri misé.*
ÉPOQUE, *touma.* ‖ A L'—, *o touma.*
ÉPOUSE, *mousou*; *fouroula.*
ÉPOUSER, *fourou.* ‖ S'—, *fourou ké.*
EPOUVANTABLE. C'EST —, *a ka dyougou hali.*
EPOUX, *ké*; *fouroula.*
ERGOT, *dountoun kourouni.*
ESCLAVAGE, *dyonya.* ‖ EMMENER EN —, *tanaé dyon yé.* ‖ ÊTRE EN —, *dyon bé.*
ESCLAVE, *dyon.* ‖ ÊTRE —, *dyon bé.*
ESPÉRER, *dyigi bé... ro*; *kono* (attendre).
ESPION, *dyanfa-tigi*; *galadida*; *tégéré.*
ESPIONNAGE, *gala*, *dodoli.*
ESPOIR, *dyigi.* ‖ AVOIR L'—, *dyigi bé ro*; *kono* (attendre).
ESPRIT, âme, *ni.* ‖ —, habileté, finesse, *hakili* (Ar.), *fakili.*
ESSAIM, *li-baya*, *di-baya.*
EST, *koron.* ‖ A L'—, *koronfé*, *koronamafa*, *korona*, *korono.* Je vais à l'Est, *m'bé takha koronamafa.* Kankan est à l'est de Kouroussa, *Kankan bé Kouroussa koronfé.*
ESTOMAC, *dousou*, *dousou-disi.*
ET, *ani*, *ni*, *i.* Mon père et mon frère, *m'fa ni n'doro-ké.* ‖ —, entre deux phrases ne se traduit pas. Il m'a vu et il s'est sauvé, *a ka n'yé a borita.*
ETABLE, *wéré*, *woré.*
ÉTALON, *sou-nké*, *sou-ké.*
ÉTAT, empire, *dyamani.* ‖ —, métier. Quel est l'état de ton père? *i fa bé bakha moun ké* (quel travail fait ton père)?
ÉTEINDRE du feu, *tasouma fakha* (tirer le feu); *tasouma-fa.*
ÉTEINT. LE FEU EST —, *tasouma sara* (le feu est mort); *a bé fakhala.*

Étendre, allonger, *féné*, *foni*. ‖ —, agrandir, *bounya*; du linge, *dobé*.

Éternel. C'est —, *a té ban* (cela ne finira pas).

Étincelle, *kara*.

Étoffe, *fani*, *fini*, *fanou* (K.), *fano* (K.), *gisé*.

Étoile, *lolo*, *dolo*, *dali*. ‖ —, filante, *lolo borila*.

Étonné. Être —, *bé fili*.

Étonner. S'—, *bé fili*.

Étoupe, *fou*, *fou-mougou*.

Étranger, *douna*, *dounan-ké*; *nabado*; *nwana*, *ngana* (Bel.).

Étrangler, *kan siri*, *kan sama* (serrer le cou).

Être. — 1. Se trouver, *bé*. Où es-tu? *i bé mi*. Au passé, on emploie *touma* (autrefois) abrégé en *toum'* ou *toun'*. Tu étais là, *i toum' bé yé*. Il n'est pas là, *a nté yé*. Il n'était pas là, *a toum'té yé*. ‖ 2. —, auxiliaire, *bé* ou *ka*, *kha* (K.); ou le prétérit des verbes neutres ou réfléchis. Il est mort, *a sara*. ‖ 3. —, comme verbe ayant un nom pour attribut, *yé*. . . *yé*. Je suis roi, *n'yé fama yé*. ‖ 4. C'est, *dé*, *dou*, *lé mou*, *dé cé*. C'est moi, *né dou*. C'est toi qui es le chef? *i koun-tigi dé*. ‖ 5. Ne pas —, *té*, *nté*. N'est-ce pas? *ko di* (qu'as-tu dit)? Qu'est-ce que c'est? *moun la?* Qui est là? *dyoman bé yan?* ‖ 6. Appartenir, *bé*. . . *fé*; . . . *ta* (possession). Ce cheval est à moi, *gni sou n'ta lé mou* (ce cheval c'est ma possession) ou *nyi sou bé né fé*.

Étrier, *négé-sin*, *négé-sé*, *négé-singo* (K.).

Étrivière, *négé-sin-dyoulou* (courroie d'étrier).

Étroit. C'est —, *a man dyan*, *a ma boun* (ce n'est pas large); *a ka fara*; *a ka doua*, *a ka doro*.

Européen, *toubabou*, *fara-dyé* (couleur blanche).

Évader. S'—, *bori*, *boli*.

Éveiller, *lawouli*. ‖ S'—, *wouli*; *man sinokhò folo* (ne plus dormir).

Exact, vrai, *tonya*, *tléna*.

Examiner, . . .*ro dyé*, . . .*ro yé*, . . . *ro nyé* (voir dedans).

Excepté, *fon*; *téménkho*; *famaké*.

Excrément, *bou*.

Excuse, *daro*, *golóya*.

Excuser. S'—, *bakhatou*.

Expirer, *sa* (mourir).

Exprès. Faire —, *karaba*. Qui est fait exprès, *karbalé*.

Extrémité, *koun* (tête); *dyou* (derrière).

F

Fable, *tali ; nsiri.*

Fabriquer, *dara, dala, da.* Fabrique-moi un sabre, *i ka fan dara n'yé.*

Face, figure, *nya, nyé-da, nyénéno.* ‖ En — de, *nya.*

Fâché. Il est —, *a ka séli.*

Fâcher. Se —, *séli ké, séli.*

Facile. C'est —, *a ka nyi, nyouma, a man goulé* (ce n'est pas difficile).

Façon. De cette —, *nyi, nyokhon.* ‖ En aucune —, se tourne par : pas du tout. Voir *Tout.*

Façonner, *dara, dala, da.*

Factionnaire, *sakélala.*

Fagot, *lokho siri, lokho doni, nyonso.*

Faible. Il est —, *a man fanya* (il n'est pas fort) ; *fanga nté koun* (la force n'est pas en lui) ; *a ka finyé.*

Faim, *konkho, khonkho* (K.). J'ai faim, *konko bé, na* (la faim est en moi).

Fainéant, *salaba.*

Faire. — 1. *ké.* ‖ 2. Devant un verbe se traduit par le préfixe *la.* Il a fait tuer, *a lafa.* ‖ 3. — ses besoins, *bou kè.* ‖ 4. Se —, *kè.* Comment se fait-il que ? *moun kéra* (qu'est-ce qui s'est fait) ? ‖ 5. — beau, mauvais temps, *a bé nyi, a ma nyi.* ‖ 6. Finir, *ban.* C'est fait, *a bana, a banta* (K.).

Falaise, *mana.*

Falloir, se tourne par : être obligé, *kan.* Il faut que tu partes, *i bé ban ka takha.* ‖ S'en —, se tourne par : ne... pas encore. Il s'en faut que tu aies fini, *i ma ban folo.* Il s'en faut de peu que, se tourne par : presque. Voir ce mot.

Famille, *baléma, badéma, badélou, badéoudou ; lou* (case). ‖ —, race, *si.* ‖ Nom de —, *dyamou ; si-tokho.*

Famine, *konko ; makou.*

Fange, *bokho ; nokho, noua.*

Fangeux, *bokhoba ; nokhoba, nouaba.*

Fantassin, *sinama.*

Faon, *sina-din, sina-dé.*

Fardeau, *doni.*

Farine, *mougou.* ‖ — de mil, *nyon mougou.*

Fatigant. C'est —, *a bé ségéba.*

Fatigue, *ségéli.*

Fatiguer, *ségé.* Je suis fatigué, *n'ségéna, n'ségéra.*

Faucille, *woloso.*

Faute, *tonyo ; khaké ; fila.*

Faux, *adj.*, *fanga ; tonya nté* (pas vrai). ‖ —, pas sincère, *kalon-tigi*, *kalon-fola*.

Favori. — 1. *koro-sigi*. ‖ 2. Barbe, *tama-si* (poils de la joue).

Fécond, *douna*.

Fêler, *fakha*, *fa*. Il a fêlé le canari, *a ka dakha fa*. Le canari est fêlé, *dakha fala*.

Femelle, *mousou*, *mouso* (K.).

Femme, *mousou*, *mouso* (K.). ‖ — mariée, *mousou fouroula*. ‖ Jeune —, *sina mousou*.

Fendre, *tégé* (couper) ; *atyi*.

Fente, *wo ; folo*.

Fer, *négé*, *négo* (K.).

Fermer, *tougou*, *toutoro ; dyoso* (Bél.). Ferme ta porte, *da tougou ; koun tougou*.

Fesse, *dyou-kouna*. ‖ Les —s. *dyou*.

Fessée, *dyou-gosi*. ‖ donner une —, *dyou gosi*.

Fête, *sali*, *sali-ba*.

Fétu de paille, *bin kisi*.

Feu, *tasouna*, *taséma*, *ta*. ‖ — de cuisine, *gandi*, *gadi*, *goni*. Allumer du feu, *tasouna mana*. Éteindre le, *tasouna fakha* (tuer le feu). Le feu est éteint, *tasouna sara* (le feu est mort) ; *tasouna bé fakhala* (le feu a été tué).

Feuille, *fira*, *fita*.

Feuillu, *firaba*, *fitaba*.

Fi ! *tyia*.

Ficher en terre, *tourou*.

Ficus à gros fruits, *tourou*, *toro ;* à petits fruits ronds et à feuilles peu charnues, *doubalin*, *doubalé*.

Fiel, *kounou*, *kono*, *kouna*.

Fiente, *bou*.

Fièvre, *gwin*, *fari-gwin* (chaleur du corps) ; *farouga ; mbalou*.

Figue, *tourou din*.

Figure, *nyénéno*, *néno*, *nano*.

Fil. — 1. *kari*, *gari*, *gara*, *garo* (K.). ‖ 2. Le — de l'eau, *dyi diginda*.

Filament de végétaux que l'on tresse, *fou*.

Filer, *wourindi*.

Filet pour la pêche, *dyou*, *dyo*. ‖ — pour transporter les effets, *yélo*, *yéton*.

Fille, *din-mousou*, *dé-mousou*, *dingo-mouso* (K.). ‖ Jeune —, *soun-kourou*.

Fils, *din-ké*, *dé-nké*, *dingo-khé* (K.). ‖ Arrière-petit-—, *mo-din*, *mo-dé*.

Fin. — 1. *Subst.*, *laban ; tlara ;* c'est la fin, *a bana*. ‖ 2. *Adj.*, *mésé*, *misé*, *miséma*, *méséni*. ‖ 3. Spirituel, *niba*.

Finir, *ban*. Il a fini de travailler, *a ka bakha ban*. C'est fini, *a bana*, *a banta*. Ce n'est pas fini, *a ma ban*.

Flageller, *gosi dyoulouma* (frapper avec une corde).

Flageolet, *fouli*, *fli*.

Flairer, *souma ; dayiké*.

Flèche, *binyé*, *byéné*, *byen*. Lancer une flèche, *binyé bo*.

Fleur, *firi*, *fyéré*, *yiri fou-dyé*. || Bouton de —, *firi koun*. || En —, *firiba*.

Fleuve, *ba*. || Bras d'un —, *ba-boulou*.

Flotter, *féléfala*.

Flûte, *foulé*, *flé*. || — en bambou avec deux calebasses aux bouts, *fabéré soro*.

Foie, *binyé*, *byéné*, *byen*.

Foin, *bin*, *bin a dyara* (de l'herbe sèche).

Fois, *sinya*. Combien de fois? *sinya déli?* Deux fois, *sinya foula*. Une autre fois, *sinya dola*. Toutes les fois que, *siyni-'o-sinya*. La première fois, *sinya folo*. La dernière fois, *sinya kourala*. A la fois, *nyokhonfé*, *nyouanfé* (ensemble).

Folie, *fatoyé*, *faé*.

Fond, *dyou*, *dyou-kouma*. Au fond du fleuve, *dyi dyouro*.

Fonder, *dou*.

Force, *sanba*, *sanbé ; barké*, *barka*, *fanga*, *fanya*.

Forcé. Il est —, *a bé kan*.

Forcément, *ni fanga*, *ni fanya*.

Forcer quelqu'un à faire quelque chose, *digi ; diakouya*, *fanya*, *fékha*.

Forêt, *kone ; tou*, *tou-ba*.

Forge, *noumou-yoro*.

Forger, *dara*, *dala*, *da ; négé*, *dara*.

Forgeron, *noumou*, *noumou-ké ; négé-darala*, *négé-dala*.

Fort, *fanya ; sanbé-tigi ; barké-tigi*.

Fortune, *nafoulou*, *naflo*, *nafourou*.

Fosse, fossé, *dinka*, *dényé ; wourou-wourou*.

Fossoyeur, *salé-dinka-sina* (celui qui creuse les fosses des morts).

Fou, *fato*.

Foudre, *san-ta* (le feu du ciel).

Fouet, *bwéné ; gényé*, *ganya ; bisa*.

Fouetter, *dyou gosi*.

Fouine pour la pêche, *masaka*.

Foule, *mokho syama*.

Fouler, *takhama*.

Fourbe, *kalon-tigi*, *kalonla*, *kalon-fola*.

Fourche, *darama*, *tourouma*, *soroma*.

Fourmi, *méné-méné*, *dougou-méné ; gololi*. || —-cadavre, *kélé-kélé*.

|| Petite — rouge, *manyan woulé*. || Petite — noire, *manyan*. || Grande — rouge, *limyo*.

Fourmilière, *dougou-méné-boun, méné-boun*.

Fourneau à fer, *gwansou, ganso; banbé*.

Fourreau, *tan, fan-tan; giva, gwana*.

Foyer, *gandi-yoro*. || — de forge, *banbé*.

Fracas, *woyo-ba*.

Fragile. C'est —, *a bé fakhala kou man goulé* (cela se casse facilement).

Frais. C'est —, *a ka fyé; souma*. De l'eau fraîche, *dyi souma*.

Franc. — 1. *Adj., tonya; sobélé*. || 2. *Subst., tama* (K. B.). Cinq francs, *dalési, dalésina* (B.).

Franchir, *pan kofé, koma*.

Frapper, *gosi, bougou, bogo; fènta*. || — à la porte, *fo ka dou*.

Frère aîné, *koro, koto, koron-ké, koto-ké, balima, balimé*. || — cadet, *doro, doré-ké, doua, douani*.

Froid, *adj., souma; nénéba*. J'ai froid, *néné bé na*. || Saison —e, *fou néné*.

Fromager, arbre, *baman, bantan*.

Fronde, *dyokourou, tou faran, tou fran*.

Front, *fon, fon-da, fon-koun*.

Frotter, *sousou*.

Fruit, *yiri-din, yiri-dé* (enfant d'arbre).

Fuir, *bori, boli, bouri*.

Fumée. *sisi, siso* (K.).

Fumer, 1. Faire de la fumée, *sisi ké; mina*. || 2. — du tabac, *dyamba mi*. Tabac à fumer, *dyamba*. || 3. Mettre du fumier, *dyangi sigi*.

Fumier, *dyangi; bou*.

Furieux. Il est —, *a bé séli kou-dyougou*.

Fuseau, *gènda*. || Lest du —, *gènda-koro, gènda-koto* (K.).

Fusil, *marfa, morifa* (Ko.), *momfa* (Kour); *gidi; négé* (Ségou); *founkaro* (Ko.). || — à pierre, *kérébou marfa*. || Pierre à —, *kérébou, kerbo*. || — à deux coups, *da foula*. || Coup de —, *marfa gosi*.

Fusiller, *marfa gosi, marfa tyala*.

Futur, *a bè na* (qui arrivera).

G

Gage. — 1. Solde, *sara*. || 2. Garantie, *kérésa*.

Gagner, *soro* (recevoir). || — au jeu, *no*.

Gai. Il est —, *toulouba, tlonba*.

Gale, *manya, nganya; mporo*.

Galette de farine, *nyomi*, *nkomi*, *ngoumi*.
Galeux, *manya-tigi*, *manyaba*.
Galoper, *sou-bori*, *poroko-poroko*.
Garçon, *din-ké*. || Petit —, *din-misé*, *di-misé*; *tyé-gana*. || Jeune —, *bila-koro*. || Bon —, *kamarin*, *kamalé*.
Garde. — *Subst. fém.*, *saké*. || 2. *Subst. masc.*, *sakélala*. || Avoir la — de, *kanta*, *dodo*.
Garder de, veiller sur, *kanta*, *dodo*, *kolési*. || —, monter la garde, *sakéla*, *sakéla-ké*.
Gardien, *kantalila*, *dodolila*, *kaninala*, *sakélala*.
Gauche, *nouma*. La main gauche, *nouman-boulou*, *boulou nouma* (Ko.).
Gencive, *yéli-nyi*.
Gendre, *bita*, *bira*, *bitan-ké*, *biran-ké*.
Gêné, *félé*.
Généreux, *saraka-dila* (qui donne l'aumône).
Génisse, *nisi-din-mousou*, *nisi-dé-mousou*, *nisi-yéré*, *nisi-gré*.
Genou, *kambarin-koun*, *kimbré-koun*, *koumbélé*. || Se mettre à —, *nyonki*. Il est à genoux, *a nyonkira*.
Gens, *mokholou*; *maou* (B.).
Gentil. Il est —, *a ka nyi*.
Gerbe, *bin-siri*.
Geste, *boulouta*, *bolota*.
Gibier, *soubou*, *soubou mé bé woulo to*, *sougou*, *sogo*.
Gigot, *woutou*, *woro*, *sa-woro*.
Girofle, *bana fousi*, *bana fountyé*, *koranpolé*.
Glace, miroir, *doungaré*, *dounkaro* (K.), *yayéla* (Ko.).
Gland, ornement en cuir, *toundou*.
Glapir, *kasi*.
Glisser, *kombo*.
Gloire, *dyaya*.
Glorieux, *dyayala*.
Goitre, *kan-fourou*.
Goitreux, *kan-fouroula*.
Gombo, plante, *gan*, *khandyo* (K.).
Gomme, *kambari*, *mana*.
Gommier, *barakaté*.
Gonfle, *fonyéta*.
Gonfler, *founou*.
Gorge, *kan*, *kango* (K.), *kouni*. || — de montagnes, *kourou-wou*.
Gosier, *kan*.
Gourde, *bolé*, *bodin*, *foroko dingo* (K.).
Gourmand, *domoliba*.
Gourmander, *lamo*.
Gourmette, *boumou*.

Gracieux, *douaba.*
Grain, graine, *si, khési.*
Graisse, *toulou, tlo.*
Grand. — de taille, *dyan.* ‖ — dans toutes les dimensions, *ba* (suffixe), *boun.*
Grandir, *bounya.* Il a grandi, *a bounyana.*
Gras, *toulouba, tloba.*
Grave. Maladie —, *goulé.*
Gravier, *béré, bélé.*
Gravir, *yélé, élé.*
Gré. Bon gré, mal —, *ni bafé; fé i nta fé.*
Grêle, *fasalin, fasalé.*
Grenier en paille, *dyouginé.* ‖ — en forme de case, *boutou, bounou, bano.* ‖ — monté sur des pierres, *kourou-koro bounou.*
Grenouille, *tori, toti, toto* (K.).
Grenu, *késéba.*
Griffe, *soni; wasa.*
Griller, *dyani.*
Grillon, *kéré.*
Grimper, *yélé, élé.*
Griot, *dyali, dyali-ké, dyali-mousou.*
Gris, *si-dyé* (poils blancs), *si-gé, sé-gé.*
Gris-gris, *basi, boli* (de fétichistes); *safé, séfé* (écrit). ‖ — fait avec une queue de cheval, *toura-kou.*
Grogner, *kasi.*
Gronder, *kélé; la-mo.*
Gros. Il est —, *a ka boun.* ‖ —, *ba* (suffixe).
Grossesse, *konoma.*
Grossir, *bounya.*
Grotte, *kolou-boun; fanfan.*
Grue couronnée, *kouma-kono* (l'oiseau qui parle).
Gué, *dyoubé; dankari.*
Guéable, *tégéba* (qu'on peut traverser).
Guenille, *fani-koro, fano khoto* (K.).
Guenon, *gon-mousou.*
Guêpard, *dyokholon-din.*
Guêpe, *dounou kérènté.*
Guérir. Il est guéri : *a ka kèndé;* il guérira, *a bé kèndé.* Le médecin te guérira, *basikéla b'i kèndé-ké.*
Guerre, *kélé.*
Guerrier, *kélébakha, kéléla; sofa.*
Guetter, *félé, flé.*
Gueule, *da.* ‖ — Tapée (lézard), *kanan, kana-kana.*
Guide, *sila nya-boulala.*
Guider, *sila nya-boula.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Guinée (étoffe bleue), *bagi-fin.*
Guitare à une ou trois cordes, *koni, goni; kountingo* (K.) ‖ — à quatre cordes, *kora, dyali-koni, koni-bakha-ba.* ‖ — à six cordes, *donba* (B.), *dan* (M.).

H

Habile, *hakilila, fakilila, khakilila.*
Habiller. S'—, *fani dou* (mettre un pagne).
Habitant, *sigila mokho, sigila maou* (B.). Les habitants du village, *souro mokholou, dougouro maou* (B.).
Habitation, *sigi-yoro; boun* (case); *bara* (chez).
Habiter, *sigi, sigila.*
Habitude, *dali, délo, délila, déri, mamou.* ‖ Prendre l'— de, *folo dalili.* ‖ Perdre l'— de, *ma dalili filo.* ‖ Avoir l'— de, *dalili.*
Habituel, *dalila, dérila; namoula:*
Harituer, *dalita.* Être habitué, *dalili, déla.*
Hache, *dyèndé, yèndé, yéné; dyélé; tégéla.* ‖ — de forgeron, pour travailler le bois, *léséli, déséli.*
Haie, *sansan, sinsan.*
Haine, *ténéya; bana, bano* (K.).
Haïr, *téné, ban.*
Haleine, *da-fonyo, da-fyen.*
Haler, tirer, *sama.*
Halte! *i lo!*
Hamac, *dyou, dyo* (filet).
Hameçon, *doli, doni, dondi; kori.*
Hanche, *toko; solo.*
Hangar pour palabres, *gwa; boulou; banan; béra.*
Hardi, *fari, fati, féré.*
Hardiesse, *fariya, fatiya.*
Haricot, *soso.* ‖ Gros —, *so-ba.*
Harpe à vingt et une cordes, *kora; sorombata; simbi.*
Harpon, *soula.*
Haut. — 1. *Adj., dyan* (long); *san-dyan.* ‖ 2. *Adv.* (En —), *santa, sanro, sano.*
Hauteur, *san-dyana.*
Hé! *o!* (suffixe) Hé! Samba, *Samba o!* Hé l'homme! *tyéo!*
Hélas! *waï!*
Henné, *dyabé woulé.*
Hennir, *kasi.*
Herbe, *bin.* ‖ —s hautes, *bin-kala.*
Hérisson, *bala; dyougouni; kouroumi, kouloukari.*
Héritage, *tinyé, tyéné, tyen.*

Hériter, *tinyé ta.*
Héritier, *tinyé taba ; nyako.*
Herménette, *sanpé ; kobili ; kosi.*
Hernie, *kérén-kéré, kéyé-kéyé.*
Heure. De bonne —, *dyouni, àyono* (K.). ‖ Tout à l'—, *tara-linyan.* ‖ Sur l'—, *sa-sa, si-sa.* 2 heures, *sali-fana.*
Heureux. Il est —, *n bé wordi.* ‖ C'est —, *a ka di.*
Heurter, *gosi.*
Hier, *kounou.* ‖ Avant-—, *kounou-ko ; khounou-ko* (K.).
Hippopotame, *mali, mani.*
Hirondelle, *nokho-nokholin, nakha-nakhano* (K.), *nanano.*
Histoire, *tali.*
Hivernage, *saninya, sénya.* ‖ Pendant l'—, *saninyaro.* ‖ Fin de l'—, *wou.*
Homicide. — 1. Crime, *mokho-fakhali, ma-fali.* ‖ 2. Auteur du crime, *mokho-fakhala, ma-falikéla.*
Homme, *ma* (B.) ; *mokho* (K. M.). ‖ — adulte, *tyé, ké, khé.* ‖ Jeune —, *kamarin, kamaréba ; ga.* ‖ — âgé, *tyé-mokho.* ‖ — blanc, *toubabou, toubalé, mokho-dyé ; fara gwé, fata dyé.* ‖ — noir, *mokho fin.* ‖ — libre, *foro, horon.*
Honnête, *nyi, nyima, nyouma.*
Honte, *malou.*
Honteux, *maloula, malouta.*
Hoquet, *yégéré, yigirou ; sokouti.*
Horreur, *dyougouya.*
Horrible. C'est —, *a ka dyougou hali.*
Hospitalité, *diya, diya-tigi.* ‖ Donner l'—, *dyigi* (accueillir). ‖ Recevoir l'—, *diya mouta, diya soro.*
Hôte, qui reçoit, *diya-tigi.* ‖ —, qui est reçu, *diya-moutala.*
Houe, *daba.*
Huile, *toulou, tlo.*
Huit, *ségi.*
Huitième, *ségina.*
Huître d'eau douce, *gonala ; kaya ; kiba.*
Humble, *maloula, malouta.*
Humide. C'est —, *dyi ba ro* (il y a de l'eau) ; *a nyigira* (c'est mouillé) ; *a soumara.*
Humilité, *malou.*
Huppe (oiseau), *tourou, tlo.*
Hurler, *kasi.*
Hyène, *nama, nama-koro, souroukou.*
Hypocrite, *fyéma.*

I

Ici, *yan*, *yanfé*, *dyanfé*. Viens ici, *nayan*, *na dyan*; *dyani*, *yano*. Il a passé par ici, *a ka tanbi yan*. Sors d'ici, *bo yano*.
Idiot, *fato*.
Igname, *kou*.
Ignorance, *lon baliya*, *don baliya*.
Ignorant, *fasani*, *fasané*, *lon-balila*, *don-balila*.
Ignorer, *ma lon* (ne pas savoir). Je l'ignore, *ma lon*; *'ma nyi lon* (pour *né ma lon*, je ne sais pas).
Iguane d'eau, *kana*. ‖ — de terre, *konto*.
Il, *a*. Il est venu, *a nara*. ‖ —s, *alou*, *nyimbé* (K.).
Île, *gongo*; *disé*.
Îlot, *gongo din*; *gongo misé*.
Image, *mimi*.
Imbécile. C'est un —, *a ka fou yé lon* (il ne sait rien). Imbécile! *fou yé lon* (tu ne sais rien)!
Imiter, *adou*.
Immaculé, *nadali*.
Immédiatement, *sa-sa*, *sa-yéré*. Il va venir immédiatement, *a bé na sa-sa*.
Immense, *boun-ba*.
Immerger, *boula dyiro* (mettre dans l'eau).
Imminent, *a bé na sa-sa* (qui va arriver tout de suite).
Immobile. Il est —, *a ka mounyo*.
Immortel. Il est —, *a nté sa* (il ne mourra pas); *sabali*.
Impatient. Il est —, *a ma mounyo* (il n'est pas calme).
Impénétrable. C'est —, *mokho nté dou* (l'homme n'y entrera pas).
Imperceptible. C'est—, *mokho nté yé* (l'homme ne le voit pas).
Imperméable. C'est —, *dyi nté dou* (l'eau n'entre pas).
Impertinent. Il est —, *a bé néniba*.
Impie, *kafri* (Ar.).
Impitoyable. Il est —, *makari nta'ro* (la pitié n'est pas en lui).
Impoli. Il est —, *a ma lébélé*.
Important. C'est —, *boun-ba*, *a ka golé*. ‖ Un chef —, *koun-tigi a ka golé*.
Importer; cela m'importe, *né koun a ro* (ma tête est là-dedans); cela ne m'importe pas, *né koun ta ro* (ma tête n'est pas là-dedans).
Impossible. Cela m'est impossible, *ma sé* (je ne puis pas).
Impôt, *sara*, *salé*.
Imprudent. Il est —, *malo ta ro* (la honte n'est pas en lui).
Inanimé. Il est —, *a sara*, *a sale*.
Incandescent. Il est —, *tasouma aro* (le feu y est).

Incessant. C'est —, *a nté ban* (cela ne finit pas).
Incompréhensible. C'est —; on tourne par : *ma mé* (ne pas comprendre).
Incrédule, *dabalila*, *danabalila*.
Indécis. Il est —, *a ma lon a ka moun ké* (il ne sait que faire).
Indifférent. C'est —; cela m'est —, *'koun ta ro* (ma tête n'est pas là-dedans).
Indiquer, *non; manto*.
Indulgence, *toli*.
Indulgent. Il est —, *a bé toliba*.
Industrieux, *dabari-tigi; kéou* (habile).
Inégal. Ces cases sont inégales, *nyi boun té kan*.
Inexact, faux. C'est —, *tonya nté* (ce n'est pas vrai), *fanya dou*.
Infaillible. Il est —, *a nté fili* (il ne se trompe pas); *fili-balila*.
Infini. C'est —, *a nté ban* (cela ne finira pas).
Infirme, *fyénina*, *fyentala*.
Inhabité, *sigila nté yé* (il n'y a pas d'habitant).
Inhumain. Il est —, *a ka féri*.
Inhumer un cadavre, *salé dou*.
Inique. Il est —, *a man kiti; a man kényé*.
Injure, *néni; dyala*, *nyani*.
Injurier, *néniba; dyala-kéba; nyani-kéla*.
Injurieux, *néniba; dyala-kéba; nyani-kéla*.
Innombrable, *dan balila*.
Inondation, *dyi-ba*.
Inonder, *dafidi*.
Inquiet. Il est —, *a ka nyani*.
Insecte, *dyenbéré*.
Insolence, *néni*, *nyani; dyala*.
Insolent. Il est —, *néniba*, *nyaniba*, *dyala-kéla*.
Instant, *sa; ita*. ‖ A l'—, *sa-sa*, *sa-yéné*.
Insulte, *néni*, *nyani; dyala*.
Insulter, *neni-ké*, *nya-ké; dyala ké*.
Insulteur, *néni-kéla*, *nyani-kéla; dyala-kéla*.
Intelligence, *hakili*, *fakili khakili; ni* (esprit).
Intelligent, *hakilila*, *fakilila khakilila*, *a ka kéou*.
Intérieur, *adj.*, *kono* (dans). ‖ A l'—, *kono*, *ro* (dans). A l'intérieur de la case, *boun kono*.
Interprète, *dalaminala*.
Interpréter, *dalamina*.
Interroger, *nyiminka* (demander).
Intestins. Les —, *nougou*.
Intrépide. Il est —, *a ka fari*.
Irrité. Il est —, *a ka séli*, *a ka sari*.
Islamisme, *Mohamadou sila*.

Isolé. Il est —, *a bé kili.*
Ivoire, *sama nyi*, *kaflé nyi* (dent d'éléphant); *sama nyingo* (K.).
Ivre. Il est —, *a bé fonyoto; a bé dolo-miba.*
Ivrogne, *dolo-miba* (qui boit du dolo); *dlo-miba; dlo-bélaba.*

J

Jadis, *folo; touma folo; touma.*
Jaillir, *bo.*
Jalousie, *nangouya.*
Jaloux. Il est —, *a bé nangouyaba; a bé nangouya ké.*
Jamais, *abada* (Ar.), *abara.* Je ne l'ai jamais vu, *'ma o toum-'o-touma yé.*
Jambe, *sin-koulou*, *sin-kourou*, *sana-koulou*, *singo-kourou* (K.). ‖ Croiser les —s, *sin-gwasi.*
Japper, *kasi* (crier).
Jardin, *nyokho*, *nafé.* ‖ — au bord d'un ruisseau, *nako.*
Jardinier, *nafé-tigi*, *nafé-tyikéla* (l'homme qui travaille au jardin).
Jarre, canari à eau, *dyi-dakha-ba;* grand vase en terre, *finyé.*
Jarret, *nambiri*, *toukoulou.*
Jatte en bois, *kouna.*
Jaune, *basi-gé* (M.), *basi-khoi* (M.). ‖ — brun, *sisi-gé* (couleur de fumée), *sisi-basi.*
Javelot, *tama*, *tanba*, *tanbo* (K.); *narama.*
Je, *nté*, *né*, *n'*, *m'*.
Jeter, *fili*, *faïlo* (K.), *ti.* ‖ —, laisser de côté, *boula*, *bla* (B.), *tou.* ‖ — des pierres, *kourou sin.*
Jeu, *toulon*, *tlon*, *dlon*, *tlo* (B.).
Jeudi, *alkhamsa*, *alakamésa* (Ar.).
Jeun. Être en —, *souna.*
Jeûne, *subst.*, *souna* (jeûne des Musulmans); *souna-kalou* (le mois du jeûne).
Jeune, *adj.*, *koura*, *kouta.* ‖ — homme, *ga*, *kamalé*, *kamarlin.*
Jeunesse, *kamarinya.*
Joie, *nyakhali; dika*, *dina.*
Joli. Il est —, *a ka nyi*, *a ka di.*
Joue, *tama*, *da-fourgou* (le sac de la bouche); *da-goulou* (la peau de la bouche); *tya.*
Jouer, *toulon-ké; dlon-ké.* ‖ — d'un instrument, *fo* (parler).
Joueur, *toulonba*, *toulonkéla*, *tlonba*, *tloba.*
Jour, *tili*, *télé*, *tlé* (soleil); *loun*, *lon*, *don*, *doo* (espace de vingt-quatre heures). ‖ Un —, *loungo.* ‖ L'autre —, *loungo.* ‖ Tous

LES —S, *loungo-loun.* ‖ FAIRE —, *dougou-gé;* il fait jour, *a dougou-géra.*

JOURNELLEMENT, *loungo-loun.*

JOYEUX, *nyakhali; dikaba, dinalé.*

JUGE, *kélé-tégéla, kiri-tégala, kiti-tégélo* (K.); *sarya-tégéla.*

JUGER, *kélé tégé, kiri tégé, kiti-tégé; saria tégé.*

JUMEAUX. DES —, *foulani, flanyou.*

JUMENT, *sou-mousou, souo-mouso* (K.).

JURER, *kali-fo.*

JUSQU'À, *bé; ka takha, ka ta; to.* Jusqu'où vas-tu? *í bé takha fo mi?* De Kankan à Kita, *ka bo Kankan ka takha Kita.* Jusqu'à demain, *bé sini.* ‖ — CE QUE, ne se traduit pas. Attends jusqu'à ce que je vienne, *a kono m'bé na* (attends, je vais venir).

JUSTE, *kiti-kéla; kényé* (droit). ‖ —, précisément, *adv., tonya.*

K

KARITÉ (mot wolof), *sé.* BEURRE DE —, *sé-toulou, sé-tlo, sé-dlou.*

KOLA (mot wolof), *wourou, woro.*

L

LÀ, *adv., yé, yanfé, dé, dyanfé.* ‖ DE —, *foufé, yani, yano.* ‖ AU DE—, se tourne par : plus loin, *dyan.* Il y a un village au delà de la montagne, *dougou a ka dyan kourou yé,* ou *kourou la.* ‖ ——BAS, *dyanfé.* ‖ ——DESSUS, *kango,* ‖ DE —, de cette chose, *nyi kou lé ka ké* (c'est ce qui a fait). ‖ CE... —, *nyi.* Cet homme-là, *nyi tyé; tyé déma.*

LAC, *dala, dla, dala-ba.*

LÂCHE, peureux, *dyito, sílana, sirana.* ‖ —, pas tendu, *a man tili; tlé.* ‖ AVOIR LE VENTRE —, *kono bori, boli.*

LÂCHER, laisser aller, *boula, bla* (B.). ‖ —, détendre, *fili dondi, boula dondi; digi.* ‖ — PIED, *bi* (tomber); *bori* (s'enfuir). ‖ — la bride à un cheval, *karfé digi.*

LÂCHETÉ, *dyitoya.*

LADRE, *dyougou.*

LADRERIE, *dyougouya.*

LAID. IL EST —, *a ma nyi, a ka dyougou.*

LAIE, *lé-mousou.*

LAINE, *sakha-si, sa-si.* ‖ — du Dyenné, *kasa.*

LAISSER, *boula, bla* (B.); *tou.* ‖ —, léguer, *boula; tou.* Laisse-moi passer, *a tou n'ka tanbi.* Laisse-moi tranquille, *m'bla; a tou.*

LAIT, *nono.* ‖ — de vache, *nisi-nono.* ‖ — de chèvre, *ba-non .* ‖ — de brebis, *sakha-nono, sa-nono.* ‖ — frais, *nono kèndé,*

nono kéné. || — caillé, *nono koumou*, *nono koumo* (Kh.). || — de la veille, *nono mé sinokhota* (du lait qui a dormi). || Petit —, *nono-dyi* (l'eau du lait). || Frère de —, *balou-din.* || Cochon de —, *fali din.*

Laiton, *soula gé.*

Lambeau, *kourou*, *koulou*, *krou.* || Mettre en —, *fakha.* || Être en —, *bé fakhala.*

Lame, *késé.* || — de couteau, *mourou késé.*

Lamentation, *mountoya.*

Lamenter (Se), *kasi*, *mounto.*

Lamentin, *ma.*

Lampe, *firina*, *firiné.* || — godet en fer avec manche, *goni.*

Lamper, *mi nko woulou* (boire comme un chien).

Lance, *tanba*, *tama*, *tanbo* (Kh.).

Lancer, *fili*, *faïlo* (Kh.); *ti.* || — des pierres, *kourou sin*, *fili.* Il m'a lancé des pierres, *a ka kourou fili n'kan.*

Langage, *kouma*, *kan.*

Langue, *né*, *nèn.* || Mauvaise —, *mokho a ka dyougou.* || —, idiome, *kouma.* || Tirer la —, *dawakha*, *né bo* (sortir la langue).

Languissant. Il est —, *a nyouna.*

Lanière, *goulou-dyoulou.*

Lapin, *gélé.*

Largin, *sounyali.*

Large. Il est —, *a ka boun.* Cette case est large, *nyi boun a ka boun.* Cette rivière est large de cent coudées, *nyi ba kono ka nonkonya kémé bo.* || —, *boun-ba.*

Largeur, *bounya.*

Larme, *nya-dyi*, *nyé-dyi*, l'eau des yeux. || Verser des —, *kasi*, pleurer.

Larron, *sounyalila*, *sounyalikéla.*

Las. Il est —, *a ségéra*, *a ségéla.*

Lasser, *ségé.* || Se —, *ségé*, *v. n.*

Lassitude, *ségé.*

Latrine, *bou-yoro*, *bou ké doula.*

Laver, *kou*, *ko.* || Se —, *kou*, *ko*, *v. n.*

Laxatif, *kono-bori-kéla* (qui fait fuir le ventre).

Le, la, les, *nyi; a*, *alou; nyilou.*

Léger. Il est —, *a ka*, *féri*, *féré*, *a man goulé.*

Légèrement, *doni*, *dondi.*

Légitime. Enfant —, *fourou din* (enfant du mariage).

Léguer, *tou* (laisser); *tou. . . boulou* (laisser dans la main).

Lent. Il est —, *a ka souma*, *a ka mounyo.*

Lentement, *souma; mounyo; mounyo-mounyo*, *moundi; moundi-moundi.*

Lenteur, *soumaya.*

Lèpre, *kaba; kouna*, *kouni.*

Lépreux, *kaba-tigi; kouna-tigi.*
Lequel, laquelle, *pr. relatif, mé, min.* Voir *qui.* — *Pr. interrogatif, dyon? dyoma? dyoman?*
Leste. Il est —, *a ka féa, a féata.*
Lettre, *sébi, safé, séfé; bataki, bataké.* ‖ Écrire une —, *bataki sébi.* ‖ Lire une —, *bataki kara.*
Lettré, *kara-mokho* (un homme qui lit).
Levant, *tili-woulita* (le lever du soleil); *tili-bo* (le soleil sort); *koron.* ‖ Au —, *korona, koronfé.*
Lever, soulever, *koro ta.* ‖ Se —, *wouli.* ‖ — *subs.*, *woulita.* ‖ Le moment du lever, *wouli touma.* ‖ — du soleil, *tili-woulita.* Levez-vous! *wouli! alou wouli!* Le vent se lève, *fyen bé na folo* (le vent vient en commençant).
Lèvre, *da-goulou, da-goulo, da-wolo.*
Lézard, *basa, lasa; mouloukou.*
Liane, *nonbo, nonfon.* ‖ — à caoutchouc, *saba.*
Liberté, *foroya, horonya.*
Libre (un homme), *mokho foro, horon.*
Licou, *falamou, kalamou.*
Lien, *sirila; dyoulou; dyala; nyama.*
Lier, *siri.*
Lieu, *yoro; doula.* ‖ Au — de, *a bé nyé. . . to.* J'ai pris du mil au lieu du riz, *n' ka nyon ta a' bé nyé malou to.* ‖ Au — de avec un verbe, *hali, sani.* Au lieu de courir, il s'assied, *hali a ka bori a bé sigi.* ‖ Au — que, *o touma* (pendant ce temps).
Lièvre, *sounsan.*
Ligne à pêche, *dolin-dyoulou* (ficelle à hameçon).
Limaçon, *koto; koto-koto; kourou-kotoba.*
Lime, *kaka, khakha* (K.).
Limer, *kaka, khakha* (K.).
Limon, *bokho; dengaïno* (K.).
Linge, *fani, fanou, fano* (K.). ‖ Un morceau de —, *fani-kourou, fani-késé.*
Lion, *wara-ba, waran-ba, dyara.*
Lionceau, *wara-ba-din.*
Lionne, *wara-ba-mousou.*
Lire, *kara, kala, kran* (B.), *krango* (K.).
Lisse. C'est —, *a ka nouga.*
Lit, *lala, lalan; tara, talan, kalaka.* ‖ — d'une rivière, *ba dinka.*
Livrer, remettre, *di* (donner). ‖ —, trahir, *dyanfa-ké.*
Local, *yoro; doula.*
Localité, *yoro; doula.* ‖ —, village, *dougou* (B.); *sou* (M.).
Logement, *sigi-yoro.*
Loger, *sigila.*
Loi, *namou.*

Loisir, *dyen*, *nyen*. || Avoir le —, *dyen soro*.

Loin. C'est —, *a ka dyan*. Y a-t-il loin d'ici à Bafoulabé? *Ka bo yano, ka takha Bafoulabé a ka dyan? Ani Bafoulabé tyé a ka dyan?* C'est très loin, *a ka dyan hali; a ka dyan kou dyougou*. Ce n'est pas loin, *a ma dyan*. || Bien — de, *hali*. Bien loin de courir, il s'arrête, *hali a ka bori, a bé lo*.

Long. Il est —, *a ka dyan*. || Tout le —, *frrou*.

Longtemps, *touma-ba*. Il y a longtemps, *a ména*. Il n'y a pas longtemps, *a ma mé*.

Longueur, *dyanya*.

Loque, *fani-kourou*. || Mettre en —s, *fakha*. || Être en —s, *bè fakhala*.

Lors de, se tourne par: lorsque, avec le verbe.

Lorsque, *ni*, avec le subjonctif. Lorsqu'il partit, il pleura, *ni a tara, a ka kasi*.

Louange, *dyaya*.

Loucher, *nyépéri*.

Louer, faire l'éloge, *fouma; dyaya ké*.

Loup, *namakoro*.

Lourd. Il est —, *a ka goulé, golé, gwélé, khouti*.

Louve, *nama-koro-mousou*.

Louveteau, *nama-koro-din*.

Lueur, *nokho-woulé, noua-woulé* (tache rouge).

Lui, *a*. || — -même, *a-fan*.

Lumière, *kalou-gé*, clair de lune.

Lumineux, *kalou-gé*.

Lunaison, *karou, kalou, kalo*.

Lundi, *tiné, téné* (Ar.).

Lune, *karou, kalou, kalo*. || Clair de —, *karou-gé*. || Nouvelle —, *karou-dibé*. || Pleine —, *karou-gé*. || Lever de —, *karou woulita*. || Coucher de —, *karou bita*.

M

Mâcher, *nyi-mi*.

Mâchoire, *da-koro-kourou* (l'os de sous la bouche).

Maçon, *banko-dala* (l'homme qui travaille avec la terre).

Magasin, *sani-doula, sani-yoro* (endroit de vente).

Mahométan, *mori*.

Maigre, *fasa, pasa, fasalé*.

Maigreur, *fasaya*.

Maillet, pour battre le linge, *koutoundo*.

Main, *boulou, bolo, blo* (B.). || Battre des —s, *sokho ka fo, tégé ka fo*. || Serrer la —, *boulou mina*. || Tendre la —, *boulou ma-*

khana. ‖ Lever la — sur, *boulou ta ka gosi.* ‖ Croiser les —s, *boulou biri nyokhona.* ‖ Le dos de la —, *boulou ko.* ‖ La paume de la —, *boulou kono.* ‖ En venir aux —s, *boula nyokhonfé.*

Maintenant, *sa-sa; sa-wa* (à la fin de la phrase).

Mais, *bari, nka, nkha* (K.).

Maïs, *kaba* (M.), *manyo, maka* (B.). ‖ Galette de —, *ngomi, nyomi.*

Maison, *boun, boungo, sou.*

Maître, se traduit par : père, *fa.* ‖ — d'esclave, *dyou-tigi; mari-tigi.* ‖ — d'école, *kara-mokho, karalila; dyakatala.* ‖ — professeur, *digiba.*

Mal, *subst. dimi.* ‖ Faire —, *dimi.* Mon ventre me fait mal, *n' kono bé dimi.* ‖ *Adv.* C'est mal, *a ma nyi, a man bété.*

Malade. Il est —, *a ma kèndé* (il n'est pas bien portant), *a ma kéné; a gwana.*

Maladie, *gwa, nso, dimi.*

Malaisé. C'est —, *a ka goulé, golé, gwélé.*

Malédiction, *dangala.*

Malgré, *bana.* ‖ — lui, *banama.*

Malheur, *daya, gaké, nyèmba.*

Malheureux. Il est —, *a bé dayato* (il est dans le malheur), *a bé nyèmbato.*

Malicieux. Il est —, *a ka kéou.*

Malle, *kankéran* (W.).

Malpropre, *nokhoba, nokholé, nouaba, noualé.*

Malpropreté, *nokho, noua.*

Maman, *ba.*

Mamelle, *sin.*

Mamelon, pointe de la mamelle, *taté.* ‖ —, petite colline, *tinti, toundi, toundo.*

Manche d'outil, *kala, koun* (tête). ‖ — de couteau, *mourou-koun.*

Mandibule, *nya-sin.*

Manger, *doumou, dou, domo; domoli-ké; mi,* boire. ‖ Se —, être bon à manger, *a ka di, ka doumou.* J'ai mangé mon couscous, *n'ka basi dou.* J'ai mangé ce matin, *n'ka domoli-ké bi sakhoma.*

Manière, *tyoko; nyami.* A la manière des Blancs, *toubabou tyoko.*

Manioc, *bananinkou, banankou;* amer, *bara.*

Manquer, faire défaut, *té yan, té dyan* (n'être pas là); *dobobé.* ‖ — ne pas atteindre, *dadyé.* ‖ — de, ne pas faire, *fili* (oublier). ‖ —, être fini, *a bana* (il est fini), *a banta.* ‖ — de parole, *kouma bo* (retirer sa parole).

Marabout, *mori.* ‖ —, oiseau, *douba, doubon.*

Marais, *dala, dla, fara; lé.*

Marchand, *dyoula, frikéla.*

Marchandises, *nafoulou, naflou, nafourou.*

Marché, *déba; sani-yoro, san'-i-firi-yoro; lokho, lokhofé.* ‖ Bon —, *songo man dyougou.*
Marcher, *takhama.*
Marcheur, *takhamala.*
Mardi, *talata, tlata* (Ar.).
Mare, *lé.*
Marécage, *bokho-dala, bokho-lé.*
Marécageux, *bokhoba, dèngaino* (K.).
Margouillat, *lasa, basa.*
Mari, *tyé, ké, khé* (K.).
Mariage, *fourou.*
Marier. Se —, *fourou.*
Marmite, *négé-dakha, da* (vase en fer).
Marque, *non; syen.*
Marquer, *nonké, nono, nyonyo; syen boula... ro.*
Marteau, *mantarké; fonlouma.* ‖ — de forgeron, *toli; négé-gosila.*
Martin-pêcheur, *dyiro kono* (l'oiseau qui est dans l'eau).
Massacrer, *fakha, fa.*
Massue, *béré-koun-ba* (grosse tête de bâton); *gérégiké.*
Matelassure de la selle, *dyou bougou* (emplacement des fesses).
Matin, *sakhoma, sokhoma, soukhouma; kona.* De 2 à 3 heures, *dyouni-dyouni, dyouna-dyouna, dyouno-dyouno* (K.). Au chant du coq, *dountoun kouma; douno kouma* (K.). Le lever du soleil, *tili woulita.* A 9 heures, *tili tléma* (le soleil est au milieu). Entre 6 heures et midi, *ni tili nara koun tléma* (quand le soleil sera venu à moitié du zénith). ‖ Ce —, *bi sakhoma.* ‖ Tous les —s, *sakhom'-o-sakhoma.*
Matinée, *sakhoma, sokhoma, soukhouma.*
Matrice, *din-sou* (la maison des enfants).
Maturité, *moya.* ‖ Epoque de la —, *moya touma.* On commence à faire les cultures à la maturité du dougoura, *mokholou bé séné-ké folo dougoura moya touma la.*
Maudire, *danga, dagna; falaki.*
Maudit, *danyato; bokho-bona* (celui qui est sorti du foyer).
Maure, *soulan-ké* (l'homme de cuivre), *sourakha, souraka, sourako* (K.).
Mauvais. Il est —, *a man bété; a ka dyougou.*
Méchant. Il est —, *a ka dyougou.*
Mèche de lampe, *firina.*
Médecin, *basi-kéla; basi-tigi.*
Medecine, *basi.* ‖ Prendre une —, *basi mi.*
Médicament, *basi.*
Médius, troisième doigt, *bantan.*
Meilleur. Il est —, *a ka fisa.*
Mêler, *birisa.*

Melon, *sara*.

Même, après un pronom, *fan*, *fana*; *yéré*. || C'est la — chose, *a bé kélé*, *a bé kan*. || Quand —, *koni*.

Mémoire, *mindaya*.

Menacer, *dougou*.

Mendiant, *sara-minala*; *nyiniba*.

Mener, *nya boula* (marcher devant).

Mensonge, *kouma fanya* (parole fausse); *kalon*.

Menteur, *kalon-tigi*, *kalon-fola*.

Mentir, *fanya fo*; *kalon fo*.

Menton, *bon*, *bonbo*, *bomo*.

Mépriser, *dyolé*, *tigéri*.

Merci, *barka*, *abarka*, *borka* (Ar.), *iniségé*, *inisé*; *m'bâ*.

Mercredi, *arba*, *alaba* (Ar.).

Merde, *bou*, *bo*.

Mère, *ba*.

Mériter, *no*.

Merle, *morane*.

Mesure pour les grains, *mouro*, *mouré*, d'où : moule = 2 kilogrammes de mil; *souma*.

Mesurer, *souma*, *sama*, *sibira*. || — à la coudée, *notikona dyan* (compter les coudées). || — au moule, *mouré dan* (compter les moules).

Mettre, *ké* (faire); *ségi*; *boula*, *bla*. || — un vêtement, *dou*. || — bas, *woulo*.

Meurtre, *fakhali*, *fali*.

Meurtrier, *fakhala*, *fala*, *fakhali-kéla*, *fa-kéla*.

Miauler, *kasi* (crier).

Midi. Il est —, *tili sira koun* (le soleil est arrivé au zénith). || A —, *ni tili sira koun* (quand le soleil sera arrivé au zénith). || Après —, *wourala* (dans la soirée).

Miel, *li*, *di*, *lio* (K.).

Mien. Le —, *n'ta*.

Miette, *késé*; *kourou*.

Mieux. C'est —, Cela vaut —, *a ka fisa*. || Tant —, *a ka fisa*, *a bè na*.

Migraine, *koun dimi*. J'ai la migraine, *n'koun bé dimi*.

Mil, *nyon*, *nyo*. || Petit —, *sanyo souma*. || Gros —, rouge, *bimbiri*; *kindi*; *gédi*; *doroko*. || Gros —, blanc, *nyoli fin*. || Gros —, donnant des cendres alcalines, *gadyaba*. || Mortier à —, *kouloun*. || Pilon à —, *kouloun-kala*. || Piler le —, *nyon sousou*.

Milieu, *tala*, *tla*, *téma*. || Au —, *talan tyé*, *talan tyéro*, *tlan tyéro*, *témoto*.

Mille, *ba* (M.), *bakémé ni kéméfoula ni débé* (B.).

Millet, *fini*, *founi*, *founyo*.

Mince, *misé*, *mésé*, *miséma*.
Mine, *dinka; danba*, *kolon* (puits).
Minuit, *sou tléma* (le milieu de la nuit), *sou tala*, *sou téma*. || A —, *sou talala*.
Miroir, *doungari*, *douabé; yayéla* (Ko.).
Modération, *soumaya*.
Modeste. Il est —, *nyouma*, *nyima; finyé; souma*.
Moelle, *sémé*. || Qui a de la —, *séméba*.
Moi, *nté*, *né*, *n'*, *m'*. || — -même, *né fana*.
Moineau, *gérèn-kono*.
Moins, se traduit par un comparatif; — ou se tourne par : pas autant, *nté iko* (pas comme). || Au —, *této*.
Mois, *karou* (lune), *kalou*, *kalo*.
Moisir, *koumou*.
Moisson, *nyon tégé*. || Faire la —, *tégé* (couper).
Moissonner, *tégé* (couper).
Moitié, *tala*, *tla*, *téma*. || A —, *talan tyé*, *tlan tyé*, *témato*.
Mollet, *sin-kala* (le manche du pied).
Moment, *sa; touma*. || Au —, *ni* (quand); *touma*. || Dans un —, *sa-sa; taralinyan*.
Monde, *aldyouni* (Ar.). || Venir au —, *woulou*. || Tout le —, *mokho bé* (tous les hommes), *mokh'-o-mokho*.
Monnaie en fer usitée dans le Sud, *genzé*.
Montagne, *kourou*, *krou; tinti*, *tinti-ba*. || Le sommet de la —, *tinti koun*. || Le pied de la —, *tinti sin*.
Monter, *yélé*, *élé*. || — à cheval, *sou-ko yélé*, *sou yélé*.
Montrer, *non; dyira*, *dyiri*. || Se —, paraître, *bwa*. || — du doigt, *bouloulo*.
Moquer. Se —, *dougouya; ladégé*. Je m'en moque, *n'koun ta ro* (ma tête n'est pas là-dedans).
Moquerie, *ladégéli*.
Moqueur, *ladégéla*.
Morceau, *késé; kourou*. Un morceau de bois, *iri-kourou*. Un morceau d'étoffe, *fani-kourou*.
Mordre, *kin*, *kinyi*, *kinyiké*.
Mors, *karafé*, *karabé*, *krabé*, *karbé; bomo négé*. || Faire sentir le —, *karafé méta*. || Mettre le —, *karafé dou*. || Ôter le —, *karafé bo*.
Morsure, *kinyi*.
Mort, *subst.*, *saya*. || Il est —, *a sara*, *a salé*. Un homme mort, *mokho salé*.
Mortel.
Mortier, de terre, *banko*. || — à mil, *kouloun*. || Enduire de —, *nokho bankoma*.
Morve, *noun-dyi* (l'eau du nez). || — Maladie des animaux.

Mosquée, *misiri* (Ar.), *mousiré; sali-yoro.*
Mot, *kouma.*
Motif, *dyo.* ‖ Avoir un —, *dyo soro.*
Mou, *wourilé, ma.* ‖ — de caractère, *mounyo, moundi.*
Mouche, *limokho, dimokho; gélé, glé, blé.* ‖ — à miel, *li-késé.*
Moucher. Se —, *noun fyé* (nettoyer le nez).
Mouillé. Il est —, *a nyigira.*
Mouiller. Se —, *nyigi.*
Mourant. Il est —, *a bé sayato.*
Mourir, *sa.* Il est mort, *a sara, a salé.*
Mousse, herbe, *kannya.* —, écume, *dyi kanka, dyi kanya.*
Mousseline, *sasi, sangé.*
Moustache, *da-si* (les poils de la bouche).
Moustique, *sousou.*
Mouton, *sakha, sakho, sa; kolosé.* ‖ — châtré, *kolobo, kobo sakha; sakha mouno.*
Mouvoir. Se —, *loma.*
Moyen, *kékouda; damali; dabali.* ‖ Au — de, . . . *ma, dabaryaro.* ‖ Trouver le — de, *damaliké, dabaliké.*
Muet, *boubou, bobo.*
Mugir, *kasi,* (crier).
Mulet, *sou-fali, fali-ba.*
Multitude, *dyama, dyamadyé.*
Mur, *gwin.* ‖ — d'un village, *dandan, tata; din; koubé, koubéla.*
Mûr. C'est —, *a mora, a mona.* Ce n'est pas mûr, *a ma mo.* ‖ Âge —, *kamarinya.*
Mûrir, *mo.*
Murmure, *da koro kouma* (parole de dans la bouche); *sousou.*
Musc, *sounka.*
Muscle, *fasa, pasa.*
Musicien, *dyali; bourou fola; boudo fola; kounti fola.*
Musique, *foli.* ‖ Faire de la —, *fo.*
Musulman, *mori, moriké.*

N

Nabot, *sourou-mani, soutou-mani* (un petit homme petit).
Nage, *néouli.* ‖ Être en —, *wosi.*
Nageoire, *dyégé sin* (pied de poisson).
Nager, *néou, néon, néouliké.*
Nageur, *néou sila* (celui qui sait nager), *néouba, néonba.*
Naguères, *o touma* (autrefois); *o loun* (un jour), *o doo; loungo, donwo.*
Nain, *sourou-mani, soutou-mani* (un petit homme petit).

Naître, *wolo*, *wolola*.
Narine, *noun-da* (l'ouverture du nez).
Narration, *tali*.
Narrer, *tali fo*.
Naseau, *noun* (nez); *da* (visage).
Nasse, *dyon* (filet).
Natal. Pays —, *wolo dougou*.
Natte, *bilali*, *blali*; *gourali*, *guéradé*; *déla*; *nyantan*; *barau*, *balan*.
Naufrage, *kouloun filila*, *kouloun firéla*; *tounouma*. ‖ Faire —, *tounou*. La pirogue a fait naufrage, *kouloun tounouna*.
Navette, de tisserand, *kouloun*, *kouloun-din*.
Ne... pas, *té*, *nté* (au présent et au futur); *ma* (au passé).
Né. Il est —, *a wolota*. ‖ Premier —, *din folo*.
Néanmoins, *bari*; *nkha*.
Nécessité, *makou*, *woulou*.
Négliger, *fili*, *fli*.
Négoce, *dyago*.
Nègre, *mokho fin*, *tyé fin*, *fara fin*.
Nerf, *fasa*, *pasa*.
Net, *dyé*, *gé*.
Nettoyer, avec de l'eau, *kou*, *ko* (laver). ‖ — avec un balai, *fira*, *fita* (balayer). ‖ — en général, *dyéké*, *géké*.
Neuf, *adj.*, *koura*, *kouta*. Nom de nombre, *kononto*, *khononto*.
Neuvième, *konontona*.
Neveu, *bari-din*, *baréni*, *bènké-din*.
Nez, *noun*, *noungo* (K.).
Nid, *kono-sou*, *kono-boun* (case d'oiseau), *nya*.
Nier, *ladyé*.
Noble, *fama-si* (race de roi); *mansa-si*.
Noce, *fourou*.
Nocturne, *sou ro*, *sou to* (de nuit).
Nœud, *kourou*; *sirila*. ‖ — du bois.
Noir, *fin*, *finma*.
Noix de Kola, *wourou*, *woro*; *gourou*.
Nom, *tokho*, *twa*. ‖ — de famille, *dyamou*. Avoir nom, *o tokho* (son nom).
Nombre, *dana*.
Nombreux, *syama*; *a ka sya*; *kika* (K.).
Nombril, *bara*.
Non, *en-en*, *nté*.
Nord, *kokho-dougou*; *sakhèli*.
Notre, *an*; *ntélou* (K.); *oun*.
Nourrir, *balou*, *labalou*.
Nourrisson, *balou-din*; *sin-miba*.
Nourriture, *balou fèn*.

Nous, *an*, *oun*; *ntélou* (K.).
Nouveau, *koura*, *kouta*.
Noyau, *kourou*, *koulou*.
Noyer. Se —, *digi dyi kono*.
Nu, *bala*, *fétoto*.
Nuage, *kaba-koun*, *kaba*; *nokho*; *san-fin* (ciel noir).
Nubile, *fouroulé*.
Nuire, *tyen*.
Nuisible. Il est —, *a ka dyougou*.
Nuit, *sou*. ‖ De —, *souro*, *souto*. ‖ La — prochaine, *bi souro*. ‖ La — passée, *kounou souro*, *sou tambi bara*.
Nuitamment, *souro*, *souto*.
Nul, aucun, *mokho té*; *mokho ma*, etc. Voir *Aucun*.

O

Obéir, *batou*, *naro*; *kouma mouta* (prendre la parole).
Obéissance, *batouya*, *baroya*.
Obéissant, *batouba*, *baroba*.
Objet, *féri*.
Obliger, forcer, *kan*; *digi*; *dyakouya*; *fanya fékha*; aider, *démé*. Je suis obligé de partir, *n'ka kan ka takha*.
Obscurité, *dibi*.
Obtenir, *soro*.
Occident, *tilibi* (chute du soleil), *tlibi*, *tilibita*, *térébi*.
Odeur, *souma*; *wousoula*. ‖ Une bonne —, *souma ka di*. ‖ Une mauvaise —, *souma bala*; *souma ka dyougou*.
Odorant, *soumaba*.
Œil, *nya*, *nyé*. S'essuyer les yeux, *salon nyé la*. Fermer les yeux, *sinyi*.
Œuf, *kili*. Œuf de poule, *sisé-kili*.
Offense, *bakha*; *tonyo*.
Offenser, *bakhaké*; *tonyo*.
Offrir, *dyé*.
Oignon. Petit —, *dyaba*.
Oiseau, *kono*, *khono* (K.). ‖ — pêcheur, *tintan*.
Oiseleur, *kono-moutala* (celui qui prend les oiseaux).
Oisif, *koké*.
Ombrage, *souma*.
Ombre, *souma*; *loulé*, *doulé*, *dlé*. ‖ A l' —, *souma la*.
On, se traduit par : les hommes, *mokholou*.
Oncle paternel, *barinké*, *bènké*. ‖ — maternel, *dokhoni*, *dwani*.
Ongle, *soni*, *sani*.
Onze, *tan ni kili*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Opposer. S' —, *siné.*
Opulence, *nafoulou, naflou.*
Opulent, *nafoulou-tigi.*
Or, *sanou, sano* (K.). ‖ Puits d' —, *sanou kolou.* ‖ Un gros d' —.
Orage, *san fin* (ciel noir), *dougou-dougano.*
Orageux, *san finma* (ciel noir).
Orange, *lémourou-ba.*
Oranger, *lémourou-yiri.*
Orbite de l'œil, *nya-kourou, nyé-koulou* (os de l'œil).
Ordonner, *tyi, to; sogi; oka.*
Ordre, commandement, *déné.* ‖ —, arrangement.
Ordure, *bou, bo; nokho, noua; nyama.* ‖ Faire des — s, *bou ké.*
Oreille, *toulou, tolo, tlo* (B.). ‖ Se curer l' —, *toulouto bo* (ôter ce qui est dans l'oreille). ‖ Boucle d' —, *toulou géré, toulou-sanou* (or d'oreille). ‖ Prêter l' —, *kouma mouta.* ‖ Perce —, *sani mélé-mélé.*
Oreiller, *biti; koun-dousila, koungoro douna* (où l'on entre sa tête).
Orgueil, *mafa, dyago, finyéya.*
Orgueilleux, *mafalé; dyagoba, finyé, finyéto; gana-gana.*
Orient, *koron; tili-bo* (où le soleil sort). ‖ A l' —, *koronfé, korona-mafa, korona, korono.* Kankan est à l'Est de Kouroussa, *Kankan bé Kouroussa koronfé.*
Originaire. Il est — de, *abanti.* Se tourne par : le lieu de naissance, *woulo-yoro.* Il est originaire de Sankaran, se tourne : le Sankaran est son lieu de naissance, *o woulo-yoro Sankaran lé mou.*
Origine, se rend par : race, *si;* lieu de naissance, *woulo-yoro;* ou par : sortir, *bo.* Il est d'origine royale, *a fama-si dé.*
Ornement, *nyégéli, tyénna, kénya.*
Orner, *nyégé, tyénya, kénya.*
Orphelin, *ferita, falalé, falalin.*
Orteil, *sin-koni, sé-koni.*
Os, *kourou, koulou, kolo.*
Oseille. Sorte d' — indigène, *da.*
Otage, *nomada.*
Ôter, *bo* (sortir); *ta* (prendre).
Ou, ou bien, *fo; wala.* Est-ce un rat ou un iguane? *nyima dé fo kouti?*
Où ?, *mi, minto, mintofé.* Où vas-tu ? *i bé takha mi?* Où est-il parti ? *a tara mintofé.* D'où viens-tu ? *i bora mi?* ‖ Par —, *mi, mintofé, minfé.* Par où a-t-il passé ? *a ka tanbi mintofé.*
Oublier, *nyényéma, nyima, fili.*
Ouest, *tili-bi, tili-bita* (la chute du soleil) *tlé-bi, téré-bi* ‖ A l' —, *tili-bi-fé.*
Oui, *yô.*

Outarde, *toga*, *tonka*.
Outil, *tyakéla*, *tyékélou*, *sakéla*.
Outrage, *dyala*.
Outrager, *dyalaké*.
Outre, *subst*, *fourgou*, *fourgo*, *fouroukou* ‖ En —, *wako*, *wokho* (*k*) ; *ni* (et).
Ouverture, *da*.
Ouvrier, *tyaké*, *saké*.
Ouvrir, *yélé*, *élé*. Ouvre la porte, *da yélé*, *koun yélé*. Sa porte est ouverte, *da bé yéléta*, *da bé yéléla*.
Ovipare, *kiliba*.

P

Pacifique, se tourne par : qui ne fait pas la guerre. Ce roi est pacifique, *nyi mansa nté kéléké*. Ce fut un chef pacifique, *a ma kéléké*.
Pagaye, *dyakala*, *dyagandé*, *dyégala*; *dyoubalila*, *dyoufi*.
Pagne, *fani*, *fanou*, *fano* (K.) ‖ Bandes de —, *fani-mougou*.
Paiement, *sara*.
Paillasson, *karta*, *baloudéla*. — pour les portes, *soloungo*.
Paille, *bin* ‖ Grosse —, *tyi*, *ti*. ‖ Tiges de —, *bin-kala*, *ti-kala*, *kala*. — d'arachide, *tiga-nyara* ‖ Brin de —, *bin késé*.
Paillette d'or, *sanou-mougou*.
Pain de froment, *bourou*. (W). ‖ — de singe, *sita-mougou*; *sita-din*. ‖ — de sucre, *soukrou-koun*. ‖ Sorte de —, fait avec du miel ou maïs en boules, *dégé*.
Paire, se rend par : deux, *foula*, *fla* (K.).
Paître, *doumou*, *domoliké*, *dou*; *géli*.
Paix, *dya*, *héra*. Paix ! *i dé!* (tais-toi); *makou!*
Pal, *koloma*.
Palabre, *korofa*.
Palanquement, *dyasa*.
Pâlir, *éléma*. Il a pâli, *a élémata*.
Palissade, en bois, *san-san*, *sin-sin*, *sin-san*; *dyasa*, *sayné*. (W.). ‖ — en roseau, *sin-sin*, *san-san*.
Palmier, *ban*, *bango*. (K.). ‖ — dattier, *tamarou*, *tamaro*. (K.). ‖ — à vin, *toulou*. ‖ — à huile, *nté*. Vin de palme, *bvin*.
Panier, *sagi*, *ségé*; *siso*; *félé-félé*. ‖ — rond en feuilles, *foufou*.
Panse, *kono*, *khono*. (K.).
Pansement, *dyarali*.
Panser, *dyara*.
Pansu, *kono-ba*, *khono-ba* (K.).
Pantalon, *koursi*, *kourti*, *kourto*; *sarabou*.
Panthère, *warani*, *wara-kala*, *warani-kala*; *dyokholo*,

Pantoufle, *sabata* (Ar.), *sabara*, *samata*, *samara*, *samato* (K.); || — avec dessus, *mouké*.

Papa, *fa*.

Papaye, *mandyé*, *manandyé*.

Papier, *sabé*, *sébé*, *safé*, *séfé*, *kartas* (Ar.); || Feuille de —, *sébé-fira*, *sébé-fita*.

Papillon, *féré-féré*, *péré-péré*; *férini*.

Paquet, *doni*; *siri*; *foufou*. Faire un paquet, *doni siri*, *doni dara*.

Par, se traduit par une tournure. || — ce que, *moun ka tou*, *mémou*. || — Dieu, *billahi*. Il a fait cela par crainte, *a la yé ké a dyito*. Il a un franc par jour, *a bé tama kili soro tilila*. Ranger par catégories, *dara kilin-kilina ma*. Il l'a pris par le pied, *a la mina a sinma*. En t'en allant, passe par Kita, *i taro*, *i ka bo Kitala*; *i bita*, *i ka taïbi Kitala*. Cette lettre est venue par un courrier, *nyi baraki nala courrier-boulou*.

Parallèle, *douo keréfé*.

Paralytique, *nabara*.

Parasol, *libiri-ba*, *dibiri-ba*. Un grand chapeau, *gandourou*.

Parc à bestiaux, *woré*, *wéré*, *wadé*, *wouréla* (W.).

Parce que, *moun ka tou*, *ka tougou*, *ka touga*; *koma*. Je ne suis pas venu parce que je n'ai pas entendu, *'ma na ka touga 'ma mé*.

Pardon, *toubi*; *khakétoya*.

Pardonner, *toubi ta*; *khakéto*.

Pareil. Il est —, *a bé kili*, *a bé kan*, *a bé kakan*, *a bé kakhan* (K.).

Parent, *balima*.

Paresse, *salaya*.

Paresseux, *salabato*, *sala*.

Parfois, *doni sa*.

Parfum, *souma*, *sounka*, *wousoula*.

Parfumer, *sounkaba*; *ousoulaba*.

Parjure, *sosoli*.

Parler, *kouma*; *kouma fo*, *ko*, *kho* (K.). Les gens de Kita parlent malinké, *Kita mokholou bé malinka kouma fo*. || Parle! *a fo*.

Parmi, se tourne par : dans... *ro*; *kono*.

Parole, *kouma*.

Part, *tala*, *tla*. || Quelque —, *yoro-fo*. || Autre —, *yoro dola*. || Nulle —, *yorosi*, *yor'-o-yoro nté*. Il coupa la papaye en trois parts, *a ka mandé tégyé tala sabala*.

Partager, *tala*, *tla*.

Partir, *takha*; *bo*. Quand pars-tu? *I bé takha touma dyoma?* Allons! partons! *an ka takha!* || A — de, *ka bo*. A partir d'ici jusqu'à Siguiri, *ka bo yan*, *ka takha Sigiri*.

Partout, *doula-o-doula; yoro-bé; fan-o-fan.*
Parvenir, *dafa.*
Pas. ‖ Ne —, au présent et au futur, *té*, *nté;* au passé, *ma* ‖ Encore —, *ma... folo.* Il n'est pas encore venu, *a ma na folo.* ‖ — *subst.*, *sago*, *sin*, *sé.* ‖ Faire un faux —, *bi.* ‖ Revenir sur ses —, *sagi*, *sagi ko.* ‖ à — de loup, *stroumyo*, *mounyo.* ‖ Aller au —, en parlant d'un cheval, *takhama.*
Passage, *tanbi-yoro*, *tan'bi-doula.*
Passer, *tanbi*, *témé*, *tami.* Par où as-tu passé? *i ka tanbi sila dyomana.* ‖ Pour —, *féléla*, *fléla.* ‖ Se —, arriver, *na.* ‖ Se —, n'avoir pas besoin de mil, *nyon makou nté n'yé.* ‖ — traverser, *tégé.*
Patate, *wousou*, *wisé*; *konkyo.*
Patient. Il est —, *a ka mounyo.*
Pâtir, *dimi.*
Patrie, *fa-dougou* (pays du père); *woulo-yoro* (lieu de naissance); *dinbaya.*
Patte, *sin*, *sé.*
Pâturage, *gwéni-yoro.*
Pâturer, *gwéni.*
Paume de la main, *boulou-kono*, *boulou-tégé; blo-togo* (B.).
Paupière, *nya-goulou* (la peau de l'œil), *nya-woulou; bawa.*
Pause, en marche, *sara.* Le campement est à deux pauses d'ici, *dakha ka sara foula dian.*
Pauvre, *nyéni*, *nyénibato.*
Payen, *kafri*, *sama-din*; *toun-tigi.*
Payer, *sara.*
Pays, *dyamani* (B. M.), *dyamano* (K.); *dougou* (W. kour.).
Peau, *goulou*, *goulo*, *woulo*, *wolo.* ‖ — de bouc, *soumalo; fourgou*, *fourgo* (K.).
Pêche, *moli.*
Pêcher, *mo*, *molikè; dyégé-mouta* (prendre du poisson).
Pêcheur, *somono* (B.); *molikéla*, *molila*, *yégé-moutala* (qui prend du poisson).
Pédale, *sin-kalama.*
Peigne, *sanila*, *koun-sanila.*
Peigner, *sani*, *soni.*
Peine, *dimi.*
Pêle-mêle, *nyougou*, *nyougo.*
Pelote de fil de tisserand, *dourou.*
Pelure, *fara.*
Pendant, *o touma.* ‖ — que, *o touma*, *a bé.* Pendant que je parlais tu dormais, *o touma n'ka kouna*, *i toun' bé sinokholé.*
Pendre, *siri*, *siti*, *sti* (K.). ‖ —, *v. neutre*, *dolon*, *dlon.*
Pensée, *miri; kono tasé; nourou.*

Penser, *miri; konoto miri; yili; nina.* ‖ — croire, *da.* ‖ — réfléchir, *tasi.*

Pente, *diginda.* La pente de la montagne, *kourou diginda.* Le terrain va en pente, *dougou bé digi.*

Pépin, *kourou, koulou; si.*

Percer, *sokho, soua, sya.* Perce-oreille, *sani mélé-mélé.*

Perche, gaule, *sembéré.*

Percher, *sigi yiri kan* (être sur un arbre).

Perdre, *fili; tounou; tounounda; sankouran; bono.* ‖ — au jeu, ‖ Se — s'égarer.

Perdrix, *woulo, woulo-sisé.*

Père, *fa.* ‖ Grand- —, *mama, bèmba.*

Perle, *kono.*

Permettre, *bafé* (vouloir); *tou, to* (laisser).

Permission. ‖ Donner la —, *bafé* (vouloir); *tou, to* (laisser).

Perroquet. *souloun-ba; kyoro; koulé.*

Perruche, *souloun, solo.*

Personne, (*subst.*) *mokho.* ‖ *Adj. indéf., mokho té* ou *ma.* Personne n'est venu, *mokh'-o-mokho ma na.* Je ne vois personne, *ma mokho yé.*

Pervers, *yaousé.*

Pesant. C'est —, *a ka goulé, golé, gélé.*

Peser, *v. actif, dya, souma dya; v. n.*, se tourne par être pesant.

Pet, *toné, toni.*

Peter, *toné toni.*

Petit, *mésé, méséni; doromandi.* ‖ —, se rend par les diminutifs : *...ni, ...lé, ...lin.* ‖ Il est —, *a ka sourou, soutou.* ‖ —, d'un animal, *din, dé.* Un petit enfant, *din mésé.* Un petit homme, *tyéni, kéni.*

Peu, *doni, dondi; man sya* (pas beaucoup). ‖ Un —, *doni, dondi.* ‖ à — près, *a bé nyanya, a doro.* Attends un peu, *a kono dondi.*

Peur, *sila, sira, sran.* ‖ Faire —, *silanya.* ‖ Avoir —, *bé silana; sila bé na* (être dans la peur; la peur est dans lui). L'homme a peur du lion, *mokho bé wara-ba silana.* Le lion fait peur au lièvre, *wara-ba bé sounsan silanya.*

Peureux, *silana, silaba, siraba.*

Peut-être, *a doro.*

Pièce de guinée, *pis, bagi pis.* (Fr.) ‖ — de 5 francs, *doromé, doroma* (W.). ‖ — de 1 franc, *tama.* ‖ La —, chacun, *kilin-kili.* Les kolas coûtent deux sous pièce, *woro koparo kilin-kili songo.*

Pied, *sin, sé, singo* (K.). ‖ Plante du —, *sin-tégé.* ‖ Fouler aux —, *sin daka.* ‖ Aller à —, *sin takhama.* ‖ Trace de —, *sin, sé, singo.* ‖ —, mesure, *sabiri, sibiri.* ‖ —, d'une montagne, *kourou sin.*

Piège, *bofé, pouro.* ‖ — à oiseaux, *san-san, kono-minala* (ce qui prend les oiseaux). ‖ — à poissons, *yégé-minala* (ce qui prend les poissons). ‖ —, filet, *dyou.*

Pierre, *kourou, krou, koulou.* ‖ —, gros cailloux, *kaba.* ‖ — petits cailloux ferrugineux, *béré, bélé.* ‖ — à fusil, *kérébou.*

Pierreux, *kourouba; kababa.*

Pieu, *bolo; tourou, trou; koloma.* ‖ Enfoncer un —, *koloma tourou.*

Pieux, *dali, dalila.*

Pigeon, *biti; dyéné-touba, dyéné-toufa.* ‖ — vert, *boro-boro, péré-péré.*

Piler, *sousou.*

Pileur, *sousoulila.*

Pillage, *tégéréya, téféréya.*

Pillard, *tégéréla, téféréla.*

Piller, *tégéré, téféré.*

Pilon, *kouloun-kala, yiri-kala.*

Piment, *foronto, fourondo.*

Pince, *bala, baran, balan.*

Pincer, *fodi; nyogi.*

Pintade, *kami, kémé, khamo* (K.).

Pioche indigène, *daba.*

Pipe, *dyamba-dakha* (pot à tabac); *dyama-dakha, dyama-da, di-dakha, di-da, di-ra.*

Piquer, *sokho, soua; mbou.* ‖ Se —, *sokho, soua.* Je me suis piqué la main, *n'bi boulou sokho.*

Piquet, *bolo; koloma.*

Piqûre, *soua-da, sokho-da.*

Pirogue, *kouloun.*

Piroguer, *kouloun-tigi.*

Pis, *subst., taté; siu-noun.* ‖ *Adv.* Tant —, *né koun tu ro* (ma tête n'est pas là-dedans).

Pisser, *souna, nyényégé.*

Pistache de terre (arachide), *tiga.*

Pistolet, *kabousi* (Ar.).

Pitié, *makari.* ‖ Avoir —, *makari.*

Place, *doula; yoro* (lieu); *lo, no.* A ta place, *i noro.* ‖ A la —, de, au lieu de, *a bé gé.* ‖ Faire —, *sila boula.*

Placer, *ké.* ‖ Faire —, *sigi; boula.* ‖ Laisser —.

Place, *dyogi-da; da.*

Plaindre. Se —, *nyouna.*

Plaine, *fouka, foka, fougou, foukha; kéna; fara; soko.*

Plaire, *déa.* Se rend par : être agréable, *ka di, nyima, nyouma.*

Plaisanter, *toulon, tlon; flila; ladi.*

Plaisir, *diya.* ‖ Prendre — à, se tourne par : être agréable, *a ka di.* ‖ Faire —, *ka di.* Cela me fait plaisir, *a ka di n'yé.*

Planche, *koun*, *koun-kourou*.
Plante, *fira*, *fita*; *tourou*. ‖ — du pied, *sin-tégé*, *singo-togo*.
Planter grain à grain, *dan*. ‖ — une branche, un pieu, *tourou*, *trou*.
Planteur, *sénékala*; *tyikéla*; *syakéla*.
Plat, *subst.*, *fakha*. ‖ *Adj.*, *fa*; *wouyou*.
Plateau d'osier, *nyoroko*.
Plein, *falé*. ‖ Être —, *fa*. C'est plein, *a fara*. ‖ — e lune, *karou gé*, *kalou gé*.
Pleur, *nya-dyi*, *nyé-dyi* (l'eau des yeux). ‖ Être en — s, ‖ s, verser des —, *kasi*.
Pleurer, *kasi*, *kasé*, *kisi*.
Pleuvoir. Il pleut, *san-dyi bé bi* (l'eau du ciel tombe); *san-dyi bé na* (l'eau du ciel vient).
Plomb, *négé-kèndé*, *wori-kèndé*. ‖ — de chasse, *miriso*, *mirson*.
Plongeon, *tournou*. ‖ —, oiseau, *ba-kono*.
Plonger, *tournou*, *tounou*.
Ployer, *v. n. digi*.
Pluie, *san-dyi* (l'eau du ciel); *walaka*, ‖ — qui dure toute la journée, *toutou*. ‖ Fin de la —, *ou*. ‖ Saison des — s, *saninya*, *sénya*.
Plume d'oiseau, *si*.
Plumer, *si bo* (enlever les plumes).
Plus, *do* (autre). ‖ De —, en plus, *fisa-o-fisa*. ‖ Ne —, *té*, *nté*. Il ne viendra plus, *a nté na*.
Plusieurs, *syama*; *a ka sya*; *kika* (K.).
Plutôt, *o ka fisa*. Plutôt la mort que l'esclavage, *saya ka fisa dyonya yé*.
Poche, *difa*; *giba*.
Poids, *souma*.
Poignard, *tama-mourou*; *mourou-ba* (grand couteau).
Poignée d'objets, *koun*, *koungo* (tête); *kala* (manche). ‖ — de fusil, *marfa kan* (cou du fusil).
Poignet, *boulou-kala* (manche de la main), *blo-kana*; *boulou-kourou*, *kourou*.
Poil, *si*.
Poilu, *siba*.
Poinçon, *sono*.
Poing, *boulou-kourou*; *kourou*.
Pointe, *né*; *sokho*, *soua*; *misé*, *mésé*; *noun*.
Pointu, *nésa*; *misé*, *mésé*.
Point. Être sur le —, de, se tourne par : tout de suite, *sa-sa*. Je suis sur le point de partir, *m' bé takha sa-sa*. ‖ Le — du jour, *dyouna* (de bonne heure).
Pois. Sorte de — rond, *tiga goulé* (grosse arachide).

Poison, *dabali, donkono; kouna, bara.*
Poisson, *yégé, dyégé, nyégo* (K.).
Poitrine, *disi.*
Poivre, *féfé.* ‖ — de Ségou, *kani fin, khani fingo.*
Polir, *nougouya; tilinké.*
Polisson, *kakala.*
Poltron, *dyito, silaba.*
Pommeau de selle, *nyé-toulou* (oreille de devant). ‖ — de sabre, *fan-koun.*
Pondre, *kili ké* (faire un œuf).
Pont, *sin, singo; sala; bilé.*
Porc, *fali; lé-fali.* ‖ — épic, *bala.*
Porte, ouverture, *da.* ‖ —, ce qui sert à fermer l'ouverture, *koun.* ‖ Fermer la —, *da tougou.* ‖ Ouvrir la —, *da yélé.*
Porter, *doni-ta; tanaé* (B.); *nani.* ‖ Se — bien, *ka kèndé.* ‖ Se — mal, *ma kèndé.*
Porteur, *doni-tala; tanaéba.*
Poser, *ké, sigi; boula.*
Postérité, *bouson.*
Pot, *dakha, da; barma.*
Poteau, *koloma.*
Potier, *dakha-kéla; dakha-darala, da-darala.*
Potiron, *dyé.*
Pou, *nyini, nyamou; folé.*
Pouce, doigt, *boulou-koni-ba* (le gros doigt), *boulou-koun-ba.*
Poudre, *mougou; moumé; bouna.*
Poulailler, *koulou-koulou; sisé-sou; sisé-boun; sisé-sansan.*
Poulain, *sou-din, sou-dé.*
Poule, *sisé, syé.* ‖ — de rocher, *kourou-sisé.*
Poulet, *sisé-din, syé-dé.*
Poumon, *fougou, nila, nilé.*
Pour, *mémo.* En général, ne se traduit pas. Donne-moi de l'eau pour boire; tournez : donne-moi de l'eau que je boive, *dyi di' ma, n' ka mi.* Je te donne ce pagne pour ta femme; tournez : je donne ce pagne à ta femme, *m'bé nyi fani di i mousou ma.*
Pourpier, *sérindi, kounbali; meskoubélé.*
Pourquoi ? se tourne par : qu'est-ce qui fait ?, *moun la ké, moun ka tou, moun kéra* (qu'y a-t-il eu ?); *mou na* (pour quoi ?). Pourquoi n'es-tu pas venu ? *moun la ké i ma na ?* Pourquoi es-tu venu ? *i nara mou na ?* ‖ C'est —, *o dé ka ké* (c'est ce qui a fait).
Poursuivre, *bori ko* (courir derrière).
Pourtant, *katougou.* Voir *Cependant.*
Pourtour, *kéré; kéréfé.*
Pourvu que, *dyakha; ni* (si).
Pousser, *nyori* (K.); *digi, falé.* Il l'a poussé dans l'eau, *a ka o*

falé dyiro. Pousse! *digi.* ‖ —, croître, *modya*, *nyoni.* ‖ — du pied, *digi sinma.*

Poussière, *bougouri*, *bougouni.* Il fait de la poussière, *bougouré woulita.*

Poussif, *nila kili* (qui n'a qu'un poumon).

Poussin, *sisé din.*

Poutre, *tourouma*, *toulouma*, *toloma*; *boungo-yiri* (arbre pour case).

Pouvoir, *né*, *sé.* Je ne peux pas, *n'té sé* ou *'ma sé.* Je ne peux pas marcher, *n' té sé ka takhama.* ‖ —, *subst.*, *séma.* ‖ N'en — *ségé bé na* (la fatigue est dans).

Précéder, *takhama nyé*, *boula nya*, *nyé bo.* Précède-moi sur le chemin, *i ka sila nya boula.*

Précipice, *dinka-ba* (grand trou); *dimé-ba.*

Précipiter, *fili* (jeter); *digi* (pousser).

Prédiction, *bago-foya.*

Prédire, *bago-fo*; *nyimyi.*

Préférer, se tourne par : *gansa*, valoir mieux. Je préfère le riz, tournez : le riz vaut mieux pour moi, *malo bé gansa n'yé.*

Premier, *folo*, *kilina.*

Prendre, *ta*, *mouta*, *mina.* Prends! *a ta! a mina !*

Préparer, *débé*; *siri-ké*; *dara*, *dala*, *da.*

Prépuce, *foro-noun*, *foro-da*; *foto-noun* (K.); *foto-da.*

Présence. En — de, *nya*, *nyé*, *fé.*

Près. C'est —, *a ma dyan* (ce n'est pas loin); *a ka sourou* (B.); *soutou* (K.); *nyokhonfé.*

Présent. Il est —, *a bé yé* (il est là). ‖ A —, *sa-sa*, *si-sa.* ‖ —, cadeau, *son.* Donner en présent, *son-di.*

Presque, *doni sa.*

Presser, *bisi*; *sousou.* ‖ Se —, *tarya*, *térya*, *talya.*

Prêt. C'est —, *a bé na*; *a bana* (c'est fini). ‖ *Subst.*, *donoli.*

Prêter, *fouma*, *sinka*, *dono* (K.), *donoli-ké.* ‖ — serment, *khali.*

Prêteur, *donoba*, *donolila.*

Prévenir, *fouga.*

Prier, *sali*, *sali-ké*; *dali*, *déli*, *dali-ké.*

Prière, *sali*; *dali*, *déli.* ‖ L'heure de la —, *salifana.* ‖ — de 2 heures chez les Musulmans, *sali.* ‖ — de 4 heures, *lànsana.*

Prix, *songo.* Quel est le prix de ceci? *o songo?*

Proche. C'est —, *a ma dyan* (ce n'est pas loin); *a ka sourou*, *soutou* (K.); *a souryara.*

Prodigalité, *tyana.*

Prodigue, *nafoulou-tyana.*

Produire, se tourne par : sortir de, *bo nya.* La plaine produit du riz, tournez : le riz sort de la plaine, *malo bé bo foka nya.*

Professeur, *kara-mokho*, *digiba.*

Profond. C'est —, *a ka doun, dino.* Le puits est profond de vingt coudées, *kolon ka doun nonkonya mouga.*
Profondeur, *dounya.*
Promenade, *takhama; yala.*
Promener. Se —, *takhama; yala.* Je vais me promener, *m'bé takha takhamala* ou *takha ka takhama.*
Promettre, *dégé; fo* (dire).
Prompt, *térya.*
Promptement, *térya.*
Prophète, *kila* (envoyé).
Propre, *dyé, gé; sénoua.* L'eau est-elle propre? *dyi ka sénoua.*
Propreté, *dyéli; fi.*
Prosterner. Se —, *nyounki.*
Prostituée. Femme —, *dyado mousou.*
Protecteur, *déméba, démélila.*
Protection, *démé* (aide).
Protéger, *démé; magé; tanga.*
Provisions de bouche, *fanda.* ‖ — pour la route, *sila-fanda.*
Prunelle de l'œil, *nya-din, nyé-din.*
Puanteur, *souma bala* (odeur mauvaise).
Puberté, *fourou-touma* (le moment du mariage).
Puce, *gara.*
Pucelle, *mousou a ma dyou-ké folo.*
Pudeur, *malo, maloya.*
Puer, *souma bala* (sentir mauvais); *séma.*
Puis, *o ko, o kho* (K.) (après cela).
Puiser, *sori.*
Puissance, *sanba, sanbé.*
Puissant, *sanba-tigi; séba.*
Puits, *kolon, kolongo.* ‖ Creuser un —, *kolon si.*
Pulpe, *fourou.*
Punaise, *tinifé; samakourou.*
Punir par des coups, *gosi, bousa.*
Pur, *dyé, gé, gwé* (Ko.); *délé; dama.*
Purge, *basi; kono bori basi.*
Purger. Se —, *basi mi.*
Pustule, *gounou, sourinya* (S.).
Putois, *sisé-mina-wara* (la bête qui prend les poules); *dyankouna* (chat).

Q

Quadruple, se tourne par quatre fois, *kou nani, sinya nani.*
Quand, *ni; touma* (au moment de). Tu n'es pas venu quand je t'ai appelé, *i ma na ni n'ka kili.* Quand tu es venu, il est sorti,

i na touma a bora. || — ? *interrog., touma mé, touma ména?* Quand es-tu parti?, *i tara touma ména.* || — même, *koni; hali* (quoique). Les Sofas prirent le village, il s'échappa quand même, *a borita, hali sofalou ka dougou mouta.*

Quantité. Une grande —. || En grande —, *syama, a ka sya; kika* (K.); *bélé-bélé.* Il y a une grande quantité de mil dans le grenier, *nyon syama bé bounou kono.*

Quarante, *débé, tan nani.*

Quarantième, *débéna.*

Quart, *naninya, talata tala.*

Quartier, morceau, *késé* || — de la selle, *léfa.*

Quatorze, *tan ni nani.*

Quatorzième, *taun i nanina.*

Quatre, *nani.*

Que, entre deux verbes, ne se traduit pas; on emploie le subjonctif. Dis-lui qu'il vienne, *a fo a yé, a ka na.* Donne-moi de l'eau que je boive, *dyi di 'ma, n'ka mi.* || — devant le complément d'un comparatif, se traduit par la préposition *yé.* Le lait est meilleur que l'eau, *nono ka fisa dyi yé.* Samba est plus grand que Kali, *Samba ka dyan Kali yé.*

Quel? *dyoma, dyoman, dyomana?* Quel homme est venu? *mokho dyoma nara?* Par quel chemin es-tu venu? *i nara sila dyomana.*

Quelconque, *mokh'-o-mokho, mokho bé* (tous les hommes).

Quelque, *nouno; do.* || — 'un, *mokho, ma* (B.) un homme. || — part, *yoro kili; doula kili.* || — fois, *mounya do; sinya do; doun do.*

Quenouille, *dyéné, dyéné-koulou, dyéné-kolo; wènda* (W.).

Querelle, *kélé, kiri; woyo* (du bruit).

Quereller. Se —, *kélé.*

Querelleur, *kéléla, kiriba.*

Question, *nyinika.*

Questionner, *nyinika.*

Queue, *kou.*

Qui, relatif, *mé, min;* ou ne se traduit pas. J'ai vu un homme qui a volé du riz, *n'ka mokho yé, a ka malou sounya.* Le père qui corrige son fils est bon, *fa mé bé din lamo, a ka nyi.* La poule que tu as prise est petite, *i ka sisé mé mouta ka sourou.* || — ? interrogatif, *dyon, dyoma, dyoman?* Qui est là? *dyon bé yan? dyoman bé yan?* Qui es-tu? *i dyon dou?* Qui est-ce? *dyon dou?* Avec qui es-tu? *i bé dyon fé?*

Quinze, *tan ni loulou.*

Quinzième, *tan ni loulouna.*

Quitter, *tou, to, boula, bla* (laisser); *bo* (sortir de).

Quoi ? *mou, moun; di.* Que dit-il ? *a ko mou? a ko di?* Qu'y a-t-il ? *moun la?* Que fais-tu ? *i bé moun ké?*
Quoique, *hali.*

R

Raboteux, *nyimingo* (K.).
Race, *si* (graine); *baléma* (famille); *dyala.*
Racine, *lili, dili, déli, dli* (B.).
Raconter, *tali fo, tali bo; da.*
Rafraîchir, *yé-ké.*
Rage, maladie, *géné-géné.* ‖ —, fureur, *sili, sali, sari.*
Raison. Il a —, *tonya ba boulou* (la vérité est lui). ‖ —, motif, *dyo.* Avoir une raison, un motif, *dyo soro.*
Raisonnable, *hakili, hakilina, fakili, khakili.*
Ralenti, *souma, moundi, mounya.*
Ralentir, *soumaya; mounya.*
Ramasser, *toumbo, tombo, tomo, tyé.*
Ramener, *yeléna.*
Ramper, *fofo, fori; sougati, sougato* (K.).
Rançon, *koun-sara* (le rachat de la tête).
Rancune, *sana.*
Rancunier, *sanaba.*
Rapide. Il est —, *a ka tari.*
Rapidité, *tarya.*
Rappeler, *kili ka sagi* (appeler pour qu'il revienne). ‖ Se —, *hakili sigi.*
Rapporter, *sagi.*
Rare. C'est —, *a ka goulé, golé, gélé, kholé; doni, dondi.*
Raser, *si tégé* (couper les poils).
Rasoir, *sirifé.*
Rassasié. Il est —, *a fara, a fata* (il est plein) *kono fara, khono fata* (K.) (le ventre est plein).
Rassasier, et Se —, *fa* (remplir).
Rassembler, *kafou; ladyé; lédé; kafou nyokhonfé, kafou nyorkhona.* ‖ Se —, *ladyé; kafou; kafou nyokhonfé.*
Rat, *gina, giné.* ‖ — sauvage, *kansoli.* ‖ —, palmiste, *géré, kérin, kérango* (K.).
Rate, *faranyéré.*
Ratière, *nyina dyon* (filet à rats).
Ravager, *ti, tinya, dényé; tégéré.*
Ravin, *foulou; dinka; tinti-dinka.*
Rayon de miel, *li-nyakho, li-wa.*
Rebelle. Il est —, *a ka koungo-golé* (il est dur de tête).
Recéler, *dougou, tougou* (cacher); *togo.*

Recéleur, *tougouba*, *togoba*, *dougouba*.
Récemment, *touma ma mé* (il n'y a pas longtemps).
Récent. C'est —, *a ma mé*.
Recevoir, *soro*, *soto*, *sota*. || —, accueillir, *dyigi*.
Réclamer, *déli*.
Récolte, se forme par : coupe, prise, *tégé*, *ta*. La récolte du mil, *nyon-tégé*, *nyon-ta*. || — d'arachide, *tigalido*.
Récolter, *tégé* (couper); *ta* (ramasser). On a récolté tout le mil, *nyon bé tégéla*.
Récompense, *sara; bounya; lédilé*.
Récompenser, *sara; saradi; lédi*.
Reconnaissant, *barakala*, *barikala*.
Réconcilier et Se —, *sourou nya* (rapprocher); *ké siga* (faire la paix).
Recoudre, *kara kou-koura* (coudre une nouvelle fois).
Recuire, *dyani kou-koura* (cuire une nouvelle fois).
Reculer, *sagi ko; takha kofé*, *ko loma*.
Réel, *tonya*.
Réfléchir, *tasi*.
Réfugier. Se —, *térou*.
Refuser, *ta fé* (ne pas vouloir); *bali* (empêcher). Il a refusé de me recevoir, *a nta fé ka n' dyigi*.
Regard, *féléli*, *fléli*.
Regarder, *félé*, *flé*. || — fixement, *nya lo. . . . . fé*. || — çà et là, *nya nakala*.
Règne, *famaya*, *mansaya*. Sous le règne de Mahmadi, *o touma Mahmadi toun' bé fama yé*
Rein, *souroun*.
Reine, *fama mousou; mansa mousou*.
Rejoindre, *na. . . . . fé* (venir vers). || — deux choses, *ké gé*.
Réjouir. Se —, *bé nyakhali*.
Réjouissant, *nyakhaliba*.
Religion, *sila; sira* (chemin). La religion musulmane, *moriké sila*. La religion chrétienne, *Aïssata sila*.
Remarier. Se —, *fourou kou-koura*, *kou-foula*, *kou-fla*.
Remarquer, *félé*, *flé*.
Remède, *basi*.
Remercier, *tando*, *tanou*.
Remettre à sa place, *syé*.
Remplacer, *gononta*.
Rempli. Il est —, *a fara*, *a bé falé*.
Remplir, *fa*.
Remuer, *loma*. || — le couscous dans le canari, *mourou*, *namourou*.
Renard, *mina*.

Rencontrer, *na nyokhonfé.*
Rendre, *sagi, syé.* ‖ — la bride, *karfé digi.*
Rêne, *karfé-dyoulou, karbé-dyala.*
Renoncer, *soso; boula, bla; tou.*
Rentrer, *dou, sagi ko.* Rentre dans la case, *i ka boun dou.*
Renverser, *bona.*
Repas, *fanda, fana; kouna.*
Repasser le linge, *témina.*
Repentir. Se —, *toubi; mounto.*
Répéter, *kouma, fo kou-foulana; khouma khan.*
Replacer, *syé; sagi o noto* (remettre à sa place).
Replier, *mini.*
Répondre, *dyabi.*
Réponse, *laména.*
Repos, *sigila.* ‖ —, à l'ombre d'un arbre, *yiri-fonyo, yiro-fyen* (K.) (au vent de l'arbre).
Reposer. Se —, *nyonyo; sigi.*
Réprimandé, *lamoli; dyala.*
Réprimander, *lamo; dyala-ké; nafounou.*
Réserve d'armée, *dyon-koro-boulou.*
Résidence, *sigi-yoro.*
Résider, *sigi.* Se tourne par : être habitant. Il réside à Kankan, *a 'bé kankan-ta sigila.*
Résister, *ban.*
Résolution, *giri;* (prendre une) *giri.*
Respect, *bounya, héra, héré.*
Respecter, *bounya.*
Respirer, *nila kili* (appeler avec les poumons), *nyo.*
Ressembler, *boua, bo..... fé.*
Reste, *dorako, dodo, toto.*
Rester, *tou* (laisser), *sigi* (être assis); *kono* (attendre). Il reste du tabac, *sira toura.* ‖ —. Reste ici, *sigi yan.*
Retentir, *fyé.*
Rétif, *kéré.*
Retirer, *bo* (sortir). ‖ Se —, *takha* (s'en aller); *bo* (sortir); *sagi* (retourner).
Retour, *sagi, ségé.*
Retourner, *sagi, sagi ko, ségé.* ‖ Se —, *yéléna, dyéléma.*
Réunir, *ladyé, lédé; kafou, kafou nyokhona.* ‖ Se —, *ladyé, lélé; kafou nyokhona, kafou ni kili.*
Réussir, *ban bété* (finir bien); *ka di.*
Révéler, *bakhi.*
Revenir, *sagi, sagi ko, ségé.*
Rêve, *sinokhora, sokhora, songo.*
Rêver, *sinokhora, sokhora, songo.*

Revêtir, et Se —, *dou*, *do*.
Révolter. Se —, *woulé*, *wouri* (se lever).
Rhume, *moula*, *moura*. J'ai un rhume, *moula bé 'na*.
Riche, *nafoulou-tigi*.
Richesse, *nafoulou*, *naflou*.
Ricin, *sou-bakha-banan; sou-bakha-mana* (l'arbre du croque-mitaine).
Ride, *sama*. ‖ — du front, *fonda sama*.
Rien, se traduit par : pas une chose, *fèn té*, *fèn ma*. ‖ — du tout, *fèngo-fèn té*, *fèngo fèn ma*. Il ne dit rien, *a fèngo-fèn té fo*. Je n'ai rien vu *'ma fèngo-fèn yé*.
Rieur, *yéléla*, *dyéléla*.
Rincer, *kou* (laver); *dyi si*, *dyio si* (K.).
Rire, subst., *yélé*, *dyélé*, *dyélo* (K.); *v.*, *yélé*, *dyélé*, *dyélo* (K.). ‖ Se — de, *dougouya* (se moquer de).
Rivage, *ba da* (bord du fleuve); *da* (bord).
Rival, *sina*.
Rive, *da*, *ba da* (bord du fleuve).
Rivière, *ba*, *dyi-ba*. *koba* (grand ruisseau).
Riz, *malou*, *malo* (Wolof), *mano*.
Rizière, *malou fourou*, *malo foutou*.
Roche, *kourou*, *krou* (K.). ‖ — plate, *fara*, *fata*, *fala*. ‖ — ferrugineuse, *béré*, *bélé*. Le ruisseau aux roches plates, *fara-ko*, *fata-ko*.
Rocher, *kourou* ‖ —, grosse pierre, *kaba*.
Rognon, *ko-kili*.
Roi, *fama*, *mansa*, *masa*.
Rond, *kori*, *korindi*, *korini*, *koni*, *goni*, *godi*.
Ronfler, *koron*, *khoron* (K.).
Ronger, *nyi-mi* (manger avec les dents).
Rônier, *sibi*, *sibo* (K.).
Roseau, *kala* (tige); *wa*, *wo*. ‖ —, pour écrire, *kalam*, *khalam* (Ar.). ‖ —, pour les nattes, *solingo*. ‖ Enceinte en —, *sékourou*
Rosée, *kombi*, *komi*, *khombo* (K.).
Rotin, *tambi*.
Rôtir, *dyani*, *dyéni*.
Rouge, *woulé*, *blé* (B.), *wouléma*.
Rougir, *woulé na* (devenir rouge). ‖ —, avoir honte, *malou*. ‖ Faire —, *malouya*.
Rouille, *nokho*, *noua*.
Rouillé, *nokhola*, *nokhoba*.
Rouiller. Se —, *nokho*.
Rouler, *la mini* (être couché tout le tour); *koulo-koulo*.

Route, *sila*, *sira*, *siro* (K.). ‖ En —, *silaro*, *siloto* (K.). ‖ Faire —, *takha* (aller), *takhama* (marcher).
Royaume, *dyamani*, *dyamano* (K.) (pays); *dougou* (Ko.) (pays).
Rugir, *kasi* (crier).
Rugissement, *wara kasi*, *wara-ba kasi*.
Ruine, *toumbo*, *tombo; bono*.
Ruiner, *bono*.
Ruisseau, *ko*. ‖ —, à fond de sable, *kényé-ko;* à fond de roches plates, *fara-ko*, *fata-ko*. ‖ — vaseux, *bokho-ko*. ‖ — embarrassé de racines, *lilin-ko*, *lin-ko*. ‖ — torrentueux, *wasa-ko*. ‖ Petit —, *kolé*, *koni*. ‖ Grand —, *koba*.
Ruisselet, *kolé*, *koni*, *ko-din*, *ko-dingo*.
Ruminer, *doumou kou-koura*, *doumou kou-foula* (manger deux fois).
Rusé, *kékou*, *kéou; khabi-khali*.

S

Sable, *kényé*, *kyen*, *tyen;* ruisseau à fond de sable, *kényé-ko*, *tyen-ko*.
Sabre, *fan*, *pan*, *fango* (K.); *mourou-ba* (grand couteau). ‖ Cordon de —, *masédou*.
Sac, *boro*, *boto*, *bouéré*.
Sage, *mouma*, *mounyo*, *manyou*, *moundi; naloma*.
Saigner, *dioli bé bo* (le sang sort).
Sain. Il est —, *a ka kèndé*, *a ka kéné*.
Saison sèche, *fou-néné*, *tilima*, *tléma*. ‖ — des pluies, *taratili; saninya*.
Sale. Il est —, *a ka nokho*, *a bé nokhoba*, *a bé nouaba*.
Saler, *kokho ké*, *sigi kokhoto*.
Saleté, *nokho*, *noua*.
Salive, *da-dyi* (l'eau de la bouche).
Saluer, *fou; khonto* (K.).
Salut, *fou*. Salut! *Iniségé! inisé! anisé! anityé! aniké!*
Samedi, *sibiri*, *sibili*.
Sandales, *sabata* (Ar.), *sabara*, *samara*, *samato* (K.). ‖ — couvertes, *mouké*.
Sang, *dyoli*, *dyélou*.
Sanglant, *dyolila*, *dyéloula*.
Sangler, *siri* (lier). ‖ — un cheval, *kirké siri* (attacher la selle).
Sanglier, *lé*, *dé*.
Sangsue, *nouti*, *nori*.
Sans, *ntau; a man ta* (il n'a pas pris); *a ka tou* (il a laissé). Il est parti sans ses kolas, *a tara a man wourou ta* ‖ —, devant un infinitif, se traduit par la négation. Il est sorti sans mettre ses savates, *a bora*, *a ma samara dou*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Santé, *héra*, *héré*. Comment est votre santé? *i bé di* (comment es-tu)? || Être en bonne —, *ka kèndé*, *ka kéné*. || En mauvaise —, *ma kèndé*, *ma kéné*.

Sarakholé, *marka*.

Sauce, *na-dyi*.

Sauter, *pan*.

Sauterelle, *ton*, *to*.

Sauvage (bête), *soubou; wara*; *woulo-sakha*.

Sauver, *kisi*. || Se —, *bori*, *boli*, *bouri*.

Sauveur, *kisila*.

Savant, *kéou; kara-mokho* (qui sait lire); *mori* (marabout).

Savate, *sabata* (Ar.), *sabara*, *samara*, *samato* (K.).

Savoir, *lon*. || Faire —, *sé* (pouvoir). Je ne sais pas faire, *n 'té sé*.

Savon, *safouna* (Fr.). *safina*, *safiné*.

Scie, *kaka*, *kakéla*.

Scier, *tégé kakama* (couper avec une scie).

Sciure de bois, *yiri-mougou* (poussière de bois).

Scorpion, *bountani*.

Seau, *dakha; dyourou*, *satalé*.

Sec. C'est —, *a dyara*. Saison sèche, *tilima*, *tlaminya*.

Sécher, *dya*.

Second, *foulana*, *flana* (B.), *foulanyandou*.

Seconder, *démé* (aider).

Secouer, *goudyou-goudyou*.

Secourir, *démé* (aider).

Secours, *déméli* (aide).

Secret. En —, *dougouro*. || —, subst., *dougou-kouma* (parole cachée); *moun té fo* (ce qu'on ne dit pas.)

Séditieux, *dyanfala*.

Sédition, *dyanfa*.

Seize, *tan ni woro*.

Seizième, *tan ni worona*.

Sel, *kokho*, *koua* (B.).

Selle, *kirké; khirkhé* (K.).

Seller, *kirké la sou ko* (mettre la selle sur le dos du cheval).

Sellier, *garan-ké*.

Semaine, *lokho*, *lokho-koun*, *loua-koun*, *doua-koun*.

Semblable. Il est —, *a bé nyokhon*. Semblable à cela, *nyi nyokhon*.

Semblant. Faire —, se tourne par : paraître, *yé*. Il a fait semblant de s'enfuir, *a yéra bori* (il a paru fuir).

Semence, *si; dani*.

Semer graine à graine, *dan*. || — à la volée, *sari*.

Sensé, *naloma.*

Sentier, *sali ka doro* (un chemin étroit), *sila ka doua* (B.), *sila doromandi.*

Sentinelle, *sakélala.*

Sentir, *souma, soumbou.* ‖ —, au moral, *miri, mouron.*

Séparer, *bo nyokhona, bo nyouana* (B.) (sortir d'ensemble).

Sept, *woron woula, woro-gla* (B.).

Septième, *woron-woulana.*

Serment, *khali, syéné.* Prêter serment, *khali fo.*

Serpent, *sa, dougouma-si, dougouma-fen.*

Serré, dense, *kouna; dournou.*

Serrure, *da-nyi* (dent de la porte); *kankéran-nyi* (dent de la caisse); *da-koun-négé* (fer de la porte).

Serviable, *déméba.*

Service. Rendre —, *démé* (aider); *kisi* (sauver).

Seul, *kéli.*

Si, *ni.* S'il y a des bananes j'en apporterai, *ni n 'ka namasalou yé, m 'bé nati.*

Siège pour s'asseoir, *sigila.* ‖ —, taillé dans un morceau de bois, *kourou, koutou;* en côtes de feuilles de palmier, *ban.*

Siffler, *foulé, flé.*

Sifflet, *foulé, flé.*

Signe, *ti; syen; non.* ‖ Faire —, *tiga.*

Silence. Faire —, *dé, ma kou, da mouta.* Silence! *i dé! ma kou! da mouta!*

Singe, *gon, gongo* (K.). ‖ — vert, *wara.* ‖ — noir, *gongo.*

Sinon, *ni o nté, n 'onté* (si cela n'est pas). Travaille, sinon tu ne mangeras pas, *i ka bakha ké, ni o nté i nté domoliké.*

Situé. Être —, *bé* (être). Où est situé le village, *sou bé mi.*

Six, *woro.*

Sixième, *worona.*

Sobre. Il est —, *a nté mi* (il ne boit pas).

Sobriété, *moya.*

Soeur, *baléma-mousou; tata; ma-mousou.*

Soie, *hariri; handiki; nasara; serki.*

Soif, *dyi-lokho* (besoin d'eau). J'ai soif, *dyi-lokho bé 'na*, ou *m 'bé dyi lokhoto* (je suis dans la soif).

Soir, *woura, woula.* ‖ Le —, *woura la.* ‖ Demain —, *sini woura la.*

Soirée, *woura woula.* ‖ Dans la —, *wourala; sou koro* (vers la nuit); *soumala* (au frais).

Soixante, *tan woro, mantémé.* ‖ — dix, *tan woro-woula.* — dixième, *tan woron-woulano.*

Soixantième, *tan worona.*

Sol, *dougou*. ‖ — d'une case, *dougou-kourou*, *dougou-koulou*; *bougou-sou*.
Soleil, *tili*, *tlé* (B.), *tilo* (K.).
Solide, *goulé*, *golé*, *gélé*.
Solidité, *gouléya*.
Solliciter, *nyininka*.
Sombre, *dibi*.
Sommeil, *sinokho*, *suno* (Kour.). J'ai sommeil, *sinokho bé 'na*, ou *n 'bé sinokhoto*.
Sommet, *koun* (tête).
Son du mil, *nyon-bou*.
Songe, *sinokhora*, *sokhora*, *songo*.
Sonner, *yigi-yigi*.
Sonnette, *talan*, *tlan*; *yigi-yigi*.
Sorcier, *sou-bakha* (qui travaille la nuit); *mama*.
Sorte. Faire en — que, *dabali-ké*; *dabari-ké*; *damali-ké*.
Sortir, *bo*; *wa* (s'en aller).
Sot, *fato*; *fali* (âne); *fabiro*.
Sottise, *fatoya*.
Soudain, *sanyi*, *sa-sa*.
Souffle, *fonyo*, *fyen*.
Souffler, *fonyo ké*; *boun*; *fyen*, *fyé*.
Soufflet de forge, *fan*. ‖ Peau du —, *fan-goulou*. ‖ —, coup, *tyaro tégé* (couper la joue).
Souffleter, *tyaro tégé*.
Souffrir, *ségé*, *dimi*. ‖ Faire —, *dimi*.
Soufre, *timbiriti*.
Souiller, *nokho*, *noua*.
Souillure, *nokho*, *noua*.
Soulever, *korota*.
Soulier, *sabata* (Ar.), *sabara*, *samara*, *samato* (K.).
Soupçon, *yili*.
Soupçonner, *yili*.
Souper, *subst.*, *souro fanda*, *souto fanda* (K.); *v.*, *souro domoliké* (manger pendant la nuit).
Soupirer, *nilé kili* (appeler du poumon).
Source, *dyi-dinka* (trou d'eau); *ba-koun* (tête de rivière). ‖ — d'un cours d'eau, *koun* (tête).
Sourcil, *nya-si* (poils des yeux).
Sourd. Être —, *toulou ma mé* (l'oreille n'entend pas), *toulou goulé* (oreille dure), *toulou golé*, *tlo golé*.
Souris, *nyina din*, *nyiné din*, *nyine dé*.
Sous, *koro*, *koto*, *khoto* (K.). Sous les fromagers, *banan koro*.
Soutenir, *korota*.

Souvenir, *mindoya*. ‖ Se —, *munda ; hakili ba ro*.
Souvent, *sinya syama*, *kou syama*.
Squelette, *sou-kourou*, *sou-koulou* (os de cadavre).
Stagnant, *sigila*, *sigi-yoro*.
Stérile, *bork*.
Sucer, *bosi*, *sousou*.
Succéder, *tyen*.
Sucre, *soukra*, *soukro* (Fr.).
Sud, *woro-dougou* (le pays des Kolas) ; *kanyaga*, *ganyaka*, *banyaka*. ‖ Au —, *woro-dougou fé*.
Suer, *wosi*.
Sueur, *wosi*.
Suffire, se tourne par : assez. Cela suffit, *a sira*, *a tou té ; wasa*.
Suffisamment, *kou wasala*.
Suffisant, *wasala*.
Suite. A la —, *ko*, *ko fé*, *kho* (K.) [après]. ‖ Tout de —, *sa-sa*, *sa-yéré ; si-sa*. Il va venir tout de suite, *a bé na sa-sa*.
Suivre, *takhama. . .ko* (marcher derrière), *dwano ké ; noména*.
Supérieur. C'est —, *a ka fisa* (c'est meilleur), *a bé sigi santo* (c'est situé plus haut).
Sur, *kan*, *kanto ; koun*, *ro*, *to*, *la na* (dans). Sur la montagne, *tinti kan*. Sur la rive du fleuve, *ba dala*.
Sûr, dont on est certain, *tonya*.
Surnager, *dyi kan la* (rester sur l'eau).
Surnom, *tokhoma*.
Surpasser, *tanbi ; tami*, *témi*.
Surprendre à l'improviste, *téléna*.
Surtout, *o bé ko* (tout derrière cela). Surtout ne le tue pas, *i ka na fakha o bé ko*.
Surveillant, *géla*, *génila*.
Surveiller, *kanta*, *gé*, *géni*.
Survenir par hasard, *na ; dou*.
Suspendre, *donli dou ; siri*.
Syphilis, *da ; mporo*.

T

Tabac, plante, *sira*, *sara*. ‖ — à priser, *sira*, *sara*. ‖ — à fumer, *dyamba*, *dyama*.
Tabatière, *sira-bata*, *sira-bara*.
Tablette pour écrire, *walaka*.
Tabouret, *sigila*. ‖ — taillé dans un bloc de bois, *kourou*, *koutou*. ‖ — fait en côtes de palmier, *bau*.

Tache, *nokho*, *noua*.
Taché. Il est —, *a nokhota*, *nokholé*, *nouaba*.
Tacher, *nokho*, *noua*.
Taille, *dyanya*.
Tailler du bois, *tégé*, *désué*, *disé*.
Tailleur, *karan-ké*, *garan-ké* (l'homme au fil); *dyéné-ké*.
Taire. Se —, *dé*, *da mouta* (tenir sa bouche); *ma kou* (ne pas parler). Tais-toi, *i dé*, *ma kou*, *da mouta*.
Talon, *sin-noun* (le nez du pied), *sin-noungo*; *tonto*, *sin-tonto*, *tontoli*.
Talus, *konko*.
Tamarinier, *tonbi*, *tonba*, *timbingo* (fruit), *tanba koun*.
Tambour, *dounou*, *dnou*. || — de guerre portatif, *tabala*. || — de danse portatif, *tan-tan*, *tan-tango*. || — à cordes, *tama*. || — à pied pour dames, *tabala*, *taboulo* (K.).
Tamis en osier, *nyoroko*.
Tam-tam. Voir *Tambour*. || Faire —, *fo* (dire, chanter). || —, fête, *foli*.
Tandis que, *o touma kono*; *o yéré sa*.
Tant que, *ni* (quand).
Tante, *nandi*; *mama*. || — paternelle, *ben-mousou*. || — maternelle, *doua-mousou*.
Tantôt, tout à l'heure, *taralinyan*, *sa-sa*. || —, auparavant, *folono*. || —, répété, *touma dola*.
Taon, *niti*, *noto*, *noro*.
Tapade, *saman*, *sin-sin*; *désa*; *sé-kourou*.
Tapage, *woyo*.
Tapageur, *woyaba*.
Taquiner, *toro*; *ganya*.
Tard. C'est —, le soir, *souro* (pendant la nuit), *souto*, *sou koro*, *sou koto*, *sou khoto*.
Tarder. Il tarde à venir, *a nté na*, *a bé na souma*.
Tas, *toufa*; *tou*; *kabalé*.
Tata, *din*; *dan-dan*; *gwin*.
Tater, *lama*.
Tatouage, *téné non*; *tamanki*.
Taureau, *nisi-nké*; *toura*.
Teindre, *souké*. || — à l'indigo, *gara*.
Teinture brune, *kérkéto* (K.), *basala*. || — rouge, *dyabé*. || — d'indigo, *gara*, *gala*.
Teinturier, *garaba*, *galaba*.
Téméraire, *fari*, *fati*.
Témérité, *fariya*, *fatiya*.
Témoignage, *doli-ké*; *sédé*, *séré*.

Témoigner, *doli; séléli, séréli.*
Témoin, *dolila, séléla, séréla.*
Temps, *touma.* ‖ —, température, *san.* Il fait beau temps, *san ka nyi.* Il fait mauvais temps, *san ka dyougou.* ‖ De — en —, *doni-sa.* ‖ —, loisir, *dyen.* Avoir le temps, *dyen soro.*
Tenailles, *bala.*
Tendre, *adj.* C'est —, *a ka finyé, a ka souma.* ‖ —, *v. tili soma* (tirer droit).
Ténèbres, *dibi.*
Ténébreux. C'est —, *a dé dibiba.*
Tenir, *mouta; mouna; ta.* Tiens! *a ta!*
Terminer, *ban, laban.*
Termite, *bakha-bakha.*
Termitière, *bakha-bakha boun, sou.*
Terre, *dougou; banko, bamo.* ‖ — glaise, *banko.* ‖ A —, par —, *dougouma.* ‖ — ferme, *géré.*
Testicule, *foro-kili, foto-kili.*
Tête, *koun, koungo.*
Teter, *sin-mi; sousori.*
Teton, *sin-noun* (le nez du sein); *taté.*
Tiers, *sabana tala. sabana ta.*
Tige, *kala, khala* (K.).
Timide. Il est —, *a bé malouta, a bé silana.*
Tirer, *sama, saba.* ‖ — un coup de fusil, *marfa gosi.*
Tison, *ta-kourou, ta-késé.*
Tisser, *gisé dara. gisé da.*
Tisserand, *gisé darala, gisé dala.*
Toile de coton indigène, *gisé.* ‖ — des Vosges, *bagi dyé.*
Toit de case, *ti, ti-ba, boun-ti.*
Tomate. Petite —, *koyo.*
Tombe, *dinka, sou-dinka; salé, sari.*
Tomber, *bi, bouton.*
Tondre, *si tégé* (couper les poils).
Tonner, *géni; giri-giri.*
Tonnerre, *san-kourou, san-kalima.*
Tordre, *bisi; mosi.*
Tornade, *san-fonyo-ba* (grand vent), *san fin* (ciel noir), *dougou-dougano.*
Torrent, *wasa.*
Tortu. C'est —, *a bé la mini.*
Tortue, *kounya, kouta.* ‖ Petite —. *soula, sola.*
Tôt, dans peu de temps, *taria, téria.*
Toucher, *mara, mala.*
Touffu, *firaba* (feuillu).

Toujours, *toum'-o-touma*, *loungo-loun* (tous les jours), *don-o-don*.
Tour. Tout le —, *rrou*. ‖ Faire le —, *takha mini-mini*.
Tourmenter, *toro; ganya*.
Tourner. Se —, *yéléma*, *dyéléma*. ‖ —, en parlant du lait, *koumou*.
Tourterelle, *toufa*, *touga*, *touba*.
Tousser, *sokho-sokho*.
Tout, *bé*, après le nom; ou bien on répète le nom en intercalant *o*. Tous les hommes sont là, *mokho bé bé yé*. Tous les jours, *loungo-loun*. Tous les villages, *sou-o-sou*.
Tout, *sokho-sokho*.
Trace, *non*. ‖ — de pas, *sin*, *singo*, *sin-non*, *sé-non*. ‖ Suivre les —s, *sin-non bo*.
Traducteur, *dala-minala*.
Traduire, *dala-mina*.
Trahir, *dyanfa ké*.
Trahison, *dyanfa*.
Traîner, *sama*, *saba*.
Traité, *santi; lahadi*.
Traître, *dyanfa-tigi*.
Tranquille. Il est —, *à ka mounyo*. ‖ Être —, *mounya*.
Transpercer, *sokho*, *soua*, *sya*.
Transpirer, *wosi*.
Travail, *bakha*, *bakho* (K.), *tya*.
Travailler, *bakha ké; tya ké*, *sya ké*.
Travailleur, *bakha-kéla; tya-kéla*, *sya-kéla*.
Travers. En —, *sya*. ‖ A —, *sya; dyala*.
Traverser, *tanbi*, *tami*, *témé*. ‖ — une rivière, *tégé*.
Treize, *tan; saba*.
Treizième, *tani sabana*.
Trembler, *yéré-yéré*, *dyari-dyari*.
Tremper, *nyigi* (mouiller).
Trente, *tan saba; mouga ni tan*.
Trentième, *tan sabana*.
Très, *hali; wa; kou-sobé*, *kou-dyougou; a ka sya*. Voir *Beaucoup*.
Tresse en paille, *tourou; saraba; fouga*.
Tresser, *fouga*. ‖ — une corde, *dyoulou fouga*.
Tribu, *si* (race); *géri*.
Tripes, *nougou*.
Triple, *kou saba*.
Triste, *dosisila*. ‖ Il est —, *a ka fyen*, *a fyèna; a ka nyani; nyé tougoura* (les yeux sont fermés).
Trompe d'éléphant, *sama boulou*, *kafli bolo*. ‖ — de guerre, *bourou*.
Trois, *saba*.
Troisième, *sabana*.

Tromper, *nén*, *négé*; *fili*. ‖ Se —, *fili*. ‖ Être —, *bé fililé*, *bé filé*.
Trompette en corne, *bourou*.
Tronc. *kou*. ‖ — d'arbre, *yiri-kala*.
Trop. C'est —, *a siyara*, *a siyata*. ‖ —, avec un adjectif, se rend par le verbe neutre en ajoutant *ya* à l'adjectif, au passé. C'est trop loin. *a dyayara*. C'est trop petit, *a souronyara*.
Troquer, *fali*.
Trou. *dinka*, *dényé*; *wo*. ‖ — dans une selle : les six des panneaux. *téfé siri-yoro*; les deux gros, *touwaro*. ‖ —, ouverture, *da*.
Troupe, *kélé*, *kélé-boulou*.
Troupeau, *woré*.
Troussequin, *ko-toulou* (l'oreille de derrière).
Trouver, apercevoir, *yé*, *nyé*, *dyé*. ‖ —, ramasser, *tonbo*, *tomo*. ‖ Se —, *bé*; *sigi*.
Tuer, *fakha*, *fa*, *fakhali-ké*, *fali-ké*.
Tumeur, *sama*.
Turbulent, *woyoba*.
Tuyère de forge, *tondo*.

U

Ulcère, *dyoli-késé* (bouton de sang).
Un, *kili*, *kili*.
Unanime, se tourne par : tous, *bé*.
Unir, réunir, *siri nyokhonfé*, *siri nyokhona*, *nyouana*.
Urine, *nyégéné-dyi*.
Uriner, *nyégéné*; *souna*; *sounou*.
Utile, *nafalé*.
Utilité, *nafa*.

V

Vache, *nisi-mousou*, *nisi-mouso*.
Vacher, *nisi-géla*; *nisi-gwéla*.
Vagin, *byé*.
Vaillance, *fariya*, *fatiya*.
Vaillant, *fari*, *faté*.
Vaincre, *gwé*.
Valeur, prix, *songo*, *songuo*.
Vallée, *kourou-da*, *kouro-wo*.
Valoir. Ne — rien, *a ma nyi*. ‖ — mieux, *ganta*.

Van, *nyonro-kou* (on y lave le miel); *ségéré; lafa, loufa, défé.*
Vanneau, *témé-témé.*
Vanner, *lafa, loufa, défé.*
Vannier, *sagi-darala.*
Vantard, *fé, féma.*
Vapeur, *sisi, siso.*
Vase, pot, *dakha, da.* ‖ —, boue, *bokho.*
Vaseux, *bokhola, bokholé, bokhoba.*
Vaste, *boun, boun-ba.*
Vautour, *douga.*
Veau, *nisi-din, nisi-dingo, nisi-dé.*
Vedette, *sakélala.*
Véhément, *sali, séli, séri* (en colère).
Veille. La — d'un jour, *soli, solé.*
Veiller, *sinyana, sinyéna; dolo, dono.* ‖ — sur quelque chose, *sakéla.*
Veilleur, *sinyanala; doloba; dololila.*
Veine, *fasa, pasa.*
Velu, *si ka sya, si syama.*
Vendeur, *firila.*
Vendre, *firi; san.* ‖ A —, *a bé sana.*
Vendredi, *ardyouma* (Ar.).
Vénéneux, *kounaba.*
Vengeance, *ta-nyokho, ta-nyoua, saraya.*
Venger. Se —, *sara; ta-nyokho; ta-nyoua.*
Venin, *kouna; dangala.*
Venir, *na.* ‖ — de, *bo.* D'où viens-tu? *i bora mi?* Viens, *na; i ka na; ki ka na.* ‖ — de, *sa-sa.* Il vient de partir, *à takhata sa-sa.* ‖ A —, *a bé na.*
Vent, *fonyo, fyen, fnyé.*
Ventre, *kono, khono* (K.).
Ver, *toumbou, tounou.* ‖ — de Guinée, *ségélé.* ‖ — solitaire, *torogé.*
Verge, baguette, *bousa.* ‖ Passer par les —s, *bousa.* ‖ —, partie génitale de l'homme, *foro, foto.*
Véritable, *tonya.*
Vérité, *tonya.*
Verrue, *sourinya.*
Vers, *fé, fan fé.*
Verser, *fili; bo.* ‖ — des pleurs, *kasi.*
Vert, *sisé kolosi; nyougou dyi.* ‖ —, pas mûr, *a ma mo.*
Vestige, *non; tou.*
Vêtement, *fani, fanou, fano.*
Vêtir et se —, *fani dou; biri* (couvrir), *bité.*

Veuf, *datikéla.*
Veuve, *kosaba.*
Viande, *soubou*, *soubo*, *sogo.*
Victoire, *gwé.*
Vide. C'est —, *fèn ta kono* (il n'y a rien dedans).
Vider, *bo* (sortir). Vide l'eau de la cruche, *dyi bo dakha kono.*
Vie, *balou.* || Être en —, *balou.* || Sauver la —, *kisi.*
Vieillard, *tyé-koro.*
Vierge. Elle est —, *a ma dyou-ké folo.*
Vieux, *koro*, *koto*, *khoto* (K.).
Vif, *kéré.*
Vilain. C'est —, *a ka dyougou.*
Village, *dougou* (B.), *sou* (M.), *galo* (K.). Les habitants du village, *dougou maou* (B.), *sou mokholou* (M. R.). || Petit —, *bougou*; *dougoumi.* || — de culture. *tougouda* (M.); *konko-sou* (B.).
Vin de palme, *ban-dyi.*
Vingt, *tan foula*, *mouga* (M. K.); *tan foula ni foula* (B.). || ——un, *tan foulani kili.* || Quatre-——s, *tan ségi* (M. A.), *kémé*, *tyémé* (B.). || Quatre-——dix, *tan kononto* (M. K.); *kémenta* (B.).
Visage, *nya.*
Vis-à-vis, *nyato.*
Viser, *souma nyé.*
Visières. Les —, *nougou.*
Visite, *dounàya.*
Visiter, *konto*, *khonto*; *dounaya ké.* || —, examiner, *ro nyé.*
Vite, *tarya*, *térya.*
Vitesse, *tariya.*
Vivant, *baloula.*
Vivre, *balou.* || —, *subst.*, *fanda*, *fana.*
Voici, *félé* (vois).
Voie, *sila*, *sira.*
Voilà, *félé* (vois).
Voile de femme, *koun fani.*
Voir, *yé*, *dyé*, *nyé.* J'ai vu un homme, *n'ka mokho yé.* || Aller —, *takha yé.*
Voisin, *nyokho sigilala.*
Vol, *sounyali.*
Volaille, *sisé* (des poules).
Voler, *sounya*, *sounyali ké.*
Voleur, *sounyaba*, *sounyalila.*
Volonté, *sokho.*
Volontiers, *diya a ro* (il y a du plaisir).
Vomir, *fonyo*, *fono.*
Vorace, *domolila-ba.*

Vouloir, *ba fé; sago; myini.* Je veux bien, *m'ba fé.*
Voyage, *takhama, tama.*
Voyageur, *takhamala, tamala.*
Vrai, *tonya.*

Y

Y, *yé, yan, yan fé.*
Youyou, *souloun.*

J.-B. Rambaud.

LES ÉTYMOLOGIES

DU PHILOSOPHE NIETZSCHE.

Pour faire dire aux mots ce qu'ils contiennent, pour en tirer les renseignements que nous désirons, il faut, comme en toute chose, quelque précaution et quelque méthode. Ce n'est pas une source qui s'ouvre au premier appel; surtout il n'y faut pas venir avec des idées préconçues. A toute époque, philosophes, moralistes, politiques ont voulu mettre le langage dans leur parti, de leur côté. Mais presque toujours, leur siège étant fait à l'avance, ils n'ont emporté de ces consultations que l'écho de leur propre pensée.

Un des derniers exemples qui nous montrent, en ce genre, le même homme faisant à la fois la question et la réponse, nous est fourni par le philosophe allemand Nietzsche, lequel a jugé bon de trouver dans des étymologies la preuve de son système de morale[1]. Malheureusement ses étymologies sont fausses — non pas plus, mais autant que le système.

On sait quelles sont ses idées. La morale est une imposture : il n'y a ni bien ni mal. Ce que nous appelons *bien*, *vertu*, *droit*, est une invention malicieuse des petits, des faibles, des humbles, qui ont su, par ruse, persuader des billevesées aux grands et aux forts. Les grands et les forts n'avaient originairement aucune idée de cette soi-disant morale. Ils appelaient *bien* (*gut*) ce qui était à leur convenance, tout ce qui ajoutait quelque chose à la plénitude de leur existence; ils appelaient *mal* (*schlecht*) ce qui répugnait à leur instinct de noblesse, ce qui leur déplaisait. En quoi ils étaient dans le vrai.

De tout ceci, le langage fournit la preuve. En effet, le mot *schlecht* n'implique aucune idée morale. Il désigne ce qui est simple (*schlicht*), ce qui est ordinaire, ce qui est vulgaire : autrement dit, ce qui vient de la plèbe. Au contraire, le mot *gut* pourrait bien être parent de *Gott*, car les grands se considéraient, non sans une apparence de raison, comme quelque chose de divin, comme des dieux sur la terre. Il se pourrait même que le nom

[1] *Genealogie der Moral*. Leipzig, Naumann, 1894.

IMPRIMERIE NATIONALE.

des *Goths*, ces purs représentants de la famille âryenne, fût identique avec *gut*.

Mais la race astucieuse des petits, des prêtres, des dévots, est venue changer tout cela. Elle a inventé un autre *bien* qu'elle a prétendu être le bien moral; tout ce qui y était opposé, elle l'a appelé *mal* (*bös*). Ainsi ces deux mots qu'on pourrait croire à peu près synonymes — *bös* et *schlecht* — sont les résidus de deux systèmes contraires. Tandis que *schlecht* révèle encore, par son sens originaire, de quelle noble manière les grands envisageaient autrefois le monde et ses œuvres, *bös* est dû à la cuisine infernale de la haine.

Les autres langues confirment ce que nous apprend l'allemand. Le sanscrit *ârya* désigne les riches, ceux qui possèdent. Le grec ἐσθλός signifie proprement celui qui est, car le puissant seul a une existence réelle; celle du peuple n'est qu'un semblant et un mensonge. Les mots κακός et δειλός désignent le peuple par sa lâcheté, au lieu que ἀγαθός réunit en un seul terme la noblesse de naissance et le courage. Le latin *malus* est apparenté au grec μέλας : l'homme du peuple a le teint foncé, les cheveux noirs, à la différence du conquérant aux cheveux blonds et au teint clair. C'est ce que nous voyons aussi par le gaélique *fin* (par exemple dans le nom propre *Fin-Gal*), qui signifie à la fois « blond » et « noble ». Car les Celtes étaient blonds; les populations allemandes chez lesquelles on trouve des cheveux noirs ne sont pas, comme on le dit, des Celtes, mais les restes d'une race d'esclaves antérieurs aux Âryens. Cette race a fini par prendre le dessus, non pas seulement pour la couleur, pour la forme du crâne, mais aussi pour les instincts intellectuels et sociaux. Qui nous dit que la démocratie moderne n'est pas due à l'atavisme? La race âryenne serait-elle en danger de disparaître?

Le latin n'est pas moins instructif à cet égard que l'allemand. *Bonus* se disait anciennement *duonus*, comme *bellum* se disait *duellum*. *Duonus* et *duellum*, ce sont deux mots apparentés : l'homme de bien, c'est l'homme du duel, l'homme du combat. On voit ce qui constituait la *bonté* dans la vieille Rome. Nous sommes loin de cette misérable et ignoble bonté inventée par des malheureux (δειλός, δείλαιος, πονηρός, μοχθηρός), qui prêche le pardon des injures, mais qui au fond n'est que venin et perfidie.

Telles sont les étymologies qui servent à étayer le nouveau système de morale. L'auteur en paraît si satisfait, que dans une note il propose qu'une Faculté de philosophie mette au concours cette question : « Quelles indications la linguistique, et en particulier l'étymologie, donne-t-elle sur l'histoire du développement

des idées morales? » Probablement pour donner un spécimen des découvertes qu'on peut faire en ce genre, il donne l'étymologie du mot « homme ». *Manas* « l'homme » (*sic*) vient de la racine *mā* « mesurer », parce que l'homme est l'être qui mesure les choses (*Das abschätzende Thier an sich*). La morale et le droit ne sont que des questions d'offre et de demande. Toute chose a son prix, tout peut se payer. Les idées de faute et de peine se ramènent à des dommages et des réparations.

Les rapprochements que nous venons de résumer laissent entrevoir que Nietzsche, avant de s'adonner à la philosophie, avait été quelque peu linguiste. C'est ce que révèle aussi le titre d'un autre de ses ouvrages : *Ainsi parla Zarathustra*. Malheureusement il ne paraît pas avoir poussé bien loin ses études en ce genre, car ses étymologies sont vraiment un peu faibles. Je craindrais de faire perdre leur temps à mes confrères en m'arrêtant à les discuter. Il est certain que le changement de sens qui a eu lieu en Allemagne au XVII^e^ siècle pour le mot *schlecht* mérite d'être remarqué; il ne donne pas, à notre avis, une idée favorable de la société allemande au temps de la guerre de Trente ans : toutefois, comme les fondements de la morale étaient déjà posés à cette époque, nous ne voyons pas ce que peut démontrer, pour la thèse de l'auteur, cet exemple tardif. C'est ainsi qu'en français *bonhomme* est devenu quelquefois synonyme de « niais » ou de « dupe », sans qu'on ait le droit d'en rien conclure au sujet des bases de la morale. Quant aux autres étymologies, il vaut mieux n'en point parler. Sans doute Nietzsche a bien fait de renoncer à la philologie : il n'avait pas la vocation. Avec une virtuosité de style rare chez nos voisins, avec des idées à rebrousse-poil des idées reçues, une rare puissance d'invective, des vues géniales sur l'avenir et sur le passé, il avait ce qu'il faut pour réussir dans la carrière de philosophe-pamphlétaire qu'il a si brillamment parcourue. Mais ses souvenirs du latin, du grec, du sanscrit et du zend sont d'un écolier de première année, et ne peuvent en imposer qu'à un public crédule ou convaincu d'avance.

Michel Bréal.

LA LANGUE MANDÉ.

I

Dans l'*Introduction* de notre *Dictionnaire* (*Mém. Soc. Ling.*, t. IX, p. 263), nous avons indiqué les limites géographiques de la langue mandé et les caractères principaux de ses dialectes. Nous nous proposons, dans le présent travail, d'étudier le détail de la structure du mandé.

Nous nous bornerons à la langue mandé proprement dite, comprenant les dialectes des Bambara, des Malinké et des Khasonké. Nous n'aurons recours aux dialectes des Soninké, des Soso et des Vaï que dans certains cas, quand nous rencontrerons chez ces tribus des analogies phonologiques avec le mandé. Notre étude portera donc sur les dialectes :

des Khasonké;
des Bambara, de Nyoro, Ségou et Kong;
des Malinké du Banbouk (très voisin de celui du Khaso);
des Malinké de Kita, de Sigiri;
des Peuls (métis de Malinké et de Peuls) du Wasoulou, du Sankaran, du Konyan et du Kouranko.

Nous les grouperons par régions, de la façon suivante :

Le groupe du Nord : Khaso, Banbouk, Kaarta (Nyoro), langage dur;
Les groupes du Centre : régions de Kita, Sigiri, Ségou, Wasoulou, Sankaran, langage adouci;
Le groupe du Sud : Konyan, Kouranko, pays de Kong, langage très doux.

Les abréviations employées dans cette esquisse de la grammaire mandé ont été expliquées dans l'*Introduction* à laquelle nous renvoyons plus haut.

II

BIBLIOGRAPHIE.

Les ouvrages linguistiques sur la langue mandé sont assez peu nombreux. Les principaux sont, par ordre chronologique :

Dard, *Dictionnaire wolof et bambara*, Paris, 1825, Imp. royale, in-8°; et Dakar, 1855.

African lessons, mandingo and english, Londres, 1827, in-8°; 57 pages.

Dwight, *Remarks on the Sereculehs* (*American Annals of education*, Oct. 1830, p. 451).

Wilson, *Comparative vocabularies of the negro dialects of Africa* (*Journal of the American Oriental Society*, t. I, p. 337, 1849).

Kölle, *Polyglotta Africana*, Londres, 1854, in-folio.

Barth, *Collection de vocabulaires des langues de l'Afrique centrale*, Gotha, 1862-1866. 3 parties in-4°, CCCXXXIV et 295 pages.

Steinthal, *Die Mande Neger Sprache*, gr. in-8° de XXIV et 344 pages. Berlin, Dümmler, 1867.

Cust, *Les langues d'Afrique*, in-16, Paris, Leroux, 1885.

Binger, *Essai sur la langue bambara*, in-8°, 133 pages. Maisonneuve, 1886.

G[al] Faidherbe, *Langues sénégalaises*, in-12, 266 pages. Paris, Leroux, 1887.

D[r] Tautain, *Notes sur les langues souinké, bammana et mallinké* (*Revue de linguistique et de philologie comparées*, 1887, p. 130).

Mac Brair, *A Grammar of the mandingo language*, in-8°, Londres, s.d.

Missions africaines, *Grammaire de la langue bambara*, in-8° de VII et 218 pages, Saint-Joseph de Ngazobil, impr. de la mission, 1887.

Capit[ne] Péroz, *Vocabulaire de la langue mandingue*, in-16, 1890.

De ces ouvrages, plusieurs ne se trouvent plus dans le commerce. Ceux qu'il y aurait intérêt à consulter, à raison de leur date ancienne, ne présentent que des vocabulaires arides. Le seul qui offre une étude réellement scientifique de la langue est celui de Steinthal. Mais l'auteur n'a jamais connu par lui-même la langue qu'il étudie. Les sources auxquelles il se reporte sont : Dard, *op. cit.*, 1825; — *African Lessons*, 1827; — Mac Brair, s. d; — Kölle, 1854, puis des traductions d'évangiles faites par les missionnaires.

Le premier Européen qui ait pénétré au cœur du domaine de la langue mandé est René Caillié, après lui le major Laing; les autres n'ont parcouru que la région le long de la côte; en particulier, Kölle, qui fut évêque à Freetown. Steinthal n'a donc pu avoir que fort peu de renseignements sur la langue mandé pro-

prement dite. Il n'a été bien renseigné que sur les dialectes vaï, soso et le malinké de la côte.

Depuis lors, le Soudan a été parcouru dans tous les sens, et le domaine de la langue mandé est actuellement parfaitement connu. Mais la plupart des travaux récents consistent uniquement en vocabulaires; tels sont les ouvrages du capitaine Péroz (presque exclusivement le dialecte du Khaso); — de M. Binger (presque exclusivement le dialecte du Kaarta et de Bélédougou); — du général Faidherbe (très peu de renseignements). Presque partout la partie grammaticale est négligée; la *Grammaire des missions* ne se rapporte qu'au pays de Kita. Il nous a donc paru bon de reprendre l'œuvre de Steinthal, d'après les résultats des derniers voyages et nos propres études faites dans le pays.

III

SONS ÉLÉMENTAIRES.

L'alphabet français est celui qui convient le mieux à la transcription de la langue mandé. Le français possède tous les sons du mandé, sauf la gutturale *kh* et les sons yodisés.

L'arabe, dont les indigènes se servent pour écrire leur langue, ne leur fournit ni les sons yodisés, ni le *g* dur, ni les voyelles nasales, ni le son *é* fermé. Quant à l'anglais, la transcription des voyelles y est très difficile : ainsi Forbes écrit *ah-woo* pour *a-ou*, et *ai-ee* pour *èï*.

Nous adopterons donc, dans la transcription du mandé, l'alphabet français, en le complétant, mais en le compliquant le moins possible : nous renvoyons sur ce point encore à l'*Introduction* de notre *Dictionnaire*.

§ 1. — *Voyelles et diphtongues.*

Les sons vocaliques sont les suivants :

Voyelles simples : *a*, *i*, *ou*; *é*, *o*, *u*;
Voyelles nasales : *an*, *en*, *on*.

Les sons représentés par *a*, *i*, *ou*, *u* sont les mêmes qu'en français. Le son *é* est fermé; on trouve quelquefois l'*è* ouvert, quelquefois aussi un son *eu* très faible (fr. *je*). Le son *o* est plus souvent fermé; dans le Sud, il est souvent pris pour *ou*; il est alors très ouvert.

Les voyelles simples et les voyelles nasales se remplacent souvent entre elles. Il arrive par exemple que, dans les finales des mots, on entende *a* ou *an*, *o* ou *on*. Les voyelles nasales sont

représentées par *an*, *on*, prononcées comme en français (*pan*, *bon*) et par *en* prononcé comme en français *bien*.

A côté des voyelles nasales on trouve les sons : *in*, qui représente le son *i* suivi de *n* et se prononce comme *ine* du mot « cuisine », ou mieux le son *ing* final des participes présents en anglais; et *oun* qui représente le son *ung* final de certains mots allemands. Ces sons se trouvent parfois en finale des mots.

Les diphtongues sont peu fréquentes.

§ 2. — *Consonnes.*

Les sons consonnantiques peuvent se classer de la façon suivante :

	OCCLUSIVES		FRICATIVES	
	sourdes	sonores	sourdes	sonores
gutturales	*k*	*g*	*kh*	
dentales	*t*, *ty*	*d*, *dy*	*s*	*z*
labiales	*p*	*b*	*f*	*v*

liquides	*l*, *r*;
nasales	*m*, *n*, *ny*;
spirantes	*h* (et *kh*).

On remarquera l'absence de sons correspondant à ceux de nos lettres *g* doux, *j*, *ch*.

Dans les mots étrangers qu'ils ont adoptés, les Mandé ont remplacé le *ch* par *s*. Il n'existe qu'un mot où il semble se rencontrer le son *ch* : c'est le mot *siti* « attacher » que les Khasonké abrègent en *sti* et prononcent *chti*.

Gutturales. — La notation *kh* représente un son analogue au *ch* dur, allemand (*bach*). Nous avons adopté le groupement *kh* pour représenter ce son, parce qu'il a déjà été employé par les orientalistes.

Le son *kh* est trés fréquent dans le groupe mandé du Nord. On n'y entend presque jamais l'occlusive sourde *k*, mais bien la spirante *kh*. Les gens du Sud emploient plutôt le *k*.

L'occlusive sourde *k* est très fréquente dans le groupe du Centre.

L'occlusive sonore *g* se rencontre aussi très souvent dans les pays de langue mandé. Vers le Sud, les sons *g* et *k* sont peu employés. On trouve à leur place les sons *gw* et *kw*.

Le *g* devra toujours se prononcer dur.

Dentales. — Les sons *t*, *d*, *s*, sont fréquents.

Le son *z* ne se trouve que tout à fait dans le Sud. La langue des Toma en fournit de fréquents exemples.

Les notations *dy*, *ty*, représentent un *d* et un *t* mouillés. On représente souvent ce son par *dj* dans les transcriptions européennes; mais cette manière d'écrire donne lieu à une erreur fréquente. Les mots *Fouta Djalon* et *Djenné*, par exemple, ne doivent pas se prononcer comme ils sont écrits et comme on le fait souvent, mais bien *Fouta Dyalon*, *Dyèné*. Les indigènes, quand ils écrivent, emploient le *djim* arabe; mais nous avons déjà eu occasion de dire que le son du *j* français et, par suite, celui du *dj* arabe n'existent pas en mandé.

La prononciation est celle de *d* et *t* suivis de *yod*. Pour transcrire cette prononciation, deux manières se présentent. On peut écrire *d-ya*, *t-yé*, on aura alors les sons *d*, *t*, que l'on connaît, puis des voyelles yodisées *ya*, *yé*, analogues à celles que l'on rencontre en russe. Nous préférons écrire *dy-a*, *ty-é*, avec *d* et *t* mouillés, parce que ces consonnes permutent avec d'autres et paraissent ainsi avoir une existence propre. On trouve, par exemple, *tyé* ou *ké* « homme », *dyi* ou *gi* « eau ». Dans ces deux cas, les sons *k* et *g* ont permuté avec les sons *ty* et *dy*; la mouillure paraît donc devoir être rattachée à la consonne, non à la voyelle.

Labiales. — L'occlusive sonore *b* et la fricative sourde *f* sont fréquentes.

L'occlusive sourde *p* ne se rencontre que dans le groupe du Sud.

La fricative sonore *v* ne se rencontre que dans l'Extrême-Sud (Toma, Vaï).

Liquides. — Les sons représentés par *l* et *r* se confondent dans la plupart des cas. On peut remarquer que le son *r* n'est jamais initial, sauf dans une particule qui joue le rôle de suffixe, *ro* « dans », et qui par suite ne commence jamais un mot.

Nasales. — Les sons *m* et *n* se rencontrent très souvent. La notation *ny* représente la nasale *n* mouillée, c'est l'équivalent de notre son *gn* dans le mot *rogner*. Nous l'écrivons *ny* au lieu de *gn*, par analogie avec les consonnes *dy*, *ty*.

Spirantes. — Les spirantes sont *h*, *f*, *kh*. Nous reviendrons sur ces sons à propos des mutations de consonnes;

h représente une aspiration très faible;

y représente le *yod*, soit seul devant une voyelle, soit après une consonne;

w a le son du *w* anglais.

Consonnes doubles. — Nous n'appelons pas ainsi les consonnes *dy*, *ty*, *ny*, qui sont des consonnes simples mouillées, ni *kh* qui représente un seul son bien défini.

Quelques auteurs ont voulu voir des consonnes doubles en bambara, dans certains mots. Binger cite, par exemple, *banba* ou *bamma* « caïman », et il dit que l'on doit mettre deux *m* parce que le *b* de *banba* se change en *m*. Cela n'est aucunement justifié dans la prononciation, où l'on entend parfaitement *ba-ma* et non *bam-ma*. C'est accorder une existence propre à la lettre *n* de *banba* qui, en réalité, n'en a pas. Le mot *banba* n'est pas autre chose que le mot *bama* où le son *a* est nasalisé et devient *an* et le son *m* devient *b*. Ces deux mots s'expliquent donc ainsi :

b-a-m-a ⟶ *b-an-b-a;*

et non :

bam-ba ⟶ *bam-ma.*

On peut donc affirmer que *la langue mandé ne présente pas de consonne double.* Quelques exceptions apparentes à cette règle seront expliquées dans la suite.

IV

CONSTITUTION DES SYLLABES ET DES MOTS.

Les mots de la langue mandé ont une, deux ou plusieurs syllabes, mais les monosyllabes et les dissyllabes sont de beaucoup les plus fréquents.

En mandé, *toute syllabe est formée d'une consonne suivie d'une voyelle.* La consonne peut être :

1° Une consonne simple;
2° Une consonne yodisée;
3° La spirante *h*.

La voyelle peut être :

1° Une voyelle simple;
2° Une diphtongue (rare);
3° Une voyelle nasale.

Exemples : *ba-ma* « caïman », *ban-ko* « argile », *tyé* « homme », *dyi* « eau », *yé-gé* « poisson », *bou-lou* « main ».

Cette règle est absolument générale et ne présente que deux exceptions.

La première est un démonstratif : *o* « celui-ci ».

La deuxième est faite par les vocables qui désignent les personnes, correspondant à un pronom personnel de la 2e et 3e personne :

2e personne, *i* « toi »;
3e personne *a*, *o* « lui »,
et leur pluriel *alou* « vous, eux », *an* « nous ».

Nous verrons même plus loin que ces exceptions gênent souvent les Noirs, qui y remédient en ajoutant une consonne devant ces voyelles isolées.

On trouve encore quelques cas où cette règle semble tomber en défaut. Ce sont des mots dans lesquels on trouve deux consonnes de suite, comme *sra* « avoir peur », *bla* « laisser », *sti* « attacher », *fla* « deux », etc. Il ne faut y avoir, en réalité, que des produits de l'élision d'une voyelle située entre deux consonnes, ainsi que le prouvent les mots complets qui existent parallèlement à ceux-là. Les dialectes bambara surtout font grand usage de ces élisions, assez peu usitées dans les autres.

Exemples :

siti, *sti* « attacher »;
boula, *bla* « laisser ».
boulou, *blo* « main »;
foula, *fla* « deux »;
sira, *sran* « avoir peur ».

Ces élisions ont lieu surtout quand la seconde consonne est une liquide ou un *t*.

De la règle indiquée plus haut, il résulte :

1° *Que la syllabe, en mandé, est toujours fermée;*
2° *Qu'il n'y a jamais deux consonnes de suite dans un mot;*
3° *Qu'un mot est toujours terminé par une voyelle.*

Cette voyelle est surtout *o* dans les dialectes du Nord, *i* ou *ou* dans ceux du Centre et du Sud.

Exemples :

« pagne », Nord *fano;* Centre *fanou;* Sud *fani;*
« main », — *boulo;* — *boulou;* — *boulou;*
« femme », — *mouso;* — *mousou;* — *mousou.*

Cependant, dans quelques pays du Sud, mais non du Sud-Ouest, on trouve le son final *o* au lieu de *ou*, particulièrement

dans le Nafana. Mais c'est alors un *o* ouvert et bien différent de l'*o* fermé des Khasonké.

Les Noirs obéissent à cette règle, imposée par leurs organes, lorsqu'ils adaptent en leur langue des mots étrangers. Ils terminent toujours par une voyelle un mot terminé en français par une consonne ou un *e* muet, et ils intercalent une voyelle entre deux consonnes consécutives.

Par exemple, le mot *soupe* devient *soupo* ou *soupi; bouteille = boutèyo* ou *boutèyi; table = tabalo; plume = pilimo.*

Une autre exception paraît être formée par la lettre *n* initiale servant à indiquer la 1re personne. Mais ce pronom, dans sa forme simple, est *né*, et l'*n* isolée provient d'une élision.

V

PHONÉTIQUE.

Les principaux modes de transformation du langage mandé sont :

1° La nasalisation des sons;
2° La répétition des consonnes;
3° La suppression des sons;
4° La mutation des sons.

§ 1. — *Nasalisation.*

Nous avons déjà parlé de la nasalisation des voyelles et de l'alternance fréquente de *a* et *an*, *o* et *on*.

Quand un mot commence par *g*, *k*, *kh*, *d*, *t* (c'est-à-dire par une dentale ou une gutturale) la voyelle qui termine le mot précédent se nasalise presque toujours. Cela a lieu, mais moins fréquemment avec les mots commençant par *b*, *p*, *f*. Par exemple on dit *garan-ké* pour *gara-ké* « teinturier en indigo, cordonnier »; *Toman-ké* pour *Toma-ké* « homme du pays de Toma »; *Khason-ké* « homme du Khaso »; *nouman-boulou* pour *nouma-boulou* « main gauche »; *kinin-boulou* pour *kini* ou *kéné-boulou* « main droite ».

La consonne *y* se nasalise souvent quand elle est initiale, et devient *ny;* mais la nasalisation ne se porte jamais sur la voyelle précédente. Exemples : *yégé* ou *nyégé* « poisson »; *ba-nyégé* « le poisson de la rivière » et non *ban-yégé.*

§ 2. — *Répétition des consonnes.*

Nous avons vu que le vocable qui correspond à notre pronom

personnel de la 2e personne est *i*. Ce son isolé constitue une difficulté pour les indigènes dans certains cas.

Nous verrons, par exemple, que l'idée de commandement se rend par l'addition d'une particule *ka* devant le mot qui rend l'idée du verbe : « viens » se traduira donc par *i-ka-na*. Mais il arrive souvent que le Noir répète devant la première syllabe la gutturale de la seconde, et l'on entend très souvent *ki-ka-na*.

De même : *ki ka na* « va-t'en »; *ki ka lo* « arrête-toi »; *ki ka dou* « entre ».

Notons tout de suite que, dans le Nord, la particule est *kha* et que les phrases précédentes sont : *khi kha na*, *khi kha lo*, *khi kha dou*, etc.

§ 3. — *Suppression de sons.*

Les suppressions de voyelles (élisions) peuvent porter sur des voyelles finales ou sur des voyelles dans le corps d'un mot. Nous avons déjà vu que certains dialectes laissent tomber la première voyelle d'un mot de deux syllabes. Ce phénomène s'observe surtout quand la consonne de la seconde syllabe est une liquide et celle de la première syllabe une labiale.

Une voyelle finale peut s'élider devant une autre voyelle. Cela arrive quand le mot suivant est un pronom personnel. On dit ainsi : *m'b' i gosi* « je te frapperai, pour *m' bé i gosi*;- *n' k' i kili* « je t'ai appelé » pour *n'ka i kili*. Cette élision se produit presque toujours avec le pronom *i*, mais elle n'est pas nécessaire avec le pronom *a*. On entend très bien *a fo a-yé* « dis-lui ».

L'élision de la voyelle finale se produit aussi avec le pronom de la 1re personne, *né* « moi ». Cela a lieu très fréquemment. Devant les labiales, on entend alors *m* au lieu de *n*. Exemples : *m' b' i gosi* pour *m' bé i gosi*; *n' tokho* « mon nom » pour *né tokho*; *m' fa* « mon père » pour *né fa*; *n' kono* « mon ventre » pour *né kono*.

La consonne *kh* tombe quelquefois quand elle est placée entre deux voyelles identiques. Ces voyelles peuvent alors se modifier ou se contracter en une seule. Par exemple, le mot *lokho* des dialectes du Nord et de l'Ouest, se trouve, chez les Bambara, modifié de la façon suivante :

lokho = (*lo-o*) = *lou-a* « bois à brûler »;
tokho = (*to-o*) = *tou-a* « nom »;
kokho = (*ko-o*) = *kou-a* « sel ».

Dans les mots suivants, il y a contraction des deux voyelles :

takha = (*ta-a*) = *ta* « aller »;
fakha = (*fa-a*) = *fa* « tuer »;
sakha = (*sa-a*) = *sa* « mouton ».

Mais il peut y avoir lieu de considérer plutôt dans ces mots les syllabes *kha*, *kho* comme des sortes de suffixes qui tombent dans certains dialectes. Si les Bambara disent *kou-a*, *lou-a*, *tou-a*, au lieu de *kokho*, *lokho*, *tokho*, les Mandé du Sud prononcent simplement *ko*, *lo*, *to*. Ils disent encore *mo* pour *mokho* « homme », et ce mot se retrouve en soso sous la forme *mou-khé*.

De même, dans d'autres cas, il semble que la particule additionnelle soit tombée :

dougou « pays », dans le Sud = *dou*;
sigi « s'asseoir », en vaï = *si*;
sinokho « dormir », dans le Kouranko = *sino*, en vaï = *sino*;
en soso *dyigé* « eau », en mandé = *dyi*;
dyougou, tout ce qui est « désagréable », en soso = *dya*.

Cette racine *dya* se retrouve dans les autres dialectes sous la forme *dyanfa* « trahison ». Il semble donc qu'il y ait là chute d'un affixe.

§ 4. — *Mutations.*

On retrouve souvent le même mot avec des voyelles différentes, surtout la voyelle finale, d'après l'euphonie. Le plus souvent, cette voyelle s'assimile à la suivante.

La voyelle qui est le plus souvent changée est *é*. Elle s'affaiblit en *i* devant les syllabes dont la voyelle est *i*, et est remplacée ordinairement par *a* avant les syllabes en *a* ou *o*. Ce qui est dit ici des voyelles doit s'entendre également des voyelles nasalisées.

On dira, par exemple :

m' bi sigi pour *m' bé sigi* « je suis assis »;
na lou pour *né lou* « je sais »;
na lo pour *né lo* « je suis arrêté ».

Les consonnes présentent, suivant les régions, ou suivant les individus, plusieurs alternances, dont les principales sont les suivantes, avec leurs réciproques.

1. Les liquides entre elles, *l* et *r*; *l*, *m*, *n*, *r* entre elles;
2. Les continues entre elles, *kh*, *h* et *f*;
3. Les dentales fricatives entre elles, *s* et *z*;
4. Les gutturales avec les labiales, *g* et *b*, *k* et *p*, *kh* et *f*;
5. Les fricatives sourdes et les occlusives sourdes, *kh* et *k*, *f* et *p*;
6. Les liquides et les dentales, *l* et *d*, *r* et *t*;
7. Les dentales mouillées et les gutturales, *dy* et *g*, *ty* et *k*;

8. La nasale mouillée *ny* et la dentale mouillée *dy* et la gutturale nasalisée *ng*;

9. La dentale *dy* et la dentale sifflante *s*.

1° Les sons *l* et *r* sont tellement peu distincts qu'on les confond souvent. Le son *r* cependant n'est jamais initial[1].

On trouve encore fréquemment les sons *n* et *r* à la place l'un de l'autre, surtout dans les suffixes verbaux. De même, *m* pour *l* ou *r*.

2° Le remplacement des spirantes entre elles a le plus souvent lieu au commencement des mots. Le mot qui signifie « habile, attentif » possède les trois formes : *khalili* (Nord), *fakili* (Centre et Est), *hakili* (Sud).

3° Le son *z* ne se trouve que tout à fait dans le Sud, à hauteur de Mousadougou et des pays Toma. Il équivaut à un son *s* dans les dialectes du Nord. Mandé : *sou* « case », T. *zo; sa* « instant », T. *za*.

4° Les gutturales sont difficiles à prononcer pour les gens du Sud. Aussi on entend les sons *f*, *p*, *b*, tandis que dans le Nord les mêmes mots sont articulés avec *kh*, *k*, *g*. M. Binger a déjà fait remarquer que le nom de la ville de *Kong*[2] se prononce, dans le pays, *Pong*. On peut citer d'autres exemples : *gé*, *bé* « blanc »; *goulou*, *boulou* « peau, cuir »; *kholé*, *golé*, *gwélé*, *boulé*, *bolé* « lourd ». Le pays de Sanankoro s'appelle *Gonon* ou *Bonon*.

Dans quelques régions, le Konyan par exemple, tantôt on trouve les mêmes mots prononcés avec *p* et *b*, tantôt les gutturales s'accompagnent du son *w*. Ce son s'intercale soit après les labiales; soit après les gutturales. M. Binger écrit *Pabya*, un nom de village que d'autres voyageurs avaient entendu *Kwabya*. On trouve encore : *kili* « appeler » et *gwiro* (T.) « chanter »; *gé* « blanc » et *gwé* (Ko.).

5° Le *kh* n'existe guère que dans les dialectes du Nord. A hauteur de Kita et surtout de Sigiri, on ne l'entend presque plus; on n'entend plus que le son *k*. Quant à la spirante *f*, elle alterne avec *p*. Cette dernière forme se trouve dans le Sud. Exemples : *féréféré* ou *peripéri* « papillon ».

[1] La grammaire de Binger donne quelques mots qui semblent faire exception. On y voit, entre autres, *rotomo* voulant dire « choisir, élire », et *robo* « nettoyer, curer ». C'est le résultat d'une analyse inexacte de la phrase. On dit : « choisir un fusil » *marafarotomo*, « se nettoyer les dents » *nyirobo*, que Binger divise en : *marafa rotomo* « fusil choisir », *nyi robo* « dents nettoyer », tandis qu'il faut analyser ainsi : *marafaro tomo* « fusil-dans prendre, prendre parmi les fusils »; *nyiro bo* « dent dans sortir, ôter de dans les dents ».

[2] Ce nom est, dans le pays, *kongo*, le *o* final très bref.

6° Les liquides *l* et *r* équivalent aussi à *d* et *t*. Les dentales sont plus usitées dans le Nord et le Centre; les liquides se rencontrent plus fréquemment dans les dialectes du Sud. Les exemples sont nombreux :

lo, *do* « s'arrêter » (gbézé, *to*);
sounkourou, *sounkoutou* « jeune fille »;
koro, *koto*, *khoto* (Kh.) « âgé »;
koura, *kouta* « jeune »;
le suffixe *ro*, *to* « dans »;
le suffixe verbal *ra*, *ta:*
lili, *dili*, *dli* (B.) « racine »;
le mot arabe *sadaqa* « aumône » donne (M.) *saraka*, (K. S.) *sarakha*, (V.) *sara* « aumône »;
le mot français « boîte » donne *bata*, *bara;*
siri, *siti*, *sti* « attacher »;
le mot arabe *sabata* « pantoufle », donne *sabato* (K.), *samato* (M), *sabara*, *samara* (B.).

7° Les dentales mouillées alternent avec les gutturales. Ce changement est également un des plus fréquents, mais il n'a lieu que devant *é* ou *i*, jamais devant *a*, *o*, *ou* :

dyi, *gi* « eau »;
tyé, *ké*, *khé* (K.) « homme »;
kényé, *tyen* (B.) « sable ».

8° Le son *y* initial se nasalise souvent. Il alterne avec la dentale mouillée *dy* : *yégé*, *dyégé*, *nyégo* (K.) « poisson »; *yiri*, *dyiri* « arbre ».

A son tour la dentale *dy* alterne avec *g*, comme il a été expliqué; la nasalisation reste et le son entendu est *ng*. Un nom de village qu'Anderson écrit *Binya* (c'est-à-dire *Baïnya*) se prononce aussi bien *Baïnga*.

9° On rencontre quelques exemples d'équivalence de *dy*, *ty* en *s*. La forme *s* se trouve surtout dans le Sud. Comme *ty* et *k* sont équivalentes, on trouve aussi des exemples d'équivalence de *k* et de *s* et, dans certains dialectes, de *z*. Quelquefois l'*s* est mouillée :

dyi « eau », *zi* (T.);
tyiké « travailler », on entend fréquemment *syaké*, *soké* (V.);
tya « beaucoup » (rare); *sya* (fréquent);
sisé, *syé* « poule »; *tyé* (V.);

10° La labiale *b* équivaut encore à *m*, surtout dans un mot

dissyllabe où les deux voyelles sont les mêmes. De même *t* et *n*; la première voyelle est alors nasalisée :

bama, *banba* « caïman »;
tama, *tanba*, *tanbo* (Kh.) « lame »;
kama, *kanba*, *khanba* (Kh.) « épaule ».

VI

VOCABULAIRE.

Pour éclairer par des exemples ce qui a été dit du paragraphe précédent, nous réunissons ici un certain nombre de mots dont la parenté ne fait pas de doute :

(M.) *kili* « œuf »; (V.) *kéri*; (S.) *khilé*;

(M.) *goulou* [Nord] « peau, cuir »; (M.) [Sud] *boulo*; (V.) *gbouro*; (S.) *gbouni*;

(M.) *sigi* « s'asseoir »; (V.) *si*; (S.) *sikhi*;

(M.) *sisé*, *syé* « poule »; (V.) *tyé*; (S.) *tyokhé*;

(M.) *siri*, *siti*, *sti* « attacher »; (V.) *kiri*, (S.) *kiti*. A rapporter encore à cette racine le mot mandé *dyoulou* « lien, corde », par changement de *s* en *dy* et addition de particule *lou*;

(V.) *dya* « tout ce qui est mauvais »; de là, *dyougou* « mauvais »; *dyanfa* « trahison »;

(M.) *fa* « remplir »; (V.) *fa*; (S.) *foukha*;

(M.) *folo* « premier »; (V.) *péné*;

(M.) *boulou* « main »; (B.) *blo*; (V.) *boro*;

(M.) *sokhoma*, *sakhoma* « matin »; (Kour.) *soma*; (V.) *sama*;

(M.) *korondi* « coton »; (Kour.) *kodondi*; (V.) *koyondi*;

(M.) *tanbi* « passer »; (B.) *témé*;

(M.) *dountoun* « coq », (B.) *douno*.

	MANDÉ.	SOSO.	VAÏ.	TOMA.
Peau	*goulou*, *boulou*	*fateï*, *kiri*	*gbourou*	//
Tête	*koun*	*koun*	*koun*	*moun*
Cheveu	*kounsi*	*kounsukhé*	*koundi*	*moundé*
Cou	*kan*	//	//	*kwagi*
Épaule	*kama*, *kanba*	*fangé*	//	//
Bras	*boulou*, *blo* (B)	*bélakhé*	*bouro*	//
Main	*boulou*, *blo* (B)	*bélakhé*	*bouro*	//
Coude	*nounkoun*	//	//	//
Fesses	*dyou*	//	//	//
Cuisse	*woro*	//	//	//
Genou	*kamarinkoun*, *kounbéré*	*khimbi*	*kounbéré*	//

	MANDÉ.	SOSO.	VAÏ.	TOMA.
Pied. . . .	*sin*	*san*	*ken*	//
Veines. .	*fasa*	*fasa*	//	//
Cœur. . .	*sou*	//	//	*zi*
OEil. . . .	*yé, nyé, dyé*	*nya*	*dya*	//
Oreille. .	*toulou*	*touli*	*toro*	//
Bouche. .	*da*	*dé*	*da*	//
Dent . . .	*nyé*	*nyi*	*nyi*	*niugé*
Langue .	*nèn*	*nèn*	*né*	*né*
Visage. .	*nyé, nya*	*nya*	*dya*	//
Doigt. . .	*koni, koundi*	//	//	//
Os.	*kourou, koulou*	*kalé, wari*	*kourou, soulou*	//

VII

FORMATION DES MOTS.

On trouve en mandé des éléments auxiliaires ayant gardé leur sens propre et agissant d'autre part comme éléments principaux, et d'autres qui n'ont aucun sens par eux-mêmes et ne s'emploient qu'en juxtaposition avec des éléments principaux. Par exemple, le mot *kono* veut dire « ventre » et s'emploie comme élément auxiliaire dans le sens de « *à l'intérieur de* ». On dira *ba-kono* « dans la rivière ». Mais, d'autre part, on dit aussi *baro*, où l'élément *ro* n'a aucun sens propre et s'emploie seulement en composition avec un sens correspondant à celui de la préposition « dans ».

Nous avons vu que le plus grand nombre des éléments de la langue mandé sont dissyllabiques ou monosyllabiques. Mais beaucoup d'éléments monosyllabiques proviennent de contraction de dissyllabes, et beaucoup d'éléments dissyllabiques sont déjà en eux-mêmes des composés.

La langue mandé présente un grand nombre d'homonymes. Les uns sont réellement des homonymes ayant un sens différent; d'autres proviennent de contractions. Dans le premier groupe, nous rangerons :

ba « mère, chèvre, grand, rivière »; — *ko* « ruisseau, dos »; — *fé* « calebasse, vers ».

D'autre part, on a :

ta « prendre » et *ta*, contraction de *takha* « aller »; — *da* « bouche » et *da*, contraction de *dakha* « pot »; — *fa* « père, plein » et *fa*, contraction de *fakha* « tuer »; — *ko* « ruisseau, dos » et *ko*, contraction de *kokho* « sel »; — *bé* « être », particule de l'aoriste, et *bé*

IMPRIMERIE NATIONALE

« tous », qui est la contraction d'une racine que l'on retrouve en vaï sous la forme *péné*, et en soso sous la forme *biri*.

Une méthode de composition fréquente est le redoublement de l'élément simple. Ce phénomène se rencontre dans un certain nombre de noms d'animaux : *kosokoso* « vipère »; *dountoun* « coq »; *ménéméné* « fourmi »; *banba* « caïman »; *maninya* « boa ».

Ce redoublement sert encore à rendre les onomatopées : *dandan* « tambour »; *talantalan* « cloche, cymbale »; *sousou* « moustique »; *dondon* « bourdonnement, guêpe ».

Avec les éléments ayant le sens d'adjectifs, le redoublement exprime la qualité à un haut degré. *Bérébéré* « très bien, beaucoup »; *dindin* « tout petit »; *dondidondi* « très lentement »; *moundimoundi* « tout doucement »; *sasa* « à l'instant », du mot arabe *sa* « heure ».

Du mécanisme grammatical du mandé, il suit que le même radical a plusieurs significations se rapportant toutes à la même idée, lesquelles se distinguent dans les langues plus avancées par des phénomènes différents. Ainsi la racine *si* veut dire « arriver, arrivée, lieu d'arrivée »; *folo* signifie « premier, d'abord, commencer, commencement »; *kélé* « guerre, rixe, se battre, combat, troupe »; *séné* « champ, culture, semer ».

D'autres fois, au contraire, la modification de la racine se fait par juxtaposition d'un élément auxiliaire, comme nous le verrons plus loin. Ces éléments auxiliaires ont tout à fait l'allure de nos préfixes et suffixes. En examinant de près certains mots, on s'aperçoit qu'une partie ne fait pas réellement partie intégrante de la racine, mais paraît être un suffixe qui y a été incorporé. Par exemple, *kouma* « parler, parole » provient de l'adjonction d'une particule *ma* à la racine *kou* que l'on retrouve dans *ko* « dire »; *dougouma* « bas, par terre », de la même particule ajoutée à *dougou* « terre, sol »; *doroma* « petit » provient également d'un élément primaire que l'on retrouve en vaï sous la forme *dori* « petit »; *takhama* « marcher, marche », de *takha* « aller ».

D'autres éléments paraissent avoir perdu un suffixe. On peut rapprocher le mandé *boulou* « bras » du soso *balakha*, *balakhé;* « eau » se dit, en mandé, *dyi*, en soso, *yigé;* « poisson » (M.) *yégé*, (V.) *nyé*, en enlevant le suffixe *gé*, (S.) *yakhé;* « poule » (S.) *toukhé*, (V.) *tyé*, (M.) *syé*, *sisé*.

VIII

NOMS DE NOMBRE.

Les noms de nombre sont les suivants :

	MANDÉ.	SOSO.	VAÏ.	TOMA.	BÉRÉSÉ.
1 . .	*kili*	*kiri*	*dondo*	*hila*	*tani*
2 . .	*foula*	*firi*	*féra*	*firi*	*firé*
3 . .	*saba*	*sékoun*	*sagba*	*saba*	*dzaba*
4 . .	*nani*	*nani*	*nani*	*nani*	*nani*
5 . .	*loulou*	*souni*	*sorou*	*loulou*	*loulou*
6 . .	*woro*	*séni*	*soun dondo*	*dosita*	*méhita*
7 . .	*woron woula*	*soulifiri*	*soun féra*	*dofira*	*méhiré*
8 . .	*ségi*	*soulimasékoun*	*soun sagba*	*dosaba*	*mé-saba*
9 . .	*kononto*	*soulimanani*	*soun nani*	*tavou*	*ménan*
10 . .	*tan*	*fou*	*tan*	*pou*	*pou*
20 . .	*tan foula manga*	*makhonya*	*mo bandé*	*pou fourougo*	*pou firé*
30 . .	*tan saba*	*tonga sékoun*	*mo bandé akotan*	*pou saba*	*pou dzaba*
40 . .	*tan nani*	*tonga nani*	*mo féra bandé*	*pou nani*	*pou nani*
50 . .	*tan boulou, débé*	*tonga souli*	"	*pou loulou*	*pou loulou*
100 . .	*kémé*	*kémé*	*mo sourou bandé*	*mougiré*	*wourou*

Parmi les mots qui expriment le nombre « un », les trois formes *kili*, *kiri*, *hila* sont identiques, aux changements phonétiques près. Il reste les trois formes : *kili*, *dondo*, *tani*.

Les nombres « deux, trois et quatre » ont la même forme partout.

Le mot *nani* « quatre » est à rapprocher du wolof *nyanenti* et du poular *naki*, qui ont la même signification.

Le mot « cinq » a deux formes : *loulou* et *soli*.

Dans le groupe mandé, le bérésé et le toma comptent par cinq. En soso, « six » se dit *séni;* cela peut être pour *souli-ni*, « cinq et . . . » En toma, « neuf » se dit *tavou*. Le mandé paraît faire exception. Mais il faut remarquer que les mots *ségi* et *kononto* ont évidemment été inventés après coup. *Kononto* veut dire « dans le ventre ». Il se pourrait que ce mot ait été adopté par allusion au nombre de mois que dure la grossesse.

Pour « dix », les noms se réduisent à deux : *tan* et *pou*. Au premier se rapporte le mot soninké *tamou*, et au second le mot wolof *fouka* avec la particule *ka*. Il faut y ajouter un mot employé dans les pays malinké pour indiquer les dizaines : *bi*.

Les dizaines s'expriment par des composés du mot dix. Trente se dit : « trois dizaines » *tan saba*, etc. Il faut remarquer quelques

mots particuliers. Le vaï dit, pour « vingt », *mo bandé* « un homme entier », c'est-à-dire à qui on a compté les doigts aux pieds et aux mains. « Quarante » s'y dit *mo féra bandé* « deux hommes entiers. « Cent », *mo sorou bandé* « cinq hommes entiers ». On peut expliquer d'une façon analogue le mot soso *makhonya* « vingt », en y dégageant la racine *mokho* « homme ». Il faut en rapprocher le mandé *mouga*, *moukha*. Le mot mandé *débé* veut proprement dire « natte ». On l'a pris pour signifier « quarante » parce que les nègres s'assoient à deux sur une natte. Le mot *débé* rend donc la même idée « deux hommes » que le vaï : *mo foula bandé*.

Les Bambara comptent comme les autres Mandé, jusqu'à 80. Mais ils emploient le mot *kémé* dont la signification générale est « cent » pour dire « quatre-vingts ». Ils continuent ensuite, de sorte que *kémé ni tan* veut dire « quatre-vingt-dix », *kémé ni tan foula* « cent », *kémé ni tan saba* « cent dix », etc.

Les Mandé seuls ont des mots pour rendre l'idée du nombre ordinal. Ils l'expriment par la particule *na* ajoutée au nombre cardinal. *Foulana* veut dire « second », *sabana* « troisième », etc. Ils emploient aussi le suffixe *nyan* ou même *nyandou*, et ils disent : *foulanyan*, *foulanyandou* : *sabanya*, *sabanyandou*.

Les multiplicatifs se rendent par le mot *sinya* « fois ». « Deux fois », *sinya foula* ; « trois fois », *sinya saba*.

Pour indiquer la distribution, on répète le radical numéral : « Deux à deux » se dit *foula-foula*, « trois par trois » *saba-saba*.

IX

PRONOMS.

Les pronoms sont les suivants :

	MANDÉ.	SOSO.	VAI.	TOMA.
Sing. 1re pers.	*né*	*n*	*n*	*na*
2e —	*i*	*i*	*i*	*yaré*
3e —	*a*	*a*	*a*	*a*
Plur. 1re pers.	*an*	*moukou*	*mou*	//
2e —	*alou*	*wo*	*wou*	//
3e —	*alou*	*i*	*a*, *anou*	//

En mandé, *lou* est la marque du pluriel. Donc *alou* est le pluriel de *a* et, par mutation de voyelle, remplace aussi *ilou*, qui serait le pluriel de *i*. Le mot *moukou* ne diffère de *mou* que par l'adjonction de la particule *kou*. Enfin le mot vaï *anou* est le même que le mandé *alou*.

Il faut remarquer que le *ou* final de ces pluriels s'altère en *i*

devant le *y* du suffixe *yé*. On dit : « dis-leur » *afo aliyé*, et non *afo alouyé*.

La personnalité s'indique par le suffixe *fan*, *fana* ou *béré*; « toi-même » *ifana*, *ibéré*. Ces suffixes sont, en soso, *kan*; en vaï, *wanga*.

Ces mots servent à rendre les pronoms et adjectifs possessifs. Pour les pronoms possessifs on emploie le suffixe *ta*, dont le sens propre est « part », et l'on dit : *n'ta* « ma part, le mien »; *ita*, etc.

Les démonstratifs sont :

	MANDÉ.	SOSO.	VAÏ.
Pour une chose rapprochée.....	*o*	*na*	*ké*
Pour une chose éloignée.....	*nyi*	*i*, *yi*	*mé*

Les démonstratifs *mé* et *ké*, en vaï, s'emploient isolés ou accolés. *Demmé*, *demméké* « cet enfant ».

Il y a d'autres démonstratifs indiquant le lieu : « ici » (M.) *yan*, (V.) *nyé*; « là » (M.) *yé*, (V.) *nou*.

Dans tous ces démonstratifs, la consonne dominante est le *y*, avec ses modifications : *ny*, *dy*, *ty* = *k*.

X

ÉLÉMENTS AUXILIAIRES.

Nous avons dit que certains de ces éléments existent réellement et expriment des idées propres; les autres, au contraire, ont perdu leur sens primitif et servent seulement à indiquer les rapports de l'idée principale avec les autres idées de la phrase, rapports qui sont indiqués dans d'autres langues par les terminaisons de la déclinaison et de la conjugaison, par les prépositions, etc. La plupart de ces éléments auxiliaires sont employés comme suffixes. Quelques-uns seulement sont préfixés.

§ 1. PARTICULES AYANT UNE EXISTENCE PROPRE.

1. Parmi ces mots sont ceux qui servent à indiquer le genre. La distinction ne se fait que pour les animaux. On indique leur sexe en faisant suivre le nom de l'espèce du mot qui signifie « homme, mâle », ou de celui qui signifie « femme, femelle ». Ce sont :

(M.) *ké*, (S.) *kamé*, (V.) *kaima*, (T.) *zouni* « mâle, homme »; (M.) *mousou*, (S.) *gilé*, (V.) *mousouma*, (T.) *kanzani* « femme, femelle ».

Par exemple « fils ou fille » se dit au moyen du mot « enfant ».

(M.) *dinké* « fils », *dinmousou* « fille »; — (S.) *dikamé*, *digilé*; — V.) *dènkaïma*, *dènmousouma*.

[1] La racine pour l'un des mots est la même dans tous les dialectes : *ké*, *ka*, *kai*. Pour l'autre, le soso *gilé* diffère de la racine commune aux deux autres : *mousou*.

2. D'autres mots servent à indiquer les rapports d'idées que nous rendons par les noms d'agents, noms d'actions, noms d'instruments, etc. Les plus employés sont :

(M.) *mokho*, (S.) *moukhé*, (V.) *mo* « homme »; — (M.) *fèn*, (S.) *fé*, *sé*; (V.) *fèn* « chose »; — (M.) *kou*, (V.) *ko* « chose »; — (M.) *bakha* « travailler, celui qui travaille »; — (M.) *tigi* « maître »; — (M.) *ké* « homme ».

Les racines *bakha*, *mokho*, *ké* indiquent les noms d'agents. On dit : *kélé* « guerre », *kélébakha*, *kélémokho* « guerrier »; — *gara* « fil », *garanké* « bourrelier »; — *noumou* « forger », *noumouké* « forgeron ».

La racine *ké* s'ajoute notamment aux noms de pays pour indiquer leurs habitants.

La racine *tigi* indique l'homme qui a la qualité indiquée par la racine principale. Le mot *tigi* veut dire proprement « maître ». C'est l'analogue du *bou* de l'arabe vulgaire. *Dougou* « village », *dougoutigi* « chef de village »; — *lou* « case », *loutigi* « chef de case »; — *dyanfa* « trahison », *dyanfatigi* « traître »; — *samba* « force », *sambatigi* « fort ».

La racine *fèn* indique la chose qui sert à l'action du verbe. *Balou* « nourrir », *baloufèn* « nourriture ».

La racine *kou* s'emploie en préfixe. Elle indique le rapport d'idée exprimé par nos adverbes. *Sobé* « bon », *kousobé* « bien »; — *dyougou* « désagréable », *koudyougou* « mal ».

3. Le mot *din* « enfant », sert à former des diminutifs. Il sert aussi, avec les noms d'arbres, à indiquer les fruits. *Yiri* « arbre », *yiridin* « fruit »; — *tamarou* « dattier », *tamaroudin* « datte »; — *konko* « talus », *konkodin* « petit talus ».

4. Certains adverbes de lieu et de position expriment des rapports qui sont rendus en mandé au moyen de noms de parties du corps. Ainsi *kan* veut dire « cou » et « en haut »; — *ko* « dos » et « derrière, en arrière de »; *kono* « ventre, à l'intérieur de, dans »; — *nya* « œil, visage » et « devant ».

Tinti « montagne », *tintikan* « en haut de la montagne »; — *ba* « rivière », *bako* « derrière la rivière, de l'autre côté de la rivière »; — *boun* « case », *bounkono* « dans la case »; — *sou* « cheval », *sounya* « devant le cheval ».

Dans le même sens de « sur, au-dessus de », on trouve employé le mot *san* « ciel » et *santo* « dans le ciel » pour signifier « dessus ».

Enfin le mot *yé* « là » sert à préciser le démonstratif. *Nyi mousou yé* « cette femme-là »; *nyi yiri yé* « cet arbre-là ».

5. Une autre racine *ké*, dont le sens propre est « faire », sert à construire des verbes neutres. *Séné* « champ », *sénéké* « cultiver »; — *don* « danse », *donké* « danser »; — *domoli* « repas », *domoliké* « manger » (faire son repas).

§ 2. PARTICULES N'AYANT PAS UNE EXISTENCE PROPRE.

A. — *Particules nominales.*

1. On trouve certaines particules fréquentes dans les noms et qui n'ajoutent pas une idée particulière à la racine principale. Ce sont : *kha*, *khé*, *kho*, *ga*, *gé*, *gi*, *go*. M. *mokho*, *S. moukhé*, V. *mo* « homme »; élément principal, *mo*. S. *toukhé*, V. *thyé*, M. *sisé*, *syé* « poule »; — S. *yigé*, V. M. *yi*, *dyi* « eau »; — *dougou*, *dou* « village ».

La particule *go* s'ajoute souvent par euphonie à certains mots terminés en voyelle nasalisée. *Boun* « case », *boungola* « dans la case »; *loun* « jour », *loungo loun* « tous les jours »; — *lalan* « lit »; K. *lalango*; — *din* (M.), *dingo* (K.); *dé* (B.) « enfant ».

La particule *ma* est également très fréquente. *Ko* « dire », *kouma* « parole, parler »; *takha* « aller », *takhama* « marche, marcher ». Elle se trouve dans les mots vaï : *kaïma* « homme », *mousouma* « femme »; — *dou* « entrer », *doumo* « faire entrer, manger ». Il semble subsister là un reste d'un mot *ma* « faire », qui se retrouve avec ce sens en vaï, mais perdu en mandé.

2. Le suffixe *lou* indique l'idée de pluriel. *Nisi* « bœuf », *nisilou* « des bœufs ». Il ne s'emploie jamais avec un nom de nombre. Il semble venir du mot *lou*, qui veut dire « réunion de cases où habite une famille ». *Nisilou* voudrait dire « famille de bœufs ».

Cette particule s'ajoute également à un certain nombre de mots dont le sens correspond non à celui de nos substantifs, mais à celui de nos adjectifs. Dans ce cas, le mot qui correspond au nom ne prend pas le pluriel. Ces mots sont ceux qui s'emploient seuls, sans aucune particule en préfixe. Ils sont en petit nombre et expriment les couleurs, les sensations principalement. *Ko* « ruisseau », *kolou* « des ruisseaux », *ko woyo* « un ruisseau rapide », *ko woyolou* « des ruisseaux rapides ».

Elle s'ajoute également aux démonstratifs employés seuls,

c'est-à-dire correspondant à nos pronoms. *Nyi* « celui-ci, *nyilou* « ceux-ci ».

3. La particule *la* (et *na*) indique le nom d'auteur. *Nisigéla* « le gardien de bœufs », de *nisi* « bœuf », et *gé* « soigner »; *sakélala* « la sentinelle », de *sakéla* « garde »; — *takhama* « marcher », *takhamala* « voyageur »; — *sénékala* « cultivateur », de *sénéka* « cultiver »; — *donkili* « chanter », *donkilila* « chanteur »; *fakha* « tuer », *fakhala* « celui qui tue ». Elle indique également l'instrument : *sigi* « s'asseoir », *sigila* « siège ». — *La* « être couché », *lala* « lit »; *tégé* « couper », *tégéla* « hache ».

On trouve aussi le suffixe *ba* pour indiquer le nom d'auteur. C'est probablement un abrégé de *bakha*.

4. Deux racines auxiliaires rendent l'idée de nos noms abstraits et de nos noms d'action. Ce sont *li* et *ya* ou *nya*. *Domo* « manger », *domoli* « le repas »; — *di* « ce qui est agréable », *diya* « plaisir ».

5. La racine *nda* indique les accidents de terrain. *Digi* « descendre », *diginda* « la descente, la pente »; — *tégé* « traverser », *tégénda* « le passage »; — *boula* « finir » (en parlant d'une rivière); *boulanda* « le confluent »; — *yélé* « monter », *yélénda* « la montée, la rampe ».

B. — *Particules adjectives.*

1. Nous indiquerons d'abord celles qui servent à former des augmentatifs et des diminutifs.

Augmentatifs : *ba*.

Diminutifs : *di* (*din* « enfant »), *lé*, *ni*.

Nous avons déjà signalé l'emploi du mot *din* « enfant », comme diminutif :

Kono « ventre », *konoba* « gros ventre »; — *tinti* « colline », *tintiba* « montagne »; — *ba* « rivière », *balé*, *bali*, *bani* « petite rivière »; — *boun* « ample », *bounba* « grand, spacieux, beaucoup »; — *mésé* « petit », *méséni* ou *mésédi* « tout petit »; — *fé* « calebasse », *féli* « petite calebasse »; — *doromandi* « petit », de la racine *do* avec les particules *ro*, *ma*, *di*.

2. Nos participes passés et présents se rendent par les suffixes *ro*, *to*, *la*, qui ont le sens de « dans », pour le participe présent, et *la*, *lé*, pour le participe passé ou l'adjectif verbal. *Minlokho* « avoir soif », *minlokhoto* « ayant soif » (dans la soif).

Tambi « passer », *tambito* « en passant ».

Fakha « briser », *fakhala*, *fakhalé* « brisé, mort ».

3. Beaucoup d'adjectifs se rendent par les racines *rin*, *ré*, *lé* et *ba*, placées en suffixes. *Fasa* « veine », *fasalé* « maigre »; *kama* « épaule », *kamariu* « homme fait »; *domoli* « repas », *domoliba* « mangeable ».

4. La racine *ta*, qui a le sens de « part » et d'où vient *tala* « partager », sert à rendre les pronoms possessifs, ainsi que nous l'avons vu.

5. Un grand nombre de racines se combinent avec la particule *ka* ou *kha* en préfixe et prennent des sens correspondant à ceux de nos adjectifs qualificatifs. *Di*, idée de « chose agréable », *a ka di* « c'est agréable »; *dyan*, idée d'« éloignement », *a ka dyan* « éloigné »; *sourou*, idée de « petitesse », *a ka sourou* « petit ».

Il est à remarquer que ces racines ne s'emploient jamais isolées. Pour dire « un homme bon », on dit « un homme il est bon » *mokho a ka nyi*; — « le village éloigné » *dougou a ka dyan*. « le village il est éloigné »; — « la rivière large » *ba a ka boun*.

C. — *Particules circonstancielles.*

Elles répondent à peu près à nos prépositions. Les principales sont :

Fan, *fana* « à côté de », chez »; *fé* « vers »; *ro*, *to*, *la*, *ma* « dans »; *ma* « avec »; *tyé* « entre »; *yé* « à ».

Tinti « montagne », *tintifé* « vers la montagne »; — *ba* « rivière », *baro* « dans la rivière »; *bada* « la rive », *badala* « sur la rive »; — *yèndé* « hache », *yèndéna* « avec la hache »; — *tala* « partage », *talantyé* « au milieu », *tyéma* « le milieu », *tyémoto* « au milieu »; — *afo mousouyé* « dis à la femme ».

Le suffixe *yé* s'emploie ordinairement dans le même sens que notre datif. Mais, avec le verbe *di* « donner », on emploie *ma*; *adi mousouma* « donne à la femme ».

Les particules *ro*, *to*, *ma* s'ajoutent également aux mots qui expriment les mêmes rapports que nos adverbes, et dont nous avons parlé plus haut. *Ko* « derrière » donne *koro*, *koto* « derrière », et par extension, « sous »; *kofé* « derrière », avec mouvement, et *koma* « de derrière »; — *baukoro* « sous les palmiers » *tintikofé* « derrière la montagne », *tintikoma* « de derrière la montagne ».

De même, *san* « dessus » donne *santo* « sur »; — *nya* « devant » donne *nyato* « en avant de »; — *dougou* « terre » fait *dougouma* « en bas ».

Fé forme un certain nombre de locutions ayant l'idée de « direction ». *Ko* « derrière », *kofé* « derrière »; — *fan* « direction », *fanfé* « du côté de »; — *kéré* « tout le tour », *kéréfé* « autour de ».

D. — *Particules verbales.*

Les particules verbales sont les suivantes : *bé*, *ka* ou *kha; ra* ou *ta*. Les deux premières se placent en avant du corps de la racine verbale; la dernière se place en suffixe.

1. *Bé.* La particule *bé* s'emploie dans les mêmes cas que notre présent et notre futur. Elle caractérise donc l'analogue du temps aoriste de l'arabe. Devant cette particule, le pronom de la 1re personne s'élide et devient *m'*. Devant le pronom de la 2e ou de la 3e personne, cette particule s'élide. Il arrive que sa voyelle se modifie euphoniquement, en rapport avec celle de la 1re syllabe de la racine principale. On a alors les formes *ba* ou *bi*. *Na* « venir », *a bé na* « il vient »; — *gosi* « battre », *m'bé gosi* « je bats » ou « je battrai », *m'b'i gosi* « je te battrai »; — *sigi* « être assis », *m'bi sigi* « je suis assis ».

Bé s'emploie avec les mots formés avec le suffixe *la*, *lé*, *ba*, et ayant un sens analogue à nos participes ou à nos adjectifs qualificatifs. *Domoliba* « glouton », *a bé domoliba* « il est glouton »; — *fakha* « casser », *fakhala* « cassé », *a bé fakhala* « il est cassé ». On retrouve là le sens propre de *bé*, qui veut dire « être, se trouver ».

2. *Ka* ou *kha*. Cette particule a des usages très différents. Elle répond d'abord à l'idée de passé dans les verbes transitifs. *Si* « creuser », *a ka si* « il a creusé »; — *tégé* « couper », *a ka tégé* « il a coupé ».

En second lieu, elle rend l'idée de commandement. L'impératif peut s'exprimer, d'ailleurs, en énonçant simplement l'élément principal, quand il s'agit d'une seule personne. Dans ce cas, cette racine est précédée souvent du pronom de la 2e personne, qui se change fréquemment en *a*. Quand on s'adresse à plusieurs personnes, on emploie *ka* ou non, mais on fait toujours usage du pronom *alou*. *Na* « venir », *na*, *a na*, *i ka na* « viens »; *alou ka na* « venez »; — *bori* « courir », *ibori* « cours ».

Cette même forme sert à la première personne du pluriel. *An ka takha* « allons », de *takha* « aller ».

Enfin la même particule *ka* marque la subordination de deux actions. *Afo a yé a ka na* « dis-lui qu'il vienne ».

3. *Ra*, *ta*, se place en suffixe et rend l'idée du passé dans les

verbes intransitifs. *Na* « venir », *a nata* « il est venu »; — *sigi* « s'asseoir »; *a sigita* « il s'est assis »; — *takha* ou *ta* « s'en aller », *a takhata* ou *a tara* « il s'en est allé ».

Quand la dernière voyelle de la racine principale est nasalisée, il s'introduit un *a* euphonique. — *Pan* « voler » (en parlant des oiseaux); *a panara* « il s'est envolé ». Ou bien *ra* se change en *na* par mutation de liquide, et la voyelle nasalisée devient simple. *Ban* « finir », *a banta*, *abana* « il a fini ». *Mo* « cuire, mûrir »; *a mona* « il a mûri, il est mûr ».

La distinction entre les verbes actifs et neutres au point de vue de l'emploi de *ka* et *ra* est rendue sensible par le rapprochement que l'on peut faire d'une même racine employée dans les deux sens. Ainsi, on dit :

Kou « laver », *a ka fani kou* « il a lavé son pagne », *a koura* « il s'est lavé »;

Bo « sortir », *a ka dyi bo* « il a vidé l'eau », *a bora* « il est sorti »;

Fa « remplir », *a ka dakha fa* « il a rempli la cruche »; *dakha fara* « la cruche a été remplie ».

E. — *Particules négatives.*

Les particules négatives verbales sont : *té*, *ma* ou *man* et *kana*. *Té* s'emploie dans les cas où l'on emploierait *bé* s'il n'y avait pas de négation. *Ma* s'emploie dans les cas où l'on emploierait *ka* ou *ra*. Il y a exception pour l'impératif, dont la particule négative est *kana*.

Ainsi, on dit :

Takha « s'en aller », *m'bé takha* « je m'en vais », *n'té takha* « je ne pars pas », *a takhata* « il est parti », *a man takha* « il n'est pas parti », *i kana takha* « ne pars pas ».

Kou « laver », *a bé kou* « il lave » ou « il lavera », *an té kou* « il ne lave pas » ou « il ne lavera pas », *a ka kou* « il a lavé », *a koura* « il s'est lavé », *a ma kou* « il n'a pas lavé, il ne s'est pas lavé », *i kana kou* « ne lave pas ».

La particule *ma* s'emploie comme correspondante de *ka* comme racine auxiliaire d'adjectif. *A ka nyi* « c'est bon », *a ma nyi* « ce n'est pas bon »; *a ka golé* « c'est difficile », *a man golé* « c'est facile ».

La particule *bali* ou *bari* rend l'idée de « privation » et correspond à des adjectifs. Elle traduit également notre préposition *sans* avec un nom. *Lon* « savoir », *lonbali* « ignorant, sans science ».

F. — *Diverses.*

O; s'emploie avec un mot répété pour rendre l'idée de totalité absolue. *Mokho* « homme », donne *mokh'o-mokho* « tout le monde »; *dougou* « village », *dougou-o-dougou* « tous les villages »; *touma* « temps », *toum'o-touma* « tout le temps ».

Cette idée se rend encore par le mot *bé: mokho bé* « tous les hommes »; *alou bé ka na* « venez tous ».

Lé, lémou, dou; ces particules servent à insister sur l'idée. Par exemple, on dit: « je suis roi » *né fama;* mais on dira : *né fama dou* « c'est moi qui suis le roi »; — « c'est à moi ces bœufs » *nyi nisi n'ta lémou*; — « qui est-ce? (qui est-là »?) *dyon la?*

Yé: cette particule a le sens de « à, vers »; elle rend une idée qui correspond à notre datif. « Je lui ai dit » *n'ka fo ayé.* Elle s'emploie aussi dans un sens assez rapproché de celui-là contenant l'idée de « parvenir ». « Je suis roi » *né fama yé*, ou même *n'yé fama yé* « je suis devenu roi ».

Pour exprimer la même idée au passé, on emploie le mot *touma* « temps », abrégé en *toum'*. « J'ai été » *n'toum' bé*; « j'ai été roi » *n'toum'bé fama yé:* — « qui était là? » *dyon lé touma?*

Quand l'idée se rapporte à un état futur, on emploie le mot *ké*, dont le sens propre est « faire, devenir ». « Je serai roi » *né fama ké*, ou *n'ké fama yé.*

XI

DE L'ORDRE DES MOTS.

Nous avons vu que les éléments auxiliaires permettent d'indiquer un certain nombre de nuances de la pensée, notamment :

Les rapports de lieu ou de position;

Les rapports de temps ou de cause;

L'imminence ou l'accomplissement de l'action.

Il n'y a pas de racines exprimant les rapports des idées dans la phrase. On trouve bien quelques démonstratifs et pronoms et aussi la racine *ta* qui sert à former les pronoms possessifs et paraît un premier pas vers le génitif. Mais il n'y a rien qui distingue nettement dans une phrase le sujet et le complément. On ne peut les reconnaître qu'à leurs places dans la phrase. La construction est tout pour le sens.

La phrase se construit de la façon suivante :

1° En premier lieu, le sujet;

2° Les particules verbales préfixes;

3° Le complément direct;
4° Le verbe avec les particules verbales suffixes;
5° Les compléments circonstanciels.

Exemples :

« La mère lave » *ba bé kou;*
« La mère lave le pagne » *ba bé fani kou;*
« La mère s'est lavée » *ba koura;*
« La mère lave le pagne dans l'eau » *ba bé fani kou dyiro.*

Quand il y a plusieurs sujets, on en met un au début de la phrase, les autres à la fin. « Le père, la mère et l'enfant viendront » *fa bé na ani ba ani din* « le père viendra et la mère et l'enfant ».

Les mots qui correspondent à nos adjectifs qualificatifs se placent après ceux qui correspondent à nos substantifs. Mais il faut remarquer qu'ils se rendent par une phrase tout entière : *mokho ka nyi* « un homme bon » (un homme qui est bon). Ceux qui modifient l'idée du verbe (adverbes) se placent après le verbe. « La vieille mère lave le pagne » *ba koro bé fani kou.* « La vieille mère lave le pagne rouge » *ba koro bé fani woulé kou.* « La vieille mère lave bien le pagne rouge dans l'eau » *ba koro bé fani woulé kou kousobé dyiro.*

Il y a exception pour les particules négatives qui se placent en préfixes et pour les démonstratifs qui précèdent le nom.

Le nom qui modifie un autre nom se mettra immédiatement après lui. « Le parc à bœufs » *nisi woré* (bœuf parc). « La pioche du cultivateur » *sénékéla daba* (cultivateur pioche). « Le chef de village » *dougou tigi.* De même, les pronoms personnels, dans le cas où ils indiquent des sujets de possession, se placent avant le nom de l'objet possédé. *M'fa* « mon père » (le père de moi); *i ba* « ta mère » (la mère de toi); *né boun kono* « dans ma case ».

Cela explique pourquoi les mots qui expriment les rapports de position, comme *kan, ko, kono, nya*, se placent en suffixe; et aussi les particules sans signification propre indiquant des rapports de circonstance.

Le complément direct se distingue simplement par sa position dans la phrase; il n'est accompagné d'aucune particule. Les particules, au contraire, distinguent les compléments circonstanciels.

Le rapport d'attribut se marque de différentes façons : quand l'attribut est un substantif, il est joint au sujet, en général, par simple apposition : *n'tokho Mahmadou* « mon nom est Mahmadou », *i mokho béré* « tu es un homme bon ».

Quand l'attribut n'est pas un substantif, il est accompagné des particules *bé* ou *ka*. « L'eau courante » *dyi woyo*, « l'eau est courante », *dyi bé woyo*.

Le plus souvent, les idées correspondant à nos adjectifs qualificatifs sont rendues par des mots liés au substantif par le rapport d'attribut. *Nyi* « bon », *mokho nyima* « un homme bon », *mokho a ka nyi* « un homme bon », littéralement « un homme il est bon ». « La cruche est cassée » *dakha bé fakhala*, « mon pagne est sali » *n'fani bé nokhoba*, « une grande montagne » *tinti ka boun*, « un village éloigné » *dougou ka dyan*.

En règle générale, la particule *bé* s'emploie :

1° Pour signifier « se trouver » ; *a bé yan* « il est là » ;

2° Avec les mots formés par l'adjonction des suffixes *ba*, *la*, jouant le rôle de nos participes ;

3° Comme particule de l'aoriste.

La particule *ka* s'emploie :

1° Comme particule du passé et du subjonctif ;

2° Comme particule attributive dans la plupart des cas.

Le verbe fait, comme nous l'avons vu, des distinctions pour l'aoriste, le passé, le subjonctif, l'infinitif.

XII

RELATIONS DE LA LANGUE MANDÉ AVEC LES LANGUES VOISINES.

La langue mandé, avec ses ramifications, forme un idiome bien nettement séparé des langues voisines. On y reconnaît un très petit nombre d'emprunts, qui viennent, le plus souvent, de l'arabe et du poular. A l'arabe, le mandé a pris les mots qui indiquent une certaine civilisation : les noms des jours de la semaine, certains noms d'objets importés, de harnachement, de culture intellectuelle. Du poular viennent des noms d'animaux dont les Pouls font l'élevage et qu'ils exportent chez les Mandés. On ne trouve pas d'emprunts faits aux langues orientales, telles que le haoussa.

Parmi toutes ces langues, on peut remarquer la pauvreté du mandé. Les animaux se désignent par le nom de l'espèce, auquel on ajoute « mâle », « femelle » ou « petit » suivant l'individu que l'on veut désigner. Le poular, au contraire, et le wolof ont des mots spéciaux pour chacun d'eux. De même, les fruits n'ont pas

de noms particuliers; on les désigne par le nom de l'arbre qui les produit. Et ainsi de suite. On ne remarque guère de richesse dans la langue des Mandé que pour désigner les différentes calebasses dont se compose leur batterie de cuisine et surtout pour les diverses espèces de mil, qui constituent leur aliment principal.

J.-B. Rambaud.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR

LE RÔLE DU LARYNX

DANS LES CONSONNES SOURDES ET SONORES.

(VOIX HAUTE, VOIX CHUCHOTÉE, VOIX RESPIRATOIRE.)

J'avais montré autrefois, au moyen de tracés graphiques[1], que le bruit qui accompagne les consonnes sonores est produit par des vibrations du larynx identiques aux vibrations des voyelles, et j'en avais conclu que la présence ou l'absence de ces vibrations constitue le caractère distinctif des *sourdes* et des *sonores*.

Mais on avait objecté à cette manière de voir que les sonores se distinguent aussi des sourdes dans la voix chuchotée, dans laquelle les vibrations laryngiennes font cependant défaut; de là une certaine hésitation à accepter l'action du larynx, même dans la parole à haute voix, qui m'avait engagé à entreprendre des observations et des expériences plus concluantes.

Ces recherches ont mis en évidence les faits suivants:

1° Dans la voix haute, non seulement le larynx fournit des vibrations pendant les consonnes sonores comme pendant les voyelles, mais ces vibrations comme dans les voyelles peuvent se produire à différentes hauteurs de l'échelle musicale. La glotte garde la même disposition pendant les consonnes sonores que pendant les voyelles: elle change au contraire d'aspect pour les consonnes sourdes;

2° Dans le chuchotement, les vibrations laryngiennes sont remplacées par un bruit d'une autre nature, mais également d'origine laryngienne, et qui, comme les vibrations de la parole à haute voix, reste identique à lui-même dans les consonnes sonores et dans les voyelles;

[1] Rosapelly, *Inscription des mouvements phonétiques.* (*Travaux du laboratoire de M. Marey.* Paris, Masson, 1876.)

3° Enfin il existe un troisième type de parole qu'on peut appeler *parole respiratoire* ou *voix respiratoire*. Dans cette manière de parler, d'ailleurs exceptionnelle, la glotte garde toujours le même aspect, et toute différence entre les sourdes et les sonores est effacée.

§ 1. VOIX HAUTE.

A. *Comparaison entre les vibrations des consonnes sonores et celles des voyelles.*

Deux tracés simultanés sont nécessaires pour étudier cette question: le tracé des mouvements des lèvres, et celui des vibrations laryngiennes. Le tracé inférieur indique les mouvements des lèvres; sa ligne descend au moment de l'occlusion buccale, reste abaissée tant que cette occlusion persiste, et se relève quand les lèvres se rouvrent: elle marque par conséquent le commencement, la durée et la fin de la consonne. Le tracé supérieur donne les vibrations du larynx inscrites au moyen de l'instrument actionné par l'organe lui-même. Les tracés originaux ont été reproduits après agrandissement photographique de $\frac{3}{1}$, de sorte qu'une seconde est représentée par une longueur de 8 centimètres de tracé.

Fig. 1. — ABA. Vibrations laryngiennes pendant la durée de la consonne.

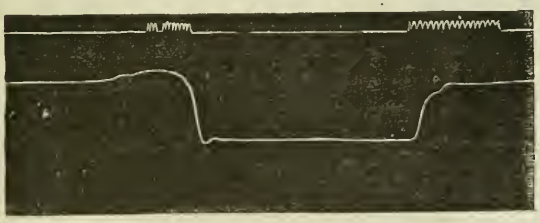


Fig. 2. — APA. Interruption des vibrations laryngiennes pendant la consonne.

Non seulement on voit que ces vibrations persistent pendant la consonne sonore : *aba*, tandis qu'elles s'interrompent pendant la durée d'une sourde : *apa;* mais, si à l'aide d'une loupe, on

IMPRIMERIE NATIONALE.

compte combien il y en a dans 2 centimètres de longueur (ce qui, avec la vitesse de rotation du cylindre enregistreur et l'agrandissement des images, correspond à un quart de seconde), on voit que ces vibrations ne sont pendant les consonnes ni plus ni moins fréquentes que pendant la voyelle associée : elles correspondent à la même hauteur de son.

Fig. 3. — ABBA. 88 vibrations doubles à la seconde.

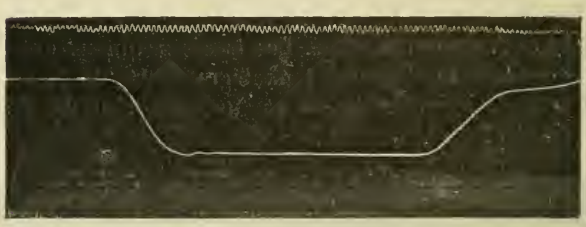


Fig. 4. — ABBA. 120 vibrations doubles à la seconde.

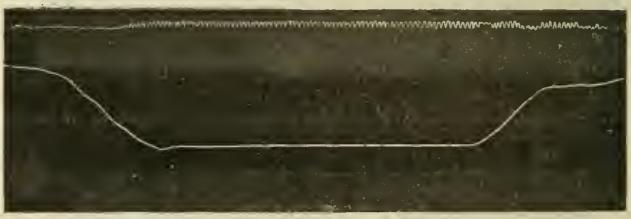


Fig. 5. — ABBA. 144 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 6. — ABBA. 168 vibrations doubles à la seconde.

J'ai prononcé les groupes syllabiques *abba*, *obbo* (c'est-à-dire composés d'une consonne redoublée sonore entre deux voyelles) successivement sur quatre notes auxquelles j'ai cherché à don-

Fig. 7. — OBBO. 80 vibrations doubles à la seconde.

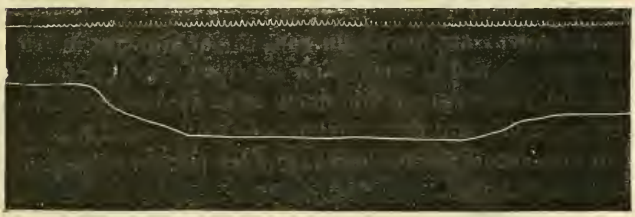


Fig. 8. — OBBO. 112 vibrations doubles à la seconde.

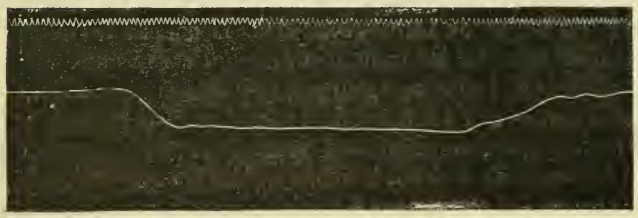


Fig. 9. — OBBO. 128 vibrations doubles à la seconde.

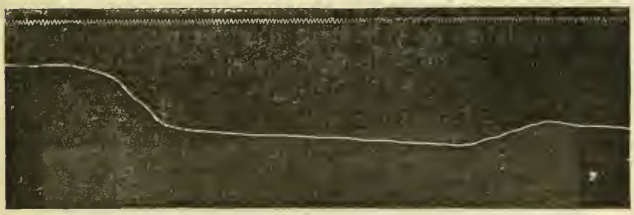


Fig. 10. — OBBO. 176 vibrations doubles à la seconde.

ner la hauteur des quatre notes d'un accord parfait; et, si je compte à la loupe le nombre de vibrations ainsi produites, je

trouve pour *abba* les chiffres de 22, 30, 36, 42 vibrations par quart de seconde; l'accord parfait demanderait les chiffres 22, 27,5, 33, 44, qui auraient été obtenus avec une voix plus juste que la mienne; mais le point important est que le nombre des vibrations a toujours été le même pendant une consonne que pendant la voyelle associée : le larynx chante pendant les consonnes sonores comme pendant les voyelles.

Quant à l'amplitude des vibrations, elle n'est pas moindre pendant les consonnes sonores que pendant les voyelles. Il est même remarquable que sur beaucoup de tracés les vibrations des consonnes sont très nettement inscrites, tandis que celles des voyelles font défaut. Cela ne veut pas dire que le larynx vibre plus fort pendant la consonne; ses vibrations se transmettent seulement mieux aux parois du cou, et par elles aux instruments inscripteurs, quand la masse d'air en vibration est enfermée que quand elle communique librement avec l'extérieur. Il n'en est pas moins intéressant de constater que c'est pendant la consonne, où leur présence a été contestée, que les vibrations laryngiennes s'inscrivent le mieux.

Mon explorateur du larynx ne donnant pas les différences d'amplitude des vibrations, j'ai essayé de prendre les vibrations venant du larynx en introduisant dans la bouche l'extrémité ouverte d'un tube fin de caoutchouc, muni à son autre extrémité du tambour à levier enregistreur, j'ai obtenu pour *adda*, chanté successivement sur les notes de l'accord parfait le tracé suivant qui montre que l'amplitude est généralement plus grande pendant la consonne. J'ai fait la même expérience avec *ibbi*, *iddi*, *oubbou*, etc., et j'ai été amené à choisir, pour les expériences ultérieures au moyen de cet appareil, des voyelles à diamètre ou à orifice rétréci, de préférence aux voyelles ouvertes qui n'impressionnent pas aussi facilement les instruments graphiques, la vitesse de translation de l'air étant d'autant plus grande que les points traversés par lui sont plus rétrécis.

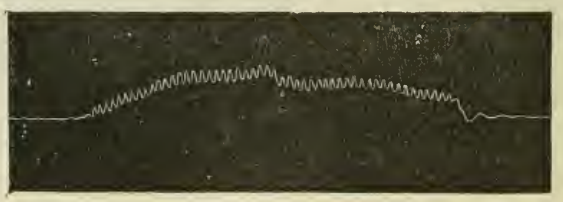


Fig. 11. — ADDA. 88 vibrations doubles à la seconde.

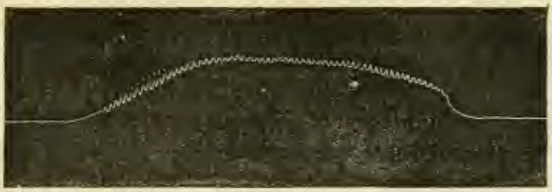


Fig. 12. — ADDA. 104 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 13. — ADDA. 128 vibrations doubles à la seconde

Fig. 14. — ADDA. 160 vibrations doubles à la seconde.

Je pense que ces expériences plusieurs fois répétées, toujours avec le même résultat, ne laissent subsister aucun doute sur la nature du bruit des consonnes sonores à haute voix : il est le résultat de vibrations laryngiennes identiques à celles des voyelles.

B. *Identité d'aspect de la glotte pendant les voyelles et pendant les consonnes sonores.*

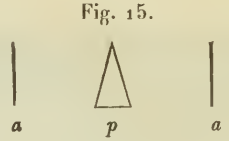
A cette identité d'action du larynx correspond une identité d'aspect.

Il n'est pas aisé de voir le larynx pendant les consonnes puisque celles-ci exigent l'occlusion plus ou moins complète de la bouche. J'ai pu toutefois y réussir, en usant d'un subterfuge. Si l'on commande à une personne un mouvement d'ensemble dont on empêche partiellement l'exécution, les parties du mouvement auxquelles on ne fait pas obstacle s'exécutent néanmoins; si, par exemple, on commande de fermer la main tout en retenant un doigt, les doigts restés libres se fermeront.

Chez plusieurs sujets dont je voulais examiner la glotte au laryngoscope[1], j'ai placé entre les mâchoires des bouchons de liège destinés à les empêcher de se rapprocher; en même temps je maintenais leur langue comme pour l'examen laryngoscopique ordinaire. Puis je leur commandais de prononcer des groupes phonétiques tels qu'*èbè*, *èpè*, etc., c'est-à-dire composés d'une consonne entre deux voyelles. L'occlusion de la bouche étant empêchée, la consonne était assurément fort altérée, remplacée par un son inarticulé; mais les sujets faisaient effort pour la prononcer, et rien ne s'opposait à ce que leur larynx s'acquittât alors comme dans les circonstances normales du rôle qui lui incombe dans la prononciation de chaque consonne.

En effet, dans les groupes à consonnes sourdes, comme *âpâ*, *êpê*, entre deux voyelles, pour lesquelles la glotte se réduit à une fente linéaire, j'ai vu les cordes vocales s'écarter largement pendant la consonne comme pour la respiration silencieuse.

Fig. 15.



Au contraire, dans les groupes à consonnes sonores, comme *aba*, *ébé*, la glotte reste, pendant la consonne, exactement semblable à ce qu'elle est pendant la voyelle antécédente et la voyelle suivante.

Fig. 16.

On constate facilement par l'oreille, dans ces expériences, le bruit des sonores et le silence des sourdes.

§ 2. VOIX CHUCHOTÉE.

Rôle du larynx dans la voix chuchotée.

Le larynx fournit à la voix chuchotée un souffle qui y joue exactement le même rôle que les vibrations musicales dans la voix haute. Je croyais avoir été le premier à observer ce fait,

[1] Ces expériences ont été faites en collaboration avec mon ami le Dr Coupard.

mais notre président, M. Psichari, a bien voulu me signaler le travail de Brücke[1] où il est déjà constaté. Notre confrère M. Raillard a eu l'obligeance de me communiquer cet ouvrage.

Voici la traduction *in extenso* de ce que dit Brücke (*loc. cit.*, p. 5) : « Il est aussi en notre pouvoir de ne donner à la fente vocale ni l'étroitesse nécessaire pour produire des sons musicaux, ni une ouverture assez large pour que l'air s'en échappe tout à fait librement. Nous pouvons la rétrécir de telle sorte, qu'à la vérité les cordes vocales n'entrent pas en vibrations musicales, mais que l'air en les franchissant produise un bruit de frottement léger, mais appréciable. C'est ce bruit par lequel nous remplaçons, dans le chuchotement, le son musical de la voix, de façon à distinguer, même dans la voix basse et tout à fait dépourvue de son musical, les lettres qui, dans la voix haute, possèdent ce son de celles où il n'existe pas; car, même dans le chuchotement, nous distinguons *s* dur et *s* doux, *f* et *w*, *j* et *ch*, etc. »

Cette description est exacte[2]; mais, en la confirmant, je crois pouvoir ajouter quelques détails intéressants aux observations laryngoscopiques de Brücke, et aussi indiquer des moyens de contrôle d'un emploi plus facile que le laryngoscope.

A. *Examen laryngoscopique.*

Bien que Brücke affirme que c'est le souffle produit dans la glotte semi-ouverte qui permet de distinguer des sourdes les consonnes sonores, il paraît n'avoir observé le souffle et examiné le larynx que dans l'émission des voyelles, et n'avoir conclu que par induction à son existence dans les consonnes. Grâce à l'artifice décrit plus haut, j'ai pu observer le larynx pendant l'émission des consonnes elles-mêmes.

La figure 17 représente ce que l'on voit sur un sujet qui pro-

Fig. 17.

nonce *apa* en voix chuchotée : pendant les *a*, la glotte forme non

[1] *Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute*, von Ernst Brücke, 2ᵉ Auflage. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1876.

[2] Certains observateurs disent avoir vu la glotte largement ouverte dans le chuchotement. C'est évidemment qu'à leur insu et au sien le sujet observé a fait usage non de la voix chuchotée, mais de ce qui sera décrit plus loin sous le nom de *voix respiratoire*.

plus une simple fente linéaire, comme dans la voix haute, mais un triangle à base étroite; pendant la consonne sourde *p*, elle s'ouvre complètement et prend le même aspect que pendant la même consonne prononcée à haute voix. La comparaison de cette figure avec la figure 15 (p. 494) montre que la glotte en triangle étroit tient, dans le chuchotement, la même place que la glotte linéaire dans la voix haute.

La figure 18, qui devra être comparée avec la figure 16 (p. 494), représente ce que l'on voit quand la consonne du mot chuchoté

Fig. 18.

a *b* *a*

est sonore. Alors, au lieu de former comme dans la voix haute une fente linéaire, elle forme le triangle étroit ci-dessus décrit comme caractéristique du chuchotement, c'est-à-dire que, comme dans la voix haute, elle garde pendant la consonne sonore exactement le même aspect que pendant les voyelles antécédente et suivante.

B. *Observation au moyen de l'oreille, nue ou aidée du stéthoscope.*

Le souffle du chuchotement pendant les consonnes sonores peut être entendu par la personne même qui l'émet, pourvu qu'il règne autour d'elle un silence parfait. Si elle est entourée de bruit, il devient utile qu'elle se bouche avec soin les oreilles. Elle peut le faire avec les doigts, mais le frémissement des muscles de l'avant-bras et des mains peut troubler l'observation; on se place dans de meilleures conditions en fermant les oreilles avec du coton, et surtout avec de la cire. Si, dans ces conditions, on prononce successivement *appa* et *abba*, *atta* et *adda*, *akka* et *agga*, on entend pour les consonnes sourdes les deux bruits implosif et explosif séparés par un silence; pour les consonnes sonores, les deux mêmes bruits réunis par un bruit soufflant.

Un autre moyen d'observer le souffle laryngien est d'ausculter, pendant la parole chuchotée, soit son propre larynx, soit celui d'une autre personne. Dans ce dernier cas, le stéthoscope ordinaire suffit; pour ausculter son propre larynx, le meilleur instrument est le stéthoscope bi-auriculaire, composé d'un entonnoir très petit dont on applique sur la région à ausculter l'extrémité évasée; de l'extrémité effilée partent deux tubes de caoutchouc

dont on introduit l'autre bout dans les oreilles. On peut n'adapter à l'entonnoir qu'un seul caoutchouc; alors on bouche l'oreille inutile.

Quand la personne dont on ausculte le larynx respire sans parler, on entend un souffle très net, mais peu intense, à moins qu'elle ne respire fortement. Si elle se met à parler en voix chuchotée, le souffle prend une intensité plus grande; il est plus rude et semble plus près de l'oreille. Dans les deux cas, le maximum d'intensité du souffle se trouve au niveau du cartilage cricoïde, c'est-à-dire au niveau même des cordes vocales.

Le souffle du chuchotement s'entend dans les voyelles et dans les consonnes sonores; il ne s'entend pas dans les sourdes. Il est aisé à percevoir dans les sonores occlusives; dans les semi-occlusives, il faut quelque attention pour les distinguer du souffle buccal qui s'y surajoute, mais on arrive à faire cette distinction en comparant *affa* avec *avva*, *assa* avec *azza*, etc., c'est-à-dire la sourde qui n'a que le souffle buccal avec la sonore correspondante qui a ce même souffle et le souffle laryngien.

C. *Sensation du travail laryngien pendant l'émission du souffle du chuchotement.*

Comme le son vibratoire de la voix haute, le souffle du chuchotement s'accompagne d'une sensation de travail laryngien qui n'existe pas dans la respiration silencieuse, ni dans ce qui sera décrit plus loin sous le nom de *parole respiratoire*.

D. *Monotonie du souffle du chuchotement.*

Le souffle du chuchotement est *monotone*, au sens étymologique du mot: il n'a qu'une note, et par conséquent ne se prête ni au chant ni à la vocalise.

Il n'est cependant pas impossible de donner, en chuchotant, des notes variant dans une certaine étendue; mais une observation attentive montre que ces modifications sont dues non au larynx, mais à la langue, dont les mouvements modifient la forme du résonnateur buccal, et par conséquent la résonnance, ou, en d'autres termes, la voyelle émise.

Quant au larynx, tout au plus peut-on, en poussant l'air plus fortement, lui faire rendre une note un peu plus élevée.

Conclusion. — Enfin on peut résumer toutes les données précédentes en disant qu'une phrase, qu'elle soit prononcée à voix chuchotée ou qu'elle soit prononcée à haute voix, s'exécute par

des mouvements identiques des organes phonétiques; la seule différence réside dans le rapprochement des cordes vocales, plus complet à haute voix, moins complet dans la parole chuchotée.

Au point de vue des consonnes, qui nous intéressent particulièrement dans ce travail, les sonores possèdent, dans la voix chuchotée comme dans la voix haute, un bruit laryngien identique à celui des voyelles; et les sourdes, dans la voix chuchotée comme dans la voix haute, sont dépourvues de ce bruit.

J'ajoute pourtant que, si l'oreille distingue ces deux ordres de consonnes, c'est, surtout dans la voix chuchotée, moins à cause de la présence du souffle laryngien dans les sonores, qu'à cause de la plus grande intensité du souffle buccal dans les sourdes: plus grande intensité qui a fait donner aux sourdes le nom de consonnes *dures*, et qui est due à ce qu'alors la glotte est largement ouverte et laisse passer une plus grande quantité d'air.

§ 3. VOIX RESPIRATOIRE.

Quand la glotte est ouverte, comme lorsque l'on respire sans parler, l'air la traverse généralement sans produire de souffle appréciable, si ce n'est à l'aide du stéthoscope appliqué sur le larynx. Toutefois, si la respiration est énergique, comme lorsqu'elle prend le type haletant, le souffle respiratoire devient perceptible à l'oreille.

A la vérité, ce bruit n'est pas exclusivement laryngien. Il résulte du frôlement de l'air sur toute l'étendue des voies respiratoires, ainsi qu'on peut le vérifier en appliquant successivement le stéthoscope depuis la base des poumons jusque sur la paroi de la bouche et du nez; mais la glotte qui, même ouverte, constitue un rétrécissement auquel fait suite une partie plus large, est l'endroit où ce souffle complexe se produit principalement.

Les cavités supérieures lui impriment les mêmes modifications qu'au son laryngien musical de la haute voix et au souffle du chuchotement; elles en font des phonèmes. Il existe donc une manière de parler qui mérite le nom de *voix respiratoire*.

Mais cette manière de parler est à peu près inusitée. Elle s'entendrait fort mal et fatiguerait très vite, à cause de l'énorme quantité d'air qu'elle dépenserait. On la rencontre pourtant, à l'état exceptionnel et pour de courtes phrases, chez des personnes essoufflées, c'est-à-dire chez celles qu'un état maladif ou un travail musculaire exagéré obligent à accélérer leur respiration et à tenir leur glotte largement ouverte. C'est quelquefois de cette parole respiratoire que font usage, à la fin des phrases, les per-

sonnes qui laissent tomber les finales. Enfin l'*e* muet terminal est souvent purement respiratoire.

Dans la voix respiratoire, les consonnes sonores ne se distinguent pas des sourdes. En réalité, dans cette manière de parler, tous les phonèmes sont sourds, sans excepter les voyelles.

Dr Rosapelly.

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Caractère inconscient des phénomènes du langage, 287, 301, 390. — Le geste, son importance chez les peuples primitifs, 28, 290. — Discours direct ou indirect, 28, 29. — Les idées changent plus vite que la langue, de là les anomalies, 257. — Archaïsmes conservés dans le langage technique, 41 ; dans des expressions officielles, surtout écrites en abrégé, 263. — Rajeunissement des éléments du langage, 255. — Langues littéraires, 179. — Le peuple aime les grands mots, les termes abstraits, 32. — Grimoire magique, 236; ses caractères physiques et moraux, 400-403.

Le rôle du larynx dans les consonnes sourdes et sonores, 488-499; voix haute, 488, 489; chuchotement, 488, 494; monotonie du souffle du chuchotement, 488, 497; voix respiratoire, 489, 498; comparaison entre les vibrations des consonnes sonores et celles des voyelles, 488, 489; identité d'aspect de la glotte pendant les voyelles et pendant les consonnes sonores, 493.

Mode d'action des faits de phonétique et d'analogie, 149. — Assonances fortuites, 209, 211, 212, 214, 215, 223, 226, 227, 229. — Altérations amenées par la fréquence d'emploi, 25, 31. — Emphase contribuant à allonger les sons, 27. — Mots hypocoristiques ou abrégés, par le moindre effort, ou la paresse, 191. — Ellipse, ses avantages, 26; peut changer une préposition en verbe, 178-180; donner lieu à des acceptions nouvelles, 167; son abus en étymologie, 30. — Utilisation des variantes dialectales, 261.

Constance des actions analogiques, 148; leurs applications successives, 171. — L'esprit populaire ne procède point par sauts, 256. — Analogie dans la dérivation, 38, 39. — Nuances de sens ajoutées par le contexte, 29. — Réaction mutuelle des homonymes, 260.

L'étymologie ne doit pas être interrogée sans méthode, ni sollicitée en faveur d'un système préconçu, 457, 459.

Sémantique, 141, 257, 457-459; son importance pour l'histoire du langage et des modes populaires de la pensée, 33. — Tendance anthropomorphique de la langue, 160, 257. — Liaison ou confusion d'idées, 86, 161-163, 165. — Opposition, 151. — Restriction, 42. — Sens péjoratif, 164. — Métaphore, source importante du vocabulaire, 163; cf. 160, 161, 169, 235, 260; métaphores d'origine

technique, 168. — Métaphores injurieuses, produisant le changement du substantif en adjectif, 33, 37, 38.

L'honneur national et les emprunts linguistiques, 94. — La détermination, sa définition, 384; ses degrés, 384-386; ses différents modes, 287, 288; son affinité avec le genre, 387; avec le nombre, 322, 387, 388; avec les cas, 388. — Détermination spéciale des noms propres dans les langues malaisiennes, 307. — Détermination marquée autrement que par l'article, 382-384; par l'emphase, dans les verbes et pronoms de la langue des Bushman, 319; par réduplication avortée, ou redoublement brisé, en wolof, 383; par suffixation, en araméen, 383; par dépression : l'état construit, en hébreu, 384. — Détermination prédicative, possessive, objective, 299, 300.

Catégories diverses formant des genres dans les langues bantou, caucasiques, en serer, en matlatsinke, etc., 297-300.

Adverbe de lieu, son importance comme générateur de formes, 387.

Pronom, son origine, ses fonctions, ses transformations, 387; son importance, 392.

Article, son origine psychologique et morphologique, 387; remplace le geste des peuples primitifs, 290. — Identique aux pronoms des trois personnes, en nama, 286, 311; aux pronoms de la 3e personne, sauf sa place, en bantou, 286; son origine pronominale en grec, en français, etc., 285, 286. — Ses fonctions diverses, 286, 287, 301, 393, 394; leur importance dans le langage, 285; fonctions psychologiques: de concrétisme, 388, 389; de détermination, 389, 390; d'auxiliaire, 390, 391; d'abstraction, 392; de relation, 392, 393. — Est un luxe utile, 290; fait souvent défaut plus ou moins complètement (latin; langues letto-slaves, sauf le bulgare; langues néo-indiennes et néo-iraniennes, etc.), 285, 288, 291, 294, 295. — Divisions d'une étude générale sur l'article, 290.

Article double, de détermination et d'indétermination, dans la plupart des langues indo-européennes dérivées: français, allemand, italien, espagnol, portugais, hollandais, danois, suédois, anglais, breton, grec, 290, 291; particularités des articles roumains, 291; double article en égyptien, en copte, en grebo, en abchaze, dans les langues polynésiennes et malaisiennes, en nengoné, etc., 291, 292.

Cas intermédiaire entre la détermination et l'indétermination, 292. — Dédoublement de l'article, en bantou, 301, 302; en abchaze, 302. — Réduction du nombre des articles, 302. — Article méconnu, ayant perdu son économie et sa fonction (langues dravidiennes, nahuatl, nordique), 292, 293; article latent, en abipone, en turc, etc., 321; traces d'article disparu, dans les langues du Caucase et en bantou, 302-306. — Omission de l'article, 302.

Places de l'article, 288; normalement, il est préfixé et variable (plusieurs langues indo-européennes et chamitiques; en maya, en khassia), 293, 294; divers degrés de variation, 287, 288. — Article

préfixé invariable (anglais, hollandais, néo-celtique, langues sémitiques, polynésiennes, mélanésiennes, malaisiennes, etc.), 288, 306, 307. — Article suffixé variable en nama, 308, 309; dans plusieurs langues chamitiques, 311; avec déterminations diverses, en somali, en bilin, en thibétain, etc., 311, 312. — Article postposé invariable en langage des Bushman et autres idiomes d'Afrique, en nahuatl, dans les langues dravidiennes, etc., 319, 320.

Article en français, 294, 295; allemand, albanais, roumain, néo-celtique, bulgare, 294; grec, 294, 295, 316; bas latin, gotique, nordique, celtique, vieil indien, zend, vieux persan, 295; famille chamitique, maya, khassia, 295, 296; japonais, 300, 301, 316; magyar, 308; roumain, 312, 315; albanais, 312-315; bulgare, langues ouraliennes, nordique, 315; dans la déclinaison indo-européenne, 316; en bantou, 316, 319; dans les langues ouraliennes, 316, 318; en basque, 318; poul, 318, 319; wolof, 319.

Article reçu du substantif par l'adjectif, le verbe, l'adverbe, 382; article avec l'adjectif en tchèque, vieux slave, lituanien, 382; avec le verbe (grec, magyar), 381; avec la conjonction (lapon), 381; avec la préposition (langues ouraliennes), 381, 382; avec l'adverbe, etc., (aware), 382.

Conjugaison prédicative (langues indo-européennes), et possessive (langues ouraliennes, altaïques, samoyèdes) du verbe, 310; conjugaison objective du verbe et du nom, 311; conjugaison possessive et prédicative du nom (nama, nahuatl, langues ouraliennes), 308-311, 381; conjugaison des prépositions (langues ouraliennes); des conjonctions (lapon), 310.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Vocalisme, 150, 151; la quantité et le timbre, 142. — Gutturales, 372-380; *kh*, 153. — *S*, 151; de *-ss-*, 369. — *-wy-*, 151, 152. — Assimilation de consonnes, 152, 153. — Consonnes finales, 372; nasale finale, 365-372. — Accent, 152.

Masculins en *-ā-* et en *-ī-*, 153. — Neutres ayant au nominatif une longue, 147. — Influence du vocatif sur les noms ou les épithètes des êtres divins, 100. — Instrumental, 153.

Comparatifs en *-on-*, 369. — Pronoms, 371. — Le nombre *quatre*, 158; le nombre *cinq*, 157, 158.

Verbes perfectifs et imperfectifs, 150. — Désinence primaire *-mi*, secondaire *-u*, 372. — Augment, 150. — Aoriste, 57. — Vocalisme du parfait, 148.

Suffixe *-en-* 368, 369; *-tero-*, *-tro-*, 141, 142; *-tlo-*, 151; *-yo-*, 142.

Composés séparables et inséparables, 49. — Confusion des racines *g'helə-* et *g'hel-*, 375.

GREC ANCIEN.

Alphabet de Gortyne, 25; écriture onciale, 48; quantité négligée, en Lycie, 201; caractères latins, 399.

Nuances de prononciation, 27, 28; calembour du IIIe siècle avant notre ère, supposant αι = ε, ει = ι, λλ = λ, quantité et accentuation négligées, 47, 48; β, 211; son intermédiaire entre *n* et *m*, 25, 26.

Épenthèse de l'*i*, 24; ι parasite devant ρ, 28, 161; effacement de *y* après une nasale, 28. — υ de ε et *o* devant *q* fermant la syllabe, 136, 137; dissimilation de υ en ι, 136, 137, 159; moins ancienne que l'aspiration d'υ initial, 136, 137. — Traitement de *r* après labiale, quand la syllabe suivante a une voyelle de timbre *o*, 51.

K_2 de K_1 devant *w*, 136. — Traitement du τ final de préposition, dans les composés, 49. — *-ϖϝ-* de φy, 378. — μ de ν intervocalique, 24, 25. — Assimilation du ν final à la consonne suivante, 25, 26; de ρ à un ν suivant, 27, 28.

Première partie d'un juxtaposé devenue indéclinable, 25; vocatif remplaçant une flexion entière, 100. — Féminins en *-os*, 160, 257. — Datif *-ῳ*, 367. — Gén. plur. *-ϝ(F)ων*, 367.

Suffixes de comparaison *-τερος*, 37; *-ιο-*, 139; *-ίων*, 37; changement d'un nom en adjectif par le comparatif 36, 37; superl. *-ιϝτος*, 37. — Le nombre *quatre*, 158, 159. — Répétition de mots pronominaux, 26.

Préfixe dans les verbes, 57. — Itératifs, 145. — Conjugaison, 57. — Redoublement avec voyelle α, 27. — Voyelle *o* du participe présent, 30, 31. — *-κ-* dans la conjugaison, 254, 255; conjugaison nouvelle issue d'aoristes ou de parfaits en *-κα*, 36; parfaits en *-ω-κα*, 36. — Indicatif du verbe *être*, 170; ellipse de ce verbe, 178, 179.

Suffixes *-άζω*, *άζομαι*, 254; *-αινα*, 255, 256; *-θα*, 157; *-ιζε-*, 145; *-ιο-*, 28; *-ι-τός*, 38; *-κο-*, 374; *-μνο-*, 160; *-ω-*, 38, 39; *-ων*, 256; *-ωσις*, 38, 39.

Tendance à éliminer le degré long des racines, 148. — Composés de termes abstraits en *-σις*, 32, 33. — Analogie, 24; étymologie populaire, 50.

Élégance, qualité essentielle de la langue grecque, 213. — Crétois, 196, 200; a subi l'influence d'un idiome barbare, 195; son particulier, rendu tantôt α, tantôt *o*, 208. — Le mot *κατεσκεύασεν* défiguré en Lycie, 215. — Mots grecs passés en arabe, 335, 336.

ἀ-, *ἀμ-*, 50, 51.
ἀγαθός, 458.
Ἀγησίλαος, 33.
ἀγκύλωσις, 38.
ἀγρός, 150.
ἀγρότερος, 36.
ἀεπάζομαι, 254.
ἄελλα, 152.
ἀέριος, 28.
αἰέν, 368.
αἴνυμαι, 161.
αἰπύς, 136.

αἴσχισ7ος, 37.
αἰσχίων, 37.
αἰσχρός, 37.
αἰχμή, 150.
ἄκμων, 374.
ἄλγος, 156.
Ἀλέξανδρος, 33.
ἀλεξίκακος, 32.
ἀλιφθερώκει, 36.
ἀλλότριος, 141.
ἄλοχος, 50.
ἅμα, 51.
ἄμαξα, 38, 50.
ἀμαξαῖος, 38.
ἀμαξιαῖος, 38.
ἀμαξιτός, 38.
ἀμειψίχροος, 32.
ἀμο-, 377.
Ἄμοργος, 209.
ἄμπελος, 160.
ἀμφι-, 156.
ἀμφίπολος, 143.
ἄν, 51.
ἀνά, 42, 51, 157.
ἀναίνομαι, 27, 28, 161.
ἀνδρακάς, 51.
ἀνδράποδον, 256.
ἀνδρός, 151.
ἀνήρ, 151.
Ἄνθιππος, 137.
ἀννίοιτο, 27.
ἀντί, 157.
ἄνω, 28, 51, 157.
ἅπας, 26, 50.
ἄπιος, 160.
ἀποδόσθαι, 256.
Ἀρίσ7ιππος, 136.
ἀρνέομαι, 27, 161.
ἄρνυμαι, 161.
ἄρσενα, 147.
ἄρχω, 39.
ἁτἀρπιτός, 38.
ἄτερος, 50.
ἄτη, 216.
αὖ, 52.
αὔρα, 152.
αὔριος, 52.
αὖτως, 28, 29.
ἀφέωκα, 36.

βαθύς, 378.
βαμβαίνω, 27.
βάπ7ω, 378.
βάτος, 160.
βαφῆναι, 378.
βέλεμνον, 160.
βέλος, 160.
βένθος, 378.
βῆσσα, 378.
βόθρος, 378.
βόθυνος, 378.
-βοιο-, 152.
βολή, 146.
βόλος, 146.
βροτός, 151.
βρύκω, 255.
βυθός, 378.
βυσσοδομεύω, 160, 161.
βῶλος, 146.
βωμός, 145.
βῶροι, 146.

γαργαίρω, 27.
γέγονα, 148.
γέγονε, 148.
γέγωνε, 148.
γηθοσύνη, 158.
γηθόσυνος, 158.
γίγνομαι, 41, 42.
γλυκόεις, 30.
γλυκύς, 30.
γόνυ, 147.
γούνατος, 368.
γράφεις, 171.
γυῖα, 160.
γυμνός, 136, 160.
γυνή, 159, 374.

Δαμάσιππος, 33.
δάπεδον, 256.
δεάμην, 253.
δέαται, 253-255.
δέατο ou δάτο, 253, 254.
δέατοι, 253, 254.
δέδια, 255.
δέδοικα, 36, 255.
δεδοίκω, 36.
δέδοκται, 255.
δ(ε)ίασθεν, 254.
δειδίσσομαι, 255.
δείδοικα, 255.
δείλαιος, 458.
δειλός, 458.
δέκα, 158.
δέλλω, 143.
δεξιτερός, 141.
δῆμος, 37.
δῆρις, 146.
διά, 51.
δίδωμι, 381.
δίδως, 381.
δίδωσι, 381.
δίεμαι, 36.
διώκω, 36.
δοάζομαι, 254.
δυάν, 154.
δοάσσεται, 254.
δόγμα, 255.
δοκέω, 253-255.
δόμος, 142.
δόξα, 255.
δόξω, 255.
δόρυ, 147, 368.
δούρατος, 368.
δράκαινα, 255.
δράπων, 255, 256.
δρῦς, 368.
δώκοιε, 36, 255.
δῶμα, 147.

ἑάλωκα, 36.
ἑαοτῶν, 201.
ἐάρτερος, 37.
ἕδη, 378.
ἔγραφες, 171.
ἐγώ, 366.
ἔδοξα, 255.
ἔδωκα, 36, 255.
ἕηκα, 255.
ἕθηκα, 51, 255.
ἔθνος, 230, 231.
ἔθος, 148.
ἔθων, 148.
εἰ, 170, 171, 369.
εἶαρ, 147.
εἶναι, 177.
εἰπεῖν, 136.
εἶρος, 161.
εἰρύω, 161.
εἶς, 171.
εἶς, 24.
εἰσί, 178, 185.
εἴσω, 51.
εἴωθε, 148.
ἐκεῖνος, 154.
ἐκσανυεσέται, 27.
ἑκτικός, 373.
ἐλαφρός, 56.
ἐλάχεια, 56.
ἐλέγχισ7ος, 37.
ἔλεγχος, 37.
Ἐλείθυια, 136.
Ἐλευθώ, 136.
ἑλκεσίπεπλος, 32.
ἐν, 156, 177-181.
ἐνεισι, 177.
ἔνεσαν, 179.
ἔνεσ7ι, 177-180.

ἐνί, 177.
ἔνι, 177-181.
ἔνιοι, 179.
ἐνίοτε, 179.
ἔντερα, 156.
ἐντός, 155.
ἔξω, 28, 51.
Ἐοβώλο, 201.
ἐπί, 178.
ἔπλακον, 255.
ἐρειψίτοιχος, 32.
ἐρέπλω, 378.
ἔρεφον, 378.
ἔριον, 161.
Ἑρμῆς, 201.
ἐρράγην, 142.
ἔρρωγα, 148.
ἐρύκω, 254.
ἐσθλός, 458.
ἐρύω, 161.
ἐσμέν, 174.
ἐσλέ, 174.
ἔσληκα, 36.
ἐσλί, 177-181.
ἔσω, 28.
ἐτίθης, 171.
εὐέθωκα, 36.
εὐρύοπα, 100.
ἔφερον, 366.
Ἐφιππος, 137.
ἐχῖνος, 54.

ζυγόν, 366.

ἡμέτερος, 37.
ἧπαρ, 147.
ἠώς, 147.

θάπλω, 378.
θερμός, 157.
θεώτερος, 37.
θήρ, 374.
θυγάτηρ, 151.
θώρηξ, 257.
θωρήσσεσθαι, 257.

ἵα, 24, 25.
ἱκάνω, 153.
ἱκνέομαι, 153.
Ἵκκος, 137.
ἰκτῖνος, 373.
ἵκω, 153.
ἰός, 24.
ἰπνός, 137.
ἱπποπόταμος, 28.
ἵππος, 136, 137.
ἶφι, 28.
ἴφιος, 28.

καγγόνυ, 49.
κἀδ δέ, 49.
καθίζω, 51.
καίνω, 373.
κακός, 458.
κάλυξ, 136.
καλύπλω, 136.
κἀμ μέν, 49.
καμψίπους, 32.
καππεδίον, 49.
κάπραινα, 255.
καρρέξαι, 49.
κάς, 52.
-κας, 51.
κατ-, 49-51.
κατά, 49-52.
καταπλήτην, 255.
κατλάδε, 49.
κάτω, 28, 51.
καυFάξαις, 49.
κεῖνος, 154.
κέλευθος, 257.
κέρας, 369.
κέρδιον, 37.
κέρδισλος, 37.
κέρδος, 37.
κεφαλή, 250.
κήδισλος, 37.
κῆδος, 37.
-κλεέα, 148.
κομέω, 145.
κομίζω, 145.
-κοντα, 153.
κράτος, 369.
κρηπίς, 146.
κρύπλω, 136, 378.
κρυφῆναι, 378.
κρυψίνοος, 32.
κτείνω, 28, 373.
κτένναι, 28.
κυέω, 26, 27.
κύκλος, 136.
κύκνος, 136.
κύλη, 136.
κυλίξ, 136.
κυλίω, 159.
κυνάγχη, 50.
κυνηγός, 50.
κυνίσκη, 256.
κύων, 147, 256.
κῶμος, 146.
κωφός, 146.

λάκαινα, 256.
λάω, 221.
λέαινα, 255.
λέλοιπα, 148.
λέλυκα, 255.
λεόκοις, 201.
Λεύκιππος, 136.
λευκός, 30.
λέχος, 374.
λέων, 255, 256.
λῆσις, 221.
λόγος, 146.
λοιγός, 136.
λοξός, 30.
λόχος, 146.
λύει, 381.
λύεις, 381.
λύκαινα, 255.
λυσιτελής, 32.
λύω, 381.

μαῖτυς, 27, 28, 161.
μάρτυς, 27, 161.
μέλας, 458.
μετά, 51, 54, 178.
μηδείς, 24.
μηδεμία, 24.
μητίετα, 100.
μηχανάω, 161.
μία, 24.
μιγάξομαι, 254.
μοιμύλλω, 377.
μορμύρω, 377.
μοχθηρός. 458.
μῶλυς, 146.

νύξ, 136.
νυός, 151.

ξύν, 49, 50.

ὁ, 371.
ὁδός, 257.
ὄθομαι, 145.
οἰκόπεδον, 256.
οἶμος, 257.
οἴνη, 150.
ΟΙΤΙΝΕΣ, 25.
ὀλέκω, 254.
ὅλμος, 227, 228.
ὁλότης, 143.
ὁμοῖος, 28.
ὄνομα, 147.
ὄνυξ, 136.
ὀπίσω, 28.
ὅπλον, 37.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ὁπλοτάτη, 37.
ὁπλότερος, 37.
ὁποῖος, 26.
ὁπός, 148.
ὁπόσος, 26.
ὀρέσϝερος, 37, 141.
ὀρνιθοθήρας, 153.
ὄρτυξ, 136.
ὅς ῥα, 53.
ὅσσε, 369.
ὅσϝις, 25.
OTIMI, 25.
OTINI, 25.
οὖατος, 369.
οὐδείς, 24, 25.
οὐδεμία, 24-26.
οὐδέν, 25, 26.
οὖρος, 152.
οὖς, 369.
ὀφείλω, 28.
ὀφέλλω, 28.
ὀχ', 143.
1. ὄχος, 145.
2. ὄχος, 145.
ὀχυρός, 143.

παιδοτρίβης, 153.
πάλνης, 56.
παμφαίνω, 27.
παντάπασι, 26.
παπταίνω, 27.
πάρ, 51.
παρά, 51, 178.
πᾶς, 26, 27.
πατέρα, 147.
πατήρ, 151.
Πάτριππος, 136.
πέδα, 54.
πέδη, 256.
-πεδον, 256.
Πεισίστρατος, 33.
πέντε, 157, 158.
πεντήκοντα, 158.
πεπνυμένος, 41.
πέπτωκα, 36, 255.
πέτασσα, 158.
πεύθεται, 139.
πέφυκα, 153.
πίσυνος, 158.
πίσυρες, 158, 159.
πίτναμαι, 158.
πλανάω, 56.
πλάνης, 56.
πλόκος, 146.
πλωίζω, 145.
ποδ-, 148.
πόθεν, 26.
πόθος, 146.
ποσί, 26.
ποῖος, 26.
ποιπνύω, 377.
πονηρός, 158.
πόρσω, 51.
πός, 149.
πόσις, 142.
πόσος, 26.
πότε, 148.
πότερος, 26, 143.
ποτί, 149.
ποῦ, 26.
Πραξιτέλης, 33.
πρόβατον, 256.
πρός, 149.
πρόσσω, 51.
πρόσω, 28, 51.
πρότερος, 142.
προτί, 149.
πωλέομαι, 145.

ῥα, 53.
ῥήγνυμι, 142.
ῥήσσω, 142.
ῥόδον, 51.
ῥώξ, 142.

σκάπτω, 378.
σκάφος, 378.
σκέδασσα, 158.
σκίδνημι, 158.
σκῶλος, 146.
σορός, 146.
σπουδή, 154.
στείβω, 154.
στεῖρα, 260.
στείχω, 374.
στήκω, 36.
στόλος, 336.
συκάμινος, 160.
σύμπας, 50.
σύν, 49, 50.
συνάγχη, 50.
συνθήκη, 49.
σφέτερος, 37.
σωρός, 146.
σωσίπολις, 32.

τάκω, 154.
ταλαίπωρος, 146.
τάλαντον, 231.
ταῦτα, 201.
ταράξιππος, 32.
ταριχεῖον, 232.
τάρχανον, 233.
ταρχεύω, 232.
τάρχος, 232.
ταφῆναι, 378.
τάφρος, 158.
τάχα, 143.
ταχύς, 143.
τάων, 366.
τε, 157.
τέθριππος, 137.
τεῖχος, 374.
τέκταινα, 256.
τέρψις, 32.
τερψίχορος, 32.
τέτορες, 158.
τί, 53.
τίθης, 171.
τλάω, 231.
τλήμων, 162.
τόκος, 146.
τόλμα, 163.
τολμάω, 161-163.
τόλμη, 162.
τολμηρός, 163.
τόν, 366, 371.
τόρος, 145.
τορός, 145.
τράπεζα, 158.
τρίβος, 257.
τρόπις, 146.
τρόχις, 146.
τύπτω, 154.

ὕαινα, 255.
ὑμεν-, 50.
ὑμέτερος, 37.
ὑπείρ, 161.
ὑπέρ, 161.
ὑπερῷϊον, 28.
ὑπό, 178.
ὑψηλός, 136.
ὕψος, 55.

φαγεῖν, 56, 143.
φαεινός, 140.
φαίνω, 258.
φανός, 258.
φαντάζω, 258.
φάντασμα, 258.
φάος, 140.
φάσις, 258.
φάσμα, 258.
φάτις, 258.
φεύγειν, 201.
φέρετον, 366.
φερόμενος, 147.

φέρομες, 147.
φήμη, 258.
φημί, 258.
φής, 171.
φθισίμβροτος, 32.
φθίσις, 32.
φιλησίμολπος, 32.
φλέγω, 56.
φόρος, 145.
-φόρος, 153.
φρουρά, 146.
φρουρός, 146.
φυτεύω, 161.

χαμᾶζε, 373.
χαμαί, 373.
χάρις, 54.
χείρ, 161.
χέρνιψ, 161.
χεροῖν, 161.
χερόπληκτος, 161.
χερός, 161.
χερσί, 161.
χέω, 54.
χθές, 373.
χθόνιος, 28.
χθονός, 372.
χθών, 372.
χιών, 54.
χλωρός, 62.
χόανος, 54.
χράομαι, 161.
χωλός, 146.
χώρα, 146.
χῶρος, 146.

ὠθέω, 145.
ὤτινι, 25.
ὥρα, 146.

GREC MODERNE.

Hypothèse de survivances dialectales, 171. — Formes savantes et archaïques, 172, 173, 181, 184; style solennel, 173. — Versification, 173.

Lois de la contraction des voyelles; leur explication, 330. — Chute d'ι entre consonnes, 182. — Phonétique des consonnes, 174.

Datif, 173; accus. plur. -ες. 183.

Analogie dans le verbe, 171, 175-177, 182, 186-188, 402; syntaxe, 186, 187. — Indicatif présent du verbe *être*, 170-188. — Terminaisons -ασΐε, -μεθα, -μεθεν, 176. — Augment, 176, 177.

Texte, 400, 401, traduction, 404, 405.

ἀγαπούμεσθεν, 176.
ἀδελφικοῦ, 400-402.
Ἀλλάχ, 332.

γελούμεσθεν, 176.
γράφεις, 171.
γράφεσθε, 176.
γράφομαι, 176.
γραφόμασΐε, 177.
γραφόμεθα, 176.
γραφόμεθεν, 176.
γράφομεν, 176.
γραφόμεσθεν, 176.
γραφόμεσΐα, 176.
γραφόμεσΐεν, 176.
γραφόσασΐε, 177.
γραφούμεσθεν, 176.

δὲν, 174.
δένη, 400-402.

(ἐ)βρεχόμανε, 176.
(ἐ)βρεχόμασΐε, 176, 177.
(ἐ)βρεχόνταν, 176, 177.
(ἐ)βρεχόσανε, 176.
(ἐ)βρεχόσασΐε, 176, 177.
(ἐ)βρεχότανε, 177.
ἔγραφες, 171.
(ἐ)γράφεσθε, 176.
ἐγράφθημεν, 176.
(ἐ)γραφόμεθα, 176.
ἔγραψας, 171.
ἐδέξασθε, 177.
εἶμαι, 170, 172, 174-177.
εἴμασΐε, 170, 176, 177.
εἴμεθα, 174-176.
εἴμεθεν, 175, 176.
εἴμεσθεν, 175.
εἴμεσΐα, 176.
εἴμεσΐεν, 175, 176.
εἰμί, 172, 174, 175, 183.
εἶναι, 170, 177, 182, 184-188.
εἶναιν, 185.
εἶνι, 188.
εἶς, 170-172.
εἶσαι, 170-172, 174-177.
εἴσασΐε, 176, 177.
εἶσθαι, 177.
εἶσθε, 174-176.
εἶσί, 185, 186.
εἶσΐε, 170, 174-176.
ἐκείμην, 171.
ἐν, 181-184.
ἐν', 181, 182, 184.
ἔναι, 182-188.
ἔναιν, 182-185.
ἔνι, 177, 181-188.
ἐξυσΐερινήν, 400-402.
ἐρχόμανε, 177.
ἐρχόμασΐε, 176.
ἐρχόνταν, 176.
ἐρχόσανε, 177.
ἐρχόσασΐε, 176.
ἐσμέν, 175, 183.
ἔσομαι, 171.
ἐσΐέ, 175.
ἐσΐί, 181-184.

ἤμεθα, 171, 175.
ἤμεθεν, 175.
ἡμέρες, 183.

ἥμεσθεν, 175.
ἦμην, 171.
ἦμουν, 171.
ἤρξασθε, 177.
ἦσαν, 171.
ἦσθα, 171.
ἦσουν, 171.
ἦταν, 186.
ἤτανε, 186.
ἦτον, 171.

καίνε, 184.
κεῖσαι, 171.
κείσομαι, 171.
κράτος, 173, 174.

'ναι, 184, 185.
'ναιν, 184.

νᾶναι, 183-185.
νάναιν, 184, 185.
νᾶσαι, 174.
νᾶσθε, 175.
'νε, 184, 185.

οἱ, 183.
οἵτινες, 173.
ὀποῦναι, 184.
ὀποῦναιν, 185.
ὀποῦσθε, 175.
ὀπῶ'νε, 183.
ὅσοι'σθε, 175.
οὐδέν, 174.
οὐ(κ), 174.

πατειούμεσθεν, 176.
περιπατεῖ, 182.

περπάτει, 182.
πουῦν, 184.
πουῦναι, 185.
πουῦναιν, 185.
πουῦναιν, 184.
πώναιν, 184.

ῥίκτη, 400-402.

Σιόμ, 211.
σμερνός, 182.

τές, 183.
τόδωκα, 330.
τοῦδωκα, 330.
τῷ, 173.

ὧσιν, 172.

LANGUES ITALIQUES.

o indistinct devant *n* + dentale, 31.

d de *n*, après *n*, 31. — *m* final peu sensible, 365. — *n* omis devant *t*, 262. — *t* final tombé devant consonne, 262.

OSQUE.

Mélangé au latin, 261, 262.

anasaket, 45.
Bansa, 45.
cetur, 261.
Cumnios, 261.
dedca, 261.
dunom, 261.
medis, 261.
Pacuies, 261.
sent, 31.
upsannum, 31.
Vesuna, 261.

OMBRIEN.

h initial tombé, 34.

Postpositions, 47. — Construction paratactique, 34, 35.

ander, 49.
anovihimu, 142.
arves, 34.
arvia, 33, 34.
-co, 42.
Çerfia, 45.
pelsanu, 34, 35.
tuplak, 56.

SABIN.

ausum, 63.

PÉLIGNIEN.

aisis, 44, 45.
Anaceta, 44, 45.
Ceria, 45.
-essa, 45.
et, 45.
Musesa, 44, 45.
Saluta, 44, 45.
sato-, 44-46.

LATIN.

Transcription grecque, 399-401, 403, 404. — Chute de l'*i*, 46; *ī* de *ē* en syllabe intérieure sous l'influence d'un *i* suivant, 55. — *-us* et *-es-t-*, 40. — Prononciation intermédiaire entre *n* et *m*, 26; *n* final rétabli par analogie, 365. — Chute de *y* dans *-owy-*, 142; de *h-*, 34; syncope, 141, 157. — Formes dialectales, 260, 261.

Noms féminins en *-us*, 160. — Datif sans *i*, 45. — Ablatif avec sens de sociatif, 44. — Comparatif neutre en *-ius*, 139. — Première partie d'un juxtaposé devenue invariable, 25; juxtaposés pris pour des composés, et donnant lieu à des dérivés, 32. — Répétition de mots pronominaux, 26.

Verbes déponents, 40-42; dénominatifs, 143; causatifs, 143; itératifs, 55-57, 143; perfectifs et imperfectifs, 54, 55, 57. — Préfixe dans les verbes, 57. — Impératif en *-tor*, 165. — Participe présent, 30, 31, 40-42, 46; participe en *-dus*, 31, 40; participes devenus adjectifs, 30.

Suffixes : *-āc-*, 56; *-ago*, *-igo*, *-ugo*, 164; *-antia*, *-entia*, 30; *-arius*, 30; *-bula*, *-bulum*, 258, 259; *-culus*, 141; *-ē*, *-ēd*, 370; *-elis*, 55; *-esimus*, 46; *-ia*, 30; *-ĭcus*, 166; *-īcus*, 165; *-iens*, *-ies*, 46; *-ilis*, 260; *-io*, *-ium*, 56, 142; *-ius*, 166; *-or-ius*, 46; *-tare*, 55; *-tas*, 30; *-ter*, 141; *-tio*, 56; *-umnus*, 31. — Analogie dans la dérivation, 39, 40, 46, 55, 141, 142.

Postpositions, 42. — Construction paratactique, 34, 35. — Étymologie populaire, 57. — Trois anciennes couleurs, 81.

Langue du droit, 32. — Langue médicale, pleine de termes d'origine grecque, 38, 39. — Composés savants, imités du grec, 32, 33.

absens, 30.
adamare, 165.
ægrotus, 38, 39.
ærugo, 164.
affero, 261.
agere, 56, 164, 167.
algere, 156.
alius, 142.
alter, 142.
alterutec, 25.
amare, 165.
amb-, 156.
ambages, 56.
ambire, 157.
ambulare, 31.
amicire, 157.
amicus, 165.
amita, 141.
amplecti, 257.
anculus, 35, 45, 143.
Angitia, 45.
animans, 41.
ansa, 150.
ante, 157.
anticus, 165.
appellantor, 165.
aquilus, 81.
aratrum, 149.
arfuisse, 261.
arma, 257.
armare, 257.
armus, 257.
aruspex, 34.
arvilla, 34.
arvina, 34.
arvum, 34.
assentari, 57.
assentire, 57.
aufero, 260, 261.

aufugio, 260, 261.
auriga, 153.
auris, 369.
aurora, 147.
aurugo, 164.
aurum, 63, 91.
aut, 52.
avere, 55.
avonculus, 141.
avos, 142.

bellum, 458.
bessis, 46.
biduom, 142.
biennium, 142.
binoctium, 142.
bonus, 458.

cælicus, 166.
calamitas, 260.
calare, 56.
caput, 250, 252.
carrago, 164.
Castorus, 262.
cavos, 139.
celare, 55.
cerasus, 160.
citrago, 164.
civitas, 30.
clandestinus, 39, 40.
com-, con-, 44, 50, 51.
comburere, 50.
compellare, 57.
compellere, 57.
compulsare, 55.
conciliabulum, 259.
conficere, 50.
consentes (Dii), 30.
considere, 51.
consiva, 56.
consivia, 56.
consivius, 55.
conspicari, 57.
conspicere, 57.
consternare, 55.
consternere, 55.
contactus, 56.
contagio, 56.
contagium, 56.
contio, 50, 56.
conventus, 50.
convicium, 55.
cubare, 56.
cum, 42-44, 50, 54.
Cupido, 257.

decet, 255.
decies, 46.
decurio, 403, 404.
decus, 255.
deficere, 167.
delinire, 55.
desciscere, 375.
dexter, 141.
dicax, 56.
dicere, 55.
dis-, 51.
docere, 143.
docilis, 260.
ducere, 55.
dudum, 154.
duellum, 458.
dulcedo, 257.
duplex, 56.
durare, 154.

educare, 55, 57.
educere, 57.
egens, 30.
egestas, 30.
endo, 156, 157.
equos, 136.
erudire, 33.
et, 45.
euntis, 30, 31.
evidens, 42.
excludere, 93, 94.
exclusa, 93.
exclusor, 93.
excurtiare (bas lat.), 94.
exim, 365.
exinde, 365.
expendere, 93.

1. fabula, 258-260.
2. fabula, 259, 260.
fabulæ manes, 258-260.
facere, 51, 166, 167, 255.
facilis, 260.
factio, 167.
fama, 258.
fari, 258.
farrago, 164.
fatum, 258.
favilla, 158.
fendere, 32.
ferundus, 31.
ficus, 160.
fidelis, 55.
fides, 55.
Fisica (Venus), 166.

flagrare, 56.
flavos, 374.
flexanimus, 32.
φλεξεντιής, 31.
flexipes, 32.
flexumines, 31.
flexuntes, 30, 31.
florus, 374.
fluxipedus, 32.
fodere, 378.
follis, 169.
forum, 146.
fossa, 378.
fovere, 143, 158.
fragilis, 260.
frangere, 56.
frustum, 33.
fulvos, 374.

genus, 42.
gignens, 41.
gignere, 42.
gratis, 54.

halare, 55.
haru, 34.
hasta, 374.
haurire, 55.
havere, 55.
hebes, 146.
heri, 373.
hiare, 56, 137.
hic, 371.
(h)olus, 374.
homo, 151.
hostis, 374.
humus, 373.
hunc, 371.

iens, 30.
illim, 365.
imago, 164.
imitari, 164.
imminere, 157.
impedire, 143, 156.
imperator, 156.
impetigo, 164.
implicare, 56.
implorare, 157.
in, 42, 156, 157.
inciens, 26.
incola, 153.
indagare, 56, 156.
indaudire, 156.
inde, 365.
indicare, 55, 57, 156.

indicere, 57.
indicium, 55.
indigena, 153, 157.
indigere, 156.
Indigetes (Dii), 42.
indipisci, 156.
indoles, 157.
indu, 161.
induere, 49, 142, 156.
indulgere, 156.
indupedire, 156.
induperator, 156.
industrius, 161.
indutiæ, 157.
ingens, 42.
ingenuus, 74.
inguen, 365.
inicere, 157.
inigere, 157.
inire, 157.
injicere, 157.
inserere, 157.
insistere, 157.
inspicere, 157.
instare, 157.
insternere, 157.
interdum, 40.
intestinus, 40.
intus, 40.
itidem, 40.

jacere, 255.
Jovia, Jovius, 166.
jus, 52.
juvencus, 52.

labare, 55.
labi, 55.
legare, 56.
levis, 56.
libertas, 30.
libido, 257.
licinus, 30.
liquare, 56.
liqui, 56.
lucuns, 30.
lumbago, 164.
luxare, 30.
luxus, 30.

mălus, 458.
mālus, 160.
manceps, 32.
manifestare, 32.
manifesto, 32.
manifestus, 32.
mansuetus, 32.
mantile, 55.
manu, 32.
manufactus, 32.
manufestus, 32.
manumissus, 32.
mater, 141, 163.
materies, 163.
matertera, 141.
Matuta, 45.
matutinus, 39.
mergi, 376.
minor, 46.
modus, 146.
monere, 143.
monstrum, 259.
mostellum, 259.

necare, 56.
necessarius, 30.
necopinus, 56.
nidus, 51.
nobilitas, 30.
nocere, 143.
nomen, 147.
nonus, 365.
noster, 37, 141.
novem, 365.
nudus, 160.

occipere, 57.
occulere, 55.
occultare, 55.
occupare, 57.
omnis, 27.
operandum, 31.
operire, 56.
opinari, 56.
opinio, 56.
oportere, 56.
oriundus, 40.

pabulum, 259.
palari, 56.
pangere, 56.
parare, 56.
patere, 158.
patiunto, 165.
patruos, 141, 142.
ped-, 148.
pellere, 145.
pendĕre, 56.
pendēre, 56.
persona, 145.
Picumnus, 31.
Pilumnus, 31.
placare, 56.
placere, 56.
plectere, 56.
plumbago, 164.
pomus, 160.
populabundus, 40.
posticus, 165.
postremo, 259, 260.
potens, 30.
potestas, 30.
præ, 42.
præditus, 42.
prægnans, 41, 42.
præsens, 30.
præstolari, 57.
precari, 56.
propagare, 56.

quando, 366.
quattuor, 158.
-que, 157.
queuntis, 30, 31.
quid, 53.
quiens, 30.
quinque, 157.
quoniam, 365.
quoquo modo, 26.
quotiens, quoties, 46.
quotquot, 26.

recens, 46.
rego, 39.
repetundus, 31.
rogare, 56.
rubia, 80.
rubigo, 164.
1. rudis, 33.
2. rudis, 33.
ruditas, 33.

sæpire, 143.
salsugo, 164.
scelestus, 40.
scobis, 146.
secare, 375.
secundus, 40.
secus, 51.
sedare, 56.
semestris, 141.
-sens, 30.
sequester, 51.
sextans, 46.
simplex, 24.
sinister, 141.
solari, 56.
solere, 56.

sons, 30.
sopire, 143.
soror, 147.
stabulum, 335.
sterilis, 260.
sterilitas, 260.
sternere, 260.
strages, 39.
stringere, 39.
struere, 161.
studere, 154.
stupere, 154.
subtilis, 55.
subula, 259.
suffragari, 55, 56.
suffragium, 55, 56.
sunt, 31.
surripere, 57.
suspicari, 55.
suspicax, 56.
suspicere, 55.
tagam, 56.
tagax, 56.
tangere, 56.
tantulus, 242.
tempestas, 30, 40.
tetuli, 231.
toga, 143.
tollo, 231.
totiens, 46.
totus, 26, 27.
tressis, 46.
trixago, 164.
tuento, 165.
tundere, 154.
uncus, 150.
unire, 143.
usurpare, 57.
uter, 141.
utrinde, 365.
utrinque, 365.
uxor, 50.
venari, 55, 56.
verecundus, 40.
versicolor, 32.
versiformis, 32.
versipellis, 32.
Vertumnus, 147.
vespertinus, 39.
vester, 37, 141.
vicesimus, 46.
virago, 164.
vocare, 56.
volare, 56.
volens, 30.
volo, volonis, 30.
voluntarius, 30.
voluntas, 30.
volutans, 41.
volvendus, 40.
volvens, 40.
vomit, 143.
vortere, 56.
vox, 148.

LANGUES ROMANES.

ROUMAIN.

îmbla, umbla, 31.

ANDALOUS.

Chute de l'*r* devant *i* parasite, 28.

ITALIEN.

andar, annar, 31. fantasia, 335. scorciare, 94.

PROVENÇAL.

allar, 31.

FRANÇAIS.

Substantifs changés en adjectifs au comparatif, 37. — Survivance du gérondif à l'ablatif et à l'accusatif, 95, 168, 169.

Formations analogiques en *-erie*, 96; suffixe *-ose*, 39.

Comparaisons familières, 33; surnoms emphatiques, 32. — Termes médicaux, grecs ou colorés de grec, 39. — Voir 275, 276, 281, 284, 337, 339, 359, 434, 446, 449, 464, 468.

Avrolles, 191.
bondieuserie, 96.
bonhomme, 459.
brouette, 90.
carême-prenant, 95.
cheveux (en —), 160.
comme ça, 29.
compagnon, compain, 155.
Condac, 191.
Condom, 191.
défection, 167.
défendant (à son corps —), 95.
embrasser, 257.
escorcier (v. fr.), 94.
escorsure (v. fr.), 94.
fable, 260.
faisant (chemin —), 95.
fendant, 169.
fou, 169.
frost, froust (v. fr.), 33.
froutis (v. fr.), 33.
fruste (n. et adj.), 33.
gardant, 95.
il est, 179.
il y a, 179, 180.
image, 164.
imiter, 164.
Juillac, 191.
Juillé, 191.
Juilly, 191.
Juliers, 191.
Jully, 191.
large, 246.
madre, 168.
madré, 168.
mercerie, 96.
mère, 163.
merrain, 163.
Neuvy, 191.
Nimègue, 191.
notre, nôtre, 27.
Noyon, 191.
orfèvrerie, 96.
quant (v. fr.), 26.
rétors, 168.
saint, 45.
Ternay, 191.
tolérance, 163.
Tonnerre, 191.
Tournai, Tournay, 191.
Tournon, 191.
tramer, 161.
venimeux, 24-26.
venin, 25, 26.
Yverdun, 191.

LADIN.

amnar, 31.

LANGUES CELTIQUES.

Traitement de *s*, 151. — Noms hypocoristiques, 189-191. — Suffixe *-āco-*, 189-191.

La 1re pers. pl. *-mi*, en vieil irlandais, 371.

GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

amb-, 156.
Andecavi, 190.
Andes, 190.
Bodiognatus, 189.
Camulogenus, 189.
Camulognata, 190.
Camulorix, 190.
-cennos, 190.
Condacus, 191.
Condomagus, 191.
Cunocenni, 190.
Dubnotalus, 190.
Dubnovellaunus, 190.
Dumnacus, 190.
Dumnorix, 190.
Dumnotalus, 190.
Dumnovellaunus, 190.
Eburacus, 191.
Eburobriga, 191.
Eburodunum, 191.
Flaviacus, 191.
Flaviobriga, 191.
Juliacus, 191.
Juliobona, 191.
Nemetacum, 190.
Nemetocenna, 190.
Noviacus, 191.
novio-, 152.
Noviodunum, 191.
Noviomagus, 191.
Senacus, 190.
Senocondus, 190.
Senognatus, 190.
Senomaglus, 190.
Senourus, 190.
Senoviros, 190.
Sumelocenna, 190.
Tegernacus, 190.
Tegernomalus, 190.
Turnacus, 191.
Turnodurus, 191.
Turnomagus, 191.

VIEIL IRLANDAIS.

aue, 369.
báidim, 378.
Berach, 189.
Buadach, 189.
Camelacus, 189.
Camulacus, 189.
celim, 55.
céthuid, 51.
cethir, 158.

cóic, 157.
cóicer, 157.
com-, 365.
con-, 365.
ech, 136.
fer, 151.
finn, 458.
ó, 369.
rosíacht, 153.
sech, 51.
Senachus, 189, 190.
Tigernach, 190.
triar, 157.
tuilim, 154.
uasal, 55.

GALLOIS.

Buddfawr, 189.
Bud-Gualan, 189.
Budoc, 189.
canfod, 51.
Concen, 190.
ewythr, 142.
hep, 51.
Teyrnoc, 190.

VIEUX BRETON.

Budunoret, 189.
euontr, 142.
Tiarnmael, 190.
Tiarnoc, 190.

LANGUES GERMANIQUES.

Les finales et la loi de Verner, 372. — *D* pour *n* après *n*, 31. — Causatifs, 143; confusion avec les itératifs, 145.

Gotique : nom. plur. *-os*, 367; gén. *-ive*, 367.

Anglais : le genre, 306. — Formations analogiques, le suff. *-eries*, 95, 96.

Vieux haut-allemand : 1re pers. plur. *-mēs*, 371.

Allemand : confusion des sonores et des sourdes, 333, 334. — Verbes forts d'origine latine, 93. — Anciens composés devenus dérivés, 256.

GOTIQUE.

ana, 157.
and, 155, 156.
auhns, 137.
auk, 52.
ausins, 369.
auso, 369.
biuhts, 51.
dauhtar, 151.
diwan, 144.
figgrs, 157.
ga-, 54.
gageigan, 54.
gahlaiba, 155.
gaqumþs, 56.
gazds, 374.
gods, 146.
goljan, 145.
guma, 151, 373.
handugs, 51.
hwan, 148.
hwaþar, 143.
hwe, 370.
iup, 55.
ju, 52.
magan, 374.
muns, 377.
namo, 147.
niujis, 152.
qens, 374.
salt, 149.
sidus, 148.
skaban, 378.
staiga, 143.
stautan, 154.
sums, 377.
und, 155, 156.
wairs, 151.
-wardjan, 145.
wars, 146.
wenjan, 55.
wens, 55, 56.

VIEIL ISLANDAIS.

áe, 141.
amma, 141.
ausa, 55.
fingr, 157.
gala, 145.
gól, 145.
huerr, 377.
kóf, 378.
kuefia, 378.
mót, 146.
þak, 146.

VIEUX SUÉDOIS.

söva, 143.

ANCIEN FRISON.

slûta, 93.

NÉERLANDAIS.

sluiten, 93.

VIEUX SAXON.

the, 154.

ANGLO-SAXON.

brók, 145.
eoh, 136.
hēafod, 252.
hí, 139.
ód, 155, 156.
þé, þe, 154.
wén, 56.

ANGLAIS.

Colinderies, 95, 96.
fisheries, 95.
floweries, 95.
healtheries, 95.
mother, 163.
York, 191.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

bruoh, 145.
eiskōn, 151.
faran, 143, 145.
fingar, 157.
fior, 158.
fuolen, 145.
fuor, 145.
fuoren, 143, 145.
fūst, 157.
grab, 146.
gruoba, 146.
hëlan, 55, 136.
hulsa, 136.
igel, 54.
lam, 146.
lungar, 56.
luog, 146.
nëst, 51.
nidar, 51.
sliozan, 93.
slôz, 93.
sluzzil, 93.
ūf, 55.
unt, 155.
wān, 56.
wara, 146.
wolfu, 370.

ALLEMAND MODERNE.

bös, 458.
Deckel, 93.
ein, eín, 27.
ergreifen, 257.
Flosz, 93.
Flügel, 93.
Geduld, 163.
Gothe, 458.
Gott, 457.
gut, 457, 458.
Jülich, 191.
Mann, 459.
Mutter, 163.
Neumagen, 191.
ohnmächtig, 246.
preisen, 93.
schlecht, 457-459.
Schleuse, 93.
schlicht, 457.
schlieszen, 93, 94.
Schlosser, 93.
Schlosz, 93.
Schlüssel, 93.
Schosz, 93.
schreiben, 93.
Schürze, 94.
schürzen, 94.
spenden, 93.

LANGUES LETTO-SLAVES.

Instrumental, 370, 372. — Itératif, 56, 57; accent des itératifs et des causatifs primaires, 144.

I. LANGUES LETTO-PRUSSIENNES.

Lituanien : accent, 144. — Instrumental, 370.

VIEUX PRUSSIEN.

an-, 49.
ausins, 369.
awis, 142.
en-, 49.
ganna, 49.
gelatynan, 374.
gerdaut, 150.
grumins, 50.
gunnimai, 50.
kiosi, 373.
kirdīt, 374.
klausīton, 374.
lasinna, 374.
massi, 374.
sālin, 374.
sammai, 49.
semmē, 373.
sen, 49.
stesmu, 370.
tusnan, 154.

LITUANIEN.

akmū̃, 374.
añt, 155, 156.
ąsà, 150.
asznà, 137.
ausì, 369.
ausìs, 369.
auszrà, 52.
avýnas, 142.
ažu, 55.

bet, 154.
blizgù, 56, 154.
bukùs, 150.

dár, 150.
dãrąs, 144.
darýti, 144.
dãro, 144.
degù, 158.
dẽvū̃, 366.
duktẽ̃, 151.
dū̃ti, 150.

eẽ̃rdvas, 150.
ẽszkau, 150, 151.
ẽszkóti, 375.
ẽ̃szmas, 150.
ežỹs, 54.

garszus, 151.
gelmẽ̃, 150.
geĩsti, 375.
geĩsvas, 374.
geĩtas, 374.
gesù, 143.
gilùs, 150.
gimìnẽ̃, 379.
gimtìs, 379.
gõdas, 146.
grobė, 145.
grumẽna, 50.

į, 50.
įmãnąs, 144.
iñt, 156.
įvoda, 146.

jaũ, 52.
jáunas, 52.
jaunyn eĩti, 142.
jóti, 140, 150.

kadángi, 366.
kasù, 143.
katràs, 141.
klausaũ, 151.
klausýti, 374.
kúmstė, 157.

laũkas, 150.
laukė, 150.
láužyti, 144.
láužo, 144.
lomà, 146.

mãras, 146.
mazgóju, 376.
midùs, 369.

naũjas, 152.
nóras, 146.
nù-, 157.
nū̃, 157.
nū̃gas, 146.

pas, 149.
pãskui, 149.
pelenaĩ, 143.
pravoža, 145.

romùs, 146.

sãkąs, 144.
san-, 50.
sánoszai, 50, 146.
są́žinė, 50.
seseryjė, 147.
sesū̃, 147.
skabù, 378.
skalà, 143.
skẽ̃džu, 375.

skeliù, 143.
spiáuju, 139.
stẽgiu, 150.
stógas, 146, 150.
su, 50.
sùneszu, 50.
susižinaũ, 50.
szakà, 373.
szeszuras, 152.
szì, 139.
sziñtas, 50.
szìs, 139.
szũ, 147.

-t, 154.
te, 154.
tílti, 154.
tuz [illegible]
tũmi, 370.

už, 55.
užiot, 154.

vãszas, 150.
vẽnas, 150.
vilkù, 370.
virszùs, 151.
výras, 151.

žalà kárvė, 375.
žãlias, 375.
žasìs, 374.
žélmenys, 375.
žélti, 375.
žemẽ, 373.
žeřti, 146.
žìlti, 375.
žiójս, 137.
žmogùs, 151.
žolẽ, 374.
žvaigždẽ, 374.
žvėris, 374.

LETTE.

aĩz, 55.
atwars, 146.
bedre, 378.
grabas, 145.

lāms, 146.
mētāt, 55.
metu, 55.
tumst, 50.

uz, 55.
warde, 150.
wārs, 146.
wilt, 150.

II. LANGUES SLAVES.

Vocalisme, 137-140; jodisation, 137-140. — Palatales et vélaires, 374, 375.

Vieux slave : *ě*, 138, 139; pour *a* dans des emprunts au grec, 138: *ja* = balt. *ẽ*, 373; de *jě*, 138; *j* tombé devant *a*, 52. — *z* de *s* devant voyelle, 49. — *r-* de *vr-*, 142. — Accent, 144. — Dissimilation, 139, 140. — Instrumental, 370; gén. plur., 367; gén. duel, 267. — Comparatifs, 139-141. — Préfixes verbaux, 49, 50. — 1re pers. *-ą*, à l'indicatif et au subjonctif, 371. — Itératifs et causatifs, 143, 144; dénominatifs, 144. — Suff. *-tel-*, 150, 151. — Contamination, 51, 52.

Serbe : *-iti*, 144.

VIEUX SLAVE.

aky, 52.
alavěstrŭ, 138.
avě, 52.
azŭ, 52.
ą- 49.
ąchati, 55.
ątrĭ, 49.

blĭsnąti, 56.
bljudětŭ, 139.
bogŭ, 142.
buditŭ, 139.

čaje-, 139.
čaša, 373.
češą, 143.
-čezną, 144.
čĭto, 53.
choditi, 143.
chošą, 153.
choštetŭ, 156.
chŭtěti, 50, 153.

davě, 154.
daviti, 144.
dibrí, 158.

dlĭgota, 143.
dobrějĭ, 139.
dravŭ, 142.
drěvo, 368.
drŭva, 368.
dŭmą, 50.
dŭšti, 151.
dvorŭ, 146.

-gąsati, 143.
gąsiti, 143.
gąsĭ, 374.
gląbokŭ, 378.

godŭ, 146.
goniti, 143.
gorjŷ, 150.
gostĭ, 374.
grabiti, 143.
grĭměti, 50.
gŭnati, 50.
gvozdĭ, 374.

jaky, 52.
javĕ, 52.
jazŭ, 52.
ješte, 375.
jiskati, 375.
jiską, 151.
jizgaga, 146.
jizbava, 144, 145.
jizbaviti, 144.
jizuemogą, 50.
ju, juže, 52.
jucha, 52.
jugŭ, 52.
junĭčĭ, 52.
junŭ, 52.
jutro, 52.

kaditi, 144.
kaniti, 144.
kaza, 144.
kaziti, 144.
konję, 140.
koryto, 377.
kose, 143.
kŭ, kŭn, 49, 50.
kŭto, 53.

-lazŭ, 144.
legŭ, 374.
ležati, 374.
lějǫ, 139.
lěza, 144.
lĭgŭkŭ, 56.
lĭjǫ, 139.
-logŭ, 144.
ložiti, 144.

malŭ, 146.
metą, 55.
mękŭčajĭ, 139.
mĕtati, 55.
mogą, 374.
moriti, 144.
morŭ, 144, 146.
mozgŭ, 376.
mytarjĭ, 139.

na, 157.
nadŭ, 157.
nadymati, 50.
nagŭ, 146.
naricati, 56.
nesomŭ, 147.
nicĭ, 51.
nizŭ, 51.
nogŭtĭ, 156.
nositi, 143.
novějĭ, 139, 140.
novějĭša, 140.

o-, 156.
ob-, 156.
ognjĭ, 156.
on-, 49.
onušta, 49.
oriti, 143.
ostrovŭ, 156.
ovŭ, 371.

pa-, 50.
paliti, 143.
pasti, 50.
pažitĭ, 50.
pepelŭ, 143.
pestĭ, 157.
petĭ, 158.
planati, 143.
plavĭti, 143, 144.
plavĭ, 144.
pljują, 139.
po-, 50.
pojiti, 144.
-pojĭ, 144.
poléti, 143.
pra-, 50.
prijateljĭ, 139.
pro-, 50.
prositi, 143.
protivŭ, 149.

ratajĭ, 139.
-razŭ, 142, 144.
raka, 143.
rĕčĭ, 146.
rějǫ, 139.
rěžǫ, 142, 144.
rĭci, 56.
rosa, 142.
rota, 142.

saditi, 144.
sa-, 49, 50.
sądiji, 153.
ąsdŭ, 49.
sąlogŭ, 49, 50.
sąmĭněnĭje, 51.
sąmĭněti, 51.
sąsědŭ, 49.
sejǫ, 139.
sekyra, 375.
sěką, 375.
si, 139.
sĭ, 139.
skandělŭ, 138.
slava, 144, 146.
slaviti, 144.
slaždějĭ, 139, 140.
slaždĭša, 140.
sluga, 153.
slyšati, 51.
smějǫ, 139.
snŭcha, 151.
socha, 373.
solĭ, 149.
staviti, 144.
stěnĭ, 375.
stignǫ, 374.
stogŭ, 146.
stryjĭ, 142.
sujĭ, 139.
sulějĭ, 140, 141.
suljějĭ, 140.
suljĭšĭ, 141.
sŭ, sŭn, 50, 52.
sŭ-, sŭn-, 49-51.
sŭbĭrati, 49, 50.
sŭbljusti, 51.
sŭchoditi, 50.
sŭdělati, 50.
sŭdravŭ, 51.
sŭdrŭžati, 52.
sŭkryti, 50.
sŭložiti, 52.
sŭmĭněnĭje, 51.
sŭmĭněti, 51.
sŭmrŭtĭ, 51.
sŭneti, 52.
sŭnĕsti, 52.
sŭniti, 52.
sŭnĭmati sę, 52.
sŭpasti, 51.
sŭsądŭ, 51.
sŭto, 50.
sŭžešti, 50.
šjujĭ, 139.
šujĭ, 139, 152.

tajati, 154.
talŭ, 154.

tatí, 150.
těchů, 370.
těmi, 370.
těmí, 370.
těmů, 370.
tíma, 50.
točiti, 144.
toju, 148.
tokŭ, 144.
tomí, 370.
tomu, 370.
topiti, 144, 154.
toplŭ, 144.
trava, 144.
traviti, 144.
trovą, 144.
tunje, 154.
tŭští, 154, 375.
tvarí, 146.

u, uže, 52.
ubo, 52.
ubogŭ, 145.
ucho, 369.
udarí, 146.
ují, 142.
uněje, 140, 141.
unje, 140.
unjíší, 141.
ustro, 52.
ušese, 369.
uši, 369.
uto, 52.
utoliti, 154.

vabiti, 144.
vaditi, 144.
valiti, 144.
valŭ, 144.
variti, 144.
věja, 146.
věsŭ, 148.
voditi, 143.
voliti, 143.
-vorŭ, 146.
voziti, 143.
vozŭ, 145.
vratiti, 145.
vrŭchŭ, 151.
vrŭtěti, 56.
vŭ, vŭn, 49, 50.
vŭtorŭ, 50.
vŭzědi, 140.
vŭz(ŭ), 55.
vysiti, 144.
vysokŭ, 55, 144.
vyšíjí, 139.

za, 52, 54, 55.
za-, 54.
zelenŭ, 374, 375.
zemlja, 373.
zemlję, 140.
zěją, 137, 139.
zlato, 375.
znajǫ, 140.
zvonŭ, 145.
žalí, 146.
žegą, 158.
žena, 154.
žígą, 158.
žlŭtŭ, 374.

SERBE.

bâviti, 144.
dáviti, 144.
dâvī, 144.
gásiti, 144.
gâsī, 144.
gŏj, 377.
grâbiti, 144.
grâbī, 144.
jahati, 140.
jezditi, 140.
jur, 52.
lòžī, 144.
mòrī, 144.
nága, 146.
nágo, 146.
nòsiti, 144.
nŏsī, 144.
páliti, 144.
pâlī, 144.
plâviti, 144.
pòjī, 144.
s, 51.
slâviti, 144.
ter, 154.
tòčī, 144.
tòpī, 144.
tuliti, 154.
vâditi, 144.
vâliti, 144.
vŏdī, 144.
zlâto, 375.
žût, 374.
žúta, 374.
žúto, 374.

TCHÈQUE.

čtyři, 158.
řku, 56.

POLONAIS.

cienki, 50.
chcć, 153.
dwanaście, 158.
grzmieć, 50.
gwiazda, 374.
gwizd, 374.
już, 52.
pa-, 50.
po-, 50.
rznę, 142.
sowity, 140.
też, 154.
tulić, 154.
z, 51.
zwierz, 474.

RUSSE.

var, 146.
vódit, 144.
gásit, 144.
gasít, 144.
gasít', 144.
gašú, 144.

góda, 146.
gremêt', 50.
dvádcat', 158.
dvênádcat', 158.
-dorov, 142.
zóloto, 375.
ješčé, 375.
jědu, 140.
morít, 144.
nagá, 146.
nágo, 146.
nósit, 144.
nosít', 144.
ochóta, 55.
palít, 144.
palít', 144.
paljú, 144.
povar, 146.
pojít, 144.
pjátero, 157.
s, 51.
tóščij, 375.
trídcat', 158.
tŭnŭkŭ, 50.

LANGUE ARMÉNIENNE.

Vocalisme, 150-152, 156. — Prothèse de *a-*, 151. — *e* conservé, 157, 158; *o* conservé, 54. — Accent, 152. — Consonnes, 153, 154; traitement de *-wy-*, 151, 152; *z* de *g*$_1$*h*, 54; de *s*, 151; *th* de *t*, 154. — Analogie, 54.

Nomin. plur. *-kh*, 158.

Conjugaison, 53, 54, 150; aoriste, 150, 153.

Suffixes, *-owṙ*, 147; *-l-*, 150; *-r*, 157.

A subi des altérations profondes, 149. — Sa position dialectale, 149-155. — Affinités du vocabulaire, 149-151. — Emprunts à l'iranien et à l'araméen, 54.

Arménien moderne, 53, 152.

aλ, 149.
aλt, 149.
akn, 369.
amboλj, 156.
amenakal, 153.
amowsin, 50.
aynosik, 158.
aynorik, 158.
aynokhik, 158.
ayns, 158.
aynṙ, 158.
aynç, 158.
aynkh, 158.
ayr, 151.
ayç, 150.
ayçanem, 151.
angēt, 53, 153.
angitaw, 153.
angiti, 153.
and, 372.
andēn, 372.
anmoṙaç, 153.
anown, 53, 147.
aṙkh, 369.
Astowac, 152.
astowacoç, 152.
Astowcoy, 152.
awazak, 150.
awṙ, 151.
aramb, 151.
aranç, 151.
arawṙ, 149.
arthnown, 53.
ars, 151.
art, 150.
arkh, 151.
aṙ imē, 52.
aṙn, 151.
bazowm, 54.
bekanel, 142, 143.
ber, 150.
bowth, 150.
bowsaw, 153.
gaλt, 150.
garšel, 151.
gaṙn, 151.
getoç, 158.
geresçes, 54.
glel, 144.
gnal, 153.
gnaç, 153.
gnaçeal, 153.
goλ, 150.
gorceal, 153.
gorceaç, 153.
gorcel, 153.
gortiw, 150.
deṙ, 150.
dēz, 54.
dowstr, 151.
ebek, 153.
ethe, 154.
ekaç, 153.
ehat, 153.
es, 54.
ewthnerord, 157.
eteλ, 53.
erir, 157.
erkayn, 150.
erkar, 150.
errord, 157.
ēr, 53.
əmpem, 155.
ənd, 155-157.
ənderkh, 156.
əndēr, 155.
əndhat, 153.
əndownel, 155.
ənkalay, 155.

ənker, 153, 155.
ənkeraw, 153.
ənkeri, 153.
ənklay, 150.
ənklnowm, 150.
əntani, 155.

z-, 52-55.
zan, 54.
zangitel, 53.
zawr, 54.
zatanel, 53.
zarthnowl, 53.
zetəλil, 53.
zēn, 54.
zi, 53, 54.
zkni, 54.
zhet, 54.
zmē, 52, 54.
zovanal, 53.
zoyg, 54.

thagawor, 153.
thathawel, 154.
thanal, 154.
thanjr, 154.
tharšam, 154.
the, 154.
thekhem, 154.
thmbir, 154.
thmbrel, 154.
thndal, 154.
thndel, 154.
thndowmn, 154.
thoλ, 154.
thoλowl, 154.
thoyl, 154.

i-, 53.
ibr, 53.
imē, 152.
inklın, 372.
inklınaboys, 153.
inkhnakaç, 153.
is, 54.
iw, 53.
iwikh, 53.
iwr, 53.
ikh, 157.

lezow, 53, 54.
loway, 151.

xand, 153.
xind, 153.
xndal, 153.
xndir, 153.

cnawλkh, 150.
cownr, 147.

kal, 153.
kalay, 155.
kalaw, 153.
kamagnaç, 153.
kardam, 150.
kaçeal, 153.
kin, 154.
kogi, 152.
kornčim, 150.

hayr, 151.
han-, 50.
haw, 142.
hatanel, 53.
hars, 151.
harkh, 151.
het, 54.
hing, 157.
hinger-, 157.
hingerord, 157.
hngetasan, 157, 158.
hov, 53.

jayn, 54.
jgel, 54.
jew, 54.
jeřn, 54.
ji, 54.
jig, 54.
jiown, 54.
jir, 54.
jmeřn, 54.
joyl, 54.
jowkn, 54.
jri, 54.

mard, 151.
mez, 54.
mi berer, 150.
mořanal, 153.
mořaçaw, 153.
mořaçeal, 153.

yisown, 158.

nist, 51 151.
nkown, 54.
nosa, 158.
now, 151.
nora, 158.
nokha, 158.
nstim, 51.
šown, 147.

o, ov, 53.
ogi, hogi, 152.
ozni, 54.
oyr, 53.
oč, 156.
ownel, 155.
owtem, 152.
or, 53.
okh, 157.

čē, 156.
čorekhean, 158.
čorekh-hariwr, 158.
čorekhtasan, 158.
čorkh, 158.

jerm, 157.

skesowr, 152.
skizbn, 153.
sksanim, 153.
soyn, 372.
-sown, 153.
stēp, 154.
srtabek, 153.

vard, 51.
veštasan, 157.
veç, 157.
veçerord, 157.

tasn, 158.
tesanel, 152.
tew, 154.

-r, 53.

ç, 156.
çax, 373.
çin, 373.

phoyth, 154.

-kh, 157.
kharšel, 151.
khirtn, 151.
khoyr, 147.
khors, 151.
khorkh, 151.

IMPRIMERIE NATIONALE

LANGUES INDO-IRANIENNES.

L'indo-iranien distinguait *y a* (de *e*), et *a* (de *o*), 147; a développé les oppositions quantitatives, 147. — Traitement de *o*, 142-149. — *ā*, 143-149. — *-ām* dissyllabique, 367, 368. — Le rythme de la langue était iambique, 147.

Gutturales devant *o*, 143; devant *n*, *m*, 376-380. — Traitement de *k*, *t*, 157; de *-s*, 49; *sk'*, 375, 376; *-n*, 365, 366.

Thèmes en *a*, *i*, *u*, 367, 368. — Tendance à rendre dissyllabiques les désinences des thèmes en *a*, 367, 370. — Instrumental en *-ană*, 370; en *-n*, 370; gén. plur., 366-368. — Noms ayant *a* et *ā*, 145, 146.

Causatifs et itératifs, 143. — 1re pers. du subj. *-āni*, 371. — Analogie dans la conjugaison, 378.

Proclitiques, 370, 371. — Postposition *ă̄*, 370. — Longues des deuxièmes termes de composés, 146. — Généralisation de *k* et de *c* dans les deux racines *kar* et *car*, 143.

Mythologie, 105, 106.

ni-, *niš-*, 157; *tāyu-*, 150.

Le védique ayant été une langue vivante était, comme les autres, sujet aux méprises, 99. — Le Véda peut renfermer autre chose que des concepts indous, 109. — Traduction d'un texte, 245. — Les Védas considérés au point de vue littéraire, 106-109; systèmes d'interprétation, 97, 98. — Associations d'idées, 249; antithèses, 108, 109; allégorie, énigme naturaliste, 246, 247; figures de rhétorique, 102, 103; métaphores, 241-243; ellipse, 239, 241. — Folklore, 104, 105; conte populaire, 247, 248; étymologie populaire, 98, 99, 101; calembour, 99, 240. — Le nombre *sept*, 242, 243. — Médication, 242, 243; le soleil guérisseur, 233-235, 241; conjurations contre la vermine, 233. — Assonance dans les formules de conjuration, 235; métrique, 239, 240, 366, 367; enjambement, 252. — Place de l'adjectif de détermination, 99.

Sanscrit : extension de l'*ā* de *svásā*, etc., pour une raison phonétique, 147; accent, 145, 240; *k*, 252; *cch*, 375, 376; palatales, 375; assimilation, 376; aspiration, 376.

Analogie dans la déclinaison, 367, 368, 370; thèmes en *ā*, *ī*, 370; en *u*, 369; en *-n-*, 366-368. — Vocatif, son accentuation, 105, 106; donnant lieu à une flexion nouvelle, 100. — Gén. fém., 367; dat. sing., 367; locatifs, 366, 367; instrum., 367, 370; gén. duel, 367; plur., 366, 367; dat., 367, 370; locat., 367, 370; instrum., 367, 370. — Suff. *-īyas-*, *-yas*, 139; *-tara-*, 141; pronom *sma*, 25. — Participes *-āna-* et *-māna-*, 147.

Analogie dans la conjugaison, 147. — Causatifs, 143. — Désinences *-ti* et *-t*, 370: 1re pers. plur., 147, 371.

Suff. *-ka-* et *-ça-*, 374.

Prâcrit : *kkh*, 376; locat. sing., 367; instr. plur., 367. — Voir 375.

Iranien : traitement de *sk*, 375, 376. — *Pati*, 149.

Zend : fautes provenant de l'ancienne transcription de l'Avesta, 379. — Palatales, 375; *s*, 375, 376.

Génitif fém., 367: dat. sing. 367; instrumental, 367, 370: gén. duel, 367: plur., 367: instrum., 367. — Optatif, 147.

Vieux perse : transcription de noms en lycien et en grec, 198. — Gén. fém., 367: gén. pl., 367.

Persan : prononciation dialectale *oũn* pour *ân*, 124. — Voir 3-22, 61.

Dialecte de Nâyîn, 110-124; conjugaison, 122-124.

Dialecte sémnânî, textes traduits, avec relevé des expressions idiomatiques, 323-329.

Dialecte guerrouci, éléments divers qui le composent, 1; pronoms, 23; affixes pronominaux du verbe, 19, 20; conjugaisons, 20-23; aoriste, 20; conditionnel, 21; infinitif, 19; négation et défense, 20. — Voir 3-23, 120.

Kurde, voir 14.

SANSCRIT.

ákṣi, 369.
akṣṇás, 369, 373.
ágata, 378.
ágan, 378.
ágāt, 378.
acucyavīt, 147.
áccha̍, 375.
áccān, 379.
áchā̍, 156.
ájījanat, 147.
átha, 156.
adíṣṭā, 237-239.
ádha, 156.
adhás, 156.
ádhi, 155, 156.
ádhivaste, 156.
adhiṣṭhā-, 157.
adhrigo, 100.
anu, 157.
anucarás, 143.
ánti, 157.
ábūbudhat, 147.
ábharan, 365.
ábharam, 366.
abhítas, 156.
am-, 370, 371.
-am, 371, 372.
amáras, 146.
ámabīyamāna, 246.
amā, 165.
amā kṛ, 165.
amātja, 165.
amāvasjā, 165.
amúm, 371.
ayám, 371.
áyabçipra, 250.
áyodaṇiṣṭra, 250.
áyohanu, 250.
arbhaké, 106, 107.
avaglinatī, 237.
ávartiā, 246.
ávas, 140.
avāṭ, 148.
áçiçvitat, 147.
áçman, 244, 365, 370.
áçmani, 365, 370.
áçmā, 374.
áçmānam, 374.
açvatarás, 141.
áçvas, 136.
áçvān, 365.
áṣṭáu, 157.
ásat, 371.
asati, 371.
ási, 369.
ásṛk, 147.
asmin, 366.
ahata, 377.
abám, 366.
áhnām, 366.
āyatī, 337.
āyu-, 368, 369.
āyuni, 368.
ārya, 458.
iccháti, 375.
icchā, 375.
icháti, 151.
íti, 371.
idám, 366, 371.
idā, 366.
idánīm, 366, 372.
im-, 371, 372.
imám, 371.
imā, 371.
imān, 371.
imé, 371.
iyattaká, 242.
iyám, 371.
īrmā, 104.

ñ, 52.
ukhā, 137.
uttaravedināhhi, 109.
uvāca, 378.

uvāha, 148.
uṣás, 147.
uṣāsam, 147.
usrā, 52.
ūcúṣ, 378.

ṛṣváḥ, 108, 109.

enam, 372.
enān, 372.
enām, 372.
enās, 372.
ósadhīs, 238.

kakúbh-, 156, 378.
kakuhás, 156.
kaṅkata, 235, 236, 240.
katarás, 143.
kati, 46.
kadā, 148.
kanīnakeva, 106-108.
kapāla, 250, 252.
kám, 49, 50.
kárakas, 377.
-karas, 143.
kárṇas, 374.
kalaças, 136.
kalá, 143.
kás, 53.
-kásati, 143.
kuçáçarāso, 238.
kuṣumbhaká, 243, 244.
kṣaṇóti, 373.
kṣámate, 373.
kṣámi, 373.
kṣamā, 373.
kṣām, 373.
kṣámas, 373.
kṣāmā, 373.
kṣámau, 373.
kṣās, 373.
kṣmayā, 373.
kṣmás, 373.

gácchati, 378.
galá-, 378.
gáti-, 378.
gántar-, 378.
gabhīrás, 378, 379.
-gama-, 378.
gámanti, 378.
gāmayati, 378.
gamas, 145.
gámistha-, 378.
gambhīrás, 378, 379.
gamyát, 378.
gáyas, 377.
galati, 143.
gávya-, 152.
gnā, 374.
gmás, 372-374.
grábhas, 145.
grābhás, 145.
grávnām, 366.
grāhayati, 143.
gráhiṣ, 146.
ghanás, 377.
ghánighnat-, 377.
ghāsás, 146.
ghnánti, 377.

-ca, 157.
catvāras, 158.
cániçcadat, 375.
candrás, 375.
cárāt, 371.
cárāti, 371.
carúṣ, 377.
cāroṣ, 369.
cārúṇas, 369.
cāskámbha, 379.
cit, 53.
chadayati, 379.
chantsi, 379.
chāyā, 146, 375.
chid-, 375.
chyati, 375.

jákṣat-, 373.
jagaṇvān, 252.
jaghāna, 377.
jáṅghanat-, 377.
jaṅghanti, 377.
jajāna, 148.
jajāna, 148.
jani-, 374.
jánis, 374.
jahí, 377.
jānu, 147.
jānuni, 368.
jānunoṣ, 368.
júruan, 241.
jñu-, 368.
jmás, 372, 373.
jmā, 373.

taká, 243.
tám, 366, 371.
táyoṣ, 148.
táras, 145.
tásmin, 366, 370.
tārás, 145.
tāsām, 366.
tīkṣṇás, 140.
tucchyás, 375.
tuchyás, 154.
tuñjati, 154.
tudáti, 154.
tūṣṇīm, 154.
tṛpyati, 375.
téjas, 140.
tvám, 371.

dákṣiṇa, 240.
dámas, 142.
darbhá, 238.
darbhéṣu, 238.
dáça, 158.
Dáçaçipra, 251.
dásrā, 105, 106.
dáhati, 158.
dánunas, 368.
dáru, 147.
dárumi, 368.
dāvás, 145.
digdhás, 374.
divyá-, 152.
dīrghatā, 143.
duhitá, 151.
dūṇáças, 146.
degdhi, 374.
devānām, 367.
devásas, 367.
drádhas, 107.
drúṇas, 368.
drupadé, 106, 107.
dros, 368.
dvār-, 146.
dváram, 146.
dharúṇas, 142.
dharúṇahvaras, 145.
-dhí, 98, 101.
dhrājiṣ, 146.

ná, 105.
nakhás, 156.
nagnás, 136, 160.
náyas, 145.
nár-, 151.
návedas, 105.
návyas, 142, 152.
nādás, 145.
nābhā, 108.
nábhiṣ, 156.
nāma, 147.
námā, 368.
nāmāni, 368.
nāmnām, 366.

nāyás, 145.
nāvás, 145.
nasatyā, 105, 106.
ni-, 51.
nitarām, 51.
nidāghás, 146.
nidhruvis, 51.
nipāti, 51.
nibodhati, 51.
nīcāt, 51.
nīlás, 151.

pañktis, 157.
paçcā, 370, 375.
paçcāt, 375.
páñca, 157, 158.
pañcāçát-, 158.
patáyati, 143.
pátis, 142.
padám, 54.
parāyatī, 237.
paruṣásya, 238.
pātáyati, 143.
pitáram, 148.
pítryyas, 142.
píbati, 155.
púraṃdhi, 97-105.
Puraṃdhi, 101-103.
púras, 104.
púr andhā, 98-100, 104, 105.
púr andhī, 99-101.
pūrvyás, 142.
prechāti, 375.
prechā, 375.
prakaṅkatá, 240.
praghasas, 146.
práti, 149.
prátibuddhās, 240.
pradakṣiṇá, 240.
prabhavás, 145.
pramukha, 240.
plāvayati, 143, 144.

bhágas, 142, 145.
bháratam, 366.
bháratha, 147.
bháramāṇas, 147.
bháras, 145.
bhárasi, 147.
bhárāma, 147.
bhárāmas(i), 147.
bhárāmi, 147.
bhágas, 145.
bhāmas, 258.
bhāmas, 258.
bhārás, 145.
bhāváyati, 144.
bhāvás, 145.
bhíkṣate, 56.
bhíṣgu-, 374.
bhrahmáṇām, 366.
bhrāj-, 374.

maghávan-, 143.
maghónām, 366.
májjati, 376.
majjan-, 376.
madgús, 376.
mádhunas, 369.
mádhunā, 369.
mádhune, 369.
mádhos, 369.
mádhvas, 369.
mádhvā, 369.
mánmabhis, 366.
mánmanas, 366.
mánmanām, 366.
mánmasu, 366.
mártas, 151.
mā-, 459.
Māras, 146.
múñjās, 238, 239.
múnis, 377.
mauñjas, 238, 239.

yákṛt, 147.
yákṣmas, 373.
yajñāyajñā, 370.
yáti, 140.
yugám, 366.
yugā, 368.
yugānām, 368.
yugāni, 368.
yuñjáte, 377.
yuñjánti, 377.
yúdhyate, 375.
yuvan, 365.
yuvaçás, 374.
yuvánam, 365.
yúnas, 365.
yūyam, 372.

raghús, 56.
rathís, 153.
rasā, 142.
rājis, 146.
rāmás, 146.

lubdhakas, 55.

vatsatarás, 141.
vatsás, 141.
vánate, 55.
vámiti, 143.
vayám, 371.
vayā, 146.
vartákas, 136.
vartayati, 145.
vas-, 28.
vásunas, 369.
vásos, 369.
vásvas, 369.
váhas, 145.
vākás, 145.
vāghát-, 379, 380.
vāghátas, 380.
vācas, 377.
vāráyati, 144.
vári, 147.
vāsás, 145.
vāhás, 145.
vidradhé, 106, 107.
vídhyati, 375.
vivāhás, 146.
viçáti, 153.
vícipriya, 251.
Viçiçiprá, 251.
viçvádṛṣta, 239-241.
viṣáṇi, 241.
vispulingakās, 243.
vīrá-, 151.
vīriṇe, 238, 239.
vairiṇās, 238, 239.
vṛkeṇā, 370.
vṛtrahánam, 377.
vṛṣaṇam, 148.
vṛṣaçiprá, 251.
vṛṣṇām, 366.
vratám, 142.

çatī, 235, 236.
çamāyáte, 145.
çámī, 146.
çará, 238, 239.
çávīras, 140.
çākás, 145.
çākhā, 373.
çámyati, 373.
çípravān, 250.
çiprā, 250-252.
çíprās, 249, 250.
çiprín, 250.
çiprínīvān, 250, 252.
çípre, 249-252.
çíras, 369.
çírṣṇás, 369.

çókas, 378.
çócati, 378.
çcandrás, 375.
çyenás, 373.
-çraya-, 145.
çrávas, 146.
-çravasam, 148.
çrāyás, 145.
çrāváyati, 144.
çróṣati, 51.
çvaçrūṣ, 152.
çvā, 147.
çvánam, 147.

sá, 371.
sa-, 50.
sakṣít, 50.
sat, 236.
satátī, 107.
sanakás, 374.
sányas-, 142.
saptáçīrṣāṇam, 108, 109.
sam-, 49-52.
sarvátat-, 143.
savyás, 139, 152.
sáhas, 145.
sáhuriṣ, 143.
sáṃkṣeti, 50.
sáṃgatiṣ, 50.
samgamas, 50, 145.
samsád-, 49.
sādáyati, 144.
sādás, 145.
sānu, 147, 156.
sánunas, 368.
sānuni, 368.
sāvás, 145.
sāhás, 145.
sídhyati, 375.
simás, 377.
supārás, 146.
surānirmātar, 241.
suçákas, 145.
suçiprá, 250, 251.
suhánas, 377.
sūcīkās, 240.
súre duhitá, 374.
soma, 249.
sairyās, 238.
skabhāyáti, 379.
skabhnāti, 379.
skambháthuṣ, 379.
skambhás, 379.
stighnute, 374.
snu-, 368.
snuṣā, 151.
svadhā, 148.
svanás, 145.
svayám, 371.
svásari, 147.
svásā, 147.
svásāram, 147.
svānás, 145.
svāpáyati, 143.

hatás, 377.
-hati-, 377.
hathá, 377, 378.
hátha-, 377.
hathás, 377.
hánati, 377.
hántar-, 377.
hánti, 377, 378.
hanmás, 377.
hanyáte, 377.
hanyā-, 377.
hárati, 146.
hári-, 375.
hariṇī, 251.
hásati, 373.
hāras, 146.
hiraṇyaçipra, 250.
hiriçiprá, 250.
hyás, 373.
hvalā, 145.
hvā, 54.
hvārás, 145.

PÀLI.

jagghati, 373.

dibba-, 152.

pacchā, 375.

ZEND.

ana, 157.
anu, 157.
aiñhaṭ, 371.
aršan-, 151.
avō, 146.
ašāum, 366.
ašta, 157.
ascu-, 375.
aspō, 136.
ahmi, 366.
ahmya, 366.
āχtūiryō, 158.
aotō, 53.
ima, 371.
imaṭ, 371.
imą, 371.
iməm, 371.
imē, 371.
isaiti, 151, 375.

uiti, 371.
ušibya, 369.
kaoyąm, 367.
karəna-, 374.
-karō, 143.
kəm, 371.
-gaiti-, 378.
gayō, 377.
gata-, 378.
gāmō, 145.
gufra-, 379.
yaþwąm, 367.
yava, 369.
yave, 369.
yāuš, 369.
yākarə, 147.
yūš, 372.
yūžəm, 372.
caiti, 46.

carāṭ, 371.
carāiti, 371.
čiš, 371.
jata-, 377.
jafra-, 378, 379.
jana-, 377.
janaiti, 377.
janyā-, 377.
jantar-, 377.
jantū, 378.
jamaiti, 378.
jamyāṭ, 378.
jasaiti, 378.
jafnu-, 378, 379.
jaiti-, 379.
-jaiti-, 377.
jaiδi, 377.
jaiδya, 379.
jainti, 377.

jaiwivaſra-, 379.
daēvâiⁿhō, 367.
daēza-, 374.
draoš, 368.
dvara-, 146.
pancāsat-, 158.
paskāṭ, 370, 375.
pasca, 370, 375.
pərəsaiti, 375.
pərəska, 375.
puxδa-, 379.
framrū, 379.
frascimbana-, 375.
Naoⁿhaityo, 105.
ni-, 51.
nipāiti, 51.
maṭ, 51.
mąγavan-, 143.
mazga-, 376.
raþwąm, 367.
raoχšnō, 140.
raocō, 140.
vāčō, 148, 377.
vāχš, 148.
vərəþrajanəm, 377.
vəhrka, 370.
vairi, 147.
sadayeiti, 379.
saēna-, 373.
skəmba-, 375.
skəmbō, 379.
-syāṭ, 375.
srāvayeiti, 144.
zā, 373.
zairi-, 375.
zəmō, 373.
haca, 51.
hañjamanem, 50.
hašąm, 367.
haurvatāt-, 143.
haoya-, 152.
hārō, 146.
-hisidyāṭ, 375.
hmara-, 146.
hū, 379.
ḥvasura-, 153.

GÂTHIQUE.

aⁿhaitī, 371.
kadā, 148.
kanā, 370.
gāṭ, 378.
gaidī, 378.
cōrəṭ, 143.
dugədā, 151.
mada , 147.
hvəng, 379.

VIEUX PERSE.

-ajatā, 377.
aniyanā, 370.
avam, 371.
kaufa-, 156, 378.
cartanaiy, 143.
tyanā, 370.
þadaya-, 379.
didā, 374.
duvara-, 146.
niyašādayam, 51.
pasā, 370, 375.
baga, 142.
-bara-, 145.
bājiš, 146.
visanāhy, 373.
hāuv, 371.

PERSAN MODERNE.

astar, 141.
bār, 145.
pišik, 5.
sāyah, 375.
dāγ, 146.
dēg, 374.
nāf, 156.
šāx, 373.
gul, 51.
mard, 151.
mār, 146.

PEHLVI.

tuhīk, 375.
n(i)šastan, 51.
mar, 146.
sāyak, 146.
zafr, 378.

B. LANGUES NON INDO-EUROPÉENNES.

LANGUES SÉMITIQUES.

Ancienne prononciation chuintante, 131. — Racines OURK', RK', 91.
Arabe : alphabet, 2, 331 : transcription, 331, 332 : adaptation au per-

san, au turc, etc., 2, 336; sons exprimés par le *vâv*, 2; lettres emphatiques, 331-336; prononciation des deux *t*, 333-336; des sifflantes, 336; *z* de *ẓ*, en arabe et en berbère, 65, 66. — Étymologie populaire arabe d'un mot berbère, 72, 73. — Mots venus du français, 335. — Voir 7, 8, 10-13, 16-19, 64, 66-70, 72, 75, 77-80, 82, 83, 86, 87, 89-91, 111-117, 121, 122, 264, 266, 275, 278, 279, 307, 349, 358, 359, 363, 364, 406, 418, 422, 424-427, 432, 444, 446, 448, 454, 468, 471, 475, 483.

Dialectes néo-araméens, leur importance; leur division en trois groupes, 125; sources, 125-127. — Vocalisme, 133, 134. — Mouillement des consonnes, 130; aspiration des muettes, 127; *t* et *th*, 127-130; *ch*, *tch* de *t*, 128; *th* élidé, 128, 130; *l* de *th*, 128, 129; *s*, *š* de *th*, 128, 129; *d* de *th*, 130; *s*, *ch* de *th*, 131; *l* de *dh*, 130; prononciation du *th*, 131, 132; *ḥ* de *th*, 131, 132; addition de *ḥ* final, 133; de *h* final et intérieur, 133; de *ġ*, 133, 134; *v*, *f* de *ḥ*? 134, 135. — Suffixes pronominaux, 134.

Phénicien : voir 68.

Himyarite : voir 65, 66.

ARABE.

Abid, 89.
Aflātoun, 335.
astouba, 335.
istabl, 335.
istarlāb, 335.
istourak, 335.
istalāhi, 335.
astoūl, 335.
achk'er 78.
açfar, 75.
al, 336.
elfel'f'a, 65.
Allah, 332.
Almadjisti, 336.
Btolmious, 335, 336.
Benou'l Ahmar, 75.
tfantès, 335, 336.
toutia, 68, 69.
didi, 80.
zendjar, 69.
Filastīn, 335.
Qosentina, 335, 336.
qītous, 335, 336.
Mohammed, 332.
mour, 80.
ouçif, 89.
iarek'an, 61.

NÉO-ARAMÉEN.

-av, 134, 135.
bar, 128, 130.
baito, 128.
biya, 128, 130.
-ev, -ef, 134, 135.
malkouva, 130.
mā, 128, 130.
māha, 128, 130.
medjh, 133.
-o, 134.
-ou, 134.
pā, 128, 130.
paha, 128, 130.
šenda, 130.
ṭlaha, 132.

DIALECTES BERBÈRES.

Ou redoublé devenant *b*, 75, 76; *g*, 76, 77. — *K* changé en *χ*, *ch*, 85; *tch*, 85, 88; *g* en *g'*, 76; *j*, *r'*, 88. — *Ch* changé en *j*, 88; *j* en *dj*, 88; *ẓ* en *z*, 65; *s* en *z*, 85, *ch*, 86, 88; *z* en *j*, 75, 76, *ch*, *h*, 76, 78; *t'* en *t*, 86; *dh* en *t'*, 86. — Échange de *r* et *r'*, 75; *r* changé en *h'*, 85; *r'* en *h*, 77; *l* en *r*, *d*, *dj*, *j*, 74. — Chute de *ou*, 81, 82; de *r'*, 75, 76; de *s*, 88; suffixes tombés, 59. — Addition de *ch-*, 72, 76; de *h-*, 80; de *d'*, *s*, 87.

Adjectifs et verbes exprimant les couleurs, 59; verbes d'état, ou qualificatifs, 58-60. — Préfixes et suffixes, 59.

Confusion du bleu et du vert, 81. — Parenté hypothétique avec le basque, 90, 91.

Argot des colporteurs zouaouas, voir 84. — Voir 90-92.

aberchi, 85.
aberzigzaou, 77, 81.
acheggar, 78.
achemrar, 74.
achgar, 78.
achlemb, 80.
ademdam, 80.
Aïth Berkath, 84.
Aïth Istourar', 63.
Aklan, 89.
alloun, 69.
Aman imelloulin, 71.
amelal, 72, 74.
amellal, 71, 73, 90.
anouk'orth, 66.
aourar', 91.
Aourir', 62.
asedhif, 85.
asmaoui, 82.
asmar, 80.
asouar', 83.
azeggâbour, 76, 77.
azendjar, 69.
azerdekhani, 80.
azerk'ak', 91.
azger, 77.
azigzaou, 81.
azizao, 70.
azot't'af, 83, 86.
azref, 90.
âoldj, 83.
âzizou, 82.

barboth, 83.
beidedjen, 83.
beïd'ek, 83.
bek'em, 80.
Berkani, 84.
Berkân, 84.
berrik, 90.
BHOU, 83.
BNZ'R, 84.
bouset't'af, 86.
Bout'aleb, 70.
Bou Zegza, 81.
Braknas, 84.
BRK, 84-86.

chemlal, 72, 74.
chib, 83.

DHL, 83.
DL, 83.
DNK, 82.

ederi, 83.
elh'amra, 79.

Fahs Imelellou, 71.
FNS, 78.

GN, 59, 86, 87.
GR, 59.
Guinée, 87.

haras, 91.
h'addad, 68.
h'adidah, 68.
h'ammer, 79.
h'immireh, 80.

I, 89.
Iberkanen, 84.
Icheggar, 78.
ierar'en, 61.
igeri, 70.
ikaouelen, 89.
ikiri, 70, 90.
ikhfif, 70.
ilfadh, 91.
ilour', 91.
imellen, 74.
Imezoner', 75.
imouchchan, 88.
inidh, 68.

jobba, 78.

kamzar, 75.
KL, 88, 89.

LDN, 69.
lemmä, 80.
lk'echmoun, 68.
lk'ezdir, 69.

LL, 74.

Melil, 71.
Mellal, 73.
Mellala, 72.
melloul, 70, 71.
MLL, 70-74.
modjich, 83.
MZI, 80.

nah'as, 69.

Ourar', 62.
Ourighah, 62.
OURK', 63.
ourrar', 61.
OURR', 62 64.
ouzzal, 67, 68, 90.

reçaç, 70.
reggel, 88.
RG, 60.
RGL, 88.
RJ, 60.
RK', 60.
RR', 60-64, 68, 69, 75, 82.
RS, 80.
RZG, 59.

S, 77, 78.
SDHF, 85, 86.
semlil, 76.
Sétif, 86.
Sitifis, 86.
SKI, 88.
SMG, 87, 88.
SN, 59.

Tagnanait, 87.
taia, 89.
taklit, 89.
taoutia, 68.
Tarr'ah, 61.
Tar'in, 61.
tasedalt, 72.
tchoullekh, 90

temanast, 90.
tesaouaten, 70.
Tiklat, 89.
Tinmelel, 73.
thabrouet', 90.
thamellalt, 72.
thamilla, 74.
tharoubia, 80.
thazouggarth, 77.
thimdjariu, 74.
Thoumelilt, 71.

Ζαύηκες, 75.
ZGR, 59, 77-79.
ZGR', 78, 81.
ZGZ, 81, 82.
ZIZ, 82.
ZL, 67, 68.
Zouagha, 75.
ZOUR, 59, 75-77.
ZOUR', 75-77.
ZRF, 64-66.

LANGUE LYCIENNE.

Alphabet lycien, histoire de son déchiffrement, 194-197; ressemblances de certaines lettres avec des caractères grecs, 197. — Lycien primitif; les hiéroglyphes crétois, 199. — Transcription, 192-194, 200-203, 206-211, 214. — Noms transcrits du grec, 208, 210; du perse, 198, 208, 210: du carien, 198. — Méthode d'interprétation, 212. — Texte inédit, 204; textes, 214, 216-220, 222, 224-226, 228-230.

Vocalisme, 218; voyelle intercalée dans la prononciation, 205; harmonie vocalique, 208, 209. — Lettres initiales, 210; consonnes, 210, 211; leur redoublement, 204, 205, 231. — Équivalence de ^{n} et ^{m}, 204.

Déclinaison, 223; nominatif, 218, 219; génitif, 209, 210; génitif-accusatif, 193, 194; datif, 228, 231; datif hellénisant, 200; accusatif, 218; datif pluriel, 224; suffixe *-hi*, 223, 224, 231. — Conjugaison, 224.

Numismatique, 195, 196, 202-204, 206, 207, 209, 210, 231.

Origine crétoise des Termiles de Lycie et des Philistins, 201.

Noms d'Apollon en Asie Mineure, 212.

Milyen : voir 205, 210, 227.

Ἀθάσις, 207, 208, 211.
ada, 213, 216.
adi meyë, 219.
adin', 229.
aladehqqone, 220.
Ἀρβίννας, 207.
Ar^{n}na, 196, 205, 206, 231.
Ar^{n}nahe, 231.
Ἄρνα, 196, 202, 205.
Ἀροανδίασις, 206.
Arppaquh, 196, 197, 210.
Arrppaquhe, 210.
Ἀρσαμης, 207.
Ἀρσασιν, 194.
Arttu^{m}para, 203.
[A]rtu^{n}pari, 204.
Aruvotiyesi, 206.
atla, 227.
atlahi, 222, 223.
Atonazi, 205, 210, 215.
atru, 213, 227.

Βισιναρίς, 194.

cbi, 222, 223, 225.
cbiyehi, 222, 223.
Ciyezë, 211.
Cizzapr^{n}na, 198.
Cizzapr^{n}no, 216.
Crup[sseh], 201.
Crzzonase, 208, 209.
Cuprlli, 227.

Ddakasa, 217, 218.
ebe, 207.
ebeis, 212.
[eb]e^{n}në, 206.
ebë^{n}në, 207, 215, 217, 222.
ebiyehi, 228, 229.
Ecatamla, 227.
Ecat[amlah], 206.
edi, 224.
ehbi, 213, 217, 218, 223.
ehbis, 218.
ehbiye, 220.
Ἐμβρομου, 203, 208.
Ἐνβρόμου, 203.
Ep^{n}tibazah, 230.
Eqeteiya, 197, 210.
Erbbina, 207, 210.

Ἐρεθύμιος, 212.
Erzesinube, 225.
esede^{n}nevi, 208.
Esedeplëmeye, 200, 208.
Esedeplëmi, 208.
esedë^{n}nevi, 208.
(e)seritadi, 224.
ëce, 220, 221.
ënë, 232.
Ënëhineri, 194.
ëni, 228-230.
ëtri, 220, 221.

Hanadaza, 206.
Heledive, 210.
Ἑλμιδαύαι, 200, 206, 210.
Ἑρπιδαση, 206, 210.
Hëpruma, 203, 208.
Hla, 219.
hl^{m}mi, 225-227.
Hl^{m}mideve, 200, 206, 210, 224.
H^{m}proma, 200, 203, 208.
Ὅρας, 210.
hpp^{n}ter[us], 224.
Hriq^{m}ma, 219.
Hriqtlbili, 230.
hr^{m}mo, 227.
hrpi, 216, 217.
hrppi, 205, 206, 216.
Hrppidubeh, 206.
hrppitadi, 216.
hrppiy, 200.
hrzzi, 226.
Humrqqa, 207, 210.
Humrqqo, 205, 209.
Hura, 210.
Hurttuveteh, 210.
Hurttuveti, 210.
huvedri, 216, 228-232.

icezi, 207.
Idazzala, 198.
Idomaqzzo, 226.
Ἴκτας, 197.
Ἴμβραμος, 203.
Ἴμβρανος, 203.
Iqtta, 197.
itlehi, 228-231.
Iyaeusas, 208, 209.
Iyetrukle, 197, 200.
Iyonis^{n}, 197, 205, 208.
iyono, 208.

Καδύανδα, 206.
kanuveti, 203, 238.
ka^{n}ti, 203.
kastti, 228, 229.
kasttu, 228, 229.
Κινδάνυδου, 202.
klahi, 228, 229.
ko^{n}ti, 203, 230.
Κοσσίκα, 227.
koti, 203.
Κύβερνις, 227.

ladi, 216, 217.
lado, 207, 216.
ladu, 207.
lati, 221.
Luso^{n}trah^{n}, 193, 203, 207.
Lusotrah^{n}, 203.

mahanahi, 230.
mahinaza, 230.
maliya, 229.
maraza, 224.
maraziya, 224.
maroz, 224.
me, 217, 219, 221, 229.
mei, 216, 217, 219, 221, 225-227.
meiti, 209.
meiye, 221.
meiyeñe, 221.
mene, 208, 212, 216-219, 221, 222, 228-230.
me^{n}na, 206.
Merehi, 210.
met', 228.
metëni, 228.
meti, 217, 221, 228.
mey adë, 219.
mëne, 208, 217, 219, 221, 224.
mëti, 209, 217, 219, 221.
Milaso^{n}tra, 208.
Milaso^{n}tro, 202.
μινδις, 221.
mi^{n}ta, 224.
mi^{n}taha, 210, 224.
mi^{n}ti, 220, 221, 224.
Mithrapata, 198, 210.
Mizu, 198.
Μλαανσει, 200.
Mleyeusi, 200, 224.
M^{n}muhe, 219.
mohoi, 207, 222, 224, 228, 230, 231.
Μολλίσιος, 200.
Μόρναι, 200, 201.
Mrbbanada[h^{n}], 208.
Mrbbënedi, 208.
mucale, 209.
muhoi, 207.
Mulliyeseh, 200.
mup^{m}me, 226.
Μυρνος, 201.
Mur^{n}na, 200, 201, 224.
Mutlëi, 209.

Ναρις, 194.
nepe, 225, 226.
nëne, 220.
nipe, 225, 226.
niyepi, 225, 226.
^{n}ce, 220.
-^{n}na, 207.
^{n}tataë, 221.
^{n}tatetë, 221.
^{n}tatotë, 221.
^{n}te, 216.
^{n}tepi, 216.
^{n}tepitadi, 222-224, 226, 227.
^{n}tepitoti, 194, 218, 219.
^{n}tepitotu', 225, 226.
^{n}tipa, 218, 221.

Ὀρτακία, 193, 198, 201, 211.
Ὀσσύβας, 213.

Padr^{m}ma, 204.
Padroma, 204.
Parza, 205.
Parzza, 205.
Pericle, 196, 197.
Pericleh, 194.
Periclehe, 230, 232.
Pille^{n}ni, 229.
Pinale, 206, 207, 231.
Πίναρος, 207.
Piqedar', 206.
Piqedare, 198, 200.
Πισέδαρος, 200.
Πιξώδαρος, 200, 206.
Πιξώδωρου, 198.
piyatu, 220, 221.
piyetë, 220, 221.
piyëtë, 220, 221.
Plezziyeheye, 200.
P^{n}tre^{n}nehi, 229.
P^{n}tre^{n}ni, 229.

Πριάνοβα, 198, 200, 201, 211.
Priyenubeh, 201.
Priyenubehⁿ, 198, 200, 211.
prⁿnavate, 217, 230.
prⁿnavatë, 215, 217, 218, 222.
prⁿnavetë, 218.
prⁿnavi, 226.
prⁿnavo, 207, 215, 217, 218.
prⁿnavotë, 217.
prⁿnavu, 207, 218.
prⁿnevotë, 218.
prⁿnezi, 215, 223.
prⁿneziyehi. 215, 223.
prⁿnovu, 207, 215, 218.
Przë, 205.
Przis, 205.
Przze, 205.
Przzidi, 205.
Pttarazë, 211.
Πυβίλλητ, 193, 200, 211.
Publleye, 200, 211.
Pulenyda, 200, 213.
punama, 210.
punomadi, 210.
Πυριβάτους, 198, 201.
Purihimetehe, 197, 198, 201, 223.
Πυριμάτιος, 197.

Qadaitihe, 210.
Qadavoti, 206, 207, 210.
Qerëhe, 209.
Qerëi, 209.
Qeriga, 211, 229.
Qezigah, 211, 227.
qi. . ., 212.
Qⁿtaburahⁿ, 193.
qⁿtavata, 210, 232.
Qⁿtenubeh, 202.
Qⁿtlapone, 230.
qssadrapahi, 205.
Qsbezë, 213.
qupa, 220, 221.
qupo, 193.
Qupriya, 222.
Quvataye, 200.

Riyamona, 198, 208, 213.

Σαλάμου, 206.
Σαρπηδών, 205.
Sbicaza, 198, 211.
se, 205, 206, 217, 220, 221, 224, 226, 229, 230.
Σεδεπλεμις, 208.
sei, 194, 220, 221.
seiye, 220, 221.
seiyene, 220.
seiyeni, 221.
seiyeti, 221.
sene, 208, 220, 221.
së, 221.
sëne, 208, 221.
Σιδάριος, 197, 200.
Sideriya, 197, 200.
siqla, 226.
siqli, 220, 221.
Slᵐmeve, 206.
Σπιγάσα, 198, 211.
Sppartazi, 205, 215.
Sttuleh, 214, 215, 217.
Surezi, 215.

tadi, 216.
Telebehi, 207, 210.
Telebehihe, 210.
Τερμίλαι, 195, 196, 202.
Τερμίλης, 202.
Τερμιλῆς, 202.
Τενινάσου, 209.
Tevinezëi, 209.
tezi, 221, 222.
Θαλάμειν, 194.
Thoi, 210.
ti, 216.
tibe, 216, 223.
tibei, 225, 226.
tice, 223-226.
ticeiti, 223, 224.
ticete, 223, 224.
Ticeucëprë, 198, 200, 203, 204, 208, 211.
ticeye, 223, 224.
tideime, 216, 217.
tideimi, 216, 217, 230.
Τισευσέμβραν, 198, 200, 208, 211.
Tlava, 206, 207, 231.
Tloⁿna, 207, 208, 229.
Τλωεύς, 207, 208.
Τλῶς, 206, 207.
toti, 216.
Trbbënimi, 202, 211.
Τρεμιλεῖς, 202.
Τρεμίλη, 202.
Τρεμίλης, 207.
Τρέμιλος, 207.
Τριένδασις, 208.
Τριμιλίς, 202.
triyerë, 209, 211.
Triyëtezi, 208.
Trkas, 231, 232.
Trkkas, 211, 228, 230-232.
Trᵐmili, 196, 205, 228-230.
Τροκονδιν, 194.
ttleiti, 229, 231.
ttlidi, 224, 231.
tubeiti, 216, 222, 228, 230.
tubidi, 224, 230.
tucedris, 212.
tuhe, 220.
tuhesⁿ, 194.
tupᵐme, 226.
tuvetë, 212, 227.
tuveti, 224, 226.
tuvetu, 225.

Upazi, 207, 208, 211.
Urssᵐmi, 207.
Urtakiyahⁿ, 193, 201, 211.
Urttiya, 210.
Utona, 208.
uvehi, 230.

Vahⁿtezë, 211, 229.
vedre, 206, 231.
vedreⁿnehi, 231.
vedreⁿni, 222, 231.
vedrëⁿni, 207, 229.
vedri, 207, 229, 231.
Vehⁿtezi, 211, 229, 231.
Vidrⁿna, 198.
Vizttasppazⁿ, 198.

Zahama, 219.
Zetineri, 194.
Ziskka, 198.
zrigali, 211.
zrikali, 211.
Zrppeduni, 205.
Zrppudeine, 205.
Zzayaah, 193.
zzimazi, 220.

LANGUE ÉTRUSQUE.

Confusion des sonores et des sourdes, 261, 334.

fler, 35.
flereri, 35.
θesan, 35, 36.
θezan, 35, 36.
θezi, 35, 36.
θeznin, 35, 36.
Lasa, 35.
Menrva, 35.
vacl, 35, 36.
Veel, 35.

LANGUE BASQUE.

arre, 91.
beltz, 90.
berun, 90.
burdi, 90.
burdin, 90.
hori, 91.
illun, 91.
likhitz, 91.
menast, 90.
ubel, 90.
urdiñ, 91.
zillar, 90.
zirraida, 90.
zohardi, 91.
zuri, 90.

LANGUE TURQUE.

Voir 5, 6, 8, 11-13, 15, 17, 112, 114.

LANGUE MAGYARE.

Progrès de son étude linguistique; derniers travaux à ce sujet, 395-398. — Ses affinités, 395.

LANGUE MANDÉ.

Son domaine, 263-265; dialectes, 265-267, 460; vocabulaire comparé, 472, 473; dictionnaire français-mandé, 268-284; 337-364; 406-456. — Pauvreté du mandé; ses relations avec les langues voisines, 486, 487.

Bibliographie, 461, 462; transcription, 462; prononciation, 267. — Voyelles et diphtongues, 462, 463; consonnes, 463-465; constitution des syllabes, 465-467. — Nasalisation, 467; répétition des consonnes, 467, 468; suppression de sons, 468; mutations, 469-472.

Formation des mots, 473; homonymes, 473, 474; redoublement, 474, 476; pluralité de sens, 474; éléments auxiliaires, 474, 477-484. — Noms de nombre, 475, 476. — Ordre des mots, 484-486.

LANGUE QUECHUA.

Transcription espagnole, 208.

TABLE DES AUTEURS.

Pages.

Arbois de Jubainville (H. d'). — Les noms hypocoristiques d'homme et de lieu en celtique..... 189

Basset (René). — Les noms des métaux et des couleurs en berbère..... 58

Bréal (Michel). — Étymologies : 1. Εἷς, *μία*, *ἕν*. 2. Πᾶς, *πᾶσα*, *πᾶν*. 3. Ἀρνέομαι, *ἀναίνομαι*. 4. Ὑπερῷον. 5. Ἱπποπόταμος. 6. A propos de l'adverbe *αὖτως*. 7. La voyelle du participe présent en latin. 8. *Nu* changé en *nd*. 9. *Manifestus*. 10. *Versicolor*, *fluxipedus*. 11. Substantifs devenus adjectifs : *rudis*. 12. L'ombrien *arvia* «les entrailles». 13. L'étrusque *vacl*. 14. Διώκω «poursuivre». 15. Un emploi particulier du comparatif. 16. Ἀμαξιτός. 17. *Ægrotus*. 18. *Strages*. 19. *Rego*, ἄρχω. 20. *Clandestinus*. 21. *Volvendus*. 22. Anciens verbes déponents latins : *gignens*, *animans*, *prægnans*, *ingens*, *evidens*. 23. La particule latine *cum*. 24. Inscription pélignienne..... 24

Varia : 1. L'allemand *schliessen* = latin *excludere*. 2. Allemand *schürzen* = latin *excurtiare*. 3. L'accusatif du gérondif en français. 4. Un produit de l'analogie : le mot anglais *Colinderies*..... 3

Étymologies grecques et latines : 1. Γυμνός. 2. Ἡ ἄμπελος. 3. Semantica. 4. *I* parasite devant un *r* en grec. 5. Τολμάω. 6. *Materies*. 7. *Virago*. 8. *Imago*. 9. Encore le passif latin. 10. *Amare*. 11. *Venus fisica*. 12. Un sens spécial du verbe *facio*..... 160

Le français *madré*..... 168

Étymologies : 1. Le verbe δοκέω. 2. Κάπραινα, λύκαινα. 3. Ἀνδράποδον. 4. Θωρήσεσσθαι. 5. Ἡ ὁδός. 6. *Fabulæ manes*. 7. *Sterilis*. 8. *Aufero*, *aufugio*. 9. L'inscription osque d'Antino..... 253

Les étymologies du philosophe Nietzsche..... 457

Darmesteter (James). — *Quotiens*, *quoties*..... 46

Duval (Rubens). — Notice sur les dialectes néo-araméens..... 125

Fournier (A.). — Sur une formule magique de guérison..... 399

Grasserie (Raoul de la). — De l'article (morphologie et syntaxe)..... 285, 381

Henry (V.). — Vedica : 1. *Páraṃdhi*. 2. *Násatyā*. 3. *Kaṇīnakeva*. 4 *Saptáçīrṣāṇam*..... 97
(2e série) : 5. R. V. 1, 191. 6. *çúna āntrāṇi pece*. 7. *sómo ná* (R. V. v, 36.2). 8. *çípre*. 9. *jaganvấn* (R. V. x, 10.2).. 233
Fr. *fous*, *fol* = lat. *follis*, *follem*..... 169

Huszár (Guillaume). — La linguistique hongroise..... 395

Imbert (J.). — Une épitaphe lycienne (Myra 4)..... 192

Le Foyer (Henri). — De la survivance du gérondif en français.. 168

Meillet (A.). — Étymologies slaves : 1. *sŭ*. 2. *uže*. 3. *za*..... 49
Latin *uenari*..... 55
Varia : 1. Ἵππος. 2. V. sl. *zvĕj*. 3. Latin *auoneulus*. 4. Le traitement de i.-e. *o* en indo-iranien. 5. Position dialectale de l'arménien. 6. Arm. *ənd*. 7. Arm. *hngetasan*, *čorekhtasan*. 136
Indo-iranica. I. La forme ancienne de la nasale finale. II. Trois notes sur la phonétique des gutturales : *A*. skr. *jmás*, *gmás*. *B*. skr. *cch*, zd *s*. *C*. Des gutturales devant *n̥*, *m̥*..... 365

Parmentier (Général). — Les emphatiques arabes..... 331

Pernot (Hubert). — L'indicatif présent du verbe «être» en néo-grec..... 170
La contraction en grec moderne..... 330

Querry (Amédée). — Le dialecte guerrouci..... 1
Le dialecte persan de Nâyîn..... 110
Dix quatrains de Mirzâ Abou'l Hassan Djendâki, dit Yéghmâ, en dialecte sémnâni..... 323

Rambaud (J.-B.). — Dictionnaire de la langue mandé.. 263, 337, 406
La langue mandé..... 460

Rosapelly (Dr). — Nouvelles recherches sur le rôle du larynx dans les consonnes sourdes et sonores..... 488

Tournier (Éd.). — Un calembour intéressant pour l'histoire de la prononciation du grec..... 47

191167

Société de Linguistique de Paris
Mémoires.
t. 9

P
La
S

DATE

NAME OF BORROWER

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET